


DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

à Bruxelles,	chez	P. Meline.
Francfort,		Jügel.
Gênes,		Yves-Gravier.
Florence,		Piatti.
Leipzig,		Brockhauss.
		Bossange père.
Vienne,		Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,		E. Glucksberg.
Moscou,		A. Semen.
		Ve Gautier et fils.
		Ch. Urbain et Cie.
Odessa,		J. Sauron.
Constantinople,		J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, 11, RUE DE LA MONNAIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

PAR J.-J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

TOME SIXIÈME.

DEPUIS LE PREMIER TRAITÉ DE L'AUTRICHE AVEC LA PORTE OTTOMANE, JUSQU'A LA MORT DE SÉLIM II.

1547 — 1574.

PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.

BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.

Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXVI

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE XXXI.

Le grand-vizir Mohammed Sokolli, le moufti Ebousououd et le moufti Elkass Mirza. — Mort du grand-vizir Souleïman-Pascha et de Khosrew-Pascha. — Campagne de Perse. — Prise de Becse, Becskerek, Csanad, Illadia et Lippa. — Siége de Temeswar. — Assassinat de Martinuzzi. — Attaque de Szegedin par les Hongrois et de Wesprim par les Turcs. — Chute de Temeswar et d'autres châteaux hongrois. — Prise de Solnok et siége d'Erlau. — Exécution du prince Moustafa. — Fin de la guerre de Perse. — Négociations de Ferdinand conduites par Verantius, Zay et Busbek. — Changement des princes de la Moldavie et de la Crimée. — Révolte du faux Moustafa.

Dans le livre précédent, nous avons rapidement esquissé les événemens qui se sont accomplis depuis la paix avec Venise jusqu'à l'époque où l'Autriche signa l'aveu de sa faiblesse, en s'obligeant envers la Porte au paiement annuel d'une somme de trente mille ducats. Ces événemens embrassent un laps de temps de sept ans. Il nous reste à donner l'histoire des sept années qui s'écoulèrent entre ce traité si honteux pour

l'Allemagne et celui que la Porte conclut plus tard avec la Perse. La première de ces deux époques contient les campagnes en Hongrie et les négociations de cette puissance auprès de Souleïman ; la seconde renferme les deux expéditions de Perse et celle de Transylvanie. Cette fois encore la mort tragique d'un prince du sang vint jeter un voile de deuil sur la joie qu'on ressentait des victoires des armes ottomanes. Vers le même temps, eurent lieu de nombreux mouvemens administratifs, dont la fréquence eût été en toute autre circonstance alarmante pour l'ordre et la stabilité de l'Etat ; mais l'esprit du gouvernement resta le même, parce qu'il émanait directement du monarque, et malgré les guerres continuelles avec l'étranger, auxquelles se joignirent de funestes querelles à l'intérieur, la puissance ottomane fut consolidée par de sages institutions. L'empire, sous la main créatrice de Souleïman, vit naître tous les genres de mérites : des savans, des généraux et des hommes d'État distingués parurent tour à tour sur la scène ; et, à côté de toutes ces gloires, s'élevèrent des mosquées, des écoles, des casernes et des hôpitaux. Au commencement du règne de Souleïman, nous avons donné, avec le portrait du grand-vizir Ibrahim, celui des trois autres vizirs, afin de faire connaître les instrumens dont ce prince se servait pour exécuter ses grands projets ; c'est dans le même but que nous ajouterons ici quelques mots sur les hommes les plus marquans qui, depuis lors, eurent pendant de longues années une haute influence sur la constitution et l'administration de l'empire.

Nous avons beaucoup parlé, dans le livre précédent, du grand-vizir Roustem-Pascha; quant aux trois autres vizirs, auxquels d'ailleurs nous reviendrons dans la suite, ils ne sauraient fixer long-temps nos regards. Il n'en est pas de même de deux hommes qui, à dater de l'époque dont nous allons retracer les événemens, furent jusqu'à la fin du règne de Souleïman, et même pendant celui de son fils Sélim, à la tête de la législation et du gouvernement, et se montrèrent les plus fermes appuis de la puissance ottomane. Ces deux hommes d'Etat sont Mohammed Sokolli et Ebousououd el-Amadi; le premier fut par la suite le vainqueur de Szigeth, et occupa la place de grand-vizir sous le règne de trois sultans; le second, en qualité de moufti, fait autorité dans la législation turque, et son nom figure sur les fetwas qui garantirent la légalité des nouvelles institutions féodales, ainsi que sur une foule d'autres. Ebousououd et Sokolli sont, de tous les hauts dignitaires qui se sont succédé dans l'empire depuis Osman, ceux qui ont conservé le plus long-temps leurs fonctions. Ebousououd remplit pendant trente ans la charge de moufti; Mohammed-Sokolli sut pendant quinze ans se maintenir dans le poste dangereux du grand-vizirat [1]. Aucun de ceux qui ont écrit l'histoire ottomane en langue européenne n'a démontré suffisamment la cause qui prolongea la prospérité de l'empire long-temps après

[1] Sokolli, de l'année de l'hégire 972 (1564) à l'année 987 (1579); et Ebousououd, de 952 (1545) à 982 (1574). *Tables chronologiques* de Hadji Khalfa.

la mort de Souleïman, sous le règne de son indigne successeur Sélim, bien que cette cause fût facile à trouver. En effet, la permanence de cet état florissant s'explique par le maintien dans leurs fonctions du grand-vizir Sokolli et du moufti Ebousououd, qui continuèrent l'impulsion donnée par Souleïman à l'empire.

Mohammed le Bosnien, né au château de Sokol, appelé *nid de faucon* à cause de sa position sur un rocher escarpé, avait été élevé parmi les pages du harem. Souleïman le nomma son trésorier, et lui donna, aussitôt après la mort de Khaïreddin-Barberousse, le commandement de la flotte avec le titre de grand-amiral. Quant aux phases ultérieures de sa carrière politique et militaire, nous aurons souvent occasion d'y revenir dans le cours de cette histoire.

Ebousououd el-Amadi, fils du scheïkh Mohammed. se livra d'abord à l'étude des lois, et occupa successivement les places de professeur et de juge. Il exerçait depuis huit ans la haute fonction de juge de l'armée de Roumilie, lorsque Souleïman l'éleva à la plus haute charge législative, celle de moufti ou *scheïkh de l'islamisme*. Auteur de plusieurs traités, Ebousououd a surtout obtenu une grande réputation, comme légiste, par un commentaire sur le Koran, le plus étendu que l'on connaisse, et dans lequel il a fondu les deux grands commentaires de Kazi Beïdhawi et le *Keschaf* de Samakhschari. Le Sultan, après avoir reçu le premier volume de cet ouvrage et en avoir pris connaissance, porta le traitement d'Ebou-

sououd de trois cents aspres par jour (six ducats), auquel il était fixé, à cinq cents aspres (dix ducats), et, sur la présentation du second volume, il l'augmenta encore de cent aspres; ainsi, grâce à son savoir et à ses travaux, le moufti vit doubler ses revenus quotidiens [1]. Ebousououd el-Amadi et Mohammed Sokolli étaient l'un et l'autre d'une taille élevée, et maigres comme Souleïman; tous deux avaient des palais sur le bord de la mer à Südlüdjé [2], port et faubourg de Constantinople, dont le nom (le laiteux) rappelle celui de la *source de lait* (Galakrene) que dans l'origine ce port avait reçu des Byzantins; tous les deux enfin reposent en face de Südlüdjé à côté l'un de l'autre, auprès de la mosquée d'Eyoub, lieu consacré à la vénération des Musulmans par la tombe du porte-étendard du Prophète; Ebousououd est enseveli au milieu de ses enfans, Sokolli sous un dôme construit par l'architecte Sinan [3].

Le moufti Ebousououd, le kapitan-pascha Sokolli et le grand-vizir Roustem étaient à cette époque les trois hommes les plus éminens de l'empire, tant par leur position que par leurs talens. C'est en appelant de tels hommes aux charges les plus importantes que

[1] Ali, dans la *Liste des Oulemas* du règne de Sélim II, f. 374. Almosnino, p. 142, dit, d'accord avec lui : *Le sennalò seiscientos aspros de salario.* Almosnino raconte, au sujet de la visite qu'il fit à Ebousououd, que le savant moufti le reçut avec la plus grande distinction, et qu'il entra avec lui en conversation sur Aristote et Galène.

[2] Südlüdjé. Voyez *Constantinople et le Bosphore*, II, p. 44.

[3] Eyoub, Voyez *Constantinople et le Bosphore*, II, p. 24.

Souleïman montra de nouveau cette qualité d'un grand souverain, qui consiste principalement à choisir des ministres capables, et à les maintenir dans leurs emplois sans jalousie pour la supériorité de leur esprit ou de leur caractère. Souleïman avait naguère destitué un de ses meilleurs généraux, Khosrew-Pacha, ancien gouverneur de Bosnie, ainsi que le vieux grand-vizir Souleïman-Pascha; mais cette destitution avait été provoquée par une dispute inconvenante des deux vizirs dans le diwan. Tous deux ne survécurent pas long-temps à la perte de leurs charges et de leur influence; le dernier cependant, eunuque octogénaire, traîna pendant trois ans encore une vie solitaire à Malgara, tandis que Khosrew, trop faible pour supporter une existence sans pouvoir, y mit un terme en se laissant mourir de faim. Lorsque pour la première fois depuis sa disgrâce il lui prit envie de monter à cheval, et qu'en regardant autour de lui il ne vit ni pages, ni gardes, ni bonnets, ni kaftans brodés d'or, il renonça à l'instant à sa promenade et prit la vie en dégoût : « Mieux vaut rester au lit, s'écria-t-il, que d'être à cheval ainsi. » En disant cela, il ôta son pied de l'étrier, rentra chez lui et se coucha. Les médecins qui voulurent lui donner des médicamens furent renvoyés. « Vous voulez me faire avaler du poison ! » leur dit-il; et depuis il ne prit plus aucune nourriture; huit jours après, il avait cessé d'exister. Le suicide, dont on trouve de fréquens exemples chez les Grecs et les Romains, est un fait presque inouï dans l'histoire des Musulmans, que leur aveugle soumission à la volonté

divine protége ordinairement contre le désespoir. Le grand-vizir Loutfi-Pascha, que le même sort avait frappé naguère, se conduisit à cette occasion avec plus de sagesse : il employa ses loisirs à écrire une histoire de l'empire, dans laquelle il raconte cet événement avec toutes ses circonstances [1].

Ce fut dans l'année 1547 (954), si remarquable par le traité de paix conclu avec Ferdinand de Hongrie et l'empereur Charles-Quint, qu'on vit arriver à Constantinople, en même temps que les ambassadeurs des monarques chrétiens, un envoyé d'un sultan indien, Alaeddin, chargé d'implorer l'assistance de Souleïman contre les Portugais.

L'ambassadeur d'Alaeddin offrit au Sultan des animaux fort rares, des perroquets de couleurs merveilleuses, des épices et des parfums précieux, des baumes, des nègres, et des eunuques parmi lesquels il s'en trouvait un qui ne mangeait que de la chair humaine [2]. Mais un spectacle bien plus imposant que celui du cortége de l'ambassadeur indien fut donné au peuple lors de l'arrivée à Constantinople du prince persan, Elkass Mirza, qui s'était révolté contre son frère, le schah Tahmasp. Elkass, emporté par la crainte d'une juste punition, se réfugia en Europe, en passant par le Deschtkipdjak et la Mer-Noire, et vint chercher protection à la Porte. Le Sultan, voulant lui donner le spectacle d'une entrée solennelle dans l'une de ses

[1] Loutfi, *Histoire*, à l'année 952 (1542), f. 98 et 99.

[2] Ali, XLIVe récit, f. 256. Petschewi, f. 88. Djelalzadé, f. 265. Solakzadé, f. 114. Loutfi, f. 99. Abdoulaziz, f. 160. Le *Raouzatoul-ebrar*, f. 562.

capitales et déployer à ses yeux toutes les magnificences de sa cour, retarda l'audience du prince jusqu'à son retour à Andrinople. Lorsque les différens corps des armuriers, de l'artillerie, des sipahis et des silihdars défilèrent devant le prince, il se leva de son siége, croyant que chaque chef de corps était le Sultan. Il ne lui resta aucun doute lorsqu'il vit apparaître l'aga des janissaires entouré de son brillant état-major. Son erreur se prolongea lorsque le grand-vizir, précédé des trois vizirs et suivi des gens de son palais et des hauts fonctionnaires de l'empire, vint à passer. Le prince fut tellement épuisé par ses agitations continuelles et son admiration sans cesse renaissante à la vue de tant de splendeur et de magnificence, que, lorsqu'à la fin Souleïman lui-même arriva au milieu de l'éclat des casques et des panaches, des bonnets d'or et d'une forêt de lances dorées, il demeura assis presque sans connaissance. Le lendemain, avant l'audience, le Sultan lui fit offrir au diwan un repas splendide, après lequel il lui envoya de nombreux présens, auxquels étaient joints ceux du harem et des vizirs. Les présens du Sultan consistaient surtout en bourses remplies d'or et d'argent, en châles et en étoffes précieuses, en chevaux et mules, et en une nombreuse troupe d'esclaves noirs et blancs. Par une condescendance inouïe, la sultane Khourrem, mère de Sélim, fit remettre au prince des chemises et des tabliers de soie cousus par elle-même. De pareilles richesses prodiguées au *bonnet rouge* (sobriquet que donnaient alors les Turcs aux Persans, à cause de la pointe rouge de

leurs turbans à douze plis) excitèrent les murmures des sunnis zélés qui ne voyaient dans le prince schiite qu'un mécréant damné, peut-être même un traître. Souleïman, lorsqu'on lui rapporta les bruits qui couraient parmi le peuple, se contenta de répondre : « Nous avons fait ce que l'honneur et la dignité de l'empire exigeaient. S'il y a trahison, nous en remettons la punition entre les mains de Dieu, notre seigneur ! [1] » La réception extraordinaire accordée au prince par le Sultan révélait, par son appareil de forces militaires, les dispositions hostiles de la Turquie à l'égard de la Perse, et les présens de la sultane indiquèrent suffisamment que la nouvelle guerre contre ce royaume avait été résolue sur les instigations du harem.

La sultane Khourrem (la joyeuse), Russe de naissance, que des historiens français ont prétendu appartenir à leur nation sous le nom de Roxelane, fut d'abord la concubine favorite, et ensuite la femme légitime de Souleïman. Dix ans avant l'époque dont nous parlons, elle avait déjà miné le crédit du grand-vizir Ibrahim, en le représentant comme secrètement dévoué aux Persans, et appuyant son accusation sur ce qu'il avait refusé à ses troupes le pillage de Tebriz et de Bagdad. Ce fut donc l'arrivée du prince Elkass qui fit éclater une guerre méditée depuis dix ans; le traité récemment conclu avec l'Allemagne en favorisa d'ailleurs l'explosion. L'épouse bien-aimée de Sou-

1 Petschewi, f. 88.

leïman désirait depuis long-temps une occasion de donner carrière aux talens militaires de son gendre, le grand-vizir Roustem-Pascha; elle souhaitait également l'absence du Sultan, afin que l'aîné de ses trois fils, le prince Sélim, fût appelé à le représenter en Europe. Dès-lors, la guerre contre la Perse étant décidée, Elkass Mirza fut d'avance envoyé à la frontière, accompagné d'Oulama-Pascha, qui fut adjoint au service du prince en qualité de lala (précepteur), et passa à cet effet du gouvernement de Bosnie à celui d'Erzeroum.

Au printemps suivant (1548), Souleïman, pour la onzième fois de sa vie, ouvrit en personne la campagne; il passa d'abord par Seïd-e-Ghazi, Koniah et Siwas [I]; de grands honneurs lui furent rendus dans ces trois villes : à Seïd-e-Ghazi, par son fils Sélim, gouverneur de Magnésie; à Koniah, par le sultan Bayezid, gouverneur de Karamanie; et enfin à Siwas, par le sultan Moustafa, gouverneur du pays de Roum, tous les trois ayant quitté leurs capitales pour recevoir le Sultan à son passage. Avant de partir de Seïd-e-Ghazi, il envoya en Europe le prince Sélim, avec ordre de prendre en son absence les rênes du gouvernement [1]. D'Amassia, on se dirigea sur Erzeroum et Aadildjouwaz, d'où Piri-Pascha, beglerbeg de Karamanie, et Oulama-Pascha, beglerbeg d'Erzeroum, furent détachés pour former le siége de Wan. Dans sa

[1] Ali, XLVe récit. Petschewi, f. 89. Solakzadé. Djelalzadé, f. 268. Abdoulaziz, f. 122.

marche d'Erzeroum à Aadildjouwaz, Souleïman admit en sa présence Ali-Sultan, fils de Khalil, ancien souverain légitime de Schirwan, qu'il avait fait appeler près de lui pour le confirmer dans son héritage paternel. Khalil-Sultan avait épousé la fille du schah Ismaïl; mais, après la mort de ce dernier, le schah Tahmasp, maître de Schamakhi qu'il avait assiégée pendant sept mois, avait chassé Ali encore mineur, et donné à son propre frère Elkass Mirza le gouvernement de Schirwan. Lors de l'arrivée d'Elkass Mirza à Constantinople, le Sultan renvoya dans ses Etats le jeune Ali, réfugié à Constantinople depuis son expulsion, et le rétablit dans tous ses droits [1]. Sur la demande d'Elkass Mirza, Souleïman, arrivé près des frontières de la Perse, au lieu de marcher sur Wan, se dirigea vers Tebriz, dont le prince persan avait naguère voulu usurper la possession sur son frère. Le Sultan repoussa noblement les conseils vindicatifs d'Elkass Mirza, qui ne tendaient à rien moins qu'à faire un massacre général des habitans, ou à les amener comme colons dans les Etats ottomans. Après avoir conquis tout le territoire situé au sud-ouest de l'Araxe et une partie du Kurdistan persan, Souleïman mit le siége devant Tebriz, dont les habitans se rendirent sans coup-férir. Il ne s'y arrêta que cinq jours, pendant lesquels il fit observer à ses troupes la discipline la plus sévère; puis il revint sur ses pas et marcha sur Wan [2].

[1] Ali, Petschewi, Solakzadé, Djelalzadé, Abdoulaziz.

[2] Ali, Petschewi, Solakzadé, Djelalzadé, Abdoulaziz. Ali dit que la

Vers le milieu du mois d'août (10 redjeb — 16 août 1548), l'armée ottomane ouvrit le siége de Wan; cette place fut bombardée pendant huit jours par la grosse artillerie arrivée d'Erzeroum, et prise le neuvième par suite de l'intelligence qui s'était établie entre Elkass Mirza et les assiégés. Souleïman confia la garde de cette forteresse, la plus importante de celles des frontières persanes, au tscherkesse Iskender-Pascha, ancien defterdar d'Anatolie, et prit ses quartiers d'hiver, la saison avancée le forçant à ajourner toute opération ultérieure [1]. Mais à peine le Sultan eut-il quitté les contrées voisines de la Perse, que Schah Tahmasp s'avança, dévasta les environs d'Aadildjouwaz, de Mousch et d'Akhlath, et dispersa le détachement ottoman chargé de reprendre le fort de Karss. Pour arrêter les effets désastreux de cette petite guerre, Souleïman envoya d'Amid le second vizir Ahmed-Pascha. Ahmed donna le commandement de son avant-garde au brave tscherkesse Osman-Pascha, qui, près de Koumakh, défit les Persans, à l'aide d'un stratagème assez extraordinaire : Osman-Pascha fit rassembler une troupe de chevaux et attacher à leur queue des corbeaux et des corneilles, puis on les poussa pendant la nuit dans le camp des Persans; ceux-ci, croyant déjà les ennemis au milieu d'eux, se jetèrent les uns sur les autres et s'entr'égorgèrent mutuellement. En

discipline fut si rigoureuse « qu'aucune poule n'eut d'œuf cassé, et qu'aucun coq ne put se plaindre. »

[1] Petschewi, f. 90. Solakzadé, f. 115. Ali, XLV[e] événement, f. 257. Djelalzadé, f. 274.

récompense d'une ruse qui avait si bien réussi, Osman-Pascha fut nommé gouverneur de Haleb [1].

Elkass Mirza, qui dès l'origine n'était pas très-bien vu dans l'armée, obtint la permission de battre le territoire de Kaschan, Koum et Isfahan. Cette incursion aurait pu être fatale pour Tahmasp, car Elkass avait dans ce pays de nombreux partisans; mais on ne lui accorda que quelques sommes d'argent, et, au lieu de troupes régulières, il n'eut pour escorte que des Kurdes et autres aventuriers, rebut de l'armée. Après le départ du prince persan et la fête du Beïram qu'on célébra à Tscholek, Souleïman se dirigea sur Haleb, où il arriva vers la fin de novembre (25 schewal — 26 novembre 1548) [2]; pendant son séjour dans cette ville, il manda près de lui son fils Sultan-Bayezid, gouverneur de Karamanie. Elkass Mirza, qui avait poussé son incursion jusqu'à Isfahan, fit part au Sultan des succès qu'il avait remportés sur son frère, et lui envoya des présens considérables, fruit de ses rapines; parmi les objets offerts par le prince persan à Souleïman, on remarquait surtout des exemplaires du Koran, de la tradition et du Schahnamé, divers ouvrages de poëtes, richement reliés en or, des armes de toutes espèces incrustées de diamans et autres pierres précieuses, de gros morceaux d'ambre et de musc, des balles d'aloës, des sacs remplis de turquoises de Nischabour et de rubis de Bedakhschan, des mousselines de l'Inde, des châles de Cachemire,

1 Petschewi, Solakzadé, Ali, Djelalzadé.

2 Petschewi, f. 93. Solakzadé, f. 115. Djelalzadé, f. 277. Ali.

des draps de Perse, des tapis du Khorassan et diverses étoffes de prix [1].

A la même époque, le beglerbeg Aouz Iskender-Pascha fit savoir au Sultan qu'il avait défait le traître Hadji Denboulli, khan de Khoï; d'un autre côté, le vizir Mohammed-Pascha l'informa qu'il avait réduit les rebelles de l'Albanie, qui avaient assailli et tué Mousa, beglerbeg d'Erzeroum, et qu'il leur avait pris sept châteaux [2].

De retour d'une grande chasse dans les environs de Haleb, Souleïman quitta cette place le 5 juin 1549 (10 djemazioul-ewwel); cinq jours plus tard, il congédia son fils Bayezid avec l'ordre de retourner à son poste. Le 3 juillet, le Sultan passa l'Euphrate, et vint camper avec son armée à Almalü, où Elkass Mirza avait aussi été invité à se rendre; mais instruit des intentions de Souleïman à son égard, et voulant éviter également le Sultan et le troisième vizir Mohammed-Pascha qui marchait sur Bagdad, il s'enfuit en toute hâte dans le Kurdistan. Attaqué par la fièvre, il s'arrêta à Tschinar, où il fut surpris par son frère Sohrab et livré aux mains du schah Tahmasp; celui-ci, justement irrité de ses trahisons, le retint prisonnier le reste de sa vie dans un château-fort [3].

Souleïman arriva le 10 septembre (17 schâban) à

[1] Djelalzadé, f. 276. Petschewi, f. 93. Ali, f. 258.

[2] Djelalzadé, f. 279. Petschewi, f. 92. Ali, f. 258. Ces châteaux sont ceux de Berakan, Niak (dans Petschewi, Bedak), Koïki, Bernak, Koutschouk, Samaghan et Akha.

[3] Petschewi, f. 93.

Erzeroum, d'où il envoya en Géorgie son second vizir Ahmed-Pascha. Ahmed soumit en moins de six semaines vingt châteaux, dont les plus remarquables sont Tortoum, Nedjah. Mirakhor, Akdjekalaa, Bengherd et Istertoud [1]. De retour de cette excursion, Ahmed eut l'honneur d'être admis à baiser la main du Sultan, à Tscholek (24 octobre — 2 schewal), et fut, en récompense de ses brillans succès, revêtu d'un kaftan richement brodé d'or. Quinze jours après, l'armée commença à opérer sa retraite, et Souleïman rentra heureusement à Constantinople le 21 décembre 1549 (1er silhidjé 956).

Dans une lettre de victoire envoyée à Ferdinand, Souleïman lui annonce en termes pompeux la conquête de trente-une villes, la destruction de quatorze autres, et la fortification de vingt-huit places jusqu'alors sans défense [2]. Des bulletins semblables furent envoyés au doge de Venise et au roi de Pologne [3]. La lettre adressée à Ferdinand fut portée par l'inter-

1 Petschewi, f. 94. Djelalzadé, f. 284. Ali, XLVIe récit, f. 258. Solakzadé, f. 116.

2 Il n'existe de cette lettre qu'une traduction latine parmi les pièces d'État des archives I. R. d'Autriche; cette traduction défigure les noms des villes persanes et les change en ceux de Cosaignan, Tetmas, Nasar, Sakas, Cineuri, Revan, etc.

3 On trouve, dans la Bibliothèque du prince Czartorisky à Pulawy, une lettre du mois de rebioul-ewwel 956 (avril 1549), traduite en polonais; une autre du mois de ramazan (octobre 1549) et datée de Kara-Amid (Diarbekr), annonce au roi les victoires remportées par le Sultan en Perse, et réclame contre les incursions des Cosaques dans le territoire d'Okzakov. Une troisième lettre du mois de sâfer 957 (mars 1550) est relative à cette même incursion.

prète Ahmed, renégat allemand dont les parens habitaient Vienne; Souleïman avait fait choix de ce messager dans l'espoir que, né sujet autrichien, il lui serait plus facile de s'instruire des intentions du roi à l'égard de la Transylvanie: on savait que ce dernier négociait à la fois, avec le moine Grégoire, l'incorporation de cette province à la Hongrie et l'éloignement de la reine Isabelle [1].

Le premier paiement des trente mille ducats, regardé comme présent volontaire par Ferdinand, et par Souleïman comme tribut imposé, avait été versé l'année précédente, au trésor du Sultan, par les secrétaires autrichiens Singkmoser et Justi de Argento [2]. En même temps, Deseuffy avait été envoyé pour la troisième fois à Ofen, avec un présent en argent pour le nouveau gouverneur Kasim-Pascha, successeur de Yahya-Paschaoghli, mort depuis peu [3]. Néanmoins le traité de paix fut mal observé; le Persan Welidjan, beg de Stuhlweissenbourg, dévasta avec quatre mille hommes tout le pays entre Raab et Papa. Paul Ratkai et Emeric Teleki, commandant de Papa et de Wessprim, après avoir tiré quelques renforts de la forte-

[1] *Pauli Bornemissæ epistola ad Thom. Nadasd.* Viennæ, 23 M. 1750, ap. Pray ep. proc., t. II, p. 195.

[2] *Ferd. ad Mailat,* Prag., 13 mart. 1549 : *Per eum* (Justi) *et secretarium Singkmoser misimus pecunias annuas ut munus ad manus Ibrahim Bassæ tradat, item Junisbego Rustembassæ et aliis Bassis.* Dans les archives I. R. d'Autriche.

[3] *Ferd. ad Bassam budensem,* 3 nov. 1548 : *Ea quæ nobis per hominem vestrum Huzzeph* (Yousouf) *et fidelem aulicum nostrum Joannem Deseuffy nuntiastis.* Archives de la maison I. R. d'Autriche.

resse de Raab, marchèrent au-devant des Turcs; ils les rencontrèrent à l'entrée de la forêt de Bakon, et, les attaquant aussitôt, ils leur reprirent leurs prisonniers, en firent sur eux six cents, et leur enlevèrent treize étendards. Welidjan lui-même fut blessé et ne s'échappa qu'avec peine [1].

Ce fut en vain que le gouverneur du roi en Hongrie députa Sigismond Posgay et André Tarnockzy à Ofen, pour engager le gouverneur ottoman à mettre un terme à ces continuelles infractions au traité [2]; leurs remontrances ne furent point écoutées. Toutefois des délégués des deux nations se réunirent dans le bourg de Gyœngyœs; c'étaient, du côté des Hongrois, André Tarnoczy, Etienne Nisquei et Antoine Nagvath; et, du côté des Turcs, le derwisch Tschelebi, Mohammed, juge de Gran, et Ali, secrétaire du diwan; mais l'entrevue se termina par des querelles, et peu s'en fallut qu'elle n'amenât de nouvelles violences; l'esprit conciliant du derwisch ne parvint qu'avec peine à comprimer la fureur de ses collègues, et les Hongrois repartirent sans avoir rien obtenu [3]. Un mot imprudent

1 Istuanfi, l. XVI.

2 *Relatio Sigismundi Posgay a Bassa Budensi ad legationem Domini Locumtenentis et capitani generalis, mense februario* 1549, dans Kovachich, *Script. min.*, I, p. 81; — et *Summa relationis Andreæ Tarnoczy a Bassa Budensi ad primam legationem R. M. a.* 1549 *die* 15 *sept. Posonii exposita*, dans Kovachich, I, p. 89. Ensuite, les instructions des deux envoyés aux archives I. R. : 1o *Instructio pro Andrea Tarnoczy capitaneo Nassadistarum*, Pragæ, dd. 25 aug. 1549; 2o *Instructio data Sigismundo Posgay*, 13 mart. 1549.

3 Istuanfi, XVI, éd. de Cologne, p. 291.

échappé à l'empereur devant le renégat Mahmoud, envoyé de la Porte, vint encore réveiller la défiance du Sultan, et confirmer tous ses soupçons à l'égard des affaires de la Transylvanie [1]. Les intrigues du moine George ne cessaient d'inspirer de justes craintes à Isabelle, qui se vit dans la nécessité de réclamer pour son fils l'assistance du Sultan. Celui-ci ordonna à Mahmoud-Tschaousch de se rendre sans délai en Transylvanie, et de communiquer aux trois nations (les Hongrois, Szekliens et Saxons) un ferman par lequel il leur enjoignait en termes menaçans d'éloigner le moine du gouvernement, de le livrer pieds et poings liés à la Porte, et de ne reconnaître désormais d'autre autorité que celle de la reine ou de son fidèle conseiller Petrovich [II].

En même temps Arslanbeg, sandjak de Hatwan et de Colocza, fils du défunt gouverneur d'Ofen, Yahyapaschaoghli Mohammed, reçut du Sultan un arc, des flèches, un sabre et un turban, avec l'ordre de se porter aussitôt sur Erlau [2]. Kasim-Pascha, qui était alors gouverneur d'Ofen [3], dut se tenir prêt à se rendre en Transylvanie pour aller au secours de la reine Isabelle et de son fils, que George obsédait sans cesse en les pressant de céder la couronne à Ferdinand.

[1] *Ad reginam Ahmatus* (Mahmoud), *cui male quædam nuper a rege nostro credita sunt.* (*Epistola Verantii*, 4 octob. 1550, dans Catona, XXI, p. 1098.)

[2] *Verantii Ep. ad Thomam Nádasd*, 15 mai 1550. Il écrit, suivant la prononciation hongroise, *Orozlan* pour *Arslan*. Catona, XXI, p. 1072.

[3] Dans Istuanfi, *Cassonus*; dans Fessler, VII, p. 699, *Kaszszum*.

Souleïman, dans une lettre écrite en forme de ferman, exigea la démolition du château de Szolnok comme ayant été construit sur le territoire ottoman [1]. Pendant que ces événemens se passaient en Hongrie, l'envoyé polonais, Nicolas Bohoucz, apporta à Constantinople une lettre de Sigismond-Auguste de Pologne, dans laquelle ce monarque renouvelait au Sultan ses assurances d'amitié, et lui donnait des explications satisfaisantes sur les irruptions de Lazcsky dans les environs d'Oczakov [2]. Ainsi s'écoula l'année 1550, pendant laquelle Souleïman, accompagné du grand-vizir et du moufti [3], posa en présence de toute sa cour les fondemens de la grande mosquée de Constantinople. Ce chef-d'œuvre de l'architecture ottomane porte au plus haut point, dans la grandeur de son style et la richesse de ses détails, le caractère de l'époque la plus florissante de l'empire; la Souleïmaniyé, élevée sur une des sept collines de la ville, appelle de loin les regards du voyageur, tandis que de près elle frappe d'admiration par la délicatesse de son travail.

[1] La lettre de Souleïman en forme de ferman, et datée de silhidjé 957 (décembre 1550), est déposée dans les archives de la maison I. R. d'Autriche.

[2] On trouve, dans la Bibliothèque du prince Czartorisky à Pulawy, fort riche en documens historiques, les lettres qui suivent traduites en polonais et relatives, 1o aux incursions de Lasczky, 1550; 2o au paiement des dettes d'un ambassadeur polonais, 1550; 3o au remboursement d'une somme d'argent prise par Lubomirsky à un juif; 4o à la confirmation du sauf-conduit de l'ambassadeur polonais, et à la promesse de restituer au Polonais Mathias Mioulsky l'argent que des brigands lui avaient enlevé (schewal 958 — octobre 1551).

[3] Ewlia. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques.*

L'année suivante (1551), le moine George continua à tromper la vigilance de Souleïman, en lui adressant de faux rapports sur les affaires de Transylvanie. Ainsi, dans le moment même où il négociait avec Ferdinand l'abandon de la Transylvanie et du Banat, il mandait effrontément à Constantinople que tous les bruits répandus sur l'entrée des Allemands dans les Etats de Sigismond Zapolya étaient dénués de tout fondement.

Au mois de juillet, la reine, après avoir remis la couronne de Hongrie entre les mains de Dobó de Ruszka, d'André Báthory et de Laurent Nyári, était sur le point de livrer tout le pays aux commissaires de Ferdinand pour se retirer à Kaschau, lorsque Souleïman écrivit aux Transylvaniens : « Que ne sachant, dans l'incertitude où le laissaient les rapports contradictoires du moine et du pascha d'Ofen, si les Allemands ne s'étaient pas encore mis en marche, ainsi que le prétendait le premier, ou s'ils étaient déjà au cœur du pays, ainsi que le disait le second, il avait ordonné au beglerbeg de Roumilie et à Roustem, pascha de Semendra, de prendre les armes; à Malkodjoghli, sandjak de Widin, de se mettre à la tête des Valaques, et à Mohammedbeg, sandjak de Nikopolis, de prendre le commandement des Moldaves et des Tatares de la Dobroudja [1]. » Cependant le khan de la Crimée s'était mis à la tête de ses Tatares, et le grand-vizir Roustem avait rejoint les corps des janissaires et

[1] Ce sont les Tatares *Deretziler* de Fessler.

des sipahis [1]. Mohammed Sokolli, fils d'un prêtre bosnien, qui cinq ans auparavant avait cédé la dignité de kapitan-pascha à Sinan, frère du grand-vizir Roustem [III], venait d'être nommé beglerbeg de Roumilie. Chargé d'ouvrir la campagne, Mohammedbeg avait établi son camp à Slankamen en attendant qu'Oulama-Pascha, qui de retour de Perse avait repris son ancien gouvernement de Bosnie, eût opéré sa jonction avec lui. A ces forces déjà imposantes devaient encore se réunir le corps d'armée d'Alibeg, les coureurs de Mikhaloghli et les troupes de Kasim-Pascha, gouverneur d'Ofen [2], qui venait d'être destitué et remplacé par Ali-Pascha pour n'avoir pas empêché à temps les Hongrois de fortifier Szolnok.

Lorsque Souleïman eut acquis la certitude de la trahison du moine, de la cession de la Transylvanie à Ferdinand et de l'entrée des troupes d'Autriche dans le royaume, il fit appeler au diwan Malvezzi, ambassadeur de Ferdinand. Malvezzi gagea sa tête qu'il n'y avait rien de vrai dans tout cela; mais, comme il ne pouvait donner des explications satisfaisantes et qu'il se rejetait sur l'insuffisance de ses instructions, il fut enfermé dans la *tour noire* du fort d'Anatolie [3], sur les bords du Bosphore. Ce château, dont la destination était semblable à celle du *château*

[1] *Solimani litteræ ad Transylvanos die 1 jul.* 1551, dans Pray, t. II, p. 118.

[2] Istuanfi, XVII, éd. de Cologne, p. 300.

[3] Et non pas dans les Sept-Tours (comme l'assurent Istuanfi, et, d'après lui, Fessler, vol. VII, p. 719) où périrent à cette époque Valentin Tœrœk et Mailath.

de l'oubli des anciens rois de Perse, et à celle du *puits de sang* des Sept-Tours, fut pendant long-temps la terreur des Hongrois et des Allemands. L'empereur écrivit aussitôt au Sultan pour se plaindre de cette violation du droit des gens; mais Souleïman, dans sa réponse en forme de ferman, établit cette maxime étrange et contraire même aux préceptes de l'islamisme, « que les ambassadeurs répondaient de la parole donnée par leurs maîtres, et qu'en leur qualité d'otages, ils devaient en expier la violation [1]. » En attendant, soixante mille Turcs s'étaient rassemblés à Slankamen sous les ordres de Mohammed Sokolli; mais le général ottoman était aussi abusé par les lettres trompeuses du frère George, qui, grâce à l'intercession de Ferdinand auprès du Pape, échangea peu de temps après son froc contre le chapeau de cardinal. Le beglerbeg ayant témoigné à Martinuzzi son étonnement du retard qu'il mettait à lui rendre hommage par l'envoi d'un député et du tribut arriéré [2], l'astucieux moine lui répondit qu'il ne cessait d'être le fidèle sujet du Sultan, et qu'il s'engageait à payer désormais le tribut avec exactitude; il n'envoya cependant qu'une partie de la somme due. La faute n'en était pas à lui, disait-il, mais à Isabelle et à Petrovich, qui avaient épuisé le pays par les troubles qu'ils y avaient fomentés. On ne devait pas non plus lui faire un crime de l'occupation de Lippa et de Solymos par

[1] Lettre de Souleïman, datée du mois de schewal 958 (septembre 1551); dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

[2] *Mehmet epistolæ ad Martinuzzi*, dans Pray, *Ep. procerum*, t. II, p. 282.

les troupes de Bathory. Du reste, il n'avait différé d'accréditer un nouvel agent que parce que le sandjakbeg de Belgrade retenait encore en captivité celui qu'il avait envoyé l'année précédente [1].

Enfin le 7 septembre 1551 (6 ramazan 958), Mohammed, avec son armée d'environ quatre-vingt mille hommes et cinquante canons [2], passa le Danube à Peterwardeïn, et la Theiss près de Titel; le 18 septembre, il prit le château de Becsé, dont la garnison, forte de deux cents hommes, fut passée au fil de l'épée [3]; celle de Becskerek, aussi lâche que son commandant, n'échappa que par la fuite à un sort pareil (21 septembre) [4]. De Becskerek, l'armée se dirigea vers la ville épiscopale de Csanád sur la Marosch, située presqu'à égale distance de Wardeïn et de Szegedin; c'est dans cette ville que le roi Aba fit jadis exécuter cinquante révoltés qu'il avait attirés dans le château par ruse; c'est aussi dans ses murs que fut enterré le roi Vladislas IV, assassiné par les Kumanes. Les Rasciens, à qui était confiée la défense de cette place, passèrent du côté des Turcs après avoir envoyé d'avance dans le camp ennemi leurs femmes et leurs enfans, comme gages d'une fidélité également suspecte à leurs adversaires et à leurs alliés. Les clefs

[1] *Martinussi epist. ad beglerbegum Albæ Juliæ 10 sept.*, dans Pray, I, p. 297.

[2] *Commentarii delle guerre di Transylvania del Signor Ascanio Centorio degli Hortensii.* Vinegia, 1565, p. 102. Ounay, contemporain très-estimé.

[3] Istuanfi, l. XVII. Petschewi, f. 94. Djelalzadé, f. 287. Ali, XLVII[e] événement, f. 259. — [4] Les mêmes.

de la ville furent rendues par François Ugod[1]. Illadia[2] et une douzaine de châteaux, abandonnés de la même manière par les Rasciens, tombèrent aussi au pouvoir des Turcs[3].

Le margrave George de Brandenbourg, après son mariage avec Béatrix, veuve de Jean Corvin, avait fait entourer de remparts Lippa, sur la Marosch; c'est la première ville où entra la reine douairière Isabelle lorsqu'elle eut quitté Ofen. A l'époque dont nous parlons, le frère George et le général Castaldo en avaient confié le commandement à Johann Pethœ. Lorsque Mohammedbeg s'en approcha, les habitans menacèrent le commandant de la forteresse d'une mort violente s'il ne les protégeait par quelque capitulation; celui-ci, voyant l'impossibilité de se défendre au milieu de l'effervescence des habitans, fit crever les canons, sauter le magasin à poudre, et s'enfuit. Cinq mille sipahis et deux cents janissaires, sous les ordres du Persan Oulama, furent mis en garnison à Lippa[4], et Ahmed Mikhaloghli, avec cent hommes d'infanterie et deux cents beschlüs[5], fut envoyé à Challia.

1 Les mêmes; et Forgacz, *Commentarii rerum Hungaricarum*, Posonii, 1788. — 2 Forgacz.

3 Voyez leurs noms dans Istuanfi et Forgacz : Galad, Aracia, Besonico, Nagy Fellak, Egres, Chiallia, Palelesse, Bodorlak, Zadorlaka, Eperieske, Horogszeg, Charkissomlio; Petschewi ajoute encore ceux d'Arad et Paracan.

4 Istuanfi, l. XVII. Petschewi, Djelalzadé, Solakzadé, Ali.

5 Les beschlüs sont sans doute connus du lecteur par les dernières négociations échangées entre la Porte et la Russie, et qui avaient pour objet de ramener à leur nombre primitif les gardes-du-corps des princes de la Moldavie et de la Valachie. Istuanfi les appelle des cavaliers: *Qui unico equo stipendia merent.*

Après avoir pris possession de Lippa, Oulama visita l'église élevée par le roi Charles Ier à la mémoire de son oncle l'évêque Louis. En apercevant les orgues, il commanda de les faire jouer devant lui. et parut entendre avec un vif plaisir les sons mélodieux de l'instrument; mais sa férocité ne se déchaîna pas moins contre le savant moine, diacre de cette église, auquel il fit arracher cinq dents sous prétexte qu'il s'obstinait à refuser de découvrir des trésors cachés dans l'édifice [1]. De Lippa, Mohammedbeg se rendit sous les murs de Temeswar: le commandant de cette place, Etienne Losonczy, vaillamment secondé par les braves capitaines espagnol et italien Alphonse Perez et Bernardin Aldana, soutint un siége de quinze jours sans laisser prendre aucun avantage aux Turcs. Au bout de ce temps, la saison trop avancée et l'approche de l'armée de Ferdinand, sous les ordres de Castaldo et du moine Grégoire, contraignirent le beglerbeg de se retirer à Belgrade [IV]. Losonczy se mit à la poursuite de l'ennemi, et rencontrant sur son chemin Kaitas, commandant de Nagylak, il l'attaqua avec impétuosité et le mit en déroute. Kaitas voulut rentrer dans Nagylak; mais le pont-levis n'ayant pas été levé à temps, Losonczy pénétra aussi dans le château qu'il livra aux flammes, après en avoir emmené Kaitas comme prisonnier [2].

Pendant le siége de Temeswar, deux cents cavaliers turcs de Nagylak avaient essayé de s'emparer par

[1] Istuanfi. — [2] *Ibid.*, l. XVII.

surprise du fort de Mako; mais trouvant la garnison trop nombreuse, leur commandant [1] donna l'ordre à un juge du pays d'aller demander des secours à Szegedin; ce juge, au lieu des renforts attendus, amena des heiduques qui, arborant des bannières blanches semblables à celles des Turcs, parvinrent à les tromper, puis tombèrent sur eux sans être reconnus, et les poussèrent dans la Marosch. Le chef ottoman, déjà blessé, ne parvint qu'avec peine à se sauver, lui sixième, dans une barque [2]. François Horvath, surnommé le *grand* (à cause de sa taille), surprit également, avec six cents cavaliers, au sortir d'un banquet nocturne, le commandant turc de Challia [v], qui fut tué par une balle, malgré les efforts généreux du capitaine hongrois, qui l'avait pris dans ses bras pour le sauver [3]. Lorsque Mohammedbeg se fut enfui sur l'autre rive du Danube, l'armée impériale, forte de cent mille hommes, s'avança sur Lippa et en fit le siége.

Avant sa retraite sur Belgrade, le beglerbeg Mohammed avait adressé plusieurs fermans aux trois nations habitant la Transylvanie (les Saxons, les Szekliens et les Hongrois), ainsi qu'aux magistrats de Kronstadt, Hermanstadt et Szász-Sebes, pour les exhorter à garder fidélité au Sultan. Mais ces exhortations venaient trop tard, car déjà long-temps auparavant le moine avait soulevé tout le pays; par ses ordres et d'après

1 Istuanfi le nomme *Canter;* puis sur la feuille suivante, il écrit *Caidares.* Son vrai nom est Kaitas, nom que lui donne aussi Petschewi.

2 Istuanfi, p. 30, éd. de Cologne.

3 Le même, l. XVII, p. 302.

un usage fort ancien, un cavalier, montrant au peuple un sabre et une lance ensanglantés, avait parcouru la campagne et les villes accompagné d'un homme à pied, qui criait : « L'ennemi de la patrie approche, que chaque maison envoie son homme pour nous sauver du danger commun ! [1] » Une autre proclamation, qui fut adressée à l'armée réunie sous les murs de Lippa, promettait au premier qui escaladerait les remparts deux cents ducats de rente et deux cents maisons de paysans, s'il était noble ; s'il était roturier, un titre de noblesse, cent écus et cent maisons.

Depuis le 4 novembre, la ville de Lippa était cernée de trois côtés ; quatre pièces de gros calibre, deux mortiers et deux autres canons, en tout huit pièces composaient l'artillerie des assiégeans [2]. Le 7 novembre, les Espagnols se précipitèrent à l'assaut sans attendre les ordres de leurs chefs. Castaldo et le moine, devenu cardinal depuis quelques jours, se trouvaient à table lorsque l'attaque commença : mais au premier bruit, ils accoururent sur le lieu du combat et se placèrent à la tête de leurs troupes. Les Hongrois étaient commandés par Nadasdy, les Italiens par Pallavicini [3], et les Allemands par Arco. Jean Tœrœk, fils de Valentin, qui avait si misérablement péri dans les Sept-Tours, et Simon Forgacz, firent des prodiges de valeur ; le premier terrassa un Turc d'un grade élevé qui l'avait blessé sept fois ; l'autre, reconnu à son sabre doré, fut retiré de dessous un monceau de ca-

[1] Istuanfi, l. XVII, p. 304. Ascanio Centario, p. 119.
[2] Ascanio Centario, p. 121. — [3] Istuanfi, l. XVII, p. 306.

davres, et rendu à la vie malgré une grande perte de sang occasionée par onze blessures [1]. Enfin, la ville fut prise et livrée au pillage. On commença sur l'heure le siége de la citadelle, dans laquelle Oulama s'était retiré avec les quinze cents hommes qui lui restaient.

Le neuvième jour de ce siége (16 novembre), qui est aussi celui où le beglerbeg de Roumilie abandonna Temeswar, Oulama proposa de rendre Lippa et Csanad, à condition que Castaldo lui accorderait une trêve de vingt jours, une libre retraite au bout de ce terme, et un sauf-conduit jusqu'à la frontière. Il n'y avait aucune raison d'accepter ces conditions, car les assiégés, manquant de vivres, étaient déjà réduits à manger des chevaux et des chats: mais l'avis de Martinuzzi l'emporta sur celui de Castaldo et des généraux hongrois qui ne voulaient qu'une reddition pure et simple; ce moine ambitieux, non content d'avoir échangé son froc contre le chapeau de cardinal, convoitait encore la principauté de Transylvanie. Déjà une lettre du pascha Haïder, dans laquelle celui-ci se disait son *cousin,* lui avait fait espérer sa réconciliation avec la Porte, et le retour des bonnes grâces du Sultan [2]; la promesse plus positive que lui en donnait Oulama dans sa position critique, s'il consentait à sauver la garnison du fort, lui assurait bien mieux encore la réalisation de ses désirs. Il est probable que la demande singulière d'un armistice de vingt jours n'avait été

[1] *Francisci Forgacsii Commentarii,* p. 27.

[2] *Heydar Pascha epistolæ ad Martinuzzi in castris ad civitatem Lippam, feria 4 post Fest. Franc.* 1551, dans Pray, I, p. 308.

faite que sur les insinuations de Martinuzzi, intéressé à gagner le temps nécessaire pour recevoir de Constantinople la confirmation de sa rentrée en grâce. S'il n'en est pas ainsi, il est impossible d'imaginer la raison pour laquelle Oulama, réduit à l'extrémité, ne demanda sa retraite que pour une époque aussi éloignée. Ce fut le vendredi 5 décembre 1551, veille de la Saint-Nicolas; et à la faveur d'un beau clair de lune, qu'Oulama sortit de la citadelle avec treize cents hommes abondamment fournis de vivres par le cardinal; à son départ, Oulama lui envoya, en témoignage de sa reconnaissance, une lampe d'or, deux cierges dorés, un châle de Perse richement brodé, quatre chevaux de bataille et un poignard garni de pierres précieuses [1]. Une troupe de Rasciens l'accompagna jusque sur les bords de la Temes, au-delà de Temeswar. Déjà les Turcs se croyaient en sûreté; mais de l'autre côté de la rivière, François Horvath et Melchior Balassa se tenaient en embuscade, cherchant l'occasion de se venger d'une retraite que Martinuzzi avait su ménager aux Ottomans malgré leur opposition. Oulama, averti par le cardinal, marcha en rangs serrés pour être toujours prêt à combattre. Mais à peine les Rasciens l'eurent-ils quitté, qu'Horvath et Balassa, renforcés par Michel Dombay [2] et Ambroise de Nagylak [3], fondirent sur lui. Le combat fut des plus acharnés; Ambroise y fut tué, et Balassa

[1] Istuanfi, p. 318. Forgacz, p. 29.

[2] Forgacz l'appelle *Michel Dobay*; Istuanfi, *Dombay*.

[3] Istuanfi écrit *Naglac*, et Forgacz, *Naghy*.

grièvement blessé; Oulama, blessé lui-même, n'atteignit Belgrade [VI] qu'avec trois cents hommes, seuls restes des treize cents qu'il avait emmenés de Lippa.

Pendant l'armistice de vingt jours accordé au commandant turc de Lippa, et tandis que Martinuzzi négociait sa réconciliation avec la Porte, par l'entremise d'Oulama, Castaldo avait averti Ferdinand de la perte inévitable de la Transylvanie, si elle était laissée plus long-temps sous la domination du cardinal; il reçut en réponse à cet avis l'ordre de veiller à la sûreté de l'armée et de prendre les mesures que les circonstances exigeraient pour mettre un terme aux intrigues du moine.

Castaldo, instruit que Martinuzzi correspondait secrètement par des tschaouschs [VII] avec les Turcs, se rendit au château d'Alvincz, ancien couvent dominicain où le cardinal venait d'établir sa résidence. Accompagné d'une troupe déterminée d'Espagnols et d'Italiens, Castaldo pénétra dans la demeure du moine pendant qu'André Losonczy occupait les tours avec vingt-quatre Espagnols; Sforzia Pallavicini arriva après lui. Le 18 décembre, de grand matin, le secrétaire de Castaldo, Antonio Ferraio d'Alessandria, entra dans le cabinet du cardinal, pour lui remettre quelques papiers; Martinuzzi, vêtu seulement d'une chemise et d'une robe de chambre fourrée, était debout devant une table sur laquelle se trouvaient un bréviaire [VIII], une écritoire, une pendule et un livre contenant ses mémoires. Au moment où il s'inclinait pour signer les écrits que lui présentait le secrétaire, celui-ci lui

porta deux coups, l'un dans la poitrine et l'autre dans la gorge. « Sainte Marie ! » s'écria Martinuzzi, et d'un bras vigoureux il jeta le secrétaire sous la table. En entendant ce cri, Pallavicini qui était resté derrière la porte, un valet de chambre lui ayant défendu l'entrée, se précipita dans le cabinet le sabre à la main, et fendit la tête au cardinal. Lopez accourut aussi avec les Espagnols, et ceux-ci déchargèrent leurs fusils sur le vieillard qui se tenait encore debout. « Que faites-vous, mes frères ? » demanda-t-il en latin aux assassins ; au même instant, il tomba couvert de soixante-trois blessures, en poussant le cri de : « Jesus Marie ! » Son corps resta abandonné pendant soixante-quinze jours sur le théâtre même du crime, et obtint enfin une sépulture à Weissenbourg et une tombe avec cette épitaphe : *Omnibus moriendum est.* Ainsi finit, dans sa soixante-quinzième année, ce moine orgueilleux qui plus d'une fois trahit successivement Ferdinand, Souleïman et Isabelle.

Pas un des sept complices de cet assassinat n'échappa à la vengeance du ciel. Pallavicini, fait prisonnier avant la fin de l'année, expira sous les cruels traitemens des Turcs. Le secrétaire Antoine Ferraio, qui se servait avec une égale habileté du poignard et de la plume, fut pendu dans sa ville natale, en Piémont, sur un jugement rendu contre lui comme assassin ; Monino fut décapité à Saint-Germain ; Scaramuzza mis en pièces à Narbonne ; Campegio, se trouvant peu de temps après à la chasse dans les environs de Vienne, fut déchiré par un sanglier sous

les yeux mêmes de Ferdinand; et Mercada, qui avait apporté à Vienne [1] l'oreille velue du cardinal comme preuve de l'exécution des ordres du roi, perdit dans une rixe, à Augsbourg, la main droite avec laquelle il avait coupé cette oreille [2].

Ainsi, la Transylvanie offrit au Sultan, pour la seconde fois, le sanglant spectacle de l'assassinat de l'un de ses amis les plus dévoués; trahissant tour à tour l'intérêt des chrétiens et des Turcs pour agir constamment dans le sien, Martinuzzi avait espéré, aussi vainement que Gritti, établir, sous la protection des armes ottomanes, sa domination sur la Hongrie et la Transylvanie [ix].

L'année suivante, Castaldo reprit de bonne heure les hostilités contre les Ottomans, mais avec peu de succès. Michel Toth tenta, avec cinq mille heiduques, de surprendre Szegedin. Les capitaines italien et espagnol Aldana et Perez, le Silésien Opperndorf, les Hongrois Pierre Bakics, Nicolas Doczy, Nicolas Dersfy et François Horvath, commandaient les troupes dans l'assaut que Toth donna inopinément à Szegedin dans la nuit du 23 au 24 février 1552; le sandjakbeg Mikhaloghli Khizrbeg [x] se sauva presque nu dans la citadelle, et la ville fut prise et livrée au pillage. Les heiduques travaillaient déjà à la destruction du rempart extérieur du fort, lorsque Khizr-

[1] *Aurem dextram discissam per postas ad Ferdinandum tulit, ac vespertinas preces solenni quodam die audienti præsentavit.* Forgacz.

[2] Istuanfi, Forgacz, Ascanio Centorio; et, d'après les deux premiers, Wolfgang Bethlen.

beg fit une sortie et les repoussa. Tandis que les Espagnols, les Hongrois et les Allemands oubliaient dans les caves de la ville la discipline militaire et le fort qui restait à prendre, Khizrbeg envoya des pigeons messagers au pascha d'Ofen pour l'avertir de la position dans laquelle il se trouvait; aussitôt Ali-Pascha accourut à marches forcées avec ses troupes et celles de Roustembeg [1], gouverneur de Semendra. Dès qu'il fut en vue de Szegedin, il rangea son armée en trois corps sur la même ligne; il plaça la cavalerie à droite et à gauche, et il se mit lui-même au centre avec l'infanterie, flanquée de chaque côté par six pièces de campagne. Emportés par leur ardeur, les heiduques, sans attendre les ordres de leurs chefs, s'élancèrent pêle-mêle au-devant des Ottomans; mais ils plièrent presque aussitôt et se dispersèrent dans toutes les directions. Michel Toth se sauva avec peine dans le fort Saint-George, sur la Theiss, qu'il passa à la nage, accompagné seulement de vingt hommes; Aldana, Perez et Opperndorf gagnèrent Lippa à toute bride. Cinq mille nez coupés [2] et quarante bannières furent envoyés à Constantinople comme une preuve du succès des armes ottomanes. Une autre troupe de quatre cents chevaux, qui était commandée par Valentin Naghy et Pierre Tœrœk, et qui venait de repousser Kasimbeg près de Becskerek, arriva en ce moment à Szegedin, sans savoir ce qui s'y passait, et fut anéantie; Valentin parvint seul à se sauver avec une ving-

[1] Petschewi. — [2] Istuanfi, l. XVII, p. 319.

taine d'hommes en se jetant dans la Theiss qu'il traversa heureusement à la nage.

De leur côté, les Turcs ouvrirent la campagne dès le mois d'avril, sous les ordres du second vizir Ahmed-Pascha, nommé pour cette année général en chef de l'armée d'expédition de Hongrie en remplacement de Mohammed Sokolli. A son arrivée à Andrinople, Ahmed-Pascha envoya le tschaousch Madjar Ali pour complimenter le pascha d'Ofen sur la victoire brillante qu'il venait de remporter devant Szegedin, et lui remettre en témoignage de la satisfaction du Sultan un sabre d'or et des vêtemens d'honneur [1]. Il lui annonçait en même temps sa prochaine arrivée devant Temeswar.

Cette lettre du vizir et la captivité du brave Hamza [2], sandjak de Stuhlweissenbourg, engagèrent le pascha d'Ofen à tenter une attaque contre Wessprim, dont la garnison avait fait prisonnier Hamza, au moment où il allait avec deux cents cavaliers prendre possession de son gouvernement. La ville de Wessprim ou Weissbrunn (*source blanche*) est ainsi nommée à cause des sources écumantes qui jaillissent des rochers dans ses rues et ses faubourgs. Située sur une colline oblongue, Wessprim n'était entourée, à l'époque de l'invasion des Turcs, que d'un mur en ruines. Les maisons qui formaient le faubourg se trou-

1 Petschewi.

2 Il ne faut pas confondre le sandjakbeg Hamza avec le précédent, Saïm, qui, d'après Petschewi, était un excellent hafiz, c'est-à-dire qu'il savait le Coran par cœur.

vaient disséminées sur la hauteur et dans la vallée. Le célèbre prince slave Swatopluk avait fait de Wessprim sa résidence avant que les Hongrois, dans leur seconde irruption, lui eussent enlevé le trône et la vie [1], grâce à la ruse qu'ils employèrent en obtenant de lui la promesse de leur donner de la terre et de l'eau. Le 1er avril, Ali-Pascha parut avec ses troupes devant les murs de cette ville; mais chassé par le feu des assiégés de la hauteur où il s'était établi, il alla camper dans la belle vallée de l'Abbesse. Pendant dix jours consécutifs, son artillerie, placée sur deux terrasses qu'il avait fait élever au nord et à l'ouest de la ville, foudroya la forteresse. Une partie de la garnison passa dans le camp turc; mais Ali, pour venger sur les transfuges la mort des défenseurs de Lippa, les fit tous massacrer dans la vallée de l'Abbesse, où l'on voyait encore du temps d'Istuanfi leurs ossemens dispersés sur le sol. Tandis que le commandant de Wessprim, Michel, dit *de Fer* (Vas), traitait de la capitulation, les janissaires pénétrèrent dans la ville; la garnison, qui se disposait à partir, fut passée par les armes ou dépouillée de tous ses effets d'équipement; à la vérité Ali-Pascha fit donner des coups de bâton aux coupables; mais, après avoir confié le commandement de Wessprim à l'aga Djâfer [2], il emmena en captivité Michel, à qui la liberté ne fut jamais rendue.

Le 23 avril, le second vizir, Ahmed-Pacha, quitta

[1] Istuanfi, l. XVII, p. 322. — [2] *Ibid.*, p. 323.

Andrinople avec le gros de l'armée, et arriva, après vingt-cinq jours de marche, à Belgrade, où il fut rejoint par les troupes du beglerbeg de Roumilie, Mohammed Sokolli (15 mai). Un mois plus tard, il parut devant Temeswar, que Losonczy, à la tête de deux mille deux cents hommes, était déterminé à défendre jusqu'à la dernière extrémité. La veille de la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul, le feu commença sur toute la ligne; outre un assez grand nombre de faucons et de fauconneaux, Ahmed-Pascha avait mis en batterie trente-six gros canons de siége; il avait aussi fait construire des redoutes avec les décombres des maisons incendiées dans les environs et dans l'île. L'artillerie ne tarda pas à ouvrir une brèche; mais, dans leur ardeur, les troupes montèrent à l'assaut sans attendre l'ordre du serasker et avant que la brèche fût praticable. Cette tentative fut funeste aux Turcs, qui laissèrent au pied des murs deux mille hommes, avec le sandjakbeg de Nicopolis Moustafa Tenbel [1]; de leur côté, les assiégés eurent à regretter la perte du brave colonel espagnol Castelluvio. Sur ces entrefaites, Hasan, beglerbeg d'Anatolie, amena au camp des Turcs un convoi de munitions dont le besoin commençait à se faire sentir; mais ce ne fut pas sans périls, car lui et son escorte furent attaqués et mis en fuite par la garnison de Karansebes. Michel Toth, en voulant introduire des vivres dans la forteresse, fut moins heureux dans son entreprise que le général ottoman; abandonné par

[1] C'est-à-dire Moustafa-le-Paresseux. Istuanfi écrit Debel (le Gros) au lieu de Tenbel (le Paresseux) : *Debelius hoc est crassus et pinguis.*

la plus grande partie de ses troupes sur les bords de la Marosch, le petit nombre qui lui resta fidèle ne put résister au choc de l'ennemi, et lui-même, tout couvert de blessures, ne parvint qu'avec peine à se sauver [1]. Cependant les assiégeans bombardaient la *Tour de l'Eau* sans discontinuer; lorsqu'elle ne présenta plus qu'un amas de ruines, Ahmed commanda un assaut général pour le jour de Saint-Jacques (25 juillet). Le kiaya des tschaouschs, qui se trouvait parmi les premiers assaillans, cria au Hongrois Blaise Pattantyús qui combattait avec une valeur surhumaine au milieu des ruines de la tour: « Je m'appelle Koubad! » et en même temps il lui porta un coup vigoureux sur la tête. Celui-ci, s'étant couvert de son bouclier, répondit: « Et moi je m'appelle Blas! » et il lui perça la gorge. L'assaut dura cinq heures avec une égale fureur de part et d'autre; enfin les Turcs exténués de fatigue se retirèrent avec une perte de trois mille hommes, tandis que les assiégés n'eurent que cent treize morts. Le lendemain l'assaut recommença; le vizir Ahmed, les beglerbegs de Roumilie et d'Anatolie, le sandjakbeg Kasim et les autres chefs ne se bornaient pas à exciter de la parole le courage des assaillans, et ils assommaient avec de grosses massues garnies de fer tous ceux qui reculaient. Enfin la *Tour de l'Eau* fut prise, et la chute de ce rempart principal, le manque de vivres et de munitions, et surtout l'indiscipline des Allemands et des Espagnols qui menaçaient de capi-

[1] Petschewi, f. 97, en fait mention en ces termes: *Deuxième défense de Michel Toth, capitaine de Szegedin.*

tuler malgré leur général, forcèrent Losonczy de se rendre sous la condition d'une libre retraite.

Au moment où il sortit de la ville, le beglerbeg de Roumilie et Kasim-Pascha le prirent au milieu d'eux pour le protéger par leur présence contre les insultes des soldats et honorer sa valeur. Mais bientôt les janissaires saisirent les jeunes gens de sa suite, dont la beauté avait réveillé leurs infâmes désirs; lorsque Losonczy eut vu jeter à bas de cheval son jeune page, André Tomory, qui portait son casque et sa cuirasse d'or[1], il ne put se contenir davantage: « Voilà donc la foi des Turcs! cria-t-il. Reprenons nos armes et ne succombons pas du moins sans vengeance. » Au même instant, il fendit le crâne du kiaya du beglerbeg qui s'était avancé avec Kasim pour appaiser le tumulte. Après avoir long-temps combattu en héros, il tomba atteint d'une blessure à la tête et percé au côté d'un coup de lance. Perez, après avoir tué beaucoup d'ennemis dans cette mêlée, se confia à la vitesse de son cheval pour se sauver à Lippa; mais il disparut dans les flots de la Kœrœs qu'il avait voulu traverser. Forgacz eut le nez mutilé et tomba entre les mains des Turcs. Losonczy, conduit devant le vizir, lui reprocha en termes violens sa perfidie. Ahmed lui ayant repondu que ce n'était là qu'une juste représaille de la trahison exercée contre Oulama lors de sa retraite de Lippa, et Losonczy continuant à exhaler son indignation par des injures, le général ottoman accéléra

[1] Petschewi, f. 96, fait du jeune page un indigne favori de Losonczy.

la fin du brave Hongrois en lui faisant trancher la tête, qu'il envoya à Souleïman, remplie d'herbes et de coton. Le sandjakbeg Kasim fut chargé du commandement de Temeswar et de la reconstruction des murs de la forteresse [1]; la chute de cette ville précéda celle de Lippa, de Solymos et autres châteaux-forts du Banat [2].

Aussitôt qu'Ahmed eut appris que l'Espagnol Bernard Aldana, à qui Castaldo avait confié la défense de Lippa, avait fait sauter les fortifications, crever les canons et incendier la ville, il détacha Kasimbeg avec cinq mille hommes, pour éteindre le feu et sauver le reste de l'artillerie. Une commission militaire condamna Aldana à la peine de mort; mais Marie, fille de Charles-Quint et femme de Maximilien, obtint sa grâce. C'est ainsi que le Banat tomba sous la domination des Ottomans; l'empereur en confia l'administration à Kasim-Pascha avec le titre de beglerbeg [3].

Pendant qu'Ahmed-Pascha ouvrait le siége de Temeswar, l'eunuque Ali quittait Ofen dans le dessein de s'emparer du château de Drégely. Ce fort, construit sur la cime d'un rocher escarpé, sert pour ainsi

[1] Istuanfi. Forgacz. Ascanio Centorio, p. 190.

[2] Istuanfi, l. XVIII, p. 309, ne nomme que Karansebes et Lugos. Djélalzadé, f. 295, cite Lippa, Solymos, Bernak, Ebresch, Kia, Paucota, Moreschtor, Mardjena, Kadjid, grand et petit Sadsch, et le Château-Royal. Petschewi, f. 97, nomme encore Tschalippo, Naplak, Kanlak, Schikowa.

[3] Djenabi, ainsi que son copiste Hezarfenn, s'expriment ainsi : *Timischwaré karib bir Beglerbeglik yer feth oloundi we Kasimpaschayi anda beglerbeghi nassb eïledi.* Manuscrit de la Bibliothèque I. R. d'Autriche, no 469, p. 432.

dire de boulevard aux villes situées dans les montagnes de Borsem. L'entreprise fut moins remarquable par le succès des Ottomans que par la résistance des braves défenseurs de Drégely, parmi lesquels l'histoire cite surtout le commandant Zondy. Lorsqu'Ali-Pascha députa à Zondy le prêtre Martin d'Oroszfalva pour le sommer de se rendre, celui-ci fit venir deux jeunes garçons turcs, ses prisonniers, les habilla de pourpre et les renvoya à Ali, en le priant d'achever leur éducation militaire, parce qu'il ne pourrait plus le faire lui-même, étant décidé à s'ensevelir sous les ruines du château. Aussitôt il fit rassembler dans la cour du fort ses armes, son argenterie, ses meubles les plus précieux, et y mit le feu; puis, se rendant dans ses écuries, il tua ses chevaux de bataille. Cependant, malgré la résistance des assiégés, les Turcs forcèrent les portes; Zondy tomba frappé d'une balle; mais se traînant à genoux, il combattit encore jusqu'à ce que, criblé de blessures, il rendit le dernier soupir. Ali-Pascha fit enterrer son corps et la tête qu'on en avait séparée en face du château, et ordonna de planter sur son tombeau une lance et un drapeau, rendant ainsi un noble hommage à la valeur d'un ennemi vaincu [1].

Ce brillant exemple de courage fut loin d'être imité par la garnison du château de Szecseny: à l'approche d'Ali-Pascha, elle s'enfuit lâchement [2]; mais les feu-

[1] Istuanfi, l. XVIII, p. 530, éd. de Cologne. Forgacz, 58. Ascanio Centorio, p. 203.

[2] Istuanfi. Forgacz, 52. *Commentarii* d'Ascanio Centorio, 195-197.

dataires du comte Balassa, à qui était confiée la défense de la tour de Buza, Michel Terchy, Etienne Souchay, André Nagy, résistèrent, avec une poignée de braves, à plus de deux mille hommes commandés par Arslan, fils d'Yahya-Paschaoghli, et soutenus par le feu de deux pièces d'artillerie; la garnison, forcée d'abandonner les ruines de la tour, se retira dans la vallée, où Arslan lui offrit une libre retraite [1]. Le château de Salgó eût aussi résisté plus long-temps si son commandant n'avait pas été trompé par une ruse des assiégeans. Arslan, profitant d'un épais brouillard, fit amener à grand bruit devant le fort un tronc d'arbre immense que les assiégés prirent pour un canon-monstre du genre de ceux qui avaient servi au siége de Constantinople. Arslan prit avec la même facilité les châteaux d'Hollókœ [2], Buyák, Ságh et Ghyarmath [3]; enfin, de concert avec Ali, il défit à Fülek (11 août) le corps d'armée de Ferdinand, composé de sept mille hommes et commandé par l'Autrichien Erasme Teufel, baron de Gundersdorf. Un coup de feu qui fit sauter les caissons à poudre appartenant aux Hongrois décida de cette bataille; l'évêque de Waizen et beaucoup de braves y perdirent la vie. Pallavicini et Teufel furent faits prisonniers, et ornèrent le triomphe de l'eunuque, qui fit son entrée à Ofen précédé de quatre mille captifs hongrois; Erasme Teufel marchait en tête à cheval, mais sans casque et sans cuirasse; il était suivi de toute la musique de l'ar-

[1] Istuanfi, l. XVIII.
[2] Castellum Corvi. Istuanfi, l. XVIII, p. 332. — [3] *Ibid.*

mée. Afin d'humilier davantage les chefs des troupes impériales, on vendit les prisonniers à l'encan pour un prix de beaucoup inférieur à celui qui jusqu'alors avait servi de base à ces sortes de ventes. Les soldats allemands furent les plus dépréciés; chaque homme ne coûtait au plus à l'acquéreur qu'un boisseau de farine ou d'avoine, un tonneau de miel ou de beurre; mais la rançon des officiers fut en revanche portée à des sommes énormes. Pallavicini, après avoir expié dans un cachot à Ofen la part qu'il avait prise à l'assassinat de Martinuzzi, n'obtint sa liberté qu'au prix de dix-huit mille ducats. Teufel fut envoyé à Souleïman avec quarante drapeaux pris sur l'ennemi; mais ayant voulu renier son nom et son rang pour payer une rançon moins forte, le Sultan fut si courroucé de cette supercherie, qu'il le fit coudre dans un sac de cuir et jeter à la mer[1].

Les conquêtes nombreuses de cette campagne devaient être couronnées par la prise des forteresses de Szolnok et d'Erlau. Szolnok, située au confluent de la Theiss et de la Zagyva, avait été réparée peu d'années auparavant par le comte Nicolas de Salm, et affectait, d'après les règles de fortification nouvellement adoptées, la forme d'un triangle rectangle; ses murs étaient si élevés, que les toits des maisons étaient à peine visibles du dehors; du côté du midi, l'accès en était défendu par un large fossé rempli d'eau. L'élite de la garnison consistait en onze cents hommes d'in-

[1] Istuanfi, l. XVIII, p. 335. D'après Centorio, p. 205, il eut la tête tranchée.

fanterie et trois cents housards; vingt-quatre pièces de gros calibre, trois mille mousquets et huit mille quintaux de poudre offraient les élémens d'une longue résistance; les vivres n'y étaient pas moins considérables: mais de si nombreux moyens de défense devinrent inutiles entre les mains du lâche commandant Laurent Nyáry, qui devait son rang de gouverneur et de haut palatin de Hont non à son mérite, mais aux plus basses intrigues. Profondément méprisé de ses troupes, Nyáry ne put maintenir la discipline parmi elles. Bientôt les Allemands, Bohêmes, Hongrois et Espagnols, divisés entre eux, désertèrent en masse; leur chef voulait les suivre, mais au moment où il sortait du château, il fut saisi et amené devant Ahmed-Pascha (4 septembre); il n'eut pas honte de racheter sa liberté en livrant sa propre fille à l'un de ses gardiens. Traduit plus tard devant un conseil de guerre, il obtint par corruption son acquittement de ses juges, le chancelier Olahus et l'archevêque de Gran [xi]. Quant aux troupes allemandes et bohêmes échappées de Szolnok, elles furent poursuivies par les Turcs, et pour la plupart taillées en pièces [1].

A cette heureuse entreprise succéda le siége d'Erlau, aussi célèbre dans les annales de l'Autriche que celui de Vienne et de Güns, dont les garnisons avaient si glorieusement repoussé les armées triomphantes de Souleïman. Les noms d'Etienne Metskei et d'Etienne Dobó, ses vaillans défenseurs, brilleront dans l'his-

[1] Istuanfi, l. XVIII. Forgacz, p. 67. *Commentarii* d'Ascanio Centario, p. 206.

toire auprès de ceux de George Zondy et d'Etienne Losonczy, bien que la bravoure de ces derniers n'ait pas été couronnée du même succès que celle des premiers.

La ville d'Agria ou Eger fut fondée par saint Etienne, et bâtie à l'entrée des monts Matra, dans une charmante vallée entourée de côteaux plantés de vignes; elle tire peut-être son nom allemand (Erlau) de l'arbre appelé *Erle* (aune) ou de l'ancien peuple des Tagroges qui habitaient les bords des rivières d'Erlau et de la Theiss [xii]. Le 9 septembre 1552, le vizir Ahmed-Pascha fit annoncer au commandant de la place, Dobó de Rouszka, qu'il paraîtrait devant la ville avec deux corps d'armée, dont l'un, sous ses ordres, avait réduit les forteresses de Temeswar et de Szolnok, et l'autre, sous ceux d'Ali-Pascha, avait pris Wessprim, Drégely et Fülek; il le somma en même temps de se rendre. Dobó de Rouszka fit mettre en prison le porteur de la lettre de sommation, et en réponse, il fit exposer sur le mur, à la vue de l'ennemi, un grand cercueil entre deux lances [1], pour indiquer que ce cercueil était prêt à recevoir ou l'assiégeant ou l'assiégé [2]. Ali-Pascha arriva le premier à la tête de vingt-cinq mille hommes; il avait sous ses ordres Arslan, beg de Stuhlweissenbourg, qui commença par dresser, dans le faubourg près de l'église Sainte-Marie, quatre canons avec lesquels il ouvrit le

[1] Fessler, qui ne connaissait pas les *Commentaires* de Centorio, dit qu'il laissa la proposition sans réponse.

[2] Centorio, p. 222.

feu contre le château (10 septembre); quelques jours après, ces troupes furent jointes par celles des vizirs Ahmed-Pascha et Mohammed Sokolli. Les janissaires établirent leur camp devant la porte de Mallar, située au nord de la ville, sur la rive gauche de l'Eger, entre Fénémet et le Kœnigsstuhl, colline où, d'après une légende, saint Etienne avait fixé sa demeure pendant la construction du château et de la cathédrale, afin d'encourager par sa présence l'ardeur des ouvriers. Ahmed et Mohammed plantèrent leurs tentes dans la vallée d'Erlau, sur le versant du mont Ægidius, tandis qu'Ali porta les siennes plus à l'est. Trois canons mis en batterie sur la hauteur la plus rapprochée de la forteresse, et lançant des boulets de cinquante livres, donnèrent le signal du commencement du siége. Le 11 septembre, Ahmed éleva des redoutes sur la colline du Kœnigsstuhl, d'où il bombarda l'un des clochers de la cathédrale; mais de l'autre de ces clochers les assiégés ripostèrent avec une telle habileté, qu'ils démontèrent les canons de l'ennemi, et le forcèrent à quitter sa position. Le 14, Ahmed-Pascha mit en batterie, près du cimetière, ses trois plus grandes pièces, flanquées de onze plus petites, dont le feu continuel eut bientôt ébranlé la grande église et les murs du château; le canon d'Arslan, qui tirait du côté de l'église Sainte-Marie, fit également de terribles ravages. Pour prévenir les effets des boulets rouges des Ottomans, les assiégés couvrirent de peaux et de couvertures mouillées leurs magasins de blés et de fourrages, et ne cessèrent de boucher les brèches avec des

tonneaux remplis de sable et de gazon. Enfin le jour de Saint-Michel (29 septembre), les Ottomans tentèrent un premier assaut; trois fois ils recommencèrent l'attaque, et trois fois ils furent repoussés avec des pertes énormes et obligés d'abandonner le bastion qu'ils avaient occupé un instant; huit mille des leurs restèrent ensevelis dans les fossés[1]. Parmi les assiégés, Jean Posgay, qui jadis avait été député trois fois au pascha d'Ofen, par le gouverneur-général de Hongrie, afin de prévenir une rupture, fut une des premières victimes de cet assaut.

Ce même jour un Hongrois, envoyé par Arslanbeg, apporta dans la citadelle une nouvelle sommation. Les assiégés déchirèrent la pièce en morceaux, en brûlèrent la moitié, et contraignirent le porteur d'avaler le reste. C'est de la bouche de ce même Hongrois qu'ils apprirent plus tard quelles étaient ces propositions qu'ils n'avaient pas voulu entendre: Arslanbeg leur promettait une libre retraite; et, pour leur ôter toute crainte d'un sort pareil à celui de Losonczy, Ahmed et Ali devaient se retirer avec l'armée à trois milles de la forteresse, et laisser Arslan comme ôtage entre leurs mains. Dans la nuit du 4 octobre, le feu prit aux provisions de poudre déposées dans une voûte souterraine de la cathédrale; l'édifice sauta, et les deux moulins de la ville furent détruits de fond en comble; il ne resta pour toute munition que vingt-quatre barils de poudre. Dobó et Metskei montèrent

[1] Centorio, p. 222.

aussitôt à cheval, parcourant les divers postes et encourageant par leur présence les troupes à continuer la défense. Les Turcs, dans l'espoir que ce désastre rendrait la garnison plus accessible à leurs propositions, lui offrirent de nouveau une libre retraite avec armes et bagages si elle voulait se rendre; mais leurs cris furent étouffés par le bruit des tambours et des trompettes des assiégés. Dobó, dont la prévoyance avait rassemblé dans la place une immense quantité de salpêtre et de soufre, fit fabriquer de la poudre pour remplacer celle qui avait brûlé, et avec les ruines des deux moulins on en construisit un nouveau qui put suffire aux nécessités les plus pressantes.

Ahmed-Pascha, voyant l'impossibilité de déterminer la garnison à une capitulation, eut recours à la tactique alors en usage chez les Ottomans; il fit combler le fossé avec des sacs remplis de sable, et élever en face de la forteresse une plate-forme en bois, dont la hauteur égalait celle des murs. Mais Grégoire Bornemissa, l'Archimède d'Erlau, que les historiens hongrois appellent Grégoire-le-Savant, déjoua les projets de l'ennemi; il fit remplir des seaux à incendie de poix, de soufre, de goudron et de lard, mêlés de copeaux et de paille trempés dans du suif, et les garnit au dehors de pistolets chargés jusqu'à la gueule; quand la nuit fut venue, les assiégés y mirent le feu et les jetèrent dans le fossé. Les poutres et les fagots s'étant enflammés, les Turcs arrivèrent pour arrêter l'incendie; mais les pistolets éclatant dans toutes les directions, les forcèrent à reculer, et à abandonner

leur ouvrage qui fut réduit en cendres. Bornemissa se servit encore d'un autre moyen de défense avec non moins de succès; il ordonna de placer dans les meurtrières des lances et des javelots, dont les extrémités rougies au feu brûlaient les mains de ceux qui voulaient les saisir pour monter à l'escalade. Si Alexis Comnène avait jadis fait rouler sur les Bulgares, du haut de la montagne de Tzurulum, des roues garnies de faux, Bornemissa effraya les Turcs en lançant contre les assaillans une grande roue, aux rayons de laquelle étaient fixées des planches enduites de matières combustibles, et des pistolets chargés. Cette machine infernale exerça d'affreux ravages dans les rangs ottomans.

Le 10 octobre, six jours après l'incendie du magasin à poudre, les Ottomans dirigèrent contre trois côtés de la ville une attaque qui dura depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit tombante; mais tous leurs efforts furent infructueux. Enfin deux jours plus tard, Ahmed tenta un assaut général, qui devait être le dernier, quel qu'en fût le résultat. Dès le point du jour, les tschaouschs rassemblèrent les divers corps de l'armée : les janissaires ou infanterie régulière, les azabs et les martoloses ou infanterie irrégulière, la cavalerie régulière des sipahis, et la cavalerie irrégulière des beschlüs et des akindjis, les djebedjis ou forgerons, les topdjis ou artilleurs, et les toparabedjis ou soldats du train, furent appelés à leurs postes, et les retardataires menacés de massues de fer. Le vizir Ahmed prit position sur la redoute la plus voisine des

remparts ; Ali-Pascha, beglerbeg d'Ofen, Oulama-Pascha, sandjak de Bosnie, et Arslanbeg, sandjak de Stuhlweissenbourg, rangèrent l'armée sur trois colonnes, et la conduisirent à l'assaut. Sous leurs ordres servaient Derwischbeg, frère d'Arslanbeg, et sandjak de Fünfkirchen, Welibeg de Hatwan, Hasanbeg de Semendra, Moustafabeg de Szegedin, Weldischan, Mohammed, et les autres transfuges venus avec Oulama de la Perse [xIII]. La musique militaire des assiégeans se mêlait aux cris mille fois répétés d'*Allah! Allah!* auxquels la garnison répondait par ceux de *Jésus* et de *Marie*. Les troupes d'Ali attaquèrent le bastion du côté de la prison, défendu par Dobó. Blessé à la main et au pied, Dobó, loin de reculer, soutint le courage des soldats en leur parlant de patrie et d'honneur, de gloire et d'immortalité. Les assiégés de tout âge et de tout sexe, cédant à un entraînement unanime, se réunirent pour défendre leurs foyers et leur religion ; les femmes elles-mêmes, aussi courageuses que les filles de Sparte, se pressèrent sur les remparts, non comme celles des Musulmans pour y apporter de l'eau fraiche, afin de désaltérer les combattans, mais pour verser sur la tête des ennemis de leur foi des seaux d'eau ou d'huile bouillantes. Au milieu d'une lutte acharnée, on vit une mère, sa fille et son gendre combattre ensemble sur le même bastion; l'homme ayant été tué, la mère pria sa fille de rendre les derniers devoirs à son mari : « Non pas avant de l'avoir vengé, » répondit la jeune femme; et, saisissant le sabre et le bouclier du mort, elle immola

à ses mânes trois soldats turcs; puis elle prit le cadavre dans ses bras, et l'emporta à l'église pour lui obtenir les funérailles chrétiennes. Une autre femme, portant sur sa tête de grosses pierres, tomba frappée d'une balle près de sa fille; celle-ci, dans le transport d'une rage frénétique, prit le fardeau ensanglanté, le jeta par-dessus le mur et en écrasa deux assaillans. Arslanbeg, après être parvenu jusque sur le rempart, se vit repoussé par Bornemissa, Zoltay et Figedy, au moment où de sa main blessée il agitait son drapeau rouge étincelant de broderies d'or, pour annoncer le succès d'une tentative qui avait déjà coûté la vie à huit mille hommes de ses troupes. Ailleurs trois mille beschlüs, akindjis et janissaires, commandés par leur aga, Mohammed, avaient péri dans une attaque dirigée contre le bastion situé près l'ancienne porte du château, que Metskei défendait contre eux avec cinq cents arquebusiers. En vain les tschaouschs excitèrent les janissaires à renouveler l'assaut en leur rappelant leurs victoires antérieures et la prise de Temeswar; ils répondirent qu'aucun pouvoir humain ne saurait les déterminer à combattre contre Dieu le tout-puissant, qui apparemment s'était déclaré pour les Hongrois. Pendant six jours encore, Ahmed-Pascha échangea avec la garnison des coups de canon et des feux de mousqueterie; il y eut quelques flèches lancées de part et d'autre; mais enfin le 18 octobre 1551, la neige et les pluies fournirent au général ottoman un prétexte plausible d'ordonner la retraite. « Vous vous êtes défendus en braves, crièrent quel-

ques Turcs à la garnison au moment de partir; reposez-vous, car nous allons quitter vos murs; mais l'année prochaine nous reviendrons avec plus de forces prendre notre revanche. » Le vizir Ahmed fit d'amers reproches à l'eunuque Ali, pour l'avoir entraîné à ce siége et associé à la honte de cette entreprise: « Cette enceinte, lui dit-il, ne renfermait, selon vous, que des enfans; je sais maintenant que penser de l'asile d'enfans de cette sorte. » Dans la nuit du septième jour, l'armée ottomane leva ses tentes, chargea l'artillerie sur les chariots, et le lendemain elle était en pleine retraite. Dans la forteresse on ramassa douze mille boulets qui y avaient été lancés pendant les trente-huit jours qu'avait duré le siége; Dobó de Ruszka s'en servit pour élever sur la place du château un trophée en souvenir de sa victoire. Trois drapeaux, parmi lesquels ceux d'Arslanbeg et d'Ali-Pascha, furent envoyés à Vienne avec un rapport détaillé de cette glorieuse défense [xiv]. L'eunuque Ali, qui, dans l'espoir de réunir Erlau à son gouvernement d'Ofen, avait représenté la prise de cette forteresse comme une chose des plus faciles, dut peu de temps après résilier ses fonctions entre les mains de Touighoun-Pascha; mais, avant sa disgrâce, il eut occasion de se venger de Bornemissa, qu'il fit prisonnier au village de Keresztes, à deux milles au-dessous d'Erlau. Le malheureux savant fut envoyé à Constantinople, où il périt misérablement dans la prison des Sept-Tours. La ville d'Erlau partage avec Malte et Vienne la gloire d'avoir arrêté les armes victorieuses de Souleïman,

gloire que ne lui refusent pas même les historiens turcs.

Tandis que Souleïman reculait en Europe les frontières de l'empire aux dépens de la Hongrie, en Asie, au contraire, le schah de Perse faisait de fréquentes invasions dans l'Arménie et le Kurdistan, dans le but de reconquérir les places fortes d'Ardjisch, d'Aadildjouwaz et d'Akhlath. Le courage de l'émir kurde Ibrahim força Tahmasp à lever le siége de cette première ville; mais par suite des intelligences secrètes des Persans avec les habitans, Ibrahim fut tué, et le château rasé. L'émir Moustafa, fils de Sinan-Pascha, défendit Aadildjouwaz avec succès, et repoussa les ennemis. Les habitans d'Akhlath furent moins heureux: trompés par de fausses assurances qui leur promettaient une libre retraite, ils se décidèrent à quitter la ville; mais à peine avaient-ils passé les portes, qu'ils furent tous massacrés avec leurs femmes et leurs enfans. D'Akhlath, Ismaïl-Mirza, fils du schah, se dirigea sur Erzeroum avec quelques milliers d'hommes; il attira le commandant de cette forteresse, Iskender-Pascha, dans une embuscade, et le battit complètement. Les begs de Trabezoun, Malatia, Bozouk et Karahissar restèrent sur la place; le sandjakbeg Mahmoud, avec les agas de l'aile gauche et de l'aile droite de la cavalerie, furent faits prisonniers. A la nouvelle de cet échec, Souleïman n'oublia pas la valeur qu'Iskender-Pascha avait déployée en cette occasion comme en tant d'autres. Tout en déplorant le malheur qui venait de le frapper, il lui envoya un habit d'hon-

neur, un sabre et une masse, avec une lettre dans laquelle il louait la courageuse résistance qu'il avait opposée à un ennemi supérieur en nombre.

L'initiative prise par les Persans ne laissait plus aucun doute sur la nécessité de porter la guerre dans les Etats du schah; il restait seulement à savoir si Souleïman ouvrirait la campagne en personne, ou s'il en chargerait un de ses vizirs, comme il venait de le faire pour la dernière expédition de Hongrie, dans laquelle son armée, habituée sous ses ordres à combattre et à vaincre, avait, à l'exception du siége d'Erlau, obtenu de si brillans succès en réduisant Temeswar, Szolnok, Lippa, et plus de vingt-cinq châteaux hongrois. Mais Souleïman comptait alors près de soixante ans. et les fatigues de onze campagnes qu'il avait faites en personne l'avaient sinon brisé, du moins beaucoup affaibli. Il ne put se le dissimuler à lui-même, et résolut de confier à ses vizirs le commandement de l'armée destinée contre la Perse. Le grand-vizir Roustem fut nommé général en chef; Ahmed-Pascha fut chargé de surveiller la frontière de Hongrie, et Mohammed-Sokolli, beglerbeg de Roumilie, reçut l'ordre de se rendre à Tokat pour entrer en campagne dès les premiers jours du printemps. Si ces dispositions furent changées par la suite, si Souleïman parut lui-même sur le théâtre de la guerre, ce n'est point qu'il doutât du succès ou du talent des vizirs; il faut attribuer les nouvelles mesures qu'il adopta à un tout autre motif. Schemsi [xv], aga des sipahis, homme que ses nombreuses connaissances et son talent poé-

tique avaient rendu cher à son maître [1], arriva inopinément à Constantinople des quartiers d'hiver d'Akseraï; il venait informer Souleïman, de la part du grand-vizir Roustem, que les janissaires montraient des dispositions dangereuses en faveur du prince Moustafa; qu'on entendait les soldats dire ouvertement : « Que le Sultan devenu trop vieux ne pouvait marcher en personne contre l'ennemi; qu'il n'y avait plus que le grand-vizir qui s'opposât à l'élévation du prince; qu'il serait facile de couper la tête à Roustem, et d'envoyer le vieux Padischah se reposer dans le séraï de Demitoka. » Le grand-vizir ajoutait que le prince Moustafa prêtait l'oreille à ces propos séditieux, et il suppliait Sa Majesté de prendre elle-même le commandement de ses troupes. « A Dieu ne plaise, s'écria Souleïman, que Moustafa montre de mon vivant une pareille impudence, je saurai bien l'en punir [2]. » Aussitôt il donna congé pour tout l'hiver aux janissaires et à quelques autres corps suspects, rappela par une lettre écrite de sa main, le grand-vizir à Constantinople, et fit annoncer aux gouverneurs de toutes les provinces de l'empire, qu'au commencement du printemps il ouvrirait la campagne en personne.

Lorsque cette résolution devint publique, schah Tahmasp députa au Sultan deux de ses agas, et le

[1] Il acquit dans la suite une grande célébrité sous le nom de Schemsi-Pascha.

[2] Schemsi-Pascha a raconté cet événement dans un poëme fait à cette occasion. Voyez Petschewi, Ali, Solakzadé.

sandjak Mohammedbeg qui avait été fait prisonnier dans le combat près d'Erzeroum, pour conjurer, s'il était possible, l'orage qui se préparait à fondre sur lui. Mais la raison même qui avait décidé Souleïman à prendre le commandement de l'armée l'empêcha d'entrer pour le moment en négociations avec la Perse; il se borna à envoyer une réponse dilatoire par un seïd ou descendant du Prophète, et les pourparlers furent différés jusqu'à l'époque de son arrivée à Haleb [xvi].

L'été de 1553 était déjà fort avancé, lorsque Souleïman partit de Constantinople et se rendit à Scutari pour se mettre à la tête de l'armée (28 août 1553). D'Yenischehr, il envoya à Andrinople le prince Bayezid, qui était venu lui offrir ses hommages, avec ordre de prendre les rênes du gouvernement pendant toute la durée de la campagne de Perse. A son arrivée à Kutahia, Souleïman reçut en audience l'envoyé polonais Yazłowieki, et le congédia en l'assurant de ses dispositions bienveillantes à l'égard de son souverain. Aucune puissance de l'Europe n'accréditait alors autant d'ambassadeurs auprès de la Porte que la Pologne. A Nicolas Bohousz, dont nous avons parlé plus haut, avaient succédé en 1549, 1550, 1551 et 1552, André Bourzki, Stanislas Tenezynski, André Bzicki, Yazłowieki, et l'année suivante, Jean-Pierre Pelecki et Nicolas Brzozowski; le but de leurs négociations était de faire cesser les irruptions des Turcs en Pologne, d'obtenir l'indemnité stipulée pour la reine Isabelle, la mise en liberté des prisonniers et le

renouvellement de l'ancien traité de paix [xvii]. Le baile vénitien Navagiero, qui s'était rendu à Constantinople chargé d'une mission spéciale, retourna cette même année à Venise pour rendre compte au sénat du résultat de ses négociations [xviii].

Pendant l'équinoxe d'automne, le prince Sélim, gouverneur du Sharoukhan, vint baiser la main du Sultan à Boulawadin et reçut la permission de l'accompagner dans son expédition (12 schewal—21 septembre). Lorsque l'armée eut atteint les environs de la ville d'Eregli, le prince Moustafa, ne se doutant pas du sort qui l'attendait, arriva dans le camp et y fit établir sa tente à côté de celles de son père. Le lendemain, les vizirs baisèrent la main au fils du Sultan, et en reçurent des présens magnifiques; après cette cérémonie, Moustafa monta sur un cheval richement enharnaché, et fut conduit à l'audience par les vizirs et les janissaires qui, se pressant sur son passage, le saluaient de leurs acclamations. Mais quelle fut sa terreur, lorsqu'en entrant sous la tente, il aperçut, au lieu du Sultan et de sa cour, sept muets chargés de le mettre à mort! Ces muets étaient les mêmes qui avaient étranglé le grand-vizir Ibrahim-Pascha pendant son sommeil; ils se jetèrent sur Moustafa, qui appelait en vain son père, assistant derrière un rideau de soie à cette horrible scène. Dans le moment même où le prince expirait dans l'intérieur de la tente, on tranchait au-dehors la tête à son écuyer et à l'un de ses agas [1].

[1] D'après Ascanio Centorio, p. 260, cet aga était un renégat vénitien:

Quand le bruit de cette exécution transpira dans l'armée, les janissaires, toujours prêts à la révolte, demandèrent à grands cris la punition du grand-vizir, aux intrigues duquel on imputait la fin tragique du prince. Les vizirs assemblés au diwan étaient fort embarrassés sur les mesures qu'ils avaient à prendre, lorsque le grand-trésorier entra et demanda à Roustem, au nom du Sultan, le sceau d'or, insigne du grand-vizirat; ensuite s'adressant au troisième vizir Haïder-Pascha, il lui dit : « Retournez dans votre tente, » lui annonçant ainsi sa destitution. Roustem et Haïder se retirèrent; les autres membres du diwan restèrent assemblés; quelques instans après, le grand-trésorier reparut avec le sceau d'or et le mit entre les mains du second vizir Ahmed-Pascha, vainqueur de Temeswar, qui fut ainsi revêtu de la plus haute charge de l'empire.

Le defterdar du trésor impérial se rendit aussitôt à la tente du prince pour saisir sa succession au nom du fisc; cependant tous ceux qui étaient attachés à son service reçurent, en récompense de leur fidélité, les uns des timars, les autres des siamets. Les oulémas d'Eregli furent invités à faire les prières funèbres près du corps, que le Sultan fit ensuite transporter à Brousa et enterrer près du tombeau de Mourad II [XIX]. Tous les historiens ottomans et chrétiens s'accordent à désigner Roustem comme ayant provoqué cet assassinat sur les instigations de la sultane Khasseki Khourrem:

« Fece prendere il Bascia dell' Amasia (l'écuyer) é un Venetiano di casa » Michele, già da fanciullo preso nella contrada della Prevesa. »

seulement les derniers parlent encore de lettres inventées, d'une tentative d'empoisonnement et de beaucoup d'autres circonstances qui rendraient ce crime encore plus odieux. Depuis Thuan jusqu'à Robertson, les historiens européens les plus accrédités reproduisent [xx], en y ajoutant des détails plus ou moins pathétiques, le rapport de l'ambassadeur impérial Busbek; mais cet ambassadeur, bien qu'il nous ait laissé de précieux documens sur les événemens de son époque, nous semble si mal informé touchant quelques circonstances principales de cet événement, que nous craindrions d'ajouter une foi complète à son récit. Comme Busbek n'avait pu être témoin oculaire de la mort du prince, qui avait eu lieu un an avant son arrivée à Constantinople, et comme il transporte la scène de l'exécution d'Eregli en Karamanie à Amassia, où Souleïman n'est point allé dans cette expédition, il nous sera permis de révoquer en doute quelques-unes des assertions qui nous paraissent hasardées, et qu'ont répétées d'après lui Knolles et Robertson. Mais il est un fait rapporté par Busbek, qui nous paraît plus digne de confiance, quoique les historiens ottomans n'en fassent point mention : c'est l'assassinat du jeune enfant de Moustafa par l'eunuque Ibrahim qui l'enleva par ruse des bras de sa mère et l'étrangla.

L'affliction produite par la mort violente du prince fut générale dans l'armée et même dans l'empire; bon, juste, et protecteur éclairé des sciences et de la poésie, il s'était acquis l'affection du peuple, des soldats et des savans; versé lui-même dans la littérature,

Moustafa a laissé quelques poëmes sous le nom supposé de *Moukhlissi* (le sincère) [xxi]. Il honora de sa faveur Sourouri, un des plus célèbres philologues ottomans, auteur d'un dictionnaire persan très-estimé, d'un ouvrage sur l'art poétique [1] et d'excellens commentaires sur les chefs-d'œuvre de la poésie persane [2], entre autres sur le *Gulistan et Bostan* (jardin de roses et des ornemens) de Saadi, le *Beharistan* (le bosquet du printemps) de Djami, le *Schebistani Khial* (le boudoir de l'imagination) de Fettahi, le *Mesnewi* de Djelaleddin Roumi, et le *Diwan* de Hafiz. Moustafa lui-même est auteur de trois diwans de Ghazèles [3]. Parmi les poëtes célèbres qui pleurèrent sa fin tragique, aucun ne le fit avec plus de chaleur et de courage qu'Yahya; déjà, pendant le grand-vizirat d'Ibrahim, il avait fait entendre des plaintes touchantes sur la mort du defterdar Iskender Tschelebi, injustement sacrifié par ce puissant favori de Souleïman [4]. La nouvelle élégie de Yahya passa de main en main et fut bientôt dans toutes les bouches, comme le rapporte l'historien Ali [xxii]; l'auteur chercha d'autant moins à garder l'anonyme, que Roustem, l'ennemi de tous les poëtes, était destitué. Mais deux ans

[1] *Medjmaoul-fars*, ou *Dictionnaire de la langue persane*, cité comme une des meilleurs sources dans Bourhani Katii, vol. I, f. 2.

[2] *Bahroul-Maarif* (l'*Océan de la Connaissance*).

[3] Il est encore l'auteur d'un *Commentaire* sur les traditions de Boukharii, d'une *Exégèse*, du Koran de Khasikhan et des ouvrages grammaticaux portant le titre de *Missbah* et *Mirah*, du *Telwih* et du *Miwak*, enfin d'un traité sur les *Énigmes* d'Aliker et de Mir-Houseïn.

[4] Voyez l. XXVIII.

après, Roustem étant revenu au pouvoir, représenta souvent au Sultan l'avantage qu'il y aurait, pour le maintien de l'ordre, à punir un homme aussi téméraire qu'Yahya, car il n'osait pas le faire exécuter de son propre mouvement, comme le grand-vizir Ibrahim l'avait fait à l'égard du poëte Fighani. Roustem était devenu plus prudent depuis qu'il avait couru lui-même un grand danger, et vu sa propre tête demandée par les janissaires. Cependant Souleïman qui avait cédé lorsqu'il s'était agi de la vie de son fils Moustafa, refusa de sacrifier celle du poëte qui se plaisait à célébrer la mémoire du malheureux prince. Le grand-vizir, furieux de la résistance qu'il avait rencontrée, manda le poëte chez lui, espérant trouver dans une réponse imprudente un prétexte pour le faire condamner comme coupable de lèse-majesté. « Comment oses-tu censurer les actions du Padischah, lui demanda-t-il, et les livrer à la connaissance de la populace ? » Par une heureuse inspiration, Yahya répondit : « En apprenant la sentence de mort prononcée par le Padischah, nous avons aussi condamné le prince à mort, mais nous avons pleuré avec ceux qui l'ont pleuré. » Roustem ne pouvant le livrer aux bourreaux, se vengea en lui retirant la place lucrative d'administrateur des établissemens de bienfaisance [XXIII].

La mort du prince Djihanghir prouve mieux encore que les élégies et quelques chroniques rédigées avec hardiesse [1] combien Moustafa était aimé et regretté.

[1] *Wé kad kouülé schehiden* : « il périt comme un martyr; » et une

Défiguré par une double bosse, Djihanghir était doué d'ailleurs d'excellentes qualités et avait la plus tendre affection pour son frère. Le coup qui avait frappé Moustafa fit une si forte impression sur son esprit que sa gaieté naturelle se changea subitement en une profonde mélancolie, et, malgré tous les secours qui lui furent prodigués, il mourut peu de temps après [xxiv]. Souleïman, qui aimait l'esprit fécond en saillies de Djihanghir, fut vivement affligé de cette perte; il le fit enterrer à côté de son frère Mohammed, dans la mosquée bâtie en honneur de ce dernier, et qui depuis ne fut plus appelée la mosquée *du Prince,* mais *des Princes,* dénomination qu'elle conserve encore aujourd'hui. Le Sultan, pour rendre un nouvel hommage à la mémoire de Djihanghir, fit construire une autre mosquée sur la colline qui domine le faubourg de Topkhané. Cette mosquée s'élève majestueusement au-dessus des bâtimens qui l'entourent, semblable par sa situation à celle qui fut érigée à Scutari en honneur de la sultane Mirmah, fille de Souleïman.

L'hiver que le Sultan passa à Haleb fut consacré à plusieurs réformes dans l'administration des finances, particulièrement à la répression de quelques abus et innovations qui s'étaient glissés dans la perception des dîmes fiscales et autres impôts.

Dès les premiers jours du mois d'avril, l'armée se remit en marche, et l'eunuque Ibrahim-Pascha quitta

autre : *Sitem Roustem* : « l'injustice de Roustem. » Voyez Petschewi, f. 150. Ali.

le camp pour se rendre comme kaïmakam à Constantinople. Trois jours après l'arrivée des troupes à Amid, Souleïman convoqua un diwan général. Contrairement à l'usage, on y vit figurer, non seulement les vizirs, mais encore les kadiaskers, les defterdars et les nischandjis, les officiers des janissaires, tels que les agas, les kiayas, les serdars, les colonels, les capitaines, les intendans et les gardes-du-corps ou solaks. A mesure qu'ils entraient dans la tente impériale, le Sultan les saluait, leur demandait de leurs nouvelles, puis leur parlait de la nécessité de porter les armes dans le royaume de Perse, dont les habitans s'étaient constitués depuis des siècles les ennemis implacables de l'empire et de la vraie foi. Tous répondirent avec enthousiasme et les larmes aux yeux : « Nous sommes prêts à suivre le Padischah, non seulement dans l'Inde et le Sind, mais jusqu'à la montagne de Kaf » (les Orientaux font de cette montagne les bornes de la terre). L'armée, après avoir passé par Erzeroum, Tjabakdjour, et traversé le bras principal de l'Euphrate (le Mouradjaï), s'arrêta à Karghabazari (*marché aux corneilles*), où des munitions lui furent distribuées; lorsqu'elle fut arrivée dans le Toptjaïri (prairie des canons), les Kurdes lui amenèrent quelques prisonniers, et à Souschehri elle fut passée en revue. Le grand-vizir Ahmed et le second vizir, l'eunuque Ali-Pascha, rivalisèrent à cette occasion de luxe et de magnificence; mais les troupes de Roumilie, commandées par Mohammed Sokolli, étant venues rejoindre l'armée, elles effacèrent tout par leur costume et la richesse de

leurs armes. Les épaules des soldats de Sokolli étaient couvertes de peaux de léopards; à leurs casques étaient suspendues des queues de renard, et d'énormes boucliers, des éperons et des brassards d'acier, des gantelets de fer, complétaient leur équipement. Leurs drapeaux étaient rouges et blancs, et leurs chevaux teints des mêmes couleurs. Six jours plus tard, le prince Sélim passa en revue l'armée d'Anatolie, commandée par Ahmed-Pascha, les troupes de Karamanie, de Soulkadr, et celles des begs turcomans qui étaient sous les ordres de Haïder-Pascha. Les troupes de Soulkadr et Siwas formaient l'arrière-garde; les beglerbegs d'Erzeroum, de Diarbekr et de Damas, les paschas Ayas, Iskender et Mohammed étaient placés à l'avant-garde; le prince Sélim commandait à l'aile droite les corps d'Anatolie et de Karamanie; et les troupes de Roumilie occupaient l'aile gauche. C'est dans cet ordre que l'armée se dirigea sur Karss, place frontière d'où le Sultan envoya sa déclaration de guerre au schah Tahmasp. C'était une provocation rédigée dans un style pareil à celui qu'avait employé Sélim avec le schah Ismaïl. Souleïman annonçait qu'il marchait conformément aux fetwas contre les mécréans pour les anéantir; que, selon la loi du Prophète, il sommait Tahmasp d'embrasser l'islamisme avant que de l'y forcer par le glaive. Il ajoutait que, si son offre n'était point acceptée, il espérait que le schah ne serait pas assez lâche pour se cacher devant lui; qu'il tirerait son glaive du fourreau, d'après les paroles du Koran : *Nous avons envoyé le fer*

pour manifester notre colère [1]. » Aux menaces de Souleïman succéda la dévastation des beaux et fertiles pays de Nakhdjiwan, Eriwan et Karabagh; les bourgs de Schoureghil, Scherabkané et Nilfirak furent détruits; à Eriwan, les palais du schah et de ses fils furent démolis, et le magnifique jardin de Sultanieh entièrement saccagé (17 schâban 961 — 18 juillet 1554). Six jours plus tard, Souleïman arriva à Arpa Tschaïri (champ d'orge), où il exerça les mêmes ravages; mais le lendemain les troupes de Karamanie tombèrent dans une embuscade et durent s'enfuir en laissant un grand nombre des leurs sur le champ de bataille. Le beau pays de Karabagh fut livré au pillage, et les soldats brûlèrent ce qu'ils ne purent emporter. Nakhdjiwan fut détruit de fond en comble, ainsi que ses environs. Sur la nouvelle apportée par des espions et des déserteurs que le schah s'était retranché dans les montagnes de Lor, Souleïman, craignant d'ailleurs la disette au milieu d'un pays qui n'offrait plus que des ruines, ordonna la retraite. Le schah envoya sa réponse au Sultan par un prisonnier sipahi; cette lettre, qui n'était pas plus modérée que la déclaration de guerre, disait que le schah vengerait la dévastation de ses domaines, que le courage des Ottomans ne consistait point à se battre au sabre ou à la lance, mais de loin avec des fusils et des canons, et qu'il se manifestait par le pillage et l'incendie. Cependant le schah,

[1] Ali, Petschewi, et le *Journal* de Souleïman, no xxxviii, reproduisent cette lettre avec quelques légères différences.

en finissant, protestait de ses intentions pacifiques [1]. On apprit en même temps que Hamza-Sultan, un des principaux begs du Kurdistan, avait disparu, et que le beg d'Amassia, qui avait fait pendant quelque temps une guerre d'escarmouches dans les environs de Meragha et de Sehed, et occupé Takhti-Souleïman (trône de Salomon), capitale du Kurdistan, s'était laissé battre. Après cet échange de lettres injurieuses que les deux partis ne trouvaient pas convenable d'appuyer par les armes, les relations entre le schah et le Sultan devinrent non pas amicales, mais moins hostiles, et les vizirs des deux armées poursuivirent leur querelle par écrit [2]. Le grand-vizir répondit aux reproches adressés à son maître dans la dernière lettre du schah, en disant qu'on savait bien lequel des deux partis avait eu peur; que depuis que le Sultan s'était retiré de Nakhdjiwan, le chacal reparaissait courageusement pour parcourir la forêt [3]; que la Perse était encore obscurcie par l'ombre des drapeaux du Padischah, et que si les Persans voulaient accepter une bataille en rase campagne, les Ottomans étaient prêts à les combattre sans fusils et sans canons, et sauraient les vaincre au sabre et à la lance. Le grand-vizir, dans une seconde réponse qu'il envoya au schah comme la précédente par un prisonnier persan, ré-

[1] Ali, f. 265, et Petschewi, f. 105, donnent le contenu de cette lettre.

[2] Les lettres des vizirs ottomans se trouvent dans Ali et Petschewi, f. 105, mais avec plus d'exactitude dans le *Journal* de Souleïman, nº XXXIX.

[3] *Schaghal ender ayed bé bisché delir.* Vers qui a passé en proverbe chez les Persans.

futa article par article une lettre que les vizirs persans avaient adressée au gouverneur d'Erzeroum Ayas-Pascha, et dans laquelle ils se montraient surtout irrités contre le fetwa du moufti, et parlaient de la paix comme si les Ottomans l'avaient demandée les premiers [xxv]. Il commençait par protester contre l'insinuation des Persans, qui tendait à faire croire que les Turcs avaient ouvert les négociations de paix, et déclarait du reste qu'il ne voulait pas les repousser. Puis venant au fetwa du moufti, Ahmed-Pascha disait que les Persans ne pouvaient attaquer l'autorité de cette sentence en s'appuyant sur ces paroles du Koran : *Celui qui tuera un croyant aura l'enfer en partage*, parce qu'elles ne s'appliquaient qu'aux fidèles; et quels étaient donc les mécréans, si ce n'étaient ceux qui, tels que les Persans, maudissaient du haut de la chaire les compagnons d'armes du Prophète (les trois premiers khalifes)? Il ne suffisait pas, ajoutait-il, de se dire musulman pour avoir droit à ce nom. Les Persans pouvaient envoyer leurs savans ouvrir des conférences avec ceux de la Porte, afin que leur hérésie fût vaincue par la vérité; la véritable doctrine mahométane existait depuis huit cent soixante-un ans, tandis que le schisme des Persans en comptait à peine cinquante. Les Persans avaient parlé du jugement dernier et des vicissitudes du pouvoir en ce monde, mais grâce à Dieu le Padischah y pensait toujours et n'avait pas besoin de leurs exhortations; ce n'était pas les habitans du pays de Roum qui étaient hypocrites, mais bien les Persans eux-mêmes, auxquels d'ailleurs

le Prophète avait prédit leur chute, et qui depuis n'avaient essuyé que des revers. Quant à la paix à conclure, la Sublime-Porte était ouverte à ses amis comme à ses ennemis; mais si les Persans désiraient sincèrement voir cesser les hostilités, ils devaient envoyer un ambassadeur en titre et non pas un misérable agent de basse extraction; sinon on passerait l'hiver sur la frontière, et *alors les malheurs des sujets retomberaient sur les cornes des gouvernans*. Le Sultan ne leur refusait pas son pardon et sa grâce : c'était donc à eux à connaître leur position, et à agir en conséquence; leur salut était à ce prix [xxvi].

Ayas-Pascha, gouverneur d'Erzeroum, s'exprimait à peu près de la même manière en réponse à une dépêche des généraux persans : ils s'étaient enfuis, disait-il, comme des chacals devant les armées du Padischah, et ils ne pourraient empêcher l'incendie qui menaçait Tebriz et Erdebil; les habitans de ces villes étant hérétiques, les Ottomans qui en feraient le siége n'avaient pas à craindre les menaces d'Ali contre ceux qui faisaient la guerre aux vrais croyans : l'imam des Mahométans ne pouvait avoir aucun rapport avec des hypocrites. Enfin on n'enverrait personne au château de Ghouk pour négocier la paix, puisque le Sultan était décidé à passer l'hiver sur la frontière, pour venir l'été suivant renverser Tebriz et Erdebil [1]. Cependant Ferhadbeg, sandjakbeg de Kirkilisé, et Tourakhanoghli, remportèrent quelques

[1] Petschewi, f. 108. *Tedjaalnaha aaliha esafiliha*. *Journal* de Souleïman, n° xi. Djelalzadé, f. 328.

avantages sur l'ennemi, l'un près des rives de l'Aras, l'autre à Konloudja. L'armée ayant traversé le pont de Tschoban, se dirigea sur Hasankalaa. Les beglerbegs de Diarbekr et de Wan, ainsi que les begs kurdes, reçurent la permission de retourner dans leurs foyers, après avoir été admis au baise-main et avoir reçu les présens ordinaires. A cette occasion les têtes envoyées de Takhti-Souleïman par le beg d'Amassia, Sultan Houseïn, furent promenées sur des piques par tout le camp, au son de la musique de l'armée. Sur la nouvelle que le schah s'était emparé de plusieurs châteaux en Géorgie, le grand-vizir reçut l'ordre de quitter Sazlik, et d'aller à sa poursuite avec quatre mille janissaires et toutes les troupes de Roumilie, d'Anatolie et de Karamanie; mais, à son arrivée à Olti, il apprit la retraite du schah, et se décida à revenir sur ses pas. Cependant, les forces qui occupaient Bagdad et le Loristan avaient réduit sous leur domination les districts de Schehrzol et de Belkass [1], et pris tous les châteaux et forts qu'ils renfermaient. Ces succès amenèrent la soumission des autres begs du Kurdistan [2]. Enfin, le 26 septembre 1554, on vit arriver à Erzeroum, pendant le séjour de l'empereur dans cette ville, un ambassadeur persan, porteur

[1] Petschewi, f. 109. Ali, XLVIII[e] événement, f. 265. Djelalzadé, f. 332. Ce dernier et Petschewi nomment les châteaux de Hawera, Noukoud, Paské, Schemnau, Ferendjé.

[2] Les begs Oghourloubeg, Mir Siakbeg, Mir Mohammed, Seïfbeg de Bana, Yousoufbeg de Destaré, Boudakbeg de Bouroudj, Ourkhanbeg, Djihausabeg.

d'une lettre conçue en termes dignes des deux souverains. Conformément au désir du Sultan, Schah Tahmasp avait choisi cette fois, pour le représenter, un des hauts dignitaires du royaume, le kouroudji katschar, ou chef des gardes-du-corps, nommé Schahkouli; dans une audience solennelle, l'envoyé du schah demanda un armistice qui fut accordé pour tout le temps que les Persans l'observeraient eux-mêmes [1]. Le 3 silkidé 961 (30 septembre 1554), le Sultan quitta Erzeroum et arriva à Siwas au bout de vingt jours de marche; il en mit encore douze pour se rendre à Amassia [2], d'où il renvoya les troupes dans leurs quartiers d'hiver. Le 10 mai de l'année 1555, le grand-maître des cérémonies du schah, l'ischikaga Ferroukhzadbeg, apporta de la part de son maître de nouvelles propositions de paix, des présens magnifiques, et une lettre aussi prolixe qu'obligeante, qui commençait par rendre gloire à Dieu, au Prophète et à Ali [3], contenait force sentences en langue arabe, des assurances d'amitié, et enfin la demande qu'il fût permis aux pélerins persans de visiter les lieux saints de l'islamisme [xxvii]. Ferroukhzadbeg fut comblé d'honneurs et de présens, et reçut à son départ une lettre de Souleïman en réponse à celle du schah. Dans cette

[1] Djelalzadé, f. 331. Petschewi, f. 109. Ce dernier, pas plus que le *Journal* de Souleïman, ne fait connaître la réponse du Sultan.

[2] Djelalzadé, f. 333. Petschewi, f. 110. *Venerat Maji decima Orator persicus*, Busbek, *ep.* I.

[3] Le Prophète dit d'Ali : *Ena medinetol ouloumi wé Ali babiha* : « Je suis la cité de la science; Ali en est la porte. »

lettre, le Sultan rendait hommage au *Seigneur de la sainteté, cette preuve éternelle de la puissance miraculeuse de l'islamisme,* à Ali; mais il faisait observer en même temps qu'il n'était pas nécessaire pour cela d'injurier les autres amis du Prophète, car celui-ci avait dit: « Mes amis sont comme les étoiles; quel que soit celui d'entre eux que vous suiviez, il vous guidera dans la voie du salut [1]. » La paix, poursuivait Souleïman, serait maintenue avec l'aide de Dieu, tant que les Persans ne la violeraient pas. Les commandans des frontières éviteraient tout sujet de discorde, et protégeraient de tout leur pouvoir les pélerins se rendant à la Mecque ou à Médine. Cette lettre est le premier document connu d'un traité de paix entre la Porte et la Perse: car depuis un demi-siècle, c'est-à-dire depuis la fondation de la dynastie des Safis par Schah Ismaïl, il y avait bien eu entre les deux puissances des suspensions d'armes, mais aucune convention écrite n'avait été passée entre elles. Au contraire, les deux nations toujours sous les armes n'attendaient qu'un prétexte ou une occasion favorable pour retremper dans le sang cette vieille haine qui divisait les sunnis et les schiites. Le 29 mai 1555 (8 redjeb 962), jour où cent deux ans auparavant Mohammed-le-Conquérant avait fixé la domination ottomane en Europe par la prise de Constantinople, son descendant Souleïman l'affermit en Asie par ce premier traité de paix conclu avec les Persans à Amassia [xxviii].

[1] *Asshabi ken noudjoum bieyihim iktedeïum ihtedeïtum.*

Une ambassade du roi Ferdinand, composée d'Antoine Wranczy, évêque de Fünfkirkhen, savant distingué et habile politique, de François Zay, capitaine-général des nassades (flotte du Danube), et enfin du Belge Busbek, vint à la même époque négocier la paix à Amassia; mais ce fut sans succès. Afin de ne point laisser de lacune dans l'exposé des relations diplomatiques de la Porte avec l'Autriche, et de faire mieux connaître la position de ces deux puissances à l'égard de la Transylvanie, il est nécessaire de reprendre le fil de notre histoire et de remonter jusqu'au siége d'Erlau. Avant la prise de Temeswar, Ferdinand avait écrit de Linz au grand-vizir Roustem, sous la date du 24 avril, en lui demandant la mise en liberté de Malvezzi et un sauf-conduit pour deux envoyés qui devaient apporter des présens à Constantinople, et ouvrir des négociations pour une paix définitive. Déjà quelque temps auparavant Malvezzi avait été transféré de la Tour-Noire (prison sur les bords de la Mer-Noire) à celle appelée les Sept-Tours, et la somme affectée à son entretien avait été portée de quinze aspres à trente par jour [1]; mais sa délivrance fut refusée aux instances de l'empereur. Quant au reproche fait à Souleïman d'avoir violé le droit des gens dans la personne de l'ambassadeur d'Autriche, le grand-vizir répondit que Malvezzi n'avait été retenu que comme ôtage et garant des sentimens pacifiques de Ferdinand [xxix]. Au printemps

[1] *Relazione di Angelo Rokàin* (secrétaire de Malvezzi).

qui suivit le siége d'Erlau, l'empereur nomma pour le représenser à la Porte François Zay et Verantius [1]. Il envoya ce dernier, avec Paul Palyna, au pascha d'Ofen pour conclure un armistice de quelques mois, pendant lequel on négocierait la paix à Constantinople [2]. L'eunuque Ali, sur le point de céder sa place à Touighoun, leur fit d'abord un accueil peu favorable; mais bientôt, radouci par un cadeau de mille ducats, il promit de faire agréer leur demande [3]. La Porte n'ayant accordé qu'un armistice de six mois, Zay et Verantius reçurent l'ordre de partir pour Constantinople, et de se concerter avec Malvezzi sur les conditions auxquelles on pouvait acheter la paix. Ils y arrivèrent le 25 août, peu de jours avant le départ de Souleïman pour Haleb. Le lendemain, ils se présentèrent chez le grand-vizir Roustem, le surlendemain chez les trois autres vizirs, Ahmed, Ibrahim et Haïder, et le troisième jour ils furent admis à l'audience du Sultan, qui daigna prendre la parole et demanda lui-même au grand-vizir à quelles conditions la paix pouvait être accordée [4]. Les ambassadeurs de Ferdinand offrirent un tribut annuel de cent cinquante mille ducats pour la cession de la Hongrie proprement dite,

[1] Verantius ou mieux Wranczy.

[2] *Instructio pro Antonio Verantio et Paulo Litterato de Palinia,* datée du 13 mars, à Grætz, par conséquent seize jours avant le premier document cité dans l'ouvrage de Miller : *Epistolæ Imperatorum et Regum Hungariæ Ferdinandi I et Maximiliani II.* On n'y trouve ni l'instruction dont il s'agit ici, ni les suivantes, qui sont d'une grande importance.

[3] *Relatio Verantii et Pauli Litterati.*

[4] *Instructio pro Verantio, Zay et Malvezzio.* Vienne, 13 juin 1553.

et un autre de quarante mille ducats pour la Haute-Hongrie et la Transylvanie [1]; mais après de longues discussions, les vizirs arrêtèrent qu'il ne serait pas même permis à Ferdinand de revendiquer la Transylvanie, et qu'à cette condition seule on pourrait traiter de la paix. Cette audience ne leur avait été accordée si promptement qu'à cause du départ du Sultan, qui s'embarqua en effet le lendemain pour Scutari. Malvezzi fut remis en liberté, et dut se rendre à Vienne pour prendre les ordres du roi relativement à l'abandon de la Transylvanie à Zapolya; les deux autres envoyés restèrent à Constantinople. Le lendemain du départ de Souleïman, le grand-vizir et les ambassadeurs arrêtèrent les bases du traité dans un jardin du faubourg de Scutari. La paix fut renouvelée pour cinq ans; le présent annuel de trente mille ducats fut réduit à la moitié, à cause des pertes que le roi avait éprouvées dans la dernière campagne en Hongrie; il fut convenu en outre que les paysans appartenant aux villes de Szolnok et d'Erlau ne seraient pas plus imposés qu'ils ne l'étaient auparavant. La conclusion définitive de cette affaire fut remise au retour de Malvezzi; en attendant on convint de la prolongation de l'armistice jusqu'à cette époque [2]. Quelques paroles

[1] *Actio Antonii Verantii, Franc. Zayi et Joannis Mariæ Malvezzii Oratorum S. I. R. Majestatis apud principem Turcarum a.* 1553, *mense Augusto habita*, en 10 feuilles, avec les signatures et scellés des trois ambassadeurs, dans les Archives I. R.

[2] Les articles de ce traité se trouvent ajoutés au *Rapport* de l'ambassade : «Articuli pacis quinque annorum quæ inter magnitudinem imperatoris

de Roustem rappelèrent aux ambassadeurs l'orgueil avec lequel jadis le grand-vizir Ibrahim avait parlé à Laczky. Ainsi il leur reprocha la violation du droit des gens par les Hongrois, qui avaient coupé le nez et les oreilles à l'ambassadeur que Souleïman leur avait envoyé à son avènement au trône [1]. Les Autrichiens répondirent qu'en effet ils avaient bien entendu parler de cette circonstance, mais qu'elle avait eu lieu du temps du roi Louis et non pas sous le règne de Ferdinand. « C'est pour cela, continua Roustem en se tournant vers Zay, que vous autres Hongrois, vous perdîtes alors Belgrade, votre roi et le royaume; dernièrement encore, qu'avez-vous gagné à violer l'armistice qui avait été conclu pour cinq ans, et à envahir la Transylvanie? Le ciel nous a rendu Temeswar, Szolnok, Lippa et Becsé même, où il y avait déjà une mosquée. » Enfin, Roustem s'informa encore si c'était au nom de l'empereur Charles-Quint qu'ils demandaient la paix. Ils répondirent qu'ils étaient venus au nom du roi Ferdinand, mais qu'il n'y avait aucun doute que l'empereur, pour l'amour de son frère, n'acceptât également le traité [2].

» Turcarum, Zulthanum Zuliman ac Asiæ Græciæ principis et Serenissi» mum Rom. Hung. Bohem. Regem Ferdinandum renovatæ. »

1 « Nonne primum quum nos pacem et amicitiam vobiscum facere volebamus, vos dedita opera uni Oratori nostro nasum et aures præcidistis, et sic » deturbatum in contemptum Imperatoris nostri et nostrum omnium remisistis; quam injuriam quum nos vindicare vellemus nonne pro uno homine » afflicto et Belgradum amisistis et Regem et Regnum. » *Rapport* des trois ambassadeurs, dans les Archives I. R.

2 *Rapport* des ambassadeurs, dans les Archives I. R. Les *Rapports* de

Malvezzi était à Vienne depuis neuf mois; une maladie occasionée par son long emprisonnement fut le prétexte ou peut-être la véritable cause de ce retard. A la réception d'une lettre datée de Haleb, fin février [1], et qui n'arriva à Vienne qu'au commencement du mois de mai, Malvezzi reçut enfin l'ordre de retourner à son poste, muni de nouvelles instructions, dans lesquelles les titres de l'Autriche à la possession de la Transylvanie étaient longuement démontrés, et qui contenaient aussi une réfutation du droit du sabre établi dans la lettre de Souleïman [2]. Pendant le voyage de Malvezzi et la grave maladie qui le força d'interrompre sa route, les Ottomans violèrent fréquemment l'armistice. Déjà, avant la mission de Verantius et Zay, Oulama, gouverneur de Bosnie, ac-

Zay et Verantius, qui manquent chez Miller, se trouvent dans Catona, XXII, p. 453-493.

1 « Datæ namque illæ sunt litteræ Aleppi ultima Februarii nobisque undecima primum hujus mensis (maji). » *Instructio pro Malvezzio*, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche. On y trouve aussi la lettre originale de Souleïman, qui contient le bulletin de ses victoires de Perse : elle est écrite avec de l'encre blanche et en beaux caractères. Cette lettre fut portée par le tschaousch Yousouf, qui est appelé Junszuph dans le *Rapport* des ambassadeurs. Catona, XXII, p. 564.

2 *Instructio pro Malvezzio, Verantio et Zay*, en 7 feuilles, Viennæ, 22 may. Archives I. R. : « Quando quidam vero ex postremis litteris, quas » Serenissimus Princeps Turcarum ad nos ex Alepo dedit, cognovimus mag- » nitudinem ejus ob id maxime graviter ferre, nos Transylvaniam possidere, » quod ipse provinciam illam jure belli gladio scilicet a se occupatam quon- » dam Regi Joanni tradiderit, et eo defuncto ipsius quoque illustrissimo filio » concesserit, et putet nunc honori famæ et reputationi magnitudinis suæ » aliquid detrahi idcirco, quod nos ipsam ad manus nostras acceperimus. » Voyez l'*Instruction susdite* aux Archives I. R.

compagné de Mourad, beg de Klis, et de Malkodj, beg de l'Herzégovine, avait dévasté par le fer et le feu les environs de Warasdin; mais il fut attaqué et battu, près de Kris, par un détachement hongrois que conduisait Nicolas, comte de Zriny, et un autre détachement styrien sous les ordres de David Ungnad. Djâfer, fils du pascha, périt dans cette rencontre de la main de Jean Marbez. Oulama, pour venger la mort de son fils, se jeta sur les châteaux de Chasma, Verœczé et Dombra. En revanche, Pierre Erdœdy et George Zluny descendirent la Save dans trente bateaux (tschaïks ou nassades), et Marc Tomasovich surprit et pilla les châteaux de Gradiska et Velika. L'année suivante, les Turcs firent une conquête plus importante que celle de ces châteaux d'Esclavonie et de Croatie: Hamza, le brave sandjakbeg de Szecseny, qui avait été rendu à la liberté sans aucune rançon, s'empara de Fülek, grâce à la trahison d'un prisonnier turc [1]. Les fortifications de Fülek, construites par François Bebek, consistaient en deux forts, dont l'un commandait l'autre; dans le fort inférieur se trouvaient trois cavernes spacieuses, dont l'une servait de citerne, l'autre de magasin à poudre, et la troisième de prison. Bebek, Balassa et Pereny y amenèrent des troupes, mais avec trop de lenteur : le fort inférieur résista pendant quinze jours à l'artillerie du fort supérieur, qui avait été occupé par les assiégeans; mais,

[1] « Joannes Paxius alium quoque captivum una cum Hansabegho ad petitionem tuæ Majestatis manumisit. » Verantius et Zay à l'empereur, 16 juin 1553. Catona, XII, p. 460.

à l'arrivée de Touighoun-Pascha, il tomba également au pouvoir des Turcs [1]. Hamza, dans cette circonstance comme en beaucoup d'autres, se montra par ses faits d'armes digne du grand nom qu'il portait, nom déjà rendu célèbre par l'oncle du Prophète, un des plus grands héros de l'islamisme, et plus tard par un des chefs les plus fameux des Assassins de Syrie, commandant de soixante-dix châteaux, dont les garnisons suivaient aveuglément ses ordres [xxx]. La valeur de l'Arabe Hamza et les stratagèmes de Hamza le Syrien ont fourni, avec les exploits d'Antar, le *père des cavaliers*, le sujet d'une foule de romans chevaleresques, connus sous le nom de *Hamzanamé* (ou le *livre de Hamza*).

Sur les plaintes élevées par Ferdinand contre ces hostilités sans cesse renaissantes, le pascha d'Ofen répliqua que la prise de Fülek était une représaille de l'attaque de Hollokœ; cependant il renvoya les députés du roi, en assurant qu'il avait confié la pacification du pays à Arslan, sandjakbeg de Stulhweissenbourg, et à Weli, sandjakbeg de Hatwan [2].

Pendant que ces choses se passaient en Hongrie, la Porte n'oubliait pas ses intérêts en Transylvanie; Souleïman, qui ne perdait pas un instant de vue ce royaume, ne négligea rien pour augmenter le mécontentement de la nation en lui représentant Ferdinand comme l'auteur principal de tous les maux dont elle

[1] Istuanfi, l. XIX, et Forgacz, l. IV, avec quelques changemens mentionnés par Catona, XXII, p. 540.

[2] Lettre de Touighoun, pascha d'Ofen, à Ferdinand.

était accablée. Deux ans auparavant, un tschaousch avait, au nom du vizir Ahmed, répandu par toutes les villes des fermans menaçans [xxxi], afin de contenir les populations; depuis ce temps-là les proclamations n'avaient pas discontinué, et le Sultan en envoyait même de Haleb [1]. D'un autre côté, Verantius et Zay ne se lassaient pas de miner le crédit des envoyés de la reine Isabelle et de Petrovich [2]; mais leurs efforts n'obtinrent aucun succès. Guidés par le drogman Mahmoud, renégat allemand, les représentans d'Isabelle recommandèrent le fils de Zapolya à la protection de Souleïman, et réclamèrent la restitution de Lippa, Solymos, Csanad, Csailyath, Fenlak, Naghylak et Szolnok. Les présens en soie et autres étoffes qu'ils apportèrent n'excédaient pas la valeur de huit cents ducats [xxxii].

L'Allemand Mahmoud et le Hongrois Ferhad, les deux drogmans de la Porte, accompagnés du tschaousch Ouroudj, partirent de Constantinople avec l'ordre d'installer, avec le secours de Petrovich et des beglerbegs d'Ofen et de Temeswar, le fils de la reine Isabelle comme souverain de la Transylvanie.

Toutes ces intrigues et les victoires de Souleïman en Perse nécessitaient de la part de l'Autriche l'envoi

[1] A Kendi, Dobo et autres. Elles étaient datées de Haleb, 7 avril 1554. On y lit : « Ideo mandamus vobis omnibus, quod Regi Stephano obediatis » et ubicumque intromittatis, eum honorabiliter pro Rege vestro obedienter » accipiatis. » *Traduxit Mahmoud secretarius et interpres.*

[2] Les preuves se trouvent dans leurs nombreux *Rapports.* Catona, XXII, p. 545-626, donne des extraits fort intéressans de cinquante-trois de ces rapports.

si long-temps désiré d'une nouvelle ambassade à Constantinople. Le Belge Auger Busbek fut nommé à la place de Malvezzi, qui était toujours malade et qui mourut peu de temps après à Komorn. Busbek, accompagné de deux collègues, partit avec une lettre dans laquelle Ferdinand entrait dans les plus grands détails pour établir ses droits sur la Transylvanie, et faisait même un appel à la générosité de Souleïman [1]. Ces diplomates arrivèrent à Constantinople le 20 janvier; mais le vizir Ibrahim, qui avait remplacé Roustem, les renvoya à Amassia, où le Sultan avait pris ses quartiers d'hiver. Leur voyage est remarquable par le récit de Busbek [2], et par la découverte qu'ils firent du célèbre monument d'Ancyra, qui date du règne d'Auguste [3]. Ils apportaient à Souleïman dix mille ducats et des coupes d'argent richement dorées. Ahmed leur ayant demandé si c'était un présent ou un tribut qu'ils venaient offrir, ils répondirent que les coupes étaient envoyées à titre de présent, et que les dix mille ducats représentaient le tribut pour la Transylvanie; ils se plaignirent alors de ce que l'armistice avait été violé, et citèrent la prise de Fülek par Hamza; l'incendie de Palota, par Arslan; la dévastation de Poti et Somlya,

[1] *Exemplum instructionis ad Principem Turcarum, A. D. 1554 die* 23 *novembris*, dans les Archives I. R. « Atque idcirco nos Magnitudinem » ejus rogare, ne causa Transylvania in tractatione ipsius pacis sese difficilem » præbeat, sed nobis petentibus pro liberalitate sua benevole concedat, quod » pro summa animi sui æquitate non petenti concessura esset. »

[2] *Augerii Gislenii Busbequii legationis turcicæ epistolæ quatuor.*

[3] *Antiquitates asiaticæ, accedit monumentum ancyranum per E. Thishull.* Londini, 1728, p. 165.

par le sandjakbeg de Wessprim; les invasions faites par le sandjak de Gœrœsgal, dans les districts de Szigeth et Páczod; les entreprises du sandjakbeg de Hatwan contre Poroszló et Erlau; enfin les expéditions dirigées sur Csóbancz, Tihany et Olohvar. Malgré toutes ces réclamations, malgré la promesse de payer quatre-vingt mille ducats au Sultan, vingt mille à son écuyer, et des sommes de quatorze, dix et quatre mille ducats aux trois vizirs, ils ne purent obtenir qu'une suspension d'armes pour six mois, et une lettre de Souleïman à Ferdinand, avec laquelle Busbek devait retourner à Vienne, pour y chercher de nouvelles instructions. A son audience de congé, Busbek exprima l'espoir qu'il avait de revenir avec une réponse favorable. « Nous l'espérons aussi, » fut tout ce que répondit Souleïman. Les ambassadeurs de Ferdinand et du Schah avaient offert leurs présens le même jour, et dans un but commun, c'est-à-dire la conclusion d'un traité de paix, mais les derniers seuls avaient réussi complètement dans leur démarche. Verantius, Zay et Busbek, quittèrent Amassia en même temps que l'envoyé de la Perse; les deux premiers restèrent à Constantinople, tandis que Busbek se rendit à Vienne pour remettre la lettre de Souleïman à Ferdinand [xxxiii] [1]. Des ambassadeurs vénitiens,

[1] Busbek, *Rapport* du 14 août 1555. Voyez son épître : *Eodem die, quo nos dicessimus, orator quoque Persicus Amasiam reliquit.* Ce fut le 2 juin; par conséquent Souleïman ne pouvait pas, comme le prétend Mouradjea d'Ohsson, avoir conclu le traité avec la Perse, le 29 mai, à Constantinople.

français et polonais, avaient aussi apporté les félicitations de leurs gouvernemens à l'occasion de la campagne si heureusement terminée [1].

Trois semaines après la signature du traité de paix conclu avec les Persans, Souleïman partit d'Amassia où il avait distribué des récompenses à tous ceux qui s'étaient distingués dans cette campagne. Les possesseurs des grands fiefs (siamet) et ceux des petits fiefs (timar) reçurent une augmentation sur leurs revenus, les premiers de deux cents, les seconds de cent aspres par an. Mohammed Sokolli, beglerbeg de Roumilie, fut nommé vizir; Pertew, aga des janissaires, lui succéda dans sa charge, et fut lui-même bientôt remplacé par Iskender-Aga. Quelques changemens eurent également lieu dans le gouvernement des pays vassaux de la Porte. Mirtsché, voïévode de Valachie, fut destitué dans la huitième année de ses fonctions, probablement parce qu'on le soupçonnait d'être trop bien disposé pour Ferdinand. Petraschko, fils de Radoul, prit sa place [2]. L'année suivante, Alexandre, prince de Moldavie, fut aussi déposé, sous prétexte qu'il était arrivé au pouvoir par l'influence de la Pologne; mandé à Constantinople pour se justifier, il fut assez heureux pour obtenir sa réinstallation [3]. Un change-

[1] Djelalzadé, f. 338, appelle l'ambassadeur français *Mon Denis;* Catona, XXII, p. 582, donne à son prédécesseur le nom de *Codognatus*.

[2] *Epistola Verantii ad Ferdinandum*, Constantinopoli, 1 mart. 1554, dans Catona, XXII, p. 760.

[3] *Epistola Verantii ad Ferdinandum*, Constantinopoli, 23 octob. 1555, dans Catona, XXII, p. 760.

ment plus important, et dont nous avons déjà parlé, avait eu lieu en Crimée deux ans auparavant. Sahib-Ghiraï avait proposé son neveu pour le khanat d'Astrakhan, et avait cru, en l'éloignant ainsi de Constantinople, se délivrer d'un rival redoutable; mais un complot tramé contre lui par Dewlet-Ghiraï l'empêcha de recueillir le fruit de sa prudence [xxxiv] : il tomba frappé de dix-sept coups de poignard, et ses trois fils mineurs périrent avec lui (1555). Dewlet-Ghiraï nomma Ahmed-Ghiraï kalgha à la place d'Emin-Ghiraï [1], et gouverna pendant vingt-cinq ans. Ennemi redoutable des Russes, Sahib-Ghiraï fut le dernier khan du Kipdjak, de la famille de Djenghiz. Ce fut à cette époque qu'Ivan Vassili, conquérant de Kazan et d'Astrakhan, prit le titre de czar, adopté dans les âges antérieurs par plusieurs souverains d'Asie [xxxv].

Le 1er août (13 ramazan), le Sultan entra dans son nouveau palais, et envoya son troisième vizir, Mohammed Sokolli, avec trois mille janissaires et quatre mille cavaliers, dans les environs de Salonik et d'Yenischehr, où un aventurier, qui prétendait être le prince Moustafa échappé au supplice, avait soulevé près de dix mille hommes. Déjà, avant le retour de Souleïman d'Amassia, le prince gouverneur d'Andrinople avait ordonné à un de ses agas et à Mohammed-Khan de la famille de Soulkadr, sandjakbeg de Nikopolis, de dissiper ces rebelles. Le prétendu Moustafa

[1] Dans les *sept Planètes*, f. 68, ils sont nommés Hadji-Ghiraï et Djafer-Ghiraï.

avait nommé un marchand de volailles son vizir, et deux étudians, kadiaskers. Le marchand de volailles trahit son sultan auprès du sandjakbeg de Nikopolis, et celui-ci le livra au vizir Sokolli, qui l'envoya à Souleïman. La trahison du marchand de volailles fut récompensée par le don d'un beau fief, et le Pseudo-Moustafa fut pendu.

Cet aventurier, à l'imitation des deux autres Moustafa qui, sous le règne de Mohammed Ier, avaient soulevé les derwischs, espérait fonder un nouvel empire sur les débris de l'ancien ; sa mort étouffa la guerre civile, mais elle ne put chasser ce fantôme d'un fils assassiné, que le remords représentait sans cesse à l'esprit vieillissant de Souleïman [1].

[1] « Ætate jam est ingravescente, ulcus immedicabile sive gangrænam in » crure esse in vulgus creditum est. » Busbek, *Epistola* I, et dans son *Rapport* du 14 août 1555. Archives I. R.

LIVRE XXXII.

Mort du grand-vizir Ahmed-Pascha, et réintégration de Roustem. — Achèvement de la mosquée Souleïmaniyé. — Mort de Roxelane. — Relations amicales entre les Ouzbegs et les Ottomans. — Guerre de Hongrie. — Siége de Szigeth. — Destruction de Babocsa. — Prise de Tata. — Envoyés de Ferdinand et d'Isabelle. — Arrivée des agens du roi d'Espagne et du duc de Ferrare à Constantinople. — Causes de la guerre civile. — Défaite de Bayezid, sa fuite en Perse; négociations à ce sujet, suivies de son exécution et de celle de ses fils.

Nous avons signalé les deux défauts dominans de Souleïman, sa faiblesse pour les femmes, et la froide cruauté qui formait la base de sa conduite lorsque les intérêts de sa puissance lui paraissaient en péril : nous l'avons vu se laisser entraîner à une indigne condescendance pour une épouse trop aimée, et porter au contraire la sévérité paternelle jusqu'à commettre un odieux assassinat envers un fils dont l'influence sur l'armée, et en particulier sur les janissaires, lui donnait de l'ombrage. Nous verrons ces défauts, prenant une nouvelle force avec l'âge, obscurcir entièrement l'éclat des brillantes qualités du prince. C'est une vérité sanctionnée par l'expérience, qu'en toutes choses le premier pas seul est difficile à fran-

chir, et cet axiôme est encore plus applicable au mal qu'au bien. En outre, l'homme doué d'un caractère ferme, lorsqu'il est entré dans la voie du mal, laisse souvent l'orgueil pervertir son jugement, et sent le besoin de persévérer dans sa conduite, ne fût-ce que pour être conséquent avec lui-même. Nul doute que Souleïman n'ait eu à soutenir une lutte longue et pénible contre ses affections et sa conscience, lorsque vingt ans auparavant il fit étrangler Ibrahim, le compagnon de sa jeunesse, l'ami de son âge mûr et le fidèle appui de sa grandeur, malgré la promesse qu'il lui avait faite de ne jamais l'éloigner de sa personne. Il ne parvint alors à appaiser ses remords qu'en s'autorisant de cette sentence d'un légiste : « Le sommeil est l'image de la mort ; un homme qui dort ne diffère pas d'un homme mort [1]. » Le supplice d'Ahmed, avec qui il avait eu des relations moins amicales, devait être un poids moins lourd pour sa conscience ; Ahmed fut donc supplicié, bien qu'il n'eût consenti à succéder à Roustem dans la place dangereuse de grand-vizir que sur le serment fait par Souleïman de ne jamais le destituer. « Dans la réalité, dit à ce sujet Hadji Khalfa dans ses *Tables chronologiques de l'Histoire ottomane*, il ne fut pas destitué, mais il fut mis à mort [1]. » Le malheureux Ahmed fut arrêté dans l'exerciee de ses fonctions, au moment où il se rendait à l'audience du Sultan un jour de diwan ; sa tête

[1] *Che gl'insinuò, che se il sonno non è morte effectiva e almeno per il tempo che si dorme un imagine o una copia tratta da quel originale.* Sagredo, l. IV, p. 221, Venezia 1688.

fut tranchée dans la salle même de l'audience (12 sil-kidé 962 — 28 septembre 1555)[1]. Pour motiver cette exécution, on accusa Ahmed d'avoir calomnié le vizir Ali-Pascha, gouverneur d'Egypte, dans la vue de lui aliéner la faveur du Sultan, et de lui faire perdre à la fois sa place et la vie. On rapportait à ce sujet les détails suivans. En arrivant au pouvoir suprême, Ahmed avait envoyé au Caire son parent Doukhaghin Mohammed-Pascha, pour remplacer, en qualité de gouverneur, Ali-Pascha, homme d'une corpulence telle que peu de chevaux étaient de force à supporter le poids de son corps. Ahmed enjoignit à son parent de faire monter aussi haut qu'il pourrait la quotité des revenus annuels de l'Egypte; car il ne voyait que ce moyen de lutter contre son prédécesseur Roustem, qui n'avait négligé aucune occasion de grossir le trésor du Sultan[2]. Pendant son administration, Ali, surnommé *le gras* [II] à cause de son obésité, s'était borné à percevoir le tribut ordinaire. Mais Doukhaghin Mohammed l'ayant augmenté de cent cinquante mille ducats dès la première année, Souleïman demanda compte à Ali d'une aussi énorme différence; celui-ci répondit qu'il avait mieux aimé administrer

[1] Petschewi, f. 115. On voit par là que Busbek mérite peu de foi, lorsqu'il rapporte (*Ep.* II, dans Catona, XXII, p. 759) qu'Ahmed avait demandé au bourreau qu'avant de lui serrer entièrement la gorge il lui permît de respirer encore une fois pour faire connaissance, pour ainsi dire, avec ce genre de mort.

[2] Busbek, *Ep.* I, parle avec détail de l'administration financière de Roustem : *Camera est in regia particularis cum hoc titulo : Pecuniæ Roustemi diligentia acquisitæ.*

le pays d'après les anciennes coutumes, que de le ruiner par de nouvelles exactions. Souleïman ordonna néanmoins, pendant son séjour à Amassia, d'éclaircir cette affaire par une enquête, qui sans doute aurait perdu Ali, si celui-ci n'eût pas intercepté une lettre dans laquelle Ahmed recommandait au nouveau gouverneur d'augmenter encore ses versemens au trésor, pour assurer ainsi la perte de son rival. Vers le même temps, on remit au Sultan, un jour qu'il se rendait à la mosquée, une pétition dans laquelle on portait plainte contre les exactions d'Ali. Mais il fut prouvé que le pétitionnaire avait été gagné à porter cette accusation par un tschaousch, qui n'avait agi lui-même que d'après les ordres du grand-vizir. Telles étaient les causes officielles du supplice d'Ahmed; toutefois elles n'abusèrent personne, et les historiens contemporains s'accordent tous à présenter la chute d'Ahmed comme ayant son origine dans le désir qu'avait la sultane favorite de voir son gendre Roustem rentrer dans l'exercice de ses anciennes fonctions. Il est vrai que celui-ci n'ayant été sacrifié qu'à la nécessité passagère d'appaiser les murmures des janissaires, irrités de l'exécution de Moustafa, il devenait facile aux intrigues du harem de préparer la chute d'un successeur considéré comme intrus. Malgré le prétexte allégué, la véritable raison qui fit verser le sang d'Ahmed était si bien connue de tout le monde, que dans la suite, lorsque Hasan-Pascha se rendit en Perse comme envoyé de la Porte, le schah Tahmasp lui signala cette exécution et celle du prince Moustafa comme deux

taches ineffaçables imprimées au règne de Souleïman [1]. Ainsi le conquérant de Temeswar et le vainqueur des Persans fut vaincu par les femmes du harem [2], et Roustem dut à la mort d'Ali d'être pour la seconde fois élevé à la dignité de grand-vizir. Cependant la fin sanglante d'Ahmed ne fit pas oublier son mérite [3]; il avait fondé, près de la Porte du Canon, une mosquée qui porte encore son nom, et il se survécut à lui-même dans les hommes d'Etat qu'il avait formés, et qui jouèrent plus tard un rôle brillant dans l'histoire ottomane. Parmi ceux qui se sont le plus distingués, nous nommerons Moustafa-Aga, frère de Khosrew-Pascha, qui de l'emploi de précepteur des princes fut élevé, sous Sélim II, au rang de serasker, et s'illustra plus tard par la conquête de l'île de Chypre et du Schirwan; le defterdar Lalefar Mohammed Tschelebi, et le maître des requêtes d'Ahmed, Memi Tschelebi, appelé par la suite à la dignité de reïs-efendi [III].

L'été suivant, Souleïman eut la satisfaction de voir achever la mosquée Souleïmaniyé, dont la construction avait été commencée six ans auparavant, et qui, au milieu du mois d'août (8 schewal 963 — 16 août 1556), fut livrée à l'admiration des fidèles. Cet édifice, qui a coûté plus de sept cent mille ducats [4], est le

[1] Ali, dans les *Notices sur les Vizirs*, p. 290. Djelalzadé, f. 352.

[2] *Mekri zenan illé.* Ali, Osman-Efendi, Petschewi.

[3] Djelalzadé, f. 353, rend pleine justice à Ahmed, et dit qu'il aimait à lire le Koran, qu'il était strict observateur des lois, qu'il laissa après lui plusieurs fondations de bienfaisance et qu'il avait de vastes connaissances dans la marine

[4] Selon Ewlia, 380 charges ou 38,000,000 d'aspres (760,000 ducats),

plus magnifique monument de la résidence impériale. Sous le rapport de la richesse des ornemens d'architecture et de l'exquise délicatesse du travail, la mosquée de Souleïman peut se montrer avec avantage à côté de son modèle l'Aya-Sofia, qui lui est supérieure par la hardiesse de la coupole, la magnificence des colonnes, et par un caractère d'antiquité vénérable. Le temple se compose de trois carrés contigus les uns aux autres; à l'une des extrémités est le vestibule, à l'autre le lieu de sépulture, et au milieu le sanctuaire. Le vestibule porte, dans le langage théologique de l'islamisme, le nom de *harem*, c'est-à-dire l'enclos saint, que rien ne doit profaner; la sépulture est appelée *jardin* comme celle du Prophète à Médine; c'est là que reposent les *plantes humaines* jusqu'à ce qu'au jour du jugement elles se lèvent dans toute leur fraîcheur, pour croître et se développer dans le grand jardin de la création. Au milieu, entre le harem et le jardin, se trouve la *mesdjid*, ou l'endroit de l'adoration, nom que les Espagnols ont rendu par celui de *mezquita*, et dont on a fait mosquée. Le vestibule est muni d'un banc de marbre, qui invite les croyans au repos, et d'une fontaine superbe consacrée aux ablutions. Le jardin renferme le tombeau du fondateur; trois côtés du vestibule sont entourés de colonnades, le quatrième est formé par la façade de la mosquée. Au-dessus de la porte principale sont inscrits le nom de Souleïman et l'année de la construc-

et non pas 89,383 ducats, comme on le lit dans *Constantinople et le Bosphore*, par une erreur de calcul.

tion. La porte du vestibule, en face de l'entrée principale de la mosquée, est un chef-d'œuvre d'architecture sarrazine; elle est surtout remarquable par ses campanes sculptées, qui ressemblent aux capricieuses concrétions des stalactites. Aux quatre angles du harem s'élèvent les quatre minarets, ou *phares,* ainsi nommés parce qu'ils sont éclairés pendant les nuits saintes du mois de ramazan. Les deux minarets à l'entrée du vestibule sont couronnés de deux galeries; ceux de la façade de la mosquée en ont trois, du haut desquelles les crieurs appellent cinq fois par jour les croyans à la prière. Le sommet de ces tours, ainsi que celui de la coupole et de toutes les mosquées, est surmonté d'un croissant, insignes de l'empire ottoman et de l'ancienne Byzance. La coupole est modelée sur celle d'Aya-Sofia. Le dôme principal présente en avant et en arrière deux demi-coupoles, autour desquelles se groupent de chaque côté, à droite et à gauche, cinq petites coupoles entières; il est supporté par quatre colonnes en granit rouge, les plus hautes et les plus fortes de Constantinople. Au-dessus de l'une de ces colonnes, on voyait autrefois la statue de Justinien-le-Grand, et sur une autre celle de Vénus, qui avaient été amenées d'Egypte [IV]. Les chapiteaux sont d'un marbre d'une blancheur resplendissante. Une galerie double règne sur les côtés et renferme des cabinets (khoudjré) dans lesquels les Musulmans déposent leurs bijoux et leur or quand ils veulent faire un voyage, ou mettre leur fortune à l'abri de la rapacité du despotisme. Il est en effet inouï que le gouverne-

ment ait osé toucher aux dépôts (amanet) des mosquées, ou à ceux des fondations pieuses (wakf). Audessous des galeries existent des marches en forme de terrasses soutenues par des troncs de colonnes, où les lecteurs du Koran attachés à la mosquée viennent l'un après l'autre réciter la parole du Prophète. Le tabernacle (mihrab) où est déposé un exemplaire du Koran, est en marbre blanc, richement orné de sculptures; il en est de même de la chaire (koursi), du haut de laquelle le prédicateur (waïf) fait entendre les vérités de la religion et de la morale; de la galerie (minber), où l'orateur de la prière du vendredi (khatib) proclame les droits régaliens de l'islamisme; de la plate-forme élevée (masstabé), sur laquelle les crieurs répètent l'appel à la prière au moment où elle va commencer, et de la tribune (makssouré), où le Sultan assiste à la prière du vendredi. On voit, à côté du maître-autel, deux candélabres gigantesques en bronze doré, supportant des cierges énormes qui sont allumés dans les sept nuits saintes et suppléent, avec les lustres, à la lumière qui pénètre durant le jour au travers des vitraux. Ces vitraux, ornés pour la plupart de fleurs peintes ou des lettres qui composent le nom de Dieu, sont l'ouvrage du célèbre vitrier Serkhosch Ibrahim (Ibrahim l'ivrogne). La beauté des inscriptions n'est pas moins remarquable; elles sont dues à la main habile de Karahissari, l'auteur de l'inscription qu'on lit au-dessus des deux portes [v]. Autour de la mosquée s'élèvent plusieurs établissemens, une école primaire (mekseb), quatre académies

(médrésé), un auditoire pour la tradition du Prophète (daroulhadiss), un autre pour la lecture du Koran (daroul-khirayet), une école de médecine (medreseï-tibb), une hôpital (darouschschifa), une cuisine pour les pauvres (imaret), une auberge gratuite (karawan-seraï), une bibliothèque (kitabkhané), un réservoir qui sert à alimenter les fontaines voisines (sébilkhané), un hôpital pour les étrangers (tawkhané) et des bains (hamam) [VI]. Au milieu de ces douze établissemens de dévotion et de bienfaisance, le dôme de Souleïmaniyé surgit et étincelle comme celui du ciel parsemé des douze constellations. Du temps des empereurs, Constantinople s'enorgueillissait de l'église de Sainte-Sophie, en face de laquelle était placée la statue en bronze de Salomon, qui paraissait pour ainsi dire confus et interdit d'admiration devant une magnificence surpassant celle de son propre temple. Le jour de son inauguration, Justinien s'était écrié : « Salomon, je t'ai vaincu. » Aujourd'hui encore la mosquée de Souleïman s'élève avec orgueil auprès de l'ancienne Sainte-Sophie, et semble vouloir lui ravir la prééminence que celle-ci disputait jadis au temple de Salomon. Souleïmaniyé est la seule des mosquées fondées par Souleïman à laquelle il ait donné son nom ; les six autres, qu'il fit construire avec les deniers de l'Etat, ou aux frais de son trésor particulier, portent les noms de son père, de ses enfans, ou ceux des sultanes ses épouses. Nous avons fait mention plus haut des mosquées du sultan Sélim I[er] et de celles des princes Mohammed et Djihanghir. On construisit en même

temps que ces deux dernières, près du marché des femmes, la mosquée de la Khasseki, ou sultane Khourrem (Roxelane) [VII], et les deux autres qui portent le nom de sa fille Khanüm-Sultane, appelée plus généralement Mihrmah (lune du soleil), épouse de Roustem. L'une de ces dernières mosquées est située à la porte d'Andrinople, et l'autre à Scutari, près du port. La mosquée de la Khasseki, d'une architecture simple, est ornée seulement d'une coupole et d'un minaret, mais elle est dotée d'une école, d'une académie, d'une cuisine pour les pauvres et d'un hôpital pour les fous; celle de la porte d'Andrinople a une académie, des bains et un marché. La troisième s'élève avec une majestueuse hardiesse sur une colline au pied de laquelle sont disposés des gradins; elle s'offre à découvert au port de Scutari, et forme un des points de vue les plus pittoresques du panorama de Constantinople.

L'achèvement de Souleïmaniyé et la réintégration de Roustem dans les fonctions de grand-vizir furent regardés comme des événemens d'une si grande importance, que le schah de Perse crut devoir envoyer à Constantinople un ambassadeur extraordinaire pour en féliciter le Sultan. Cet ambassadeur était porteur de deux lettres du schah adressées, l'une à Souleïman, et l'autre à Roustem; d'une lettre du prince Mohammed, fils de Tahmasp, à Roustem, et d'une quatrième de la première épouse du schah (qui en Perse porte le titre de femme du harem), à la sultane Khasseki. Ces lettres étaient d'une politesse aussi outrée que les

notes échangées pendant la guerre avaient été injurieuses. Après de longues félicitations en prose et en vers, le schah s'adresse au Sultan en ces termes : « O toi, qui es favorisé de la grâce divine, qui as été comblé des dons du Tout-Puissant, et imprégné de la rosée vivifiante du créateur, Sultan des deux parties du globe, khakan des deux mers; toi qui es nommé le Prophète de deux espèces de créatures [1], des hommes et des démons; toi, l'égal des Salomons [2], le centre de deux horizons [3], le ministre des deux villes saintes (la Mecque et Médine); toi qui réunis en ta personne le pouvoir, la gloire, la magnificence, la puissance, le khalifat, la grandeur, la majesté, la justice, les honneurs, la fortune et l'équité; Sultan Souleïman-Khan, que tes drapeaux flottent à jamais au-dessus des cieux, et que les titres de ton règne soient gravés sur des tables éternelles ! » Ensuite il le félicite sur l'achèvement de l'incomparable mosquée Souleïmaniyé [4], et sur la pleine et entière liberté désormais assurée aux pélerins de la Mecque; il remarque qu'il a aussi sa part du mérite de cette œuvre de piété; « car, en donnant l'occasion de faire le bien, on n'est pas moins louable qu'en le faisant soi-même [5]. » La réponse de Souleïman fut bien moins longue; elle commençait ainsi : « Seigneur de la Majesté, ferme et solide comme le ciel, brillant comme le soleil, entouré de la splendeur de Djemdjid, doué d'un aspect

[1] *Nebies-siklein.* — [2] Les soixante-dix Salomons avant Adam.

[3] *Kehéfoul-khafikeïn.* — [4] *Lem youkhlak misliha fil bilad.* — [5] *Eddal alelkhaïr ke faïlihi.*

imposant, de l'intelligence de Dara, de l'habileté de Khosroës, de la félicité de Jupiter, de la couronne de Keïkobad, du trône de Feridoun, schah du trône de la magnificence, lune du ciel de la puissance! toi qui portes l'étendard de la gloire et de la fortune, et déploies le tapis de la modération et de l'habileté! toi, l'Orient des étoiles des bonnes qualités, la source et l'asile des vertus, qui réunis en ta personne l'excellence des bonnes mœurs, qui brilles du lustre de toutes les nobles qualités, qui te félicites des regards du protecteur suprême, qui possèdes les faveurs de celui qui dans sa grâce répand la félicité, qui es désiré comme Djem! ô toi, l'asile du bonheur, Tahmasp-Schah, sois toujours arrosé de l'émanation de la grâce divine, et dirigé par l'influence des lumières célestes! »

Si l'on compare ces lettres avec celles qu'Agathias nous a conservées dans une épître de Khosroës Perwiz à l'empereur grec, on verra que le style des cours orientales n'avait rien perdu de son caractère hyperbolique, et qu'il était seulement devenu plus convenable en ce que l'auteur n'appliquait plus à lui-même, mais à la personne à laquelle il écrivait, les images empruntées au soleil et à la lune. Il est à regretter qu'aucune correspondance entre une impératrice grecque et une sultane persane ne soit parvenue jusqu'à nous, pour compléter nos observations en nous offrant un terme de comparaison avec les lettres suivantes. La femme favorite du schah Tahmasp commence ainsi son épître en langue persane : « Que des joyaux brillans

de louanges pareilles à celles qui s'élèvent des chœurs du ciel et des bouches des anges occupés à chanter le Seigneur jour et nuit; que les plus ferventes prières, auxquelles Dieu prête l'oreille, quand elles sortent de la bouche de ceux qui croient et font de bonnes œuvres, que toutes les gloires des siècles, c'est-à-dire ce que le précieux a de plus précieux, soient offerts à la Sublime, à celle qui est douée de la majesté de Jupiter, entourée de la splendeur de l'étoile du matin, superbe comme Ferenghis [1], puissante comme Balkis [2], noble comme Souleïkha [3], sans reproche comme Marie, la gloire des femmes par sa force, la douceur du soleil, et l'image des anges : à la Kaïdaza [4] des siècles, la Nouschabé à laquelle les jours sont consacrés, à la sultane Khasseki. » Ensuite elle la félicite sur l'achèvement de la mosquée; « car le Koran bénit ceux qui élèvent des temples au Seigneur, et se reposent sur lui. » Enfin, elle lui fait hommage de quelques exemplaires du Koran, et témoigne l'espoir qu'ils seront agréés et déposés dans la mosquée pour y servir aux usages de piété. La Khasseki répondit qu'elle avait reçu avec bienveillance, et comme un don du paradis, les perles des prières les plus pures du rosaire des anges, et les coraux parfumés des meilleurs vœux que les fidèles prononcent dans les mosquées, puisqu'ils étaient offerts par celle qui, douée de la jeunesse des houris, de la vertu de Souleïkha, des qualités sublimes et du pouvoir de Darius, était la maî-

[1] L'épouse de Siawousch, fille d'Efrasiab. — [2] La reine de Saba.
[3] La femme de Putifar. — [4] La Kandaké des Grecs.

tresse qui gouvernait les conseillers du monde, la Marie, inspirée comme Jésus, l'astre brillant de la majesté, la perle magnifique de la couronne de chasteté couverte du voile de la pureté, et l'image incomparable de la femme dérobée aux yeux des profanes! » Le prince Mohammed félicitait le grand-vizir Roustem de son rappel en termes non moins pompeusement exagérés. La fortune, disait-il, avait accompli sa promesse, et il en remerciait Dieu[1]; l'astre de la victoire, après s'être couché, avait reparu dans tout son éclat, et était parvenu à son apogée[2]. Ces lettres furent remises avec des présens par Tubetaga, homme vieilli dans les emplois de la cour persane[3].

La mosquée terminée, Souleïman rechercha des savans distingués, pour les attacher aux quatre académies, dont deux sont bâties à l'est et deux à l'ouest du temple[4]. Moins nombreuses de moitié que celles fondées par Mohammed II près de Mohammediyé, ces académies furent plus richement dotées, et les places de leurs professeurs sont encore aujourd'hui les plus honorables et les plus lucratives de toutes. Le

1 *Fe bouschra fekad indjerrel ikbalou ma waada*
We kewkeboun-nassr fi oufoukil-aala saada.

2 *We lil nedjmi min baadir-roudjoui istikametoun*
We lil schemsin min baadil-ghouroubi touloun,

3 Ces lettres se trouvent toutes dans l'appendice du *Journal* de Souleïman : la lettre de Tahmasp à Souleïman, no L; la réponse, no LI; la lettre de la femme du schah, no LII; la réponse de la sultane, no LIII; la lettre du schah à Roustem, no LIV; celle du prince persan Mohammed, no LV; réponse de Roustem, no LVI.

4 Abdoulaziz Efendi; *Raousatoul-ebrar*, l'an 965 (1557).

choix du Sultan tomba sur quatre savans, qui s'étaient acquis, par un mérite supérieur, la protection du savant moufti Ebousououd ou celle du grand-vizir Roustem. Les deux premiers avaient été professeurs aux académies fondées par Roustem à Kutahia ; le troisième, Mohammed Ben Kourrem, descendait de Djelaleddin Roumi, le plus célèbre des poëtes mystiques de la Perse; les gloses de ce dernier sur le *Tedjrid* (grand ouvrage métaphysique de Nasireddin de Tous) sont conservées en manuscrit à la bibliothèque de Souleïmaniyé, comme une œuvre bibliographique des plus précieuses [1]. Mohammed reçut la direction de l'une des académies situées à l'ouest de la mosquée; celle de l'autre fut donnée au savant Ali Khinalizadé [VIII], dont la famille comptait plusieurs hommes de lettres distingués, tous cités comme poëtes par le fils d'Ali, dans ses *Biographies des poëtes ottomans*. Des deux académies élevées à l'est de la mosquée, l'une fut confiée à Mimarzadé (fils de l'architecte), l'autre à Kazizadé (fils du juge). Tous deux ont publié des gloses marginales et des commentaires sur les ouvrages fondamentaux de la législation ottomane [2]; le dernier parvint plus tard au grade élevé de moufti; un auditoire pour la lecture du Koran et une mosquée vis-à-vis de Tschoukour Hamam, ou bain du fossé (l'ancienne citerne Mocisia), portent

[1] Attayi, *Biographies* (continuation des *Biographies* de Taschkœprizadé), CLXII.

[2] La *Biographie* de Mimarzadé est la LIII[e] dans Attayi. Il publia des notes sur le *Telwih*, *Dourrer ou ghourrer*, *Miftah*, *Mewakif*.

encore son nom [1]. La sultane Khasseki Khourrem, la Russe, ne survécut pas long-temps à l'inauguration de Souleïmaniyé, aux félicitations flatteuses de l'ambassade persane, à la rentrée au pouvoir de son gendre Roustem (djemazioul-akhir 965 — avril 1558), et à la satisfaction de voir la succession au trône assurée à l'un de ses fils, par la mort de l'héritier présomptif. Son corps fut déposé dans un mausolée orné d'un dôme, près de Souleïmaniyé. Après s'être élevée par ses séductions et ses talens du rang d'une simple esclave à celui d'épouse du Sultan, elle sut encore conserver son ascendant à l'âge où les charmes de la beauté s'effacent et perdent leur pouvoir; et, grâce à sa supériorité d'esprit et de caractère, elle continua de régner sur Souleïman d'une manière aussi absolue que celui-ci sur l'empire. L'histoire doit jeter un blâme sévère sur l'abus qu'elle fit de sa puissance, en préparant par ses intrigues l'exécution de deux grands-vizirs (Ibrahim [IX] et Ahmed), l'assassinat de Moustafa, et les discordes qui amenèrent dans la suite une guerre funeste entre deux fils du Sultan, et donnèrent naissance à l'usage d'enfermer les princes dans le harem. Cette mesure contribua beaucoup à la décadence de l'empire, car l'éducation efféminée du harem ne pouvait donner à la nation que des souverains sans énergie et incapables de régner. Le tombeau de la sultane Khourrem, à côté de celui de Souleïman, au

[1] La *Biographie* de Kazizadé, dans Attayi, CCLXXIX. Il a écrit un *Commentaire* sur la *Hedayet*, et des notes au *Commentaire* de *Miftah, Tedjrid, Mewakif, Telwih.*

milieu de Constantinople, sur la troisième des sept collines, semble un présage plus significatif des futures destinées de cette ville, que la statue équestre de Bellérophon qu'on voyait dès les premiers temps dans l'hippodrôme de l'ancienne Byzance, et dont l'inscription prédisait déjà alors la conquête de cette capitale par les Russes [1]. La même année qui vit mourir Roxelane et Isabelle de Pologne, deux princesses qui ont exercé une influence également funeste, l'une sur les affaires de la Turquie, et l'autre sur celles de la Hongrie, enleva la reine Marie à l'Angleterre, et son beau-père Charles-Quint à l'Allemagne.

Vers le même temps où arriva l'ambassade persane, Souleïman reçut des lettres du khan des Ouzbegs, souverain des nations au-delà de l'Oxus, prince de Samarkand et Boukhara. L'histoire de cette dynastie est restée si long-temps enveloppée de ténèbres, et, malgré des recherches récemment faites à ce sujet, elle est encore tellement confuse [x], qu'il importerait, pour cette seule raison, de chercher à l'éclaircir à l'aide des sources [2] et des pièces diplomatiques inconnues jusqu'à présent. Mais pour ceux qui veulent étudier l'histoire ottomane, il est indispensable de mieux

[1] *Bellerophontis statua : basis lapidea habet insculptas historias rerum novissimarum, quæ urbi accident cum a Russis expugnabitur.* Voyez Codinus, *de Origine urbis.*

[2] Principalement les grands ouvrages historiques de Djenabi et le *Nokhbetet-tewarikh*, qui apparemment sont puisés à des sources différentes, puisque des faits rapportés par l'un manquent chez l'autre, et qu'ils diffèrent parfois dans leurs dates. Hezarfenn et Abdoulaziz, l'auteur du *Raouzatoul-ebrar*, n'ont donné que des extraits de Djenabi.

connaître ce peuple, qui par son origine, sa langue, sa position géographique et sa religion, devait être l'allié naturel de la Porte contre la Perse. Ce dernier Etat confine à celui des Ottomans du côté de l'ouest, et à celui des Ouzbegs du côté de l'est; sans tenir compte de l'intérêt qu'avaient ainsi les deux peuples à s'unir contre une nation voisine dont la position au milieu d'eux les tenait séparés, ils professaient encore l'un et l'autre la doctrine religieuse des Sunnis, tandis que les Persans étaient attachés à la secte des Schiis.

A l'époque où la dynastie turque des Scheïbanis occupait le trône des Ouzbegs au-delà de l'Oxus, celle des Saffis régnait dans le pays en-deçà de ce fleuve. L'Ouzbeg Schahibeg et Schah-Ismaïl, fondateur de la dynastie des Saffis, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut, se virent bientôt entraînés dans une guerre acharnée qui se termina par la fameuse bataille de Merw. Schahibeg y fut tué, et Ismaïl dépouilla son crâne, selon l'usage barbare des conquérans de ces siècles, le fit garnir d'or et de pierres précieuses, et s'en servit comme d'une coupe. Schahibeg était fils de Sschah-Boudak et petit-fils d'Eboulkaïr Schabakht, ou Scheïbeg, khan du Kipdjak, lequel après avoir conquis Samarkand et tué le souverain du pays, Abdoulaziz-Mirza, avait épousé sa veuve, la sœur d'Oulougbeg; il en avait eu deux fils, Koudjkoundji (ou Koudjoum) et Soundjouk; une autre épouse lui avait donné trois autres fils, Schahboudak, Khodschkoum et Sandjar [XI]. Lorsque Ebousaïd, arrière-petit-fils de Timour, avait été défait et tué par Ouzoun-Hasan,

son fils, Sultan-Ahmed, lui avait succédé dans le gouvernement (873 — 1460). Après la mort de celui-ci, Ousta-Ali, fils de Mahmoud, fut assiégé dans Samarkand, par Schahibeg, qui le détermina par de perfides promesses à sortir de la place et lui donna la mort (910 — 1504). Schahibeg, dès-lors maître absolu des pays au-delà de l'Oxus, en fut chassé d'abord par Baber, petit-fils d'Ebousaïd, souverain de Kaboul; mais trois ans plus tard, ayant réussi à expulser Baber au-delà des frontières, il rentra dans ses Etats, qu'il gouverna sans interruption jusqu'à la malheureuse bataille de Merw (916 — 1510). Après cette bataille, Baber Mirza tenta une nouvelle invasion, mais il fut repoussé par Koudjkoundji, oncle de Schahibeg [XII]. Koudjkoundji régna vingt-trois ans, pendant lesquels il eut avec les schahs persans Ismaïl et Tahmasp de fréquens démêlés qui, pour la plupart, se terminèrent à son avantage. Il défit notamment à Ghidjdewan le grand-vizir d'Ismaïl, l'émir Nedjm sani, et dispersa son armée forte de soixante mille hommes. Intimidé par ces succès et redoutant le sort de Nedjm sani, qui avait payé de sa vie son invasion, Mirza Baber, qui avait de nouveau passé la frontière, se retira en toute hâte vers les frontières de Kaboul et ne revint plus dans la Transoxane. Ebou Saïd, fils et successeur de Koudjkoundji, régna six ans, et mourut en l'année 946 — 1539 [1]. Dans le cours

[1] Djenabi, *Nokhbetet-tewarikh*. D'après le manuscrit de Senkowsky, Obeïdoullah succéda immédiatement à Schahibeg et mourut dès l'année 937; mais dans le fait il ne parvint au trône que l'an 946.

de son règne, il assiégea le prince Behram, fils de Tahmasp, à Hérat; mais, à l'approche du schah, il s'enfuit au-delà de l'Oxus. Son successeur Obeïdoullah, petit-fils de Schah-Boudak, neveu de Scheïbani, se distingua par sa valeur et de nombreuses victoires dans ses guerres contre les Persans. Dans une de ses batailles, après avoir défait l'armée ennemie et lui avoir tué environ quatre mille hommes, il extermina les troupes de Khalifé Roumli, gouverneur de Hérat, et soumit tout le pays, à l'exception de Nischabour. Versé dans la jurisprudence, les belles-lettres et la poésie turque, il aimait et protégeait de tout son pouvoir les poëtes et les savans.

Avant le règne d'Obeïdoullah, l'histoire ottomane n'offre aucun exemple de relations amicales entre Constantinople et les pays de l'Oxus; mais la dernière campagne de Souleïman en Perse dut naturellement opérer un rapprochement entre le Sultan et Obeïdoullah contre leur ennemi commun [XIII]. Obeïdoullah étendit la puissance de la dynastie Scheïbani en-deçà de l'Oxus jusque dans le Khorassan, où il possédait déjà les villes de Bestam et Damaghan. Après sa mort, Abdoullah, fils de Koudjkoundji, monta sur le trône (950 — 1543); il ne régna que six mois, et eut pour successeur son frère Abdoullatif ou Abdoulaziz. Celui-ci gouverna pendant douze ans avec sagesse et modération, et s'attira à un haut degré l'amitié de Souleïman, qui ne se borna pas à de stériles protestations de bienveillance (961 — 1554), et lui envoya un secours de trois cents janissaires et un train d'ar-

tillerie [XIV]. Abdoulaziz étant mort au moment de l'arrivée de cet envoi, Newrouz Ahmed Behadir, surnommé Borrak-Khan, fils de Soundjouk et petit-fils d'Aboulkhaïr, s'empara du pouvoir. Il fit part à Souleïman de son avènement au trône en ces termes: « Depuis qu'Abdoulaziz-Khan est parti pour le paradis, le khalifat et la domination de l'univers sont échus en partage à moi, et à mes frères qui demeurent chez le khan de Samarkand; les autres sultans, possesseurs des châteaux-forts de Dabousi, Koufin, Kerminé, Kesch, Karschi et Khazar, se confiant en la solidité de leurs retraites, nous ont résisté et mis dans la nécessité de leur faire la guerre durant ces dernières années. » C'est de cette manière laconique qu'il cherchait à excuser le retard apporté à l'expédition des secours promis au Sultan en échange de ceux fournis par la Porte à son prédécesseur. Il lui annonçait, en poursuivant, qu'il était alors maître de Samarkand, que Pir Mohammed-Sultan et ses frères avaient été mis en fuite, que toutes leurs places fortes, à l'exception de Boukhara, étaient tombées en son pouvoir, et qu'immédiatement après la prise de cette dernière, il effectuerait son entrée dans le Khorassan. Deux mois après (rebioul-akhir 963 — février 1556), Nisameddin Ahmed Tschaouschbeg, ambassadeur de Borrak-Khan, vint annoncer au Sultan le succès des armes de son maître et la prise de Boukhara. Enfin le scheïkh Mousslihеddin Moustafa [1], qui se rendit à

[1] Appendice du *Journal* de Souleïman, n° XLVI. Ses parens étaient les savans Mewlaua Alaeddin, Ali-Tschelebi et Yahya-Tschelebi.

Constantinople pour visiter un de ses parens, fut porteur d'une troisième lettre de Borrak-Khan à Souleïman. Le Sultan fit deux réponses au souverain des pays de l'Oxus [xv]; dans la première, il assurait qu'il ne négligerait rien pour rendre agréable au scheïkh son séjour à Constantinople; dans la seconde, il rappelait la lettre que lui avait remise Koutlouk Fouladi, et dans laquelle le khan annonçait son avènement au trône; il se montrait disposé à renouer les relations amicales qui avaient existé entre lui et Abdoullah et Abdoullatif, mais il déclarait que les circonstances ne permettaient pas d'échanger entre eux des envois de secours, la paix venant d'être conclue avec la Perse [1].

Du côté de la Hongrie, la suspension d'armes obtenue à Amassia par les envoyés de Ferdinand n'avait pu mettre un terme aux hostilités provoquées sans relâche par l'acharnement des deux nations; les combats singuliers et les irruptions sur les deux frontières ne discontinuaient pas. C'est ainsi que le banneret de Croatie demanda à combattre le pascha de Bosnie, et que, sur l'ordre de l'empereur, le baron d'Ungnad, général en chef de l'armée styrienne et commandant de la frontière, lui permit de se rendre à cet effet

[1] Dans l'appendice du *Journal* de Souleïman, on trouve la réponse à la lettre de recommandation, sous le n° XLVII, datée d'Andrinople du 1 redjeb 964 (mai 1557); la seconde, sous le n° XLVIII, sans date; et une troisième réponse de Souleïman au vizir Hadjim Sultan Ben Agahi, sous le n° XLIX, datée de djemazioul-akhir 963 (avril 1556), ce qui est à peu près la même époque à laquelle arriva la seconde lettre de Borrak-Khan.

de Pessau à Saint-George, sous la condition que chaque parti n'aurait pas plus de cinq cents chevaux. Cependant Ungnad ayant représenté qu'une pareille rencontre pourrait amener une rupture ouverte de l'armistice, cette permission fut retirée par la suite [xvi]. Le pascha d'Ofen, Touighoun, se plaignit, dans une lettre à Sforza Pallavicini, de l'incendie des villages de Baya, Paks et Gœrœsgál, des sorties de Wolf Dersffy, commandant de Szigeth, de celles d'Etienne Dersffy de Kaposvár, des excursions des garnisons de Papa et de Palota, et enfin de la fortification de Palanka par Thur [xvii]. Ce fut en vain que, par ordre de Ferdinand, Marc Stansics sévit avec une cruelle rigueur contre les heiduques, qui exerçaient sur les habitans des campagnes toutes sortes d'exactions et de cruautés; ce fut en vain qu'il leur infligea les châtimens les plus affreux, en leur faisant crever les yeux ou en mutilant leurs membres au moyen d'explosions de poudre à canon [1]. Touighoun lui-même chercha à les chasser de leurs principaux repaires, tels que Korothna, Kaposvár et Babocsa. Il convoqua pour cette expédition Arslanbeg de Stuhlweissenbourg, fils de Mohammed-Pascha et petit-fils d'Yahya-Pascha, Admedbeg de Gran, Souleïmanbeg de Novigrad, Sinanbeg de Sexard, Ahmedeg de Gœrœsgál, Mohammedbeg de Hatwan et Massoum de Simontornya. Touighoun, à la tête de ces divers sandjaks, marcha

[1] *Jubente Ferdinando captos enim aut erutis oculis dimisit aut sulphureo pulvere subjecto membratim discerpendos curavit, aut si quid crudelius adhiberi tormenti genus potuit.* Istuanfi, l. XIX. Forgacs, l. V.

contre Korothna, Kaposvár et Babocsa; les deux premiers, lâchement abandonnés par leurs commandans, se rendirent à discrétion; Babocsa capitula et sa garnison obtint de se retirer avec armes et bagages; dans cette circonstance, trois transfuges turcs, qui étaient devenus chefs des heiduques, se sauvèrent en se cachant dans un chariot chargé de lard et de peaux de cochons, objets en horreur aux Turcs. Touighoun témoigna d'abord l'intention d'assiéger Szigeth, mais la saison se trouvant trop avancée, il dut se retirer à Fünfkirchen. Dès que Touighoun se fut éloigné, Kerecsényi essaya de s'emparer du château de Gœrœesgál, défendu par cent quatorze Turcs, mais il échoua dans cette tentative, bien qu'il fût supérieur en nombre aux assiégeans. Cet événement, que les historiens hongrois passent sous silence, a été célébré en vers[1] par le juge de Gœrœesgál, le Tinodi des Turcs.

Le siége de Szigeth n'avait été que retardé; Souleïman en confia la direction à l'eunuque Ali, qu'il avait rétabli dans sa charge de gouverneur d'Ofen. Trapu et replet, comme le sont ordinairement les eunuques, ayant la voix rauque, le teint olivâtre, la tête pour ainsi dire cachée entre les deux épaules, et la bouche défigurée de deux dents en saillie comme des défenses de sanglier, Ali cachait sous ces dehors repoussans un grand courage et une rare habileté militaire. Il déclara aux envoyés de Ferdinand que ce n'était plus avec le sabre et le fusil, mais avec le bâ-

[1] Petschewi en a extrait cent distiques; il fixe la date de l'événement au 10 silhidjé (26 octobre). Il nomme le Hongrois Kerecsényi *Karatschin*.

ton et la massue qu'il voulait subjuguer les Hongrois; ceux-ci répondirent qu'il était libre de procéder comme il l'entendait, mais qu'il aurait affaire à des gens de cœur, qui sauraient opposer des balles et des lances aux bâtons et aux massues. Le 21 mai 1556, Ali-Pascha, suivi de Dervisch, beg de Fünfkirchen, d'Ahmed, beg de Babocsa, de Nassouh, beg de Koppány et d'autres chefs ottomans, alla camper au château de Saint-Laurent, à une distance d'un mille de Szigeth. Trois jours après, il commença le siége de cette forteresse, sur lequel nous ne nous étendrons pas, nous réservant d'en décrire plus longuement un autre, qui dix ans plus tard rendit à jamais mémorable le nom de Szigeth. Ce ne fut qu'au bout d'un mois de siége, après avoir comblé les fossés avec vingt-cinq mille chariots de fascines et s'être rendu maître de la ville, qu'Ali-Pascha donna à la forteresse le premier assaut, dont l'issue fut pour lui des plus funestes. Les Ottomans eurent à regretter la perte d'Alaïbeg et de Nassouh, neveu de Kasim-Pascha, du beg de Koppány et de plus de sept cents hommes; Ahmed et Mahmoud, begs de Babocsá et Szolnok, furent blessés, Wéli, aga des janissaires, fait prisonnier, et les fascines des fossés brûlées; mais ce dernier succès fut fatal aux vainqueurs, car les flammes se propagèrent et consumèrent une partie de la ville [1] (21 juin). Cependant le palatin Thomas Na-

[1] Istuanfi, *Historia obsidionis et oppugnationis arcis Zigeth in Hungaria a Marco Horvath loci illius Capitaneo ad Regiæ Majestatis mandatum descripta et transmissa* 23 *die Augusti* 1556. Witenbergi, 1557. *De*

dasdy avait entrepris le siége de Babocsa avec une armée composée d'Autrichiens, de Styriens, de Bavarois et de Hongrois. Les deux Polweiler, Henri de Puchheim et Jean Rauber, commandaient les tirailleurs autrichiens, surnommés les *diables noirs;* le vieux Lenkovitz avait sous ses ordres trois cents hussards; André Rindscheid, six cents chevaux de grosse cavalerie, et Siegesdorfer, six cents fantassins; ces trois corps formaient le contingent de la Styrie. George de Thanhausen avait amené l'artillerie de Grætz par Radkersbourg à Kanisa. Cette armée avait encore été renforcée par les Hongrois François Tahi, Jean Pethœ, les deux Banfy, Nicolas Zriny, et enfin par une foule de brigands infestant les frontières et connus sous les noms de heiduques, martoloses, uskoks et morlaques. A la première nouvelle de ce siége, Ali-Pascha, laissant une partie de ses troupes devant Szigeth, vola au secours de Babocsa avec vingt mille cavaliers, dix mille janissaires et autant de martoloses rasciens et serviens (21 juillet). L'armée hongroise rencontra Ali-Pascha sur les bords de la rivière Rinya, et le défit complètement; la place de Babocsa, abandonnée par son commandant Ahmedbeg, tomba entre les mains des vainqueurs, qui la livrèrent aux flammes et firent sauter le fort. Du côté de Ferdinand, cette

obsidione Zigethi autore Sambucco, dans Syndromus, p. 112. *Wolfgangi Laccii Regii Historici et Medici rei contra Turcas gestæ a. 1556. brevis descriptio*, dans Schwandtner; et *Basilii Joannis Herold rerum contra Turcas a. 1556. in intramnensi Pannonia gestarum Historiola;* également dans Schwandtner.

bataille coûta la vie à Jacques Nadasdy, beau-frère du palatin, à Jean Csobor, à Théobald Ziegler, à Christophe Siegesdorfer et à deux cent soixante-dix soldats (25 juillet). Malgré cette défaite, l'eunuque Ali remit le siége devant Szigeth; mais, trop affaibli pour pouvoir le conduire avec vigueur, il dut se retirer vers la fin de juillet. Pallavicini, Polweiler, Lenkowitz et Zriny marchèrent avec leurs troupes victorieuses sur Korothna, qu'ils prirent d'assaut; à leur approche, les garnisons turques de Saint-Martin, Saint-Laurent, Sellyé et Gœrœsgál s'enfuirent, sans chercher à se défendre. Kasim-Pascha avec six mille hommes s'efforça vainement de s'emparer de Csourgó et de Musa; le kiaya du beglerbeg n'eut pas plus de succès dans son excursion qu'il poussa jusque sous les murs de Szigeth : le premier fut obligé de battre en retraite, et le dernier fut fait prisonnier. Ali-Pascha, dans ces divers combats, avait perdu plus de dix mille hommes. Cette campagne fut des plus glorieuses pour les Hongrois et les Allemands; c'est à cette époque que ces derniers adoptèrent par une aveugle crédulité l'usage barbare de vider les cadavres des ennemis pour chercher l'or qu'ils supposaient y être caché [1].

Déjà, avant le siége de Szigeth, Ali-Malkodj, sandjak de Bosnie, avait tenté d'emporter d'assaut la forteresse de Krouppa, et celle de Kostaïnicza, qui est entourée de trois côtés par les eaux de l'Unna;

[1] *Illud haud prætermittendum videtur, hoc primum bello Germanos milites gregarios fœdum illum excoriandorum cadaverum usurpasse, quod hostes aurum deglutivisse dicerent.* Istuanfi, l. XIX.

mais bientôt réduit à la défensive par la belliqueuse activité de Zriny, il s'était borné à fortifier Bunich et Perussich [1]. Après avoir quitté Szigeth, les Turcs dévastèrent le pays entre l'Unna et la Kulpa, et s'emparèrent de Kostaïnicza (16 juillet 1556). Le sandjak de Bosnie ayant adressé un cartel au brave Zriny, celui-ci se rendit au champ de Kaproncza, indiqué comme lieu du combat; mais, en le voyant à la tête d'une armée de dix mille hommes, son adversaire n'osa pas vider la querelle. Peu de temps après, le sandjak fut remplacé par Ferhad, qui, avec quelques milliers d'hommes, partit de Poschega pour la frontière; mais au passage de Ferhad dans le défilé de Rakonigh et de Sainte-Hélène, le vieux général Lenkovitz, qui s'y tenait en ambuscade avec trois cents hommes de grosse cavalerie allemande, cent hommes de cavalerie légère croate, et cent arquebusiers italiens, tomba sur lui à l'improviste et le chargea avec une impétuosité irrésistible; deux mille Turcs restèrent sur le champ de bataille, et quelques centaines furent faits prisonniers [2].

Deux ans après, un corps ottoman, fort de quinze à seize mille hommes, marcha sur Mœttling dans la Carniole, se dirigea de là sur Gotschee et Reifniz, passa ensuite par Adelsberg, Zirkniz, Karst, Breg et Klan, et se retira sur Grobnik et la vallée de Wed-

[1] Istuanfi, l. XIX, p. 318, édit. de Cologne, dit *Malchus* pour Malkhodj, et Verantius (dans Catona, XXIII, p. 80) le nomme *Makhocs*.

[2] Valvasor, IV, p. 465; et Julius Cæsar, VII, p. 78, qui évalue la perte à quatre mille hommes.

niz, emmenant avec lui des prisonniers et du bétail. Pendant l'année qui précéda la dernière de ces irruptions dans la Carniole, les Ottomans s'étaient emparés de la forteresse de Tata (mai 1558), succès qu'ils durent autant à la négligence du commandant qu'à la ruse et à l'activité de Hamza, sandjakbeg de Stuhlweissenbourg, qui, lorsqu'il était encore sandjakbeg de Szécsény, avait si heureusement exécuté un coup de main sur Fülek. Le fort de Dotis ou Tata, situé dans le palatinat de Komorn, sur une hauteur, à deux lieues et demie de la rive droite du Danube, domine les environs à une assez grande distance. Mathias Corvin, en ajoutant à ce fort des jardins et des bains, l'avait changé en résidence royale. Hamzabeg ayant appris que Jean Naghy, le commandant, s'était rendu à Komorn pour affaires particulières, et que la garnison avait profité de son départ pour se gorger de vin, s'approcha dans la nuit, escalada le rempárt, et massacra les gardes dans leur sommeil. Le fort de Hegyesd, situé sur un roc près du lac Balaton, fut également surpris par les martoloses de Hamza. Après la conquête de Tata, Roustem envoya d'Ofen le Persan Welidjan, sandjak de Fülek, contre le comitat de Zips. Welidjan leva sur les garnisons de Tata, Gran, Wessprim, Waizen, Hatwan, Szécsény, Pesth et Ofen, un corps de trois mille hommes, avec lequel il s'empara de Szikszó et la livra aux flammes. Mais, fidèles à Ferdinand, les capitaines transylvaniens George Bebek, Jean Pethœ et Emeric Telekessy, allèrent à la rencontre de ce corps, et le défirent près du village de

Kafa, sur le bord de la rivière de Sajo; mais un des agas des gœnnüllüs [1] et un autre des beschlüs leur reprirent deux mille prisonniers, parmi lesquels trois cents Turcs, et leur enlevèrent quatre drapeaux [2].

Après ce récit abrégé des fréquentes violations de l'armistice, reportons nos regards sur l'ambassade de Ferdinand, qui pendant ce temps-là faisait de vains efforts pour conclure la paix sur la base de la cession de la Transylvanie à l'Autriche. Dans l'année même où il avait quitté le Sultan à Amassia, Busbek revint à Constantinople, où il trouva, entre autres changemens importans, Roustem réintégré dans ses fonctions de grand-vizir. Souleïman chargea un envoyé extraordinaire de sa réponse à la note remise par Busbek (juin 1556) [3]. D'un autre côté, Bebek, le représentant de la reine Isabelle, excitait à la guerre, et cherchait à neutraliser tous les efforts des ambassadeurs allemands, qui réclamaient le maintien de l'état

[1] Telekessy l'appelle Gemli-Aga, et Istuanfi change Gœnnüllü en Giumliae.

[2] Catona, XXIII, p. 97, a rectifié, d'après le *Rapport* officiel de Telekessy, le récit exagéré d'Istuanfi, qui parle de cinq mille morts et de treize drapeaux. On trouve daus les Archives I. R., *Scritture turchesche*, des documens vénitiens, années 1557, 1558 et 1560, trois lettres du Sultan au doge : la première relative à la destruction de la tour de Papali à Spalatro et au paiement des créanciers du défunt Priouli; la deuxième est relative aux esclaves des galères qui avaient pillé à l'île de Chypre le trésor égyptien; la troisième est une lettre de récréance délivrée au baile Marin de Cavelli et datée du mois de silhidjé 967 (septembre 1560).

[3] *Postquam hinc dimisimus Ciasum, qui præterito mense Junio cum Ladislao Szabo et Turcarum principis litteris ad nos venit.* Voyez Miller, *epist.* 149.

de choses actuel. Plus tard, trois envoyés d'Isabelle vinrent successivement demander la cession de Lippa et de Temeswar; mais les uns et les autres essuyèrent des refus. Verantius et Zay retournèrent à Vienne avec une note du Sultan, dans laquelle il exigeait la remise entre ses mains de Szigeth [1]; Busbek resta seul à Constantinople [xviii]. L'eunuque Ali [2] étant mort peu de temps après son échec devant Szigeth, Kasim hérita de sa place de gouverneur d'Ofen, qui passa un an plus tard à l'ancien beglerbeg Touighoun (août 1557) [3], lequel devait l'année suivante la céder à son tour à Roustem-Pascha. Busbek, d'après ses instructions nouvellement arrivées de Vienne, représenta au Sultan que son maître ne pouvait sans déshonneur céder Szigeth, qu'il était en droit de refuser le paiement d'un tribut triple de celui qui avait été stipulé, mais qu'il était prêt toutefois à céder sur ce point, à condition que la ville de Tata lui serait rendue. Le drogman Mourad fit entendre de nouveau à l'ambassadeur qu'il n'y aurait pas de paix possible sans la cession préalable de Szigeth. Cependant Busbek conclut à Andrinople un nouvel armistice de sept mois, dont on recommanda la stricte observation aux

1 La lettre du mois de schewal 964 (avril 1557), dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

2 *At Hally paulo post Budam se recepit, ubi dolore atque ignominia vitam invisam cum morte commutavit.* (*Busbequii epist.* III.)

3 *Tuighun profectus Budam moderatior Cassimo, in cujus locum suffectus*, comme raconte Busbek dans son Mémoire daté de Constantinople du 19 novembre 1558; dans les Archives I. R.

commandans des châteaux-forts de Hongrie [XIX]. Des dissensions survenues entre les princes ses fils, et que nous ferons bientôt connaître, déterminèrent le Sultan à cette concession.

Ce ne fut qu'au commencement de 1559, que les négociations entre l'Autriche et la Porte furent terminées, après s'être prolongées pendant six années consécutives. Dans les deux dernières conférences, Busbek avait réitéré sa demande en restitution de Tata, ainsi que ses plaintes au sujet des irruptions des martoloses, et Roustem avait réclamé de nouveau l'abandon de Szigeth, et opposé aux griefs de l'ambassadeur les dévastations des heiduques; ni l'un ni l'autre n'avait voulu céder sur ses prétentions fondamentales. Cependant Busbek manda à Ferdinand qu'il pourrait conclure un armistice de huit ans sur la base du *statu quo* actuel, mais qu'il n'avait aucun espoir d'obtenir Tata. A la lecture de ce rapport, Ferdinand envoya quatre projets de traité différens, datés d'Augsbourg du 29 avril. Le premier, rédigé dans l'intérêt de l'Autriche, stipulait la restitution de Tata et de Fülek, et la punition de Hamzabeg; mais ces clauses étaient omises dans le quatrième, qui était à peu près conforme à l'ultimatum de Roustem. Albert de Wyss apporta ces divers projets au camp de Scutari, que Souleïman occupait pour être plus à portée d'intervenir dans les querelles de ses fils. Busbek avait suivi le Sultan; pendant les trois mois qu'il séjourna au camp des Ottomans, il s'occupa à étudier leur art militaire, sur lequel il publia par la

suite un mémoire qui est encore estimé aujourd'hui [1].

Albert de Wyss était chargé d'offrir au Sultan une coupe en vermeil et une pendule qui représentait un éléphant portant une tour. Busbek remit au Sultan le quatrième des projets envoyés, le seul qui, par ses clauses peu favorables à l'empereur, lui parut offrir des chances d'acceptation, mais qui fut néanmoins repoussé. Ne conservant plus d'espoir de réussir dans sa mission, il demanda son congé, mais sans pouvoir l'obtenir. Le 7 juin, deux jours après l'arrivée de Souleïman à Scutari, il fut admis à une audience solennelle, dans laquelle il se borna à demander la ratification de la paix, laissant toute latitude pour les termes de sa rédaction et donnant l'assurance que l'empereur observerait avec une stricte fidélité un traité déjà revêtu de sa signature. Il représenta qu'il avait toujours tenu le même langage par rapport aux places contestées sur les frontières de la Transylvanie, que l'empereur traiterait à cet égard avec Isabelle et que dès ce moment il renonçait à toute prétention sur celles de la Transylvanie. Il fit observer que pour sa part il avait tenu sa parole d'ambassadeur, en présentant un acte conforme dans sa rédaction aux points déjà arrêtés. Mais ces représentations restèrent sans effet; le traité n'existait pas, ou, s'il y en avait un, il n'était obligatoire que pour Ferdinand, qui seul avait engagé sa parole; Souleïman n'avait rien accepté, et n'avait aucunement renoncé à ses prétentions sur Szi-

[1] *Aug. Busbequii exclamatio sive de re militari contra Turcam instituenda consilium.*

geth. Ainsi il fut impossible à Busbek de terminer la négociation, et Souleïman, à son retour à Constantinople, le fit renfermer dans le khan des ambassadeurs à la Colonne-Brûlée. Pendant cette espèce de captivité, Busbek s'occupa à faire des collections d'animaux, de plantes, de manuscrits, et à recevoir ses amis qui venaient le voir de Raguse, de Florence, de Venise et de la Grèce. Les loisirs du savant ne furent pas sans utilité pour l'empereur et pour la science; il enrichit la ménagerie impériale [1], et naturalisa dans le jardin botanique de Vienne le syringa persan et la tulipe, dont le nom dérivé de *dülbend* (turban) atteste assez l'origine orientale [xx]; enfin il envoya d'excellens manuscrits grecs, dont le plus remarquable, celui de Dioscoride, est encore aujourd'hui l'un des plus précieux trésors de la bibliothèque impériale de Vienne [2].

Cependant les envoyés d'Isabelle furent congédiés et chargés de remettre au pascha de Temeswar une lettre qui lui enjoignait de terminer les différends relatifs à la fixation des frontières de la Transylvanie. Avant le départ de ces derniers, le prince de Mingrélie, ou, comme l'appelle Busbek, le Dadian de Colchide, était venu à Constantinople se prosterner

[1] *Epist.* III : *Quod eum (leonem) cum ichneumone Cæsari dono destinaveram.*

[2] *Sunt credo libri haud multo infra 240, quos manu transmisi Venetias, ut inde Viennam deportentur, nam Cæsareæ bibliothecæ eos destinavi, unum reliqui Constantinopoli Dioscoridem, centum ducatis indicabatur summa Cæsarei non mei marsupii.* (Epist. IV.)

au pied du trône du Sultan et lui offrir en signe de soumission un rubis d'une rare beauté. C'est à cette époque que Souleïman écrivit à l'autocrate des Russes une lettre dans laquelle il lui donnait pour la première fois le titre de Tzar, lui rappelait les relations amicales qui avaient existé autrefois entre la Porte et la Russie, et lui recommandait les marchands ottomans qui allaient à Moscou faire des achats de pelleteries. Dans le même temps, arrivèrent à Constantinople des envoyés de Venise, de France et d'Espagne. Franchi de Khios, le chargé d'affaires du roi d'Espagne Philippe II, demanda la paix pour son maître; mais il ne l'obtint pas plus que le baile de Gênes [1]. Par suite d'une correspondance établie entre Roustem et le duc de Ferrare, ce dernier manda au grand-vizir que, conformément à sa demande, il accordait au frère du juif, Zuan Miguez, la permission de quitter avec sa famille le duché de Ferrare [2]. Zuan Miguez est ce juif portugais, qui par la suite, et sous le nom de Don Joseph, captiva tellement la confiance et la faveur du

1. *Il Bailo genovese parti* (4 novembre 1558) *aveva domandato la pace per il Re di Spagna. Rapport* de l'ambassadeur de Venise, aux Archives I. R.; et *Rapport* d'Albert Wyss du 22 décembre 1564.

2. *Lettera portata ad Rostem dal Duca di Ferrara* (6 *Marzo* 1558) *per licentia, che si contentava di dare al Hebreo fratello di Zuan Michez di partire colla famiglia da Ferrara.* Un ferman en faveur de don Joseph, adressé au doge de Venise (voyez *Scritture turchesche* des actes vénitiens, dans les Archives I. R.), muni du sceau du grand-vizir Sinan, contient ce passage : *Kidwet erbabil wakar frenk begi Yasif Nasi zidet itaatouhou,* c'est-à-dire : « Le modèle des personnes de qualité, le beg franc Yasif Nasi, que son obéissance s'accroisse! »

sultan Sélim, que, durant le règne de ce dernier, il exerça une haute influence sur toutes les affaires, décida quelquefois des questions de paix et de guerre, et fut enfin élevé au rang de duc de Naxos. Busbek se montra moins obligeant que le duc de Ferrare envers le renégat hongrois Ferhad-Pascha, qui l'avait prié de faire venir ses parens : sachant que le père et le frère de Ferhad avaient déjà subi la circoncision, il lui répondit que rien ne serait plus facile, si la religion ne s'y opposait pas [1]. Ferhad avait gagné les bonnes grâces du Sultan par la discipline sévère qu'il avait introduite dans le corps des janissaires, au point que celui-ci lui donna en mariage sa petite-fille, la sultane Houmaï, fille de son fils chéri Mohammed, et l'éleva au rang de vizir, en augmentant pour lui le nombre de ces dignitaires. Ferhad avait une belle écriture, et s'occupait à copier des Korans, qu'il ven-

1 *Ferhad-Pascha, qui neptem Souleïmani habet, quinto loco Veziri adeptus petebat matri suæ et sorori ad se veniendi potestatem; nil futurum facilius si per religionem liceret; sciebam*, dit Busbek, *patrem et fratrem illius non multo a tempore circumcisos*. Dans le *Rapport*, daté du 20 septembre 1561, d'un agent secret de Ferdinand, homme bien instruit qui se trouvait à Constantinople en même temps que Busbek, on lit ce qui suit : *Questo Aga è di nazione Ungaro, d'età d'anni 35, fu schiavo di quell' Ibraim Bassa amazzato da Sr. Suleiman*. A côté de Ferhad, Ahmed-Pascha, qui avait épousé la petite-fille de Souleïman, fille de Mihrmah, jouissait particulièrement de la faveur du Sultan. Busbek, dans son *Rapport* du 3 novembre 1561, dit à son égard : *Is cui desponsa fuit Rostemi filia, creatus est beglerbegus Græciæ, ipse vero beglerbegus Vezirorum numero adjunctus. Is principem arcto consanguinitatis adtingit gradu, utpote ex illius amita Selimi sorore natus est, ob id magna apud principem autoritate et gratia*. Ahmed n'était pas le fils de la sœur de Sélim I, mais de la fille de celle-ci. Archives I. R.

dait ensuite au prix de cent ducats l'exemplaire, destinant l'argent qu'il en retirait aux frais de son convoi funèbre. Les historiens ni les archives ne nous ont transmis le nom ou la patrie de ce renégat, qui devint gendre du Sultan, et en faveur duquel fut créée la charge de cinquième vizir, inconnue jusque-là dans l'empire ottoman.

Le récit des hostilités en Hongrie et des préliminaires de paix nous a conduit avec Busbek au camp de Scutari, où Souleïman s'était rendu pour mettre fin aux débats de ses fils, et prévenir la guerre civile dont leur rivalité menaçait l'empire. Avant de suivre les négociations entre l'Autriche et la Porte jusqu'à leur conclusion définitive, il est nécessaire de remonter à l'origine de cette querelle funeste et de rechercher les causes de son dénouement tragique. Les auteurs qui en rendent compte ont emprunté les faits aux rapports de Busbek. Cette source est assurément digne de confiance, mais insuffisante. Nous nous éclairerons d'un document plus authentique, du récit de l'Ottoman Ali, qui, en sa qualité de secrétaire du précepteur des princes, Lala Moustafa-Pascha, a non seulement été à même de voir la correspondance entre Souleïman et son fils Bayezid, mais a même rédigé quelques-unes des lettres de Moustafa; par la suite, il traita ce sujet dans un ouvrage spécial [xxi]. Moustafa devait son élévation à la protection du grand-vizir Ahmed-Pascha, circonstance qui lui assurait la haine du successeur de celui-ci, le grand-vizir Roustem. Aussi, après sa réintégration dans ses hautes fonctions, Rous-

tem destitua-t-il Moustafa, qui était alors second écuyer, pour lui donner la place bien inférieure de grand-écuyer tranchant; plus tard, il l'envoya en qualité de sandjak à Safed. Enfin, connaissant l'attachement de Moustafa pour le prince Bayezid, il pensa ne pouvoir mieux assurer sa perte qu'en le nommant gouverneur de la maison du prince Sélim; mais il manqua tout-à-fait son but. Doué d'un rare génie d'intrigue, Moustafa sut exploiter sa nouvelle position au profit de son ambition; il forma le projet de trahir son ancien maître, le prince Bayezid, et de se servir de ses relations avec lui pour le perdre entièrement. En assurant ainsi le trône à Sélim, il acquérait des titres à sa confiance et à sa reconnaissance, et comptait sous son règne futur parvenir à la suprême dignité de grand-vizir (1556).

Dans ces vues ambitieuses, il fit observer à Sélim qu'en sa qualité de fils aîné du Sultan, il était certain de parvenir au trône si Roustem n'y mettait obstacle, mais que celui-ci ne manquait aucune occasion de le représenter à son père comme un libertin adonné aux plaisirs et incapable de gouverner, afin d'assurer l'empire à Bayezid; il ajouta que si lui, Moustafa, avait les mains libres, les choses changeraient bientôt de face. Sélim lui donna plein pouvoir d'agir à son gré, et lui montra en perspective la place de grand-vizir, comme la récompense du succès de ses efforts. Alors Moustafa, se mettant à l'œuvre, fit une première lettre à Bayezid, dans laquelle il lui disait, en prenant le masque de son ancien dévouement, que le débauché

Sélim était le seul obstacle à son avénement au trône, et que cet obstacle était facile à lever. Après avoir communiqué cette lettre à Sélim, il l'envoya par un homme sûr. Bayezid donna dans le piége et accepta les offres perfides de Moustafa par une réponse que celui-ci remit cachetée à Sélim. Pour hâter le succès de ses intrigues, Moustafa écrivit à Bayezid de provoquer son frère en l'accablant d'injures sanglantes. Bayezid suivit ce conseil, et adressa à Sélim une lettre insultante, à laquelle il joignit un jupon, un bonnet et une quenouille. Sélim envoya ces divers objets à Souleïman, qui, indigné de cette conduite peu respectueuse de Bayezid envers son frère aîné, adressa au coupable des remontrances sévères. Moustafa fit tuer les messagers et brûler les lettres, incident que Sélim se hâta d'annoncer à son père, en le mettant sur le compte de Bayezid. Souleïman, irrité du mépris de ses ordres, et jugeant dangereux de laisser plus longtemps Bayezid investi du gouvernement de Karamanie [xxII], qui était la clef de la route de Syrie et d'Égypte, résolut de l'envoyer dans une autre province, et afin qu'on ne pût accuser ses décisions de partialité, il étendit cette mesure à Sélim. Ce dernier fut envoyé de Saroukhan, capitale du gouvernement de Magnésie, à Koutahia en Anatolie, et l'on assigna à Bayezid le gouvernement du pays de Roum avec la résidence d'Amassia, en échange de son ancien gouvernement de Karamanie [1].

1 Ali. Petschewi. Solakzadé. Busbek, *Ep.* III : « Nam in ceteris curis,

Après avoir reçu communication de ces ordres, Sélim partit pour Brousa, mais Bayezid resta à Koniah. Souleïman députa à ce dernier le quatrième vizir, Pertew-Pascha, pour le rappeler à son devoir; voulant prévenir tout scandale et faire considérer cette mission comme un simple témoignage d'affection paternelle, il enjoignit en même temps au troisième vizir Mohammed-Pascha Sokolli de se rendre auprès de Sélim. Mais, loin de se soumettre, Bayezid rassembla à la hâte une armée d'environ vingt mille Kurdes, Turcomans et Syriens. A cette nouvelle, Souleïman ordonna aux paschas d'Anatolie et de Karamanie, Djenabi et Solak Ferhad, l'ancien gouverneur de Sélim, ainsi qu'à Ghiloun Ali-Pascha, beglerbeg du Soulkadr et à Piri-Pascha d'Adana, de l'ancienne dynastie des Ramazans, de se rendre avec leurs troupes dans la plaine de Koniah, pour s'opposer à toute entreprise armée de Bayezid. Mohammed Sokolli reçut l'ordre de les rejoindre avec mille janissaires, un corps de sipahis, de silihdars, d'armuriers, d'artilleurs et quarante pièces de canon (30 redjeb 966 — 8 mai 1559). Le 29 mai, jour anniversaire de la prise de Constantinople, les deux partis en vinrent aux mains; l'action fut vive et la victoire long-temps douteuse; mais le lendemain (21 schâban 966 — 30 mai 1559), Bayezid fut complètement défait et se réfugia avec son fils Ourkhan à Amassia. De là il écrivit à son père une lettre dans laquelle il protestait de son repentir sincère, et de-

» quibus angebatur animus Souleimani, non erat postrema, ne Bajazetes, » intercepto Iconio in Syriam se dimittens, inde in Ægyptum irrumperet. »

mandait grâce pour lui et ses quatre fils. Mais cette lettre, interceptée par les agens secrets de Moustafa-Pascha, ne parvint pas à Souleïman [1], qui, en apprenant l'issue de la bataille, se rendit sept jours après, 29 schâban (6 juin), au camp de Scutari, pour être plus près du théâtre de la guerre [xxiii]. Malgré sa défaite, Bayezid parvint à rassembler autour de lui près de douze mille hommes; car il était servi par la sympathie du peuple qui préférait la vie retirée de ce prince aux débauches de son frère, et retrouvait avec plaisir en lui les traits de Souleïman, tandis que Sélim avait la figure rubiconde et bouffie de sa mère [2]. Bayezid se confia avec ses quatre fils à la garde de ses troupes, et abandonnant, non sans verser d'abondantes larmes, son harem et ses fidèles serviteurs, il se dirigea avec elles vers la frontière de Perse (1er schewal — 7 juillet). Il emprunta au pascha de Siwas trente mille ducats, et, frappant le pays de contributions, il s'en procura dix-huit mille autres, ainsi que trente-un chameaux, soixante chevaux et vingt mulets. En apprenant cette retraite, Souleïman détacha

[1] *Lala Moustafa-Pascha didikleri Khinziri mouhtalün rehzenleriné rast gheloub, khaber ou eserleri zahir olmadi,* comme dit Petschewi, f. 127, ce qui veut dire : « Ces messagers tombèrent entre les mains des agens secrets de Lala-Moustafa, ce cochon rusé, et ne reparurent plus. »

[2] « Cum in Selimo nulla oris ejus (Suleimani) similitudo appareret, ma» ternæ quidem faciei et habitus expressæ notæ, sed mulieris in vulgus dum » viveret odiosæ, multo gravis abdomine incedebat, inflatis buccis, facie » nimia rubedine indecora, ut militari facetia pollenta saginatus diceretur. » (*Busb. epist.* IV). « Eidem milites Bajazetum Soffi vocare soliti, hoc est » quieti et litterarum studio deditum. » Au même endroit.

du camp de Scutari le troisième vizir, Mohammed Sokolli, et Kizil Ahmedli Moustafa, beglerbeg de Roumilie, avec ordre de joindre Sélim et de poursuivre avec lui l'armée fugitive de Bayezid. Sélim attendit à Siwas l'arrivée du vizir; mais en même temps, il envoya Moustafa, beg de Malatia, Khosrew, beg d'Aïntab, et Temerrüd Ali-Pascha, beg de Siwas, à la poursuite de son frère. Ils l'atteignirent non loin de la frontière de Perse, à Saat tschoukouri, et l'attaquèrent avec vigueur; après un combat opiniâtre, les troupes de Bayezid, se fiant plus à la rapidité de leurs chevaux qu'à la puissance de leurs armes, reprirent leur marche [1]. Le beglerbeg d'Erzeroum, Ayas-Pascha, dont le frère, Sinan-Pascha, conquit dans la suite l'Yémen, la Goletta et Raab, vint à la rencontre du malheureux prince, et lui envoya même quelques chevaux chargés de clous et autres ferremens pour faciliter sa fuite. Par suite de ces événemens, Souleïman ordonna au vizir Sokolli et au gouverneur d'Adana, Ramazanoghli Piri-Pascha, de passer l'hiver à Haleb, afin de surveiller les entreprises ultérieures du rebelle. Ayas-Pascha paya de sa vie les services rendus à Bayezid, et sa place fut donnée au beg de Malatia qui s'était distingué dans la poursuite du prince; Khosrewbeg fut nommé au sandjak de Pasin. Le grand-vizir Roustem, qui commençait à pénétrer les intrigues de Lala Moustafa, parvint à l'éloigner en le représentant au Sultan comme la seule cause de ces malheurs. Mous-

[1] *Kouschkouné kouwet kamuschiyé bereket deyerek*, c'est-à-dire en appelant la sangle *force*, et le fouet *salut*.

tafa disgracié fut envoyé comme sandjak à Poschega, et remplacé auprès du prince Sélim par Toutounsif Houseïn; mais, grâce à l'intercession de Sélim, il ne tarda pas à être appelé à Temeswar, et fut ensuite nommé gouverneur de Wan sur une nouvelle demande du prince, dans laquelle il persuada à son père que la présence d'un homme aussi habile serait utile sur les frontières de Perse. Souleïman et Sélim écrivirent aussitôt au schah pour le prévenir de la révolte de Bayezid et l'engager à ne point troubler la paix qui existait entre les deux puissances en accueillant le traître [1].

Cependant le gouverneur d'Eriwan, Schahkouli, retenait le prince en son pouvoir, en attendant les instructions du schah, occupé alors à une expédition dans le district d'Astrabad. Tahmasp, auquel l'arrivée de Bayezid rappelait la fuite de son frère Elkass Mirza, ordonna à un mihmandar, le khan Nizameddin Schahkouli Oustadjlü, et à Gayass Atallah, vizir de l'Azerbeïdjan, de se rendre à Nakhdjivan à la rencontre du prince. Il manda [2] en même temps à celui-ci qu'il se disposait à le recevoir à Tebriz avec tous les honneurs dus à son rang; qu'il avait diverses confidences à lui faire, afin qu'il les communiquât à son

[1] Cette lettre de Souleïman se trouve dans l'*Appendice de son Journal*, sous le no LX; celle de Sélim, dans l'*Inscha* du defterdar Ibrahim. Archives I. R., no CCCCXXIV, f. 25 et 26.

[2] *Appendice du Journal des campagnes* de Souleïman, no LIX; et dans la collection des *Lettres diplomatiques* du reïs-efendi Ssari Abdoullah, no XLIII.

père quand il serait rentré en grâce, et qu'il serait heureux de le traiter comme son propre fils. Le schah se rendit aussitôt à Tebriz et accueillit son hôte avec la pompe usitée chez les rois de Perse (23 sâfer 967 — 24 novembre 1559). Trente vases remplis d'or et d'argent, de perles et de pierres fines, furent versés sur la tête de Bayezid, et neuf chevaux richement enharnachés lui furent donnés en présent. Bayezid de son côté traita le schah avec une magnificence digne d'un prince ottoman. Il fit étendre sur son passage du satin, du velours de Damas et d'autres étoffes précieuses, et lui offrit en retour de ses présens cinquante chevaux turcomans couverts de housses brodées d'or et douze harnais d'argent. Ses cavaliers étonnèrent les Persans par leurs évolutions brillantes; mais aucun ne fut plus admiré que Ferhad Kodoz; sa force et son adresse fixèrent tous les regards[1]. Ferhad, excité par le sentiment de la supériorité ottomane, proposa au prince de changer le combat simulé, qui était donné en spectacle au peuple, en un combat réel, dont l'issue peu douteuse placerait sur sa tête la couronne de Perse. Bayezid blâma sévèrement ces paroles et défendit à ses confidens, sous peine de mort [XXIV], de les répéter. Mais soit que cet incident eût été ébruité malgré les ordres de Bayezid, soit que le schah n'eût voulu prendre qu'une mesure ordinaire de prudence,

1 Busbek, qui avait appris quelque chose de cette affaire sans en connaître tous les détails, appelle Ferhad Kodoz *Chiuntum*, et place la scène du tournoi dans le camp de Bayezid à Koniah : « Illi, quo die in Castra » ad eum venerunt, equestris pugnæ simulacrum ediderunt. »

les troupes du prince furent réparties parmi les khans et les sultans, sous prétexte de lui épargner la charge de leur entretien, de telle façon que sa suite peu nombreuse ne pût inspirer désormais aucun sujet de crainte.

Les soupçons et les craintes que la présence de Bayezid inspirait au schah, et les avantages qu'il espérait en retirer en le livrant à son père, furent dès-lors les seuls mobiles de sa politique. La correspondance de Souleïman et de Sélim avec Tahmasp nous montre les premiers acharnés à la mort d'un fils et d'un père, et le second vendant bassement la vie de son hôte. Les annales de la Porte ottomane n'offrent aucun autre exemple d'un échange de messagers et de dépêches aussi fréquent, et l'histoire des autres nations ne nous présente nulle part des négociations aussi formellement et solennellement conduites, pour obtenir la violation des droits de l'hospitalité et l'assassinat d'un parent. Qu'il nous soit donc permis de nous arrêter sur ce tragique événement et d'en détailler les circonstances.

Les deux premières lettres de Souleïman et de Tahmasp paraissent s'être croisées en route. Dans sa lettre, le Sultan exposait au monarque persan la rébellion de Bayezid, et lui rendait compte de la bataille de Koniah; dans la sienne, qu'il envoya par un des officiers de la cour, Ali-Aga, le schah intercédait en faveur du prince [1]. Souleïman dépêcha à Tebriz Sinan-

[1] Cette lettre est la dix-huitième de la collection dont M. de Lutzow a fait cadeau à l'auteur. Petschewi la donne traduite en langue turque.

beg, avec une seconde lettre dans laquelle il retraçait le crime de lèse-majesté commis par Bayezid, et terminait par une offre de pardon, en priant toutefois le schah de faire décapiter les instigateurs de la rébellion du prince, Toursoun Abdoulschanoghli, Ferroukh et Seïfeddin Absal, de retenir les autres coupables et de renvoyer le prince sous escorte dans le gouvernement d'Amassia, où un beglerbeg se trouverait prêt à le recevoir [1]. Sélim envoya également à la cour de Perse son écuyer et confident, Tourak-Aga, avec une lettre remplie d'injures et d'invectives contre son frère Bayezid; il le traitait de rebelle, de Satan orgueilleux, qui, ayant si souvent pillé des caravanes, était indigne de la protection du schah et ne méritait que son mépris, d'après cette sentence du Koran : « L'amour émane de Dieu, la colère émane de Dieu, » et ce vers de Saadi : « Faire du bien aux méchans, c'est faire du mal aux honnêtes gens. » Au départ du messager ottoman, le schah envoya une lettre au Sultan par son vieux capitaine Tübetaga, et une au prince Sélim par Seïfeddin Ourouschtü-Aga [xxv], natif du Soulkadr et sujet de Souleïman. Dans sa réponse à Souleïman, le schah exprimait d'abord un blâme sur la lettre de celui-ci et la voie par laquelle elle lui était arrivée, mais il le déguisait avec toute l'adresse diplomatique, en paraissant douter que le message vînt réellement de Souleïman, parce qu'il lui avait été remis par deux officiers subalternes du gouverneur d'Erzeroum. Quant

[1] Dans l'*Appendice du Journal des campagnes* de Souleïman, no LXI, sous la date du 1 schâban 967 (27 avril 1560).

à l'exécution de Bayezid et de ses fils, demandée verbalement par les deux messagers sous prétexte que la mort leur était plus salutaire que la vie, il insinuait que le Sultan, en acceptant de lui ce service, contractait envers lui une obligation dans ce monde et dans l'autre; du reste, il se montrait prêt à souscrire aux vœux du Sultan, et n'attendait que le signal de celui qui est l'ombre de Dieu sur la terre (Souleïman) et dont les ordres sont empreints d'avance du sceau du destin [1]. La lettre qui fut remise par Ourouschtü-Aga à Sélim était conforme à celle adressée à Souleïman. Après avoir cité la sentence du Koran : « Tuez les idolâtres et les rebelles, » il se disait convaincu, par les explications verbales des envoyés, de la justesse et de l'opportunité des mesures proposées pour l'extradition ou l'assassinat de Bayezid [2]. Le criminel empressement de Tahmasp n'a pas même l'excuse de la crainte que lui inspirait le malheureux prince, et les conditions qu'il fit par son envoyé montrent bien que ce meurtre ne fut pour lui qu'une spéculation [3]. Lors de sa seconde mission à Constantinople, le vieux Tübet demanda dans le diwan qu'en récompense de l'assassinat promis, le schah fût investi du gouvernement

[1] *Appendice du Journal* de Souleïman, no LXIII : *Hasa ma aahedna ileïküm vel ahd fid-dareïn aleïna we aleïküm.*

[2] *Collection* du reïs-efendi Sari Abdoullah, no LXXIX. Souleïman demanda l'extradition de Bayezid et de ses quatre fils. Voyez l'*Appendice du Journal* de Souleïman, no LXIII, 9 rebioul-ewwel 968 (27 novembre 1560).

[3] D'après le témoignage des deux contemporains précités. Petschewi, f. 131.

de Bagdad, qui deviendrait vacant par la mort de Bayezid. Mais le grand-vizir Roustem lui dit, en l'interrompant brusquement : « C'est à moi de répondre à ceci, sortons. » Quand ils furent hors de la salle de l'audience, il lui reprocha sévèrement l'audace de ses prétentions, ajoutant que le rebelle, l'indigne Bayezid, n'avait rassemblé que quelques milliers de misérables, qui n'auraient pu devenir dangereux pour l'empire; que, si le schah continuait à refuser son châtiment, les bonnes relations entre les deux puissances se changeraient en hostilités, et que dans ce cas une armée ottomane trouverait peu d'obstacles pour arracher le criminel à sa retraite; mais que dans le cas contraire les liens d'amitié seraient resserrés et le service du schah de Perse généreusement récompensé. En voyant Tahmasp prendre l'initiative de la proposition d'assassinat, Souleïman s'empressa de lui adresser une réponse, à laquelle il joignit des présens pour ses ministres. Il envoya en Perse Meraasch, gouverneur du Soulkadr, Sofi Ali-Pascha, ancien gouverneur de la maison de Sélim, et le kapidjibaschi (chambellan) Hasan; de son côté, Sélim fit partir pour la même destination Kara Mahmoud-Aga. Ces agens rapportèrent deux lettres du schah [1], dont l'une était adressée à Souleïman, et l'autre à Sélim. A la suite de quelques centaines de lignes consacrées à des complimens fastueux, Tahmasp prétendait, par une interprétation sophistique de la parole qu'il avait donnée,

[1] Le *Rapport* de Busbek du 25 août 1561, dans les Archives I. R., annonce le retour du pascha de Meraasch.

pouvoir trahir son hôte, sans cependant commettre un parjure; il avait juré, disait-il, au prince Bayezid de ne pas le livrer aux ambassadeurs envoyés par son père à cet effet, mais il ne lui avait pas promis de refuser son extradition à des émissaires de son frère; il était donc important que Sélim lui envoyât des hommes entre les mains desquels il pourrait remettre le prince sans se parjurer. La lettre qui était destinée à Sélim et qui lui fut remise par son chambellan Kara Mahmoud, était conçue dans le même sens. Après une telle preuve de dévouement, Tahmasp espérant trouver Souleïman plus disposé à accorder la demande qui avait été si brusquement refusée au vieux Tübet, la présenta de nouveau dans un mémoire qui fut remis au Sultan par Beschretaga. Dans ce mémoire, le schah exprimait le désir de placer deux fonctionnaires aux tombeaux d'Ali et de Houseïn (à Kerbela et Meschhed), l'un comme inspecteur, l'autre comme secrétaire attachés à des fondations persanes de bienfaisance; il demandait en outre qu'un ou deux de ses fils fussent nommés gouverneurs de sandjaks et installés avec le cérémonial de l'investiture ordinaire (il avait apparemment en vue Bagdad et un autre gouvernement sur la frontière); enfin il terminait en sollicitant la permission de recommander à la Porte des personnes qui lui rendraient des services, pour qu'on leur donnât de l'avancement et une augmentation de traitement. Souleïman répondit sur ces trois points par un refus provisoire; toutefois il promit d'apporter la plus favorable attention à leur

examen, quand Bayezid et ses fils se trouveraient entre ses mains [1].

Si Souleïman prodiguait dans ses lettres au schah les protestations d'amitié et de dévouement, il se répandait contre lui en invectives dans sa correspondance avec d'autres princes de l'Orient. C'est ainsi qu'il remit au derwisch Mohammed de Bedakhschan, qui était venu en Turquie comme pélerin, une lettre pour Pir-Mohammed [xxvi], souverain des Ouzbegs, le second successeur de Borrak khan, dans laquelle se trouvait ce passage : « Cet orgueilleux Persan couronné, ce schah insensé, après avoir subi des humiliations réitérées, m'a envoyé une ambassade pour demander humblement la paix [2], que je lui ai accordée momentanément comme une grâce ; mais depuis il a violé cette paix avec cette bassesse qu'on voit empreinte sur son front, en recevant chez lui mon fils coupable, Bayezid ; j'ai résolu en conséquence de ne plus ajouter foi à ses paroles, et de recommencer mes efforts pour l'anéantir. Ouzbegkhan en bon musulman voudra bien me seconder dans cette entreprise. » C'est dans le même sens, et seulement avec quelques variations dans les injures, qu'étaient conçues les autres lettres que le même derwisch fut chargé de

[1] *Inscha*, no CLXXX. Les lettres de cette correspondance se trouvent classées sans aucun ordre dans l'*Inscha* comme dans la *Collection* de Feridoun ; c'est pourquoi deux lettres de Sélim au schah, n[os] LXXXIV et LXXXV, n'ont pu être placées exactement dans leur ordre chronologique ; car le porteur n'est pas nommé, et le texte, qui ne renferme que des complimens fastueux, ne donne aucun renseignement.

[2] *Tadschdari maghrour, Schahi gümrah.*

remettre à Ali, khan des Turkomans, et à Ibrahim, khan des Alans. En même temps le prince de Géorgie [1] qui avait député à la Porte son defterdar Abdoul-Aallam, pour porter plainte contre le schah, et proposer de soustraire la Géorgie à la domination de la Perse et de la soumettre à la protection ottomane, reçut de la Porte cette réponse : « Bien que le schah, après une guerre de onze ans, ait obtenu la paix, néanmoins le schehinschah est prêt à venir à ton secours et à changer ta peine en joie. »

Cependant, la position de Bayezid à Kazwin s'aggravait de jour en jour. Le schah lui avait demandé le secours de ses troupes, déjà réduites au nombre de trois mille, pour une expédition contre Astrabad ; le prince avait pu d'autant moins s'y refuser, que la plupart de ses soldats étaient déjà gagnés par l'or et les flatteries des Persans ; néanmoins il continua à être invité aux festins du schah. Dans l'une de ces occasions, le schah et le prince étant assis avec une ap-

[1] Ces lettres, dans le *Journal* de Souleïman, s'accordent parfaitement avec ce que l'agent secret de Ferdinand écrit de Constantinople à la fin de 1561 : « Scrisse (Solimano) alli Signori Georgiani, quali sono Christiani, » che dovessero esser in lega contra il Persiano e de più alhora scrisse al » Tartaro, che dovesse prometter premio a tutti quelli Tartari contro il » Persiano. » Dans les Archives I. R. Le même agent écrit à la fin d'août : « La Georgia consiste in tre parti : la maggior confederata col Persiano, la » seconda confederata col Gran Signor, la terza menoma in obbedienza del » Gran Turco. Alli 21 Agosto il Turco mandò suo Ambassadore a dette due » parti con presenti di veste d'oro e scimitare fornite d'oro ; — lettere » scritte al Tartaro Precopiense, che si debba parechiarsi alla guerra col » Persiano. Alli 22 Agosto mandò a Selim 120,000 ducati et una scimitara » gioellata. »

parente familiarité l'un à côté de l'autre, un perfide chambellan de ce dernier, nommé Mohammed Arab, s'approcha du schah et lui dit bas à l'oreille : « Tenez-vous en garde contre le fils qui a trahi son père, il est capable de vous envoyer deux balles dans la tête. » Le schah, effrayé de cet avis, se retira précipitamment sous le prétexte d'une douleur subite dans les entrailles. Le ministre Mâssoum et Hasanbeg excusèrent leur maître, et reconduisirent le prince chez lui. En rentrant, l'un des confidens de Bayezid jeta son bonnet, et se roula lui-même par terre, en signe de douleur pour les grands malheurs qu'il prévoyait ; il rapporta ensuite à Bayezid les paroles de Mohammed Arab au schah, et, sur sa dénonciation, le coupable eut immédiatement la tête tranchée. Deux des complices de Mohammed Arab, Aksak Seïfeddin et Mir Alaï Mestané, craignant un sort pareil, se réfugièrent auprès du schah, et lui dirent qu'ils avaient reçu l'ordre d'exécuter un attentat contre sa vie avec Mohammed Arab. Le peuple s'attroupa et assiégea en poussant des cris de fureur le palais du prince ; Lala Kodoz rassembla le peu de serviteurs fidèles qui lui restaient pour en défendre l'entrée ; Bayezid, qui croyait sa dernière heure venue, fit amener ses enfans, voulant les tuer de sa propre main plutôt que de les laisser périr sous les coups des étrangers. Dans ce moment se présentèrent deux ministres persans que le schah avait chargé de calmer l'inquiétude du prince, de lui présenter des excuses au sujet de l'émeute, et de lui offrir des habits d'honneur et des sucreries. On feignit

de sévir contre les auteurs des troubles; mais dès ce moment la résolution de s'emparer du prince et de ses fils fut définitivement arrêtée (15 djemazioul-ewwel 967—12 février 1560). Quelques jours après, Bayezid se rendit à un banquet sur l'invitation du schah; mais tout-à-coup les soldats d'un corps-de-garde, devant lequel il passait, fondirent sur lui, tuèrent ses serviteurs qui cherchaient à le défendre, et s'emparèrent de sa personne et de celle de ses fils. Le même jour, plus de mille des gardes et soldats de Bayezid, qui avaient montré par leurs paroles ou leurs actions le désir de secourir leur maître, furent exécutés. Néanmoins le schah continuait à faire présenter des excuses au prince, et alléguait la nécessité de ces mesures pour le mettre à l'abri des émeutes et des injures du peuple.

Peu de temps après, arrivèrent les envoyés de Souleïman et de Sélim, avec des lettres et des présens pour le schah. L'extradition était parfaitement résolue, mais il fallait s'entendre au sujet des formes à observer pour déguiser la violation du serment que Tahmasp avait fait au prince à son arrivée. La diplomatie tortueuse des Persans ne fut pas long-temps à la recherche d'un expédient: le schah convint de livrer le prince, non aux ambassadeurs de Souleïman, mais à des personnes que son fils Sélim chargerait spécialement de cette mission. Tahmasp, en commettant ce parjure qu'il cherchait à pallier par toutes sortes de subterfuges, avait pour but de s'assurer d'avance l'amitié du prince Sélim, successeur présompif du

vieux Souleïman. La seconde ambassade du Sultan quitta donc Kazwin pour rapporter à son maître cette nouvelle proposition. Le gouverneur du Soulkadr retourna à Meraasch, tandis que Hasan continua sa route vers Constantinople [1], accompagné de Beschretaga, l'envoyé du schah à Sélim; il arriva à Koutahia à l'instant où l'on y recevait de Constantinople la nouvelle que Souleïman avait nommé son petit-fils Mourad, fils de Sélim et âgé de quinze ans, gouverneur de Magnésie (1er redjeb 968 — 18 mars 1561). Beschretaga était accompagné de Djâfer-Sultan, porteur des lettres des trois ministres persans, le grand-vizir Mâssoum-Khan Safewi, le général en chef des armées persanes Soundik-beï [2] et le grand-chancelier [3] Schahkouli-Khalifé, pour les cinq vizirs de Souleïman, Roustem, Ali, Mohammed, Pertew et Ferhad [4]. Ces lettres contenaient des remerciemens pour les présens apportés par la dernière ambassade, et promettaient la prompte exécution des ordres relatifs à

1 « Redierunt oratores, quos hic princeps ad Persam misit. Passa quidem » Meraasensis ad suum Sangiacum divertit, Hasanaga accelerare jussus » magnis itineribus huc venit. » *Rapport* de Busbek du 25 août 1561, Archives I. R. Deux jours après (le 27 août), Busbek demanda son rappel après un séjour de sept ans en Turquie.

2 *Kouroudji baschi.* — 3 *Itimadeddewlet.*

4 *Appendice du Journal* de Souleïman, no LXXII. Dans l'*Inscha* du defterdar Ibrahim, à la Bibliothèque I. R. d'Autriche, se trouve, sous le no CCCCXXIV, f. 31, une autre lettre de Mâssoum-Mirza et d'Attallah, chancelier, pour le vizir Mohammed Sokolli en particulier, avec la demande d'intercéder en faveur de Bayezid. La lettre de Sélim au schah, contenant la réponse à celle remise par Beschretaga, se trouve dans l'*Inscha* du reïs-efendi Sari Abdoullah, no 83.

Bayezid. Cependant les ministres du schah saisirent cette occasion pour rappeler aux vizirs, en termes mesurés et polis, que, pendant vingt-neuf ans de guerre, l'inimitié du Sultan avait fait éprouver à la Perse de dures calamités; que, dans le cours des six dernières années de paix, quatre ambassadeurs avaient été envoyés à la Perse, sans qu'aucun d'eux eût été distingué par un don quelconque, pas même par un habit d'honneur; que l'homme était l'esclave de la bienfaisance [1]; que des paroles douces et aimables étaient préférables aux paroles dures et rudes; qu'un éléphant se laissait mener par un cheveu [2]; que l'affaire de Bayezid pouvait être considérée comme terminée, et qu'il n'était pas nécessaire de mettre des troupes en mouvement, ce qui pourrait troubler la tranquillité du pays, parce que, lorsque les montagnes s'ébranlent, les hommes s'enfuient. Dans leur réponse, les vizirs s'étendaient longuement sur le crime de Bayezid, et présentaient cette révolte d'un fils contre son père comme le plus grand des forfaits; ils rejetaient les moyens proposés pour pallier le parjure, comme contraires à la promesse faite de l'extradition, et terminaient en disant qu'après l'accomplissement de cette mesure, le service serait récompensé; que les monarques donnaient bien des récompeuses *après* un service rendu, mais non pas *avant;* que d'ailleurs le Sultan avait prouvé son amitié pour le schah, en lui députant des ambassadeurs d'un rang plus élevé

1 *El-insan obeïdoul-ihsan.*

2 *Touwani ki fili bemouyi keschi.*

qu'il n'en avait encore accrédité auprès d'aucune autre puissance.

Munie de cette lettre, la troisième ambassade de Souleïman, composée du gouverneur de Wan, Khosrew-Pascha, et du chambellan Sinan-Aga, prit le chemin de Tebriz ; de son côté, Sélim envoya son tschaousch-baschi, Aliaga [1], avec la double qualité d'ambassadeur et de bourreau. A l'arrivée des agens ottomans, le schah ayant demandé à l'un d'eux, Sinan-Aga, s'il connaissait Bayezid, celui-ci répondit qu'il l'avait connu dans sa jeunesse, qu'il ne l'avait pas vu depuis, mais qu'il espérait le reconnaître à ses sourcils et à ses yeux. Cette réponse fut le prétexte d'un indigne traitement pour le malheureux prince ; avant de le livrer, le schah lui fit raser la barbe et les cheveux. Vêtu d'une veste et d'un surtout usés, et le corps entouré d'une corde au lieu de ceinture, Bayezid fut livré à l'envoyé de Sélim, qui s'acquitta de sa cruelle mission sur lui et ses quatre fils, dans la semaine-sainte des Persans (15 moharrem 969 — 25 septembre 1561), pendant laquelle les schiis déplorent la mort de Houseïn par des chants lugubres et des représentations tragiques relatives à cet événement [XXVII].

[1] Dans la *Collection* du reïs-efendi Sari Abdoullah, il est nommé Gülab c'est-à-dire *eau de rose*. La lettre de Souleïman dont il était porteur, et qui se trouve dans cette *Collection*, n° LXXXI, renferme deux cent cinquante lignes remplies de vaines déclamations. Le billet (*tezkeré*) de dix-sept lignes (*Collection* de Sari Abdoullah, n° LXXXII), dans lequel Sélim recommande l'exécution du prince (à laquelle, disait-il, rien ne s'opposait plus depuis la mort de Roustem) à la complaisance du schah, mérite d'autant plus d'être remarqué.

Cette fois la fin malheureuse des cinq princes ottomans fit oublier en Perse le spectacle donné à la nation en souvenir de la bataille de Kerbela, et au lieu des imprécations que le peuple a coutume d'adresser dans ces jours à l'assassin de Houseïn, des malédictions s'élevèrent au ciel contre les assassins des innocens petit-fils de Souleïman [1]. Ainsi se termina la carrière de Bayezid, auquel l'amitié de Roustem et l'amour du peuple semblaient assurer la succession au trône. Cet infortuné prince connaissait le prix des sciences et cultiva la poésie avec quelque talent[xxviii]. Son corps et ceux de ses fils furent envoyés à Siwas, où se trouve encore leur tombeau, à côté de la route, près de la porte du nord.

Immédiatement après l'assassinat, le schah fit partir pour Constantinople deux officiers de sa garde, Sinan-Aga et Houseïn-Aga, avec une lettre pour Souleïman, dans laquelle il lui annonçait la mort de son fils et de ses quatre petits-fils, et le félicitait de cet événement « qui fermerait la bouche à la médisance, rendrait aveugles les envieux, et réjouirait tous ses amis. » Il lui mandait encore qu'au départ de Khosrew-Pascha pour Constantinople, il lui enverrait Mohammed-Aga Kourtschi Oustadjlü, et qu'il chargerait également Firouz et Tübetaga d'une mission pour Sélim. Dans les lettres que ces derniers apportèrent à Sélim, le schah s'étendait en longues félicitations, et employait

[1] Il n'y avait, dit Petschewi, f. 133, que plaintes et pleurs à Kazwin; le peuple proférait mille injures contre les ambassadeurs et mille imprécations contre le schah.

toutes les figures de la langue persane pour présenter son double crime sous des couleurs favorables; il terminait en exprimant l'espoir d'une réciprocité de services. Oustadjlü arriva à Constantinople au commencement du mois de novembre, et remit les lettres de Tahmasp dans une audience solennelle. Quelques jours après, Souleïman passa à cheval, entouré d'une brillante escorte, devant la demeure de l'ambassadeur persan pour lui donner une opinion favorable de sa santé [1]; enfin, en récompense du meurtre des princes du sang, le quatrième vizir, Pertew-Pascha, apporta à Kazabad trois cent mille pièces d'or de la part de Souleïman, et cent mille de la part de Sélim [2]; de Kazabad cette somme fut transférée à Kazwin par Elias-beg, sandjak de Karahissar, et par Mahmoud-Aga, chambellan de Sélim. Un cinquième fils de Bayezid,

1 Busbek, dans son *Rapport* daté des îles des Princes, 4 novembre 1561 (Archives I. R.), dit : « Heri tandem venit expectatus orator Persæ, quem » valde honorifice exceperunt — prope ædes in quibus divertit orator tran» siturus, ut se Persis in equo ostendat, ut ea ratione si quam habent de ejus » imbecilitate opinionem deponant; etenim videtur ipsi quidquid tergiver» satur Persa, quidquid ei refragatur M. V. C. ex hoc fonte manare, quod » per morbum et ætatem invalidus et rebus gerendis inutilis æstimaretur. »

2 L'agent secret de Ferdinand écrit du 25 novembre 1561 : « L'ambas» sador persiano ha affirmato a Alibassa, che se il Turco manderà al Persiano » 250 some d'aspri (25 millions) quali fanno scudi 500,000 (par conséquent » 50 aspres 1 scudo). » D'après ce *Rapport*, l'ambassadeur n'a donc demandé que 100,000 ducats de plus que Souleïman n'a envoyé. L'agent est parfaitement d'accord avec les historiens ottomans à l'égard des excuses du parjure : « Soggionse l'Ambassador, che avendo giurato il Persiano a Soltan » Bayezit e alli suoi figliuoli, che non li darà mai al Gran Turco, saria » bene che Soltan Selim mandasse un suo personnaggio, al quale il Persiano » consegnaria soltan Bayezit e li suoi figliuoli. »

âgé seulement de trois ans, qui se trouvait à Brousa, avait été étranglé par ordre de Souleïman avant ses frères [1]. Les exemples des grands monarques qui ont sacrifié leurs sentimens paternels à des vues politiques sont malheureusement moins rares dans l'histoire des empires de l'Orient et même de l'Occident, qu'on ne le désirerait dans l'intérêt de l'humanité. Chez les Parthes, le parricide, le fratricide et l'infanticide étaient un usage consacré par l'exemple des rois. Chez les Romains, l'amour paternel laissait tomber la hache républicaine de Brutus, et prononcer la sentence sanguinaire de Manlius. Mithridate fit exécuter plusieurs de ses fils, et Philippe de Macédoine empoisonna le sien. Le schah Abbas-le-Grand fut également l'assassin de son fils. La mort violente des fils de Constantin, de Philippe II et autres, doit souiller à jamais les annales de ces monarques. Dans la dynastie ottomane, ce fut Mourad Ier qui légua ce triste exemple à ses successeurs, en immolant son fils Sawedji; mais il fut dépassé de beaucoup par Souleïman, qui ordonna l'exécution des princes Moustafa et Bayezid avec leurs enfans, et plongea deux fois sa main barbare dans le sang de ses fils et petits-fils.

1 « Il Signor mandò strangolare il piccolo figlio di Bayezit di 3 anni in » Brussa. » Voyez le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 18 août 1562, dans les Archives I. R.

LIVRE XXXIII.

Mort du grand-vizir Roustem. — Son successeur Ali conclut la paix avec l'ambassadeur autrichien Busbek. — L'aventurier Basilicus, prince de Moldavie. — Ambassade de Ferdinand. — Négociations avec le roi d'Espagne et la république de Gênes. — Traité de commerce avec Florence. — Mariage des filles de Sélim. — Inondations, aqueducs, construction de plusieurs ponts. — Faits d'armes des marins ottomans Torghoud et Pialé, Piri-Reïs et Sidi-Ali, dans la Méditerranée et dans la mer de l'Inde. — Siége de Mehdiyé par les Espagnols. — Conquête de Boudja, Oran, Benezert et dévastation de Mayorque. — La place de Djerbé conquise par les Espagnols et reprise par Torghoud. — Entrée triomphale de Torghoud à Constantinople. — Prise de Piñon de Velez par les Espagnols. — Siége de Malte. — Négociations avec l'Empereur pour la ratification de la paix. — Campagne de Szigeth. — Exécution d'Arslan-Pascha. — Mort de Zriny et de Souleïman.

Peu de temps avant la fin tragique de Bayezid, le grand-vizir Roustem-Pascha, gendre de Souleïman, était mort d'une hydropisie [1]; il avait vainement employé l'influence du pouvoir qu'il avait su conserver même après la mort de Roxelane, à défendre contre les intrigues de Sélim l'infortuné Bayezid que ne purent sauver les stériles sympathies du peuple. Après Ibrahim, Roustem est celui des grands-vizirs du règne

[1] Busbek, *ep.* IV : *Aqua extinctus intercutea.*

de Souleïman qui mérite le plus de fixer notre attention, car Mohammed Sokolli appartient moins à ce règne qu'à ceux de Sélim II et Mourad III [1]. L'administration de Roustem embrasse un espace de quinze ans, et ne fut interrompue que deux années, lorsqu'à la mort du prince Moustafa les murmures des janissaires rendirent nécessaire son éloignement momentané. Il s'appliqua, pendant cette longue gestion des affaires, à enrichir le trésor du Sultan et le sien, ce qu'il fit au grand détriment de l'État, en introduisant le premier la vénalité des charges, et en ouvrant ainsi la porte à la corruption dans toutes les branches de l'administration. Cependant son système financier et administratif était préférable à celui de ses successeurs, soit à cause de la stabilité relative des fonctionnaires dans leurs emplois, soit en raison du taux auquel on conféra ces emplois, lequel paraîtra fort modique, comparativement à celui que l'exigence croissante des grands-vizirs imposa dans la suite. Ainsi il n'avait taxé le gouvernement d'Egypte qu'à dix mille ducats, et avait adopté pour les autres un tarif en rapport avec leurs revenus, qu'il connaissait parfaitement. Le beglerbeg d'Erzeroum avait voulu reconnaître, par le don d'un cheval de race et de cinq mille ducats, sa nomination à ce gouvernement, l'un des moins lucratifs de l'empire; mais Roustem n'accepta que le cheval et

[1] Roustem fut nommé grand-vizir en 1544, destitué en 1553, reprit ses fonctions en 1555, et les conserva jusqu'à sa mort en 1561. C'est à tort qu'Ali a fixé la date de sa première nomination à 947 (1540), et celle de sa mort à 966 (1558). Voyez Solakzadé et Hadji Khalfa.

trois mille ducats, et renvoya au beglerbeg le surplus de la somme. C'est dans cet esprit d'avarice et d'équité qu'il demanda à Busbek des sommes d'argent en retour de son entremise officieuse pour lui obtenir une paix favorable, et qu'il les lui rendit ensuite parce qu'il n'y eut pas de traité conclu. Le caractère de Roustem était naturellement sombre et sévère, et la rudesse affectée de ses manières était en parfaite harmonie avec les dispositions de son esprit [1]. Chaque parole qui sortait de sa bouche était un ordre; des poëtes lui ont même reproché de n'avoir jamais ri. Roustem remplit non seulement les caisses publiques, mais encore le trésor particulier du Sultan, ceux du harem et des domaines, et créa le fonds de réserve déposé dans les Sept-Tours. Il y avait aux finances une chambre qui portait cette inscription : *Trésor amassé par les soins de Roustem.* Il laissa lui-même à sa mort une fortune immense; nul grand-vizir n'avait avant lui entassé autant de richesses. Sa succession consistait en huit cent quinze fermes dans la Roumilie et l'Anatolie, quatre cent soixante-seize moulins à eau, dix-sept cents esclaves, deux mille neuf cents chevaux de bataille, onze cent six chameaux [2], cinq mille kaftans et habits d'honneur richement brodés, huit mille turbans [3], onze

[1] Busbek, *ep.* IV : « Rustenus semper avarus, semper sordidus, et qui » primum utilitatis et pecuniæ rationem duceret. — Rustenus semper tristis, » semper atrox sua dicta pro edictis habere volebat. »

[2] Ali compte mille cent six chameaux, qui formaient plus de cent quatre-vingt-trois rangs.

[3] Diez, qui en compte quatre-vingt mille, a mis un zéro de trop, ainsi qu'à l'occasion des huit mille Korans. Voyez ses *Mémoires sur l'Asie.*

cents bonnets en drap d'or, deux mille neuf cents cottes-de-mailles [1], deux mille cuirasses, six cents selles garnies d'argent, cinq cents autres incrustées d'or et de pierres précieuses, quinze cents casques plaqués d'argent, cent trente paires d'étriers en or [2], sept cent soixante sabres ornés de pierres précieuses, mille lances garnies d'argent [3], huit cents korans, dont cent trente enrichis de diamans, cinq mille volumes de différens ouvrages, soixante-dix-huit mille ducats, trente-deux pierres fines représentant une valeur de cent douze charges de mulet (c'est-à-dire onze millions deux cent mille aspres); l'argent comptant qu'on trouva chez lui fut estimé à mille charges (cent millions d'aspres, ou deux millions de ducats). Cependant Roustem avait employé une grande partie de sa fortune en constructions d'utilité publique, et avait fondé une mosquée, une académie et une cuisine pour les pauvres à Constantinople, à Rousdjouk et à Hama.

Le second vizir, Ali, qui succéda à Roustem dans la dignité de grand-vizir, avait un caractère entièrement opposé; il était affable, populaire et plein de générosité [4]; fils d'un Dalmate de Brazza, il avait fait partie, avant la conversion de son père à l'islamisme, de la levée forcée de chrétiens qui se faisait annuelle-

[1] *Sirh*, cottes-de-mailles.

[2] Non pas cent vingt étriers, comme le dit Diez, ce qui ne ferait que soixante paires.

[3] Des lances, et non pas des sabres, comme l'a traduit Diez.

[4] « Diversi Bassarum Hally et Rusteni mores, dispar ingenium, vita ill[i] » sine sordium suspicione, non metus, nec ejus comitas et facilitas apu[d] » principem reprehensionem haberet. » Busbek, *ep.* IV, p. 294.

ment pour recruter les janissaires. Par la protection de son parent, Khasta-Ali, kiaya du grand-vizir Ibrahim-Pascha, il entra au seraï, d'où il sortit pour être élevé au rang d'aga des janissaires; il fut ensuite investi du gouvernement d'Égypte, avec le titre de vizir ou pascha à trois queues. Son embonpoint l'avait fait surnommer le *Gras* ou le *Gros;* mais la légèreté et l'activité de son esprit contrastait singulièrement avec son extérieur. L'histoire des vizirs rapporte plusieurs de ses saillies, et entre autres celle qu'il adressa au molla Hilali de Karaman. Celui-ci était infatué de ses connaissances, et avait l'habitude de dire que les autres oulémas ne savaient que les douze sciences [I] enseignées dans le cours d'études de l'académie, tandis qu'il en possédait pour sa part six fois autant; il prétendait même que les livres qu'il avait écrits pouvaient remplir le monde entier. Cette outrecuidance fit dire à Ali qu'il serait assez difficile au molla Hilali de remplir l'univers de ses écrits; mais que tout ce fatras [II] suffirait peut-être pour combler le canal de Galata, de sorte qu'on pourrait le passer à pied sec; après ce bain de mer, ajouta-t-il, la science du molla, devenue plus nette, pourrait être profitable à la ville et à l'Etat. Par son affabilité et son habileté naturelle, qu'avaient encore développées l'âge et l'expérience, Ali facilita beaucoup les négociations de l'ambassadeur Busbek [1]. Il se montra avec lui aussi prévenant et aussi accom-

[1] « A quo tempore magna mihi intercessit cum eo Bassa (Ali) familiaritas » perpetuaque de pace actio. » *Ep.* IV.

modant que Roustem avait été rude et opiniâtre [1], au point que souvent les Turcs se plaignaient d'être obligés d'attendre dans l'antichambre la fin de ses conférences avec l'ambassadeur. « Je sais bien, dit un jour Ali à Busbek qui le pressait de conclure la paix, que mon vieux maître a besoin de repos, mais le repos n'est pas moins nécessaire à l'empereur. Quand on désire le salut et le bonheur des peuples, il ne faut pas rappeler au combat le lion endormi. Les ames des princes sont comme des miroirs : si ceux-ci réfléchissent les objets qu'on leur présente, les ames des princes reflètent, pour ainsi dire, les insinuations de leurs conseillers. De bons ministres doivent chercher à concilier tous les intérêts, de même que les bons cuisiniers cherchent à apprêter des mets qui conviennent à tous, et non pas seulement à tel ou tel convive. » Ces dispositions amicales ne furent point changées par la nouvelle d'une invasion de troupes allemandes en Moldavie, et la première année des fonctions d'Ali vit se terminer heureusement les négociations par une paix de huit ans. Le drogman de la Porte, Ibrahimbeg, qui, sous Roustem, avait perdu sa place sur les instigations de l'envoyé français, Lavigne, et l'avait recouvrée par l'intercession de Busbek, se rendit très utile à l'ambassadeur en cette occasion. Busbek demanda son congé et l'envoi du drogman Ibrahim à Vienne pour soumettre les propositions de la Porte

[1] « Quæ Rustenus colloquia mecum brevissima habere solitus erat Haly » dabat operam, ut in plures horas extenderet et multa humanitate con- » diret. » *Ep.* IV.

à l'approbation de l'empereur ; avant son départ de Constantinople, il ne fut pas invité à un dîner de cérémonie au diwan, parce que le traité n'avait pas encore reçu la sanction de l'empereur, mais le grand-vizir lui envoya un habit d'honneur, un cheval arabe, de la thériaque d'Alexandrie et du baume de la Mecque (17 août 1562).

La ratification des conventions passées entre Busbek et le grand-vizir Ali fut signée par l'empereur, à Prague, le 1er juin de la même année [1]. D'après les clauses du traité, Ferdinand consentait de nouveau au paiement d'un tribut annuel de trente mille ducats, et renonçait à toutes les places de Transylvanie; il promettait en outre de s'entendre avec le fils de la reine Isabelle à l'égard des places hongroises. Melchior Balassa, Nicolas Bathory et les autres vassaux qui étaient rentrés ou qui rentreraient par la suite dans leur devoir envers Ferdinand, étaient compris dans la paix, dont l'observation serait enjointe aux sandjaks, voïévodes, begs et autres chefs préposés à la garde des frontières. Toute transgression du traité serait sévèrement réprimée; ceux qui s'empareraient d'une place à force armée seraient punis de mort, et la place en outre immédiatement rendue. Chacune des deux puissances était libre de fortifier les places situées sur son territoire, mais non pas celles appartenant à l'autre. Contrairement à l'équité, la place de Tata ne fut pas

[1] *Declaratio et confirmatio conditionum pacis cum Turchis.* Prague, 1 juin 1562. Archives I. R.

rendue; mais du moins il fut expressément stipulé que les Turcs ne profiteraient pas de cette position pour inquiéter les châteaux et les paysans de l'autre côté du Danube. Ceux qui avaient payé jusque-là des impôts aux deux parties devaient continuer à les payer, mais sans que de part ni d'autre on pût leur imposer une augmentation. Des commissaires devaient être nommés pour régler les différends qui pourraient naître relativement à la démarcation des frontières; les brigands devaient être livrés à la justice, les duels défendus, et l'agresseur puni sur la dénonciation de l'adversaire. Enfin les ambassadeurs, chargés d'affaires et délégués de l'empereur, auraient le droit d'entretenir autant d'interprètes que bon leur semblerait. C'est à ces conditions que la paix fut renouvelée pour huit ans [III]. Le drogman de la Porte, Ibrahim (le renégat polonais Strazzeni), qui s'attribuait le titre de premier interprète de l'empereur [1], se rendit avec Busbek à Francfort, où il remit à Ferdinand, avec ses lettres de créance, la ratification du Sultan, et lui offrit quatre chameaux, un cheval, une boîte de baume, un tapis, une paire d'étriers plaqués d'argent et deux coupes d'agate [2]. L'acte ottoman différait en plusieurs points très-essentiels de l'acte rédigé en latin. La

[1] *Summus interpres.*

[2] Istuanfi, l. XII, dit : « Relatio sive sermo legati pacifici, Ebraimi Strotschenii, Poloni, a Solimano Turcarum imperatore ex Constantinopoli ad Christianorum Cæsarem Ferdinandum ejus nominis primum destinati apud Francofortum Mœni coram statibus Imperii ibidem præsentibus lingua Slavonica recitatus, anno 1562 die 27 novembris. » *Appendice du Rapport* de Busbek.

Sultan n'avait compris dans le traité que Balassa, Bathory, ceux des barons qui étaient déjà rentrés sous la domination de Ferdinand, et non ceux qui y rentreraient par la suite; il avait aussi stipulé l'extradition des réfugiés, tandis que dans l'acte impérial il n'était question que des rebelles et des brigands, et avait également étendu le traité aux voïévodes de Moldavie et de Valachie, dont Ferdinand n'avait fait aucune mention. Enfin il n'y prenait pas, comme l'avait fait l'empereur, l'obligation de cesser les travaux de fortification. L'article concernant les paysans était conçu en des termes qui laissaient supposer que les propriétaires de Szigeth ne pouvaient rien exiger de leurs paysans à Tolna et Mohacz. Le drogman présenta ensuite un mémoire dans lequel on demandait quatre-vingt-dix mille ducats comme représentant l'arriéré de trois années de tribut, et la restitution de quelques prisonniers turcs, désignés par la veuve de Roustem, en échange de l'Espagnol don Alvaro, qu'on avait mis en liberté à Constantinople [1]. L'empereur éluda ces diverses demandes en disant qu'il enverrait sa réponse au Sultan par un ambassadeur; qu'on ferait des recherches à l'égard des prisonniers, mais que les erreurs commises dans l'acte turc devaient avant tout être rectifiées. L'article des quatre-vingt-dix mille ducats, pour lequel Busbek s'était à

[1] « Ibrahimus orator Turcicus exhibet Cæsareæ Majestati binas litteras Principis sui, unæ credentiales, alteræ confirmatoriæ pacis, quæ collatæ cum his, quas majestas Cæsarea misit, discrepant. » *Acte original*, dans les Archives I. R.

peu près engagé, fut passé sous silence [1]. Le séjour d'Ibrahim à Francfort dura treize jours, pendant lesquels il fut reçu deux fois par l'empereur; à sa seconde audience, il reçut la promesse d'un présent semblable à celui qu'on avait donné à son prédécesseur Younizbeg. Les réponses à ses lettres de créance et à ses notes lui furent expédiées de Spire [2].

A l'époque de cette mission du renégat Ibrahim arriva à Constantinople une ambassade persane envoyée par le schah, en retour de celle que le Sultan avait chargée de lui apporter les quatre cent mille ducats, salaire de l'assassinat du prince Bayezid. Cette ambassade n'offrit que de modiques présens, savoir : sept tapis de peu de valeur, un exemplaire du Koran, cinq grands plats de porcelaine et une boîte de bézoard [3]. Les présens que le grand-vizir fit en son propre nom à l'ambassadeur furent bien plus brillans; il lui donna deux habits de drap d'or, six vases et six plats d'argent, deux beaux chevaux, qui à eux seuls dépassaient déjà la valeur totale des présens offerts par celui-ci, et revêtit vingt-cinq personnes de

1 *Responsum Ferdinandi ad Ibrahimum ddo.* 13 *december* 1562, et *Summarium relationis Busbequii*, aux Archives I. R.

2 *Ferdinandus ad Albertum de Wyss*, le 13 décembre 1562, daté de Spire, aux Archives I. R. Ferdinand remercie la Porte de la mise en liberté de don Alvaro, et se plaint de ce qu'on exige pour la délivrance de Belek la cession de quelques-uns de ses châteaux à Zapolya. L'*Exemplum responsi pro Ibrahimo serenissimi principis Turcarum Summo interprete* se trouve aux Archives I. R.

3 « Una scatola di lacrime di cervo. » *Rapport* de l'agent secret de Ferdinand à Constantinople, aux Archives I. R.

sa suite de kaftans brodés d'or [1]. Le Sultan admit l'envoyé du schah à une audience solennelle et lui fit remettre un nombre égal de vêtemens d'honneur, de vases d'argent et de chevaux, en y ajoutant la somme de cent cinquante mille aspres [2]. Les instructions de l'ambassadeur lui prescrivaient de demander : 1° des secours contre les Turkomans et les Ouzbegs; 2° le libre passage des pélerins persans qui se rendraient à la Mecque, par le territoire turc; 3° la permission pour le père de l'ambassadeur, qui faisait partie de sa suite, de passer le reste de ses jours à Jérusalem; 4° l'extradition des cinq fils du khan de Bidlis, qui s'étaient soustraits au pouvoir du schah, en se réfugiant à Bagdad. La première de ces demandes fut refusée, par la raison que la religion ne permettait pas d'assister les Persans, qui étaient des Schiis (hérétiques), contre les Ouzbegs (Sunnis, comme les Ottomans); à la seconde, on objecta que les pélerins persans pouvaient être pillés par les Arabes, circonstance qui pourrait amener une nouvelle rupture de la paix; la troisième échoua encore comme contraire aux usages; on accorda seulement la quatrième, parce que ni la religion ni les usages ne s'y opposaient, et que l'extradition du prince Bayezid avait donné droit de prétendre à une sorte de réciprocité.

Peu de temps avant l'arrivée de l'ambassadeur

[1] « 25 gentiluomini suoi, una veste d'oro per cadono et al detto ambassador un baril et un Oramin d'argento, e 6 vasi e 6 piatti d'argento. » Voyez Archives I. R.

[2] « 150,000 aspri, che fanno tre mille scudi. » Voyez le même *Rapport*.

persan, on avait célébré à Constantinople le mariage de trois princesses, petites-filles de Souleïman : les deux premières, âgées de seize ans, étaient filles de Sélim, et la troisième, du prince Moustafa; celle-ci épousa Abdoulkerim, aga des janissaires; l'une des filles de Sélim, appelée Esmakhan, fut mariée au second vizir, Mohammed Sokolli, l'autre au kapitan-pascha Pialé. C'est à l'occasion de ces deux derniers mariages qu'on se dispensa d'offrir à Busbek le dîner de cérémonie usité au départ d'un ambassadeur; on prétexta que la fille de Souleïman, veuve de Roustem, occupée du mariage de ses nièces, ne permettait à aucun membre de la famille de s'éloigner [1]. Cette princesse avait combattu autant que Roustem son époux les prétentions de Sélim à la succession; mais, en apprenant l'exécution de Bayezid, elle demanda à son père la permission de se retirer à l'ancien seraï, et elle se réconcilia avec l'héritier présomptif [2]. Elle engagea ensuite le grand-vizir Ali à une grande expédition maritime contre Malte, et promit d'armer à ses frais quatre cents galères; mais Souleïman et Sélim s'opposèrent à ce projet pour ne pas priver la jeune mariée de la présence de son époux [3]. Le grand-vizir n'aimait pas le kapitan-

[1] « Prandium excusantes, quod Rustemi uxor apparandis nuptiis neptium » e fratre Selimo muliebri more sit intenta, nullum cognatorum avocari pa- » teretur. » *Rapport* de Busbek du 17 août 1562, aux Archives I. R.

[2] « La moglie di Rustem ha ricercato il Bassa di far, che il signor suo » padre la ricevi nel Seraglio e di reconciliarla col Selimo. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, aux Archives I. R.

[3] « S. Selim per sodisfar la figliuola maritata col capitano del mar pensa » col Sr. non mandar fuor l'armata, e il Bassa per l'odio portato ad esso

pascha, à qui il voulait enlever sa place pour la donner à l'aga des janissaires; mais Pialé était trop bien établi dans la faveur du Sultan pour concevoir des craintes sérieuses à cet égard. Souleïman, déjà profondément affligé de la révolte, de la fuite et de l'exécution de Bayezid, ne l'était pas moins des débauches de Sélim; il lui écrivit une lettre dans laquelle il l'exhortait à changer de conduite, à s'abstenir de vin, et enfin à mieux observer les préceptes du Koran. Sélim, au lieu de suivre ce conseil, destitua l'envoyé de son père, pour le punir du message dont il avait été porteur [1]. Souleïman, irrité de la résistance de son fils, fit mettre à mort Mourad-Tschelebi, qui passait pour le compagnon des débauches du prince; il chargea deux kapidji-baschis (chambellans) de faire part à Sélim de cette exécution, et de transmettre à Mourad, fils de Sélim, l'ordre de partir sans délai pour son sandjak. Sélim dévora sa colère, et feignit une soumission parfaite à la volonté de son père [2]. Mourad demanda à son beau-frère, le kapitan-pascha, une galère, à l'effet de se rendre dans son gouvernement; mais Souleïman ne permit d'envoyer qu'une galiote.

» capitano dice, che consigliera al Sr. far capitano l'aga dei Janiceri. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, aux Archives I. R.

1 « Il Sgr. mandò a esortar S. Selimo di non bever vino, e Selimo ha » privato di grado quello, che li ha fatto l'Ambassata. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 14 novembre 1562, aux Archives I. R.

2 « Mando il Sgr. due Capigi informar Selim haver fatto tagliar la testa a » Murad Celebi, e Selimo dissimulò il dispiacer che ne presse — professa » per li Capigi obedienza al padre. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du mois de décembre 1562.

Le 30 novembre 1562, Ibrahim, ambassadeur de la Porte à Francfort, assista au couronnement de Maximilien, roi des Romains. Dans la première moitié de cette année, pendant les négociations de Busbek à Constantinople, et même après le départ de ce dernier, les hostilités avaient continué entre plusieurs commandans des frontières, hongrois et ottomans. Roustem, beglerbeg d'Ofen, et le sandjak de Temeswar, avaient attaqué avec leurs forces réunies les villes de Szathmar et Neméthi, séparées par la rivière Szamos; mais forcés de se retirer devant leurs vaillans défenseurs Melchior Balassa et Zay, ils s'étaient bornés à les incendier. Jean Balassa, voulant opérer une diversion dans les forces de l'ennemi en faveur de son frère enfermé à Szathmar, marcha avec quatre mille fantassins et mille cavaliers sur Szécsény, dont Mahmoud avait remis le commandement à Saswar, afin de se rendre lui-même au siége de Szathmar. Saswar envoya en toute hâte le capitaine Beschir (odabaschi) à Fülek, avec la mission de demander des secours à Hasan Prodovich. Celui-ci accourut avec la promptitude de l'éclair à la tête de huit cent dix cavaliers, et battit Balassa, auquel il fit éprouver une perte de près de huit cents hommes. Jean Crusich, commandant de Carpon, Thomas Palfy et d'autres officiers, furent faits prisonniers et envoyés au Sultan [IV] (14 juillet 1562). Cette défaite des Hongrois fut compensée par la reprise du château d'Hegyesd dans le palatinat de Szalad sur le lac Balaton, et par la victoire de Zriny sur Arslanbeg de-

vant Szigeth. Le palatin Nadasdy et Ekhard, comte de Salm, commandant de Raab et fils de l'immortel défenseur de Vienne, firent prisonniers les quatre-vingts hommes composant la garnison du château d'Hegyesd, et en détruisirent de fond en comble les ouvrages. Nicolas Zriny passa la Drave entre Babocsa et Temes avec mille cavaliers et deux mille fantassins, pour anéantir les travaux de fortification commencés à Monoslo, de l'autre côté de la Drave, par Arslan-beg, fils de Yahya-Pascha et frère du beg de Szécsény. Les Ottomans, quoique supérieurs en nombre, furent saisis d'une terreur panique à l'arrivée de Zriny, et s'enfuirent; Arslan lui-même, après avoir crevé un cheval, ne parvint qu'avec peine à se sauver, et fut obligé de laisser à l'ennemi ses harnais en or, ses chiens de chasse, quatre faucons et deux canons de gros calibre. Le siége de Szathmar avait été abandonné faute de vivres. Le vieux Malkodsch mourut peu de temps après, et son corps enveloppé d'une serpillière fut transporté par ses soldats à Herzegovine, où il fut déposé dans le tombeau de ses pères. Vers le même temps, le gouverneur d'Ofen mourut de la peste dans cette ville, et fut remplacé par Arslan-Pascha, sandjak de Poschega. Une affaire funeste pour les Hongrois fut celle du brave Bebek, qui donna dans un piége que lui avait tendu Hasan Prodovich, sandjak de Fülek. Un renégat, qui de mahométan s'était fait chrétien, avait ensuite repris le turban, et qui, dans cette circonstance, prétendit vouloir embrasser de nouveau la foi chrétienne, fut l'ins-

trument dont se servit Hasan pour attirer le chef hongrois dans son embuscade. Ce fut sur les conseils de ce renégat que Bebek, Sárkœzy et Magóczy, accompagnés de Rakoczy, Hangony, Bokry et Peikesch, s'engagèrent dans la forêt du château de Balogh situé non loin de la rivière Rima; tout d'un coup ils se virent entourés de troupes turques et obligés de se rendre à discrétion. Sárkœzy, qui avait arrêté, au mépris du droit des gens, Mohammed-le-Long, capitaine des cavaliers de Pesth, ainsi que le tschaousch Hedayet, renégat saxon de Transylvanie, et qui les avait vendus à Bebek en échange du château de Boldogh, fut maltraité par Hasan lui-même à coups de massue, et expira dans les plus affreux tourmens; Magócsy fut mis en liberté moyennant une rançon de quatorze mille ducats, dont le juge de Debreczin garantit le paiement; Rakoczy et Hangony furent relâchés pour la modique somme de deux mille écus. Mais Bebek fut emmené prisonnier à Constantinople, bien qu'il eût fait donner la liberté à Mohammed-le-Long et au tschaousch Hedayet. Hasan ne reconnut cet acte de générosité, qu'en lui accordant la délivrance de Bokry, et en lui permettant de charger ce dernier d'un message pour sa femme et ses enfans; il rendit le jeune Peikesch à Magócsy pour un casque d'or. Bebek arriva à Constantinople un mois avant le départ de Busbek; on lui assigna d'abord pour domicile la maison du troisième drogman, nommé Ferhad, qui avait été mêlé à toutes les affaires de Transylvanie, et qui prenait le titre de très-humble drogman, plus

modéste à coup-sûr que celui de drogman suprême [1]. Ce fut en vain que Gaspar Baches, ambassadeur de Transylvanie, intercéda pour Bebek; lui-même rejeta la condition qu'on lui imposait de changer de religion. Il fut donc enfermé à la Tour-Noire du château d'Asie (13 octobre 1562) [2]. Hasan, sandjak de Fülek, essaya, mais sans succès, de s'emparer du comte Nicolas Zriny. La fortification de Monoslo fut continuée; les martoloses poussèrent leurs incursions jusqu'en Styrie, et emmenèrent prisonniers des habitans de Luetenberg [3].

Pendant ces démêlés sur les frontières de Hongrie, des événemens d'une plus grande importance se passaient en Moldavie. Le prince régnant de ce pays, Alexandre, en fut expulsé par un aventurier, qui, d'abord soutenu secrètement par Ferdinand, finit par être publiquement reconnu par la Porte. Jean Basilicus, né à Candie d'un capitaine de navire, fut adopté par Jacques Heraclides, qui s'était arrogé le titre de despote de Samos, Paros et autres îles de la mer Egée.

1 *Humillimus interpres*, par opposition à *summus interpres*.

2 « 13 oct. finito Divano meridiano fere tempore Georgius Bebecus ad » castellum maris nigri deductus; Transylvanus litteratus (Ferenz Diack) nil » intentatum reliquit, ut hominem liberaret et ad Transylvani fidem cum » omnibus castellis traduceret. » *Rapport* d'Albert de Wyss du 27 octobre 1562. Le chargé d'affaires de Transylvanie voulut persuader à la Porte que, si Bebek était gracié, Pereny, Gabriel et d'autres barons hongrois abandonneraient le parti de l'empereur.

3 *Rapport* d'Albert de Wyss, de Constantinople, avec la note adressée à Ali-Pascha le 17 septembre 1562, aux Archives privées I. R. : 18 *junii Martolossi captivos a Luetenberg abduxere.*

En vertu de cette adoption, l'empereur Charles-Quint non seulement reconnut Basilicus comme despote de Samos et Paros (possessions cependant sur lesquelles lui-même n'avait aucun droit), mais il le fit encore palatin et lui conféra le pouvoir de nommer des docteurs, des protonotaires et des poëtes couronnés. Basilicus entretenait une correspondance avec Mélanchthon ; il publia à Wittemberg un ouvrage historique en latin, et éleva, avec le consentement de l'empereur, quelques poëtes au rang de poëtes couronnés. Il se rendit ensuite, par la Pologne, en Moldavie, où il se fit passer d'abord pour un parent de la princesse Roxandra, épouse du prince régnant, puis pour un descendant des Héraclides, ancienne dynastie de princes moldaves, en produisant, à l'appui de cette prétention, un arbre généalogique qu'il avait lui-même fabriqué. Cependant, forcé de s'enfuir, il se réfugia en Pologne chez Albert Lasczky, palatin de Siradie, qui lui avança dix mille ducats pour lever des troupes. Il échoua dans sa première tentative contre le trône de Moldavie, mais il réussit dans la seconde, qui fut soutenue secrètement par Ferdinand (10 novembre 1562) [1]. Accompagné de seize cents cavaliers, il parvint, après quelques escarmouches, à expulser le voïévode Alexandre. Le grand-vizir Ali-Pascha reprocha cette invasion à Busbek, et le Sultan s'en plaignit par une lettre autographe, que le tschaousch Mohammed porta à Prague, et à laquelle Ferdinand

[1] « Litteræ Cæsaris ad Jacobum Basilicum Heraclidem, despotam Sami, Paros et Moldaviæ voivodam. Pragæ, 3 februarii, » aux Archives I. R.

répondit par d'autres récriminations. Alexandre s'était réfugié à Constantinople; mais il y était venu les mains vides, tandis que les envoyés de son adversaire s'étaient trouvés en mesure d'offrir à la Porte quarante mille ducats au lieu du tribut ordinaire de trente mille; grâce à cette augmentation, Basilicus fut reconnu voïévode de la Moldavie, et investi par un tschaousch ottoman du drapeau et du glaive, de la massue et du kouka. Bientôt après, un autre tschaousch lui apporta l'ordre de congédier une partie des troupes étrangères, et de les réduire à trois cents lanciers hongrois et à trois cents gardes-du-corps. Le voïévode se soumit de si bonne grâce à cet ordre, qu'il fut soupçonné de l'avoir lui-même provoqué. Mais cette mesure ne contribua pas à le rendre populaire, non plus que les exactions sans nombre qu'il commit pour remplir son trésor, et les innovations avec lesquelles il bouleversa les anciennes coutumes du pays; c'est ainsi qu'il prit un grand candélabre d'argent à un couvent pour en faire de la monnaie, qu'il imposa aux habitans une contribution d'un ducat par tête, qu'il apporta des restrictions à l'usage généralement reçu du divorce et punit la bigamie de mort; d'un autre côté, il appela les Allemands Sommer et Gaspard Peucer, gendre de Melanchthon, pour organiser une école, et fonda une bibliothèque. Il fit répandre le bruit par ses affidés qu'au matin du jour de Noël, trois anges portant trois couronnes d'or lui étaient apparus, comme présage de sa domination future sur trois royaumes (la Moldavie, la

Valachie et la Transylvanie); lui-même se mit sur la tête une couronne d'or et changea son nom de Jacques contre celui d'Ivan, plus populaire en Moldavie. Cependant les boyards, revenus de leur effroi, complotèrent l'assassinat des soldats hongrois et des colons allemands, appelés malgré eux dans leur pays. Ils réussirent à faire partir les premiers pour la frontière, en répandant la fausse nouvelle d'une invasion des Tatares; les seconds, pour la plupart ouvriers tirés du fond de l'Allemagne, furent simultanément assassinés par tout le pays. La fille naturelle du despote fut tuée dans son berceau, sa mère reléguée dans un couvent; les femmes des partisans d'Ivan, qui s'étaient enfermées avec lui à Suczawa, furent toutes massacrées; des Arméniennes, coupables seulement d'avoir prié pour son salut, furent poursuivies avec un acharnement implacable. Les trois chefs principaux des conjurés, Bernowsky, Moczog et Stroitza, conférèrent la couronne à un certain Tomza, ancien inspecteur des magasins du despote. Celui-ci, craignant la rivalité de Démétrius Wischnjewetzki, hetman des cosaques, l'attira dans le pays, le fit prisonnier ainsi que son lieutenant Piasek, et les envoya tous deux à Constantinople, où ils périrent sur le gibet. Au troisième mois du siége de Suczawa, un sandjak turc arriva avec cinq cents hommes, et somma le despote de se rendre, en lui offrant un sauf-conduit. Bien qu'il se méfiât de cette proposition, Ivan se vit contraint de l'accepter par les démonstrations menaçantes de la garnison de la place. Après avoir en peu de mots

reproché à ses troupes leur lâche parjure, il monta à cheval et sortit de la ville. Conduit devant Tomza, celui-ci le tua d'un coup de massue (9 novembre 1563). Tomza parut d'abord vouloir faire grâce à Démétrius, fils de l'usurpateur; il l'admit à sa table, et lui offrit le pain coupé en forme de croix, ce qui passait pour un gage d'amitié chez les Valaques. Toutefois, le lendemain, il lui fit échancrer la narine droite par le bourreau, en disant que c'était l'usage du pays à l'égard des parens des princes détrônés, pour leur ôter tout espoir à leur succession. Cependant Tomza ne put obtenir d'être confirmé par la Porte dans la principauté de Valachie, et l'ancien voïévode, Alexandre, recouvra son trône et la protection du Sultan [1].

Un an s'était écoulé depuis la conclusion du traité de paix entre Ferdinand et la Porte; mais les incursions des Turcs sur la frontière n'avaient pas cessé, et les difficultés, relatives aux différences de rédaction entre les deux actes turc et latin, n'avaient encore eu aucune solution. Herbard d'Auersberg, qui trois ans auparavant avait répondu à une irruption des Turcs en Carniole par une invasion sur le territoire ennemi, dans laquelle il avait tué les chefs ottomans Deli Mohammed et Hasan, et enlevé deux mille moutons, s'avança alors jusqu'à Costenoviz à la poursuite d'un corps détaché de Turcs, qui se retira avec une perte

[1] Gratiani et Sigler, et d'après eux Engel, *Histoire de la Moldavie*, p. 211; mais Engel se trompe en disant que Tomza avait demandé sa confirmation à Roustem, qui était mort un an auparavant.

de quelques centaines d'hommes. Ferdinand charge le secrétaire d'ambassade Albert de Wyss, resté Constantinople après le départ de Busbek, de fair des représentations relativement à ces violations d la paix et aux changemens introduits dans le texte dı traité turc. Souleïman, de son côté, ne voyait pa sans colère que la somme promise sous le titre de présent n'eût pas encore été envoyée; mais elle fut enfin apportée par l'internonce, Paul Palyna [1], et Albert de Wyss fut accrédité auprès de la Porte en qualité d'ambassadeur résident. Un mois après son arrivée (12 octobre 1563), Palyna remit une partie du présent en un diwan solennel, et fut congédié dans les premiers jours du mois suivant (8 novembre 1563), après avoir reçu du grand-vizir un acte amendé, qu'il n'accepta toutefois que sous la réserve de le soumettre à l'examen de l'empereur. Il y avait entre les deux souverains de nombreuses contestations sur l'égalité de leurs droits de corvée en Hongrie, et sur la mise en liberté des prisonniers. Le grand-vizir exigeait que l'empereur empêchât dorénavant les dévastations des heiduques de Szigeth, Erlau et Gyula; quant aux prisonniers hongrois Bebek, Thomas Paly et Crusich, il refusait d'aborder la question de leur mise en liberté, avant qu'on eût rempli les conditions stipulées

1 « Credentiales pro Alberto de Wyss (Prague, 17 juillet 1563) ut munu » honorarium deferat, dein munere oratoris ibi fungatur, — qui tempor » Busbequi in illa legatione desudavit; quare omissa in præsens cura aliu » mittendi hoc onus obeundæ legationis illi imposuimus, partem vero mu » neris Palynæ ferendum dedimus. » Archives I. R.

pour la rançon des Espagnols Alvaro et Sanchio, et qu'on eût acquitté le solde de la somme promise dans le traité. Albert de Wyss fut chargé en même temps de négocier une paix de huit à dix ans pour Philippe II d'Espagne, car les ouvertures antérieures de Franchi, de Khios et de Vargas étaient demeurées sans résultat. Ali-Pascha consentit à cette nouvelle demande, sous la condition que le reste de la somme convenue serait d'abord versé. Un colonel français, Corse de naissance, apporta des lettres du roi de France et de la reine, et demanda l'assistance d'une flotte ottomane pour soumettre l'île de Corse et la rendre tributaire de la Porte [1]; mais il ne réussit pas dans sa mission, non plus qu'un agent génois qui vint proposer un traité avec la république de Gênes; le diwan déclara évasivement à ce dernier que la république devait à cet effet accréditer un plénipotentiaire. L'envoyé de Florence eut plus de succès dans ses négociations, qui amenèrent le renouvellement de la capitulation déjà conclue avec Bayezid II et Sélim Ier. D'après les clauses de ce traité, Florence jouissait dans tous les États du Sultan des mêmes droits que Venise; elle avait le privilége du commerce des soies avec Brousa [2]; ses négocians dans les Etats ottomans ne

[1] « Pietro Corso colonello del re di Francia e stato da Hali Bassa, e gli » ha dato una lettera di credenza del re di Francia et l'altra di quella Seren. » Regina — domanda l'armata del Gran Turco per haver Corsica, promette » detto Corso di pagar tributo al Gran Turco. »

[2] L'acte entier se trouve dans l'appendice du *Journal* de Souleïman, nº LXXI.

dépendaient que de la juridiction de consuls nommés par elle, et la libre navigation de la Mer-Noire était accordée à son pavillon. A cette époque, les ambassades polonaises étaient très-fréquentes; après celle de Brzozowski [1], le Sultan avait reçu dans son camp d'Amassia celle de Simon, staroste de Lemberg; l'année suivante, Yazlowiecky se présenta aussi en qualité d'ambassadeur, pour entamer des négociations par rapport aux affaires de Valachie et aux droits de pâturage. La mission de Nicolas Brzeski, qui eut lieu deux ans plus tard, avait le même but, ainsi que celle de Nicolas Sieniawski; ce dernier et Hasanbeg furent enfin chargés de régler les questions en litige [v]. Le tschaousch Ali fut envoyé à Venise pour terminer quelques différends entre le Sultan et la république [2]. Les rapports avec les cours de l'Asie n'étaient pas moins fréquens: nous mentionnerons notamment l'ambassade du roi indien d'Assi, qui demanda des secours d'artillerie contre les Portugais [3]. Enfin, tandis qu'une députation des principaux habitans d'Alger sollicitait le rappel du gouverneur [4], une autre députation de

[1] L'an 1554.

[2] Dans les *Scritture turchesche*, parmi les *Actes vénitiens* aux Archives I. R., on trouve trois lettres de Souleïman au doge; la première: *Lamenti del Signor contro il Console di Lepanto et altri;* la seconde: *Commandamento a Ali Ciaus per la ricuperazion delli uomini tolti da Cortogli;* la troisième est un reçu de vingt-cinq mille ducats, que Barbarigo avait stipulés pour la galère prise à Valona, daté du 1 silkidé 971 (1563).

[3] « Giunto dall' Indie ambassadore del Re d'Assi domanda artigleria per » difendersi dai Portogesi. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 12 juin 1562.

[4] « Li Turchi d'Algir hanno mandato a Constantinopoli quel Re come

Tunis implorait des secours pour conquérir la Goletta [1].

Pendant l'équinoxe d'automne de la même année (20 septembre 1563), les environs de Constantinople furent submergés par la plus terrible inondation dont l'histoire ottomane fasse mention ; on ne peut la comparer qu'à celle qui faillit anéantir, quatre siècles auparavant, l'armée des Croisés, commandée par le roi Conrad. Le jour de cet événement, Souleïman s'était rendu de bonne heure à une chasse dans la vallée de Khalkalidéré ; il se trouvait précisément sur les bords de la Propontide, non loin du jardin du defterdar Iskender-Tschelebi, pendu sur le marché de Bagdad, quand éclata un orage affreux qui se déchaîna pendant vingt-quatre heures avec une égale fureur. Dans cet espace de temps, soixante-quatorze maisons ou édifices publics furent frappés de la foudre. Les eaux du Mélas et de l'Athyras, deux petites rivières qui se jettent près de Tschekmedjé dans la baie du même nom, s'élevèrent à une hauteur prodigieuse et inondèrent tous les environs. Les flots se précipitèrent de la vallée de Khalkalidéré avec la rapidité d'une flèche, et bientôt le palais d'Iskender-Tschelebi, où Souleïman s'était réfugié, se trouva entièrement cerné et isolé, comme

» prigioniere. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, juin 1561. « Ritorna in » Algir il Re col fratello Seriff, che andò domandar ajuto al Sgr. per scacciar il fratello. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 18 août 1562.

1 « L'ambassadore di Tunis per nome del Re domanda l'armata per far » l'impresa della Goletta. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du mois de juin 1561, aux Archives I. R.

une île, au milieu d'un fleuve furieux. Déjà les eaux pénétraient de toutes parts, et le prince allait infailliblement périr, lorsqu'il fut heureusement secouru par un homme aux formes athlétiques, qui le porta sur ses épaules dans la soupente supérieure d'un appartement [VI], où il resta captif jusqu'à la fin de l'inondation. Le terrible élément, que les obstacles ne faisaient qu'irriter, renversa tout dans sa course effrénée : minés dans leur base, les aqueducs, construits naguère par Souleïman, furent menacés d'une ruine prochaine; celui de Maglawa s'écroula même entièrement. Dans la belle vallée des *Eaux-Douces*, à Kiaghadkhané, les platanes déracinés furent emportés comme de légers roseaux; tout en un mot fut balayé, fermes, jardins et maisons de plaisance. Les Eaux-Douces (deux petites rivières, appelées dans l'antiquité Cydaris et Barbyses), entraînèrent vers le faubourg d'Eyoub les ruines qu'elles amoncelaient sur leur passage; elles couvrirent momentanément le tombeau du porte-étendard du Prophète, et pénétrèrent jusque dans l'intérieur de la mosquée qui lui est consacrée, et que sa position sur une petite colline semblait mettre à l'abri d'un semblable accident. Ni le port de Constantinople, ni les rives du Bosphore, ne purent arrêter les flots qui s'y précipitaient de toutes parts, et qui envahirent bientôt le rivage dans toute son étendue; les édifices les plus solidement construits furent les seuls qui résistèrent à leur choc impétueux. Les ponts du grand et du petit Tschekmedjé, ceux de Haramideré et de Silivri furent détruits. Enfin, pen-

dant une semaine entière, les eaux de la mer restèrent troubles et sans saveur saline [VII]. Afin de remédier, autant qu'il était en son pouvoir, aux suites de cette inondation, Souleïman assigna un demi-million de ducats pour relever ou réparer les aqueducs minés ou détruits, et pour construire à Tschekmedjé un pont de pierre capable de résister à l'avenir à un semblable désastre.

Du temps de Sélim Ier, des constructions analogues avaient été entreprises sous la direction de Sofi-Ali, qui du grade de général des armuriers avait été promu à l'emploi de grand-chambellan, et ensuite à celui de grand-maître de la cour de Sélim. Au moyen de cent dix tuyaux en plomb (bülé) de trois pouces de diamètre, Sofi avait amené une grande quantité d'eau à Constantinople; il avait été récompensé de ce travail, qui devait avoir de si heureux résultats pour le bien-être public, par le gouvernement de Meràsch. Mais la dernière inondation ayant détruit ces utiles établissemens, Souleïman sentit la nécessité d'en fonder de nouveaux, et, dans cette vue, il fit exécuter au-dedans et au-dehors de Constantinople des ouvrages qui sont encore aujourd'hui l'un des plus beaux ornemens de cette ville. Les deux grands aqueducs, élevés par Adrien et Constantin, puis restaurés par Justinien et Valens, sont encore de nos jours désignés, par les voyageurs européens, sous les noms de ces deux derniers empereurs. L'aqueduc de Justinien puise ses eaux dans quatre vastes bassins, situés au village de Belgrade dans la vallée d'Ewhadeddin, et entretenus

par la petite rivière d'Hydralis qui descend de Belgrade; celui de Valens est alimenté par les bassins des villages de Khawasskoeï et de Khalkali. Andronicus le Comnène avait réuni les eaux nécessaires au premier de ces aqueducs, en faisant construire des réservoirs et une tour (aujourd'hui Pyrgas et Burgas). Les réservoirs de l'aqueduc de Valens, à Khawasskoeï et Khalkali, avaient été construits par Mohammed II. Par les soins de Souleïman, ces deux réservoirs furent restaurés, et reçurent en outre les eaux de la ferme de Touroundjkoeï, conduites sur des arches qui se succèdent d'une colline à l'autre jusque dans l'intérieur de la ville. Le bassin fondé par Andronicus fut aussi réparé, ainsi que les deux aqueducs qui portent les noms d'Ouzoun kemer (l'aqueduc long) et de Güseldje kemer (le bel aqueduc), et qui déchargent dans le bassin d'Andronicus les eaux du réservoir d'Ewhadeddin ou Eïwad, en passant par le village de Petikhori. Justinien avait élevé un pont de pierre sur le Mélas et l'Athyras, près de leur embouchure dans la mer; mais dans la trente-deuxième année de son règne, ce pont fut renversé par un tremblement de terre, qui détruisit presqu'entièrement Regium, aujourd'hui Tschekmedjé. L'empereur Basile de Macédoine avait également bâti un aqueduc en bois, qui fut réduit en cendres par Krumos le Bulgare, sous Léon l'Arménien, avec tous les édifices situés entre le Pont-d'Or et Regium. Souleïman ordonna à l'architecte Sinan de rétablir le pont de Tschekmedjé si important pour l'approvisionnement et les communi-

cations de la capitale, et lui recommanda de le faire aussi solide que beau, et à l'épreuve des causes qui l'avaient antérieurement détruit, le feu, l'eau et les tremblemens de terre. Sinan se mit à l'œuvre, et commença la construction d'un pont, cintré en dos d'âne, qui ne fut terminé que sous le règne de Sélim II, mais qui depuis lors a résisté aux inondations et aux tempêtes de la mer voisine.

Les historiens ottomans décrivent, immédiatement après l'inondation dont nous venons de parler, le siége de Malte, qui n'eut lieu que deux ans plus tard, mais dont les préparatifs commencèrent dès cette époque dans les arsenaux et dans le port de Constantinople. Avant de les suivre dans ce récit, nous mettrons sous les yeux du lecteur les principales expéditions maritimes qui précédèrent le siége de Malte, et les noms des amiraux qui s'y signalèrent depuis la mort de Khaïreddin-Barberousse.

Après la mort du kapitan-pascha Sinan, qui suivit de près la destitution de son frère, le grand-vizir Roustem-Pascha, le commandement des flottes ottomanes fut conféré au Croate Pialé. Sorti du harem impérial, où il avait occupé la place de chambellan, Pialé ne reçut d'abord, avec le rang d'amiral, que le titre de sandjakbeg; ce fut seulement quatre ans plus tard qu'il obtint celui de beglerbeg. Après la conquête de Djerbé et d'autres faits d'armes que nous rapporterons plus loin, Pialé se crut en droit de demander la dignité de vizir à trois queues, mais Souleïman la lui refusa dans la crainte de porter, par un avance-

ment qui lui semblait trop rapide, un coup fatal à l'autorité et au respect dont il voulait entourer la haute dignité du vizirat. Désireux toutefois de lui témoigner son auguste faveur, il lui donna pour épouse sa petite-fille, la sultane Genher, fille du prince Sélim, préférant récompenser son mérite par la main d'une princesse du sang impérial, plutôt que d'ôter au vizirat son prestige par des promotions trop faciles et trop répétées [1]. Ce ne fut que cinq ans plus tard que Pialé fut élevé au rang de Pascha à trois queues. A la mort du kapitan-pascha, l'ordre hiérarchique appelait au commandement supérieur des forces maritimes le beglerbeg d'Alger; c'est ainsi que Hasan avait eu la survivance du titre de son père Khaïreddin-Barberousse; mais il dut bientôt le céder à Salih-Reïs, corsaire dont nous avons cité le nom avec honneur à l'occasion de la conquête de Tunis. Né au pied du mont Ida, dans un village de la plaine de Troie, Salih-Reïs avait pu dans sa jeunesse entendre raconter les illustres combats des Grecs et des Troyens, et puiser au sein de cette terre classique de la valeur cette ardeur des combats qui le plaça dans la suite au rang des plus intrépides corsaires. Comme lui, Torghoud, que les historiens européens nomment généralement Dragut, était fils d'un chrétien, sujet de la Porte, habitant un village du district Seroulout, dans le san-

[1] Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 36, dit à ce sujet avec autant de franchise que de vérité : « De nos jours on prodigue tellement les » dignités, qu'un vizir ne jouit pas même de l'autorité qu'un sandjakbeg » possédait autrefois. »

djak de Mentesché. Fort jeune encore, Torghoud se fit remarquer par sa force à la lutte et son habileté à tirer de l'arc; il prit du service sur un navire corsaire, et fut bientôt nommé capitaine d'une compagnie de soldats marins. Plus tard il tenta avec treize navires une entreprise contre l'île de Corse; mais battu et fait prisonnier par Doria, il se vit enchaîné comme esclave à la galère du vainqueur. Il dut sa liberté à l'arrivée devant Gênes de Barberousse, qui menaçait de dévaster tout le littoral de la république; à peine libre, et secondé par Khaïreddin, Torghoud reparut sur mer avec une escadre de vingt-cinq navires, jetant l'épouvante sur les côtes et sur les bâtimens des puissances chrétiennes. Il fit une descente dans le golfe de Naples, surprit Castellamare, et enleva de ce fort et des villages environnans un immense butin (1548). Peu de temps après, il s'empara d'une galère des chevaliers de Malte, qui portait à Tripoli une somme de soixante-dix mille ducats. Dans une rencontre avec le kapitan Sinan-Pascha, Torghoud s'attira l'estime de l'amiral ottoman par la supériorité avec laquelle son escadre dirigea un feu des mieux nourris. Aussi, considérant les importans services que le Sultan pourrait tirer de l'habileté de Torghoud, le kapitan l'engagea à se rendre à Constantinople, pour y faire, comme Khaïreddin Barberousse, acte de soumission à la Porte. Torghoud suivit ce conseil, et vint avec huit galères jeter l'ancre dans le port de la capitale. Souleïman lui fit un gracieux accueil, et l'investit du sandjak de Karli-Ili. Les ca-

pitaines des sept autres galères, tous corsaires renommés [1], reçurent chacun une solde journalière de soixante-dix à quatre-vingts aspres, et le commandement d'un vaisseau de guerre avec le privilége d'élever un fanal sur la poupe.

A peine délivré de sa captivité à Gênes, Torghoud songea à conquérir des possessions permanentes sur les côtes d'Afrique. Il chassa les Espagnols de Monastir et Souza, villes autrefois comprises dans le territoire de Tunis, et s'empara par trahison de la forteresse de Mehdiyé, située sur une langue de terre entre Tunis et Tripoli. Les historiens européens ont confondu cette place tantôt avec Afrikiya, tantôt avec Aphrodisium : les orientalistes eux-mêmes l'ont prise pour Mohadia [2].

Mehdiyé, qui domine par sa position une vaste étendue du littoral d'Afrique, joue un si grand rôle dans les récits des annalistes d'Orient et d'Occident, que nous croyons devoir donner ici une esquisse succincte de son histoire antérieure et de celle de son fondateur. Cette ville fut construite vers l'année 304 de l'hégire (916) par le Syrien Obeïdollah Hasan el-Mehdi, novateur et usurpateur doublement dangereux par son audace et son imposture. Obeïdollah

[1] Hadji Khalfa, l. c., f. 31, les nomme Ghazi Moustafa, Ouloudj Ali (Ochiale, renégat calabrois), Hasan Kelli, Mohammed Reïs, Sandjakdar Reïs, Deli Djâfer et Kara Kasi.

[2] Le savant numismate et orientaliste, le comte Ottavio Castiglioni, dans son *Mémoire géographique et numismatique sur la partie orientale de la Barbarie*, Milan, 1826, a suffisamment prouvé qu'Afrikiya, Aphrodisium et Mehdiyé (qu'il appelle Mahdia) sont trois villes différentes.

fut d'abord emprisonné à Sedjelmesa par ordre du khalife Moktadir pour avoir usurpé le titre de descendant de la maison d'Ali; mais étant parvenu à tromper la vigilance des agens de Moktadir et à recouvrer sa liberté, il s'arrogea, sous le nom de Mehdi, douzième imam [VIII], qui n'est attendu qu'à la fin du monde, le titre de khalife, opposant ses prétentions aux droits des khalifes des maisons d'Abbas et d'Ommia. Par cette heureuse usurpation, el-Mehdi se fit le chef d'une troisième famille de khalifes, les Fatimites: nouvelle dynastie qui, étendant sa puissance sur les côtes nord de l'Afrique, devint bientôt menaçante pour les khalifes de Bagdad et d'Espagne, et jeta la terreur parmi les princes musulmans, en accordant sa protection aux successeurs de Hasan Ben Sabah, le fondateur de l'ordre si redoutable des Assassins. Mehdiyé fut la capitale du nouvel empire et la résidence de l'usurpateur el-Mehdi. Cent soixante-dix ans après sa fondation, elle fut prise, ainsi que la ville voisine d'Afrikiya, par les Génois et les troupes de Pise (481 — 1088); Temim, prince de la famille Seïn Sanhadja, les racheta à prix d'or (553 — 1158). Conquise de nouveau par le Normand Guillaume Roger, roi de Sicile, Mehdiyé fut reprise deux ans après par Abdol-Moumin Ali el-Koufi, second prince de la dynastie des Mowahitouns (unitaires); cette dynastie régnait dans l'Andalusi et le Moghreb, et son fondateur Tomrout avait, à l'exemple du chef des Fatimites, adopté le nom de Mehdi, et bâti dans l'Afrique occidentale une

ville qu'il appela Mehdiyé [1]. Abdol-Moumin II, fils d'Abdol-Moumin Ier, restitua à Guillaume II de Sicile (576 — 1180) Mehdiyé dans le voisinage de Tunis, conquise par son père Guillaume Ier. Vingt-un ans plus tard, Nassir-Mohammed, second successeur d'Abdol-Moumin II, l'unitaire [2], expulsa de la même ville le prince arabe de Mayorque, de la famille des Moulesimins (les *enveloppés*), appelés aussi Morabithins [3], c'est-à-dire les Robothins dans la guerre sainte; trois ans après, cette ville tomba avec Tunis sous la domination de la famille des Beni-Hafss, qui devint de jour en jour plus puissante (605 — 1206). Après avoir soumis l'île de Djerbé et lui avoir imposé un tribut, Alphonse d'Aragon, roi de Naples, se présenta devant les murs de Mehdiyé; mais voyant la force de sa position et la solidité de ses fortifications, il renonça à son projet de conquête [4] et se retira. Le siége tenté par l'Espagnol Pedro Navarra, amiral de Ferdinand-le-Catholique, n'eut pas plus de succès (925 — 1519). Enfin, sous le règne de Mouleï-Hasan, Mehdiyé, occupée d'abord par Ouroudj, frère aîné de

1 *Nokhbetet-tewarikh.* La *Synonymique* d'Yakouti n'admet que ces deux Mehdiyé, l'une à l'est et l'autre à l'ouest de l'Afrique. Les *Tables chronologiques* de Hadji Khalfa placent la fondation de la troisième ville de ce nom en l'année 593 (1196).

2 Son aïeul s'appelait, d'après le *Nokhbetet-tewarikh,* Yakoub Ibn (fils) Yousouf, et son père Yousouf Ibn Abdol-Moumin, et non pas Yousouf Abou (père) Yakoub.

3 Ce nom a été transformé par les historiens européens en *Moravides.*

4 La tentative de ce siége se trouve confirmée dans le commentaire de Stella, *de Aphrodisio expugnato.*

Khaïreddin-Barberousse, tomba ensuite au pouvoir du capitaine corsaire Torghoud.

Dès qu'il fut en possession de ce refuge, Torghoud reparut en mer avec une escadre de quarante-sept vaisseaux, et menaça de ses dévastations les côtes d'Espagne, de Sicile et de Naples. L'empereur Charles-Quint résolut de chasser de son repaire l'intrépide pirate : à cet effet, il envoya sur les côtes d'Afrique une flotte commandée par Andrea Doria, et montée par des troupes espagnoles sous les ordres du général Toledo. Ces forces se portèrent d'abord devant Monastir, dont la garnison, vivement pressée par terre et par mer, se rendit à discrétion (mai 1530) : douze cents prisonniers et d'abondantes munitions de guerre et de bouche furent la proie des vainqueurs. Cependant Torghoud s'était dirigé vers l'Espagne ; il ravagea les côtes d'Alicante et de Valence, et se rendit ensuite dans les îles Baléares ; mais ayant été repoussé avec perte par les habitans de Polentia, il repartit pour l'Afrique, et trouvant à son retour Mehdiyé investie par terre et par mer, il se retira dans l'île de Djerbé. Vers la fin du mois de juin 1530, l'armée de Charles-Quint fut renforcée par l'arrivée de Vega, vice-roi de Sicile, qui vint prendre part au siége de Mehdiyé : elle trouva un autre secours non moins important dans une heureuse alliance avec le prince Sidi-Aarif, chef de quinze mille Arabes, qui s'était affranchi, dans son district de Kaïrewan, de la suzeraineté du prince de Tunis. Vega avait parmi les personnes de sa suite l'ancien prince de Tunis, Mouleï-

Hasan, rétabli sur son trône par Charles-Quint, et détrôné par son fils Hamida, qui avait poussé la barbarie jusqu'à priver son père de la vue; Hamida avait fait subir le même traitement à un schérif, que le vice-roi de Sicile avait aussi amené avec lui de la Goletta. Ce fut par leur entremise que Vega ouvrit avec Sidi-Aarif des négociations qui furent conduites avec tant d'habileté, que, dès le huitième jour après l'arrivée de la flotte impériale, deux mille cinq cents Arabes se rendirent au camp chrétien avec une quantité de bestiaux suffisante pour la nourriture de l'armée. Le malheureux Mouleï-Hasan, vingt-deuxième souverain de la dynastie des Beni-Hafss, mourut peu de temps après : sur la demande de Sidi-Aarif, il fut enterré à Kaïrewan. Depuis un mois, le siége de Mehdiyé se poursuivait avec autant d'ardeur dans l'attaque que d'opiniâtreté dans la défense; les deux murs de la place, d'une hauteur de douze toises et séparés par un intervalle de vingt-cinq pieds, avaient résisté au feu le mieux nourri. Ce fut alors que Torghoud essaya de jeter un secours dans la ville. A la tête de huit cents chasseurs, deux cents cavaliers et cinq mille Maures, il parut soudainement dans une forêt d'oliviers voisine de la ville, où les assiégeans s'approvisionnaient de bois, et attaqua à l'improviste le vice-roi de Sicile, le commandant des chevaliers de Rhodes, Sanglo, et le commandant de la Goletta, Louis Vargas, qui périt dans le combat avec plusieurs des siens. Néanmoins les Arabes furent repoussés sur tous les points; ils se retirèrent dans la forêt et retournèrent de là dans

l'île de Djerbé. Ce fut un échec fatal à l'autorité du corsaire sur les tribus arabes de la côte : elles se détachèrent de lui chaque jour davantage, et plus que jamais elles pourvurent le camp des chrétiens d'une grande abondance de vivres. Vers le même temps, Doria amena de la Sicile des approvisionnemens considérables en munitions de guerre et de bouche. L'attaque recommença dès-lors avec une nouvelle vigueur. Le 28 août, on mit en batterie, à une distance de deux cents pas, vingt-deux pièces de gros calibre, qui, sur les sept mille boulets jetés dans la place pendant la durée du siége, en lancèrent à elles seules quatre mille huit cents contre les deux tours les mieux fortifiées. Le 10 septembre, de larges brèches se trouvant ouvertes, les Espagnols montèrent à l'assaut : les deux tours furent emportées après un combat vif, mais de courte durée, et la ville se rendit à discrétion. Sept mille prisonniers furent distribués entre les vainqueurs à titre de butin : le vice-roi de Sicile accorda soixante-dix blessés au capitaine génois Cicala pour la rançon de son fils retenu dans les fers par Torghoud. Quinze jours plus tard, la flotte cinglait vers l'Europe, après avoir laissé une garnison suffisante dans la place conquise. Un court espace de temps s'était à peine écoulé, que Doria vint relancer le corsaire dans sa dernière retraite, l'île de Djerbé, et jeter l'ancre près de l'embouchure d'un canal appelé Alkantarat, c'est-à-dire le Pont ; mais Torghoud profita de la nuit pour dresser des batteries dont le feu obligea l'amiral à s'éloigner et à se mettre hors de la portée du canon.

Doria attendait des renforts de Sicile avec lesquels il se proposait d'attaquer l'île sur tous les points à la fois. Torghoud pénétra ce projet; et dans sa situation critique, il eut recours à un expédient souvent employé dans l'antiquité par les Grecs et d'autres peuples, et dont nous avons vu les Turcs se servir avec bonheur au siége de Constantinople sous Mohammed II [IX]. A l'aide des équipages et des esclaves de ses galères, il fit construire une route en planches épaisses et enduites d'une matière grasse; sur laquelle les vaisseaux furent traînés, au moyen de roulettes, depuis le port jusqu'à l'extrémité opposée de l'île, tandis qu'un feu continuel des batteries trompait la vigilance de l'escadre espagnole stationnée devant le port d'Alkantarat. Doria ne fut instruit du succès de cette manœuvre que par la capture, effectuée presque sous ses yeux, du grand vaisseau envoyé de Sicile pour renforcer son escadre [1].

Malgré la paix qui existait entre la Porte et Venise, Torghoud ayant capturé, coulé bas ou incendié plusieurs vaisseaux vénitiens, se vit mandé à Constantinople pour y rendre compte de cette violation du traité. Roustem-Pascha n'aurait pas manqué de saisir cette occasion de nuire au corsaire, qui, déjà élevé au rang de sandjak de Karli-Ili, lui paraissait un dangereux rival pour son frère le kapitan-pascha Sinan. Mais Torghoud prévit le sort qui l'attendait, s'il obéis

[1] Vertot, l. XI, et Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*. Au lieu de Doria, cet auteur nomme par erreur Cicala, auquel il donne le titre d'amiral vénitien.

sait; et, pour s'y soustraire, il s'enfuit avec ses galères à Maroc, où il passa plusieurs années dans cet état de rébellion à l'autorité du Sultan. Souleïman, qui avait besoin de son aide contre les chevaliers de Malte, lui pardonna cependant le passé; il lui promit même de l'investir du gouvernement de Tripoli s'il faisait la conquête de cette ville, et lui envoya un sabre incrusté d'or et un Koran, pour lui garantir sa parole. Le nom de Tripoli, affecté par les Romains et les Byzantins au territoire situé sur la côte nord de l'Afrique, entre la grande et la petite Syrte, fut donné plus tard par les Arabes à la ville fondée sur les ruines de l'ancienne Geraffa. Tripoli devint la capitale des princes de la dynastie Aghleb, lorsque le chef de cette famille, Ibrahim Ben Aghleb, nommé par Haroun al-Raschid gouverneur d'Afrikiya (184 — 800), se déclara indépendant et fonda la domination de sa maison; elle fut ensuite successivement la résidence de la famille Seïr et celle des khalifes fatemites de l'Egypte. Quand les Normands eurent purgé les côtes de l'Italie de la présence des Arabes, ils portèrent leurs armes victorieuses jusqu'en Afrique (541 — 1146), où ils soumirent toute la côte, depuis Tripoli jusqu'à Tunis; mais ils ne conservèrent pas long-temps leur conquête, et Tripoli tomba, ainsi que Mehdiyé, entre les mains des Unitaires, sous le règne de Guillaume Ier. Au déclin de la puissance des Unitaires, Tripoli devint une possession des princes de Tunis de la famille des Beni-Hafss, jusqu'à l'époque où Eboubekr Abou-Yaya Ammar fonda dans cette ville la dynastie des

Beni-Ammar (724—1323), qui compta sept princes dans une durée de soixante-dix-sept ans [x]. Pendant leur règne, les Génois s'emparèrent de la ville par surprise; mais elle retomba bientôt sous la domination des Beni-Ammars, qui la possédèrent jusqu'au moment où le dernier prince de cette dynastie, Abdoulwahid [1], en fut chassé par le seizième prince de la famille des Beni-Hafss, Abou-Faris [2]. Dans la seconde moitié du quinzième siècle, elle fut conquise par les Espagnols sous le règne de Ferdinand-le-Catholique, et son successeur, Charles-Quint, en confia la garde aux chevaliers de Saint-Jean. C'est à ces derniers que Torghoud [3] l'enleva avec le secours de Sinan-Pascha. Ainsi, après avoir obéi, depuis sa fondation, à cinq dynasties musulmanes (Beni-Aghled, Seïr, Fatemin, Ammar et Hafss), et à quatre dominateurs francs (les Normands, les Génois, les Espagnols et les chevaliers de Saint-Jean), la ville de Tripoli, en Afrique, fut rangée sous la domination des Ottomans par le sandjakbeg Torghoud. Malgré la promesse formelle du Sultan, le gouvernement de cette ville, dont l'investiture devait être donnée au corsaire pour

[1] Le nom entier de ce prince comprend en même temps les quatre noms de ses prédécesseurs, savoir : Abdoulwahid Ben Eboubekr, Ben Mohammed, Ben Sabet, Ben Kasi, Amadeddin. Le *Nokhbetet-tewarikh.*

[2] D'après le *Nokhbetet-tewarikh*, le nom entier de ce prince est Abou-Fariz, Abdoulaziz Ibni Eboûl Abbas Ahmed.

[3] Voyez les détails dans Vertot, l. XI. Flassan, t. I, p. 403, justifie, par le témoignage du grand-maître Jean Omeada, l'ambassadeur français Aramont, accusé par les historiens contemporains de n'avoir pas contribué à la reddition de Tripoli.

prix de sa conquête, fut conféré, par le kapitan Sinan, à l'eunuque Mourad-Aga. Furieux de cette perfidie, Torghoud faisait déjà hisser les voiles pour diriger sa course vers l'ouest, entraînant à sa suite la plupart des autres navires, lorsque Sinan-Pascha parvint à le retenir par d'habiles promesses. Il se rendit à Constantinople, et en sortit l'année suivante, avec une escadre de quarante-cinq galères, pour ravager les côtes de Naples et de Sicile. Descendu en Corse, il mit le siége devant Bastia, capitale de l'île, battit en rase campagne quatre mille cavaliers et trois mille fantassins accourus au secours des assiégés (7 ramazan 961 — 17 août 1553), et fit accepter par les habitans une capitulation qui leur assurait la libre retraite. Mais cette capitulation ne fut pas observée; sur toute la population, quarante-sept hommes seulement conservèrent leur liberté, les sept mille autres furent emmenés en esclavage. En revenant à Constantinople, Torghoud descendit sur les côtes d'Albanie pour réduire le chef rebelle des Khimariotes, Ahmedbeg; après cette courte expédition, il se rembarqua et arriva dans la capitale avec un riche butin. Souleïman, qui trouvait dans le corsaire Torghoud un digne successeur de son brave kapitan-pascha Khaïreddin Barberousse, était disposé à le nommer gouverneur de Tripoli, ainsi qu'il lui en avait donné sa parole; mais sur les instances de Roustem-Pascha, qui lui représenta que Torghoud ne pourrait s'assujettir à un service constant auprès de la Porte, il se borna à le confirmer dans son titre de sandjak de

Karli-Ili, province dont le gouvernement comprenait une partie des îles, c'est-à-dire des fiefs maritimes. Mais un jour que le Sultan sortait à cheval du seraï, Torghoud saisit cette occasion de lui présenter ses hommages, et de lui demander, en embrassant l'étrier impérial, le gouvernement qui lui avait été promis. Fidèle enfin à sa parole, Souleïman accéda à cette demande, et lui conféra le titre de beglerbeg de Tripoli [xi]. Peu de temps après, mourut le kapitan-pascha Sinan [xii].

Tandis qu'à la grande terreur du commerce européen, Pialé, Torghoud et Salih régnaient dans la mer Égée et sillonnaient en tous sens la Méditerranée, les kapitans Piri-Reïs, Mourad et Sidi-Ali promenaient le pavillon ottoman dans les golfes d'Arabie et de Perse et dans la mer de l'Inde. Se créant même d'autres titres à la célébrité, ils augmentaient les connaissances de leur nation par des ouvrages géographiques et nautiques, les seuls de ce genre et de la main d'hommes du métier, que possède la littérature ottomane. Piri-Reïs, neveu du célèbre Kemal-Reïs, corsaire qui rendit son nom formidable sous Bayezid II, s'embarqua à Suez, comme kapitan de l'Égypte (959 — 1551), et traversant le golfe d'Arabie, il entra dans le golfe Persique avec son vaisseau amiral et trente navires, galiotes ou galions [1]. La saison étant fort avancée, il perdit quelques bâtimens sur la côte arabe de Schahar; puis il se rendit sur la côte d'Omman, où il s'em-

[1] Kadrigha (galère), kalliotta (galiote), kalioun (galion), baschtarda (vaisseau amiral).

para du port de Maskat, dont il réduisit les habitans en esclavage. Il parut ensuite dans l'île d'Hormouz, et mit le siége devant la ville du même nom, dont la possession est si importante pour la navigation du golfe Persique; mais gagné par des présens, il leva le siége et se retira à Bassra. Là il fut informé qu'une flotte portugaise s'avançait à sa rencontre pour lui fermer le passage du golfe Persique; alarmé par cette nouvelle, il s'enfuit en toute hâte, n'emmenant avec lui que trois galères, sur lesquelles étaient chargés ses trésors; l'une d'elles ayant fait naufrage près de Bahreïn, il rentra avec les deux autres dans le port de Suez, d'où il se rendit au Caire. Le gouverneur d'Égypte le retint près de lui, et adressa à la Porte un rapport sur cette expédition et sur les causes qui en avaient amené la funeste issue. La réponse du Sultan fut un ordre de mort contre le malheureux amiral Piri-Reïs; il fut décapité au Caire, et ses trésors, parmi lesquels on remarquait de grands vases de porcelaine remplis d'or, furent envoyés à Constantinople. Après sa mort, une députation des habitans d'Hormouz arriva à Constantinople pour réclamer les trésors donnés par eux à Piri; mais ce fut en vain. La partie la plus précieuse de l'héritage de Piri-Reïs ne pouvait être revendiquée par le fisc; elle consistait en deux ouvrages intitulés : *Bahriyé*, c'est-à-dire *atlas maritimes*, l'un de la mer Égée, l'autre de la Méditerranée, deux mers dont il avait visité toutes les côtes, seul ou de conserve avec son oncle Kemal. Ces ouvrages indiquent avec soin tous les courans,

bas-fonds, lieux de débarquement, anses, golfes, détroits et ports [XIII]. La place de kapitan d'Egypte, devenue vacante par la mort de Piri, fut conférée à Mourad, corsaire renommé et ancien sandjak de Katif, qui reçut en même temps l'ordre de rester en station à Bassra avec deux grands vaisseaux, cinq galères et une galiote. Bientôt il quitta son poste dans l'espoir de pouvoir sans obstacle ramener l'escadre en Egypte. Mais arrivé en face de l'île d'Hormouz, il fut attaqué par la flotte portugaise et perdit, dans un combat acharné, deux de ses meilleurs capitaines, Selman-Reïs, Redjeb-Reïs, et un vaisseau qui échoua sur la côte de Lar. Il se réfugia, avec le reste de sa flotte, dans le Tigre et revint à Bassra, d'où il manda à Constantinople la malheureuse issue de son expédition; le Sultan lui fit grâce de la vie, en considération du désintéressement qu'il avait montré. Deux ans plus tard, Sidi-Ali, célèbre comme poëte sous le nom de Katibi Roumi, reçut à Haleb l'ordre de se rendre à Bassra, pour y prendre le commandement en chef de l'escadre en station dans le golfe Persique. Sorti du port de Bassra, il livra bataille à deux divisions de la flotte portugaise, l'une de vingt-cinq voiles, l'autre de trente-quatre, et perdit six galères dans la seconde action. Des tempêtes vinrent assaillir son escadre et la dispersèrent à Diou, Goudjourat et Sourat, en lui faisant éprouver des pertes considérables. Ainsi ballotté sur une mer orageuse, avec des navires endommagés et dépourvus d'artillerie, Katibi Roumi sentit l'impossibilité de tenir la mer plus long-temps,

et surtout de faire tête aux flottes portugaises. Il déposa à Démen, sous la garde du gouverneur du sultan de Goudjourat, le reste de son artillerie et les manœuvres de ses vaisseaux dégréés, et laissant à ses équipages la liberté de prendre du service sous le sultan de Goudjourat, il commença un voyage dans l'intérieur des terres avec cinquante compagnons, les seuls qui voulurent le suivre. Il traversa successivement le Sind, le Hind, le Saboulistan, le Bedakhschan, la Transoxane, le Khowaresm, le Khorassan et la Perse, et n'arriva en Turquie qu'au bout de trois années. Admis à Andrinople au baise-main du Sultan, il lui remit des lettres de plusieurs radjas indiens et sultans ouzbegs. Plus tard il présenta à Souleïman une description de son voyage, moitié prose, moitié vers, sous le titre de *Miroir des pays*. Le Sultan, favorablement disposé par l'intérêt des aventures et le mérite de l'auteur, lui donna une place de mouteferrika, avec un revenu de quatre-vingts aspres par jour, et fit compter à ses compagnons de voyage l'arriéré de solde des trois années qu'avait duré le voyage, et de plus une gratification [xiv]. Sidi-Ali est auteur d'une traduction de la géographie (*Fethiyê*) d'Alikouschdji; il a écrit en outre un traité mathématique et nautique intitulé *Miroir des Etres*, un autre sur l'astrolabe et les propriétés des sinus; enfin il a laissé, sous le titre de *Mouhit* (l'Océan), une description des mers de l'Inde aussi rare que précieuse, car elle est puisée aux meilleures sources arabes et persanes [xv].

De l'Océan-Indien reportons maintenant nos regards sur la Méditerranée, où Torghoud, réuni au nouveau kapitan-pascha Pialé, successeur de Sinan-Pascha, menaçait sans cesse les côtes de Naples. Cette expédition, comme jadis la descente de Loutfi-Pascha sur la côte d'Otrante, et plus tard le siége de Nice par la flotte alliée de France et de Turquie, avait été entreprise sur les instigations d'Aramont, ambassadeur du roi de France Henri II. Cet ambassadeur, qui déjà avait été accrédité auprès de la Porte, s'était rendu à Amassia, pour féliciter Souleïman de l'heureuse issue de sa campagne contre la Perse. Ce fut en effet de cette ville que le Sultan envoya à Torghoud [xvi] et à Pialé-Pascha l'ordre d'envahir et de dévaster les côtes d'Italie. Les deux amiraux assiégèrent et prirent d'assaut la ville de Reggio [xvii], dont les habitans furent emmenés en esclavage. En Afrique, le chef arabe Mohammed, allié des Espagnols, ayant assiégé le fort du Peñon de Velez, le beglerbeg d'Alger, Salih, le punit en lui enlevant la ville de Boudjia (962 — 1555). Pialé lui-même, après avoir vainement tenté de s'emparer de Piombino et d'Elbe, fit la conquête d'Oran, du port de Telmesan, et ramena sa flotte victorieuse à Constantinople (963 — 1556). L'année suivante, il se remit en mer avec soixante navires, et se rendit maître du port de Benezert, près de Tunis. Un an plus tard, il conduisit ses galères contre les îles de Mayorque et Sorrento, et leur enleva un grand nombre d'habitans et un butin considérable. C'est ainsi que ces quatre

dernières années furent signalées par la conquête de Boudjia, Oran et Benezert, et par la dévastation de Mayorque. Aucune action d'éclat ne marqua l'année 1559. Pialé-Pascha, sorti des Dardanelles avec une flotte de quatre-vingts vaisseaux, auxquels s'en joignirent bientôt dix autres, se borna à se tenir en observation dans les eaux de Valona, et à surveiller les flottes ennemies qui préparaient une expédition contre Tripoli et l'île Djerbé. Mais Pialé étant rentré à Constantinople pendant les mois orageux d'automne et d'hiver, les flottes chrétiennes profitèrent de son absence pour mettre leur projet à exécution. Deux cents vaisseaux armés par l'Espagne, le pape, Gênes, Florence, Malte, la Sicile, Naples, et le prince de Monaco, firent voile pour Tripoli, sous le commandement en chef de l'amiral Andrea Doria, et sous les ordres du commandeur des chevaliers de Saint-Jean à Malte, Guimaran, des commodores espagnols Don Sancio de Levia et Don Berenger de Requeenes, du capitaine génois Cicala, et du commandant des troupes de débarquement, le général espagnol Don Alvaro de Sandi [1].

La flotte chrétienne se rassembla d'abord dans le port de Messine, puis dans celui de Malte, d'où elle se dirigea sur Djerbé. Cette île, appelée anciennement Méningé, est située dans la petite Syrte, à l'ouest de

[1] *La Historia dell' impresa di Tripoli di Barbaria*. Venezia, 1566. *Successi della armata della Maesta Catolica destinata all' impresa di Tripoli di Barbaria, della presa delle Gerbe e progressi dell' armata turca scritti per Ant. Franc. Cirni Corso*. Venezia, 1560.

Tripoli et à l'est de Tunis, dont les différens princes l'ont alternativement possédée. Djerbé est plus célèbre pour avoir été l'ancienne patrie des Lotophages, que pour avoir donné le jour aux deux empereurs africains Vibius Gallus et Volusianus [1]. Déjà, dans le douzième siècle, les Francs l'avaient arrachée à la domination ottomane [2] et l'avaient gardée quelque temps en leur possession; dans le commencement du seizième siècle, Ferdinand-le-Catholique avait envoyé, pour en faire la conquête, une flotte de deux cents voiles, montée par vingt mille Espagnols, sous le commandement de Petro Navarra et de Garcia de Toledo (1510). Mais cette dernière entreprise avait échoué; la flotte avait été contrainte de se retirer après une perte de huit mille hommes. Charles-Quint avait eu plus de succès dans l'expédition qu'il avait fait tenter contre cette même île par le vice-roi de Sicile Don Hugo di Moncada. Celui-ci la réduisit et l'assujettit à un tribut annuel de cinq mille doublons; la capitulation faite à cette occasion fut signée par Charles-Quint pendant son séjour en Allemagne. Djerbé fut alors divisée en trois districts, administrés chacun par un scheïkh. Le beglerbeg de Tripoli Torghoud avait profité d'une querelle survenue entre eux pour s'emparer de l'île, qu'il épuisa par ses exac-

1 « Vibius Gallus cum Volusiano filio imperaverunt annos duos — creati » in insula Meninge, quæ nunc Cirba dicitur. » Sext. Aurel. Victor., cap. 29.

2 *Istitaï Frenk ber djesireï Djerbé*, c'est-à-dire « usurpation de l'île de Djerbé par les Francs. »

tions. Exaspérés par la tyrannie du beglerbeg, les habitans se soulevèrent et lui livrèrent bataille près du pont qui joint l'île au continent; Torghoud aurait sans doute décidé la victoire en sa faveur, sans l'arrivée de la flotte espagnole qui le força à retourner à Tripoli.

Le sol de Djerbé, maigre et aride, produit peu d'orge et encore moins de blé; mais l'île rapportait autrefois au fisc, comme entrepôt de marchandises, un impôt de quatre-vingt mille écus. Torghoud s'était échappé sur deux galères commandées par Ouloudjali. Ouloudjali, après avoir débarqué Torghoud dans son gouvernement, fit voile pour Constantinople avec ses galères chargées de présens et de sommes d'argent, et apporta au Sultan la nouvelle de l'arrivée de la flotte chrétienne. Le 2 mars 1560, les Espagnols jetèrent l'ancre à l'est de la forteresse, près du promontoire Val Guernera, et le 7, toutes les troupes opérèrent leur débarquement. Après quelque résistance, la garnison ouvrit des négociations et capitula le huitième jour; aussitôt on jeta les fondemens d'un nouveau fort pour assurer la défense de l'île. Le prince de Kaïrewan vint visiter le général espagnol; et, le quinzième jour après la descente, le scheïkh de l'île jura sur le Koran la fidèle exécution de la capitulation, et s'engagea à payer exactement le tribut annuel qui lui avait été imposé (14 mars 1560). Ce tribut se composait d'une somme de six mille écus, de quatre autruches, quatre gazelles, quatre étalons et un chameau. Le scheïkh, en signe de soumission,

foula aux pieds l'étendard par lequel Torghoud l'avait investi de ses fonctions, et fit flotter trois fois dans les airs le drapeau impérial; enfin le jour de la signature du traité, des distributions d'argent furent faites au peuple.

Pendant que le vice-roi de Naples laissait échapper à Djerbé l'occasion de faire la conquête de Tripoli, Pialé-Pascha était sorti des Dardanelles avec une flotte de cent vingt galères, et avait relâché à Modon où il avait été joint par l'escadre de Kurd-oghli-Ahmedbeg, gouverneur de Rhodes, et celles du sandjak de Mitylène, Moustafabeg (8 redjeb 967 — 5 avril 1560). Après avoir radoubé ses vaisseaux dans le port de Modon, il leva l'ancre et parut le 7 mai à la hauteur de l'île de Malte. Sur l'avis de Torghoud, que la flotte chrétienne stationnait encore dans les eaux de Djerbé, Pialé-Pascha fit voile vers cette île, et, après un trajet de quarante-huit heures, il vint y jeter l'ancre à une distance de douze milles. Le jour suivant, 12 schâban (14 mai), fut signalé par l'entière défaite de la flotte chrétienne : vingt galères et vingt-sept vaisseaux de transport furent coulés bas, brûlés ou échoués sur le rivage; sept autres galères se sauvèrent dans le canal de Djerbé; le reste de la flotte s'enfuit vers l'Italie avec la galère montée par le vice-roi de Naples [XVIII]. Pialé-Pascha informa de sa victoire le beglerbeg de Tripoli, qui, huit jours après vint prendre part à son triomphe et au siége de Djerbé Ainsi renforcé par les troupes de Torghoud, et de plus par celles de Kaïrewan et de Sfax, Pialé-Pascha

commença à la fin de mai le siége en règle du fort nouvellement construit à Djerbé; laissant le commandement de la flotte au sandjak de Mitylène, il se rendit lui-même au camp où se trouvaient réunis quatorze mille hommes. Le siége dura quatre-vingts jours; dans le cours du premier mois seulement, on lança contre la place plus de douze mille boulets et de quarante mille flèches. Les galères qui s'étaient retirées dans le canal avaient été brûlées, les assiégeans étaient parvenus jusqu'au pied des murs, le découragement s'emparait de la garnison, et le nombre des transfuges augmentait de jour en jour, lorsque, le 31 juillet (7 silkidé), Alvaro fut fait prisonnier au moment où il tentait de s'enfuir sur une barque en Sicile; cet événement vint décider la chute de la place [XIX].

Avant de quitter Djerbé, Pialé-Pascha donna des ordres pour le rétablissement des murs renversés par le canon; il se rendit ensuite avec Torghoud à Tripoli, de là à Prevesa, et le 27 septembre (6 moharrem 968), il fit son entrée triomphale à Constantinople. La première nouvelle du succès des armes ottomanes devant Djerbé avait été apportée par une galère qui traînait après elle, dans les flots de la Méditerranée, le grand étendard de l'armée espagnole, représentant le Christ en croix. Le jour de l'arrivée de Pialé, Souleïman se rendit au kœschk du seraï sur le bord de la mer pour honorer de sa présence le triomphe du kapitan. Sur le gaillard d'arrière du vaisseau amiral étaient placés Don Alvaro de Sandi, le

général Don Sancio de Levia, le commandant de l'escadre de Sicile et celui de l'escadre de Naples, Don Berenger de Requeenes. Les galères conquises étaient traînées à la remorque, dépouillées de leurs mâts et de leurs gouvernails. Souleïman assista à ce spectacle sans démentir son caractère grave et sérieux; l'arrogance que donne la victoire, ni l'ivresse du triomphe ne purent dérider son front, tellement ses peines de famille avaient fermé son cœur aux joies de la fortune, en même temps qu'elles l'avaient armé de courage contre les coups du sort [1]. Don Alvaro fut conduit au bagne de l'arsenal avec les autres prisonniers; en y entrant, sa tête ayant heurté contre la porte trop basse, il fit dire au kapitan-pascha qu'une telle demeure était indigne d'un homme de haute noblesse; et, sur cette représentation, Pialé lui assigna un autre séjour. Trois jours après, les prisonniers enchaînés trois à trois furent promenés dans les rues de Constantinople, ayant en tête le kiaya de l'arsenal, puis ils comparurent devant le diwan; les vizirs offrirent à Don Alvaro le commandement en chef d'une armée contre la Perse, s'il voulait abjurer sa foi et renoncer au service de l'empereur [2]. Mais sa fermeté fut aussi inébranlable que le courage qu'il avait montré sur les murs de Djerbé. Les prisonniers, en se reti-

[1] « Eadem erat frontis severitas et tristitia, ac si nihil ad eum hæc victoria » pertineret, nihil novum aut inexspectatum contigisset. Tam capax in illo » sene quantæ vis fortunæ pectus, tam confidens animus, aut tantam gratu» lationem velut immotus acciperet. »

[2] Ulloa. Busbek ne fait pas mention de cette circonstance.

rant, passèrent auprès de la fenêtre grillée, derrière laquelle le Sultan assistait au conseil. Dès qu'ils furent sortis, soixante-dix-sept janissaires vinrent déposer aux pieds de Souleïman, de la part du grand-amiral Pialé, sept pièces d'étoffe de soie et sept pièces de drap de couleur. Par une grâce spéciale de Pialé, Don Alvaro obtint la permission de recevoir des étrangers et ses compagnons de captivité [1]. Le sort des prisonniers fut adouci par l'entremise bienveillante de Busbek et le caractère doux et humain du nouveau grand-vizir Ali-Pascha. Busbek leur fournit des vêtemens, pourvut à leur nourriture, et même garantit leurs rançons pour des sommes considérables. Enfin il parvint à faire mettre en liberté Don Alvaro de Sandi et Sancio de Levia, qui dînaient chez lui à des tables séparées, leur haine ne leur permettant pas un rapprochement même au sein d'une captivité commune [2]. Au nombre des prisonniers se trouvaient Don Giovan de Cordona, gendre de Berenger, et Gaston, fils du duc de Médine : le premier avait trouvé moyen de se racheter en arrivant à Khios [3]; Pialé s'était réservé le second, et l'avait caché avec soin à tous les yeux, pour ne pas être obligé d'en faire hommage au Sultan; mais il fut pour ce fait dénoncé par Roustem, et l'in-

[1] L'éloge fait par Ulloa du courage inébranlable de Don Alvaro diffère de celui de Busbek : « Alias intrepidum aliquanto commotiorem redisse » verentem, ne mutata sententia ad necem retraheretur. » *Epist.* IV.

[2] « Odio plus quam fraterno dissidebant. » *Epist.* IV.

[3] Busbek dit expressément que Cordona s'était racheté à Khios; Ulloa se trompe donc en le faisant figurer au triomphe de Constantinople.

fortuné Gaston disparut, soit qu'il fût mort de la peste, soit que Pialé l'eût sacrifié à sa sûreté [1]. Alvaro, Sancio et Berenger accompagnèrent Busbek, ambassadeur de Ferdinand, lors de son retour en Autriche. Le fils du Génois Cicala, âgé de dix-huit ans, eut le bonheur de plaire au Sultan, et après avoir abjuré sa religion, il fut admis en qualité de page dans la première chambre, faveur qui ouvre une voie directe aux premières dignités de l'Etat; aussi parvint-il plus tard aux dignités de kapitan-pascha, de grand-vizir et de serasker [2].

Le départ de Busbek et l'affranchissement des prisonniers de Djerbé se rapportent à l'époque où le traité avec l'Autriche suspendit à la fois les hostilités sur terre et sur mer. Mais comme la prise de Djerbé entraîna peu de temps après la conquête de la forteresse de Piñon de Velez, qui elle-même donna bientôt lieu au siége de Malte, il convient d'anticiper de

1 « Credibile est Pihalium (Piale), quo propriæ saluti consuleret, Gasto- » nis vitæ non pepercisse. » Busbek, *Epist.* IV.

2 *Rapport* de l'envoyé de Ferdinand du 30 septembre 1561, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche. Trois jours auparavant (27 septembre), Giulay Michal était arrivé à Constantinople en qualité d'ambassadeur de Transylvanie, chargé de remettre le tribut et d'élever des plaintes contre Behek et Pereny; il se rencontra avec le renégat transylvanien Bornemissa Lasslo. Ce *Rapport* s'exprime ainsi au sujet du fils de Cicala : « Il figliuolo » del Cicala subito fatto Turco e posto nella camera del Gran Turco, dal » qual luogo tutti vengono gran maestri, al Cicale, che è nelli 7 torri, 3 » aspri per giorno. » Dans le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 2 août 1573, il est dit : « Usci o dal Seraglio con gran favore il figlio di Cigale » è fatto Capigi con 200 aspri, » au lieu de cent cinquante ordinairement alloués.

trois années sur l'histoire des temps qui suivirent la conclusion de la paix, pour réunir dans notre récit des événemens qui furent la conséquence les uns des autres.

Regrettant vivement la perte de Djerbé, l'un des points les plus importans de ses possessions en Afrique, le roi d'Espagne ne songeait qu'à y trouver un dédommagement dans la conquête d'une autre place forte sur la même côte. Vis-à-vis l'Espagne, et à une distance de quarante lieues à peine, existe sur la côte d'Afrique la ville de Gomère de Velez, et en avant d'elle s'élève dans une île, ou plutôt sur un rocher isolé au milieu des flots, le fort qui a reçu le nom de Piñon de Velez, à cause de la ressemblance du rocher avec une pomme de pin. Un sentier creusé dans le roc conduit au château, et un canal étroit, qui peut à peine contenir dix ou douze navires, le sépare du continent et lui sert en même temps de port. Le vice-roi de Catalogne, Garcia de Toledo, fit voile de Malaga vers la côte d'Afrique (10 août 1564). Il s'empara sans peine de Gomère de Velez, ville non fortifiée, située entre deux montagnes, et ce premier succès détermina la garnison du Piñon de Velez à abandonner le fort [1], qui fut aussitôt occupé par les Espagnols. La nouvelle de cette prise, et plus encore celle de la capture d'un vaisseau chargé de marchan-

[1] *Terza parte della Historie (d'Alfonso Ulloa), che contien la liberation di Don Alvaro, l'espugnatione del Pignon di Velles, della Gomera et il successo della potentissima armata mandata del Turco sopra l'isola di Malta l'anno 1565*; et Vertot, l. XII.

dises pour le harem dont sept galères de Malte s'étaient emparées entre les îles de Zante et de Céphalonie, causèrent une vive irritation à Souleïman, qui déjà méditait depuis long-temps la conquête de Malte. D'un autre côté, les instances des vizirs, qui lui firent observer que, par la Goletta et le Piñon de Velez, l'Espagne était maîtresse des côtes de Tunis et d'Alger, les plaintes réitérées du bostandji-baschi [xx] et des femmes du harem auxquelles appartenait la charge du vaisseau capturé, ne contribuèrent pas peu à sa détermination. En outre, sa fille, la pieuse Mihrmah, ne cessait, ainsi que nous l'avons déjà dit, de lui représenter la conquête de Malte comme l'une des plus belles et des plus saintes entreprises contre les infidèles.

Le 1er avril 1565, la flotte destinée à cette expédition sortit donc du port de Constantinople sous les ordres du kapitan-pascha Pialé. Le cinquième vizir, Moustafa-Pascha, âgé de soixante-quinze ans, reçut en qualité de serasker le commandement en chef de l'armée de siége embarquée sur les navires. Moustafa était un descendant de l'ancienne dynastie des Kizil-Ahmedlü, qui faisait remonter son origine à Khalid Ben Welid, le porte-drapeau du Prophète, et qui, sous le nom d'Isfendiaroghli, avait régné dans l'Asie-Mineure, sur les côtes de la Mer-Noire. Le grand-vizir, le jovial Ali, dont l'esprit était fécond en saillies, se prit à dire en accompagnant le général et l'amiral vers les navires : « Voilà deux hommes de belle humeur, et toujours prêts à savourer le café et l'opium,

qui vont entreprendre un voyage de plaisir dans les îles : je parie que toute la charge de la flotte est en fèves d'Arabie et en extrait de jusquiame. » Cette plaisanterie devait trouver place ici, moins sans doute pour le plus ou moins d'esprit qui l'assaisonne qu'à cause de la manière dont elle a été jugée par les principaux historiens ottomans. Ils la blâment comme peu digne de la gravité d'un grand-vizir, et comme étant d'un mauvais augure pour l'expédition qui eut en effet une malheureuse issue. Ce jugement, porté sur une saillie sans importance et bonne tout au plus à fournir un trait du caractère du grand-vizir, accuse toute la gravité et toute la superstition ottomanes. Ces historiens remarquent en outre qu'Ali n'était pas en rapport d'intimité avec les personnages aux dépens desquels il s'amusait, et ils ajoutent que ces derniers vivaient eux-mêmes en mauvaise intelligence, et qu'ils étaient jaloux tous deux de Torghoud, dont ils auraient dû attendre l'arrivée avant de commencer le siége de Malte. Ces circonstances, et la défense héroïque des chevaliers, expliquent sans doute, bien mieux que la plaisanterie du grand-vizir, les revers de cette campagne [xxi].

Le serasker passa la revue de ses troupes à Modon. Elles se composaient de sept mille sipahis de l'Asie-Mineure, commandés par un sandjak et deux alaïbegs, de cinq cents sipahis de Karamanie et de cinq cents autres de Mitylène, de quatre mille cinq cents janissaires, de treize mille hommes de troupes irrégulières, et de douze cents sipahis et trois mille cinq cents

hommes de troupes irrégulières de la Roumilie, sous les ordres de deux sandjaks et d'un alaïbeg. La flotte était forte de cent quatre-vingt-une voiles, savoir : cent trente galères, huit mahones, trois kara-moursals, onze grands vaisseaux, dont l'un avait à bord six cents sipahis, six mille barils de poudre, treize mille boulets, et périt corps et biens à Modon [1]; dix galères, sous les ordres du septuagénaire Ali-Portouk, commandant de la station de Rhodes; deux galères de Mitylène, conduites par Salih, fils du dernier beglerbeg d'Alger, et dix-sept galères de moindre grandeur appelées fustes [xxii]. Le 19 mai 1565, la flotte parut devant Marsa Scirocco [xxiii], port situé au sud-est de l'île; et le lendemain, contre l'opinion de Pialé, qui voulait attendre l'arrivée de Torghoud, le serasker fit débarquer vingt mille hommes avec cinq pièces de campagne. On ouvrit aussitôt la tranchée, et l'on pointa des canons contre le fort St.-Elme; ce fort est situé en face de celui de S.-Angelo, sur une langue de terre qui se projette entre le grand port et celui de Marsa-Muset, auxquels il sert de défense. Cinq jours après, Ouloudjali arriva d'Alexandrie avec six galères; et le 2 juin, Torghoud parut enfin avec treize galères montées chacune par cent hommes, et dix galiotes portant huit cent dix combattans. Il désap-

[1] Selaniki donne l'état suivant de l'artillerie que la flotte amena avec elle : vingt pièces du calibre de 50, cent vingt faucons, fauconneaux et couleuvrines, cinq mortiers (hawayi top), vingt mille quintaux de poudre, quarante mille boulets, dix mille pelles et pioches, et cinquante chaloupes canonnières.

prouva l'attaque du fort St.-Elme, qui, disait-il, serait plus tard tombé de lui-même [1]; mais il déclara qu'après l'avoir entreprise, il serait honteux d'y renoncer : et pour en activer le succès, il dressa une nouvelle batterie avec les canons de ses galères, et foudroya le ravelin de la pointe du port Muset, laquelle a depuis lors reçu son nom. Les ouvrages du fort furent à la fois battus en brèche, du côté de la mer par l'artillerie de la flotte, et du côté de la terre par trente-six canons. Après plusieurs tentatives infructueuses, Torghoud ordonna un assaut général, qui devait lui coûter la vie. Un boulet, lancé du fort S.-Angelo, porta contre une pierre, dont les éclats rejaillirent sur la tête du beglerbeg de Tripoli : frappé à mort, il tomba en perdant des flots de sang par le nez et les oreilles (16 juin 1565). Moustafa fit jeter un drap sur son corps, et prit sa place avec le plus grand sang-froid, continuant de s'entretenir avec l'ingénieur sur l'établissement d'une nouvelle batterie. Les restes de Torghoud furent transportés à Tripoli. Sept jours après, la chute de St.-Elme vengea la mort du beglerbeg; ses défenseurs, au nombre de treize cents, parmi lesquels cent trente chevaliers, moururent en héros. En voyant combien ce fort, qui avait

[1] « VIII, Cal. Aug. Mustafa S. St. Elmi castellum ante omnia accipiendum proponit, — postridie ascensionis paulo ante lucem murum egressus, eo ipso die post solis exortum 80 triremes aquatum abeuntes castellum ex alto petebant. Habet castellum St. Elmi propugnaculum in ea parte, qua portum monetæ (le port Muset) excepit, ad fossæ vere caput agger fenestratus uni tormenti capax et militaris portula (aux sorties). » *Rapport* de Gryphius, à la Bibliothèque impériale de Vienne, manuscrit DCXXIV.

coûté tant de pertes, avait peu d'étendue, Moustafa-Pascha ne put s'empêcher de dire, en pressentant les sacrifices qu'exigerait la conquête de la place : « Si le fils nous a coûté si cher, par quels sacrifices faudra-t-il acheter le père? » Pour assouvir sa colère contre les prisonniers, il fit écarteler leurs cadavres, et clouer leurs membres mutilés en forme de croix sur des planches, qu'il fit conduire par mer au pied des murs de la ville et du fort S.-Angelo. Le grand-maître des chevaliers de St.-Jean, l'héroïque Lavalette, oubliant l'humanité chrétienne à la vue d'un tel spectacle, ordonna en représailles de massacrer les prisonniers et de lancer leurs têtes en guise de boulets dans le camp des Ottomans. C'est alors que Moustafa fit sommer le grand-maître de rendre la forteresse, par un esclave chrétien âgé de soixante-dix ans, qui depuis trente ans servait sur une galère turque. Lavalette conduisit l'esclave sur les remparts, et, lui montrant les fossés larges et profonds, il le renvoya avec cette réponse : « Voici le seul terrain que je puisse abandonner à ton maître, pour qu'il vienne le remplir de cadavres de janissaires. » Après cet inutile pourparler, l'attaque reprit avec une nouvelle ardeur, et les assiégeans dirigèrent tous leurs efforts contre les forts S.-Angelo et St.-Michel. Ce dernier, appelé aussi presqu'île de la Sangle, est bâti comme le premier sur une langue de terre qui s'avance dans le grand port, et tous deux enclavent et protègent le port des galères. Sur ces entrefaites, le beglerbeg d'Alger, Hasan, arriva à Malte avec vingt-sept voiles et deux mille cinq cents hommes;

c'était un renfort dont les assiégeans commençaient à sentir toute l'utilité. Fils de Khaïreddin-Barberousse et gendre de Torghoud, Hasan demanda, pour soutenir l'honneur de ces noms illustres, à diriger lui-même l'assaut du fort St.-Michel; Moustafa lui ayant donné six mille hommes, il marcha à leur tête contre le fort, après avoir remis le commandement de son escadre à Candelissa, renégat grec blanchi dans la vie périlleuse de corsaire. Candelissa s'avança d'un autre côté, avec quatre mille Algériens, contre la chaîne qui fermait le port des Galères, au bruit des tambours et aux fanfares des trompettes, précédé d'une chaloupe montée par des imams et des marabouts qui lisaient le Koran et mêlaient à leurs prières des imprécations contre les chrétiens. La lutte fut longue et meurtrière : à peine cinq cents hommes des assaillans revinrent-ils sains et saufs de ce combat, où des deux côtés on ne fit aucun quartier; de toutes parts les chevaliers de Malte semèrent la mort et le carnage, qu'ils appelaient la monnaie des massacres de St.-Elme, par allusion aux cruautés commises sur les braves défenseurs de ce fort. Les assiégés eurent à déplorer la mort de Garcia de Toledo, fils du vice-roi de Sicile, et celle du neveu du grand-maître. Les chefs ottomans tinrent un conseil, où ils décidèrent que Pialé continuerait avec les soldats de la flotte le siége de la ville et du fort S.-Angelo, tandis que le beglerbeg d'Alger et les corsaires pousseraient vivement l'attaque du fort St.-Michel. Le siége se prolongea encore deux mois entiers, pendant lesquels dix as-

sauts, tentés contre le fort St.-Michel, furent conduits et repoussés avec une égale bravoure. Dans le dernier, Turcs et Chrétiens prétendirent avoir vu sur les remparts une femme et deux hommes inconnus de tous; les seconds crurent reconnaître en eux la sainte Vierge, accompagnée de saint Paul et de saint Jean-Baptiste, le patron de l'Ordre [xxiv]. La croyance générale à cette vision poussa les chrétiens à faire des prodiges de valeur, et devint une sorte d'excuse pour les Ottomans, dont le courage commençait à faiblir. Enfin la veille de la nativité de la Vierge, les secours du roi de Sicile si souvent annoncés, et toujours retardés jusqu'alors, ayant heureusement débarqué, Moustafa et Pialé levèrent le siége, qui avait coûté près de cinq mille hommes aux assiégés, et plus du quadruple aux assiégeans (11 septembre 1565).

Après avoir suivi Pialé dans ses excursions sur les côtes de la Méditerranée, Piri-Pascha et Sidi Ghasi dans leurs expéditions sur les golfes Arabique et Persique, après avoir décrit les conquêtes de Tripoli, Djerbé, Boudjia, Benezert, Oran et Bastia, la perte de Mehdiyé et de Piñon de Velez, les expéditions sur Piombino, Elbe et Sorrento, et enfin le siége infructueux de Malte, nous devons remonter le cours de cette période de seize ans si féconde en événemens maritimes, et reprendre le récit des affaires politiques, que nous avons interrompu à l'époque du traité de paix avec l'Autriche. Ferdinand était mort dans la seconde année qui suivit ce traité, conclu par Busbek,

et qui stipulait une paix de huit années entre la Porte et l'Autriche (25 juillet 1564). A la nouvelle de la mort de Ferdinand, le grand-vizir réclama auprès de l'ambassadeur Albert de Wyss, résidant à Constantinople, l'envoi du présent annuel, stipulé par le traité, et dont le versement avait été retardé depuis deux ans; il demanda en outre un renouvellement de la capitulation pour les six années qui restaient à courir.

Le présent de ces deux années avait été remis à des internonces, chargés de l'offrir au Sultan; mais ceux-ci avaient été retenus à Ofen par la garnison révoltée, qui s'était opposée à leur passage. Dans une telle circonstance, Maximilien avait jugé à propos de différer un second envoi jusqu'au renouvellement du traité conclu par son père. Souleïman, en lui députant le tschaousch Ali pour le féliciter de son avènement, lui fit demander en même temps s'il pensait à maintenir l'ancienne capitulation. Sur ces entrefaites, le fils de Zapolya s'étant emparé de Szathmar, l'empereur envoya à Constantinople l'internonce Michel Czernowicz, ancien drogman de Venise, pour faire des représentations à ce sujet. Lorsque Czernowicz arriva à Komorn, Arslan-Pascha, qui avait succédé à Roustem dans le gouvernement d'Ofen, lui signifia que Hasan de Gran ne le laisserait passer qu'au cas où il serait chargé du paiement des sommes dues à la Porte; en même temps il fit informer l'empereur par le tschaousch Hedayet, renégat transylvanien, dont le nom de famille était Saint-Marc Scherer, qu'il avait l'ordre positif de refuser le passage à toute ambassade

qui n'apporterait pas le montant du tribut des deux années qui s'élevait à soixante mille ducats, non compris trente mille ducats promis personnellement aux vizirs par Busbek ; mais l'empereur craignait que tous ces sacrifices ne fussent en pure perte et n'amenassent la paix. Néanmoins les deux tschaouschs, Bali et Hedayet, furent congédiés avec la promesse du prochain envoi des sommes convenues et une lettre dans laquelle l'empereur insistait de nouveau sur la restitution de Szathmar (15 novembre 1564). Les trois nonces Michel Czernowicz, George Albany et Achaz Csabi, arrivèrent à Constantinople à la fin de cette année (22 décembre) [xxv]. George Albany mourut au commencement de janvier; ses deux collègues, avant d'être reçus en audience par le Sultan, remirent, le 4 février 1565, dans un diwan solennel, les soixante mille ducats dus par l'Autriche, et de plus les trente mille ducats promis aux vizirs [xxvi]. En retour le grand-vizir leur accorda le renouvellement de la paix pour un nouvel espace de huit années, et stipula que le Sultan conserverait toutes ses possessions en Transylvanie, situées au-delà de la Theiss, à l'exception de Banya ou Neustadt, appelée aussi Frauenbach, pour avoir fait partie de la dot de la reine de Hongrie. Comme les nonces et l'ambassadeur n'étaient point autorisés à traiter sur cette base, Czernowicz retourna à Vienne, accompagné du tschaousch Hedayet; Achaz Csabi resta à Constantinople; en même temps un autre tschaousch fut expédié en Transylvanie, pour recommander aux Etats le maintien

de la tranquillité. Dans l'intervalle, George Bebek avait été rendu à la liberté sur l'intercession de l'ambassadeur transylvanien Bekessy, et grâce à l'amitié du Sultan pour Jean Sigismond. A peine arrivé à Tschorlü, Czernowicz se vit arrêté et ramené à Constantinople par deux tschaouschs envoyés à sa poursuite; cette mesure avait pour cause la nouvelle transmise par le pascha d'Ofen, d'une tentative de l'empereur sur Tokay, et d'un grand rassemblement de troupes, ordonné par ce souverain. La prise de Tokay par Maximilien, au moment même où il demandait à être remis en possession de Szathmar, irrita vivement Souleïman [xxvii].

Après avoir témoigné à Czernowicz tout le mécontentement du Sultan, les vizirs lui permirent de repartir pour Vienne avec Hedayet. Les instructions de ce dernier lui prescrivaient d'articuler de vives plaintes, au nom de Souleïman, sur la conduite de l'empereur, qui sans attendre de réponse à sa demande relativement à Szathmar, s'était emparé si arbitrairement de Tokay et de Serencs. Lorsqu'il fut admis à présenter à Maximilien ses lettres de créance, il remplit fidèlement sa mission, et déclara que le Sultan avait donné ordre aux paschas d'Ofen et de Temeswar de se porter avec sept sandjaks au secours du fils de Zapolya. En effet, à la réception de cet ordre, Arslan, pascha d'Ofen, avait fait partir six mille hommes pour la Transylvanie; le gouverneur de Temeswar, Hasan-Prodovich, s'était emparé de Pankotta. Par suite de ces hostilités, Czernowicz fut de nou-

veau député à Constantinople et, jusqu'à son retour, le tschaouch Hedayet fut retenu en ôtage. Suivant ses instructions, Czernowicz devait demander que Pankotta fût restituée à l'empereur, et qu'il fût enjoint au fils de Zapolya d'être fidèle au traité de Szathmar. Mais le lendemain de son arrivée, Czernovicz perdit par la mort du grand-vizir Ali-Pascha son plus ferme appui dans ses négociations pour la paix auprès de la Porte; le second vizir, le Bosniaque Mohammed Sokollovich, qui succéda à Ali, était connu pour ses dispositions guerrières. Dans sa première entrevue, il déclara à Czernowicz que l'empereur devait restituer Tokay et Serencs, que le traité de Szathmar n'était pas valable, parce qu'il avait été conclu sans l'assentiment du Sultan, que toutes négociations seraient suspendues jusqu'au versement du tribut, et qu'alors seulement on pourrait reprendre la question du renouvellement de la paix. L'ambassadeur Albert de Wyss et le nonce Czernovicz n'avaient point pouvoir pour accepter de telles propositions; ce dernier se disposait à retourner à Vienne pour communiquer à l'empereur la réponse du Sultan, lorsqu'arrivèrent à Constantinople des messagers de Transylvanie, qui annoncèrent que cette province allait être entièrement conquise, si le Sultan ne se hâtait de la secourir (7 juillet 1565). Par suite de ce rapport, Czernovicz fut momentanément retenu en captivité; et ce ne fut qu'à la réception de la nouvelle de la prise d'Erdœd par Hasan, beglerbeg de Temeswar, après un siége de quarante-quatre jours et deux grands assauts (14 juillet), que le grand-

vizir fit appeler le nonce (7 août) et lui remit pour son maître une lettre dans laquelle Souleïman déclarait nul le traité de Szathmar, réclamait en outre la restitution de Nagy-Banya et de Tokay en faveur de Zapolya, la retraite des troupes impériales de la Transylvanie, et la mise en liberté du tschaousch Hedayet. Muni de cette lettre, Czernovicz se rendit en quinze jours [1] de Constantinople à Vienne; Achaz Csabi le suivait à petites journées [xxviii]. Vers ce même temps, Moustafa Sokollovich, neveu du grand-vizir Mohammed Sokollovich et gouverneur de Bosnie, envahit la Croatie pour faire de ce côté une diversion utile aux affaires de Transylvanie. Moustafa et son oncle devaient leur nom au lieu de leur naissance, Sokol (nid de faucon). Mohammed Sokolli, qui s'était successivement élevé dans le harem impérial aux emplois de grand-fauconnier et de porte-armes du Sultan, avait été promu en sortant du seraï à la dignité de kapitan-pascha, et peu de temps après à celle de beglerbeg de Roumilie. Favorisé par la haute position de son oncle, Moustafa Sokolli était passé de la place d'écuyer-tranchant à celle de defterdar de Temeswar, qu'il avait quittée presque aussitôt pour le gouvernement de Fülek. Depuis, appelé au sandjak de Klis, Moustafa avait réduit le château de Korian, conquête qui lui valut sa nomination au gouvernement de Szegedin et par la suite à celui de Hersek [xxix]; c'est dans ce dernier poste qu'il entreprit son expédition

[1] Et non pas onze jours, comme l'affirme Istuanfi, l. XXII; car Czernowicz quitta Constantinople le 8 août et arriva à Vienne le 22.

en Croatie et le siége de Kruppa, place qui avait appartenu aux chevaliers de Saint-Jean et était alors au pouvoir de Zriny. Arrivé devant Kruppa, Moustafa somma le commandant, Mathias Bakics, de se rendre; mais celui-ci refusa d'une manière digne du nom qu'il portait, et fit demander de prompts secours au capitaine-général de la Carniole Herbart Auersberg, à Zriny, Sluni et Erdœdy. Moustafa, après avoir assiégé Kruppa pendant seize jours contre son attente, sans obtenir de résultat décisif, et épuisé tous ses boulets, se vit forcé de faire venir de nouvelles munitions de Banyalouka et de Verbozen; mais cet approvisionnement étant insuffisant, il fut obligé de se servir de caillous recouverts de plomb par des Bohémiens. Dans ces conjonctures, Auersberg arriva avec sept mille hommes sur la rive opposée de l'Unna. Séparés seulement par une rivière de peu de largeur, les soldats des deux camps ne cessèrent d'échanger des coups de fusils en les accompagnant d'injures et de provocations. Sluni et Farasicz offrirent de tenter le passage de la rivière, mais Auersberg leur refusa les mille hommes qu'ils demandaient pour effectuer ce projet; et ce ne fut pas sans raison que cet excès de prudence fut taxé de lâcheté par les Hongrois, car Auersberg laissa prendre Kruppa sous ses yeux le vingtième jour du siége, sans faire aucune tentative pour s'y opposer. En présence des deux camps la place fut livrée aux flammes, et ses braves défenseurs massacrés avec leurs femmes et leurs enfans sur ses ruines fumantes; Novi subit le même sort. Excité par ces succès, Moustafa

fit une pointe avec dix-sept cents hommes jusqu'à Obreslo, non loin de Cris. Mais là, Erdœdy attaqua ce détachement à l'improviste avec quinze cents cavaliers et trois mille fantassins, lui fit cent vingt-huit prisonniers et lui enleva un riche butin, notamment douze chevaux de somme, appartenant à Moustafa lui-même, et chargés d'une grande quantité de boucliers, javelots et autres armes de guerre. Vers le même temps, Souleïman adressa une lettre au doge de Venise, pour se plaindre des excursions des Uskoks de Segna sur le territoire ottoman [1].

Pendant que ces événemens se passaient en Hongrie, on reçut à Constantinople la nouvelle de la levée du siége de Malte. Les uns imputèrent ces revers au kapitan-pascha Pialé, les autres au serasker Moustafa-Pascha. Pour ne pas donner au peuple le triste spectacle des galères vaincues et portant encore les cicatrices du combat, il fut ordonné à Pialé de faire de nuit son entrée dans le port. Dans le diwan à cheval qui se tint peu de temps après, Souleïman n'adressa la parole qu'aux premier et second vizirs Mohammed Sokolli et Pertew-Pascha, et n'interpella aucun des autres, afin d'adoucir en quelque sorte la disgrâce du cinquième vizir, le serasker de Malte, auquel il ne

[1] Cette lettre, la dernière de celles de Souleïman qui se trouvent dans les huit volumes des *Scritture turchesche*, dans les *Actes vénitiens* de la maison I. R. d'Autriche, est datée du mois de schâban 973. Souleïman se plaint dans cette lettre des relations que les Uskoks entretenaient avec les habitans de Zara, de Sebenico et de Spalatro, de leur sortie de l'île de Brazza avec deux brigantins, et du pillage qu'ils avaient fait sur une caravane non loin de Macarsca.

parla pas. Ahmed-Pascha, beglerbeg de Roumilie, était en marche pour Sofia, lorsqu'il apprit les revers de son frère, le serasker Moustafa. Parmi les personnes de la suite d'Ahmed se trouvait l'historien Selaniki, en qualité de lecteur du Koran; Selaniki parvint plus tard au rang de maître des cérémonies, puis à celui de président de la chambre des comptes de la Mecque, de Médine et d'Anatolie. C'est sur l'autorité de cet écrivain, témoin oculaire digne de foi, que nous baserons notre histoire pendant les trente-six années qui suivent cette époque.

Tout en se préparant sérieusement à la guerre, Maximilien ne laissa pas de tenter une nouvelle démarche pour ramener la paix; dans ce but, il députa à Souleïman, au commencement de l'année suivante (31 janvier 1566), le Hongrois Hossutoti, en le chargeant de réclamer la restitution de Pankotta et de Kruppa [xxx]. Hossutoti arriva avec des présens pour les vizirs et vingt prisonniers affranchis; de ce nombre était le vieux tschaousch Kasim, fait prisonnier quelques années auparavant par les soldats du palatin Thomas Nadasdy, et dont la veuve de Roustem avait expressément demandé la mise en liberté. Mais comme Hossutoti n'apportait point le tribut arriéré et évitait toute explication relative à Tokay, Souleïman le fit enfermer et garder à vue dans la même maison qu'Albert de Wyss. Aussitôt la guerre contre la Hongrie fut résolue et proclamée.

Peu de temps avant l'ouverture de la campagne de Hongrie, Mahmoud, récemment destitué de son gou-

vernement dans l'Yémen, arriva par terre à Constantinople, où il eut immédiatement une entrevue avec Sélim (schâban 973 — février 1566); il gagna si bien la faveur de ce prince et celle de Souleïman par l'offre d'immenses présens, qu'il fut promu au gouvernement d'Égypte [1] à la place de Sofi Kiloun Ali-Pascha. Ce dernier, le même qui, dans la bataille livrée à Koniah entre les princes Sélim et Bayezid, avait été en sa qualité de beglerbeg du Soulkadr d'un si grand secours pour le premier de ces princes, avait depuis successivement occupé les gouvernemens de Bagdad, Haleb, Damas, et enfin celui d'Égypte. Les Arabes le nommaient Kiloun, et les Turcs Sofi, c'est-à-dire le philosophe contemplatif. La pompe et la magnificence de Mahmoud firent un contraste frappant avec la simplicité de mœurs et de costume de son prédécesseur. C'est de l'administration d'Ali-Pascha que date la première altération de la monnaie égyptienne; il avait amené de Haleb au Caire des monnayeurs, auxquels il fit frapper des dirhems d'une valeur réelle de trente pour cent au-dessous de leur valeur nominale. Son successeur, Mahmoud-Pascha, ne gouverna qu'une année, et s'efforça d'assouvir sa soif insatiable d'or et de sang par de nombreux procès et de sanglantes exécutions. Il s'appropria les trésors de l'émir de la Haute-Egypte, Mohammed Ben Omer, et ceux du defterdar Ibrahim, chez lequel on trouva plus de cent mille pièces d'or.

[1] Selaniki, p. 24. Le *Raouzatoul-ebrar* dit que ce fut au mois de redjeb. Le bérat (diplôme) de Mahmoud comme gouverneur d'Égypte, daté de l'année 973 (1565), se trouve dans la *Collection des lettres* de Tadjizadé.

Mahmoud mourut frappé d'une balle, en se rendant à cheval à Boulak, au moment où il passait devant le palais dit des *Bédouins*[1]. Ses restes furent déposés dans la mosquée de Romeïla, fondée par lui.

Plusieurs raisons déterminèrent Souleïman à se mettre lui-même à la tête de l'armée d'expédition contre la Hongrie. Il voulait dans le cours de cette campagne soumettre Erlau et Szigeth, qui avaient jusqu'alors bravé tous les efforts de ses armes, et effacer par la conquête de ces deux forteresses la tache du malheureux siége de Malte; il pensait que la fortune ne le trahirait pas sur la fin de sa glorieuse carrière, et qu'après l'avoir commencée par le siége de Belgrade sur les frontières méridionales de la Hongrie, il la terminerait avec le même éclat par la prise des forteresses de Raab et de Komorn, sur la frontière septentrionale du même royaume. D'un autre côté, les représentations de sa fille Mihrmah et du scheïkh Noureddin vinrent le confirmer dans cette résolution; celui-ci lui reprochait d'avoir trop longtemps négligé les devoirs d'un bon Musulman, en s'abstenant de conduire en personne les guerres saintes contre les infidèles. Enfin le nouveau gouverneur d'Ofen, surnommé Arslan (le lion), fils de Mohammed-Pascha et petit-fils d'Yahyaoghli, ne cessait de lui représenter dans ses lettres et ses messages que la Hongrie était dégarnie de troupes, et que sur tous les points cette province était ouverte à la conquête.

[1] Kasr Bedewi.

Arslan, habitué à exciter encore par l'opium et le vin le courage de lion dont la nature l'avait doué, ne put se résigner à attendre la présence du Sultan, et dans le dessein de lui frayer par un premier succès le chemin de la victoire, il se porta, sans avoir reçu aucun ordre, devant Palota, et en commença le siége avec huit mille hommes et quatre pièces de canon (9 juin 1566). Depuis dix jours il foudroyait la place, et avait enfin ouvert plusieurs brèches, lorsqu'il se vit contraint de lever le siége par l'arrivée des troupes impériales, que le commandant Thury avait appelées à son secours, et qui furent signalées par le beschlü-aga Deli-Loutfi, dans une reconnaissance qu'il fit dans la forêt de Bakon. Ne trouvant plus l'ennemi qu'il venait combattre, le comte Eck de Salm s'empara par surprise de Wessprim et de Tata; tel fut dans cette circonstance l'acharnement des soldats allemands, qu'ils n'épargnèrent ni amis ni ennemis, et égorgèrent indistinctement les Turcs et les Hongrois qui voulaient sauver quelques-uns des vaincus, ce qui amena quelques fâcheuses représailles des Hongrois contre leurs alliés. Le superbe monument de Wessprim, l'église fondée par Etienne roi de Hongrie, qui jusqu'alors avait survécu même aux occupations des Ottomans, fut réduite en cendres. Soixante Turcs faits prisonniers à Tata furent envoyés à Raab avec le capitaine des janissaires Kurd. Cependant l'armée était sortie de Constantinople, divisée en deux corps principaux ayant chacun une destination différente. Le premier, fort de vingt-cinq mille hommes de cavalerie et d'in-

fanterie, et de deux mille janissaires, sous les ordres du second vizir, Pertew-Pascha, ancien aga des janissaires, se dirigea vers les frontières de Transylvanie, où il devait faire le siége de Gyula, après s'être renforcé des troupes des gouverneurs de Temeswar et de Belgrade [1]. Le prince de Transylvanie, Sigismond Zapolya, et le khan de Crimée, Dewlet-Ghiraï, avaient reçu ordre de reprendre Szathmar et Tokay, dont la perte avait si vivement irrité le Sultan. Enfin, le 1er mai (11 schewal 973) [xxxi], Souleïman lui-même se mit en marche avec un appareil plus imposant que dans aucune campagne précédente. C'était la treizième fois que le Sultan présidait en personne aux opérations de ses armées : pendant son long règne de quarante-cinq ans, il avait commandé successivement les expéditions de Belgrade, Rhodes, Mohacz, Vienne, Güns, Bagdad, Corfou, Suczawa, Ofen, Gran, Tebriz et Nakhdjiwan [2]. Il était accompagné dans cette campagne par le grand-vizir, en qualité de serasker, et par les troisième, quatrième et cinquième vizirs, Ferhad, Ahmed et Moustafa. Le second vizir, Pertew-Pascha, était, ainsi que nous l'avons dit, parti deux mois auparavant pour Gyula. A la suite du Sultan se trouvaient encore les deux juges d'armée, Hamid

[1] D'après Petschewi, Pertew ne quitta Constantinople que le 7 schewal (27 avril); mais suivant Selaniki, il était parti à la fin du mois de schâban (mi-mars).

[2] La première fois, en 1521; la deuxième, 1522; la troisième, 1526; la quatrième, 1529; la cinquième, 1532; la sixième, 1533; la septième, 1536; la huitième, 1538; la neuvième, 1541; la dixième, 1543; la onzième, 1548; la douzième, 1552; la treizième, 1566.

et Perwiz-Efendi, l'aga des janissaires Ali, le premier defterdar Mourad-Tschelebi, le nischandji Egri Abdi-zadé Mohammed Tschelebi, qui avait été nommé à la place de l'historien Djelalzadé. Ce dernier avait en effet suivi le Sultan avec le titre de nischandji dans ses campagnes précédentes, dont il avait écrit l'histoire comme témoin oculaire. Le gouvernement de la capitale fut confié à Iskender-Pascha, en qualité de kaïmakam, et aux second et troisième defterdars; la direction du port et de l'arsenal fut remise au kapitan-pascha Pialé et au bostandji-baschi Daoud. Le moufti Ebousououd, le kaïmakam Iskender-Pascha et le juge de Constantinople, Kazizadé Ahmed-Efendi, accompagnèrent le Sultan lors de son départ, le premier jusqu'à la mosquée d'Ali-Pascha, et les deux autres jusqu'à la porte de la ville appelée la porte d'Andrinople. Hors des murs, le Sultan fit halte dans la prairie de Roustem-Tschelebi, et les poëtes Abdoul Baki, Newayi, Fouri et Kazi Obeïdi-Tschelebi, lui présentèrent des poésies, où ils chantaient d'avance les futurs succès de la glorieuse expédition du Padischah.

Le premier camp fut établi dans les environs de Constantinople, près des aqueducs, dont Souleïman contempla avec orgueil et ravissement l'entier achèvement. Affaibli par l'âge et souffrant de la goutte, le Sultan ne put faire le trajet à cheval comme auparavant, mais dans une voiture, qu'il ne quittait pas même pour les conférences avec les vizirs. Sur toute la route, le grand-vizir devançait le Sultan d'une station, afin de faire aplanir les chemins pour le passage de

la voiture impériale. Ce ne fut qu'au bout d'un mois (13 silkidé — 1er juin) qu'on arriva dans la plaine riante de Tatarbazari, où l'on dressa les tentes. Le Sultan y reçut par un chambellan une lettre, qui lui annonçait la naissance d'un fils de Mourad, gouverneur de Magnésie et fils de Sélim ; il donna à cet arrière-petit-fils, suivant la demande qui lui en était faite, le nom de Mohammed, et reprit sa marche à travers le Balkan. Des pluies abondantes rendirent très-difficile le passage du défilé de Kapouluderbend ; on s'arrêta un jour à Sofia, deux à Nissa et trois à Belgrade, où Souleïman arriva quarante-neuf jours après son départ de Constantinople. Sur la route, l'armée eut à souffrir de l'audace et des rapines des brigands ; Souleïman ordonna de les poursuivre dans leurs repaires et de les lui livrer morts ou vivans. L'aga des janissaires et les yasakdjis, espèce de gens d'armes qu'il avait sous ses ordres, redoublèrent de vigilance ; par leurs soins, ainsi que par ceux du beg de Milgara, Orenbeg, on saisit dans leurs cavernes un grand nombre de ces brigands, et chaque station de l'armée fut marquée par quelques exécutions. Orenbeg fut récompensé de la sécurité qu'il avait procurée à l'armée par l'emploi de tschaousch-baschi, et quatre janissaires, qui s'étaient particulièrement distingués dans la recherche des brigands, passèrent dans les rangs des sipahis avec une solde de treize aspres par jour. A l'arrivée du Sultan à Belgrade, les eaux du Danube se trouvèrent tellement grossies par les dernières pluies, qu'il fut impossible d'établir de suite

un pont à Sabacs; Souleïman ordonna en conséquence aux agas des janissaires et aux defterdars, à l'armée de Roumilie, d'Anatolie et de Karamanie, de passer le fleuve sur des barques, et de se rendre par Semlin dans les plaines de la Syrmie, où il ne tarderait pas à les rejoindre. Les chemins de Belgrade à Sabacs étaient défoncés par les pluies; un grand nombre de chameaux périrent; la tente impériale même fut perdue, et le Sultan dut se servir de celle du grand-vizir. Ce trajet si court n'avait pas demandé moins de quatre journées, pendant lesquelles Beïrambeg, sandjak de Semendra, était parvenu à achever le pont de Sabacs; Souleïman le passa à cheval, au milieu de son armée disposée sur deux lignes, et fit son entrée solennelle à Semlin. Les beglerbegs de Roumilie, d'Anatolie et de Karamanie, Schems-Ahmed, Sal-Mahmoud et le Tscherkesse Souleïman, le reçurent à la tête de leurs troupes en lui souhaitant, suivant le cérémonial d'usage, mille prospérités. Il fit aussitôt publier l'ordre de célébrer à Semlin le petit Beïram. La veille de cette fête (9 silhidjé — 27 juin), il envoya sa propre barque à Sigismond Zapolya, pour l'amener à l'entrevue à laquelle il l'avait fait inviter par un tschaousch quelque temps avant son départ de Constantinople. Sigismond se rendit aux désirs du Sultan, accompagné de quatre cents nobles de sa cour, et fut conduit par les sandjaks et les tschaouschs jusqu'à la tente impériale, établie sur une hauteur où s'élevait jadis le château d'Hunyade. A son arrivée au camp, il fut salué par une salve générale de l'artillerie ottomane, et sa tente

fut dressée dans le voisinage de celles des paschas. Le jour suivant, après la célébration du petit Beïram, qui eut lieu avec une grande solennité, Souleïman distribua des présens considérables à l'armée et à ses chefs. Les beglerbegs reçurent chacun un don de cinquante mille aspres, les sandjaks de trente mille, les sipahis de mille, et les janissaires de cinq cents [1]. Ce ne fut que le lendemain (11 silhidjé — 29 juin) que Sigismond fut admis en audience solennelle dans la tente du Sultan. Le cortége du jeune prince était formé de cinquante tschaouschs qui le précédaient, et de cinquante autres qui le suivaient; immédiatement au-devant de lui marchaient à cheval l'aga des janissaires, le grand-chambellan et le grand-maréchal de la cour, avec leurs baguettes ornées de chaînes d'argent, trois maîtres de cérémonies et quatre vizirs; il avait à ses côtés les coureurs du seraï en costume persan, dont quatre, entièrement vêtus d'or, tenaient les étriers de son cheval. Arrivé devant la tente impériale, Sigismond mit pied à terre, et attendit que cent janissaires eussent offert au Sultan ses magnifiques présens, parmi lesquels on distinguait douze coupes de vermeil richement travaillées, et un rubis d'une valeur de cinquante mille ducats. Puis, accompagné de neuf grands de sa suite, il parut devant le trône d'or du Sultan, autour

[1] « Profectionis Ser. Principis Joannis II, electi Regis Hung. ad Suleimanum Imperatorem Turcarum modus et series anno Chr. 1566 factæ et celebratæ, » tiré d'un vieux manuscrit par Samuel Thorday. Voyez Catona, t. XXIV, p. 207 et Istuanfi, t. XXIII; et, pour la réception de Sigismond, Petschewi, f. 135, Ali, f. 284, Solakzadé, f. 127, Selaniki, f. 32.

duquel étaient assis les quatre vizirs, qui en représentent les colonnes. Le prétendant à la couronne de Hongrie fléchit trois fois le genou, et trois fois le Padischah l'invita à se relever, en lui présentant sa main à baiser et en le nommant son fils bien-aimé; le grand-vizir lui-même le conduisit à un siége orné de perles et de pierreries. S'adressant alors à l'interprète Ibrahim, Sigismond lui dit que, troublé par tant de magnificence, il ne pouvait que rappeler au Sultan qu'il était le fils d'un de ses vieux serviteurs; Souleïman répondit au prince qu'il ne déposerait pas les armes avant de l'avoir placé sur le trône de Hongrie. Quarante ans s'étaient écoulés depuis que la plaine de Mohacz avait vu tomber le roi légitime de Hongrie Louis. dont la mort avait été suivie à trois ans de distance de la soumission de ce royaume à la Porte dans la personne du prétendant Zapolya; il y avait vingt-cinq ans que le fils de Zapolya avait été chassé d'Ofen avec sa mère, Isabelle de Pologne, en recevant la promesse de recouvrer un jour la couronne de son père. Souleïman renouvela alors solennellement cette promesse, sur la demande que Sigismond lui en avait présentée par écrit, ajoutant qu'il était toujours prêt à assister les veuves et les orphelins. Il le congédia gracieusement, et lui envoya le lendemain, par vingt-deux tschaouschs, des présens magnifiques, parmi lesquels on remarquait un poignard et un sabre richement ornés de pierreries, et quatre chevaux superbes conduits par le grand-écuyer. Souleïman voulait encore honorer Sigismond d'une invitation à un festin, mais

le grand-vizir l'en dissuada en lui représentant que le prince, d'une faible complexion, pourrait être incommodé par les mets turcs auxquels il n'était pas habitué, et que son indisposition pourrait être attribuée par les Hongrois à un empoisonnement. Ce n'était là qu'un prétexte sous lequel Mohammed-Sokolli cachait le véritable motif qui le portait à vouloir priver le prince de l'honneur d'être traité par le Sultan. Sokolli avait invité Sigismond à venir lui rendre visite dans sa tente; mais celui-ci cédant aux conseils de Bekessi, qui lui représentait qu'il n'était pas de sa dignité de faire un tel honneur à un esclave, avait répondu d'une manière évasive à l'invitation du grand-vizir, en témoignant le désir que leur entrevue se fît à cheval et en pleine campagne; telle fut l'origine de la haine de Mohammed-Sokolli contre le prince. Deux jours après (13 silhidjé—1er juillet), Sigismond eut son audience de congé, dans laquelle le Sultan lui adressa ces paroles : « Prends soin de te pourvoir de soldats, de poudre, de plomb et d'argent, et si tu éprouves quelques besoins, fais-nous les connaître, afin que nous puissions les satisfaire. » Souleïman se leva deux fois pour l'embrasser. Dans sa demande écrite, Sigismond ne réclamait que le territoire compris entre la Theiss et la frontière de Transylvanie, évitant d'insister sur la restitution de Temeswar et de Lippa, où se trouvaient déjà des mosquées, ainsi que sur celle de Debrezin et de Szolnok, deux villes frontières. En faisant droit à sa modeste demande, le Sultan mit en liberté trois cents prisonniers qui relevaient de son

gouvernement. Le jour de la dernière audience du fils de Zapolya, Souleïman reçut aussi l'ambassadeur du roi de France, Guillaume d'Aube, qui s'était rendu au camp ottoman pour présenter au Sultan les félicitations de son souverain au sujet de la campagne qui allait s'ouvrir en Hongrie. Dans cette occasion, l'ambassadeur du roi très-chrétien félicita Sigismond Zapolya d'avoir abjuré la foi catholique, pour embrasser la doctrine de Luther.

De Semlin, le beglerbeg de Karamanie, Souleïman-Pascha, reçut ordre de se diriger sur Ofen; le Sultan lui-même devait passer le pont de Peterwardeïn pour marcher sur Erlau. Mais on apprit que le comte Nicolas Zriny avait surpris à Siklós Mohammed, sandjak de Tirhala, ancien grand-écuyer tranchant de Souleïman, l'avait tué, ainsi que son fils, avait pillé son camp et emporté un butin considérable, comprenant, en argent seulement, une somme de dix-sept mille ducats. Furieux de cette nouvelle, Souleïman changea son plan de campagne, et résolut de punir avant tout Zriny par la conquête de Szigeth. Il t jeter sur le Danube, près de Vukovar, un pont ur lequel passa l'armée dès qu'il fut achevé. Cette remière marche, conduite par le kapidji-baschi Ali-ga, en sa qualité de quartier-maître général, fut llement rapide, que le trajet de deux journées se en une seule; le Sultan, en proie aux irritations une vieillesse valétudinaire, fut choqué de cet excès diligence, et voulut punir le zèle mal entendu du idji-baschi en ordonnant de lui trancher la tête.

Mais le grand-vizir parvint à lui sauver la vie
représentant à Souleïman que cette infraction à
ordres aurait cependant un heureux résultat, et j
rait la terreur parmi ses ennemis, en leur mon
que, malgré le poids des années, Sa Majesté
vait encore doubler les marches comme dans sa
nesse. Une nouvelle crue du Danube emporta le
de Vukovar [xxxii]; et dans l'impatience que lui
cet accident, Souleïman ordonna d'en établir un
sur la Drave, près d'Essek. En moins de dix
jours, ce pont, composé de cent dix-huit po
d'une longueur totale de quatre mille huit cent
nes, fut prêt pour le passage de l'armée [1]. Le S
vint le visiter au bruit du canon, sur un yacht
plendissant d'or, dont le gouvernail était condu
Ali Portouk, le vieux beg de Rhodes. Chargé du
mandement de la flottille du Danube, Ali Po
avait amené ce yacht et trois galères des eau
Bosphore dans celles du Danube et de la Drav
descendant à terre, Souleïman entra dans la te
l'aga des janissaires, et récompensa généreuseme
zèle et celui du commandant de la flottille; il or
aux beglerbegs de faire sans délai passer le Dan
l'armée, qu'il suivit lui-même vingt-quatre l
après, le 1er moharrem 974 (19 juillet 1566).
qu'il eût été sévèrement défendu de piller et
cendier le pays, plusieurs villages furent livr

1 Selaniki, p. 35, et Almosino, d'accord avec lui, p. 41 : *Puente pasos de largo y 14 de ancho acabada en 16 dias;* seulement il s'a pas et non pas d'aunes.

flammes; Souleïman, irrité de cette indiscipline, ordonna au grand-chambellan Goulabi-Aga et à cent kapidjis, de pendre tous les auteurs du pillage et de l'incendie sur le théâtre même de leurs excès; il enjoignit également au grand-vizir de veiller, conjointement avec les tschaouschs, à la prompte exécution des coupables. Le commandant de l'artillerie de siége reçut ordre de faire traîner, par des buffles, les pièces de campagne à Szigeth, et notamment le gros canon de Katzianer, qui avait été déposé comme trophée à Arad, par Khosrew et Ferhadbeg. Pendant cette marche, l'arméc campa à Harsany, entre Fünfkirchen et Siklós, village fameux par l'excellence des vins de son terroir, et tristement célèbre dans l'histoire ottomane par l'exécution d'un des plus braves généraux de la Turquie.

Le gouverneur d'Ofen, Mohammedbeg, dit le Lion (Arslan), dont la tentative prématurée sur Palota avait indisposé le Sultan, s'était attiré toute sa colère en laissant prendre Wessprim et Tata; il avait en outre excité contre lui le ressentiment du grand-vizir, par des lettres insultantes que Souleïman avait communiquées à ce dernier [1]. En arrivant à Siklós, le Sultan ordonna au tschaousch-baschi Bourounsiz de

[1] On lit dans le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien sur la mort de Mohammedbeg : « Il Sgr. haveva fatto tajar la testa (il fut étranglé) al Bassa di » Buda per sospetto, che havesse intelligenza coll' Imperatore, e che il » Primo Vesir non era in gran confidenza. » Archives de la maison I. R. d'Autriche. Les lettres d'Arslan-Pascha à cet ambassadeur prouvent tout-à-fait le contraire.

se rendre avec quinze tschaouschs à Ofen, et de lui rapporter la tête du gouverneur de cette place, Arslan-Pascha. Au moment où il signait cet ordre, un émissaire du gouverneur lui annonça que celui-ci avait quitté son armée depuis trois jours pour se rendre au camp ottoman. Sur cet avis, Souleïman substitua à son premier ordre celui de le décapiter, au moment où il entrerait dans la tente du grand-vizir. Le lendemain matin, lorsque l'armée s'arrêta à Harsany, et pendant que les vizirs étaient assemblés au diwan, Arslan-Pascha arriva vers la fin du conseil, accompagné de cavaliers couverts de lourdes armures; il se présenta à la tente du grand-vizir et prit place sur le siége qui lui avait été préparé. Sa hardiesse confondit tout le monde : les tschaouschs se demandaient ce qu'il venait faire au camp, et chacun le jugeait fou d'avoir ainsi abandonné les troupes qu'il commandait sans un ordre du Sultan. Le grand-vizir, s'avançant vers lui, l'interpella ainsi : « Que prétends-tu faire ici? A qui donc as-tu confié le soin de ton gouvernement? Le Padischah t'avait nommé beglerbeg, et tu as livré ses forteresses aux infidèles. Malheur à toi, misérable! ta sentence de mort est prononcée. » Et se tournant vers le tschaousch-baschi, il lui dit : « Fais disparaître cet homme de la terre. » Arslan tira de son sein deux rapports qu'il voulait soumettre à l'empereur; le grand-vizir les prit, et au même instant le tschaousch-baschi s'empara de sa victime. En l'absence du bourreau, son aide fut chargé de l'exécution. Lorsqu'Arslan sortit de la tente, Ayas-Pascha lui

dit : « Les choses de ce monde n'ont pas de durée ; repens-toi et tourne tes regards vers le ciel. » Sans répondre à cette exhortation, Arslan s'adressant au bourreau : « Mon cher maître, lui dit-il, sois prompt, et prends soin de bien appliquer ton pouce. » Aussitôt celui-ci l'étrangla. Le gouvernement d'Ofen fut donné au neveu du grand-vizir Moustafa-Sokolli. Tous les biens d'Arslan-Pascha furent confisqués au profit de l'Etat. On veilla pendant la nuit près de son corps, et le lendemain matin on le transporta au tombeau de la famille Yahyaoghli, où il fut déposé près des restes de son père, qui, dit-on, l'avait autrefois maudit dans sa colère, et lui avait prédit sa fin tragique [1]. L'infortuné Mohammedbeg, surnommé le Lion pour sa valeur éprouvée, était petit-fils de Balibeg, fils d'Yahya-Pascha, gouverneur de Bosnie, l'un des plus braves généraux de Mohammed II. Son aïeul Hamza Balibeg s'était distingué dès l'âge de quatorze ans dans une lutte héroïque, et s'était fait remarquer au siége de Vienne, dans son poste sur le Wienerberg. Yahya-Pascha, gendre de Bayezid, avait eu quatre fils, tous célèbres comme hommes de guerre ; l'un d'eux, Balibeg, avait eu trois fils et un petit-fils gouverneurs en Hongrie, savoir : Ahmed à Stuhlweissenbourg, Derwisch à Szegedin et plus tard à Fünfkirchen, Mohammed et Arslan à Ofen.

Le lendemain de l'exécution d'Arslan-Pascha, le Sultan faisait son entrée solennelle à Fünfkirchen, précédé par les fils du grand-vizir, Kurdbeg et Ha-

1 Selaniki, témoin oculaire de cette exécution, p. 38.

sanbeg (4 août 1566). Pendant la marche, le général des ouloufedjis, Ferhadbeg, le chef des mouteferrikas et cinq lecteurs du Koran, récitaient la sourre *de la victoire et de la conquête*. Le Sultan, qui saluait de sa voiture l'armée rangée en ligne sur son passage, était escorté à gauche par les vizirs Ahmed-Pascha et Ferhad-Pascha, à droite par le frère de ce dernier, Moustafa-Pacha, cinquième vizir, et par Kiloun Sofi Ali-Pascha, sixième vizir récemment rappelé d'Egypte [1]. Trois jours auparavant, le beglerbeg de Roumilie était venu camper, avec quatre-vingt-dix mille hommes et un parc d'artillerie de trois cents canons, sur la colline de Semilihov, au nord de Szigeth. Le 5 août, Souleïman arriva lui-même devant Szigeth [2], et donna l'ordre d'en commencer le siége. Cette place, à deux milles de Fünfkirchen, appelée aussi Szigethwar, c'est-à-dire la ville des îles, est entourée de tous les côtés par la rivière d'Almas, et divisée en trois parties que réunissent entre elles des ponts, le château, l'ancienne et la nouvelle ville. Le château présente cinq bastions construits en terre et en fascines, et entourés d'un triple fossé; la tour ronde, qui sert de magasin aux poudres, les clochers et les corps-de-garde, sont seuls bâtis en brique. A l'approche des Ottomans, Zriny, commandant de Szigeth, fit élever

[1] C'est à cette époque qu'on voit apparaître un sixième vizir, et non sous le règne de Sélim II, comme l'affirme Mouradjea d'Ohsson, *Tableau de l'Empire ottoman*, t. VII, p. 212.

[2] Et non le 1er août, comme le dit Istuanfi. Tous les historiens ottomans sont d'accord avec Budina, qui donne la date du 5 août.

une croix au milieu de la forteresse; il ordonna en même temps l'exécution d'un soldat qui avait tiré son sabre contre un de ses chefs; mais à ce châtiment conforme à la discipline militaire, Zriny joignit une cruauté inutile, en faisant trancher la tête à un aga turc qu'il avait fait prisonnier. Pour répondre à la pompe que déployait Souleïman et montrer qu'il était prêt à le recevoir dignement, Zriny fit tendre les remparts de draperies rouges et recouvrir la tour à l'extérieur de plaques d'étain qui étincelaient comme de l'argent; enfin, dès que le Sultan parut sur la colline de Semilihov, il lui souhaita la bien-venue en le saluant par la décharge d'un gros canon. L'attaque commença aussitôt de trois côtés à la fois. L'aile droite des Ottomans était commandée par le troisième vizir Ferhad-Pascha et le beglerbeg d'Anatolie Schems-Ahmed; l'aile gauche, par le cinquième vizir Moustafa-Pascha et le beglerbeg de Roumilie Sal-Mahmoud. L'aga des janissaires et Ali-Portouk, beg de Kodja-Ili, occupaient le centre, et avaient sous leurs ordres les begs des frontières; parmi ceux-ci Nassouh, beg de Poschega, fut chargé de foudroyer la vieille ville avec cinq gros canons, notamment avec celui de Katzianer qui, par l'ordre exprès de Souleïman, avait été départi aux janissaires. Convaincu de l'impossibilité de défendre la nouvelle ville, Zriny la fit livrer aux flammes. Les Turcs se logèrent sur les décombres et y dressèrent des batteries; ils comblèrent ensuite au moyen de sacs de terre les marécages qui séparent l'ancienne ville de la citadelle, et se tracèrent ainsi vers cette dernière un

chemin solide. Le quinzième jour après l'arrivée du Sultan, les assiégeans étaient maîtres de toutes les fortifications extérieures; la citadelle seule continuait d'opposer à leurs efforts une résistance désespérée (19 août 1566). Ce fut en vain que Souleïman tenta de fléchir l'héroïsme persévérant de Zriny, en offrant de lui céder la possession exclusive de toute la Croatie. Les Ottomans avaient pris le porte-drapeau et le trompette du fils aîné de Zriny, qui se trouvait dans l'armée envoyée par Maximilien au secours de Szigeth; Souleïman, dans la vue d'alarmer Zriny sur le sort de son fils, ordonna que ces prisonniers fussent conduits devant les murs de la citadelle, et que le premier y déployât son drapeau, tandis que le second sonnerait l'air de la victoire [1]. En même temps il fit jeter dans la place, en les attachant à des flèches, des lettres écrites en langues allemande, hongroise et croate, et tendant à semer la division parmi les troupes, ou à ébranler leur fidélité par de belles promesses. Ces lettres avaient été composées par l'interprète Ibrahimbeg, le kiaya Lala Moustafa-Pascha et le secrétaire intime Feridoun, qui avait été récemment promu à la place lucrative de nischandji [2], pour avoir fait quitter au grand-vizir un

[1] « Forgacsii Zigethi Hungariæ claustri præstantissimi vera descriptio et » obsidionis epitome. » Forgacz ne fait mention que du trompette, tandis que Selaniki parle aussi du porte-drapeau.

[2] Selaniki remarque à ce sujet que les mouteferrikas (les disséminés, qu'en français on pourrait traduire par les officiers du service extraordinaire) n'étaient qu'au nombre de cinquante, et qu'à cette époque leurs places étaient aussi honorables que lucratives : dix avaient des fiefs et quarante un traitement fixe.

poste dangereux, où quelques instans plus tard une bombe avait tué plusieurs soldats.

Dans le premier assaut donné à la citadelle, les assiégeans repoussés perdirent deux drapeaux, et eurent à regretter la mort de l'ancien gouverneur d'Egypte, Sofi Ali-Pascha [1], accouru du Caire pour assister à cette campagne (9 sâfer — 26 août). Le second assaut, livré trois jours après, le jour même de l'anniversaire de la bataille de Mohacz, de la prise d'Ofen et de Belgrade, fut plus acharné encore et plus terrible [xxxiii]; quatre jours plus tard, on en tenta un troisième; mais les janissaires se retirèrent bientôt, et attendirent l'achèvement de la mine pratiquée sous le grand bastion. Dans la matinée du 5 septembre, cette mine fit explosion avec un vif éclat de lumière, qui semblait être comme la torche funéraire de Souleïman; car ce grand souverain mourut dans la nuit du 5 au 6 septembre (20 sâfer), soit de decrépitude, soit des atteintes d'une dyssenterie, soit enfin d'une attaque d'apoplexie. Le grand-vizir eut soin de cacher cet événement, et, s'il faut en croire certains historiens, pour mieux assurer le secret, il fit étrangler le médecin du Sultan. Ainsi Souleïman expira, sans emporter avec lui la consolation de la prise de Szigeth, et avant d'avoir reçu la nouvelle de la reddition de Gyula. Cette dernière place, assiégée depuis le 5 juillet par Pertew-Pascha à la tête de vingt-cinq mille hommes, venait d'être rendue par Keretsenyi. Dans l'impatience et l'irritation que lui

[1] Budina l'appelle Miserski, c'est-à-dire celui du Caire.

causait la résistance de Szigeth, Souleïman avait écrit au grand-vizir quelques heures avant sa mort : « Cette cheminée n'a donc pas cessé de brûler, et le gros tambour de la conquête ne se fait donc pas encore entendre. » De prétendues lettres autographes du Sultan, conçues dans le même sens, furent après sa mort publiées dans le camp, sous la forme d'ordres du jour, et communiquées aux vizirs qui n'étaient pas initiés au secret. L'auteur de ces lettres était Djâferaga, premier porteur d'armes du Sultan; lui et le secrétaire intime Feridoun étaient les seuls à qui le grand-vizir eût dévoilé la mort du Sultan; l'un et l'autre continuèrent plus tard, sous le règne de Sélim II ou plutôt de Sokolli, son grand-vizir, à justifier la confiance qu'ils inspiraient, le premier comme gendre de Sokolli et aga des janissaires, et le second comme reïs-efendi. Le 8 septembre (22 sâfer), tous les ouvrages extérieurs étaient détruits, et, parmi les fortifications intérieures, la tour seule était intacte, avec son magasin aux poudres. Voyant que le moment était venu de se rendre ou de périr, Zriny choisit ce dernier parti avec une dignité ferme et une admirable tranquillité d'esprit; décidé à mourir en héros, il prépara avec un froid courage son heure dernière. Il se fit donner, par son chambellan François Cserenkœ, un surtout en soie, passa sa chaîne d'or autour de son cou, se couvrit la tête d'un chapeau noir, brodé d'or, et surmonté d'un panache en plumes de héron, sous lequel étincelait un diamant de prix; puis il fit mettre dans sa poche cent ducats de Hongrie, rejetant avec soin

ceux qui portaient le titre de la monnaie turque, afin, disait-il, que celui qui s'emparerait de ses dépouilles ne pût se plaindre de n'avoir rien trouvé sur lui. Se faisant ensuite apporter les clefs de la forteresse, il les mit dans la poche qui contenait les ducats, et dit à ceux qui l'entouraient : « Aussi long-temps que ce bras pourra se mouvoir, nul ne m'arrachera ces clefs ni cet or; après ma mort, s'en emparera qui voudra! Mais j'ai juré que dans le camp turc personne ne pourrait me montrer au doigt. » Parmi quatre sabres d'honneur incrustés d'or, qu'il avait reçus pour des actions d'éclat dans le cours de sa carrière militaire, il choisit le plus ancien : « C'est avec cette arme, dit-il, que j'ai acquis mes premiers honneurs et ma première gloire, et c'est encore avec elle que je veux paraître devant le trône de l'Eternel, pour y entendre mon jugement. » Précédé de son porte-drapeau et suivi du page qui portait son bouclier, il descendit dans la cour sans casque ni cuirasse, et se présentant aux six cents braves déterminés à mourir avec lui, il stimula leur courage par une courte allocution, qu'il termina en invoquant trois fois le nom de Jésus. Déjà le feu envahissait sur tous les points le château intérieur, et l'on ne pouvait plus différer d'un instant le signal de la sortie. Près de la grande porte, se trouvait un mortier chargé de mitraille; Zriny ordonna de le démasquer et d'y mettre le feu; plus de six cents des assaillans qui se pressaient sur le pont furent renversés. A travers la fumée causée par l'explosion du mortier, Zriny s'élança sur les Turcs, comme la foudre

qui perce la nue. Avec Laurent Juranitsch, son fidèle porte-drapeau, il se précipita au milieu des rangs les plus serrés, et tomba frappé à la fois de deux balles dans la poitrine et d'une flèche à la tête [1]. A cette vue, les Ottomans poussèrent à trois reprises les cris de *Allah!* Les janissaires s'emparèrent du brave défenseur de Szigeth, et le portèrent sur leurs épaules devant l'aga; puis le déposant encore vivant sur l'affût du canon de Katzianer, la face tournée contre la terre, ils lui tranchèrent la tête [xxiv]. Ainsi mourut sur le canon même du traître Katzianer, celui qui l'avait fait assassiner dans son propre château, expiant par cette fin la violation de l'hospitalité et l'exécution injuste et cruelle d'un aga turc, son prisonnier.

Dès ce moment, le meurtre et l'incendie se déchaînèrent avec une fureur sauvage dans la citadelle; le chemin qui y conduisait était jonché de cadavres; les femmes et les enfans, entraînés hors de leurs foyers, étaient souvent massacrés impitoyablement par les janissaires qui se disputaient leur proie. Le chambellan, le trésorier et l'échanson de Zriny étant tombés au pouvoir de l'ennemi, eurent la barbe coupée et brûlée. Le grand-vizir leur fit demander, par l'intermédiaire de l'interprète Ibrahim, quels étaient les trésors de Zriny, et ce qu'ils étaient devenus. L'échanson, jeune Hongrois d'un noble orgueil [2], répondit avec assu—

[1] Petschewi, d'après Selaniki, dit atteint par une balle du poids de cinq drachmes.

[2] Selaniki, p. 49, donne ces détails, qu'on ne trouve pas dans Istuanfi, Budina, Forgacz et Sambuccus.

rance : « Zriny possédait cent mille ducats hongrois, cent mille écus, mille coupes d'or de toutes dimensions et une riche vaisselle; il a tout détruit, c'est à peine s'il a laissé une valeur de cinquante mille ducats en objets de prix, déposés dans une caisse; mais ses provisions de poudre n'en sont que plus considérables; elles vont faire explosion au moment même où nous parlons, et le feu, qui seul vous a livré la forteresse, deviendra aussi la cause de la ruine de votre armée. » Ces paroles menaçantes furent confirmées par les deux autres prisonniers. Le grand-vizir alarmé ordonna au tschaousch-baschi de monter à cheval avec tous ses gens, et de prendre les mesures nécessaires pour prévenir un tel malheur. Les tschaouschs eurent à peine le temps d'avertir les chefs de se retirer et de donner l'ordre de la retraite; la tour sauta avec un horrible fracas, ensevelissant plus de trois mille hommes sous ses ruines. Le même jour [xxxv], le grand-vizir envoya, par l'entremise du grand chambellan Goulabi-Aga, la tête de Zriny, avec son chapeau et sa chaîne d'or, à Mohammed-Sokollovich, son neveu, gouverneur d'Ofen, en lui enjoignant de la faire porter aussitôt au camp de l'empereur. Conformément à cet ordre, Sokollovich adressa ces tristes dépouilles au comte Eck de Salm. Plus tard, la tête fut portée par Balthazar Bacsanyi à Tschakathurn, où elle fut déposée dans le couvent de Sainte-Hélène, à côté du tombeau de l'épouse de Zriny, née Frangipan. Le huitième jour après l'occupation de Szigeth, Sokolli convoqua un grand diwan, dans lequel le moutefer-

rika Djelalzadé, le reïs-efendi Mohammed-Tsch
et le secrétaire-d'Etat Feridoun écrivirent des
de victoire, qui furent expédiées, au nom de S
man, comme s'il eût encore vécu, à tous les go
neurs de l'empire, au khan de Crimée, au schéri
Mecque, au schah de Perse, et autres souverain
de la Porte. On distribua des récompenses et a
corda des augmentations de solde; puis on publ
prétendue lettre de Souleïman, dans laquell
écriture avait été contrefaite par son premier é
Djâfer; cette lettre ordonnait qu'une partie d
mée partirait aussitôt pour le siége de Babocsa,
l'autre serait employée à reconstruire les fortifi
de Szigeth. En même temps on répandit le bru
le Sultan, ne pouvant à cause d'une attaque de
paraître en public, était dans l'intention de se r
à la mosquée de Szigeth, dès que la construct
serait achevée, pour y faire sa prière du vendre
rendre grâce de sa brillante victoire. On fit di
promotions à des emplois devenus vacans par l
de leurs titulaires [xxxvi]; à cette occasion, Djel
rentra dans sa place de nischandji. En occup
troupes aux fortifications de Szigeth et à l'exp
de Babocsa, la prudence de Sokolli sut cacher
cret de la mort de Souleïman pendant trois sem
et donner ainsi à l'héritier présomptif le temps
river de Kutahia à Constantinople. Une semblab
sure avait été employée avec un égal succès à la
de Mohammed Ier, Mohammed II et Sélim Ier
hammed Sokolli, le conquérant de Szigeth,

d'une main si ferme les rênes du gouvernement, que, non seulement durant ces trois premières semaines, mais encore pendant les treize années qui s'écoulèrent jusqu'à sa mort, il fit observer fidèlement les institutions de Souleïman, et maintint la prospérité et la puissance de l'empire au point d'élévation où ce grand souverain les avait portées.

LIVRE XXXIV.

Monumens et hommes distingués du règne de Souleïman I. — Secrétaires d'État, poëtes, jurisconsultes. — Réorganisation du corps des oulémas et de l'armée. — Système féodal, impôts, lois pénales et réglemens de police. — Causes de la décadence de l'empire ottoman, à dater de la mort de Souleïman.

Les lois et statuts de Souleïman sont considérés comme les élémens les plus importans de sa grandeur par les Ottomans, qui donnent à ce prince le surnom de Kanouni (le législateur), tandis que les historiens européens le désignent sous le titre de Grand ou de Magnifique. En faisant l'énumération des monumens de son règne, nous devrons signaler non seulement ceux de la littérature et des arts, mais encore ceux qui ont rapport à la législation. Nous donnerons d'abord un aperçu des constructions et des ouvrages scientifiques qui ont illustré son époque, et nous ferons connaître ensuite les institutions que l'empire ottoman dut à son génie organisateur. Bien qu'en rapportant les événemens politiques et militaires, et les noms des généraux et des hommes d'Etat qui y prirent part, nous ayons parlé sommairement des œuvres

rt et de littérature, ainsi que de leurs auteurs, nous
›yons cependant devoir nous appesantir davantage
· un sujet aussi important, ne pensant pas que ce
t nuire à l'unité de l'histoire que d'en éclairer d'un
ır égal toutes les parties, au lieu de produire les
es à la lumière, et de reléguer les autres dans l'om-
e. Aucune autre époque de l'empire ne fut aussi
:onde en productions littéraires et scientifiques, que
règne de Souleïman, qui dura quarante-six ans, et
ıe celui de son fils Sélim II, qui ne fut que de huit
ınées.

Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, les histo-
ens ottomans attachent une très-haute importance
ce que le nombre *dix* ait présidé au règne de Sou-
ïman. Qu'il nous soit donc permis, avant de porter
ı jugement définitif sur la grandeur véritable ou
pposée de Souleïman, de donner quelques détails
éclaircissemens sur ce nombre dix, appliqué par
s Orientaux à sa personne et à son règne. D'après
ıx, l'influence de ce nombre s'était manifestée par
volonté divine, de la manière suivante : Né dans
première année du dixième siècle de l'hégire [1],
›uleïman, le dixième Sultan des Ottomans [2], le
xième grand souverain de son époque [3], et père de

[1] Année 900 de l'hégire (1494).

[2] 1o Osman, 2o Ourkhan, 3o Mourad I, 4o Bayezid I, 5o Mohammed I, Mourad II, 7o Mohammed II, 8o Bayezid II, 9o Sélim I, 10° Soulei-ın I.

[3] 1o Charles-Quint, 2o Léon X, 3o Henri VIII, 4o François I, 5o Iwan ıssiliewitsch, 6o Schah-Ismaïl, 7o Schah-Ekber, 8o Andrea Gritti, 9o Si-mond I, 10o Souleïman.

dix enfans [1], offrait en sa personne les dix grandes qualités des souverains [I]; sous son règne, on compta dix grands-vizirs [2] et dix secrétaires-d'Etat [3] d'un mérite distingué, dix légistes [4] profonds et dix grands poëtes [5]; enfin le Sultan s'illustra dix fois par la conquête de dix villes et forteresses [II].

Après avoir consacré les neuf livres précédens au récit des événemens politiques du règne de Souleïman, nous ne parlerons dans ce dixième livre que des monumens de l'art et de la littérature, et des ins—

1 1o Sultan Mohammed, 2o Mahmoud, 3o Abdoullah, 4o Djihanghir, 5o Moustafa, 6o Bayezid, 7o Sélim, 8o Mihrmah, l'épouse de Roustem, 9o et 10° deux princesses dont le nom est inconnu, et dont fait mention le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien.

2 1o Piri-Pascha, 2o Ibrahim-Pascha, 3o Ayas-Pascha, 4o Loutfi-Pascha, 5o Souleïman-Pascha, 6o Roustem-Pascha, 7o Ahmed-Pascha, 8o Roustem-Pascha pour la seconde fois, 9o Semiz Ali-Pascha, 10° Mohammed Sokolli. Voyez aussi le savant rabbin Almosnino : *Que tuviesse diez Olivicires, que son la parte principal del Reino;* il parle encore de dix agas des janissaires : *Diez Agas de Geniçaros, la mayor fortaleza y vigor de su exercito.* (Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, p. 236.) Il se trompe cependant au sujet des dix campagnes qu'il prétend avoir été conduites par Souleïman en personne ; *Las guerras que dio personalmente jueron diez*, p. 84; car il confond en une seule les deux campagnes de Mohacz et de Vienne, omet celle de Hongrie en 1541, et n'en fait qu'une des deux dernières guerres contre le schah de Perse.

3 1o Iskender-Tschelebi, 2o Moustafa Djelalzadé, 3o Mohammed Ramazanzadé, 4o Khalilbeg, 5o Eboulfazl, 6o Mohammed-Tschelebi, 7o Nakkasch-Ali, 8o Newbeharzadé, 9o Ibrahim, 10° Feridoun.

4 1o Kemalpaschazadé, 2o Ebouzououd, 3o Ibrahim de Haleb, 4o Taschkœprizadé, 5o Salih Djelalzadé, 6o Hafiz-Adjem, 7o Lari, 8o Birgheli, 9o Khaïreddin, 10° Sourouri.

5 1o Baki, 2o Khiali, 3o Sati, 4o Ghazali, 5o Yahyabeg, 6o Souzouli, 7o Djelali, 8o Fikri, 9o Rewani, 10° Lamii.

titutions qui signalèrent cette période de l'histoire ottomane. Nous traiterons successivement des constructions et des fondations qui y furent annexées, des secrétaires-d'Etat, des légistes et des poëtes, de la nouvelle organisation du corps enseignant, de l'armée et du trésor, des lois sur les fiefs, des lois pénales et des réglemens de police et d'administration intérieure.

Nous avons parlé plus haut de la mosquée Souleïmaniyé et de six autres, savoir : la mosquée Selimiyé, élevée sur le tombeau de Sélim Ier; celles des princes, sur le tombeau des fils de Souleïman, Mohammed et Djihanghir, à Galata; les deux mosquées de la sultane Mihrmah, à Scutari et à la porte d'Andrinople; celle de la sultane Khasseki, c'est-à-dire de Roxelane, sur le marché aux femmes, que le Sultan construisit toutes aux frais de son trésor, quoiqu'elles ne portassent pas son nom. Après Souleïmaniyé, le monument dont Souleïman s'enorgueillissait le plus était l'aqueduc dont nous avons déjà fait mention, et qu'on désignait sous le nom des Quarante-Arches ou des Quarante-Fontaines, parce qu'il alimentait quarante fontaines publiques. Par la construction de Souleïmaniyé, de l'aqueduc des Quarante-Arches et du pont de Tschekmedjé, Souleïman rivalisa de magnificence et d'établissemens utiles avec Justinien, à qui l'on doit l'église d'Aya-Sofia, les aqueducs de l'ancienne Byzance et un pont en pierres sur la même rivière. Si on en excepte Constantin, fondateur de Constantinople, et Mohammed qui conquit et restaura cette capitale, les

deux souverains à qui cette ville doit le plus grand nombre d'embellissemens sont Justinien-le-Grand et Souleïman. Une description détaillée de tous les édifices construits par le prince ottoman fournirait matière à un ouvrage aussi étendu que celui de Procope, qui a décrit en six chapitres les monumens élevés par Justinien; comme Procope, l'auteur de cet ouvrage pourrait s'épuiser en louanges à l'aspect des mosquées de la capitale et des provinces, des aqueducs, des ponts, des fortifications et des nombreuses fondations pieuses, dont Souleïman dota l'empire. A l'exemple de son père Sélim, qui arracha à l'oubli le tombeau du grand-scheïkh mystique Mouhiyeddin al-Arabi, et le rendit aux pélerinages des fidèles en élevant un dôme sur son enceinte, Souleïman fit relever à Bagdad le tombeau du grand-imam Ebou-Hanifé, qui avait été détruit par les hérétiques persans, et fonda sur ce tombeau une mosquée et une cuisine pour les pauvres. Dans la même ville, il restaura la mosquée du tombeau du scheïkh Abdoulkadir Ghilani, fondateur de l'ordre célèbre des derwischs Kadris. La mémoire du grand poëte mystique Mewlana Djelaleddin Roumi et celle de Sid-Battal, c'est-à-dire le seigneur, le champion, le juge de l'islamisme, furent honorées des mêmes faveurs par la volonté du Sultan. Il fonda à Koniah, sur le tombeau du premier, une mosquée avec deux minarets, une salle destinée aux walses sacrées des derwischs [1], des cellules pour leur habitation et une cuisine pour les pauvres. Il fit bâtir sur le

[1] *Simaakhané*. Petschewi, Ali, Djelalzadé.

tombeau du second, à Seïd-e-Ghazi, un grand couvent, une mosquée, une médresé, et des cuisines pour les pauvres et les étrangers; tous ces édifices furent recouverts en plomb; le couvent fut concédé à l'ordre des derwischs Begtaschis. Ces constructions en l'honneur des trois grands-scheïkhs, Abdoulkadir, Djelaleddin Roumi et Sid-Battal, avaient acquis à Souleïman les bénédictions des trois ordres de derwischs, des Kadris, des Mewlewis et des Begtaschis, si nombreux et si influens dans l'empire ottoman. A Kaffa, à Nicée et à Damas, il répara les mosquées tombées en ruines; près du pont de Moustafa-Pascha sur la Marizza, il restaura le caravanseraï, la mosquée et la cuisine pour les pauvres, fondés par cet homme d'État. Non content d'élever ou d'embellir tant de mosquées, Souleïman transforma les églises chrétiennes des villes conquises en lieux de prières pour les musulmans. Depuis Rhodes et Koron jusqu'à Temeswar et Ofen, les cloches cessèrent de convoquer les chrétiens à la prière, et, au lieu du chant des psaumes et des accords des orgues, on n'entendit plus que les cris des mouezzins au haut des tours: *Allah et Mohammed!* Dans toutes les villes soumises par les armes ottomanes, à Rhodes, Koron, Sabacz, Belgrade, Temeswar et Ofen, les églises furent changées en mosquées, pendant qu'on reconstruisait les remparts ou qu'on élevait de nouvelles fortifications. La forteresse de Belgrade, qui avait été réparée au commencement du règne de Souleïman, le fut encore à la fin, après avoir été renversée par une explosion des pou-

dres causée par la foudre. Souleïman releva aussi les murs de Jérusalem, et fut le premier des sultans qui, à l'exemple des khalifes, embellirent la sainte maison de la Kaaba. Il se fit autoriser à ces embellissemens par un fetwa du moufti Ebousououd, et ordonna que les travaux n'eussent lieu qu'en présence des légistes de la Mecque et des quatre imams des quatre rites orthodoxes, Hanizi, Maleki, Hanbeli et Schafii. Il fonda à la Mecque pour ces quatre rites quatre colléges (médresés) sur le modèle des colléges turcs, à chacun desquels étaient attachés quinze étudians (thalebs) et un répétiteur (mouid) : le traitement du professeur (mouderris) était de cinquante aspres par jour; celui du répétiteur de quatre aspres, et celui de chaque étudiant de deux aspres [III]. La maison de Khadidjé, la première épouse du Prophète, avait été depuis long-temps transformée en mosquée, mais elle était tombée en ruines; Souleïman la fit rebâtir, et attacha à son service des derwischs qui devaient y faire entendre, les mardis et vendredis, les cris de *Allah* et de *Hou!* Pour suppléer au manque d'eau, l'un des fléaux de la Mecque, Sobeïdé, l'épouse du khalife Haroun al-Raschid, avait fait construire un aqueduc qui avait coûté des sommes énormes, et avait été depuis plus d'une fois réparé. Dans la douzième année du règne de Souleïman (939 — 1532), la pénurie d'eau fut si complète à la Mecque, que l'outre s'y vendit au prix énorme d'un ducat, et que les pélerins, que leur piété avait amenés dans la ville sainte, furent sur le point de périr de soif; mais une pluie

bienfaisante vint heureusement les sauver. Pour prévenir le retour d'un tel fléau, Souleïman ordonna la reconstruction des aqueducs de Bedr Honeïn et du mont Aarafat; le premier aboutissait à un large bassin de marbre contenant quarante-cinq pipes d'eau et recouvert d'un dôme. La sultane Mihrmah, fille de Souleïman, fit construire un autre aqueduc, qui amena les eaux de la source du mont Aarafat dans un bassin près du sanctuaire. On éleva une fontaine sur le versant du mont Merwé, et on élargit les deux bassins qui se trouvent entre Safa et les tombeaux des schérifs: l'un d'eux servait aux caravanes de pélerins venant de la Syrie, l'autre à celles qui viennent d'Egypte; de là leurs dénominations de bassin syrien et de bassin égyptien. Le sultan égyptien Koulaoun avait fondé deux villages, dont les revenus étaient affectés à l'achat annuel de la couverture destinée à vêtir la Kaaba durant les jours du Beïram. Cette couverture se compose de deux pans d'étoffe d'or, dont le premier de mille soixante aunes se nomme le voile, et l'autre de cinquante aunes, la ceinture. A ces deux villages, Souleïman en ajouta d'autres; de plus, il augmenta la somme portée dans les pélerinages annuels aux pauvres de la Mecque, et fit prélever cette augmentation, sous le nom de djewali, sur la capitation des rayas.

Dans la hiérarchie ottomane, les vizirs et les beglerbegs occupent le premier rang; après eux viennent les defterdars, les nischandjis et les reïs-efendis, c'est-à-dire les présidens de la chancellerie et les secré-

taires-d'Etat, qui sont, à proprement parler, les véritables ministres. Les utiles et modestes services qu'ils rendent dans le silence du cabinet sont obscurcis par les actions plus brillantes des hommes de guerre, et ne se voient pas toujours appréciés avec justice. Il est rare que ces dignitaires arrivent à la gloire; quelques-uns cependant font exception à cette règle, comme Iskender-Tschelebi, par exemple, dont la chute retentit dans tout l'empire, et ceux qui se sont fait les historiens de leur époque, tels que le grand et le petit nischandji Moustafa Djelalzadé et Mohammed Ramazanzadé. Parmi les defterdars qui succédèrent à Iskender-Tschelebi, le malheureux yahya du grand-vizir Ibrahim, nous devons surtout remarquer le defterdar d'Ofen, Khalilbeg, qui dressa un nouveau registre pour les impôts de Hongrie, et le defterdar de Syrie, Eboulfazl, fils du célèbre historien Idris. Avant Khalil, on ne comptait dans l'empire ottoman que trois defterdars, ceux de Roumilie et d'Anatolie et celui de Syrie et d'Égypte. La conquête de Hongrie rendit nécessaire la création d'un quatrième defterdar, et Khalilbeg fut chargé de l'administration financière de cette nouvelle province. Eboulfazl ajouta l'histoire du règne du neuvième sultan Sélim II à l'ouvrage de son père, intitulé *les Huit Paradis*, qui retrace en langue persane l'histoire de l'empire ottoman depuis sa fondation jusqu'au huitième sultan. Mohammed-Tschelebi, plus généralement connu sous le nom d'Egri Abdi Oghli, c'est-à-dire fils d'Abdi-le-Boiteux, se distingua par un remarquable talent d'é-

rivain, et fut appelé deux fois aux fonctions de def-
erdar et de nischandji. C'est à lui et au grand-ni-
chandji Moustafa qu'on doit la rédaction de plusieurs
ois nouvelles, et la réunion en un seul code de celles
[u'on avait promulguées jusqu'alors : le premier pu-
lia le Kanounnamé de Mohammed II, le second le
Kanounnamé sur les finances, qui parut sous le rè-
;ne de Sélim II. Deux autres defterdars eurent une
;rande part aux affaires de l'empire : ce furent Nak-
asch-Ali, c'est-à-dire le peintre Ali, qui contribua
ar ses calomnies à la chute d'Iskender-Tschelebi, et
Newbeharzadé, le protégé du nischandji Djelalzadé-
Moustafa. Parvenu au rang de defterdar, Newbe-
arzadé refusa de prendre place avant le nischandji,
omme il en avait le droit d'après l'usage établi, et dé-
lara qu'il se démettrait plutôt de ses fonctions que
e s'arroger la préséance sur son bienfaiteur. Souleï-
ıan approuva ce noble mouvement de gratitude, et
n prit occasion de décréter qu'à l'avenir les rangs
es defterdars et des nischandjis seraient réglés par
ancienneté des services. Le defterdar d'Égypte,
brahimbeg, est auteur d'une collection très-estimée
le pièces d'Etat en langue turque; mais elle ne peut
outefois être comparée à la plus complète de toutes,
elle du reïs-efendi Feridoun, intitulée : *Mounschiatı*
oumayoun, dont nous parlerons plus tard sous le
ègne de Mourad III. Au nombre des écrits les plus
emarquables, dus à la plume de ces secrétaires-
l'Etat, nous devons citer les *Lettres de victoire* sur la
bataille de Mohacz et sur les conquêtes de Belgrade,

Rhodes, Tebriz, Bagdad, Ofen et Szigeth, la correspondance de Souleïman avec le schah Ismaïl, le schah Tahmasp, et leurs vizirs, au sujet de l'extradition de son fils Bayezid, et enfin les diplômes de Souleïman pour le schérif de la Mecque et le grand-vizir Ibrahim-Pascha [IV].

Il est sans doute moins étonnant de rencontrer des historiens et des écrivains parmi les defterdars et les nischandjis, que des poëtes parmi les sultans et les vizirs; or, Souleïman, dont le père Sélim Ier et l'oncle Korkoud sont mis avec raison au nombre des poëtes, est lui-même honoré de ce titre dans les biographies ottomanes, ainsi que ses quatre fils Sélim, Moustafa, Bayezid et Djihanghir; mais cette distinction fut accordée plutôt à l'élévation de leur rang qu'au mérite de leurs productions littéraires [V]. Le plus grand poëte lyrique de l'empire ottoman est Abdoul-Baki, ou simplement Baki (l'immortel), que les Turcs appellent le sultan, le khan et le khakan de la poésie lyrique; il est placé sur la même ligne que Motenebbi et Hafiz, dans les langues persane et arabe. Né sous le règne de Souleïman, Baki atteignit pendant la vie de ce souverain son plus haut point de célébrité, et s'y maintint pendant le règne de Sélim II. Les œuvres de Souleïman ne sont pas empreintes du génie poétique, mais on ne peut leur refuser le mérite d'une gravité imposante et d'une moralité pure; les sentimens d'humanité qui percent dans chaque ligne justifient le nom de Mouhibbi, c'est-à-dire *qui aime avec amitié*, que le Sultan avait pris pour signer ses vers.

Si Souleïman ne peut entrer en lice avec les grands poëtes de son époque, on doit le louer d'avoir su dans un âge avancé où il est si difficile de briser d'anciennes idoles et de reconnaître de nouvelles supériorités, distinguer le mérite éminent de Baki, quand celui-ci vint lui offrir son premier ouvrage, et de l'avoir honoré dès lors comme le plus bel ornement de son empire, si riche en grands hommes. Il ne se borna pas à le récompenser comme sultan; mais, poëte lui-même, il lui adressa un poëme dans lequel il l'appelait le premier poëte des Ottomans, et lui prédisait avec raison la durée de sa gloire [VI]. Pénétré de reconnaissance, Baki déplora la mort du Sultan dans une élégie, considérée comme le diamant le plus précieux de la poésie ottomane. Une autre élégie, qui peut rivaliser avec celle de Baki, fut composée par le savant moufti Ebousououd, qui, grâce à quelques ghazeles, est cité comme poëte par les biographes ottomans, ainsi que son prédesseur le moufti Kemal-paschazadé et Sadi-Efendi. A l'exemple du Sultan et de ses fils, plusieurs vizirs et paschas ne jugèrent pas au-dessous de leur dignité de chanter des ghazeles; l'infortuné beglerbeg d'Ofen Arslan-Pascha, les vizirs Djemali et Schems Ahmed-Pascha, et le grand-vizir Piri-Pascha, sont mis par les biographies au nombre des poëtes; mais aucun ne peut prétendre au même rang que Baki, et même que les neuf poëtes contemporains dont nous allons parler.

Khiali, c'est-à-dire le *riche en imagination,* mérita ce surnom par la richesse de ses images et son brillant

colorls; ces qualités lui attirèrent si bien les faveurs du Sultan et du grand-vizir, que chacune de ses poésies fut récompensée avec une magnificence impériale, et qu'il reçut enfin un fief du revenu annuel de cent cinquante mille aspres [1]. Khiali était dans ses opinions littéraires l'antagoniste de Sati, dont nous avons parlé sous le règne de Sélim II, et cependant il l'a souvent imité. Nous avons également cité, en racontant les événemens où ils figurent, Ghazali, l'Arétin des Ottomans, surnommé Deli Burader (le frère fou), ainsi qu'Yahyabeg, auteur des ouvrages intitulés: *le Chat et le Mendiant*, et *la Révolte de la ville de Constantinople*. Fouzouli chanta les plaisirs de l'opium et des boissons enivrantes, et les amours de *Leïla et Medjnoun;* il traduisit encore, sous le titre de *Jardin des Bienheureux*, l'ouvrage persan *le Paradis des Martyrs*. Djelili et Fikri illustrèrent leurs noms par la composition de poëmes romantiques : le premier s'inspira du poëme persan *Khosrew et Schirin* et du poëme turc *Leïla et Medjnoun;* il traduisit en outre le *Schahnamé*. Fikri puisa ses inspirations dans la contemplation des astres, *du Soleil et de l'Étoile du matin* [2], *de Mars et de Vénus* [3]; il écrivit encore deux ouvrages rimés, *le Parterre des Fleurs* [4] et *les Vierges des Pensées* [5]. Rewani, qui mourut dans la

[1] Latifi, *Biographie des poëtes turcs*, traduction de Chabert, p. 149. Voyez aussi Aschik-Tschelebi et Kinalizadé, qui font mention de deux autres Khiali.

[2] *Mihr* ou *Anahid*. — [3] *Behram* ou *Souhré*. — [4] *Schoukoufezar*. — [5] *Ebkari-efkar*.

première année du règne de Souleïman, s'est placé, par son ouvrage descriptif intitulé le *Livre des Plaisirs* [1] au rang des premiers poëtes ottomans, ainsi que Lamii, qui figure d'ailleurs en première ligne parmi les prosateurs, bien que la traduction par Ali-Wasi des fables de Bidpaï soit considérée généralement comme le chef-d'œuvre de la prose turque. Lamii rivalisa de talent avec Sati, en écrivant comme celui-ci un poëme romantique intitulé *la Lumière et le Papillon,* et avec Ahi, en traduisant en langue turque le roman allégorique de Fettahi [2] *la Beauté et le Cœur.* Il traduisit, par ordre de Souleïman, les plus anciens poëmes romantiques persans, tels que *Weïsou et Ranim* par Nizami, *Absal et Selman* par Djami, *Wamik et Azra* par Anssari, *les Sept Figures* [3] par Nizami, et le *Ballot et le Maillet* par Aarifi. Lamii chanta encore les souffrances de Ferhad [4] et le martyre de Houseïn [5], traduisit les apologues arabes sur la *Noblesse de l'Homme* [6], la *Biogaphie des Mystiques* par Djamii [7], les *Qualités du Prophète* par le même [8]; il publia en outre une collection de facéties [9] et un commentaire sur le *Gülistan de Saadi;* enfin il chanta *une Révolte de la ville de Brousa* [10]. Outre ces dix principaux

1 *Ischretnamé.* Latifi, dans Chabert, p. 159, et manuscrit de Diez, à la Bibliothèque de Berlin.

2 *Fettahi* et non pas *Nitadschi,* comme l'écrit Chabert.

3 *Heft peïker.* — 4 *Ferhadnamé.* — 5 *Maktali Houseïn.*

6 *Schersoul insan,* en arabe, imprimé à Calcutta.

7 Cet ouvrage a pour titre *Nefhatol-Ins,* c'est-à-dire *les Souffles de l'Humanité.*

8 *Schewahidoun-noubouwwet.* — 9 *Lataïfnamé.* — 10 *Schehrengiz.*

poëtes [1] du règne de Souleïman, les anthologies et les biographies en signalent encore cent sous le même règne et cinquante sous celui de Sélim II, qui pour la plupart furent des poëtes lyriques. Cependant plusieurs prirent pour sujets de leurs poëmes des événemens militaires ou un règne de Sultan, et même l'histoire générale des Ottomans. C'est ainsi que Soudi rima les hauts-faits de Mikhaloghi; Merakhi et Agehi, le siége de Szigeth; Schoukri et Derouni, le règne de Sélim Ier [2]; Hayati et Mahremi, le règne de Souleïman Ier, et que Hadidi (le forgeron), Schemsi, Aarif [3] et Hazarparapara, chantèrent les exploits de tous les sultans ottomans. Les quatre derniers sont désignés sous le nom de *Schehnamedjis*, c'est-à-dire auteurs de livres royaux, parce que leurs ouvrages embrassent toute l'histoire ottomane, comme le *Schahnamé* embrasse toute l'histoire persane. Sehi d'Andrinople, qui, à l'exemple, d'Idris donna le titre de *Huit Paradis* [4] à son recueil des meilleures poésies, apparaît à la fois comme historien et comme poëte; il fut imité par Ahdi Ben Schemsi de Bagdad, d'origine persane, qui dans son ouvrage intitulé : *Parterre de Roses des Poëtes* [5] mentionne deux cents auteurs

1 Baki, Khiali, Sati, Ghazali, Yahyabeg, Fouzouli, Djelili, Fikri, Rewani, Lamii.

2 *Selimnamé;* les prosateurs Soudjoudi et Ishak Tschelebi, auteurs de l'*Histoire de Sélim I*, et Oussouli, auteur de l'*Histoire de Sélim II*.

3 Fethallah le Persan vint avec le prince Elkass à la cour de Souleïman I, où il fut nommé schehnamedji.

4 *Heschi-bihischt.* Sebi mourut en l'année 945 (1548).

5 *Gulschcni schouara.* Ahdi mourut en l'année 971 (1563).

contemporains, auxquels il décerne libéralement le titre de poëtes. Latifi [1] se montre aussi généreux envers les habitans de Kastemouni, et compte jusqu'à trois cents poëtes parmi eux. Enfin, sur les quatre cents poëtes dont Aaschik Tschelebi [2] a fait les biographies et énuméré les ouvrages, un quart appartient au règne de Souleïman-le-Grand, auquel cet auteur ne survécut que de six années [VII].

Parmi les grands jurisconsultes de l'époque de Souleïman, nous avons déjà fait connaître les deux mouftis Kemalpaschazadé et Ebousououd, le grand philologue Sourouri, et le molla Ibrahim de Haleb, auteur d'un code musulman encore en vigueur dans l'empire ottoman, sous le titre de: *la Réunion des deux mers* [VIII]. Nous devons aussi une mention honorable à Taschkœprizadé, qui dans son Encyclopédie traite de trois cent soixante-dix sciences différentes, et cite les principaux auteurs qui ont écrit sur chacune d'elles; il fut le premier qui réunit, dans son ouvrage intitulé les *Parcelles d'anémones* [3], les biographies des jurisconsultes depuis le règne d'Osman jusqu'à la moitié de celui de Souleïman Ier [IX]. Hafiz Adjem [X] a composé également deux traités encyclopédiques,

1 Latifi mourut en l'année 990 (1582).

2 *Teskeretoul schouara we meschaïr oul zourefa fi kawaïdi edab il kouttab min el-fouzela*, c'est-à-dire *Registre des Poëtes et Modèle des Poëtes d'après les règles des usages des meilleurs auteurs*, par Seïd Mohammed-Ali Aschik-Tschelebi, mort en l'année 979 (1571), à la Bibliothèque I. R. et dans ma collection.

3 *Schakaïkoun-naamaniyet*, contenant la biographie de cinquante scheïkhs et de cinq cent vingt-neuf légistes.

sous les titres de *Registre des Sciences* [1] et de *Ville des Sciences* [2]. Salih Djelalzadé se montra le digne émule de son frère Moustafa, secrétaire-d'Etat pour le chiffre du Sultan, qui avait traduit par ordre de Bayezid II l'ouvrage du grand narrateur de contes persans [3], et avait écrit l'histoire de Sélim Ier. Le Persan Lari, qui avait passé du service du prince indien Houmayounschah à celui du Sultan des Ottomans, écrivit une histoire universelle intitulée : *Miroir des Aïones* et *Route des connaissances* [4], et s'acquit par là une gloire égale à celle des deux Djelalzadé; on lui doit aussi des gloses marginales sur plusieurs ouvrages fondamentaux de jurisprudence [xi]. Birgeli, le Canisius et le Donat des Ottomans, dont on a récemment réimprimé les œuvres à Constantinople, était également versé dans la grammaire et la dogmatique [5]. Nous avons déjà parlé, à l'occasion des fêtes de la

1 *Fihristoul-ouloum*, à la Bibliothèque royale de Paris.

2 *Medinetoul-ouloum*, ouvrage traitant de huit sciences.

3 *Djamietoul-hikayat*, par Djemaleddin Mohammed el-Aoufi. Cet ouvrage avait été traduit avant lui par Arabschah et Nedjati.

4 *Miretoul-edwar we merkatoul-akhbar*.

5 Il écrivit des gloses marginales aux *Hedayet* et *Sadrescheriat*, deux *Traités fondamentaux* du droit musulman (voyez *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, t. I, p. 7 et 8), un *Commentaire* sur le *Kafiyé* (syntaxe), un *Traité métaphysique* et un autre sur les prières. Ses ouvrages les plus célèbres, réimprimés à Constantinople, sont le *Tarikaï Mohammediyé* (*Doctrine mahométane*), appelé plus généralement *Risalei Biregli* ou *Birgewi*, et son commentaire intitulé *Awamil* (*Syntaxe des Particules*). Il composa en outre un *Emsilet*, c'est-à-dire une *Table des conjugaisons*, et un *Kifayetoul-moubtedi*, c'est-à-dire un *Traité élémentaire*. Il mourut en l'année 980 (1573).

circoncision des princes, du khodja de Souleïman II, Khaïreddin, qui prenait toujours place à côté du Sultan, dans les controverses publiques entre les professeurs. Les grands-vizirs eux-mêmes établirent souvent de pareilles conférences, pour donner de l'émulation aux savans : c'est ainsi qu'Ayas-Pascha appela en sa présence les huit recteurs des huit colléges de Mohammed II. Aucun des six médecins qui faisaient partie du corps des oulémas, sous le règne de Souleïman, ne se distingua par des ouvrages scientifiques. Si Mohammed Alkaïssouni se rendit célèbre, ce ne fut pas en guérissant le Sultan lors de sa dernière maladie, mais seulement en aidant le grand-vizir Mohammed Sokolli à tenir sa mort secrète [XII]. Quelques-uns seulement des trente scheïkhs attachèrent leurs noms aux conquêtes de Souleïman, par l'enthousiasme que leurs paroles inspirèrent aux troupes; tels se montrèrent le scheïkh Alaeddin lors de la prise de Bagdad, et le scheïkh Noureddin dans la campagne de Szigeth. Enfin, sur les deux cents légistes dont Taschkœprizadé et son continuateur Attayi nous ont transmis la biographie, on n'en compte que cinquante qui se soient signalés par des ouvrages de quelque importance.

A ce rapide aperçu de la littérature ottomane sous le règne de Souleïman, il convient d'ajouter quelques détails sur les innovations par lesquelles ce souverain réorganisa le corps enseignant, et compléta les sages institutions de Mohammed II. C'est grâces à sa sollicitude que le corps des oulémas, qui sont à la fois les théologiens et les légistes de l'empire ottoman,

est parvenu à ce haut degré de perfectionnement, où il s'est maintenu jusqu'à nos jours, malgré tant de causes de dissolution. Les améliorations dues à Souleïman consistaient surtout en une division mieux entendue des grades successifs que les mouderris, ou recteurs de collége, avaient à parcourir, et qui avaient été fixés à cinq par Mohammed II (*les vingt, les trente, les quarante, les cinquante* et *les soixante*); ce même prince avait encore distingué les mouderris en *intérieurs* et *extérieurs*. On avait assigné aux trois premières classes les médresés de la capitale et des provinces, à l'exception des huit médresés de la mosquée de Mohammed II, désignées sous le nom des *Huit*, dont les mouderris recevaient chacun un traitement de cinquante aspres par jour. Aux mosquées d'Aya-Sofia et d'Eyoub étaient attachés seulement deux mouderris ayant soixante aspres par jour. Souleïman donna un rang supérieur aux mouderris des quatre médresés de la mosquée Souleïmaniyé, en leur assignant un traitement de soixante-dix aspres par jour, et échelonna, d'après le nombre dix en honneur chez les Ottomans, les divers degrés de la hiérarchie du corps enseignant, qui comprenait : 1° les mouderris extérieurs, 2° les mouderris extérieurs proposés pour l'avancement, 3° les mouderris intérieurs, 4° les mouderris intérieurs proposés pour l'avancement, 5° les candidats au rang des mouderris, dits les *huit* (ceux de la mosquée de Mohammed II); 6° les huit, ayant un traitement de cinquante aspres par jour; 7° les soixante, ceux des mosquées d'Aya-Sofia et d'Eyoub;

8° d'autres soixante, ayant le même traitement que les précédens, mais un rang supérieur ; 9° les candidats aux médresés de Souleïmaniyé ; 10° les recteurs de cette dernière mosquée [1]. Ceux des candidats qui ont passé par tous ces grades, sans en omettre aucun, ont seuls droit à la première des cinq classes, parmi les membres de laquelle on choisit le plus haut dignitaire de la loi. Ceux qui n'ont pas le courage ou le temps de parcourir la série entière des degrés ne peuvent être incorporés que dans les dix classes du second ordre ou les cinq du troisième ordre. Mais tous les oulémas, les premiers comme les derniers en rangs, partagent deux priviléges, l'affranchissement des impôts et la transmission assurée de leurs biens à leurs héritiers, le trésor ne pouvant en aucun cas les confisquer à son profit. C'est ainsi que la seule aristocratie des Ottomans, celle des corps enseignant et judiciaire, se trouve affermie par les fortunes accumulées de générations en générations dans les grandes familles des oulémas ; mais la loi qui règle l'avancement ne peut être transgressée en aucun cas, si l'on excepte celui où le fils d'un grand est inscrit dès son bas âge sur la liste des mouderris, de sorte qu'en entrant dans l'âge viril il se trouve déjà placé dans un grade plus ou moins élevé de la législature.

Quoique doué d'un caractère naturellement géné-

[1] 1° Kharidj, 2° Hereket Kharidj, 3° Dakhil, 4° Hereket Dakhil, 5° Moussileï sahn, 6° Sahn, 7° Altmischlu, 8° Ikindji Altmischlu, 9° Moussileï Souleïmaniyé, 10° Souleïmaniyé.

reux et libéral, Souleïman n'en regardait pas moins l'argent comme le nerf de la guerre, et comme la source la plus féconde de prospérité pendant la paix. Dès les premières années de son règne, les campagnes de Belgrade et de Rhodes l'obligèrent de recourir à une mesure financière exceptionnelle; et immédiatement avant la troisième expédition contre la Hongrie, fameuse par la bataille de Mohacz, il se vit contraint de frapper une contribution de quinze aspres par tête dans tout l'empire, sans distinction de religion ni de fortune [1]. Ce furent là les seuls impôts extraordinaires du règne de Souleïman; mais ils suffirent pour exciter les murmures de la nation; du reste cette mesure, à laquelle on n'eut recours que dans les commencemens du règne de Souleïman, et qu'il eût été dangereux de renouveler, devint inutile par la suite, car si les premières campagnes du Sultan coûtèrent des sommes énormes, les suivantes offrirent un ample dédommagement dans le pillage des pays conquis et dans les tributs qui furent imposés à leurs souverains. La Hongrie, si souvent dévastée, fut, dès l'ouverture de la guerre, assujettie à un impôt annuel, de même que la Transylvanie, et les réglemens financiers du defterdar Khalil épuisèrent jusqu'aux dernières ressources du premier de ces royaumes, qui paya du plus pur de son sang les magnificences du

[1] « Il signor portò uno taio di aspri 15 per testa, cussi a zentilomini » come villani in tutto il suo Domino, commenzado dalla Persia, Egitto e » Soria. » Pietro Bragadino, *Rapport* du 29 décembre 1525, et Marini Sanuto.

conquérant. Non seulement Raguse, la Moldavie et la Valachie, furent soumises à des tributs annuels envers la Porte, mais encore Venise et l'Autriche, la première pour les îles de Chypre et de Céphalonie, la seconde pour ses possessions dans la Hongrie supérieure. Grâces au zèle financier de ses gouverneurs, l'Egypte, qui n'avait d'abord été imposée que de huit cent mille ducats, en rapporta bientôt douze cent mille; cependant cet excédant de quatre cent mille ducats n'entra pas dans les caisses de l'Etat; Souleïman l'employa à la construction d'aqueducs et autres monumens. Aux revenus ordinaires de l'empire vinrent se joindre des revenus extraordinaires, tels que les trésors déposés à la Mecque par le souverain indien de Goudjourat, et les biens des vizirs et des gouverneurs exécutés, lesquels, écoulés du fisc par les canaux de la faveur, finissaient d'ordinaire par y être ramenés. C'est ainsi que les finances de l'empire héritèrent des richesses amoncelées par le defterdar Iskender-Tschelebi, par le grand-vizir Ibrahim-Pascha, et des vases emplis de l'or d'Arabie et d'Egypte de l'amiral Piri-Reïs. Le soin avec lequel le grand-vizir Roustem-Pascha accumulait d'immenses trésors était son plus grand mérite aux yeux de Souleïman; bien que le Sultan ne se dissimulât pas que Roustem était peu délicat sur le choix des moyens, et qu'il faisait même un trafic des emplois, il le laissait agir en toute liberté, dans la pensée que la crainte qu'il lui inspirait lui ferait restreindre dans de certaines limites ses nombreuses exactions. Ce fut sous l'administration de

Roustem que s'établit l'usage d'exiger, en outre des sommes destinées au Sultan dans les traités de paix avec l'Autriche, une rétribution moins forte pour le grand-vizir et les autres vizirs; les documens turcs donnent à ces sommes le nom de tribut, tandis qu'elles figurent dans les documens de l'Autriche sous le nom de présens honorifiques. Roustem fut le premier grand-vizir qui soumit les gouverneurs à des taxes proportionnées aux revenus de leurs provinces, et qui éleva à trois mille ducats la somme de cinq cents ducats, fixée par Mohammed II pour la nomination du patriarche grec [1]. Si l'on en excepte ces taxes irrégulières, les impôts ordinaires étaient très-modérés; l'impôt foncier était de quarante à cinquante aspres (environ un ducat) par maison, et l'impôt extraordinaire (awariz) pouvait être évalué à la même somme. Tout sujet turc ne payait qu'un aspre pour deux moutons, et trois à cinq aspres pour le commissaire, à titre de ghoulamiyé, c'est-à-dire redevance du garçon. Les biens de la couronne rapportaient à cette époque la somme énorme de quatre mille deux cent quarante-une charges d'aspres [XIII], ce qui fait près de cinq millions de ducats. Les revenus ordinaires de l'Etat sont évalués, dans les *Rapports* des ambassadeurs de Venise, à la somme annuelle de sept à huit millions de ducats [XIV].

Bien que les places de gouverneurs eussent été soumises à un régime vénal par Roustem-Pascha, les

1 « Fuerat Πεσχεσιον (*Bakhschisch*, c'est-à-dire *présent*) initio aurei 500 » tunc vero ad 3000 perduxerat. » Grusii *Turco-Græcia*, p. 167.

divers grades de l'armée n'avaient pas encore été mis à prix. A cet égard Souleïman apportait un soin scrupuleux à conserver dans toute leur pureté les principes de son père Sélim. Un négociant, qui avait prêté à Sélim une somme de soixante mille ducats, ayant demandé pour son fils une place de djebedji (armurier), avec la solde de deux aspres par jour, Sélim écrivit ces mots en marge de la supplique présentée et appuyée par le grand-vizir : « Je vous ferais tous exécuter, je le jure par mes aïeux, sans la crainte de faire dire à la malveillance que j'ai voulu ainsi m'approprier l'argent que cet homme m'a prêté ; qu'on le lui compte aussitôt, et gardez-vous bien de m'adresser à l'avenir de pareilles demandes [1]. » Les principales modifications introduites par Souleïman dans l'organisation militaire consistent dans la suppression des corps des yourouks ou fantassins irréguliers de la Roumilie, et dans la réforme et l'augmentation de nombre des ortas des janissaires. Jusqu'à lui le chiffre le plus élevé de ces troupes avait été de douze mille ; il le porta à vingt mille ; la solde de chaque janissaire était auparavant d'un aspre par jour, et à la fin d'une campagne, ceux qui s'y étaient distingués recevaient une augmentation de deux ou trois aspres. Souleïman institua trois classes avec des soldes différentes : la première (*kœtschek*) était formée des *eschkindjis* (ceux qui sont en activité de service), dont la solde

[1] Khodschibeg, p. 23, dit que pour soixante mille ducats on ne pouvait à cette époque obtenir une seule place de djebedji, tandis qu'aujourd'hui (sous le règne de Mourad IV) on en achetait six pour soixante ducats.

variait de trois à sept aspres par jour; la seconde se composait des *amelmandes* ou vétérans, qui recevaient de neuf à vingt aspres par jour, et dont quarante occupaient les casernes de la capitale sous le nom de *kouroudjis;* la troisième classe comprenait les invalides (*otouraks*), soldats et officiers, ayant une solde de trente à cent vingt aspres par jour. Les admissions dans cette dernière classe étaient rares et difficiles; on ne les accordait qu'à des guerriers blanchis sous les armes, que leurs blessures rendaient incapables de nouveaux services. Le nombre des kouroudjis n'était que de quarante; les tschaouschs et les moumdjis étaient dans la même proportion parmi les vétérans. Le corps entier des janissaires ne comptait que trois tschaouschs et douze moumdjis; mais les tschaouschs et les kiayas n'étaient pas changés aussi fréquemment qu'ils le furent par la suite, et ils restaient en place jusqu'à sept ou dix ans [1]. Les enfans faits prisonniers et devenus esclaves formaient encore, comme dans les premiers temps de l'institution des janissaires, la principale pépinière de ce corps : confinés dans l'Asie-Mineure et vêtus d'un uniforme rouge, ils apprenaient la langue et le service militaire pendant quatre ou cinq années, jusqu'au moment de leur incorporation dans cette milice. Souleïman construisit pour les janissaires de nouvelles casernes, et, la première fois qu'il les visita, il reçut la solde d'un vétéran (quarante aspres) des

1 Kodschibeg, p. 11, à la Bibliothèque royale de Berlin, dit : Aujourd'hui on pourrait diviser l'armée en trois classes, kouroudjis (vétérans), otouraks (invalides) et alils (incapables de service).

mains du lieutenant-général (koulkiaya). Depuis lors, Souleïman et après lui ses successeurs se rendirent habituellement devant les casernes; sous un costume emprunté, le jour de la distribution de la solde; le premier valet de chambre (baschtschokadar) recevait, des mains du colonel du premier régiment, la paie destinée au Sultan; il y ajoutait une poignée de ducats, et distribuait le tout aux soldats de garde. En mémoire de cette distinction, ce régiment érigea un trône dans une chambre de la caserne, que l'on tint constamment fermée. Déjà quelques années avant la construction des nouvelles casernes, Souleïman avait donné aux janissaires une preuve éclatante de sa bienveillance, en acceptant du colonel du soixante-unième régiment (djemaat) une coupe à sorbet que celui-ci lui avait offerte à son passage, et en ordonnant que cette offre lui fût renouvelée toutes les fois qu'il se rendrait devant les casernes; le régiment auquel avait été fait cet honneur en consacra le souvenir par la construction d'une salle du trône. Le Sultan approchait la coupe de ses lèvres, et la donnait à son porte-glaive qui la rendait aux troupes pleine d'or; un officier des janissaires présentait aussi une coupe au chef des eunuques, qui accompagnait le Sultan [1]. Le même usage se répétait dans les fêtes du couronnement, le jour où le nouveau Sultan ceignait le sabre; en passant devant les vieilles casernes, il recevait la coupe des mains de l'aga des janissaires, et la lui ren-

[1] Le grand-vizir, en passant devant les casernes, recevait le même honneur que le Sultan.

dait en disant : « Nous nous reverrons à la *Pomme Rouge* [1]; » c'est ainsi que les Ottomans nomment la ville de Rome. Pendant la campagne de Szigeth, alors que la puissance de Souleïman avait atteint son plus haut point de grandeur, l'effectif des troupes régulières était de quarante-huit mille trois cent seize hommes, et leur solde se montait à deux millions six cent quarante mille neuf cents aspres (cinquante-deux mille huit cent dix-huit ducats) ; ce nombre était le double de celui que l'armée présentait à l'époque de l'avènement de Souleïman [2]. Le chiffre des troupes irrégulières, joint à celui des corps réguliers dans les campagnes ordinaires, s'élevait à deux cent cinquante mille hommes. L'artillerie au complet comptait trois cents canons, et la flotte trois cents voiles.

Souleïman apporta le même soin à la réorganisation des fiefs de la cavalerie, des timars et des siamets, dont les possesseurs, nommés sipahis, ne doivent pas être confondus avec les sipahis soldés, qui forment le premier des quatre régimens de la cavalerie régulière. D'après les réglemens de Mourad Ier, à qui est due aussi l'organisation des janissaires, les fiefs se perpétuaient de mâle en mâle, et ne revenaient à l'Etat

1 *Kizil elmadé gœrüschürüz.*

2 Le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, dans Marini Sanuto, t. LV, porte l'effectif de l'armée à douze mille janissaires, quatre mille hommes de cavalerie régulière (sipahis, silihdars, ouloufedjis et ghourebas), dix mille adjemoghlans, soixante mille mousellims; donc en tout quatre-vingt-six mille hommes, sans compter les akindjis (cavalerie irrégulière), et les azabs et martoloses (infanterie irrégulière).

qu'après l'extinction des familles. Un crime commis par un feudataire pouvait lui enlever la jouissance de son fief, mais cette sorte de confiscation ne pouvait jamais s'étendre à ses enfans. Plusieurs timars (petits fiefs) réunis sur une seule tête pouvaient être convertis en un siamet (grand fief), mais il n'était jamais permis de diviser un siamet en plusieurs timars. Aucun siamet ne devait avoir une valeur au-dessous de vingt mille aspres. Les vizirs et les gouverneurs des provinces avaient seuls le droit de conférer ces fiefs. Dans la dixième année de son règne, Souleïman décréta qu'à l'avenir les gouverneurs ne pourraient concéder sans l'autorisation de la Porte que de petits fiefs; de là leur dénomination de *tezkeresiz,* c'est-à-dire sans certificat. Dans le principe, les grands fiefs étaient provisoirement octroyés par un ferman d'investiture (tewdjih fermani). Ces fermans adressés aux gouverneurs des provinces, dans lesquelles étaient situés les fiefs, leur enjoignaient de s'enquérir si le demandeur était réellement le fils d'un sipahi (les fiefs n'étant dévolus qu'à des sipahis), et quels étaient les revenus de son père lors de sa mort. Si les renseignemens étaient conformes à sa déclaration, le demandeur recevait du pascha un certificat (tezkeré), et c'était sur la présentation de ce certificat à la Porte qu'on lui délivrait le diplôme d'investiture (bérat). En opposition aux précédens, ces fiefs étaient appelés *tezkerelus,* c'est-à-dire délivrés sur certificat. Lorsque le possesseur d'un siamet de vingt à cinquante mille aspres mourait à la guerre en laissant trois fils, la loi

permettait de concéder à chacun d'eux un timar de quatre à six mille aspres; mais lorsqu'il mourait dans sa famille, deux de ses fils ne pouvaient prétendre collectivement qu'à un timar de cinq mille aspres, et l'un d'eux seulement à un timar de quatre mille. Au contraire, si les fils, pendant la vie de leur père, se trouvaient déjà investis de timars, ils recevaient à sa mort une augmentation de deux cents à deux mille aspres, suivant une proportion basée sur la valeur de leurs fiefs [1]. Les gouverneurs avaient pris l'habitude d'éluder les fermans, en délivrant, aussitôt après leur réception, une lettre d'assignation (tahwil kiagadi) au lieu du simple certificat (tezkeré) aux sipahis investis d'un grand fief, en sorte que ceux-ci entraient de suite en possession, sans se faire expédier le diplôme de la Porte (bérat). Pour détruire ces abus, Souleïman défendit au beglerbeg de Roumilie, Loutfi-Pascha, plus tard grand-vizir, de délivrer à l'avenir aucune lettre d'assignation, et il lui enjoignit d'envoyer les candidats, quel que fût leur rang, sandjakbegs, kiayas, defterdars des timars, soubaschis (officiers) ou simples sipahis, pour échanger à la Porte dans un délai de six mois leurs certificats contre des diplômes. Un fief pouvait bien être divisé en plusieurs portions (hissa), réparties entre divers possesseurs, mais celles-ci ne cessaient pas d'être consi-

[1] Mouradjea d'Ohsson, VII, p. 371, et avec plus de détails, dans la *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, t. I, p. 349, où l'on trouve le ferman qui renferme ces nouvelles dispositions; il est daté du 1er redjeb 937 (1530).

dérées comme appartenant à un seul fief, et tout morcellement non autorisé par la Porte était sévèrement défendu. La plupart des ordonnances relatives aux fiefs, rendues sous le règne de Souleïman, sont fondées sur les fetwas du moufti Ebousououd. Dans l'année de la mort du Sultan, et immédiatement après l'avènement de Sélim II, le defterdar Mohammed-Tschelebi, rassembla tous ces fetwas et fermans en un seul livre, appelé le Kanounnamé. Dans cet ouvrage, Mohammed-Tschelebi émet la même opinion que le moufti Ebousououd, qui ne reconnaissait que trois classes de propriétés territoriales dans tous les Etats de l'islamisme. La première se compose des biens soumis à la dîme [1]; ce sont ceux qui ayant été assignés aux musulmans, lors de leurs conquêtes, étaient devenus leur véritable propriété (mülk), et pour lesquels ils payaient la dîme (aschr), mais aucun impôt foncier (kharadj). La seconde classe comprend les biens territoriaux assujettis au kharadj [2]; ce sont ceux qui au moment de la conquête furent laissés à leurs possesseurs non musulmans, à la condition de payer non seulement l'impôt de capitation, mais encore un impôt foncier [3] et un autre sur les produits [4]; ces biens appartiennent comme les précédens en pleine propriété à leurs possesseurs, et n'en diffèrent que par les charges plus lourdes dont ils sont grevés. La troisième classe, enfin, renferme les terres de la couronne [5], c'est-à-dire celles dont l'Etat se réserve la

[1] *Erzi aaschriyé.* — [2] *Erzi kharadjiyé.* — [3] *Kharadji mouwazaf.* — [4] *Kharadji moukasemé.* — [5] *Erzi memleket.*

propriété et abandonne la possession viagère contre la redevance du service militaire en temps de guerre; les sujets ou les paysans (raya) qui les exploitent paient à leurs possesseurs, les feudataires, le fermage (tapou), l'impôt foncier [1], et une taxe nommée dîme, quoiqu'elle excède le plus souvent la dixième partie des produits, et en forme ordinairement la neuvième ou la huitième, quelquefois même la moitié.

Le système des fermes établi en Égypte pour les biens territoriaux de l'Etat diffère essentiellement de celui des fiefs du reste de l'empire tel que nous venons de le développer; mais cette différence réside moins dans le principe de propriété que dans le mode de perception des impôts. D'après le Koran, la terre entière appartient à Dieu qui la lègue à qui lui plaît; en sorte que toute propriété relevant originairement de Dieu appartient à l'imam (souverain), *qui est son ombre sur la terre*. Mais après la conquête d'un pays, l'imam aliène son droit de propriété en faveur des musulmans à la charge de payer la dîme, ou bien des non musulmans, à la charge d'être soumis à un impôt foncier et à un impôt sur les produits: les nouveaux possesseurs acquièrent ainsi sur ces biens un véritable droit de propriété transmissible de père en fils, avec la faculté de les vendre, de les partager ou de les consacrer à des fondations. Le prince a de semblables droits sur ses biens de famille et sur ses biens domaniaux (kass), dont il lui arrive souvent d'assigner les

[1] *Resmi tscheft resmi dænüm*, la censive.

revenus à titre de traitement à de hauts fonctionnaires. Les domaines du pays, cédés comme fiefs en récompense de services militaires, ne jouissent pas de ces avantages; leurs possesseurs n'ont pas sur eux ce droit de propriété illimité, et ne peuvent les aliéner, les partager ou en instituer des fondations. Les domaines se perpétuent à la vérité dans la ligne mâle des feudataires; mais, comme l'Etat seul en a la propriété, il est nécessaire qu'à la mort de chaque feudataire, ses fils reçoivent du prince un nouveau diplôme d'investiture. En Egypte, on donne le nom de fermes aux mêmes biens qui, dans l'Anatolie et la Roumilie, sont appelés fiefs, c'est-à-dire ceux qui sont concédés en récompense de services militaires; mais il y a une grande différence entre le feudataire et le fermier égyptien. Ce dernier n'a ni les mêmes obligations ni les mêmes avantages que le premier; car, tandis que le feudataire propriétaire viager, ne paie aucun impôt à l'Etat et reçoit de son paysan ou raya tous les revenus, le fermier au contraire paie à l'Etat un droit de fermage et partage avec le paysan le surplus des produits. Il résulte de là que, dans les provinces ottomanes de l'Asie et de l'Europe, les feudataires (siams ou timarlus) et les paysans (rayas) sont dans une position bien plus avantageuse que les fermiers égyptiens (moultezims) et leurs paysans (fellahs) [xv]. A l'époque de la conquête d'Egypte, Sélim Ier y trouva établie cette institution des fermes; elle avait été fondée par le sultan des Mamlouks Baharites, Nassir Ben Koulaoun, mais depuis sa mort elle était tombée en

désuétude. Contrairement à leur destination qui les affectait exclusivement aux militaires, ces biens, échus à des bourgeois ou des artisans, avaient été transformés en fondations pieuses (wakf), ou grevés d'hypothèques au profit des pensionnaires de l'Etat[1]. Environ quarante ans avant la conquête des Ottomans, le sultan Kaïtbaï avait cherché par un édit à détruire ces abus; mais ils se renouvelèrent sous le règne de l'avant-dernier sultan mamlouk Kansou Ghawri, et furent poussés à un point extrême sous l'administration du premier gouverneur ottoman Khaïrbeg. La révolte de Khaïn Ahmed-Pascha, gouverneur d'Egypte, attira sur cette province l'attention de Souleïman dès les commencemens de son règne; quand la rébellion d'Ahmed eut été réprimée, le Sultan envoya au Caire son grand-vizir Ibrahim-Pascha pour présider à la réorganisation du pays. Cependant le véritable Kanounnamé de l'Egypte ne date pas du voyage d'Ibrahim-Pascha, mais du gouvernement de l'eunuque Souleïman-Pascha, kapitan dans les mers de l'Arabie et des Indes, et depuis grand-vizir [XVI]. Ce Kanounnamé détermine les droits et les devoirs des kaschifs ou officiers des Mamlouks, des scheïkhs des villes et des villages, des inspecteurs des finances et de la capitale, du pascha gouverneur d'Egypte, des fermiers et des écrivains, des commissaires et des inspecteurs des granges, des géomètres et des paysans; il embrasse les fondations pieuses, la douane, la monnaie, le fisc,

1 Voyez le troisième *Mémoire* de Silvestre de Sacy, dans le VIIe volume des *Mémoires de l'Institut*, p. 109.

et prend pour base, dans plusieurs de ses dispositions, les anciennes institutions du sultan Kaïtbaï qu'on avait surtout en vue de maintenir. Le besoin de ce nouveau code et d'un nouveau cadastre était d'autant plus urgent, que tous les anciens registres des impôts avaient été consumés dans un incendie. Les troupes soldées des Ottomans en Egypte furent divisées en sept classes : les janissaires, les azabs, les tschaouschs, les mouteferrikas, les djebedjis, les tüfendkschis et les gœnnüllüs [XVII].

A cet exposé des lois relatives aux feudataires et aux fermiers, il convient d'ajouter celui des lois qui concernent les rayas ou sujets, musulmans ou non musulmans, payant aux feudataires un impôt et d'autres redevances. Le *kanouni raya,* ou code des sujets, promulgué par Souleïman II, confirmé et complété par Ahmed Ier, énumère les redevances du sujet envers son feudataire, ainsi qu'il suit : l'impôt foncier, la taxe des célibataires, le droit de fiançailles, le droit sur les moutons et les pâturages, le droit d'hivernage, le droit sur les abeilles et les moulins, le droit sur l'usage du tabac à fumer, les épices et le droit sur les esclaves [1]. Tous les impôts, dans les pays musulmans, sont divisés en deux catégories : les impôts légaux [2], qui sont déterminés par le Koran et les

[1] Resmi tschift; resmi dœnum, moudjerred; resmi aarous; resmi aghnam; resmi otlak; resmi kischlak; resmi kowan; resmi deghirmen; resmi doukhan; resmi esiran; resmi kaza.

[2] Houkouki ou rousoumi scheriyé. Le mot *houkouk* répond entièrement au mot *droits*, et le mot *rousoum* au mot *impôt*.

lois fondamentales de l'Islamisme, et les impôts arbitraires [1], qui ne sont institués que par des ordonnances administratives (kanoun), et qui pour cette raison sont aussi nommés impôts du Diwan. Les impôts non déterminés par le Koran ou le kanoun sont désignés sous le nom arabe de *Awani* (exaction), mot qui a passé en gardant sa signification d'Orient en Occident (avanies). Les impôts légaux sont la capitation, la dîme, l'impôt foncier et l'impôt sur les produits; tous portent le nom générique de *Kharadj* [2]. Les impôts arbitraires comprennent les taxes, les amendes, les douanes et les droits proprement dits [3]. Les taxes se divisent en taxes sur les personnes ou sur les choses: les premières sont la taxe des célibataires, celle des fiançailles dont le taux varie suivant la condition de l'épouse, jeune fille ou veuve, et la taxe des hommes mariés; les secondes, les droits de justice et les épices. Les amendes sont imposées pour de graves délits de police (*djérimé*), ou bien pour de légères contraventions aux réglemens de police; on les nomme *bad* ou *hawa*, c'est-à-dire *amendes du vent et de l'air*. Les droits de douane, prélevés sur les marchandises, se divisent en droits d'importation ou d'exportation, en droits de transit et de

[1] Tekalifi ourfiyé.

[2] La capitation s'appelle *djiziet* ou *kharadj*, la dîme *aaschr*, l'impôt foncier *kharadji mouwazaf*, l'impôt sur les produits *kharadji moukasemé*.

[3] Awarizi diwaniyé; massdariyé; reft; badji; derbendiyé; kassabié; bagh; kapan; mouvazené; temgha; koudamiyé; yasak-kouli; moubaschériyé; dellaliyé.

péage, et en taxes sur les vivres qui comprennent celles auxquelles sont assujettis les viandes et les vins. Les droits proprement dits sont des droits d'emmagasinage, de balances, de timbre, de commission et de courtage; d'autres se perçoivent sur les domestiques et sur les gardes; quantité d'autres enfin ont reçu la dénomination vague et très-étendue d'innovations [1]. Tous ces impôts arbitraires varient suivant les paschaliks, qui ont chacun un kanounnamé particulier. Le defterdar Mohammed Efendi-Abdi a le premier rassemblé ces divers kanounnamés en un seul code, sous le règne de Sélim II; et ce code fut édité de nouveau par le defterdar Aïni, sous le règne d'Ahmed Ier. Ainsi, par exemple, dans la Syrie, les biens territoriaux ne sont pas, comme dans l'Anatolie et dans la Roumilie, taxés d'après la cense et le minage (*tschift* et *dœnüm*), mais d'après la superficie qu'une paire de bœufs peut labourer depuis le matin jusqu'à midi (feddan), ou d'après l'espace que parcourt en vingt-quatre heures l'eau qui s'écoule d'un étang par une saignée. Le produit d'un bien affermé, qu'il soit payé en argent ou en nature, s'appelle *dimos* [2]. Les oliviers sont divisés, suivant la croyance de leurs possesseurs, en *infidèles* et en *musulmans*, distinction qui en entraîne une dans leurs impôts. Dans les ports de mer, outre les droits dont nous venons de parler, il en existe d'autres, tels que taxe d'arrivage, taxe sur les diplômes, taxe d'échange, taxe sur

[1] *Bidaat.* — [2] Δημος.

les garçons, sur les présens, sur les domestiques, sur le balayage, sur les distributions, sur les fêtes, sur les vêtemens d'honneur, etc. D'autres impôts sont établis sur l'irrigation des champs de riz, sur les steppes où paissent les troupeaux, sur les fourrages, sur les produits des prairies; enfin, les campagnes sont soumises à des corvées, à des fournitures en nature pour le passage des armées, et à des contributions de guerre.

Non seulement Souleïman apporta des modifications aux différens codes des janissaires, des fiefs de Roumilie et d'Anatolie, des fermes d'Egypte, et à ceux des sujets musulmans et non musulmans; mais encore il fit une nouvelle division du territoire ottoman en vingt-un gouvernemens, comprenant ensemble deux cent cinquante sandjaks [XVIII]. Le journal de ses campagnes fait également mention de plusieurs innovations opérées dans le Kanounnamé des usages (*ayin*) et cérémonies de l'empire (tehschrifat). Enfin, il apporta un soin particulier à la révision des réglemens de police, et des cinq chapitres du Kanounnamé, qui traitent des lois pénales et sont la base de la jurisprudence criminelle de l'empire ottoman. Le premier chapitre, *de la fornication*, condamne les délinquans à une amende qui varie de mille à trente aspres, suivant leur fortune. L'enlèvement d'un jeune garçon ou d'une jeune fille est puni par la perte de la virilité. Quiconque épie et embrasse la femme ou la fille d'un autre, est passible d'une forte réprimande et d'une amende d'un aspre pour chaque mot et chaque baiser; si la femme est une esclave, l'amende est moins

forte de moitié. L'accusation pure et simple ne suffit pas pour faire instruire le jugement, et si l'accusé atteste par serment son innocence. la partie plaignante reçoit une réprimande et supporte une amende d'un aspre. Le père qui couche avec l'esclave de son fils n'est pas soumis à l'amende; mais celui qui commet le crime de bestialité encourt une sévère réprimande et une amende d'un aspre pour chaque cas. Le second chapitre traite des peines et amendes infligées pour des injures, des coups, des barbes arrachées, des soufflets, et de légères blessures à la tête. Une dent cassée ou un œil crevé sont punis de la peine du talion. Cependant, avec le consentement du plaignant, le coupable peut racheter cette peine par une amende de deux cents aspres, s'il est riche, et de trente aspres s'il est pauvre. Si le plaignant est un esclave, l'amende est réduite pour son maître à la moitié de cette somme. Pour s'être battues entre elles, les femmes de la classe des *voilées*, ou honorables, reçoivent du juge une réprimande avec menaces et une amende de vingt aspres; la peine du même délit, pour les femmes non voilées, c'est-à-dire non honorables, est une amende de deux aspres par coup et la simple réprimande. Le troisième chapitre traite des peines portées contre l'usage du vin, contre le vol, le pillage et le brigandage. Pour chaque verre de vin, le contrevenant paie un aspre d'amende; le vol d'une pièce de volaille est puni de la même peine; mais le voleur d'un cheval, d'un mulet, d'un âne ou d'un buffle, est condamné à avoir la main coupée, châtiment qu'il peut

racheter par une amende de deux cents aspres. De proches parens, habitant la même maison, ne reçoivent qu'une réprimande pour s'être volés entre eux. Celui qui, dans un mouvement de colère, arrache le turban d'un Musulman, est condamné au paiement d'un aspre et à une réprimande. Les voleurs, qui enlèvent des esclaves, pénètrent avec effraction dans les boutiques, ou qui ont déjà subi plusieurs condamnations pour de petits vols, sont pendus. Si un vol est commis dans le voisinage d'un village, les habitans en sont solidairement responsables, et doivent indemniser celui qui a été volé. Si un feudataire se rend coupable de vol, il peut être aussitôt arrêté ; mais, avant de le punir, on doit soumettre à la Porte un rapport sur l'affaire. Les faux témoins, les faussaires et les faux monnayeurs sont condamnés à avoir la main coupée. Deux omissions consécutives de la prière prescrite cinq fois par jour, et l'inobservance du jeûne, sont sujettes à une amende d'un aspre. Ceux qui par des calomnies ou des médisances ont porté préjudice à des familles, sont tenus envers elles à une entière réparation du dommage causé. Enfin, des peines diverses sont portées contre ceux qui prêtent leur argent à plus de onze pour cent. Le quatrième chapitre contient les réglemens sur les marchés, et le cinquième ceux qui concernent les diverses professions. Dans le quatrième chapitre, on remarque, comme un trait caractéristique des usages et de la police des Ottomans, la recommandation faite aux habitans de ménager les bêtes de somme. Le cinquième renferme

d'autres dispositions de moindre importance : ainsi il est enjoint aux boulangers d'observer avec soin la proportion convenable de beurre et de farine dans la composition de leurs gâteaux, et aux gargotiers de surveiller attentivement l'étamage de leurs ustensiles de cuivre. Le prix de l'halwa, c'est-à-dire des sucreries et pâtisseries, est basé sur le prix courant du miel et des amandes. Les marchands de raisins et de fruits secs doivent se contenter d'un bénéfice de dix pour cent. Les prix des diverses espèces de souliers, bottes et pantoufles, ainsi que ceux des selles, mors et autres harnais, sont soumis à un tarif invariable. Le salaire des ouvriers maçons, charpentiers et menuisiers, est fixé à dix aspres par jour avec leur nourriture en sus. Le prix du bois est réglé sur sa longueur, et celle-ci se détermine d'après le mode de transport du bois, suivant qu'il est fait à dos d'âne, de mulet ou de chameau. Les propriétaires d'établissemens de bains sont tenus de chauffer convenablement leurs chambres, d'avoir d'habiles frotteurs, masseurs et barbiers, et d'entretenir en bon état leurs divers ustensiles. Il leur est enjoint d'avoir des peignoirs particuliers et marqués distinctement pour les infidèles, et de recommander à leurs barbiers de ne pas se servir du même linge et des mêmes rasoirs pour les Musulmans et les Giaours. Il est permis aux mendians de mendier les jours de marché, excepté dans les mosquées, et il est défendu aux lépreux de se montrer dans les rues. Aucune marchandise ne peut être vendue que sur un réglement

établi par le juge de la ville et le préposé du marché. On voit, par cet extrait des peines fixées par Souleïman, que les lois relatives à la morale et les réglemens de police devaient être agréables au peuple; car ces derniers assurent avec soin le bon marché et la bonne qualité des choses les plus nécessaires à la vie, tels que la nourriture et les vêtemens, et les premières sont si peu rigoureuses contre les délits de la sensualité, qu'elles sont plus propres à les encourager qu'à les contenir. Si, sous ce rapport, le code de Souleïman ne peut échapper au blâme d'une censure, il est digne néanmoins de l'approbation des philanthropes et des hommes d'Etat, en cequ'il rendit plus rare l'application des deux peines principales fixées contre le vol et l'adultère par la législation de l'Islamisme, le Koran; il permit en effet de racheter par une amende ces peines, qui ne sont autres que la lapidation et la mutilation du bras. Le même esprit d'humanité et d'indulgence, qui a porté Souleïman à adoucir dans son code l'austère sévérité des lois primitives de l'Islamisme, se retrouve dans la tolérance qu'il accorda à l'usage des vaisselles d'or et d'argent, qui avait été interdit aux Musulmans par les Pères de l'Eglise comme contraire à l'esprit islamite. Souleïman excita même un grand mécontentement parmi les légistes et le peuple, lorsqu'un jour, dans un festin public offert à des ambassadeurs persans, il fit servir les mets dans des vaisselles d'or et d'argent, luxe dont il n'y a plus eu d'exemple depuis; car ajourd'hui même la vaisselle de la cour est en porcelaine de Chine d'une couleur verte. Sou-

leïman ne défendit pas l'usage du café nouvellement introduit dans son empire, quoiqu'il fût fort douteux que le Prophète l'eût autorisé, et on peut conclure de l'ordonnance même rendue vers la fin de son règne contre la vente publique du vin, qu'il l'avait tolérée jusqu'alors. Dans sa jeunesse, lorsqu'il vivait dans la compagnie de son confident le renégat grec Ibrahim, il n'avait pas les mêmes scrupules au sujet du vin; mais quand les douleurs de la goutte et les infirmités de la vieillesse lui eurent fait une nécessité de cette abstinence, il voulut l'étendre à tout son peuple. Une lettre qu'il écrivit à cette époque au schah Tahmasp [1] montre qu'il se faisait gloire de cet acte de bon Musulman; il lui annonçait en effet que, conformément aux lois de l'Islamisme, il avait fait défendre l'usage du vin dans tous ses Etats, et il se répandait en invectives contre cette boisson, que le Prophète appelle la *mère des vices* [2]. Dans une de ses plus belles ghazeles, Hafiz dit du vin: « Cette mère des vices nous est plus douce que le baiser d'une jeune fille. » On voit par cette parole, en opposition si directe avec la sentence du Prophète, que Hafiz était loin d'être un mystique pur; aussi excita-t-elle le zèle des orthodoxes, qui s'en autorisèrent pour demander au moufti s'il ne serait pas convenable de défendre, en même temps que le vin, un ouvrage qui en faisait un si pompeux éloge. Aussi prudent que savant, le moufti Ebousououd, qui n'au-

1 Cette lettre est la dernière de l'*Appendice du Journal* de Souleïman, sous le no LXIV. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'année 967 (1560).

2 *Oummoul-khabaïs*, littéralement la *mère des bassesses*.

rait pu en aucun cas refuser son fetwa contre l'usage du vin, répondit à cette demande par une sentence pleine de modération ; il déclarait qu'à la vérité quelques passages du poëme de Hafiz pouvaient blesser les sentimens de certaines personnes, mais qu'au fond ils devaient être interprétés et jugés d'une manière plus favorable. Ebousououd refusa également un fetwa contre les cafés, dont le premier avait été établi à Constantinople en 1554, par un habitant de Haleb, nommé Schems, qui, après trois ans de séjour dans la capitale, retourna dans sa patrie avec un bénéfice de cinq mille ducats. Près de trois siècles s'étaient écoulés depuis que le scheïkh arabe Schædeli avait découvert les propriétés de la fève du caféier, en remarquant que ses chameaux étaient plus dispos que de coutume après avoir brouté les feuilles de cet arbrisseau; suivant une autre opinion, cette découverte aurait été fortuitement faite par son disciple Omar, pendant son exil au mont Ossak près de Sébid. Malgré la conquête de l'Egypte et les nombreuses caravanes qui vont en pélerinage à la Mecque, l'usage du café était resté jusqu'alors restreint à l'Arabie, à l'Egypte et à la Syrie, et on ne le connaissait à Constantinople que par sa renommée et le rapport des pélerins ; mais, à cette époque, il devint général dans la capitale; on vit de toutes parts s'ouvrir des cafés où se rassemblaient les beaux-esprits de toutes les professions, et surtout les derwischs et les oisifs, adonnés à la vie contemplative, pour y goûter les douceurs de la nouvelle boisson. On la désigna par l'un des noms donnés

au vin, *kahweh,* mot arabe qui signifie ce qui ôte l'appétit; un poëte arabe l'appela *un nègre ennemi du sommeil et de la copulation.* Les cafés sont désignés en langue turque sous la dénomination d'*écoles des connaissances*[1].

Les aperçus précédens nous ont montré les droits que Souleïman s'est acquis au titre de législateur, en réorganisant le diwan, les finances, le corps des oulémas, l'armée, le système des impôts, celui des fiefs, des fermes, le cadastre des provinces, le code des cérémonies et ceux des lois civiles et pénales. Il nous reste maintenant à examiner en premier lieu par quelles causes sa politique, malgré la sagesse tant vantée de sa législation, donna naissance à des vices qui se développèrent plus tard, et comment, au sein de la plus grande prospérité de l'empire ottoman, il introduisit les germes de sa décadence future. Nous devons expliquer, en second lieu, comment, malgré ses défauts et ses faiblesses, Souleïman a mérité le titre de *Grand,* qui lui est donné par tous les historiens européens.

Les causes de la décadence de l'empire ottoman ont été souvent exposées avec vérité par les auteurs occidentaux; mais aucun d'eux n'a traité cette question avec autant de sagacité, et avec une plus parfaite connaissance des choses que Khotschibeg, qui vivait du temps de Mourad IV. Son ouvrage sur la décadence de l'empire ottoman lui a mérité le titre de Montesquieu turc, de même que les *Prolégomènes*

[1] *Mektebi-irfan;* et non pas *écoles des savans.*

historiques ont valu à leur auteur Ibn Khaldoun le surnom de Montesquieu arabe. Les écrivains anglais, français, italiens et allemands, qui se sont occupés de la recherche des causes de la décadence de l'empire ottoman, étaient non seulement peu favorablement placés pour pénétrer profondément dans la connaissance du système politique et administratif des Turcs, mais encore ils n'ont commencé leurs investigations qu'à dater des successeurs de Souleïman, tandis que Khotschibeg fait remonter les siennes au règne même de ce sultan, et signale dès cette époque les cinq causes suivantes de dissolution, que nous allons développer d'après lui.

Après avoir assisté régulièrement au diwan dans le commencement de son règne, Souleïman cessa de paraître aux séances, contrairement à l'exemple de ses prédécesseurs, et se borna à les suivre derrière la fenêtre voilée. Le diwan continua à s'assembler dans le seraï quatre fois par semaine; mais, à dater de cette époque, Souleïman ne prit une part personnelle au conseil que dans des occasions extraordinaires, comme celle de la controverse religieuse au sujet de l'hérétique Kabiz, ou bien lorsqu'il tenait un diwan à cheval sur un projet de guerre ou sur les préparatifs d'une campagne. En se retirant ainsi du conseil et en s'y faisant représenter par son grand-vizir, Souleïman avait en vue de rendre plus imposante la majesté impériale. Ce fut un coup funeste porté à la prospérité de l'empire, que la résurrection de cette ancienne coutume asiatique, qni ne permettait pas au prince de

traiter directement les affaires de son royaume, et qui même dérobait sa personne à tous les yeux pour l'environner d'un prestige sacré.

Jusqu'à Ibrahim-Pascha, les grands-vizirs n'étaient parvenus à leur dignité qu'après avoir passé par les divers emplois de l'Etat et de l'armée; dans le principe on les choisissait parmi les juges de l'armée; ainsi les grands-vizirs de la famille des Djendereli avaient siégé comme juges; plus tard, on les prit parmi les gouverneurs des provinces. En nommant grand-vizir son grand-fauconnier Ibrahim, Souleïman donna le premier le pernicieux exemple de la promotion des courtisans aux emplois de l'Etat, et ouvrit ainsi à l'intrigue et à l'incurie des favoris une carrière qui demande une expérience mûrie par de longs services. Vers la fin de son règne, il aima mieux récompenser son amiral Pialé de ses importantes victoires, en lui accordant la main de la fille du prince Sélim, qu'en l'élevant à la dignité de vizir; mais il n'en a pas moins commis une grande faute politique, en augmentant les honneurs et l'influence de son beau-frère Ibrahim et de son gendre Roustem dans leurs fonctions de grands-vizirs. C'est ainsi que, rejetant l'usage observé par son père Sélim, de n'accorder à ses gendres que des fonctions de sandjaks, et de ne pas les laisser s'immiscer dans les affaires importantes de l'Etat, il ouvrit une large porte à l'ambition des grands. Sous l'administration de Roustem, commença à se manifester la funeste influence du harem sur les affaires publiques, grâce au crédit de sa belle-mère, la sultane

Roxelane, dont les charmes conservèrent jusqu'à sa mort toute leur puissance sur Souleïman. Quoique cette influence, alors favorable à Roustem, semblât affermir le grand-vizirat, elle l'affaiblit en réalité en le subordonnant à la volonté du harem; car, après cette première preuve de sa puissance, le harem ne se borna pas dans la suite à soutenir le pouvoir des grands-vizirs, mais il employa souvent son crédit à les renverser, et plus tard, ce ne furent pas seulement les femmes, mais encore leurs gardiens, les eunuques, qui eurent part au gouvernement.

La troisième cause signalée par Khotschibeg consiste dans la vénalité et la corruption introduites par Roustem. Il vendit les emplois de gouverneurs à des prix fixes et déterminés, et afferma, moyennant des sommes considérables, les biens de l'Etat à des juifs et à des gens sans considération, qui, pour refaire leur fortune, y commirent toutes sortes de dégâts.

Souleïman dépassa les bornes d'une sage économie, en accordant d'immenses revenus à son grand-vizir Roustem, et il mit le comble à ses prodigalités, en lui permettant de transformer ses biens en wakfs, c'est-à-dire en biens inaliénables, dont sa famille conserverait à jamais la propriété. Ces faveurs portèrent dans la suite la fortune de cette famille à un revenu de dix millions d'aspres (deux cent mille ducats).

Les grands-vizirs imitèrent la prodigalité fastueuse du Sultan; ils rivalisaient entre eux pour le nombre des esclaves et la richesse des ameublemens, ainsi que nous l'avons dit à l'occasion de l'exécution d'Isken-

der-Tschelebi et de la succession de Roustem-Pascha. Le luxe des grands-vizirs entraîna celui des autres vizirs; ainsi Ahmed-Pascha, gendre de Roustem, quatrième vizir lors du siége de Szigeth et depuis grand-vizir, introduisit le premier l'usage de trois espèces de vêtemens entièrement composés de magnifiques fourrures : le premier se portait dans l'intérieur de la maison, le second dans les cérémonies ordinaires, et le troisième dans les réunions du diwan. Ahmed-Pascha n'avait pas moins de cinq cents esclaves, et entretenait cent chameaux et cent mulets dans chacune de ses fermes. C'est ainsi qu'en se retirant du diwan, en répandant avec profusion ses faveurs sur ses gendres et d'autres grands de l'empire, et en fermant les yeux sur leur luxe, leur avidité et leur corruption, Souleïman mêlait à ses bonnes institutions des germes nuisibles qui prirent dans la suite de funestes développemens. Mais les historiens européens lui adressent un reproche mal fondé en l'accusant d'avoir éloigné les princes des gouvernemens et de les avoir relégués dans le harem; car, à l'exception de deux de ses fils morts en bas-âge, tous les autres administraient des paschaliks, et, peu de temps même avant sa mort, il avait nommé son petit-fils Mourad, fils de Sélim, au gouvernement de Magnésie. En outre, parmi toutes ses lois, on n'en trouve aucune qui interdise la nomination des princes comme gouverneurs, et d'ailleurs nous verrons des gouvernemens occupés par le prince Mourad, sous le règne de Sélim II, et sous celui de Mourad III, par son fils Mohammed.

En examinant jusqu'à quel point Souleïman a mérité le titre de législateur, de conquérant, de puissant et de magnifique, l'historien impartial ne doit pas chercher à rabaisser les diverses gloires de son règne, en raison de la part que prirent à la révision des anciennes lois, à la confection des nouvelles, et aux victoires de ses campagnes, les grands-vizirs Ibrahim et Roustem, les mouftis Ebousououd et Kemal-Paschazadé, et les secrétaires-d'État Djelalzadé et Mohammed-Egri-Abdi; car des instrumens habiles sont nécessaires pour l'exécution des grands projets; et c'est déjà un grand talent que de savoir choisir de bons ministres et de bons généraux. Mais l'historien doit rechercher si Souleïman n'a pas abandonné trop de pouvoir à ses vizirs, laissé prendre trop d'influence au harem, et montré tantôt une indulgence qui dégénérait en faiblesse, tantôt une sévérité qui s'exagérait jusqu'à la cruauté. Or, il se laissa dominer, plus qu'il ne convient à un grand caractère, par son favori Ibrahim et par sa femme de prédilection, Roxelane la Russe; plus tard, il fit expier cruellement à son ami Ibrahim sa trop grande condescendance envers lui; et, après la mort de Roxelane, il ne craignit pas de tremper ses mains paternelles dans le sang du prince Bayezid et de ses fils. Si la plupart des nombreuses exécutions qui eurent lieu sous son règne peuvent être considérées comme des mesures de sévérité nécessaires au maintien de l'ordre, la mort perfide d'Ibrahim et d'Ahmed Pascha restera comme une tache indélébile dans son histoire. A l'exception

des nischandjis, tous les emplois supérieurs de l'État et de l'armée fournirent, pendant le long règne de Souleïman, leur contingent au bourreau. Ainsi l'on compte, parmi ceux que frappèrent les ordres sanguinaires de ce souverain, un grand-vizir, un kapitan-pascha, plusieurs agas des janissaires et des sipahis, le defterdar Iskender-Tschelebi, les reïs-efendis Piri et Haïder, l'amiral Piri, le légiste Kabiz, le scheïkh Hamza, plusieurs gouverneurs de familles distinguées, tels que Balibeg à Scutari, Arslan-Pascha à Ofen, Ferhad-Pascha, beglerbeg de Roumilie et gendre du Sultan, enfin le fils et le petit-fils de son grand-oncle Djem, puis ses propres fils et petits-fils, Moustafa et son fils mineur, Bayezid et ses cinq fils, en tout dix princes du sang. Mais les fautes de Souleïman ne doivent pas nous faire oublier les grandes qualités qu'on ne saurait lui contester; rappelons-nous ses hauts-faits et ses œuvres diverses, son esprit élevé et entreprenant, son courage héroïque, sa stricte observance des lois de l'Islamisme qu'il sut unir à tant de tolérance, son esprit d'ordre et d'économie qui s'alliait à tant de magnificence et de grandeur, son amour éclairé des sciences et la protection qu'il accorda libéralement aux savans. Rappelons-nous les treize campagnes qu'il conduisit en personne, ses nombreuses batailles et ses conquêtes: Rhodes et Belgrade, ces deux boulevards de l'empire sur terre et sur mer, conquis dès le commencement de son règne; Ofen et Bagdad, soumises dans l'espace de sept ans; Gyula et Szigeth, réduites dans les dernières heures de sa

vie, et les drapeaux ottomans plantés devant les murs de Vienne et de Diou. Il recula les frontières de son empire, à l'est, jusqu'à la forteresse de Wan, et à l'ouest, jusqu'à celle de Gran; au midi il étendit sa domination sur Alger, Tunis, Tripoli, et jusqu'aux frontières de la Nubie. Depuis les cimes escarpées de l'Ararat et les plaines de Nakhdjiwan jusqu'au pied du mont Semmering et des montagnes de la Styrie, les akindjis semèrent la terreur sur leur passage, ne laissant après eux que ruines, dévastations et villages incendiés. Sur la Méditerranée, les flottes, conduites par Khaïreddin-Barberousse et Torghoud, portèrent leurs conquêtes et leurs dévastations dans l'Archipel, dans la Pouille et la Calabre, la Sicile et la Corse, firent trembler Rome et s'avancèrent jusqu'à l'embouchure du Rhône où elles assiégèrent Marseille, tandis que sur les mers d'Arabie et dans le golfe Persique, une seconde flotte, remontant le Tigre, s'emparait de la ville de Bassra. Considérons enfin les constructions de Souleïman, ces chefs-d'œuvre de l'architecture ottomane, la mosquée Souleïmaniyé et les douze autres de la capitale et des provinces, l'aqueduc de Justinien restauré et embelli, les aqueducs de l'épouse de Haroun al-Raschid à la Mecque réparés, les remparts de Jérusalem relevés, la construction du pont de Tschekmedjé venant faciliter les approvisionnemens de la capitale; considérons aussi toutes ses dispositions législatives, embrassant les diverses branches de l'administration civile et politique, et nous serons conduits à formuler ainsi notre jugement sur ce prince : si sa

condescendance pour sa femme et sa sévérité inhumaine envers ses fils et ses petits-fils sont une tache dans sa vie, le titre de grand souverain lui est acquis incontestablement.

LIVRE XXXV.

Arrivée de Sélim à Constantinople et à Belgrade. — Révolte des janissaires après l'annonce officielle de la mort de Souleïman. — Expédition de Pialé dans l'île de Khios. — Chute de Babocsa et d'Yenoë. — Incursion dans la Carniole. — Négociations et traité définitif avec l'empereur Maximilien. — Ambassade persane. — Événemens à Andrinople, à Bassra, dans l'Arabie et la Moldavie. — Renouvellement de la paix avec la Pologne. — Départ d'un ambassadeur ottoman pour la France. — Construction de la mosquée Selimiyé à Andrinople. — Essai d'une jonction du Don et du Volga. — Position topographique de l'Arabie, sa nature physique et ses dernières destinées. — Conquête de l'Yémen.

Immédiatement après la prise de Szigeth, le tschaousch Hasan fut envoyé par Mohammed-Sokolli au sultan Sélim, gouverneur de Kutahia [1], avec une lettre par laquelle Feridoun, secrétaire intime du grand-vizir, l'instruisait de la mort de son père. Hasan était également chargé de répandre sur son passage le bruit que le padischah Souleïman ne quitterait les environs de Szigeth, qu'après avoir entièrement rétabli les fortifications de cette place. Hasan mit dans sa mission une telle célérité, qu'il arriva à Kutahia le huitième jour après son départ de Szigeth. Le nouveau Sultan ne

[1] D'après Almosnino, Sélim II se trouvait alors dans la plaine de Karahissar : *En las llanas Carahiçar (que llaman Sijan Obagi)*, p. 39.

tarda pas à se rendre à l'appel du grand-vizir, et, le troisième jour après la réception de sa lettre, il arriva à Kazikœï (Chalcédoine), en face de Constantinople, accompagné de son précepteur le khodja Atallah, de son grand-maître de la cour Houseïn-Pascha, de son favori Djelal Tschelebi et de son écuyer Khosrew-Aga [1] (9 rebioul-ewwel 974 — 24 septembre 1566). De Kazikœï, Sélim envoya le tschaousch Ali au gouverneur de Constantinople, Iskender-Pascha, pour lui exprimer son étonnement de n'avoir encore trouvé aucuns préparatifs pour sa réception. La réponse du gouverneur, qui ignorait ce qui se passait, marquait autant d'étonnement que d'embarras. Le tschaousch Ali fut renvoyé avec une nouvelle lettre par laquelle le Sultan enjoignait au kaïmakam de relire avec attention les avis qu'il avait reçus du camp, et de les comparer avec ceux qui avaient été adressés au bostandji-baschi; Sélim lui faisait observer en outre que des secrets d'Etat aussi importans que la mort de son père ne devaient pas être exprimés d'une manière ouverte, mais dans un langage figuré, et que c'était à lui à en saisir le sens. En effet, le bostandji-baschi avait reçu ordre de préparer avec l'aga du seraï les appartemens pour la réception de son nouveau maître. Le bostandji mit en mer la galère impériale, et se rendit à Scutari au palais de la sultane Mihrmah. Sélim ordonna à son grand-écuyer d'aller l'attendre à la descente du seraï; lui-même monta sur la galère impériale, et dès qu'il eut quitté le rivage, les canons de la tour de Léandre, qui s'élève sur un rocher isolé dans la mer près de

Scutari, annoncèrent à la capitale étonnée la mort de Souleïman et l'avènement de Sélim II. Lorsque le Sultan mit pied à terre, le bostandji le saisit sous les bras pour l'aider à monter à cheval, suivant l'étiquette observée dans le seraï; le grand-écuyer voulut s'y opposer, mais le Sultan mit fin à ce débat, en disant d'un ton affable au bostandji: « Ne l'écoute pas, aga, il n'a pas été élevé dans le seraï, et n'en connaît pas les usages; mais prends les devans et montre-nous le chemin [1]. » Arrivé à la porte du seraï, le kapou-aga (grand-maître de la cour) l'aida à descendre de cheval. La première visite que reçut le Sultan fut celle de sa sœur Mihrmah, qui l'embrassa en versant des larmes, et lui prêta une somme de cinquante mille ducats pour subvenir à ses premières dépenses. Le moufti Ebousououd, le kaïmakam Iskender-Pascha, le juge de Constanstinople Kazizadé Ahmed-Efendi, les defterdars Hasan-Tschelebi et Belalzadé Ali-Tschelebi, avec tous les mouderris, vinrent baiser la main de leur nouveau maître et lui prêter le serment de fidélité. Après cette solennité, le Sultan visita, d'après les anciens usages, le tombeau d'Eyoub, compagnon d'armes du Prophète, ceux de Mohammed-le-Conquérant, de Bayezid II et de son grand-père Sélim I[er], laissant à chacun de ces tombeaux un don de trente mille aspres (six cents ducats) destiné aux pauvres (24 septembre 1566). Deux jours plus tard, Sélim quitta Constantinople, et se porta avec la plus grande

[1] Selaniki, p. 60, tenait cette circonstance du grand-écuyer lui-même; et d'après lui, Solakzadé, f. 128.

ence vers les frontières. Les ambassadeurs de
ce et de Venise l'attendaient hors des portes de
pitale pour lui baiser les mains, et il reconnut
empressement en leur faisant l'accueil le plus
eux. A son arrivée à Sofia (6 octobre), il envoya
eurs tschaouschs aux républiques de Venise et
aguse, au roi de France et au schah de Perse,
annoncer à ces diverses puissances la mort de
ïman, et son avènement au trône d'Osman. Dix
après son départ de Constantinople, Sélim ar-
à Belgrade, d'où il se rendit sans retard à Vu-
r. Il y trouva une lettre du grand-vizir, qui lui
eillait de ne pas continuer son voyage, et de re-
ier à Belgrade, plutôt que de se rendre au camp
s troupes, à l'occasion de son avènement, ne
queraient pas d'exiger, suivant l'usage, un présent
el le trésor ne pouvait subvenir en ce moment.
tant ce conseil prudent, il revint sur ses pas et at-
t à Belgrade, dans la maison du gouverneur Baï-
eg, l'arrivée du grand-vizir.

ependant l'armée avait jusqu'alors ignoré la mort
ouleïman, quoiqu'elle eût appris l'arrivée de Sé-
Constantinople. Dès les premiers jours du qua-
ie mois de l'année (3 rebioul-akhir 974 — 18 oc-
e 1566), elle reçut la solde qui lui avait été allouée
cette campagne. En même temps les beglerbegs
oumilie et d'Anatolie eurent ordre de ne point
édier leurs troupes avant le jour de Kasim (St.-Dé-
ius). Le 21 octobre, le grand-vizir fit plier sa
, et on leva celle du Sultan aux cris répétés des

tschaouschs et aux applaudissemens tumultueux de l'armée. Le corps de Souleïman fut placé dans une litière voilée, comme s'il eût encore été plein de vie; immédiatement après sa mort, ses entrailles avaient été inhumées d'après les ordres de Sokolli, par les personnes initiées au secret, au lieu même où était dressée sa tente, et sur lequel on éleva dans la suite une chapelle funéraire. A quatre stations de Belgrade, Sokolli convoqua les lecteurs du Koran attachés à l'armée, et leur ordonna de se réunir autour de la litière impériale, pour lire le Koran et les prières des morts. vers la quatrième heure avant l'aurore, la même où quarante-huit jours auparavant le Sultan avait expiré. L'armée était campée sur la lisière d'une forêt, lorsqu'au milieu de la nuit on entendit tout-à-coup retentir le fatihé ou première soura, oraison funèbre qu'une inscription placée sur tous les tombeaux invite le passant à réciter. Tandis qu'à droite on chantait le chœur : *Toute domination périt, la dernière heure attend tous les humains,* et que l'on répondait à gauche: *Le temps ni la mort ne peuvent atteindre l'Eternel* [II], les soldats, rompant leurs rangs, éclatèrent en plaintes et en cris douloureux. A la vue de ce désordre, les paschas, se rassemblant autour du grand-vizir, témoignèrent leurs regrets de ce que la nouvelle officielle de cette mort eût été aussi intempestivement annoncée, bien qu'elle fût déjà secrètement répandue dans l'armée. Quand le jour commença à poindre, le grand-vizir, parcourant les groupes des soldats, leur adressa ces paroles : « Mes compagnons d'armes, pourquoi

refusez-vous de continuer votre marche? Ne devons-nous pas plutôt entonner des chants d'allégresse, et féliciter ainsi le Padischah d'être appelé au sein de Dieu l'unique? Il a fait de la Hongrie la maison de l'Islamisme et comblé chacun de nous de ses bienfaits; est-ce là la reconnaissance que nous lui témoignons? Ne devons-nous pas plutôt charger sur nos têtes ses restes précieux, et les porter au-devant de son fils et successeur Sélim-Khan, qui vous attend à Belgrade, pour exécuter les dernières volontés de son père, en vous accordant des présens et une augmentation de solde? Reprenez courage, laissez dire leurs prières aux lecteurs du Koran, et mettez-vous en marche. » En trois journées, l'armée arriva à Mitrovicz. De là les vizirs envoyèrent à Sélim II une députation, pour le prier de recevoir le serment de fidélité des troupes sur le trône d'or que Souleïman avait amené à sa suite dans cette campagne, et de leur accorder, suivant l'usage, le présent d'avènement. Sélim communiqua cette invitation à son précepteur le khodja Atallah, et lui demanda son opinion. Celui-ci répondit : « Ta Majesté est déjà montée sur le trône à Constantinople; il est donc superflu de renouveler ici cette cérémonie solennelle. » Peu satisfait de cette réponse, le Sultan demanda l'avis de son grand-maître de la cour Lala-Houseïn, qui lui dit avec vivacité : « Qu'aurait donc fait l'armée, si nous n'étions venus de Constantinople à Belgrade? et à quoi bon cette nouvelle cérémonie? » Le confident Djelalbeg, prenant à son tour la parole, s'exprima ainsi : « Dans les premiers temps de l'empire, on

avait coutume de dire que les Sultans ne pouvaient arriver au souverain pouvoir, sans passer sous les sabres de leurs soldats, et cela était vrai alors ; mais aujourd'hui que l'avènement au trône dérive du droit de succession, on ne doit plus invoquer de tels souvenirs. » Cependant, la tente de Souleïman avait été dressée sur une hauteur voisine de Belgrade, nommée la colline impériale ; Sélim, la trouvant ainsi préparée, s'y rendit accompagné de sa cour, sans attendre de communication ultérieure de Sokolli. En apprenant cette démarche, le grand-vizir dit à son confident Feridoun : « Ainsi vont les choses, quand le grand-vizir, fidèle à son devoir, rend compte de ce qui se passe, et que le Padischah ne prend conseil que de ceux qui ne sont point initiés aux secrets d'Etat. Les soldats, tu le sais, veulent à toute force recevoir de la bouche du Padischah l'assurance que le présent usité leur sera octroyé ; quel sera donc le résultat des flagorneries du grand-maître de la cour ! » Feridoun, qui semblait avoir prévu cette circonstance, avait préparé de nouvelles observations à présenter au Sultan ; mais Sokolli, ayant fait de mûres réflexions, lui dit : « Non, cette nouvelle démarche ne peut se faire ; sais-je si je suis encore grand-vizir, et le Sultan n'est-il pas le maître de nommer à ma place qui il lui plaît ? »

Dès l'aube du jour suivant, toute l'armée prit le deuil ; les ministres et les grands entourèrent leurs têtes de bandeaux noirs ; les solaks ôtèrent leurs panaches, et se ceignirent de tabliers de couleur bleue. Les tschaouschs, les écuyers-tranchans et tous les agas

se revêtirent d'habits grossiers. Les habitans de Belgrade les imitèrent; puis, passant le pont du Danube, ils se rendirent en foule à la rencontre du char funèbre traînant le cercueil sur lequel était posé le turban d'Etat de Souleïman. Une quantité innombrable de torches brûlaient au-devant de la tente où s'était retiré Sélim en habits de deuil [1]. L'armée en pleurs attendait sa sortie, rangée en ordre de bataille. Aux premiers rayons du soleil [2], Sélim, vêtu d'un habit de satin noir, et coiffé d'un bonnet en drap de même couleur garni d'un crêpe, sortit de sa tente et s'avança vers le char funèbre, en élevant les mains au ciel en signe de prière. Le précepteur et Lala-Houseïn le prirent sous les bras; les vizirs se rangèrent à sa droite, les autres grands à sa gauche, et les mouezzins entonnèrent l'oraison funèbre. La prière terminée, le Sultan leva de nouveau les mains au ciel, fit un salut à droite et à gauche, et se retira dans sa tente. Ce fut alors seulement que se manifestèrent des murmures, qui éclatèrent bientôt en cris et en blasphêmes confus. « L'usage, disait-on de tous côtés, n'a pas été observé; il n'a été question en aucune manière du présent qui nous est dû; pourquoi, vizirs, en avez-vous agi de la sorte? Les coupables ne sauraient nous échapper; et toi, Sultan, nous te trouverons *près du*

[1] « Se puso el Rei una toca mui pequeña en la cabeça, vistiendose de » honestos vestidos, con una capa ó albornoz de paño negro. »

[2] Les mots turcs *toulouou eder kibi* présentent un double sens, et peuvent signifier à la fois *au moment où le soleil se leva*, ou bien *au moment où Sélim sortit de sa tente pareil au soleil.*

chariot de foin, à la porte d'Andrinople ou à celle du serai. » Prévoyant une révolte imminente, les vizirs se hâtèrent de faire transporter à Constantinople les restes de Souleïman. Le vizir Ahmed-Pascha, Seferli Ali-Pascha, récemment arrivé d'Egypte, le grand-écuyer Ferhad et le scheïkh Noureddin furent chargés de conduire ces précieuses dépouilles au tombeau des aïeux de Souleïman. Cependant le grand-vizir assembla le diwan, et les grands de l'empire, introduits par le précepteur et le grand-maître de la cour, furent admis à la cérémonie du baise-main. A l'issue du diwan, le grand-vizir et Djelalbeg, ancien defterdar des fiefs de l'armée, restèrent long-temps enfermés seuls avec le Sultan. Cependant le tumulte grandissait, les soldats menaçaient et insultaient ceux qui avaient accompagné Sélim, et proféraient des imprécations contre les restes du Sultan défunt. Dans la vue de prévenir la profanation du cercueil impérial, Lala-Houseïn ordonna aux tschaouschs de le conduire secrètement à Constantinople. Pour mettre enfin un terme à ces démonstrations menaçantes, Sélim admit en sa présence, pendant trois jours consécutifs, les officiers de l'armée, puis il fit distribuer de l'argent aux troupes. Chaque homme des boulouks, c'est-à-dire des six escadrons de cavalerie régulière, reçut mille aspres (vingt ducats), et chaque janissaire, le double (quarante ducats). Mais ces derniers murmurèrent ; et comme ils réclamaient trois mille aspres, et alléguaient leurs droits à une récompense pour la campagne précédente, le vizir leur répondit

que le trésor ne pouvait en ce moment satisfaire à leur demande, mais qu'on y aurait égard en temps et lieu. L'augmentation de solde des douze mille janissaires fut réglée de la manière suivante : on alloua cinq aspres à ceux qui en recevaient trois, huit à ceux qui en recevaient cinq, et neuf à ceux qui en recevaient huit. Dans le corps des cinq mille huit cent cinquante-huit cavaliers réguliers, une augmentation de cinq aspres de revenu fut accordée aux sipahis et aux silihdards, une de quatre aux ouloufedjis de l'aile droite et de l'aile gauche. Les employés des cuisines et des écuries, les armuriers et les artificiers, eurent leur paie augmentée d'un aspre, et les recrues d'un demi-aspre; le salaire des artisans fut porté à un aspre de plus par jour, et cinq cents aspres furent distribués entre les apprentis à titre de gratification. Enfin, au bout de cinq jours, l'armée reprit sa marche vers Constantinople. Dans la plaine de Semendra, les beglerbegs de Roumilie et d'Anatolie, Mewlana Hamed et Mewlana Perwiz Efendi, se trouvant à côté du Sultan, qui, à leur insu, avait un goût prononcé pour les boissons enivrantes [III], crurent l'occasion favorable pour lui demander avec instance le maintien de l'ordonnance rendue contre le vin par Souleïman. A l'entrée de Sélim à Semendra, les deux juges de l'armée furent destitués; et le corps des oulémas subit d'autres changemens, qu'on attribua à l'influence du précepteur du Sultan, le khodja Atallah. Après avoir visité les bains de Sofia et de Philippopolis, Sélim s'empressa de se rendre à Andrinople, où il reçut la nou-

velle que le corps de Souleïman était arrivé à Constantinople et avait été porté au tombeau de ses aïeux [IV].

Dans le voisinage de Constantinople et en attendant la fin des préparatifs ordonnés pour l'entrée solennelle fixée au jour suivant, le Sultan descendit au palais impérial du village d'Halkalü, et le grand-vizir dans une ferme qui lui appartenait. Mais, pendant la nuit, les janissaires s'ameutèrent à la lueur des torches, et tinrent des conciliabules autour de tonneaux de vin. Les historiens Selaniki et Ali rencontrèrent une troupe de ces janissaires dans le village de Litrova, et en donnèrent avis au reïs-efendi Mohammed et au secrétaire-intime Feridoun, qui s'empressèrent d'en instruire le grand-vizir; mais, dans cette nuit d'angoisses, personne ne put trouver un moyen pour prévenir la révolte qui se préparait. Le 5 décembre 1566, au jour naissant, le kaïmakam Iskender-Pascha, le kapitan-pascha Pialé et le moufti Ebousououd, ainsi que le corps des oulémas, sortirent de la ville pour se rendre au baise-main du Sultan. Sélim leur fit l'accueil le plus gracieux, et honora le moufti d'une distinction particulière en posant les mains sur son turban et en l'embrassant avec effusion. Les alaï-tschaouschs, ou tschaouschs employés dans les occasions solennelles, donnèrent le signal du départ, aux cris mille fois répétés de *vive l'empereur!* La foule était immense : on se heurtait, on se pressait de tous côtés; les janissaires se mirent en mouvement, les rangs étroitement serrés, refoulant tous ceux qui les voulaient devancer. Parvenus aux anciennes casernes, vers la mosquée des

Princes, la tête de la colonne s'arrêta, forçant ceux qui la suivaient d'en faire autant, et obligeant le Sultan de rester pendant plus d'une heure à la place où il se trouvait, non loin de la porte d'Andrinople. « Qu'y a-t-il donc? » demandèrent les vizirs. On leur répondit : « Un chariot de foin embarrasse le chemin et intercepte la marche [1]. » Cette locution est chez les soldats un indice de mécontentement et de mutinerie, de même que leur refus de toucher le riz qui leur est servi. Pertew-Pascha, le second vizir, s'avançant vers les janissaires, leur dit : « Mes braves, votre conduite est inconvenante. — Crois-tu donc être à Gyula? » crièrent-ils tous à la fois, et l'un d'eux plus hardi, le frappant de sa hallebarde, le jeta à bas de son cheval et fit rouler à terre son turban d'Etat. Le kapitan-pascha s'approcha à son tour, et s'écria : « Soldats! cela n'est-il pas infâme? — Qu'as-tu à nous dire, pauvre marinier? » répondirent les révoltés, puis ils le frappèrent et le renversèrent. L'intervention de Ferhad-Pascha n'eut pas plus de succès : lui et son cheval furent assaillis à coups de crosse. A la vue du danger toujours croissant, le vizir Ahmed et le grand-vizir Sokolli jetèrent les ducats à pleines mains au milieu

1 « Estando entretenidos en esto, y el Rei parado, sin saber la causa, » de que estava algo confuso, por no darle a entender la descordesia de los » Geniçaros, fingieron las cabeças era por echar del camino algunos carros » que venian al encuentro, y que hasta encaminarlos á otra parte no podian » pasar, con que entretuvieron al Rei una hora. » Almosnino, p. 70, comme témoin oculaire de l'entrée du Sultan. Cet auteur est dans l'erreur, quand il dit, p. 63, que le nombre des chevaux de main de Sélim II était le même que celui de ses prédécesseurs.

des masses effervescentes, et, par ces largesses et des paroles conciliantes, ils achetèrent la possibilité d'une retraite honteuse vers les portes du palais impérial. L'aga des janissaires noua son mouchoir autour de son cou, signe par lequel il semblait dire aux rebelles : « Je suis en votre pouvoir, vous pouvez serrer ce lien, si telle est votre volonté; mais auparavant écoutez-moi. » Puis il s'écria : « Soyez bons, soyez généreux, mes frères. — Quoi! répondirent les rebelles, tu veux nous donner du biscuit sucré, au lieu d'eau ; mais tu te trompes, si tu crois sauver ainsi les trésors du Sultan et du grand-vizir; tu ne saurais toi-même nous échapper, et nous te ferons voir le *chariot de foin renversé.* » En même temps ils s'avancèrent en tumulte, et pénétrèrent dans la première cour du seraï, dont ils fermèrent les portes. Puis enlevant les vizirs de leurs selles, et les saisissant par leurs sabres et leurs vêtemens, ils les conduisirent auprès de l'empereur, qui s'était avancé jusqu'aux bains de la sultane Khasseki, aux cris mille fois répétés de : « Cède à l'ancien usage ! » Enfin, Sélim, sur les instances de son grand-vizir, prononça ces paroles : « Le présent et l'augmentation de solde sont accordés, conformément à l'usage qui m'a été transmis par mes ancêtres. » Ensuite les vizirs remontèrent à cheval, et se rendirent au seraï. « Dieu soit loué ! s'écrièrent-ils, tout est fini, l'empereur a consenti aux demandes des troupes, ouvrez les portes, nous vous en supplions. » Mais les gens du seraï, qui craignaient que les troubles ne fussent pas terminés, furent long-temps sourds à leurs instances; les mouez-

zins appelaient les fidèles à la prière de l'après-midi du haut des minarets de l'Aya-Sofia, et l'empereur était encore aux portes du seraï; enfin il parvint à y entrer, et cette fois la ville échappa au pillage des janissaires [1].

Le jour suivant, vendredi 10 décembre, le peuple attendit en vain la visite qu'en pareille circonstance les sultans ont coutume de faire à la mosquée. Le lendemain, le diwan fut convoqué pour le paiement des troupes : les janissaires conservèrent leur attitude menaçante jusqu'à ce qu'on leur eût compté, en outre des deux mille aspres qu'ils avaient déjà reçus, les mille qui avaient été accordés à leur rébellion, ce qui faisait pour chaque homme un total de soixante ducats. Sélim fut le premier sultan qui fit au corps des oulémas un présent d'avènement, afin sans doute de complaire au moufti Ebousououd. Les deux kadiaskers alors en fonctions reçurent chacun une gratification de trente mille aspres (six cents ducats) et un kaftan en étoffe d'or : les deux kadiaskers récemment déposés eurent chacun la moitié de cette somme et un kaftan en camelot (sofi). Il fut donné dix mille aspres et un kaftan de même étoffe au juge de Constantinople, neuf mille aspres à ceux qui avaient antérieurement occupé cette dignité, huit mille aspres et un kaftan à ceux qui portaient le titre de juges de Bagdad; sept mille aspres furent également accordés aux mouderris ayant dix aspres de revenu quotidien;

[1] Selaniki, comme témoin oculaire, et le *Rapport* d'Albert de Wyss, daté de Constantinople du 12 décembre 1566.

six mille aux mouderris des huit médresés de Mohammed II, cinq mille aux *intérieurs*, et trois mille aux *extérieurs;* chacun d'eux reçut en outre une pièce d'étoffe de camelot. Tous ces dons, tant volontaires que forcés, ayant épuisé le trésor, il devenait impossible de satisfaire aux demandes du reste de l'armée, en lui accordant également un présent pour l'avènement du Sultan. Alors les sipahis et les ouloufedjis ne craignirent point d'attendre le passage des vizirs qui se rendaient au diwan, de se répandre en blasphèmes contre eux et de leur jeter des pierres; mais le grand-vizir mit fin à ce nouveau désordre, en destituant leurs agas Ferhad et Omar, en en faisant décapiter quelques-uns, et pendre trois lutteurs qui s'étaient mis à la tête des mutins [v].

Le vide causé dans le trésor par de telles largesses se comblait d'un autre côté par les présens que firent au Sultan, à l'occasion de l'avènement, les nombreux gouverneurs des provinces et les ambassadeurs des puissances étrangères. L'un des présens les plus considérables fut offert par le kapitan-pascha Pialé, qui, peu de jours avant l'entrée de Sélim à Constantinople, était revenu de son expédition contre l'île de Khios et sur les côtes de la Pouille. Il l'avait entreprise dans le printemps de la même année, avant que l'armée eût quitté Constantinople pour se rendre au siége de Szigeth.

Pialé avait paru devant Khios, le 14 avril 1566, à la tête d'une flotte de soixante galères. Après avoir reçu un riche présent des Génois, il invita les douze

primats qui gouvernaient l'île à venir à bord; et à peine ceux-ci furent-ils arrivés, qu'il les fit jeter dans les fers et transporter à Kaffa : ces malheureux n'obtinrent leur liberté qu'au bout de quatre années, grâce à l'intervention du pape Pie V et de l'ambassadeur français. Après s'être emparé de l'île et de sa capitale, Pialé se rendit sur les côtes de la Pouille; il les dévasta dans toute leur étendue, et revint avec d'immenses richesses qu'il déposa au pied du trône de Sélim [1]. A l'exemple de Pialé, Pertew-Pascha, conquérant de Gyula, fit hommage au Sultan du riche butin qu'il avait fait en Transylvanie. Sélim reconnut les services de Pialé, qui, fils d'un cordonnier croate, était devenu son gendre, en l'élevant à la dignité de vizir de la coupole: ce titre, auquel était attaché un traitement de quarante mille aspres, était donné à ceux qui avaient le droit de s'asseoir dans le diwan, sous la coupole, à côté du grand-vizir. L'aga des janissaires, Ali-Aga Mouezinzadé, fils du crieur de la prière publique, succéda à Pialé dans sa place de grand-amiral. Sélim nomma vizir le beglerbeg d'Anatolie Mahmoud-Pascha, surnommé Sal, du nom du héros persan célèbre par sa force à la lutte : il avait mérité d'être appelé ainsi, lorsqu'à l'époque de l'exécution du fils de Souleïman, Moustafa, il saisit et étrangla le malheureux prince qui se débattait contre ses bourreaux pour leur échapper et se réfugier au-

[1] Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 37 et 38; et Knolles, I, p. 553 et 554. Ce dernier se trompe de date, car le dimanche de Pâques de l'année 1566 tombait le 14 et non le 15 avril.

près de son père. Le grand-vizir, dans l'intention d'éloigner le grand-maître de la cour Lala-Housein de la personne du Sultan, le fit nommer beglerbeg d'Anatolie à la place de Mahmoud. Abdoul Ghaffour Efendi fut promu à la dignité de quatrième defterdar; le précepteur du Sultan, Mewlana-Atallah, dont le traitement était de deux cents aspres par jour, obtint une gratification de soixante-dix mille aspres *à titre d'argent d'orge*. Le moufti Ebousououd, qui avait reçu de riches habits d'honneur et autres présens, vit son traitement augmenté de cent aspres par jour, et eut un revenu journalier de sept cents aspres (quatorze ducats) (1er schâban 974 — 11 février 1567)[1]. Sélim réunit au fief de cent dix mille aspres que possédait son confident Djelalbeg celui du poëte Kialibeg, qui rapportait cent cinquante mille aspres. Plusieurs officiers du Sultan furent nommés aux emplois d'écuyers-tranchans et de mouteferrikas [2], faveurs qui excitèrent un nouveau mécontentement parmi les janissaires. On les apaisa en augmentant encore leur solde, ainsi que le nombre des kouroudjis, de sorte que le trésor eut, de plus que sous le règne précédent, un surcroît de paiement de dix-sept mille cinq cent trente aspres par jour. Dans les premiers jours du Ramazan, les officiers des janissaires furent invités par les vizirs

[1] Selaniki, p. 80, se trompe en portant ce chiffre à six cents aspres, que le moufti possédait antérieurement.

[2] Le kapidji-baschi Ferhad devint grand-écuyer, le grand-écuyer Khosrew gouverneur de Malatia, et le premier valet-de-chambre Moustafa-Aga grand-écuyer tranchant. Selaniki, p. 81.

à de somptueux festins, conformément à l'ancien usage; ils furent d'abord traités par le grand-vizir, et successivement par les vizirs et le kapitan-pascha. Au milieu de cette réconciliation apparente, on eut soin de faire disparaître les personnes les plus turbulentes et les chefs connus ou supposés de la dernière révolte. A la fin du Ramazan, le grand Baïram fut célébré avec les solennités ordinaires. Aux cris répétés des tschaouschs, le Sultan monta sur un trône élevé dans la cour du seraï, et y reçut successivement les hommages des vizirs, des agas, des oulémas et des defterdars (17 schewal — 27 avril). Dans cette occasion, se présentèrent deux fils du khan des Tatars, qui excitèrent l'attention par leurs kalpaks ornés de fourrures noires. Quand le moufti s'approcha, le Sultan, pour le distinguer entre tous, se leva et l'embrassa. Le troisième jour du Baïram, le Sultan fit publier une lettre autographe, dans laquelle il rappelait l'usage de célébrer les victoires de l'armée par des fêtes et une illumination générale de la ville, ajoutant qu'il fallait se conformer à cette coutume, non seulement pour se réjouir des succès de la dernière campagne, mais encore pour garder un brillant souvenir de son heureux avènement. Mohammed-Sokolli, dont le caractère était grave et sévère, craignait que ces fêtes ne fussent l'occasion de nouveaux désordres. Il chargea son secrétaire Feridoun de préparer des représentations à ce sujet pour les soumettre au Sultan; mais celui-ci lui fit observer que le peuple pouvait s'indisposer de la sévérité de ses gouvernans, et qu'il

était souvent d'une politique habile de donner l'essor à sa joie, en le laissant s'y livrer en pleine liberté. Il ajouta qu'il ne lui conseillait pas de contredire le Sultan; car, disait-il, la volonté du schah émane de Dieu. Du reste, continua-t-il, il sera facile de prévenir tous les troubles, en donnant des ordres sévères aux généraux des diverses armes.

Les fêtes eurent lieu. A cette occasion, Baki, le plus grand poëte lyrique des Ottomans, fit hommage à Sélim d'un poëme sur son avènement; malgré son mérite, cet ouvrage ne peut être comparé à l'élégie si célèbre que lui inspira la mort de Souleïman. Le poëte Fouri et plusieurs autres offrirent des chronogrammes dans lesquels les caractères de la dernière ligne formaient la date de l'avènement de Sélim II. Le vizir Kizil-Ahmedlü Moustafa-Pascha, auquel ses revers devant Malte avaient donné une fâcheuse célébrité, jugea l'occasion favorable pour demander la pension de retraite de deux cent mille aspres, ordinairement allouée aux vizirs; sa demande fut accueillie avec beaucoup de bienveillance, et il obtint sur les domaines impériaux (khass) un revenu double de celui dont il avait joui jusqu'alors; ainsi il lui fut accordé sur ces domaines une rente de cent cinquante mille aspres, et une autre de pareille somme sur la douane. De plus, dans une lettre autographe, le Sultan lui permit de quitter la capitale pour faire le pélerinage de la Mecque, en se recommandant à ses prières. Après avoir partagé une partie de ses biens-fonds entre ses trois fils, Kizil-Ahmedlü vendit la maison qu'il habitait à

Constantinople et toutes ses propriétés mobilières; il en retira douze mille ducats, dont il destina une partie aux pauvres de la Mecque, et l'autre à l'érection de son tombeau à Jérusalem [1]. Pendant son voyage, il visita, en passant à Boli, plusieurs fondations pieuses qu'il avait instituées; il mourut peu de temps après en revenant de la Mecque.

Sur ces entrefaites, le grand-vizir Mohammed-Sokolli vit augmenter considérablement son influence par l'exécution du grand-trésorier Yousouf-Aga; ennemi déclaré du grand-vizir et du grand-maître du seraï Mahmoud, Yousouf cherchait constamment à les perdre dans l'esprit du Sultan. A l'issue du conseil, où Sélim signa l'arrêt de mort d'Yousouf-Aga, le grand-vizir s'empara de sa victime, et la remit entre les mains du grand-chambellan Goulabi-Aga, qui la livra aussitôt au bourreau (31 mai 1567).

Le récit de ces événemens nous a conduit bien avant dans la première année du règne de Sélim; il est temps maintenant de revenir sur le théâtre de la guerre, que nous avons abandonné à l'époque du siége de Szigeth, et de rendre compte des négociations qui suivirent la campagne. La veille de la mort de Souleïman, et trois jours avant la prise de Szigeth, George Tury fit prisonnier le beg de Stuhlweissenbourg Mahmoud, qui s'était aventuré jusqu'auprès du camp im-

[1] Selaniki, p. 86. Albert de Wyss fait mention de cette circonstance en ces termes : « Pridie calendas Junii necati duo ex principalibus familiaribus » Principis autores rebellionis priore hebdomade contra Mehemed Bassam » suscitatæ. »

périal; cette capture fut suivie de la prise de Babocsa et de plusieurs châteaux-forts situés dans le palatinat de Sumegh et de Szalad, et qui avaient été abandonnés par leurs garnisons [1]. Quinze mille Tatars, incorporés comme auxiliaires dans l'armée de Jean Sigismond, éprouvèrent, il est vrai, un échec dans les environs de Debreczin et de Kaschau, mais en représailles toute la contrée sur la Theiss et la Maros fut livrée aux plus terribles dévastations. Partout villes, bourgs et villages furent réduits en cendres, et plus de quatre-vingt-dix mille habitans furent emmenés en esclavage. En Transylvanie, Pertew-Pascha, après la chute de Gyula, s'était emparé successivement de Jenœ et de Vilagosvar. Herbart d'Auersberg, le vaillant défenseur de la Carniole, et Jobst, baron de Thurn, avaient fait une invasion subite en Croatie, brûlé deux villes, et s'étaient avancés en passant l'Unna jusqu'à Novigrad (26 septembre 1566). Non loin de cette forteresse sur les rives de la Sarna, ils se trouvèrent en face du pascha de Khelouna, qui marchait à leur rencontre, le battirent complètement, le firent prisonnier ainsi que les quatre sandjakbegs qui commandaient sous lui, et le menèrent à l'archiduc Charles qui donna l'ordre de le conduire à l'empereur; de leur côté, les Turcs firent prisonnier Christophe Apfalterer et l'envoyèrent à Constantinople. Cependant les deux députés de l'empereur, le nonce extraor-

[1] *Francisci Forgacsii rerum Hungaricarum commentarii*, p. 438. Cet ouvrage donne les noms de ces châteaux : Berzentze, Chœrgœ, Zapanyi, Laak, Vizvar, Belevar, Szekesd.

aire Hossutoti et l'ambassadeur Albert de Wyss, ent gardés à Constantinople depuis le 20 avril is une détention sévère, et ce ne fut que le 10 no-nbre que Hossutoti fut envoyé au-devant du Sultan im, qui revenait de Belgrade dans la capitale. A li, à deux journées de marche de Philippopolis, ssutoti rencontra le cercueil de Souleïman, traîné un char bulgare par des chevaux de différentes leurs, et escorté de quatre cents cavaliers seule-nt : triste exemple de l'instabilité des grandeurs hu-ines! A son départ de Constantinople, Hossutoti it été chargé de déclarer à son souverain qu'Albert Wyss et lui n'avaient été arrêtés que parce que npereur avait demandé la restitution de Hust et de nkacs. et qu'il avait refusé de rendre Szigeth et ula; il devait ajouter qu'il n'avait été élargi qu'à rière du grand-vizir, et que, si l'empereur voulait enir la paix, il eût à envoyer un ambassadeur avec présens arriérés, et à faire raser les forts de Tata le Wessprim. Arslan, avait dit en terminant le r, avait payé de sa tête l'audace qu'il avait eue ntreprendre sans ordre le siége de Palota, et lui-me avait ordonné de raser plusieurs repaires de gands, tels que Bercencze et Choergoe. Iskender et hammed-Pascha parlèrent dans le même sens aux bassadeurs, et Ibrahim, ambassadeur de la Porte rès de la république de Venise, adressa à l'empe-r une lettre où il faisait des représentations sem-bles; aussitôt le grand-maître de la cour Trautson nna l'ordre au secrétaire de l'ambassadeur impérial,

récemment mort à Venise, d'entrer en pourparlers avec Ibrahim [1]; de son côté, Moustafa Sokolli, gouverneur d'Ofen, écrivit plusieurs lettres dans le même sens à l'empereur et au général en chef Eck de Salm, en langues hongroise, latine et allemande. Moustafa avait commencé cette correspondance immédiatement après la prise de Szigeth, lorsque, conformément à l'ordre de son oncle, il avait envoyé la tête de Zriny à Eck de Salm pour qu'il lui fît rendre les honneurs funèbres, en y joignant une lettre où il disait qu'il serait dommage que la tête d'un homme aussi brave fût dévorée par les oiseaux de proie, mais qu'elle avait dû tomber en représailles de celle de Mahmoud, que Zriny avait fait périr, après en avoir reçu une rançon de trois mille ducats [2].

Vers le printemps de l'année suivante, Sélim répondit aux deux lettres que lui avait adressées Maximilien, la première pour le féliciter de son avènement, la seconde pour demander un sauf-conduit pour son ambassadeur [3]. Dans cette réponse, Sélim disait qu'il avait reconnu dans la lettre de l'empereur son désir d'envoyer un ambassadeur pour ouvrir des négociations de paix, et que de sa part il avait donné ordre à son gouverneur à Temeswar de suspendre les hostilités sur toute la frontière [4]. Dans les lettres dont il ac-

[1] Archives de la maison I. R. d'Autriche. Ibrahim signa toujours : *Summus Interpres Moutferrika et Magnus Subaschi.*

[2] L'original de cette lettre se trouve dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

[3] Cette lettre est datée du mois de janvier 1567.

[4] Les deux lettres de Sélim, l'une du mois de ramazan 974 (mars 1566),

compagna celles de Sélim, le grand-vizir témoignait des mêmes dispositions, et se faisait en outre un mérite d'avoir sérieusement contribué au rétablissement de la paix, en arrêtant par un contre-ordre la marche de quarante mille Tatars [1]. Le pascha d'Ofen adressa à l'empereur un délégué, nommé Kurd, pour lui offrir des présens, et le prier de remplacer les garnisons hongroises des frontières par des garnisons allemandes; Maximilien lui répondit que la composition des garnisons était une question peu importante, et que hongroises ou allemandes, il saurait bien leur faire observer l'armistice [2]. Nonobstant ces protestations mutuelles, Schwendi s'était emparé de Munkacs et de Szathmar [3], et Hasan-Pascha de Putnok et de Kœwark en Transylvanie [4]. L'empereur, dans la crainte d'une rupture, signifia à Albert de Wyss d'excuser la prise de ces premières places, comme appartenant à la Transylvanie et non à la Porte, et de faire observer au grand-vizir qu'aux premières communications du pascha d'Ofen, on s'était empressé de lever le siége

l'autre du mois de schewal 974 (avril 1566), se trouvent en original dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

1 Cette lettre est datée du mois de mai 1567.

2 « Sive Germanicis, sive Hungaricis præsidiis loca nostra finitima fuerint firmata, sedulo curaturi ut induciæ observentur. » *Réponse* de Maximilien, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

3 Forgacz, p. 477, nomme Hasan-Pascha, *Hason-Bassa*, dans Catona, XXIV, p. 343.

4 Les lettres du Sultan et du grand-vizir trouvèrent l'empereur à Prague; Maximilien répondit qu'à son retour à Vienne il enverrait à Constantinople un nouvel ambassadeur.

de Hust. Néanmoins Sélim et le grand-vizir firent des réclamations dans plusieurs lettres à l'empereur, en disant que Munkacs n'appartenait pas à Zapolya, qui n'était qu'un sandjak, mais bien au Sultan lui-même.

Le 1er mai 1567, Maximilien reçut de Constantinople les sauf-conduits demandés pour son ambassade, et vers la fin du mois de juin, il envoya de Pressbourg ses instructions à ses trois ambassadeurs, l'évêque d'Erlau, Antoine Verantius, Dalmate d'origine, qui se recommandait par ses hautes connaissances et des services éminens, le Styrien Christophe Teufenbach, et le Belge Albert de Wyss, retenu encore alors à Constantinople. Quatre mille ducats, quatre coupes d'argent et une montre, composaient les présens destinés au grand-vizir pour en obtenir un bon accueil. En outre et conformément aux stipulations du dernier traité, le grand-vizir devait recevoir deux mille ducats par an, et le Grand-Seigneur, le présent honorifique de trente mille ducats, avec vingt coupes dorées et deux ou trois montres. Les ambassadeurs étaient encore chargés d'offrir à Pertew-Pascha, le second vizir, deux mille ducats, deux coupes dorées et une montre, au troisième vizir Ferhad-Pascha, mille ducats et deux coupes d'argent, et à chacun des trois autres vizirs, les mille ducats annuels. Le drogman de la Porte, Ibrahim-Pascha, renégat polonais, devait recevoir cinq cents ducats, et le second drogman Mahmoud, renégat allemand, seulement trois cents; en outre, les ambassadeurs devaient faire un présent

de deux mille ducats au juif Jean Miquez, qui s'était élevé jusqu'au rang de duc de Naxos, et qui exerçait une grande influence sur les affaires politiques, ainsi qu'à d'autres puissans ministres. Suivant leurs instructions, ils devaient représenter que l'empereur ne consentirait jamais à la démolition des fortifications de Tokay et de Wessprim, et chercher au contraire à obtenir que le Sultan fît raser les forts de Babocsa et de Berencse. Ils devaient demander la restitution de Kœwar et de Nagybanya, qui avaient été prises par les Transylvaniens, et laisser entrevoir que l'empereur ne serait pas éloigné d'offrir en retour la place de Hust. Ils devaient surtout insister pour obtenir une prompte répression des désordres commis par les heiduques et les martoloses, une délimitation précise des frontières, des garanties de sûreté et de liberté pour les commerçans et les drogmans, et s'efforcer en dernier lieu de rabaisser auprès du Sultan le crédit et l'influence des Transylvaniens. Enfin, ils étaient autorisés à laisser comprendre dans le traité Melchior Balassa et Nicolas Bathory; mais ils devaient s'opposer de tout leur pouvoir à ce que ce traité fût étendu à la France et à la république de Venise [1].

Le 1er septembre, les trois ambassadeurs furent admis à l'audience solennelle du Sultan. Lorsqu'ils eurent exposé l'objet de leur mission, Sélim leur répondit qu'il les avait parfaitement compris, et qu'il

[1] L'instruction envoyée à Albert de Wyss, et qui se trouve dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche, est entièrement conforme à celles-ci.

ferait ce qu'exigeait le soin de sa dignité. Les quatorze [vi] conférences qu'ils eurent dans l'espace de sept mois, avec le grand-vizir, faillirent échouer contre trois difficultés principales : la demande faite par les Turcs de la destruction de Tata et de Wessprim, celle de l'empereur relative au démantèlement de Babocsa et de Berencse, et en dernier lieu la délimitation des frontières et le partage des paysans. Le grand-vizir insistait pour qu'à partir de la montagne d'Erlau, et en descendant de là successivement à Szolnok, Hetwan, Fülek, Wygles, Lewencz, Gran, Csokakœ, jusqu'à la rivière de Rigna, tous les habitans fussent affranchis de payer impôt à l'empereur, et devinssent uniquement tributaires du Sultan. Enfin, le 17 février 1568, on signa, pour huit années, un traité de paix en vingt-cinq articles, renfermant les conditions suivantes : l'empereur Maximilien, et ses frères Ferdinand et Charles, conservaient leurs possessions en Hongrie, Dalmatie, Croatie, Esclavonie, et s'engageaient en retour à respecter les territoires des voïévodes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie; les deux souverains convenaient de faire de mutuels efforts pour enlever aux voïévodes tous motifs de troubler la paix; ils s'engageaient à exercer une active surveillance sur les heiduques, les azabs, les martoloses, les lewends et les haramiyés ou brigands. Tous larcins commis aux dépens des villages ou des personnes devaient être restitués, leurs auteurs punis, et les transfuges livrés. Les combats singuliers, qui avaient si souvent troublé le repos des frontières,

étaient expressément défendus. Les démêlés qui pourraient survenir entre les deux peuples voisins devaient être portés devant les gouverneurs d'Ofen et de Hongrie, ou soumis à l'arbitrage de commissaires nommés de part et d'autre. Les ambassadeurs, les chargés d'affaires ou mandataires de l'empereur, et les gens de leur suite, seraient inviolables, comme les agens des autres puissances; ils pourraient recevoir dans leurs maisons des drogmans et des courriers, et fixer leur séjour, selon leur bon plaisir, indifféremment à Constantinople ou à Galata; dans le cas d'une rupture de la paix, ils devaient être congédiés et non emprisonnés. La question non résolue du partage des paysans et de la délimitation des frontières, devait être soumise à l'examen et à la décision d'une commission nommée à cet effet. L'empereur s'engageait à envoyer annuellement à son allié, le sultan Sélim, une ambassade chargée de lui offrir un présent de trente mille ducats hongrois [1].

Trois jours après que les bases du traité eurent été arrêtées, le grand-vizir présenta à l'ambassade trois demandes subsidiaires : la première, que la France, Venise et la Pologne fussent comprises dans le traité; la seconde, qu'il fût déclaré, par une clause spéciale, que Maximilien était l'ami des amis de Sélim et l'ennemi de ses ennemis; la troisième enfin, que le partage des paysans qui relevaient des deux puissances

1 « Nos eundem Serenissimum Imperatorem Turcarum confœderatum » nostrum quotannis munere honorario triginta millium ducatorum ungari- » corum per speciales homines nostros invisemus. »

fût réglé d'après le registre des impôts dressé par le defterdar Khalil. Les ambassadeurs repoussèrent avec force la première demande, qui avait été présentée sur les instances de l'ambassadeur français Gran Campagnes, et de son secrétaire Gran Rie [1]; ils rejetèrent la seconde comme une innovation inusitée, et firent observer, relativement à la troisième, qu'on était convenu de renvoyer l'examen de l'affaire en litige à une commission spéciale. Le grand-vizir céda sur ces trois points; mais il refusa aux ambassadeurs le rappel du drogman Zeffy, exilé à Kaffa, ainsi qu'une girafe qu'ils avaient demandée pour la ménagerie de l'empereur; il dit, à ce sujet, qu'on n'en possédait qu'une, et qu'on en avait besoin pour accoutumer les chevaux à la vue de cette espèce d'animaux, et prévenir l'effroi qu'ils leur causaient. Les envoyés transylvaniens, Nicolas Orbay et François Balogh, arrivèrent trop tard, avec leurs présens, pour empêcher la conclusion de la paix, que les mandataires de Maximilien avaient achetée par des présens et des sommes évalués à quarante mille ducats [2]. Il fut notifié à Orbay et à Balogh, en présence des ambassadeurs de l'empereur, que Jean Sigismond eût à se soumettre en tous points au traité

[1] *Verantii epist.*, dans Catona, l. c. Le *Rapport* d'Albert de Wyss, daté du 27 novembre 1568, nomme cet ambassadeur M. de Gran Campagnes, et dit qu'il était huguenot.

[2] « Specificatio honorariorum (dans Miller, p. 383); » et « consignatio » munerum honorariorum in quantum se extendant jam Constantinopolim ad » Imperatorem Turcarum et Bassas (*Ibid.*, p. 386-396); » et « ratiocinium » oratorum Cæsareorum super dispensatione pecuniarum et munerum hono» rariorum Constantinopoli (*Ibid.*, p. 402-408). »

qui venait d'être conclu; que cependant il pourrait, avec l'agrément du Sultan, ouvrir des négociations avec la Hongrie pour des échanges de territoires, villes ou villages; et que, s'il mourait sans enfans, ses sujets auraient la liberté de désigner eux-mêmes son successeur. Un mois après la signature du traité [1], les ambassadeurs Verantius et Teufenbach partirent pour Vienne, accompagnés du drogman de la Porte, Ibrahim, qui était déjà venu présenter à l'empereur, à Francfort, les dernières ratifications. Outre le journal de l'évêque d'Erlau et son rapport à Maximilien, il existe un troisième document littéraire sur cette ambassade mémorable: c'est la description du voyage des ambassadeurs par le secrétaire de Verantius, l'Italien Marco Antonio Pigafetta [2]; mais, par malheur, cet ouvrage précieux est devenu très-rare.

Le séjour de l'ambassade d'Autriche avait coïncidé à Andrinople avec celui d'une ambassade persane, qui était venue féliciter Sélim sur son avènement au trône. Douze ans auparavant, les ambassadeurs des deux puissances limitrophes de la Porte à l'est et à l'ouest s'étaient rencontrés pour la première fois à Amassia; et dans ces deux circonstances, ce furent les

[1] Le 20 mars, suivant le *Diarium*, dans Kovachich, t. I, p. 153; et Pigafetta, p. 119: « Noi alli 20 di marzo partimmo d'Andrinopoli. » Bethlen, l. V, p. 176, commet donc une erreur, en disant: « Legati Viennam » redeunt pridie calendas Junii anni sequentis, videlicet 1568. »

[2] *Itinerario di Marco Antonio Pigafetta gentiluom Vicentino all' Illmo. Sgr. Eduardo Seymer conte d'Hertford. Londra appresso Giovani Wolfio Inghilese* 1585, 141 pages. Cet ouvrage est si rare qu'il ne s'en trouve qu'une copie dans la Bibliothèque si riche de Gœttingue.

mêmes personnages, l'évêque Verantius et le khan Schahkouli-Sultan, gouverneur d'Eriwan. A la première nouvelle de l'arrivée de Schahkouli sur les frontières, le gouverneur d'Erzeroum avait rassemblé les troupes et les feudataires de son gouvernement, et s'était avancé à sa rencontre à la tête de huit mille hommes, parmi lesquels deux mille se faisaient remarquer par leurs armes incrustées d'or et d'argent; cette splendeur avait causé un grand étonnement à l'ambassadeur, qui avait espéré produire lui-même beaucoup d'effet par la magnificence de son cortége [1]. Schahkouli était arrivé à Erzeroum vers la fin de l'année précédente (1er décembre 1566); et un tschaousch avait été envoyé au-devant de lui pour le complimenter et lui servir de guide jusqu'à la capitale. La suite de Schahkouli se composait de cent vingt nobles persans, coiffés de turbans brodés d'or, de deux cents cavaliers couverts d'étoffes d'or et de quatre cents commerçans, en tout sept cents personnes, et de mille sept cents bêtes de somme, chevaux, mulets et chameaux. Sa musique de chapelle comptait cinq grosses caisses, portées chacune par un chameau, cinq longues trompettes et trois petites, cinq flûtes, un fifre, un tambour et plusieurs autres instrumens, deux chanteurs des versets du Koran, un joueur d'orgue, un joueur de luth, et quatre esclaves attachées comme chanteuses à la suite

1 *Lettera scripta alli Vesirs*, dans Pigafetta, p. 112. Cette lettre n'est autre que le rapport du tschaousch envoyé au-devant de l'ambassadeur, qui a été traduit en langue italienne par le drogman de l'ambassade impériale.

de l'ambassade. Les présens du schah consistaient en deux tentes, dont le dais était en or et dont les côtés offraient de magnifiques étoffes brodées avec art, en deux ouvrages richement reliés, le Koran et le Schah-namé, en deux perles énormes, pesant ensemble dix miskalès (quarante dragmes), en un rubis de Bedakh-schan du volume et de la forme d'une petite poire, et en étoffes de soie et de laine, d'une valeur de dix millions deux cent mille aspres (cent soixante-quatre mille ducats). L'ambassadeur persan devait encore faire don au Sultan de quarante faucons royaux dressés à la chasse; enfin il devait lui remettre les armes et les chameaux de l'infortuné Bayezid; si cette offre n'était pas aussi magnifique que les précédentes, si elle ne fut pas publiquement exposée aux regards, elle ne dut pas en être moins appréciée par le sultan Sélim. Les commerçans de la suite de Schahkouli s'arrêtèrent à Constantinople; et la veille de la conclusion du traité avec l'Autriche, l'ambassadeur fit son entrée solennelle à Andrinople (16 février 1567). A son passage à Constantinople, il avait été reçu avec le plus grand faste; Pialé-Pascha l'avait comblé d'honneurs et de distinctions; mais, à Andrinople, on déploya pour lui toute la magnificence de la cour impériale, dont l'éclat était alors rehaussé par la présence des ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne, des rois de France et de Pologne et de la république de Raguse; tous, sur l'invitation du Sultan, s'étaient rendus, avec leurs suites, dans les rues où devait passer le cortége de l'ambassadeur persan. Sélim lui avait désigné pour introduc-

teur son confident Schemsi-Pascha, non pas en raison de l'influence que lui donnait cette position, mais en considération de la culture de son esprit et de son talent de poëte, Schahkouli ayant lui-même une réputation bien méritée d'homme spirituel et instruit. Le Sultan tenait surtout à ce que son maître des cérémonies ne se montrât pas inférieur en sagacité et en talent à l'ambassadeur. En voyant, à son entrée dans la ville, les troupes chamarrées d'or, d'argent et bigarrées de toutes couleurs, Schahkouli dit à Schemsi-Pascha : « Voici de véritables paranymphes. — En effet, répondit Schemsi, ce sont les mêmes qui ont été chercher leurs fiancées à Tschaldiran. » Comme en passant devant les ambassadeurs européens, ceux-ci ôtaient leurs chapeaux ou leurs autres coiffures, Schahkouli demanda ce que cela signifiait, et Schemsi lui répondit qu'ils indiquaient ainsi symboliquement qu'ils étaient prêts à déposer leurs têtes aux pieds du Sultan.

Deux jours après, un fanatique attenta à la vie de l'ambassadeur, au moment où il se rendait à l'audience du grand-vizir; il dirigea sur lui une arme à feu, mais il le manqua, et blessa une personne à ses côtés. Par ordre du grand-vizir, le coupable fut aussitôt saisi et attaché à la queue d'un cheval, pour être traîné jusqu'à ce que mort s'en suivît dans les rues où devait passer le cortége de l'ambassade. Irrité de cette violation du droit des gens, Schahkouli voulait aussitôt retourner sur ses pas; mais les instances du grand-vizir le déterminèrent à continuer son chemin et à s'acquitter de son devoir. Grâce à sa présence d'esprit

et à son usage du monde, Schahkouli, malgré ce fâcheux événement, combla de politesses le grand-vizir, lui adressa des félicitations au sujet de la conquête de Szigeth, dont il lui attribua toute la gloire, et le loua d'avoir su maintenir la discipline dans l'armée après la mort de Souleïman, et d'avoir assuré par ses sages mesures la possession de l'empire à Sélim. Un si grand vizir, disait-il, méritait sous tous les rapports l'honneur de voir graver son nom sur le frontispice de tous les ouvrages des savans du pays de Roum; et c'était avec raison que les savans de la Perse avaient eux-mêmes consacré leurs œuvres au récit de ses belles actions. Mohammed-Sokolli répondit avec autant de modestie que de dignité, que la durée de la domination de la dynastie d'Osman avait été fixée de toute éternité, et que pour lui, il n'avait que le mérite d'avoir reçu du ciel la grâce de vouer sa personne au service de deux membres de cette auguste famille. Conformément à l'antique usage, l'ambassadeur offrit au grand-vizir et aux autres vizirs un choix des productions naturelles et industrielles de son pays : des tapis de soie de Hamadan et de Derghezin, des bonnets de Ghadjan, du savon d'Ardjan, des tabliers de Mehrouyan, des tapis de Darabdjerd, des housses de Djehrem, de la momie de Nirin, des étoffes légères de soie d'Yezt, d'autres plus fortes de Koum, des vêtemens de Bésa, et des lames de sabre de Schiraz. Trois jours après, l'ambassadeur se rendit à l'audience du Sultan, accompagné d'un magnifique cortége. En tête marchaient les sipahis, les tschaouschs et les mou-

teferrikas, tout couverts de riches vêtemens en satin, damas, velours et étoffes d'or; à ceux-ci succédaient trois cents Persans dont la plupart avaient des habits d'honneur de diverses couleurs et ornés de broderies figurant divers animaux, et dont quelques-uns, mais en petit nombre, étaient simplement vêtus de drap; ils étaient suivis des domestiques à pied de l'ambassadeur, conduisant ses chevaux de main, et parés de leurs uniformes de cérémonie; venaient ensuite deux cents janissaires, puis l'ambassadeur lui-même, un turban d'or sur la tête, revêtu d'écarlate, et monté sur un cheval dont les harnais étincelaient d'or, d'argent, de turquoises et de grenats; le cortége était fermé par cent quarante cavaliers persans. Malgré tant de splendeur, les Persans figuraient avec moins d'éclat que les Turcs, favorisés par la nature d'une constitution plus robuste et d'un teint moins rembruni [VII]; d'ailleurs leurs étoffes de Venise étaient supérieures par la vivacité des couleurs à celles des Persans. Les présens du Schah étaient portés par quarante-trois chameaux, et ceux de l'ambassadeur par dix. Les plus précieux étaient un exemplaire du Koran, que l'on prétendait écrit par Ali lui-même, et le Schahnamé (livre royal) de Firdewesi, tous deux garnis d'une reliure en étoffe d'or et ornés de pierreries, une cassette de bijouterie qui renfermait le rubis de Bedakhschan [1], deux perles et huit tasses de porcelaine bleue [2], qui passaient pour

[1] *Balasso* ou *Balascio* est la traduction altérée du mot *Bedakhschi*.

[2] *Firwari* au lieu de *firouzé*, c'est-à-dire *turquoises* avec lesquelles Pigafetta confond la porcelaine.

devoir se briser au contact du poison; enfin, deux tentes ornées de paysages magnifiques, et plus belles que celles de Syrie, que Motenebbi, le premier poëte lyrique des Arabes, a chantées dans son poëme [1]. On remarquait, parmi les présens de l'ambassadeur, vingt grands tapis de soie, et plusieurs autres d'une moindre dimension, sur lesquels des broderies d'or représentaient des fleurs, des oiseaux et divers animaux; neuf rideaux destinés à garnir le devant des tentes, neuf tapis en poils de chameaux, neuf selles enrichies d'or et d'argent et incrustées de pierreries, sept baguettes d'argent, antique symbole de domination comme les baguettes d'ivoire chez les anciens Perses et dans la suite chez les Romains, sept sabres avec leurs fourreaux recouverts en velours cramoisi, sept arcs et sept carquois ornés d'or et de pierreries; enfin des tapis de Perse d'une laine extrêmement fine et d'une grandeur telle, que six hommes suffisaient à peine à en porter un seul. Si la magnificence de l'ambassade persane surpassait tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, la lettre de créance de Schahkouli se distinguait aussi par son style pompeusement outré et par sa longueur démesurée; elle figure à ces titres comme un monument unique dans les pièces diplomatiques des cours orientales [2]. Lorsque l'ambassadeur fut in-

[1] Dans le titre de la LXXVII[e] *Kassidé*, p. 108.

[2] Cette lettre de créance se trouve dans la *Collection* du reïs-efendi Sari-Abdoullah, où elle remplit quarante-neuf feuilles in-4o. Dans mon exemplaire, elle a trente feuilles in-4o chacune de cinquante lignes; et dans la *Collection* du comte de Rzewuski, elle forme à elle seule un livre de soixante-

troduit dans la salle d'audience, le Sultan lui dit d'un ton familier : « Comment te portes-tu? » Mais Schahkouli, qui savait combien les libertés des diplomates et des courtisans sont restreintes dans les cours orientales, garda un silence prudent, et sembla interdit et privé de toute réflexion en présence des regards et de la majesté du Sultan. Il lui offrit en son propre nom un Koran, une tente, des sabres, des arcs et des flèches, des tapis en soie et en poils de chameaux. On observa à sa sortie du seraï le même cérémonïal qu'à son introduction. Sélim assigna à l'ambassadeur cinq cents ducats par jour sur son trésor pour subvenir à ses dépenses, et renouvela avec lui le traité de paix sur les bases du précédent.

Peu de jours avant l'arrivée de l'ambassade persane, le diwan avait prononcé la peine de mort contre le beg kurde Abdal et trente-deux personnes de sa suite, convaincus d'avoir tué le tschaousch-baschi, au moment où celui-ci venait arrêter le beg dans la mosquée par l'ordre du grand-vizir. Abdal fut décapité, et les trente-deux Kurdes furent rangés suivant les trente-deux directions du vent, et livrés à diverses tortures. Quelques jours après la présentation des ambassadeurs de Perse et d'Autriche, un incendie éclata à Andrinople et consuma cinquante maisons. Vers le même temps, on apprit qu'Oulianoghli et Mouttaherleng avaient levé l'étendard de la révolte dans les districts de Bassra et de l'Yémen. L'insurrection de Mout-

dix feuilles in-folio. Voyez Eichhorn, *Histoire de la Littérature ottomane*, p. 1650.

taherleng, qui menaçait l'empire de la perte de l'Arabie, et qui fournit aux Ottomans l'occasion d'étendre leurs conquêtes dans ce pays, appellera bientôt notre attention; celle d'Oulianoghli n'eût pas été moins dangereuse, s'il eût obtenu des Persans les secours qu'il attendait; mais, trompé dans son espoir, il fut anéanti par les beglerbegs de Bassra et de Schehrzor, qui étaient accourus à la tête de quelques mille janissaires. Le 26 avril 1568, Sélim II se rendit d'Andrinople à Constantinople; et le 1er mai, le plénipotentiaire du roi de Pologne Sohorowsky fit son entrée dans cette dernière ville avec une suite de trois cents personnes. Il apportait des présens magnifiques [1], et venait renouveler le traité de paix, et exprimer des plaintes au sujet des incursions des Moldaves et des Tatars sur le territoire polonais. Il était chargé en outre de demander la radiation de trois articles de l'ancienne capitulation, qui stipulaient l'extradition des transfuges ottomans; l'obligation de payer un tribut annuel aux Tatars, et la liberté accordée à la Moldavie de nommer ses voïévodes, sans le consentement du roi de Pologne. En présentant cette demande relative à la nomination du voïévode, Sigismond se prévalait de

1 « L'ambassador di Polonia a bacciato la man al Sgr. (10 mai), a fatto li » presenti di X mazzi di zibellini, X coppe dorate, IV orologi, e III grossi » cani di caccia. » *Rapport* de l'ambassadeur Soranzo, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche. *Ibid. Lettera del sultan Selim al Re di Pologna*, du 14 juin 1568. Cette lettre, envoyée par Ahmed-Tschaousch, renferme aussi des plaintes sur les excès commis par les Cosaques à Akkermann. La réponse du roi de Pologne contenait des excuses à ce sujet et des plaintes sur les incursions des Tatars.

l'alliance par lui secrètement contractée avec Bogdan, que Siawusch venait d'installer dans la dignité occupée par son père Alexandre; cette alliance fut resserrée encore l'année suivante par la conclusion d'un traité d'après lequel Bogdan se reconnut vassal de la Pologne, et s'engagea à la secourir en personne dans toutes ses guerres, excepté dans celles qu'elle pourrait avoir avec le Sultan. La paix fut renouvelée avec la Pologne, à la condition que l'ambassadeur tatar, retenu en captivité depuis trois ans, serait rendu à la liberté [1].

Cependant le Sultan avait ordonné au voïévode de Transylvanie, Jean Sigismond, de restituer au voïévode de Moldavie les forts de Csicso et de Küküllovar; sur les plaintes des habitans de la Valachie, leur voïévode Pierre Myrtsché, âgé de trente-trois ans, avait été conduit chargé de fers à Constantinople. Mais Myrtsché s'était arrangé de façon à ce que son arrivée fût précédée d'un envoi de quatre millions d'aspres (quatre-vingt mille ducats), somme dont la moitié représentait le tribut auquel il s'était soumis envers la Porte, et dont l'autre moitié devait être offerte à titre de présent par lui ou plutôt par sa mère, femme aussi intrigante que dissolue dans ses mœurs [2],

1 « Cautum, ut rex Poloniæ legatum Tatarum jam 3 annos detentum dimittat. » *Rapport* de Wyss, l. c. Voyez aussi Soranzo, dans les *Actes vénitiens*.

2 « In Petri locum Alexander ex Aleppo redux, — mater, salax scortum, » a Sultano et sorore (vidua Rustemi) obtinuit vitam. » *Rapport* de l'ambassadeur Albert de Wyss, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche. »

qui espérait obtenir par ce sacrifice la grâce de son fils. En outre, sur les instigations de la mère de Myrtsché, un des membres du conseil du prince révéla au Sultan le lieu où était déposé un trésor de cent trente mille ducats, qui revint encore à la Porte [1]. Néanmoins Sélim refusa de rendre au voïévode sa dignité, et lui donna pour successeur son frère Alexandre, qui avait été exilé à Haleb; Myrtsché eut seulement la vie sauve, et fut, ainsi que sa mère, envoyé en exil à Koniah, où il mourut peu de temps après.

Vers la fin de l'année, le Sultan renvoya en Transylvanie Michel Gyulay, ambassadeur de Sigismond, avec les mêmes ordres dont avaient déjà été chargés l'année précédente Sébastien Erdel et François Balogh, et qui enjoignaient au voïévode de respecter les frontières et de ne pas troubler l'empereur dans la paisible possession d'Erdœd, Nagybanya et Zechwar. Depuis long-temps la possession de ces trois villes et le partage des sujets, qui avaient jusqu'alors payé impôt au Sultan et à l'empereur, étaient un objet de discussion entre les deux puissances, et depuis peu ils avaient donné lieu à un échange de lettres et de courriers entre le gouverneur de Hongrie, Moustafa-Pascha [2], et le grand-chambellan de l'empereur, le prince Trautson. Suivant le rapport de Moustafa,

[1] Ces détails, puisés dans le *Rapport* d'Albert de Wyss du mois de mai 1568, ne se trouvent dans aucune histoire de la Moldavie.

[2] Dans ses lettres, Moustafa-Pascha s'intitule : *Nos Mustafa-Bassa divina Providentia et Cæsarea clementia illustratus Budæ et partium regni Hungariæ Gubernator Consiliarius.*

adressé à la Porte, l'ambassadeur turc, Ibrahim (Strozzeni), avait déclaré, à son passage à Ofen, que l'empereur avait renoncé à son droit sur les villages qui jusque-là avaient payé impôt à l'une et l'autre puissance; Achaz Csabi, qui s'était rendu à Ofen pour entamer des négociations à ce sujet, n'eut pas plus de succès que le tschaousch envoyé par Moustafa au prince Trautson [1]. Les plaintes qu'Ibrahim adressa dans plusieurs lettres à l'empereur sur l'enlèvement de deux esclaves, et le logement peu convenable qu'on lui avait assigné sur sa route dans une maison dépourvue de vitres, faillirent amener de nouveaux conflits; toutefois les explications que Maximilien donna au Sultan dans sa lettre de récréance conjurèrent l'orage, et les choses en restèrent là. L'ambassadeur polonais retourna dans sa patrie peu satisfait de sa mission, acccompagné par Hasan-Tschaousch, chargé de présenter la nouvelle capitulation au roi de Pologne. Ce fut à cette époque que le baile Soranzo fut remplacé par Barbaro.

Au commencement de l'année suivante (8 janvier 1569), Sélim eut une de ces rares velléités d'indépendance qu'on signale à de longs intervalles dans le règne de ce prince. Sans avoir pris l'avis de son grand-vizir Sokolli, qui était en réalité le véritable souverain, il nomma dernier vizir de la coupole son ancien grand-maître de la cour Lala-Moustafa, qui avait été disgracié. Telle était la crainte que Sélim

[1] Il eut son audience de Trautson le 7 septembre. Csabi n'arriva à Ofen que le 5 août.

avait du grand-vizir, qu'il n'osa pas d'abord l'instruire de cette nomination; redoutant de s'entretenir seul avec Sokolli, il convoqua, au retour d'une chasse, un diwan à cheval, dans lequel il parla à tous les vizirs successivement, et par conséquent aussi à Lala-Moustafa et au grand-vizir, avec lequel il fit ainsi une espèce de réconciliation tacite. Le frère de Moustafa-Pascha, serasker de l'armée destinée à agir contre l'île de Malte, fut démis de ses fonctions de vizir, avec la pension usitée de deux cent mille aspres, augmentée d'un quart [1]. Vers ce même temps, Sélim ajouta vingt aspres par jour à la pension du fils de Myrtsché, naguère prince de Valachie, en récompense des cent trente mille ducats livrés par sa mère; celle-ci ne reçut en retour de sa révélation que dix mille ducats. Mohammed, fils du beglerbeg d'Alger, Salih, qui avait été jeté en prison et menacé de perdre tous ses biens, racheta sa liberté par l'abandon d'une partie de ses immenses propriétés territoriales.

A cette époque, de graves intérêts politiques vinrent diriger l'attention du Sultan sur les pays d'outre-mer et sur la Morée. La mutinerie de la garnison de Tripoli, qui, mécontente de son gouverneur, l'avait tué d'un coup de feu [2], de même que l'insurrection des Maïnotes en Morée, appelait une prompte répression. Après avoir imploré la protection des mânes du grand

1 « 250,000 aspri, che fanno scudi 5,000. »

2 « Il Bassa di Tripoli amazzato con una archibuggiata da questi Barbe- » reschi per mala sadisfazione del suo governo. » *Rapport* de Barbaro du 12 mars 1569.

marin Khaïreddin-Barberousse, en sacrifiant des moutons sur son tombeau [1], le kapitan-pascha partit de Constantinople à la tête de quinze galères montées par cinq cents janissaires et un eunuque nommé aux fonctions de pascha de Tripoli. Dix autres galères furent dirigées contre la Maïna, avec ordre d'y élever un castel destiné à tenir en bride les descendans des Spartiates [2]. A Alexandrie, l'embargo fut mis sur plusieurs navires français; le juif Jean Miquez, devenu si influent à la Porte, avait provoqué cette mesure dans le but de se créer une garantie pour des sommes que lui devait la France; l'ambassadeur de ce pays réclama, mais inutilement [3].

Au printemps de l'année suivante (28 mars 1570), les deux nonces, Gaspard de Minkwiz et Edouard Provisionali, apportèrent à Constantinople le présent honorifique de trente mille ducats, stipulé dans le dernier traité, pour le Sultan, et les sommes destinées au grand-vizir et aux autres vizirs. Admis à l'audience solennelle de Sélim, ils demandèrent qu'il fût expressément défendu aux Transylvaniens de tenter de s'emparer de Zechwar, d'Erdœd et de Nagybanya, et qu'il ne fût accordé aucun secours à des rebelles

1 *Rapport* de l'ambassadeur Soranzo du 20 mai 1569 : « Avendo fatto » secondo il solito sacrifizio alla sepoltura di Barbarossa. »

2 « Al brazzo di Maina per fabricar il castello, per tener in freno quella » gente inquietissima. » *Rapport* de Barbaro du 24 mai 1569.

3 Barbaro, qui avait été auparavant ambassadeur à Paris, dit : « Giovanni » Miches, creditor del Christianissimo Re per il deposito del gran partito » del lione di circa 150,000 scudi, a fatto più d'una volta pretensione per i » suoi Ciausi mandati in Francia. »

tels que François Forgacs, Ladislas Julaffy et Blaise Gomathy. Mohammed-Sokolli émit l'opinion qu'on pouvait bien abandonner aux Transylvaniens le petit fort d'Erdœd, dont la prise avait fait couler tant de sang musulman, et qui depuis lors était presqu'en ruines; mais, sur l'insistance des nonces et de l'ambassadeur, il se désista de sa prétention. Toutefois il se montra d'une composition moins facile sur d'autres points, et exigea que les villages qui avoisinaient Palota, Wessprim et Stuhlweissenbourg ne payassent d'impôts qu'au Sultan, et que ceux qui étaient dans les environs de Tata et de Papa, jusqu'alors tributaires de la Porte, continuassent de lui envoyer leurs impôts par l'entremise de leurs juges. Il offrit aux nonces deux arcs artistement travaillés, et demanda qu'en retour on lui envoyât de Vienne une bonne cuirasse. Les mandataires de Transylvanie, Michel Gyulay et Gaspard Gebees vinrent réitérer leur demande au sujet des trois places ci-dessus désignées, et repartirent sans avoir rien obtenu. Quatre mois après, un nouvel envoyé transylvanien, François Balogh, se présenta à la Porte, accompagné du drogman Ferhad, afin de se plaindre des dévastations du beglerbeg de Temeswar et du sandjakbeg de Szolnok. Il reçut un gracieux accueil du grand-vizir Mohammed-Pascha, qui avait pris en grande affection Gaspard Bekesch, pour l'influence salutaire qu'il exerçait sur le faible Sigismond Zapolya et sa bonne administration de la Transylvanie.

Le grand-vizir envoya au roi de France l'inter-

prête Mahmoudbeg, chargé de lui demander la main de la princesse Marguerite pour Sigismond de Transylvanie, auquel il voulait par ce moyen aplanir les voies au trône de Pologne [1]. C'était dans le cours de cette année la seconde ambassade de la Porte au roi de France. Au retour d'une mission infructueuse auprès du roi de Pologne, Ibrahimbeg fut envoyé à Paris pour présenter à Charles IX la nouvelle capitulation [2] (27 septembre 1569) [VIII]. Dans cette même année, les annales de l'empire ottoman signalent l'un des plus grands incendies dont l'histoire de Constantinople fasse mention; d'après le rapport des ambassadeurs d'Europe, il consuma trente-six mille maisons, nombre qui, réduit d'un zéro, paraîtrait encore fort considérable. Le feu éclata dans le quartier des juifs [IX], et résista à toutes les tentatives faites pour l'éteindre. Le grand-vizir Mohammed-Sokolli, qui s'était empressé de se rendre sur le théâtre de l'incendie, pour chercher à en arrêter les progrès, courut

1 Albert de Wyss, et l'extrait du *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche : « Mahmud mandato in Francia » per persuader il Re di sposar la sua sorella Margerita al Transilvano con » promessa di farlo Re di Polonia dopo la morte del Re, » 2 oct. 1559; et 17 avril de la même année : « Mamut porta tre lettere da quel Signore. »

2 « Si sta qui in aspettazione del ritorno d'Ibrahimbeg di Polonia e di » Cubat Ciaus di Transilvania. » *Rapport* du baile Barbaro du 10 juin 1569, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche. Un autre *Rapport* du même dit : « Richiesto il Re di Polonia per Ibraimo a mover contra il » Moscovita, ripose non poter romper la tregua, nondimeno, che troverebbe » modo a compiacer a sua maesta quando la volesse attendere alla promessa » fattali prima che morisse sultano Soleimano suo padre, che era di voler » subito entrato nell' impero metter un signor Polaco in Moldavia. »

les plus grands dangers, et faillit périr victime de son zèle. Bien loin de secourir les maisons des juifs, les janissaires en tuèrent les habitans; ils crucifièrent même un jeune chrétien [1]. L'aga Djâfer, retenu par une maladie, n'avait pu quitter son lit et contenir les désordres de ses soldats; il fut destitué et remplacé par le grand-écuyer Siawousch, Hongrois ou Croate d'origine; l'emploi de ce dernier fut donné au premier porte-glaive Kaïtas-Aga [x]. Le grand incendie de Constantinople fut suivi de plusieurs autres dans les provinces. Brousa, Selanik et Tana (Azof) furent presque entièrement réduites en cendres; dans cette dernière ville, mille soldats périrent dans l'explosion d'un magasin de poudre à canon. Pour rétablir l'ancienne discipline des janissaires, qu'on accusa d'avoir mis de la négligence à combattre l'incendie, et même de l'avoir allumé, on incorpora dans cette milice un grand nombre de renégats juifs et chrétiens qui avaient probablement été poussés à abjurer la foi de leurs pères par les cruautés récemment exercées contre leurs co-religionnaires. L'ambassadeur impérial Albert de Wyss mourut alors à Constantinople; il fut enterré dans l'église de Saint-Benoît à Péra, l'un des faubourgs de la ville [xi]; à cette occasion, le Sultan et le grand-vizir adressèrent à l'empereur des lettres qui sont un témoignage de l'activité de cet am-

1 Selaniki, p. 100; et *Rapport* d'Albert de Wyss du 27 septembre: « Noctu ingens incendium, in quo Mohammedp. periclitatus lapsis, in Hebræorum ædibus flamma erupit, aliquot Hebræi ibidem conventi a Janicsaris interfecti et juvenis Christianus crucifixus. »

bassadeur, et des titres qu'il s'est acquis à la reconnaissance de sa patrie [XII]. Après avoir pris les conseils de Busbek, prédécesseur de Wyss, le Belge Charles Rym d'Estbeck, son successeur, entra en négociation avec le grand-vizir, à l'effet de renouveler le dernier traité de paix conclu pour huit années, dont quatre étaient alors écoulées. Mohammed fut inflexible à l'égard de la cession des villages en litige; il signala, comme une faute du grand-vizir Ali-Pascha, la paix de 1562, trop favorable à l'empereur, et dit que c'était à lui de réparer, sous le règne de Sélim, la faute qu'avait faite Ali sous celui de Souleïman. Il ajouta que, si l'on refusait plus long-temps de se rendre à sa juste demande, il partirait d'Ofen à la tête d'une armée, envahirait le territoire de l'empire à la profondeur de quelques journées de marche, saccagerait tout le pays et en ferait un vaste désert, pour assurer ainsi la tranquillité des frontières [XIII]. Vers la fin de ces négociations, on reçut la nouvelle de la mort du schah de Perse [1], et l'on se hâta de pourvoir les places frontières de Wan et d'Erzeroum de canons et de cinq millions de cartouches [2].

[1] « Questa settimana gionti Ciausi di Esdron (Erzeroum), che confirmano » la morte del vecchio Sofi. » *Rapport* du baile Barbaro du 25 juin 1569, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

[2] Le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien Barbaro donne le contenu de huit fermans différens qui furent rendus vers le même temps : 1° *Commandamento per far 12 maone a Nicomedia;* 2° *Al Cadi di Gallipoli per far provisione di tela per vele per 200 galee;* 3° *Al Cadi di Mitilene et Morea per far provisione di fregatte;* 4° *Al Cadi di Santum per far provisione di sartiame;* 5° *In mar maggior, perche le balandarie fabbricate siano man-*

L'idée de convertir un pays voisin en désert [1] jusqu'à une distance de deux journées de marche, pour assurer la tranquillité des frontières, est digne sans doute des temps de barbarie; mais toutefois c'est une conception qui offre quelque grandeur et qui ne manque pas de justesse. Le caractère de faste et de magnificence que présente à un si haut degré tout le règne de Souleïman, se voit encore empreint dans la plupart des entreprises de Sélim II; le mérite cependant en doit moins être attribué au Sultan qu'à son grand-vizir Mohammed-Sokolli. Au nombre de ces entreprises, l'histoire doit inscrire en première ligne l'achèvement de la mosquée d'Andrinople, et la tentative, toute infructueuse qu'elle soit restée, de la réunion par un canal du Wolga et du Don. Dès la première année du règne de Sélim, on jeta à Andrinople les fondemens de la mosquée Sélimiyé, dont la coupole est d'un diamètre plus grand de deux aunes que celui de la coupole d'Aya-Sofia. L'architecte Sinan, dont le nom se rattache à la plus belle époque de l'architecture ottomane, déploya toutes les ressources de son art dans cette construction; il disait lui-même, en parlant de ses divers travaux, que la mosquée des princes à Constantinople était l'œuvre d'un apprenti, que

date in Constantinopoli; 6o *Alli confini di Persia, che la metà del artilleria fabbricata l'anno passato sia mandata a Van e l'altra metà a Esdron;* 7o *Al Beglerbeg di Van, che facci gettar tre millioni balle di schioppo;* 8o *Al Beglerbeg di Esdron, che ne facci gettar due millioni.*

1 « Hoc amplius tolerare non potuisse, et nisi legatus (Wyss) obiisset, » Budæ hibernare voluisse, ut aliquot dierum solitudinem faciat pro fini- » bus. » *Rapport* de Rym, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

Souleïmaniyé était celle d'un ouvrier, mais que Sélimiyé seule était une œuvre de maître. Les huit piliers qui supportent la coupole sont retirés dans le mur, de façon à produire le moins de saillie possible, et agrandissent par cette habile disposition l'intérieur de la mosquée. Les quatre minarets s'élancent dans les airs, sveltes et légers, et sont couronnés par trois galeries pour les mouezzins; dans l'un de ces minarets, comme dans celui de la célèbre mosquée de Mourad II, on arrive au sommet par trois escaliers en limaçon, superposés l'un à l'autre, de façon que trois personnes qui partent au même instant du pied de chacun d'eux, marchent, pour ainsi dire, sur la tête l'une de l'autre, et peuvent se parler et s'entendre sans se voir. Le directeur de l'académie attachée comme fondation à cette mosquée porte le titre de Reïsoul-mouderrissin, c'est-à-dire chef des recteurs. La construction dura sept ans; elle avait commencé la première année du règne de Sélim II, et ne fut terminée que dans l'année de sa mort; c'est un monument digne d'admiration et qui aurait dû transmettre à la postérité le nom de l'architecte plutôt que celui du fondateur.

L'entreprise de la réunion du Don et du Wolga échoua complètement; le defterdar tscherkesse Kasimbeg, qui avait été investi du sandjak de Kaffa, eut le premier l'idée de ce gigantesque travail, et en reçut la direction. Trois mille janissaires et vingt mille cavaliers furent à cet effet envoyés à Astrakhan, tandis que quinze galères transportèrent à Azov cinq mille janis-

saires et trois mille ouvriers [1] (4 août 1569). Il fut ordonné en outre à trente mille Tatars de se joindre aux janissaires pour former le siége d'Astrakhan, et d'aider les fantassins à creuser le canal. Mais quinze mille Russes, sous le commandement du prince Sérébianow, fondirent sur les travailleurs et les dispersèrent [2]; de son côté, la garnison d'Astrakhan fit une sortie vigoureuse, et repoussa les assiégeans avec une perte considérable. L'armée des Tatars, dernier espoir des Turcs, fut presque entièrement anéantie par les Russes, et ceux qui échappèrent à la mort furent faits prisonniers. D'autres Tatars, pris pour guides par les Turcs, les égarèrent par malveillance dans des marais et des steppes; et les suggestions perfides du khan de Crimée Dewlet-Ghiraï, qui ne voyait dans l'heureux succès de cette entreprise qu'un surcroît de sujétion pour lui, vinrent encore ajouter à la démoralisation des troupes ottomanes, déjà découragées par leurs revers et leurs pertes. Les émissaires de Dewlet-Ghiraï représentèrent aux soldats turcs que dans ces contrées septentrionales l'hiver durait neuf mois, qu'en été la nuit n'était que de trois heures, et qu'ils seraient ainsi dans la nécessité de se priver de repos ou de négliger les devoirs de leur religion, qui leur

[1] Karamsim, p. 156, dit quinze mille sipahis et deux mille janissaires.

[2] C'est dans cette occasion que les Russes conquirent sur les Turcs leurs premiers trophées; car ceux qu'ils avaient remportés sur les rives de l'Oka (en 1541), et dont parle Karamsin : « C'est alors que nous vîmes pour la première fois des trophées ottomans entre nos mains, » avaient été conquis sur le khan des Tatars Sahib-Ghiraï, qui était un Djenghizidé et non un Ottoman.

prescrivait de faire la prière du soir deux heures après le coucher du soleil, et celle du matin dès l'aube du jour. Ces insinuations obtinrent un plein succès : les troupes passèrent du mécontentement à une révolte ouverte ; Kasim fut forcé de renoncer à ses projets et de les ramener à Azov où il se rembarqua ; en pleine mer, une violente tempête assaillit la flotte, la dispersa et fit sombrer quelques navires, en sorte que de toute l'armée ottomane, sept mille hommes seulement rentrèrent au port de Constantinople. Pour rétablir la paix momentanément rompue par cet événement, un officier russe, nommé Novossiltof, se rendit de la part de Jean-le-Terrible à Constantinople dès le printemps de l'année suivante (1570). Aucun échange d'ambassade n'avait eu lieu entre la Russie et la Porte, depuis la lettre que, treize ans auparavant, Souleïman avait adressée au grand-prince, et dans laquelle il le traitait de puissant Tzar, de sage dominateur, et lui recommandait les marchands qu'il envoyait acheter des pelleteries à Moscou.

Novossiltof présenta au Sultan une lettre de son souverain, dans laquelle celui-ci lui rappelait, en termes affectueux, les anciennes relations d'amitié de la Russie et de la Turquie, témoignait son étonnement de l'invasion inattendue de l'armée ottomane dans les Etats russes, et lui offrait paix, alliance et amitié. « Mon maître, disait Novossiltof aux vizirs, n'est pas l'ennemi de la religion de Mahomet. Plusieurs de ses vassaux professent hautement le culte du Prophète et l'adorent dans leurs mosquées : tels sont le

tzar Sahim-Boulat, à Kassimoff; le tzarévitch Kaïboula, à Yourieff; Ibak, à Sourogik; les princes Nogaïs, à Romanof; car en Russie, tout étranger vit en liberté dans sa croyance; à Kadom, dans la province de Metschéra, plusieurs fonctionnaires publics du tzar suivent la foi musulmane. Il est vrai que Siméon, défunt tzar de Kasan, et le tzarévitch Mourtoza ont embrassé le christianisme; mais ce sont eux qui ont demandé le baptême. » Novossiltof eut lieu d'être satisfait du gracieux accueil du Sultan; il remarqua seulement que ce prince affectait de ne pas s'informer de la santé de l'autocrate, et que, contre l'usage, il ne fut pas invité avant son audience au dîner que la Porte a l'habitude d'offrir aux ambassadeurs.

Cependant, la vaine tentative de la réunion du Don et du Wolga ne changea rien aux vastes projets conçus par le grand-vizir Mohammed-Sokolli, relativement aux provinces du midi de l'empire. L'un de ses projets favoris était de percer l'isthme de Suez, aussitôt qu'on aurait étouffé la révolte qui bouleversait alors toute l'Arabie, et d'établir entre la Mer-Rouge et la Méditerranée une communication qui permît aux flottes ottomanes de passer directement de l'une à l'autre mer [1]. En attendant, les armemens maritimes se fai-

[1] *Rapport* de l'ambassadeur Rym, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche : « Capudan Bassa cum 65 triremibus solvit in fama augusta a » Venetis humanissime exceptus, septembre 1565. » A leur passage, les Ottomans pillèrent les couvens du mont Athos : « Monasterium in monte » Athos a classe crudeliter direptum, cum omnes Imperatores Ottomani » illud qua tributarium hucusque intactum reliquissent. » *Rapport* de Wyss du mois de juin 1568, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

saient avec une grande activité et excitaient l'effroi des Vénitiens; et ce n'était pas Sokolli, mais Sélim lui-même, qui méditait de conduire en personne l'expédition de l'île de Chypre, devant laquelle les vaisseaux ottomans croisaient depuis quelque temps.

La révolte d'Arabie et les efforts que nécessita sa répression appellent maintenant notre attention. Les géographes orientaux représentent l'Arabie comme une île, limitée de trois côtés par des mers (les golfes d'Arabie et de Perse et la mer de l'Inde), au nord par l'Euphrate, et ne touchant au continent que par des déserts qu'ils comparent à des mers, celui de Suez, qui la joint à l'Afrique, et celui qui établit ses communications avec la Syrie et l'Euphrate. Le premier est le désert des enfans d'Israël et du mont Sinaï, le second le grand désert arabe. Il ne faut pas moins de quatre-vingt-dix-sept journées de marche pour faire le tour de cette île. Les Grecs divisèrent le pays, d'après la nature du sol, en trois parties, qui sont, du nord au midi, l'Arabie-Déserte, l'Arabie-Pétrée, l'Arabie-Heureuse ou fertile. Cette ancienne division est encore admise en partie par les Arabes de nos jours, sous les noms de l'Yémen et de l'Hedjaz, dont le premier désigne l'Arabie-Heureuse, et le second l'Arabie-Pétrée. Les contrées montagneuses sont appelées par eux Nedjd, et ils nomment Téhama le pays qui descend par une pente douce sur les rivages de la mer. Ils divisent toute l'île en quatorze districts : 1° le désert des enfans d'Israël; 2° le grand désert arabe, espèce de mer séparant, au nord, l'Arabie de la terre-

ferme; 3° le Hedjaz, avant-mur, ainsi désigné parce que ce district forme pour ainsi dire le boulevard des provinces de Nedjd et Téhama, qui renferment les deux villes saintes, la Mecque, où est né le Prophète, et Médine, où sont déposés ses restes; 4° le Hadjr, sur le golfe Arabique; 5° le Bahreïn, l'ancien siége des Karmates, sur le golfe Persique; 6° entre les districts de Bahreïn et du Hedjaz, le pays pierreux, Aariz, dont la capitale, Dérayé, est habitée par les Wehhabis; 7° l'Yémama, dont les contrées fertiles sont arrosées par trois petites rivières, et dont les blés, les dattes et l'eau jouissent d'une renommée proverbiale [1]. La partie de l'Arabie, au sud-est, bornée d'un côté par le golfe Persique, et de l'autre par la mer de l'Inde, comprend le huitième district, le plus fertile, mais en même temps le plus malsain de l'île [2], celui d'Omman, et les neuvième et dixième, l'Ahkaf et le Schahar, entièrement stériles. La partie du sud-ouest, baignée par le golfe Arabique et la mer de l'Inde, forme l'Arabie-Heureuse proprement dite, et comprend les onzième, douzième, treizième et quatorzième districts, Nedjd, Téhama, Hazramout et Yémen [3]. Six ports spacieux et neuf villes desti-

[1] *Leise atyab taamen min hintabil-Yemamet, we la escheddoun halawetoun min temeriha,* ensuite *Erakk min maïl Yemamet.* (*Djihannuma,* p. 528.)

[2] La fertilité de l'Omma est célébrée dans ce passage de la tradition du Prophète : *Men teghadderé aléihi er-riskou fe aléihi bi Omman,* « que ceux qui ont à se plaindre de ne pouvoir subvenir à leurs besoins se rendent dans l'Omman. » *Djihannuma,* p. 495.

[3] Le *Djihannuma,* p. 484, désigne comme quatrième partie de l'Arabie l'Ahkaf, et divise l'Yémen proprement dit en Yémen et Hazramout.

nées à servir d'entrepôts pour les foires, entretiennent et favorisent le commerce de l'Arabie avec les pays d'Orient et d'Occident, la Perse et l'Egypte. Ces ports sont, dans le golfe Persique, Ghafr, port de la ville d'Ahsa, l'ancienne capitale des Karmates, renommé par la pêche des perles, qui y attira en foule les commerçans de la Perse, et Maskat, ville non moins fréquentée à cause de son commerce étendu avec l'Inde. Sur la côte sud-ouest se trouvent, à l'entrée du golfe Persique, le port d'Aaden, l'Eden des Arabes, et celui de Mokha, l'Eden des amateurs de café; dans le golfe même est le port de Djiddé, où débarquent toutes les caravanes de commerçans et de pélerins qui viennent d'Afrique. Les neuf villes qui servent d'entrepôts aux marchandises exposées dans les foires, annuellement et à des jours déterminés, sont Doumetol-Djendel, non moins célèbre dans l'histoire d'Arabie par la victoire qu'y remporta le Prophète, que par la défaite que le petit-fils de celui-ci, Houseïn, essuya grâce à la trahison du délégué de son adversaire Moawia [xɪv]; puis Meschkar, où les marchandises sont soumises à une visite, pour prévenir les fraudes [1]; les marchés de Sahar [2], de Schahar [3], d'Olan [4], de Rébia, et dans le district de Hazramout, celui d'Yémama [5], destiné uniquement aux ventes de pierres et de nattes; le marché de Sanaa [6], capitale de l'Arabie-Heureuse, et

[1] Djemazioul-ewwel. Cette visite de douane s'appelle *mes* (foire).

[2] La foire a lieu le 10 redjeb. — [3] Le 15 schâban.

[4] Dans le courant du mois de ramazan. — [5] Du 1er au 15 moharrem.

[6] 15 silkidé.

enfin celui d'Okkaz [1], qui est encore aujourd'hui le plus célèbre de tous, et qu'ont ennobli ses luttes poétiques, dont la voix populaire distribue les palmes. C'est dans ces marchés que se font les échanges des produits de l'Arabie, tels que les dattes et farines d'Yémama, la carniole et l'onyx de l'Yémen, le musc et l'ambre d'Omman, le café de Mokha, le baume de la Mecque, enfin l'ençens et l'aloës, les perles et l'or du pays, contre les étoffes, les épiceries et les autres marchandises de l'Inde, de la Perse et de l'Europe.

Si l'Arabie par sa position et la variété de ses produits mérite l'attention du géographe et de l'agronome, elle n'est pas moins digne par sa population de fixer les regards de l'ethnographe et de l'historien. Les noms des anciens habitans de ce pays, tels qu'ils nous ont été transmis par les Grecs et les Romains, offrent plusieurs rapports de similitude avec les noms actuels. Les *Domadæ* et *Thamudæi* ne sont autres que les Tasm et les Thémoud, dont parlent les anciennes traditions arabes et même le Koran, et dont il ne reste aucune trace dans les histoires modernes; sous les noms de Beni Himyar et de Nabat, il est facile de reconnaître les anciens *Homeritæ* et *Nabatæi*. Les *Omani, Minari, Sabæi, Atramitæ* et *Zamareni*, survivent dans les noms des districts et des villes de Omman, Mina, Saba, Hazramout et Dhamar. La rupture

[1] 15 silkidé. L'un de ces neuf marchés, probablement celui d'Okkaz, est sans contredit l'Acra de Pline : « Acra, oppidum in quo omnis negotiatio » convenit. »

de la digue de Mareb a éternisé dans l'histoire musulmane le nom de l'ancienne *Mariabe*, et l'on reconnaît l'ancienne *Petræa* dans la ville de *Hadjr* (Pierre). Les *Sarrasins*, que les historiens appellent tantôt Sarrasins de l'est [1], tantôt voleurs [2] ou palefreniers [3], dénominations qui n'existent pas dans la langue arabe, ne sont probablement que les habitans du district de Schahar, ou des steppes (sahra) [4]. Les Scénites, Nomades ou Bédouins sont encore de nos jours, comme il y a mille ans, les fils d'Ismaïl, tels que la Bible les a dépeints avec tant de vérité : « levant leurs bras contre tous, et voyant les bras de tous levés contre eux. » Dans ces déserts, il n'y a d'autre institution que celle de la famille; c'est le père qui règne. L'enfant du désert, conquérant et nomade, a planté ses drapeaux à l'aide d'une lance dans les trois parties du monde; mais nulle part il n'a pu fonder un empire de longue durée. Les trois principales qualités de l'Arabe sont une généreuse hospitalité, une valeur indomptable, une élocution facile et brillante. Celui-là seul est réputé noble dès sa naissance, dont la bouche est aussi éloquente que la main est libérale, dont la parole tombe juste comme la flèche de son arc, et dont le bras frappe fort comme son glaive. Les auteurs, dont les poésies sont suspendues dans la Kaaba, doivent, pour conserver leur prééminence sur leurs rivaux, les vaincre aussi en combats singuliers; et s'ils ne remportent

1 *Scherkioun*. — 2 *Sarikin*. — 3 *Serradjin*.

4 Les nomades s'appellent encore chez les Persans et les Turcs *Sahranischin*, c'est-à-dire ceux qui sont assis dans les steppes.

pas en même temps les palmes décernées à la valeur, ils perdent leur titre honorifique de poëte. Parmi les poëtes arabes avant Mohammed, Antar, l'un des plus illustres, joignit à sa gloire littéraire le mérite de s'être acquis le titre de *Père des Cavaliers* et de *Modèle idéal de la Chevalerie,* telle qu'elle existait dans ces déserts. Les ouvrages retraçant les hauts faits d'Antar ont reçu l'approbation du Prophète, qui, quoiqu'il réprouvât les contes et les œuvres des poëtes persans, n'eut aucun scrupule de consigner dans son Koran les vieilles légendes de son peuple. La plupart de ces légendes ont pour théâtre l'Arabie; ce qui fait que le nombre des villes de l'île est presque aussi grand que celui des lieux vénérés par les Musulmans. D'après les traditions arabes, Adam et Ève parurent sur les montagnes de Merwe et d'Arafat, près de la Mecque, lorsqu'ils descendirent du Paradis pour habiter la terre; Abraham construisit la Kaaba, près de laquelle on voit encore la trace de ses pieds; l'archange protégeant les enfans d'Ismaïl indiqua à Hagar les eaux de la fontaine de Semzem. En passant près de Hadjr, les caravanes des pélerins poussent des cris, pour apaiser la voix plaintive du chameau du prophète Salih, qui, emprisonné dans les rochers, témoigne encore de nos jours, par ses gémissemens, de l'hérésie de la tribu Themoud, et rappelle la lapidation dont on punit ses meurtriers. Dans l'Hazramout, la *fontaine desséchée* [1] atteste la ca-

[1] *Biri-mouattal.* (*Djihannuma,* p. 491.)

lomnie des Idolâtres qui accusèrent le prophète Hanthala d'imposture; le palais fortifié [1] et le tombeau du prophète Houd conservent la mémoire de Schedad, de la tribu Aad, qui dans son paradis terrestre crut pouvoir braver le vengeur éternel, *prompt à poursuivre l'arrogance* [2]. Le nom du prophète Moïse a revêtu d'un caractère sacré la Mer-Rouge, le mont Sinaï et les douze sources près de Suez, et celui de son beau-père Schoaïb (Jethro) a également consacré comme sainte la ville de Midian, sur la Mer-Rouge, où il fixa sa demeure. Saba fut fondée par la reine Saba Balkis, qui défiait par des énigmes la sagacité du plus sage des rois d'Israël, et dans les champs de Nedjan se trouvent les fosses d'où s'élancèrent les flammes qui dévorèrent le tyran juif Sou-Nouwas, en punition de sa cruauté contre les victimes qu'il vouait au bûcher pour leur faire embrasser la religion de son peuple. Abraha éleva le palais de Ghomdan, ainsi que l'église de Sanaa qu'il voulait opposer comme lieu de pélerinage à la Kaaba; mais il se vit arrêté dans l'exécution de ce projet par une épidémie de petite vérole, qui le fit périr avec une partie de son armée au moment où il marchait contre la Mecque pour la détruire. A Samara vécurent, peu de temps avant le Prophète, ces deux devins au corps incomplet, Satih, qui était privé de jambes, et Schakk, qui n'avait qu'une seule jambe, un seul bras, une oreille et un œil, et qui l'un et l'autre, véritables sibylles de l'Is-

[1] *Kasri-mouscheyed.* (*Djihannuma*, l. c.) — [2] *Erem zatol-amat.*

lamisme, annoncèrent la prochaine venue du Prophète.

Dans les temps antérieurs à l'Islamisme, l'histoire de l'Arabie ne présente que des combats isolés entre les diverses tribus, que l'on peut comparer aux points qui dirigent le voyageur dans ces déserts, et quelques noms de grands hommes, aussi rares que les sources qui circulent sous ces sables brûlans. Les auteurs arabes, en remontant à l'origine de leur histoire, représentent ces temps primitifs comme une époque où les pierres molles et flexibles comme le limon n'avaient pas encore revêtu une forme durable[1]. Les événemens les plus importans qu'ils signalent à des époques plus rapprochées sont la construction de la Kaaba, le déluge d'Aarem et l'année des éléphans, pendant laquelle le roi d'Abyssinie fut arrêté, dans sa marche contre la Kaaba, par la pluie de pierres que les oiseaux, suivant l'expression du Koran, jetèrent sur ses troupes, c'est-à-dire, probablement par une épidémie de petite vérole. Au nombre de leurs guerres les plus célèbres, ils placent la guerre d'extermination entre les tribus d'abord alliées de Tasm et de Ghadis, qui fut commencée par cette dernière pour repousser les prétentions du prince de Tasm aux prémices de virginité des jeunes filles à marier, et terminée par l'intervention

[1] *Specimen præcipuorum Arabum regnorum rerumque ab iis gestarum ante Illamismum, collegit, evertit Rasmussen Hauniæ* 1817, d'après Hamza d'Isfahan et Mowaïri. Silvestre de Sacy, *Mémoire sur divers événemens de l'Histoire arabe*, t. XLVIII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Pocoke, *Specimen Historiæ Arabum*.

des Beni-Himyars; ils employèrent dans cette circonstance la ruse d'une forêt ambulante, qu'on retrouve plus tard dans l'histoire d'Angleterre au siége de Birmingham; la guerre acharnée des tribus d'Abs et Dhobian, qui se manifesta au sujet des courses de la jument Ghabra et de l'étalon Dahis, et la guerre des tribus Bekr et Taghleb, qui survint à l'occasion de Sérab, femelle du chameau de Bésus, femme d'un âge avancé; ces deux noms devinrent par là d'un usage proverbial pour désigner les plus grands malheurs. Aucune des cinquante grandes batailles racontées par les historiens arabes n'eut lieu dans des guerres extérieures; toutes se rapportent à des guerres de tribus. Ces historiens paraissent ignorer entièrement les succès des armées romaines, qui s'avancèrent jusqu'à Petra dans l'Arabie-Pétrée, et ils ne font aucune mention de l'empereur Adrien, que la jactance romaine nommait *l'Arabe*. Ils ne connaissent pas davantage Philippe, né cependant en Arabie, qui parut quelque temps sur le trône de l'empire romain d'Orient.

Pendant que ces guerres divisaient les tribus de l'Hedjaz, on vit surgir dans l'Yémen la tribu des Beni-Himyars ou Homaïrs, c'est-à-dire les *Rougeâtres*, ainsi nommés à cause de la couleur de leurs vêtemens. Cette couleur favorite des Arabes se retrouve à une époque postérieure dans le palais rouge des rois de Grenade (Al-Hamra). Les Beni-Himyars faisaient remonter leur origine à Kahtan et Aadnan, les pères des tribus arabes; ils excellaient dans deux sciences, la généalogie des familles de leur nation, et la science

des astres. Ils consignaient avec soin, dans des tableaux généalogiques [1], la noble descendance de leurs chevaux et de leurs familles, et se dirigeant dans ces déserts, par leurs connaissances des astres et des sources cachées sous la terre, ils savaient échapper au supplice de la soif. Parmi les cinquante rois des Beni-Himyars, connus sous le nom générique de Tobaa, il en est quatre auxquels on attribue des conquêtes en Asie et en Afrique : Abdesch-Schems (le serviteur du soleil), qui conquit Babylone; Soulkarneïn, surnommé le roi *aux deux cornes,* qui construisit le mur de Derbend; Schemer, qui porta ses armes victorieuses jusqu'au-delà de l'Oxus, et donna son nom à la ville de Samarkand, et Soul-ezhar, *le possesseur des fleurs,* qui vainquit dans les déserts d'Afrique un peuple de spectres [2], dont le visage était tourné vers le dos. Au nombre des autres rois des Beni-Himyars, on remarque le fondateur du paradis de l'Inde, dont le nom est plus connu parmi les peuples de l'ouest que celui de Herhad, père de Balkis, la célèbre reine de Saba; Soulminar, ou le *constructeur de tours,* le premier chef arabe qui éleva des tours dans le désert, pour diriger la route des caravanes; Sou-schenatir, ou le *possesseur des curedents,* qui livrait à la mort les victimes sur lesquelles il venait

1 Les sept sous-divisions de la parenté, telles que les donne le *Djihannuma,* et pour lesquelles aucune langue d'Europe n'a d'expressions équivalentes, sont : 1° *schâb,* 2° *kabilé,* 3° *amaré,* 4° *batn* (le ventre), 5° *fakht* (la cuisse), 6° *fassilé* (la cheville), 7° *haï* (la claie).

2 Nisnas. *Djihannuma*, p. 546.

d'assouvir une infâme passion, et qui avait coutume de se montrer ensuite à une fenêtre, occupé à se curer les dents; Sou-nouwas, ou le *roi des trembleurs* [1], juif de naissance, qui persécutait les chrétiens et les livrait au bûcher pour les convertir à la religion juive; Abraha, ou *le maître des éléphans*, qui couvrit l'Arabie de nombreuses hordes de nègres, amenées de l'Abyssinie; enfin les trois Tobaas : Hares le Grand, ainsi appelé de sa taille élevée, le père de Soul-Karneïn; Aboukerb, de taille moyenne, juif de naissance, qui recouvrit le premier la Kaaba d'un voile; et Tobaa Ben Hasan, le petit Tobaa, dont le fils, Amrou Ben Maadi Kerb (renommé par sa dextérité à manier la lance), vécut plus de cent ans et assista à la naissance du Prophète [xv]. Le dernier des princes de la tribu des Beni-Himyars, Seïf Si yezen, fut tué dans un festin qu'il donna à l'ambassadeur du roi de Perse Khosrew, et dès-lors tout l'Yémen embrassa la religion du Prophète.

Depuis cette époque, toute l'Arabie suivit l'exemple de l'Yémen, et se soumit aux lois de l'Islamisme. Mais ce ne fut que dans le Hedjaz et dans l'Yémen, c'est-à-dire dans l'Arabie-Pétrée et l'Arabie-Heureuse, que régnèrent des dynasties, dont l'une s'est maintenue jusqu'à nos jours même sous les Ottomans. Quatre de ces dynasties occupèrent le Hedjaz, et quatre l'Yémen. Dans le Hedjaz régnèrent d'abord pendant un siècle quatre princes de la famille Okhaïzar [2];

[1] De l'habitude qu'ils avaient de balancer constamment le corps.

[2] Beni-Okhaïzar, depuis l'année 251 de l'hégire (855) jusqu'à l'année

à ceux-ci succédèrent les schérifs de la Mecque de la famille Haschim, appelés les fils Mousa, dont la domination eut une durée de deux siècles et demi [1]; après eux, le pouvoir souverain passa aux schérifs de Médine, de la même famille de Haschim [2], et le règne de ces derniers coïncida avec celui des Beni-Kotadés à la Mecque [3], dont un descendant, Ebou-Nemi, fils de Berekat, apporta au Caire à Sélim Ier les clefs de la Kaaba; depuis et jusqu'à nos jours, les Beni-Kotadés ont conservé comme schérifs une ombre de pouvoir sous la dynastie ottomane. La Mecque et Médine furent long-temps sous la dépendance de l'Egypte et de ses souverains, tant à cause de la proximité de ce dernier pays, que par la nécessité où elles étaient de suppléer à l'insuffisance de leurs récoltes de céréales; elles subirent ensuite le joug des sultans ottomans comme elles avaient subi celui des Tscherkesses. L'Yémen au contraire, grâce à son éloignement de l'Egypte, à la richesse de ses produits et à la prospérité de son commerce, fut toujours difficile à subjuguer et à maintenir dans la soumission, et brava an-

350 (961). Onze princes, pendant un règne de quatre-vingt-seize ans. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, et le *Nokhbetet-tewarikh*, f. 315.

1 Beni-Mousa, de l'année 350 (961) à l'année 598 (1201). D'après Hadji-Khalfa, cette dynastie n'eut que six princes qui régnèrent pendant deux cent quarante ans. Les Beni-Haschim, dans le *Nokhbetet-tewarikh*, f. 316, sont nommés Ewlad-Mousa.

2 Beni-Hawaschim, de l'année 599 (1202) à l'année 855 (1451), deux cent quarante-neuf années. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, f. 166, et le *Nokhbetet-tewarikh*, f. 317.

3 Beni-Kotadé, de l'année 598 (1201) jusqu'à nos jours. Les mêmes, l. c.

ciennement la puissance égyptienne comme il a bravé par la suite celle des Ottomans. Depuis l'introduction de l'Islamisme, l'Arabie-Heureuse avait été successivement gouvernée par huit dynasties différentes. La première fut celle des Beni-Siyads; son fondateur, Mohammed Ben Obeïdoullah, envoyé comme gouverneur dans l'Yémen par le khalife Mahmoun, avait subjugué les tribus arabes, et élevé la place-forte de Sebid pour les maintenir dans l'obéissance [1]. Deux siècles après, la famille Nedjah [2] expulsa les Beni-Siyads du trône, qu'elle souilla de sang pendant un siècle. Les Beni-Salihs se maintinrent pendant soixante-deux ans à Sanaa dans l'Yémen proprement dit [3]. L'heureux aventurier, que l'histoire arabe désigne sous le nom de Mehdi et qui s'annonça comme le douzième imam de ce nom, non content du titre qu'il s'était arrogé, revendiqua le pouvoir, et mit fin à la domination des Beni-Nedjahs [4]. Son petit-fils Abdoun-Nebi (serviteur des prophètes) éleva un dôme

1 Beni-Siyad, depuis l'année 203 (818) jusqu'à l'année 408 (1017), cent quatre-vingt-dix-neuf ans; cinq princes. Hadji Khalfa, f. 162; et Djenabi, à la Bibliothèque de la maison I. R. d'Autriche, f. 378.

2 Beni-Nedjah, depuis l'année 412 (1021) jusqu'à 553 (1158), cent trente-sept ans et sept princes. Hadji Khalfa, l. c., f. 163; et Djenabi, p. 379.

3 Beni-Salih, de l'année 420 (1029) à l'année 484 (1091), soixante-deux ans, l. c.

4 Obeïdoullah Mehdi, fondateur des Fatimites, en l'année 297 (909), Mehdi, fils de Tomrout, fondateur des Mowahides, en l'année 514 (1120); dans le Moghreb et l'Andalousie; Scheikh Mohammed-Mehdi, fondateur des schérifs de Fez, en l'année 920 (1514). Hadji Khalfa, l. c., et le *Nokhbetet-tewarikh*, f. 327.

(silkhalasa) sur le tombeau de son grand-père, et voulut en faire un lieu de pélerinage en défendant aux pélerins de se rendre à la Kaaba. Quinze ans s'étaient à peine écoulés, que le frère aîné de Salaheddin, Schemseddewlet-Touranschah, chassa les Beni-Mehdis et s'empara du pouvoir; dès lors cinq princes de la famille d'Eyoub [1] formèrent pendant un demi-siècle une grande dynastie, qui, divisée en sept branches, régna à la fois au Caire, à Haleb, Damas, Himss, Hama, Khalat et dans l'Yémen. Aux Eyoubides succédèrent les Beni-Resouls (fils des envoyés), dont trois princes se sont acquis une gloire immortelle dans l'histoire littéraire des Arabes par la protection éclairée qu'ils accordèrent aux savans. Melek Moeyid Daoud bâtit à Taaz une académie qui porte son nom et qui renferme son tombeau; grand amateur de livres, il laissa à sa mort une bibliothèque de cent mille volumes [2]. Melek Moudjahid et Melek Efdhal fondèrent à la Mecque et à Taaz deux académies qui portent leurs noms, la Moudjahidiyé et l'Efdhaliyé. Aussi savant que brave, Melek Efdhal écrivit un ouvrage historique intitulé l'*Agrément des yeux*. Son fils Melekoul-Eschref fonda à Taaz l'académie d'Eschrefiyé, et appela à sa cour les plus grands savans de son époque; il manda d'Egypte l'historien Ibn-Hadjr, natif d'Askalon, et de Perse, Mohammed de Firouzabad, auteur du dictionnaire arabe le plus

1 Beni-Eyoub Yémen, de l'année 569 (1173) à l'année 626 (1228), cinquante-cinq ans; six princes.

2 *Nousheoul-ouyoun*, dans le *Nokhbetet-tewarikh*, f. 323.

volumineux, le plus estimé, et portant à juste titre le nom de *Kamous* (Océan). Après un règne de trente-deux ans, les Beni-Resouls eurent pour successeurs quatre princes de la famille *Tahir* [1], qui succombèrent sous la puissance des Ottomans; cependant la famille des Seïdiyés sut défendre contre ces derniers son indépendance, qu'elle a conservée jusqu'à nos jours dans une partie de l'Yémen [2]. La famille Tahir, qui s'éteignit sous le règne de Sélim Ier, et la dynastie des imams Seïdiyés, qui surgit sous celui de Souleïman-le-Grand, nous ramènent naturellement au cours de notre histoire.

Le dernier prince des Beni-Tahirs, Aamir, fils d'Abdoul-Wehhab, régnait depuis vingt-huit ans, protégeant les sciences et les savans, lorsqu'un refus inconsidéré fait à l'amiral du sultan Ghawri amena sa perte. L'avant-dernier sultan tscherkesse Ghawri avait envoyé au secours du prince de Goudjourat, Mouzafferschah, alors en guerre avec les Portugais, l'émir kurd Houseïn, amiral de sa flotte. A son arrivée sur les côtes d'Arabie, Houseïn adressa une ambassade chargée de présens au prince de la famille Tahir, pour lui demander des vivres pour sa flotte, qui était à l'ancre dans la rade de Kaméran. Craignant qu'en accédant à cette demande, sa condescendance ne fût considérée comme un acte de soumission, Aamir répondit par un refus, qui inspira à l'émir la

1 De l'année 858 (1453) à l'année 923 (1517), soixante-quatre ans; quatre princes.

2 Seïdiyés, de 953 (1546) jusqu'à nos jours.

résolution de se venger en l'expulsant de ses Etats. Renforcé par le secours des ennemis d'Aamir, c'est-à-dire par les tribus montagnardes des Seïdiyés et les chefs de Djazan [1] et de Lohaya [2], Houseïn s'empara d'abord de Sebid. Après avoir laissé dans cette ville une garnison sous le commandement de l'émir Bersebaï, il se dirigea sur Aaden qui se défendit avec courage, malgré la terreur inspirée aux Arabes par les canons, qui leur avaient été inconnus jusqu'alors. Ne pouvant vaincre cette résistance, Houseïn se retira avec quelques navires pris dans le port et revint à Djidda, où par ses ordres on pendit une partie des prisonniers, on arracha les entrailles à d'autres et on fit subir à tous mille tortures; sa cruauté ne tarda pas à être punie. Le schérif Eboul-Berekat, qui avait fait sa soumission à la Porte, en envoyant, comme on se le rappelle, son fils Ebou-Nemi au Caire, pour présenter au Sultan les clefs de la Kaaba, reçut ordre de faire jeter Houseïn à la mer. Cependant Bersebaï, que l'émir Houseïn avait laissé à Sebid, s'était mis en marche contre l'armée d'Aamir, avait pris la ville de Taaz, et livré une bataille en rase campagne, qui avait coûté la vie au prince Aamir et à son frère, et mis fin à la domination des Beni-Tahirs. Plusieurs poëtes déplorèrent la mort du noble et malheureux prince par de touchantes élégies [xvi] (23 rebioul-akhir 923—15 mai 1517). Lorsqu'il eut livré Sanaa au pillage, Bersebaï revint avec huit mille chameaux

[1] Le schérif Azeddin, fils d'Ahmed.

[2] Le fakih Eboubekr.

chargés du butin; mais, sur la route de Nedjran, il fut surpris par des Arabes, qui lui enlevèrent ses trésors avec la vie. Le tscherkesse Iskender succéda à Bersebaï dans le commandement de Sebid, et peu de temps après il fut investi par Sélim du gouvernement de l'Yémen, dont il fut le premier pascha ottoman. Mais Iskender ne conserva pas long-temps son pouvoir : il fut tué par un officier des janissaires, nommé Kemal, qui s'empara de Sebid et l'embellit d'une mosquée qui porte son nom, la Kemaliyé. Kemal succomba à son tour sous le poignard d'Iskender le Karamanien, qui lui succéda. Houseïn, sandjakbeg de Djidda, et Selman, l'un des capitaines de la flotte turque, reçurent ordre de joindre leurs forces à celles du schérif de Djazan, pour mettre un terme à cette succession d'usurpations fondées sur le meurtre. Iskender le Karamanien éprouva le sort de son prédécesseur Iskender le Tscherkesse; Selman se retira poursuivi par les malédictions des habitans de Sebid, à cause de ses cruautés; Houseïn, resté seul maître de la ville, étendit sa domination sur Taaz; mais il mourut peu de temps après, et eut pour successeur Moustafa-Alroumi. Sur ces entrefaites, Ibrahim-Pascha, alors en Egypte, envoya à l'amiral Selman-Reïs quatre mille hommes sous les ordres de Khaïreddin-Hamza, avec injonction d'installer ce dernier dans le gouvernement de Sebid, et de soumettre avec son secours l'Yémen à la puissance ottomane. Moustafa-Alroumi ayant refusé de se démettre du gouvernement de Sebid, Selman le battit à Al-salif, entra triom-

phant à Sebid et à Taaz, et abandonna au pillage Tab et Djebla. Alroumi fut livré au bourreau; Selman ne tarda pas à être victime de la jalousie de Khaïreddin-Hamza, et ce dernier fut à son tour décapité par le neveu de Selman, Moustafa, qui vengea ainsi la mort de son oncle. Ne se croyant plus en sûreté dans Sebid, Moustafa et son compagnon d'armes Safer se réfugièrent à Goudjourat, où ils reçurent du Sultan le titre de khans; en outre, le premier fut nommé au commandement du port de Diou, et le second au gouvernement du Sourat. Sebid se trouvant ainsi sans gouverneur, l'emir Iskender-Mouz s'en empara et administra le pays au nom de Souleïman; il se fit aimer des savans et des soldats par sa justice et sa libéralité, et fonda à Sebid une superbe mosquée, qui porte le nom d'Iskenderiyé. Il mourut dans la septième année de son administration, en laissant le pouvoir à son fils, sous la tutelle d'un vizir, le pilote Ahmed.

Ce fut à cette époque qu'apparut dans les montagnes de l'Yémen la nouvelle dynastie des Seïdiyés, qui s'y est maintenue jusqu'à nos jours. Son fondateur, Schemseddin, fils d'Ahmed, s'attribua à la fois la souveraineté et le titre d'imam, en faisant remonter son origine jusqu'au Prophète. Cette secte des Seïdiyés a reçu son nom de Seïd, frère de Mohammed-Albakir, fils du troisième imam Seïnoul-Aabidin, fils de Houseïn, fils d'Ali. Ce dernier s'étant révolté contre Hischam, troisième khalife de la famille d'Ommia, fut battu et périt les armes à la main; son corps, qui avait été déposé dans un tombeau sous le lit d'un ruisseau,

fut exhumé et suspendu à une potence, et, cinq ans après, jeté dans les flammes par ordre du khalife Welid, successeur de Hischam [xvii]. Les Sunnis, bien qu'ils blâment Seïd d'avoir professé quelques opinions erronées, et, entre autres, d'avoir soutenu l'inutilité de la prière faite en un lieu livré au pillage ou sous un vêtement pris à l'ennemi, ne lui attribuent pas le schisme des Seïdiyés, et en considèrent son précepteur, Wassil Ben Atta, comme l'auteur. Wassil Ben Atta était disciple de Hasan-Bassri, l'un des pères de l'Islamisme, qui le fit mettre à mort, en lui disant: *Tu as fait schisme;* depuis lors les Seïdiyés furent appelés schismatiques (motazélés) par les Sunnis. Leur doctrine diffère de celle des Musulmans orthodoxes relativement au dogme de la prédestination, et sur d'autres points encore; ainsi les Seïdiyés admettent, outre le paradis et l'enfer, un troisième séjour des ames, et professent, en opposition avec les principes philosophiques de l'Islamisme, des opinions qui ont été développées dans deux ouvrages différens par l'imam Schemseddin, fils d'Ahmed [xviii].

Scherifeddin, imam des Seïdiyés, ordonna à ses deux fils Moutahher et Schemseddin-Ali, d'attaquer le pilote Ahmed, alors gouverneur par intérim de Sebid; mais ils furent battus et forcés de se retirer avec leurs troupes. A cette époque, l'eunuque Souleïman-Pascha, gouverneur d'Egypte et plus tard grand-vizir, revint de son expédition à Goudjourat; il avait été déterminé à cette retraite par une ruse de guerre imaginée par Khodja-Safer, que Mahmoud,

sultan de Goudjourat, avait honoré du titre de khoudawendkiar. Lors de son passage sur les côtes d'Arabie, Souleïman-Pascha avait enlevé au dernier rejeton des Tahirs, Aamir Ben Daoud, le reste de ses possessions en s'emparant de la ville d'Aaden. A son retour d'Asie, il aborda à Mokha et invita le pilote Ahmed à se rendre à son bord avec le fils mineur d'Iskender-Mouz. Ahmed tomba dans ce piége; à peine fut-il à bord, qu'il fut tué avec les deux jeunes princes qui l'accompagnaient; le gouvernement de Sebid fut donné, au nom du Sultan, au sandjak de Ghaza, Moustafa. Souleïman se rendit par Djidda et la Mecque à Constantinople, emmenant avec lui Sid-Ahmed, fils du schérif de la Mecque Ebou-Nemi (8 schewal 945 — 27 février 1539). Après une vaine tentative pour s'emparer de Taaz, le sandjak Moustafa fut remplacé par Moustafa En-neschschar (le scieur), ainsi nommé parce qu'il faisait scier en deux les brigands et les ennemis qui tombaient en son pouvoir. Le premier de tous les gouverneurs de l'Yémen, il obtint le titre de beglerbeg. Son successeur Oweïs, esclave de Sélim Ier, profita habilement des discordes survenues entre les deux fils de Scherifeddin, l'imam des Seïdiyés, pour agrandir son territoire. Il s'empara de la ville de Taaz, en accordant son secours au fils aîné de Scherifeddin, Moutahher, contre son jeune frère Schemseddin, désigné par leur père comme son successeur (1er silhidjé 951 — 13 février 1545). Mais il s'attira, par la discipline sévère qu'il imposait aux troupes, la haine des lewendis, dont

le chef Hasan Pehliwan le poignarda. Le glaive du tscherkesse Ouzdemir vengea bientôt le meurtre d'Oweïs, et ce nouveau chef, fidèle aux Ottomans, conquit au nom de Sélim la ville de Sanaa. A la nouvelle du meurtre d'Oweïs, le Sultan nomma à son gouvernement le beglerbeg Ferhad. Celui-ci ramena à l'obéissance la ville d'Aaden, qui s'était révoltée, et par une victoire remportée à Abou-Aarisch dans le district de Djazan sur les troupes alliées de plusieurs schérifs arabes, il parvint à rétablir la tranquillité dans le Djebal et le Tehama, c'est-à-dire, dans les montagnes et le pays plat. Rappelé à Constantinople, Ferhad céda le gouvernement à Ouzdemir. Aussi brave qu'érudit, ce dernier résolut d'anéantir la puissance de Moutahher et de sa secte. Dans ce but, il demanda à la Porte les secours nécessaires, et Daoud, alors gouverneur d'Egypte, lui envoya par ordre du Sultan trois mille fantassins et mille cavaliers sous le commandement de Moustafa-le-Scieur, naguère destitué de son gouvernement. Ouzdemir et Moustafa entreprirent ensemble le siége de Thela, où Moutahher s'était renfermé; mais, par suite d'un différend survenu entre les deux chefs, Moustafa usa des pleins pouvoirs qu'il avait reçus, et délivra à Moutahher un diplôme[1] du Sultan qui lui conférait le titre de sandjak et lui assurait la jouissance tranquille de son gou-

[1] Ce diplôme daté du 10 schewal 957, et la réponse de Moutahher du mois de moharrem 958, se trouvent dans mon exemplaire de Koutbeddin, f. 43, et dans l'*Inscha* du defterdar d'Egypte, Ibrahim, f. 87 et 88, à la Bibliothèque I. R.

vernement. Ouzdemir, après avoir, pendant sept ans d'administration, agrandi son territoire par la prise de sept châteaux [1], céda son gouvernement à Moustafa-le-Scieur, et retourna par Sewakin à Constantinople, où il soumit au Sultan le projet de la conquête de Nubie. Souleïman, toujours disposé à exécuter de grandes entreprises, approuva ce projet. Ouzdemir partit de la Haute-Egypte à la tête de trente mille hommes pour la Nubie, construisit plusieurs forteresses à Ibrim et sur d'autres points du littoral du Nil, et mourut à Dewarowa, premier gouverneur ottoman de Nubie; il fut enterré à Massoura, où son fils Osman-Pascha éleva sur son tombeau un dôme magnifique. Son successeur dans le gouvernement de l'Yémen, Moustafa-le-Scieur, eut le mérite d'organiser les caravanes de pélerins dans cette nouvelle province et de leur donner un chef, Emirol-hadj (prince des pélerins), à l'instar des caravanes qui viennent de Damas et du Caire (967-1560). Moustafa-le-Scieur laissa son gouvernement à Moustafa-Kara-Schahin (le faucon noir), ainsi nommé pour la vivacité de ses yeux et sa couleur de mulâtre. Ce dernier, promu un an après au gouvernement d'Egypte, eut pour successeur Mahmoud-Pascha, qui plus tard fut également gouverneur d'Egypte, et qui, ayant été assassiné par suite de sa tyrannie, reçut après sa mort le surnom de

[1] Koutbeddin ne fait mention que de la reprise de la ville de Sebid, occupée par Haïder (*Notices* et *Extraits* de la Bibliothèque du Roi, t. IV, p. 449); mais le *Djihannuma*, p. 550, donne les noms des six autres places fortes; savoir : Khelan, Habesch, Sewakin, Atra, Makhlak et Khanfar.

Maktoul (le tué). Un des premiers actes de l'administration de Mahmoud, fut l'exécution du directeur des monnaies, qu'il accusa d'être le seul auteur d'une altération de monnaie, existant déjà sous son prédécesseur [XIX]; plus tard, cependant, ce même Mahmoud altéra lui-même les monnaies pendant son gouvernement d'Egypte, ainsi que l'avait fait Ali. Il fixa sa résidence à Taaz, et mit le siége devant Habb, qui était exclusivement possédée depuis trois générations par la famille Nezari. Il attira par de perfides négociations le chef des Nezaris dans son camp, où il le fit exécuter; ce meurtre, qui le rendit maître de la ville, inspira une telle horreur aux Arabes, qu'ils appelèrent dès lors les actions perfides et honteuses des *mahmoudiyés* [1], c'est-à-dire, des actions de Mahmoud, ou, d'après l'autre sens ironique du mot, des actions louables.

En récompense de cette perfidie qui avait accru les possessions ottomanes, Mahmoud fut promu au gouvernement d'Égypte, et eut pour successeur, dans l'Yémen, Ridhwan, fils du précédent gouverneur Kara-Schahin, qui s'empressa d'adresser à la Porte un rapport détaillé sur l'administration de son prédécesseur (rebjeb 972 — février 1565). Dans le dessein de se venger de cette délation, Mahmoud représenta à la Porte que l'Yémen avait une trop grande étendue pour être bien administré par un seul gou-

[1] « Ils donnèrent même à ces ruses infâmes le nom de Mahmoud, et les appellèrent *mahmoudia.* » C'est encore ainsi que l'on appelle aujourd'hui les pièces d'or frappées à Constantinople.

verneur, et qu'il serait très-utile d'en instituer deux. En conséquence l'Yémen fut divisé en deux gouvernemens : l'Yémen supérieur et l'Yémen inférieur; le premier, qui resta à Ridhwan, comprenait les pays montagneux, et avait pour capitale la ville de Sanaa; le second, dont le siége était à Sebid, fut donné à Mourad-Pascha le borgne. Lorsque Mourad débarqua à Sebid, Ridhwan était en guerre avec les Ismaëlis, qu'il avait poussés par ses demandes exagérées à se révolter et même à contracter une alliance avec les Seïdiyés, leurs ennemis naturels. Ridhwan demanda des secours à Mourad, et celui-ci les promit; mais la discorde s'éleva bientôt entre eux, lorsque Mourad présenta à son collègue le registre des villes et villages de son gouvernement, sur lequel se trouvaient portés les villages de Djeblé, Alkander et Soulsofalé, quoiqu'ils eussent appartenu jusqu'alors au gouvernement de Sanaa. Peu de temps après, Ridhwan fut destitué, et sa place donnée à Hasan-Pascha, Russe d'origine. Le départ de Ridhwan fut le signal d'une insurrection générale. Moutahher, qui avait jusqu'alors trompé Mourad-Pascha par des protestations d'amitié et de dévouement, leva le masque et mit le siége devant Sanaa. Les Arabes de Boudan, Schewafi, Taaker, Sahian et Gharmin [1], se liguèrent et chassèrent la garnison turque de Habb [2]. Mourad, en

[1] Dans les *Notices et Extraits*, t. IV, p. 462, *Al-Arabaïn*.

[2] On lit, dans les *Notices et Extraits*, *Ab* au lieu de *Habb*, ce qui pourrait induire en erreur, parce qu'il existe dans l'Yémen un autre village du nom de *Ab*.

se retirant par la route de Taaz, fut surpris par les Arabes, battu et tué, et cette défaite amena la soumission de Sanaa. Moutahher fit son entrée dans cette ville, précédé par la garnison turque, forte de quatorze cents hommes, et commandée par dix-sept sandjakbegs et quatre agas. Mais à peine se vit-il maître de Sanaa, que violant la capitulation faite, il mit la ville au pillage, fit la garnison prisonnière, et en jeta une partie dans les citernes de la ville, et l'autre dans les châteaux des montagnes (3 safer 975 — 9 août 1567). Le premier vendredi qui suivit la prise de la place, la prière publique fut célébrée au nom de Moutahher: lorsqu'il eut invoqué les bénédictions du ciel sur le Prophète, sur son gendre Ali et sa femme Fatima, le prédicateur (khatib) appela les grâces du Très-Haut sur le père de Moutahher, Scherifeddin, l'imam des Seïdiyés, et après lui seulement sur les trois khalifes Eboubekr, Omar et Osman, puis sur Hamza, le héros de l'Islamisme, sur Abbas, le fondateur du khalifat, sur les dix compagnons d'armes du Prophète, sur toutes les femmes orthodoxes et les autres disciples de Mohammed. Il proclama ensuite Moutahher khalife et Emirol-moumínin, pria pour lui et les Musulmans, les pélerins et les combattans de la guerre sainte, les voyageurs et les compagnons de ses victoires [1]. A l'arrivée à Sebid de Hasan-Pascha, nommé gouverneur de Djebal à la place de Ridhwan, les Seïdiyés mirent le siége devant Taaz; le commandant ayant

[1] Cette prière hérétique si importante n'est indiquée que dans une note des *Notices et Extraits*, p. 463.

vainement demandé des renforts au nouveau gouverneur, la ville fut emportée d'assaut, ainsi que le château-fort de Kahiriyé (3 rebioul-akhir — 7 octobre). Peu de temps après, le Tehama fut adjoint au gouvernement de Hasan, qui dut seul régir tout l'Yémen, en attendant l'arrivée des forces envoyées par le Sultan pour réduire les rebelles à l'obéissance. C'est ainsi que cessa ce partage en deux gouvernemens, opéré au détriment de la puissance ottomane, sur la perfide proposition de Mahmoud-Pascha. La chute d'Aaden ne tarda pas à suivre celle de Taaz. D'un autre côté, Habb tomba au pouvoir d'Ali, après un siége de peu de durée. Frère de Moutahher, Ali avait été désigné par son père pour lui succéder; mais à la mort de Scherifeddin, il avait abjuré la doctrine des Seïdiyés, et avait résigné la dignité d'imam en faveur de son frère Moutahher. Un autre chef des Seïdiyés, Ali Ben Schoweyi, le même qui avait soumis Taaz et Aaden, se rendit maître de Mewseï; il marcha ensuite sur Mokha, et de là sur Sebid, d'où il fut repoussé par une sortie vigoureuse de la garnison. Par suite de ces conquêtes, tout l'Yémen, à l'exception de Sebid, se trouva sous la domination des Seïdiyés, et l'imam Moutahher ne craignit plus de prendre le titre de khalife. Ces envahissemens appelaient une répression prompte et efficace. Mohammed-Sokolli, qui avait saisi d'une main puissante les rênes du gouvernement, mais qui désirait tenir éloignés de la cour tous ceux dont l'influence sur l'esprit du Sultan pouvait nuire à la sienne, expédia à l'ancien grand-maître de

la cour de Sélim, Lala-Moustafa, l'ordre de partir en qualité de serasker pour faire la conquête de l'Yémen. Du reste, cette mission ne fut pas confiée sans raison à Moustafa [1], car il avait à venger sur les Arabes la mort de Mourad-Pascha, l'un de ses plus proches parens. Le Sultan nomma beglerbeg de l'Yémen Osman, fils d'Ouzdemir, et conféra le gouvernement d'Egypte à Sinan-Pascha, Albanais ignorant, égoïste et entêté [2], frère d'Ayas-Pascha, exécuté sous Souleïman pour avoir favorisé la fuite du prince Bayezid; à dater de cette exécution, Sinan était devenu l'ennemi déclaré de Lala-Moustafa.

En donnant à Moustafa le commandement supérieur de l'armée d'Arabie, Sokolli, au lieu de lui adjoindre, comme on le faisait d'ordinaire pour les seraskers, quelques milliers de janissaires et trente ou quarante tschaouschs, lui ordonna de ramasser en Syrie tous les gens sans aveu pour les enrôler sous le nom de janissaires égyptiens, et de choisir dix ou douze de ses cavaliers feudataires (saïms) pour les convertir en tschaouschs. Les représentations de Moustafa sur un commandement en chef aussi contraire aux usages restèrent infructueuses. Une autre humiliation l'attendait au Caire : le gouverneur Sinan-Pascha lui

[1] Ali, qui à cette époque était secrétaire de Moustafa, s'étend avec détail sur les causes de sa nomination, ainsi que sur celles qui firent échouer son expédition.

[2] *Djahilanoud we hitsch bir ferdé khoulouss ou mouhabetti yok bir zemimoul-woudjoud Arnaoud.* Le panégyriste de Sinan, Koutbeddin, ne signale point les défauts de son caractère, que l'on trouve consignés dans la *Biographie des Vizirs* et dans tous les historiens ottomans.

témoigna tout son ressentiment, en lui assignant pour logement une maison particulière au lieu de le recevoir dans son palais. Dans un diwan solennel, qui se tint au Caire, et auquel assistèrent le serasker Moustafa, le gouverneur d'Egypte Sinan-Pascha, le beglerbeg de l'Yémen Osman Ouzdemir-Pascha, le moufti du Caire, le scheïkh Mohammed-Efendi, le defterdar Tschiwizadé Mahmoud-Efendi, l'amiral égyptien Kourd-Oghli Kizrbeg, et tous les autres begs et agas du pays, l'historien Ali donna lecture de tous les fermans rendus par la Porte relativement à l'expédition d'Arabie. Douze de ces fermans avaient été apportés par Moustafa, onze par Sinan-Pascha et sept par Osman-Pascha. Ces différens fermans, conformes aux intentions de ceux qui les avaient sollicités, présentaient entre eux de telles contradictions, qu'il fut impossible de s'entendre à cet égard. Dans l'un des fermans du serasker, on remarquait ce passage : « Tu dois pourvoir à tous les besoins de l'armée, et ne te rendre coupable d'aucun retard dans l'exécution des ordres qui t'ont été donnés, sous prétexte de demander avant d'agir des instructions à la Sublime-Porte. » Mais on lisait aussi dans un ferman du gouverneur d'Égypte : « Tu feras en sorte de fournir en quantité suffisante les choses nécessaires au serasker, en évitant toutefois d'épuiser le pays. » Ces deux fermans recelaient implicitement des contradictions, qui déterminèrent des dissentimens entre le serasker et le gouverneur : ainsi le premier demanda quatre mille soldats, et le second lui en fournit à peine quatre

cents. Les amis de Moustafa, son reïs-efendi Derwisch Tschelebi, traducteur du *Mesnewi*, son kiaya Mouferrih Moustafabeg, les begs égyptiens Moustafa et Mohammed, le mouteferrika Adjem-Molla, qui remplissait auprès de lui les fonctions d'intendant (nouzl-emini), et le sandjakbeg d'Yenischehr Beglizadé Mohammed, ne cessèrent de lui représenter, à l'occasion de ces démêlés, qu'il ne parviendrait sous aucun rapport à réussir dans son expédition, s'il ne commençait d'abord par joindre à sa dignité de serasker celle de gouverneur d'Egypte. Ce fut en effet dans ce sens que Lala-Moustafa écrivit à la Porte; mais, de son côté, Sinan-Pascha manda au Sultan qu'il avait pourvu aux besoins de l'armée, et que le serasker ne retardait sa campagne que sous de futiles prétextes et dans la seule vue de cumuler le gouvernement même de l'Egypte avec ses fonctions de serasker. Il avança entre autres calomnies que Moustafa nourrissait le projet de faire proclamer sultan d'Egypte le fils qu'il avait eu d'une parente du sultan Ghawri, et que lui Sinan avait failli perdre la vie dans un festin où le serasker lui avait fait servir une coupe de sorbet empoisonné. Le grand-vizir mit à profit ces perfides insinuations pour perdre le serasker : sur son ordre, le tschaousch-baschi, suivi de sept tschaouschs et connu sous le nom de Bourounsiz (sans nez), vint au Caire porter à Lala-Moustafa sa destitution, et l'injonction de partir pour Constantinople, afin d'y rendre compte de sa conduite; en même temps, Sinan-Pascha fut investi du commandement en chef de l'ar-

mée contre l'Yémen. Dans le cas où les insinuations de Lala-Moustafa auraient empêché Osman-Ouzdemir de se rendre à son poste, le tschaousch-baschi était chargé de faire décapiter ce dernier, et de faire pendre en outre les begs mamlouks Moustafa et Mohammed. Moustafa se prépara à son départ; mais, prévoyant le sort qui l'attendait à Constantinople, il écrivit auparavant au Sultan une lettre pleine d'humilité, dans laquelle il lui rendait un compte exact de ce qui s'était passé, et prouvait victorieusement son innocence [xx]. Cependant les deux begs mamlouks furent pendus; Adjem-Molla, dont l'exécution n'avait pas été ordonnée au tschaousch, fut soumis à mille tortures, et se vit plusieurs fois conduit sur le lieu du supplice. Ouzdemir-Pascha était parti pour l'Yémen sept jours avant l'arrivée du tschaousch-baschi; ainsi peu s'en fallut que ce futur grand-vizir, conquérant de l'Yémen et des pays du Caucase, ne pérît par le glaive du bourreau.

Avant l'arrivée de Sinan-Pascha en Arabie, Osman-Pascha avait ouvert la campagne par la prise de Taaz, l'une des places les plus importantes des contrées montagneuses de l'Yémen, et aujourd'hui la capitale de l'imam de ce pays. Bâtie par l'Eyoubide Teftekin, Taaz devait surtout sa prospérité aux princes de la dynastie Beni-Resoul; parmi eux, Omar Ben Manssour y avait fondé deux académies, Melek-Moudjahid et Melek-Efdhal, les deux académies de Moudjahidiyé et Efdhaliyé. Les nombreuses richesses de Taaz, consistant surtout en marchandises de l'Inde

et de l'Europe, furent abandonnées à la rapacité de l'armée ottomane. La citadelle de la ville de Kahiriyé résistait encore, lorsque l'arrivée de Sinan vint ranimer le courage des assiégeans. Il avait quitté le Caire le 5 janvier 1569 (17 redjeb 976), et s'était rendu à Taaz par Yenbou, la Mecque et Djazan. Son armée chassa les troupes des Seïdiyés du mont Alaghbar, et peu de temps après Kahiriyé capitula et rentra sous la domination ottomane. Dès lors, Sinan songea à la conquête d'Aaden et de Sanaa. Il avait déjà envoyé contre la première de ces villes la flotte de la Mer-Rouge, commandée par Mohammed Kourdoghli; alors il fit marcher contre elle une division de son armée sous les ordres du beg Mimayi, célèbre pour avoir chanté cette campagne en vers turcs [1]. Avant d'entreprendre le siége de Sanaa, Sinan convoqua un conseil de tous les chefs de l'armée, auquel il fit également inviter par deux tschaouschs le beglerbeg Osman Ouzdemir. Dans la crainte d'une trahison de la part du serasker, Osman augmenta ses forces d'un grand nombre d'Arabes et de transfuges du camp du vizir, qui vinrent de tous côtés se rallier sous ses drapeaux. Sinan, qui se trouvait muni de pleins pouvoirs et de fermans en blanc-seing, destitua le beglerbeg et donna sa place au Russe Hasan-Pascha; mais ce dernier, s'étant rendu odieux par ses exactions, il ne lui laissa que le titre

[1] Ali, f. 350, nomme les trois auteurs qui ont célébré cette campagne; ce furent Roumouzi, Mimayi et Schehabi : leurs ouvrages portent le titre de *Foutouhati Yemen*, c'est-à-dire la *Conquête de l'Yémen*. Un quatrième ouvrage du même titre se trouve à la Bibliothèque I. R. de Vienne, n° 479.

de la dignité, et lui en retira tous les pouvoirs [xxi]. Dans la vue de se soustraire aux poursuites dirigées contre lui par Sinan, Osman-Pascha se hasarda à traverser seul les montagnes jusqu'à la Mecque, afin d'obtenir l'appui des scheïkhs arabes, toujours flottant irrésolus entre les deux chefs rivaux; il leur écrivit qu'il avait été mandé à la Porte comme particulier, et non pas en qualité de beglerbeg. C'est ainsi qu'il parvint à échapper à la hache du bourreau et aux lances des Arabes, et qu'il arriva sans accident à Constantinople, où le grand-vizir, prévenu par les lettres de Sinan, travaillait, mais en vain, à sa ruine, comme il avait travaillé naguère à celle de Lala-Moustafa; ce dernier avait à la vérité été arrêté à son arrivée dans la capitale; mais Sélim, qui ne devait le trône qu'à ses intrigues, s'était empressé de le faire élargir. Sokolli fit jouer tous les ressorts de l'intrigue, afin de perdre le fils d'Ouzdemir [xxii]. Sous prétexte que sa présence pourrait porter quelque atteinte à la tranquillité de la ville, il lui enjoignit de se loger sous des tentes en dehors des portes de Constantinople. Résigné à tout supporter pour obtenir justice, Osman fit dresser ses tentes devant la porte d'Andrinople, au milieu des pluies et des neiges d'un hiver rigoureux, et malgré les ravages de la peste qui sévit sur les siens et l'entoura de leurs tombeaux. Lorsque Sélim, à son retour d'Andrinople dans la capitale, passa près des tentes d'Osman sans faire d'observation ni proférer une parole, Lala-Moustafa qui venait de rentrer en faveur, croyant cette occasion favorable pour obtenir la grâce

de son ami, lui dit : « Votre Majesté ne daignera-t-elle pas demander à son esclave, qui est celui qui demeure sous ces tentes? — En effet, répondit le Sultan, en jetant un regard de ce côté, qui donc demeure là? — C'est, répliqua Moustafa, votre esclave Osman-Pascha, fils d'Ouzdemir, qui sous le règne de feu le Sultan Souleïman agrandit l'empire de deux provinces, l'Yémen et la Nubie. Après avoir marché dans l'Yémen sur les traces de son père, Osman se voit ici privé de tout emploi et exposé aux pluies et aux neiges de cette saison rigoureuse. » Dès le jour suivant, un khatti-schérif investit Osman du gouvernement de Bassra. Sokolli ayant fait quelques objections à cette nomination, le Sultan lui dit d'un ton menaçant : « Garde-toi de le destituer. » Néanmoins Sokolli sut éluder cet ordre, et au lieu du gouvernement de Bassra, il conféra à Osman celui d'Ahsa au nord-est de l'Arabie, qui forme aujourd'hui le siége des Wehhabites.

Après le départ d'Osman-Pascha, Sinan avait établi son camp dans le voisinage de Taaz à Alkaïda. Il y reçut l'heureuse nouvelle de la prise d'Aaden par le commandant de la flotte, Khaïreddin-Kourd (29 silkidé 976 — 15 mai 1569). Il nomma sandjak de cette ville son neveu Houseïn, et se porta incontinent sur Sanaa. Trois routes conduisaient de Taaz à Sanaa : la première par les montagnes de Nakil-al-ahmar, la seconde par la vallée de Sahban, la troisième par Meïsem; celle-ci qui était la plus longue, mais la plus sûre et la moins difficile, fut celle que prit

Sinan. Il campa, chemin faisant, entre Djobla et Taker, s'empara de cette dernière ville, et chassa avec le secours d'un émir des Ismaïlis, qui lui était dévoué, les Seïdiyés de leurs positions sur le mont Houtaïsch. Puis il soumit Ab, situé au pied de la montagne de Boudan. Pour stimuler l'ardeur de ses soldats, il distribua aux uns des récompenses et accorda aux autres une augmentation de solde. Voulant assurer sa retraite et ne laisser sur ses derrières aucun ennemi, il envoya un détachement pour faire le siége du château de Habb, près de la place de Dhamar, laquelle s'était empressée de faire sa soumission. Dhamar, entourée de murs et de beaux jardins, a donné le jour à un grand nombre de savans; les Seïdiyés y ont une académie, qui est fréquentée par cinq cents élèves et forme la principale pépinière de leurs savans. Après avoir traversé le défilé de Dhiraaol-kelb (pauvre comme un chien), l'armée arriva à Sanaa, capitale de l'Yémen, située sur une petite rivière qui descend vers Dhamar (11 safer 977 — 26 juillet 1569). Le climat de Sanaa est le plus salubre de toute l'Arabie; l'atmosphère en est si pure et si dépourvue d'humidité, que la viande peut s'y garder huit jours sans subir d'altération; aussi les malades affluent-ils de tous côtés dans cette ville, pour rétablir leur santé, et envoie-t-on dans ses prairies les chevaux et les chameaux dont les forces sont épuisées. Les maladies y sont aussi rares que les insectes; il n'y pleut que dans les mois de juillet, d'août et de septembre, et jamais avant le coucher du soleil; un jour pluvieux, pendant

lequel les affaires seraient interrompues, y serait considéré comme un phénomène. Le jubeb est le plus renommé des fruits qui croissent sur le sol fertile de Sanaa, et, parmi ses produits industriels, les plus célèbres sont des turbans, des tissus rayés d'une brillante couleur, le maroquin et la peau de chagrin [1]. On y voit les ruines du palais de Ghomdan, aussi renommé dans l'histoire arabe que ceux de Sédir et de Khawrnak; les quatre façades de ce palais étaient peintes d'une couleur différente, l'une rouge, l'autre blanche, la troisième jaune et la quatrième verte; au centre s'élevait un kœschk d'une hauteur de sept étages; la plate-forme offrait une terrasse, d'où la vue s'étendait à trois milles de distance. Le khalife Osman détruisit ce palais, nonobstant une prophétie qui prédisait une mort violente au destructeur; et, en effet, Osman succomba sous le poignard d'un assassin. A côté des belles ruines du palais de Ghomdan, on admirait encore à Sanaa l'église chrétienne fondée par le roi d'Ethiopie Abraha; ce temple avait été doté d'immenses richesses en or et en argent, et destiné à détourner les pélerins de la Mecque pour les attirer à Sanaa. Après l'entrée de Sinan dans cette ville, Memibeg s'empara du château-fort de Khaoulan, appartenant à Katran [2], l'un des plus puissans chefs de l'armée de Moutahher. Ce château fut rasé, ainsi que la

[1] *Djihannuma*, p. 486. Les deux mots turcs *sakhtian* et *sighri* ont passé dans les langues européennes : *safion* (maroquin) et *chagrin*.

[2] Katran-Pech, d'où le mot italien *Catrame* et le mot français *Goudron*. Ali, f. 352.

ville de Schibam, située à quelque distance du fort le plus important de l'Yémen, celui de Kewkeban (4 rebioul-ewwel — 17 août 1569), dont le siége fut aussitôt commencé. Le beglerbeg Hasan-Pascha et Mahmoud-Pascha, conjointement avec l'emir Abdoullah-Alhamadani, reçurent ordre de se porter sur les derrières de ce fort, tandis que Sinan-Pascha l'attaquerait de front avec le gros de l'armée. Renfermés dans la ville voisine de Selé, Moutahher et ses deux fils Alhadi et Loutfalah firent contre le camp des Ottomans de fréquentes sorties, dans l'une desquelles Alhadi fut tué.

Le siége de Kewkeban ne fut poussé avec vigueur que lorsque Hasan et Abdoullah Alhamadani eurent réduit plusieurs châteaux des montagnes, et que Sinan se fut emparé, après en avoir d'abord été repoussé, du fort de Beïtoul-Iz (maison de l'honneur). Le vizir confia les opérations du siége au beglerbeg, et lui envoya, de son camp, de la grosse artillerie. Kewkeban étant bâti sur des rochers très-escarpés, ce ne fut qu'à force de bras et au moyen de machines qu'on parvint à mettre les canons en batterie. Les fossés profonds et marécageux du château communiquaient avec l'intérieur par un chemin souterrain, au moyen duquel les assiégés enlevaient les pierres et les matériaux dont l'ennemi cherchait à les combler. Le commandant du fort, Mohammed, fils de Schemseddin, prévoyant qu'il ne pourrait résister longtemps, quoique résolu à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, renvoya aux Turcs sept begs qu'il

retenait en captivité [1]. De son côté, Moutahher fit allumer des feux sur la montagne en signe de victoire; ce stratagème lui réussit; il attira les Arabes dans son camp, en les invitant à venir partager le butin qu'il prétendait avoir fait sur l'ennemi. Il réunit ainsi mille cavaliers et huit mille fantassins, avec lesquels il attaqua les troupes du vizir, à peine fortes de douze mille hommes; mais toute l'impétuosité des Arabes ne put ébranler les phalanges ottomanes; Moutahher fut battu et forcé de chercher son salut dans la fuite. Cet échec ne le découragea pas, et, pour se faire de nouveaux partisans, il eut recours à d'autres ruses : il fit semer adroitement parmi les Arabes le bruit d'une apparition du Prophète, et profita d'une éclipse de lune pour la présenter comme une marque de la protection que le ciel accordait à sa cause. Seïd Nassir, l'un des plus fidèles partisans de Moutahher, l'avait abandonné; mais Katran, surnommé Almedjnoun (le furieux), et Ali Ben Tahir, soulevèrent tout le pays en sa faveur, et interceptèrent presque entièrement les communications entre Sanaa et l'armée ottomane. Sanaa tomba au pouvoir des Arabes par la trahison du beg turc Mimaï (26 ramazan 977 — 4 mars 1570), et le corps que Sinan avait laissé à Habb pour en faire le siége fut surpris et battu. Ces succès et ces attaques, sur tant de points différens, rendirent nécessaire un envoi de troupes fraîches pour appuyer

[1] Ali, f. 354, les nomme 1° scheïkh Alibeg, 2° le frère de Nesimi Tschaousch, 3° Kizilbasch Mohammedbeg, 4° Mohammedbeg, l'ancien defterdar de l'Yémen, 5° Hasanbeg, 6° Karagœz, 7° Kaïkbeg.

les Ottomans. Karagœz, Perwiz et le soubaschi Ahmedbeg, reçurent ordre de chasser les Seïdiyés du mont Soumar. Abdi, sandjakbeg de Dhamar, et le gouverneur de Rodaa les expulsèrent d'Yérim, en sorte qu'ils ne conservèrent que le district de Boudan et le château-fort de Habb [xxiii]. Cependant les opérations du siége de Kewkeban marchaient avec beaucoup de lenteur et de difficulté. Un pont, muni d'une balustrade en fer, qu'on avait fait venir de Sanaa pour le jeter sur le fossé et ouvrir ainsi aux assiégeans l'accès du château, se rompit par son propre poids. D'un autre côté, les rochers qui le défendaient firent échouer toutes tentatives de mines. On éleva une tête de pont pour protéger les travailleurs occupés à construire un nouveau pont. Mais lorsque celui-ci fut achevé et que le fort fut ainsi sur le point d'être emporté d'assaut, les deux partis se trouvèrent las d'un siége qui durait depuis neuf mois, et Mohammed, fils de Schemseddin, accueillit avec empressement les propositions de paix qui lui furent faites par l'imam, le juge et Djemaleddin, secrétaire intime du vizir. Des ôtages furent livrés de part et d'autre en garantie de la capitulation, d'après laquelle Mohammed devait conserver le sandjak de Kewkeban, avec un traitement de six cent mille aspres (12 silhidjé 977 — 18 mai 1570). La chute de Kewkeban força aussi Moutahher à conclure la paix aux conditions suivantes : les deux droits régaliens de l'Islamisme furent conférés au Sultan dans tout l'Yémen; la Porte rentra dans les possessions qui lui avaient appartenu antérieurement,

et Moutahher s'engagea à ne fournir aucun secours aux rebelles de Habb.

Sur ces entrefaites, le nouveau beglerbeg de l'Yémen, Behram-Pascha, frère de Ridhwan et fils de Kara-Schahin, était arrivé à Sebid. Il s'était rendu de cette ville, par Taaz, à Albeda, et sous les murs de Habb, dont la prise lui fut facilitée par l'explosion d'une poudrière et l'empoisonnement d'Ali, frère de Moutahher. La conquête de l'Yémen se trouva complétée par la soumission de cette place, et par celle de plusieurs autres châteaux qui furent réduits par Behram, pendant son gouvernement de sept ans chanté par le poëte Nihali en rimes turques. Après avoir donné des instructions sur l'administration du pays à Behram-Pascha, Sinan s'embarqua à Mokha le printemps suivant (4 schewal 978 — 1er mars 1571), prit terre à Djidda, et se rendit en pélerinage à la Mecque. Le schérif envoya à sa rencontre l'inspecteur du sanctuaire et le chef des oulémas, pour le complimenter et lui servir de guides. Les principaux begs de la suite de Sinan étaient Moustafa, fils d'Ayas-Pascha, son neveu Ibrahimbeg, Emir Hamad, le scheïkh arabe Beni-Khaïbar, le scheïkh de Djizé, Solak Ahmedbeg, Alibeg et quelques autres. Sinan-Pascha fut convié à de magnifiques festins; il donna audience aux seïds dans l'académie de Melek Eschref Kaïtbaï, et reçut la visite du schérif Ebou Némi. Puis il inspecta les travaux de la source d'Arafat, et visita, sur la montagne de Thor (Taurn), la grotte à l'entrée de laquelle les pigeons avaient établi leurs nids, et les araignées ourdi

leurs toiles, pour dérober le Prophète aux poursuites de ses persécuteurs. Il passa un mois entier à visiter les tombeaux et les lieux vénérés des Musulmans, en attendant les jours spécialement consacrés aux pélerinages, qui tombent dans la dernière lune de l'année, appelée pour cette raison *la lune du pélerinage*.

Lorsque les trois caravanes de pélerins, celles de Syrie, d'Egypte et de l'Yémen, se furent réunies sous la conduite de leurs émirs, Sinan alla le huitième jour à Mina pour y passer la nuit, conformément aux préceptes de l'Islamisme ; le jour suivant, il se rendit à pied à la mosquée d'Abraham, sur le mont Arafat, où il assista à la prière en l'honneur du Sultan des sultans, du dominateur de deux mers et de deux continens, du serviteur des deux villes saintes de l'Islamisme, la Mecque et Médine, le sultan Sélimkhan, fils du sultan Souleïmankhan [xxiv]. Les croyans passèrent la nuit à Mouzdelifé, et le lendemain ils continuèrent leur pélerinage jusqu'à Mina et la Mecque. Ils firent sept fois le trajet entre Safa et Merwé ; chaque pélerin jeta sept pierres contre Djemreï Akba, le Satan, le maudit, l'infâme, le persécuteur, et fit sept fois le tour de la maison sainte en présentant ses offrandes, ainsi que cela se pratiquait déjà au temps d'Abraham. Après le coucher du soleil, chacun lança de nouveau trois fois sept pierres à Satan. Le lendemain, ces trois dernières cérémonies se renouvelèrent. Pour immortaliser dans la ville sainte le souvenir de son séjour, Sinan y fit élever une fontaine, et institua trente lecteurs du Koran ; chacun de ceux-ci

devait réciter journellement la trentième partie du livre sacré, qui de cette façon devait être lu en entier tous les jours. Mais il trouva un moyen plus efficace de perpétuer son nom; à l'occasion de ce pélerinage, il détermina par sa munificence Mohammed Ben Mohammed de la Mecque à écrire l'histoire de sa campagne en Arabie; il prit soin lui-même de lui en communiquer les faits, et lui en indiqua une autre source dans l'ouvrage du poëte Roumouzi, qui a chanté la conquête de l'Yémen. C'est à cet encouragement que Sinan doit les seules louanges que les historiens ottomans lui aient accordées, et que la littérature est redevable de l'ouvrage historique [1] qui offre le plus de détails sur la campagne de l'Yémen, et qui a été notre guide principal dans ce récit.

[1] *El-berkol yemani fi fethil-osmani* (la Foudre de l'Yémen sur les possessions ottomanes).

LIVRE XXXVI.

Rupture de la paix avec Venise. — Guerre de Chypre. — Siége et conquête de Famagosta. — Bragadino est écorché vif. — Événemens militaires en Dalmatie. — Bataille de Lepanto. — Conclusion de la paix avec Venise. — Conquête de Tunis. — Expédition contre Iwan de Moldavie. — Renouvellement de la paix avec l'Autriche. — Renégats. — Mort de Sélim. — Monumens et caractère de son règne.

La conquête de l'Arabie, dont les armes ottomanes avaient triomphé pour la seconde fois, permit de s'occuper de l'expédition de Chypre, l'un des projets que Sélim nourrissait avec prédilection depuis l'époque où il n'était encore que prince héréditaire, et qui se réalisa enfin dans la cinquième année de son règne. Le principal auteur de cette entreprise fut un juif, qui eut, sous le règne de Sélim II, plus de pouvoir et d'influence que plusieurs vizirs, et qui, par le rôle important qu'il joua, mérite plus qu'eux d'être connu de nous. Joseph Nassy, né en Portugal où il portait le nom de Don Miguez, et l'un de ces juifs appelés Moranas, auxquels la force avait imposé une conversion apparente au christianisme, s'était rendu avec son frère à Constantinople à l'époque où Souleïman régnait encore. Là, son amour pour une juive aussi

riche que belle le fit bientôt rentrer dans la foi de ses pères, et par la suite il sut par ses présens en perles et en pierreries, par ses prêts d'argent, et surtout par ses vins exquis, se rendre si agréable à Sélim, alors gouverneur de Kutahia, qu'il devint un de ses plus intimes favoris. Cette faveur singulière donna même naissance au bruit populaire, que Sélim n'était pas le fils de Souleïman, mais celui d'une juive, introduit furtivement dans le harem dans son bas âge. Dès cette époque, Joseph Nassy ne cessa, en flattant les penchans du prince et en lui prodiguant les ducats de Venise et le vin de Chypre, de lui représenter combien il lui serait facile de se procurer en abondance cet or et cette précieuse liqueur par la conquête de l'île qui produisait l'un et l'autre. Dans l'entraînement d'une copieuse libation de vin de Chypre, Sélim embrassa avec effusion son favori, qui avait échangé son nom de Miguez contre celui de Joseph Nassy depuis son retour à la foi juive, et lui dit : « En vérité, si mes désirs s'accomplissent, tu deviendras roi de Chypre. » Cette promesse donnée au sein de l'ivresse remplit le juif d'espérances si ambitieuses, qu'il fit suspendre dans sa maison les armes de Chypre, avec cette inscription: Joseph, roi de Chypre [1].» Les honneurs et les fiefs qu'il reçut de la libéralité de Sélim, lors de l'avènement de ce prince au trône, le confirmèrent encore dans cette espérance. En effet, Miguez étant venu se jeter aux genoux du Sultan, lors de son retour de Belgrade, celui-ci le releva et l'embrassa en lui donnant le titre de duc de Naxos et des

douze principales Cyclades. Sur ses immenses possessions, Joseph Nassy ne fut tenu de verser dans le trésor qu'une somme de quatorze mille ducats, et il n'eut à payer que deux mille ducats sur la dîme des vins qui seule lui rapportait quinze mille couronnes. En vain, le defterdar ne cessait-il d'adresser à Sélim des représentations sur des faveurs aussi excessives; celui-ci lui imposait silence, en lui disant qu'il ne faisait que se conformer aux dernières volontés de son père. Le duc de Naxos d'alors fut appelé à Constantinople et déposé de sa dignité [1]; c'est ainsi que s'éteignit la suprématie des Vénitiens dans l'Archipel, en faveur d'un juif, élevé au rang de duc de Naxos, de Paros, d'Andros et des autres Cyclades. Dès la première année du règne de Sélim, l'ambassadeur vénitien commença à concevoir de justes craintes sur les projets du Sultan contre l'île de Chypre [II]. A la vérité ces projets étaient combattus par le grand-vizir, et le Sultan comprenait qu'il ne pouvait être question d'une guerre avec Venise, avant que la paix avec l'empereur eût été conclue, et que la révolte en Arabie eût été comprimée. Mais à peine la tranquillité fut-elle rétablie en Hongrie et dans l'Yémen, que Don Joseph excita de nouveau les passions de Sélim et fit jouer tous les ressorts de l'intrigue, pour se mettre en possession du royaume qui lui avait été promis.

1 « Il povero duca di Naxos arrivato a Costantinopoli (nov. 1566) per » dir le sue ragioni contra quel Ebreo Giovanni Miches, quondam Giuseppe » Nassy, per esser stato datoli solemnamente Naxos et Andros. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche,

L'incendie de l'arsenal de Venise, allumé probablement par les émissaires de Nassy, vint alors jeter autant de découragement dans la république, que d'ardeur dans le parti qui à Constantinople désirait la guerre avec cette puissance. Au milieu de la nuit du 13 septembre 1569, une explosion épouvantable se fit entendre à Venise. Dans les premiers momens de désordre, les nobles couraient aux armes, et la population éperdue errait çà et là, lorsque la lueur d'un incendie vint révéler la cause et l'étendue du désastre. L'arsenal était en feu, et un magasin de poudre avait sauté. A Constantinople, les partisans de la guerre avaient à leur tête, outre Jean Miguez, les deux vizirs Pialé, l'ancien kapitan-pascha et l'ancien précepteur de Sélim, Lala-Moustafa, qui tous brûlaient de regagner par de nouveaux exploits sur terre et sur mer la faveur que des revers antérieurs leur avaient fait perdre [1]. Le grand-vizir, ennemi juré de Nassy [2], penchait vers la paix, mais il perdit le

[1] *Histoire de l'Archipel*, p. 303. « J. Miches christianus allicitus hebraico virginis conjugio, olim Josephus de Nassis, gulosus, apud Selimum » dum adhuc Magnesiæ ageret gratus, dux Nassiæ creatus. » *Rapport* d'Albert de Wyss daté de l'année 1567, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche. Dans ce passage, le nom antérieur du juif paraît avoir été confondu avec son nom ultérieur; car, dans une lettre qu'il adressa au doge de Venise au sujet d'une demande (dans les *Scritture turchesche* des actes vénitiens, déposés dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche), il s'intitule *Yousouf Nasi*, et c'est encore ainsi que le nomme le rabbin Almosnino: « Don Jose Nassi, Judio de nacion, gentil-hombre de su casa (que llamau » Mutfarraca), p. 77. » Voyez aussi le *Tagebuch* de Gerlach, p. 426.

[2] « Der hat zwar den Mehmet Bassa (Mohammed Sokolli) zum ærgsten » Feind, ist aber bey dem Kaiser in desto grœsseren Gnaden, also er auch

plus ferme appui de son opinion par la défection du moufti Ebousououd; celui-ci représenta au Sultan que, suivant l'esprit de l'Islamisme, les sommes nécessaires pour la construction de la mosquée qu'on élevait alors à Andrinople, devaient être prélevées sur les infidèles et non sur les Musulmans. En même temps il rendit un fetwa, dont la teneur rappelait les doctrines émises par le légat du pape Cesarini, lorsqu'à l'époque de la bataille de Warna il justifia la rupture de la paix avec la Porte, en prétendant qu'on n'était nullement lié par la foi jurée aux infidèles. C'est ainsi que le moufti foulait aux pieds les premiers principes du droit des gens, et érigeait en œuvre pieuse et méritoire toute violation des traités qui amenait une conquête. Comme ce mémorable document du droit de paix et de guerre chez les Turcs porte le sceau d'une insigne perfidie, et que les historiens ottomans ne craignent point de l'insérer dans leurs annales, nous croyons devoir le citer ici dans toute son étendue.

« Question. — Lorsque, dans un pays autrefois compris dans le territoire de l'Islamisme et qui en a été distrait par la force, les infidèles changent les mosquées en églises, oppriment les croyans et remplissent le monde d'infamie, si le prince musulman, poussé par un zèle pur et ardent pour la vraie foi, veut arracher ce pays aux infidèles, afin de le réunir de nouveau au territoire de l'Islamisme, quoiqu'il existe

» nichts esse, als wass dieser Jud zurichtet oder ihm schickt. » *Journal* de Gerlach, p. 59.

avec les autres Etats infidèles des traités de paix, qui comprennent ce pays, la loi présente-t-elle dans ce cas quelque obstacle à la rupture de la paix? » Réponse. « On ne peut supposer aucun obstacle dans la loi. Le prince de l'Islamisme ne peut légitimement conclure la paix avec les infidèles, que lorsqu'il en résulte avantage et profit pour la généralité des Musulmans; si ce but n'est pas atteint, la paix ne saurait être sanctionnée par la loi. Il devient même nécessaire de la rompre en temps utile, lorsque cette mesure peut amener quelque avantage durable, ou seulement passager. Le Prophète (que le salut de Dieu soit sur lui!) avait signé, dans la sixième année de l'hégire, un traité de paix avec les infidèles, traité qui devait durer jusqu'à la dixième année, et dont le texte avait été écrit par Ali (que sa face soit à jamais resplendissante!) Il jugea cependant utile de rompre cette paix dès la septième année de l'hégire, pour attaquer les infidèles et conquérir la Mecque. Votre Majesté, khalife de Dieu sur la terre, a toujours daigné, dans sa sublime volonté impériale, imiter la noble sunna (actions) du Prophète. — Ecrit par le pauvre Ebousououd. » En vertu de ce fetwa, le prétendu droit de Sélim à la possession de Chypre avait pour fondement l'ancienne suprématie exercée sur cette île par les Arabes sous le règne d'Omar, et après eux par les sultans d'Égypte. De plus, les revenus de l'île ayant été autrefois affectés par les sultans égyptiens à l'entretien de la Mecque et de Médine, on considérait comme un devoir de religion de faire rentrer les

deux villes saintes dans la jouissance de leurs anciens revenus. Sélim envoya d'abord à Venise l'interprète Mahmoud [1] pour adresser des plaintes au doge, et ensuite le tschaousch Koubad pour réclamer la cession de Chypre, comme le prix de la continuation de la paix. La lettre du Sultan, présentée au doge en plein collége, par le tschaousch Koubad, commençait par l'énumération des griefs de la Porte contre la république. Ces griefs se rapportaient à la violation des frontières du côté de la Dalmatie, au supplice de quelques corsaires musulmans, et surtout à l'asile donné dans l'île de Chypre aux pirates qui infestaient la mer de Syrie, et qui troublaient les sujets de Sa Hautesse dans leur commerce et les pélerins de la Mecque dans leurs voyages. Le Sultan disait, en terminant, que son honneur était intéressé à ne pas souffrir plus long-temps un tel état de choses, et que, si la république voulait conserver son amitié, elle devait faire disparaître toutes ces causes de discorde [2]. Une alternative aussi impérieusement posée ne permettait pas de délibération au sénat; sa réponse fut négative. Le peuple montrait une telle exaspération, qu'on fut obligé de faire sortir le tschaousch du palais par une porte de derrière, pour ne pas exposer sa vie. Le

1 « Mahumet secundus interpres Venetiis absens. » *Rapport* de Rym, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

2 Foglietta, Paruta, p. 38 à 42, Sagredo, Caraniolo, sont tous d'accord et dans la vérité. Gratiani est en contradiction avec eux et dans l'erreur, lorsque, p. 68, il prétend que le drogman de la Porte, Ibrahim Strozzeni, vint alors pour la seconde fois à Venise.

grand-vizir essaya encore une fois de conjurer l'orage qui menaçait la république, et de donner une autre destination aux armemens qui se poursuivaient avec la plus grande activité. Il appuya de tout son pouvoir l'ambassade des Maures expulsés d'Espagne, qui venait implorer le secours de la Porte. Mais toutes ses instances furent vaines [1]. La passion de Sélim pour les ducats de Venise et le vin de Chypre l'emporta sur la religion qui faisait un devoir de secourir des musulmans, et l'expédition fut définitivement résolue.

L'île de *Kypros,* qui doit ce nom à une fleur, à la fille de *Kyniras,* ou à la déesse de l'amour, *Cypris,* est aussi désignée sous les noms de ses villes célèbres, *Amathusia, Paphia* et *Salaminia.* On l'appelait encore *Kriptos, Ophiusa, Kerastia* et *Sphekia.* C'est dans cette île que la fable place l'origine des centaures [2]. Son nom le plus ancien est celui de Chetim, qui lui fut donné par une colonie phénicienne [III]. En raison de sa fertilité, et comme séjour favori de la déesse Aphrodite, les historiens et les poëtes lui ont prodigué les épithètes de *fertile, riche, florissante, agréable, aimante, voluptueuse, sacrée* et *divine;* Stra-

1 Les mêmes et Gratiani. Ali, v[e] récit, f. 358. Petschewi, f. 157. Sokolli était personnellement opposé à la guerre avec Venise; mais en sa qualité de grand-vizir il dut se conformer à la volonté du Sultan, et la présenter comme juste au baile vénitien, ainsi qu'il le fit dans une longue conférence, le 31 janvier 1570 : « Che altre volte questa isola era stata delli Soldani di » Cairo, non la possedendo vostra Signoria (*Rapport* de Barbaro au doge) » che da cento anni in qua, e che essendo il Signor subentrato in quelle ra» gioni ed essendovi state in esse diverse moschee di Musulmani. »

2 Ἦν ποθέων ἀκιχήτα γονὴν ἔσπειρεν ἀρούρης. Dyonisius, l. V.

bon l'appelle la troisième des sept îles principales de la Mediterranée, et elle mérite en effet ce rang, car sa largeur est de soixante-six milles, sa longueur de cent trente-deux, et sa circonférence de six cent cinquante. Située à l'extrémité orientale de la Méditerranée, non loin des côtes de la Cilicie et de la Syrie, elle présente au nord-est le promontoire de S.-Andrea (autrefois Denaretum), en face du large golfe d'Alexandrie, et au nord-ouest le promontoire d'Epifania (autrefois Akamos), vis-à-vis le golfe de Satalia. Entre ces deux promontoires s'élève le cap Kornachetti, l'ancien Crommyon; c'est le point le plus rapproché du promontoire d'Anemouri, en Cilicie, sur le continent asiatique. Cette île a été comparée par les anciens, à cause de sa forme, tantôt à une toison et tantôt à un bouclier ou à un dauphin. Du mont Crommyon partent deux chaînes de montagnes peu élevées, dont l'une se dirige vers l'est jusqu'à l'extrémité de l'île, et l'autre s'étend, en forme de cercle, à l'ouest et au midi. Au centre s'élève l'Olympe, qui domine toutes ces montagnes; ses riantes hauteurs, sur lesquelles Euripide a placé le séjour de Vénus aphrodite et des muses, ont vu plus tard s'élever une chapelle consacrée par les chrétiens à l'archange Michel; la croix du Christ a été également plantée sur une colline près des Salines, au lieu où existait autrefois un temple de Jupiter. Suivant la tradition mythologique, c'est à Aphrodision, dans le temple de Phébus d'Erythrée, que Vénus éplorée retrouva Adonis après une cruelle séparation. Les villes de Hylé et de Tenebros

furent célèbres par le culte d'Apollon, qui y était vénéré sous le nom d'Hylates. A Curium, quiconque portait une main sacrilége sur les autels de ce dieu était précipité dans la mer. Le culte de Vénus s'était transmis d'Ascalon en Phénicie dans l'île de Chypre, ainsi que celui d'Adonis, que les Syriens appelaient Témouz, nom par lequel ils désignent encore aujourd'hui le mois de juillet. La fête d'Adonis était annuellement célébrée à Amathus dans le deuil et les larmes, et celle d'Aphrodite à Paphos, dans des voluptés et des plaisirs infâmes qu'on décorait du nom de *mystères*. Les dieux égyptiens, Isis et Sérapis, avaient des autels à Soli. Ce fut à Chypre, d'après le rapport des Pères de l'Eglise, qu'on offrit aux dieux les premiers holocaustes ; et c'est aussi dans cette île, suivant d'autres sources, que s'élevèrent les premiers autels de Vénus aphrodite, honorée sous le nom de *la miséricordieuse*. Chypre doit sa célébrité mythique aux dons précieux que lui a prodigués la nature. Elle est renommée, depuis un temps immémorial, pour ses blés et ses vins, son huile et son miel, son encens et son styrax, ses mines d'alun, de sel, et surtout celles de cuivre, dont le nom, tel qu'il est passé dans la plupart des langues européennes, dérive de celui de l'île ou de la déesse, à laquelle ce métal était consacré. Son terroir n'est pas moins fertile en produits végétaux, tels que le cyprès et la garance, le myrthe consacré à Vénus, l'ache et la laitue, la colocasie et le kali, la coloquinte et le térébinthe, la rhubarbe et le laudanum. On y trouve plusieurs pierres estimées, le jaspe, l'hé-

liotrope, la pierre d'aigle, l'amiante, divers cristaux et des opales. Parmi ses oiseaux, on remarque les colombes vouées à Vénus, et surtout les becfigues, dont un seul vaisseau exportait souvent en Italie plusieurs milliers à la fois. Jadis ses bœufs avaient une renommée proverbiale en Grèce, et ses porcs, nourris de figues, servaient aux cérémonies de la divination.

Si l'île de Chypre est célèbre par ses produits naturels et ses traditions fabuleuses, son histoire politique ne présente, depuis la plus haute antiquité, qu'une déplorable uniformité de tyrannie et d'esclavage, de mollesse et de volupté, de conquête et de pillage. Dans les temps les plus anciens, l'île fut dominée par neuf tyrans qui résidèrent dans les villes suivantes: la nouvelle et l'ancienne Paphos; Amathus (près de Limasol), qui honorait Vénus la *Barbue*, Osiris et Adonis, et sacrifiait les étrangers en l'honneur de Jupiter *Hospitalier;* Citium (près de Larnaca), dont l'origine est encore révélée par des inscriptions phéniciennes; Chitri, renommée pour son miel; Lapathus, célèbre par ses arsenaux; Curium, voisine de cet autel d'Apollon, si fatal à ceux qui osaient le toucher; Soli, et enfin Salamis, nommée plus tard Constantia, qui fut assiégée par les Grecs sous Cimon, dévastée par les Juifs sous Trajan, et renversée par un tremblement de terre sous Constantin-le-Grand. Les tyrans de ces neuf villes, énervés par la volupté, s'entouraient d'espions et d'inquisiteurs. Les premiers se mêlaient au peuple et rendaient compte à leurs maîtres de ce qu'ils avaient ouï dire; et les se-

conds étaient chargés d'instruire les procès sur ces rapports. Les épouses de ces tyrans avaient aussi un double entourage de dames d'honneur : les unes, appelées *flatteuses,* amollissaient le cœur de leurs maîtresses par la flatterie; les autres étaient obligées de s'agenouiller et de leur servir de marche-pieds quand elles montaient en voiture. Les premiers rois de Chypre appartiennent moins à l'histoire qu'à la fable; c'est celle-ci qui nous a transmis les noms d'Aoüs, fils de Céphale et de l'Aurore; de Kyniras, fondateur de Smyrne et de Paphos, célèbre par sa malheureuse lutte musicale avec Phébus, et surtout par l'amour infortuné de sa fille, métamorphosée en myrthe; et de Pygmalion, qui vit la statue qu'il avait créée s'animer au gré de son ardente passion. Parmi les rois dont les noms sont historiques, on compte Diphilos qui abolit les sacrifices humains; Evagoras, qui subjugua l'île avec le secours du général athénien Chabrias; Nikoklès, roi de Paphos, dont l'épouse Axiothea, fidèle à l'exemple de son époux et de ses frères, n'hésita pas à se donner la mort ainsi qu'à ses enfans, plutôt que de se rendre aux Egyptiens; Nitokren, qui avait reçu de Ptolémée le titre de gouverneur égyptien en Chypre, et qui se rendit à jamais exécrable par la cruelle exécution du philosophe Anaxarchos; Philokypos, qui, sur le conseil de Solon, transplanta les habitans de la ville d'Egée, pour leur faire coloniser une autre ville qu'il appela Soli du nom de ce sage législateur; enfin Pymatos, qui donna à Alexandre-le-Grand le glaive avec le quel il conquit

la Perse. Tous ces rois reconnaissaient la suzeraineté de l'Égypte, de la Perse ou de la Grèce. L'île fut soumise à la domination égyptienne sous Apriès et Amasis; elle obéit à la Perse sous Cyrus et Cambyse, fut assujettie à la Grèce par Cimon et Charès, et se rendit ensuite à Alexandre. Caton confisqua ses trésors au profit de Rome. Jules-César et Marc-Antoine firent don successivement de Chypre à Arsinoé et à Cléopâtre. Elle fut dévastée par les Juifs sous Trajan, et par les Arabes, pendant la domination des Byzantins, sous Moawia, Yezid et Haroun al-Raschid [1]; Moawia y porta deux fois le pillage et la désolation. Sept ans après la descente d'Yezid, l'île était presque entièrement dépeuplée, la plupart de ses habitans ayant été dispersés en Syrie; mais le khalife les renvoya dans leur patrie, sur l'ordre de l'empereur Justinien, dont l'épouse était née en Chypre. Mamoun fit venir de cette île les ouvrages des philosophes grecs [2]. Baudouin, roi de Jérusalem, et Richard, roi d'Angleterre, succédèrent à la domination des Arabes, dont ils suivirent les traces en dévastant l'île. Richard céda Chypre aux Templiers en gage d'un emprunt de vingt-cinq mille marcs d'argent; les habitans s'étant soulevés contre leurs nouveaux oppresseurs, il la vendit à Guy de

1 Soyouti, *Histoire des Khalifes*, à l'année 26 de l'hégire (648), puis à l'année 90 (608).

2 Soyouti, *Histoire des Khalifes*, à la fin du règne de Mamoun, dans mon exemplaire, f. 195. Voyez aussi Lusignan et Reinhard; mais ce dernier n'a pas compris Lusignan, car il parle de vingt-quatre incursions des Arabes, tandis que Lusignan dit seulement que Chypre a subi en général vingt-quatre dévastations.

Lusignan au prix de dix mille pièces d'or. Après les massacres de Pierre-le-Petit, Nikosie et Famagosta furent cédées aux Génois. Le roi Janus fut emmené prisonnier par les troupes du sultan égyptien Bersebaï, et depuis lors l'île de Chypre fut considérée par les sultans égyptiens comme pays conquis et tributaire. Au Caire, le roi Jacques prêta serment de fidélité au sultan Tahir, après avoir vu ses Etats dévastés pendant trois ans par les Mamlouks qui étaient venus le secourir contre Aloyse de Savoie, époux de la reine Charlotte de Lusignan. Dès le commencement du quatorzième siècle, les Vénitiens eurent des établissemens dans les principales villes de Chypre, Limasol, Nikosie, Famagosta et Paphos; ils y fondèrent des églises, des halles, une maison pour le baile, et y possédèrent des rues non fermées et plusieurs autres priviléges [IV]. Catherine Cornara, noble vénitienne, épousa le roi Jacques; après la mort de ce prince et de son fils, empoisonnés, comme on le soupçonna, par les Vénitiens, Cornara, déclarée fille de la république, céda son royaume à sa patrie. Le sénat pallia la violence faite à Cornara en lui prodiguant toutes sortes d'honneurs; la reine déchue fut conduite solennellement à St.-Marc sur *le Bucentaure,* et, après sa mort, on lui érigea dans l'église de S.-Salvator un magnifique tombeau, sculpté par le ciseau de Contino [1].

Durant cette succession si diverse et si confuse de rois et de tyrans, qui, pendant tant de siècles, cou-

[1] Le Titien a aussi laissé un portrait de Cornara, qui se trouve dans le palais de Manfrin.

vrirent d'un voile sombre l'histoire de Chypre, il apparaît à peine quelques noms, comme ceux de Solon et de Zénon, qui brillent d'une véritable grandeur. Mais plongée dans une mollesse si contraire à la morale de Zénon, et soumise à des tyrans qui répudièrent si hautement les lois de Solon et expulsèrent de leur patrie ces deux philosophes, Chypre ne saurait même s'enorgueillir de leur avoir donné le jour, et se faire une gloire d'un titre vain et stérile. C'est en appréciant ses grands hommes et en écoutant leur voix qu'un pays acquiert des droits à revendiquer leur naissance comme un titre honorable; s'il les a méconnus, il ne retire de là que honte et déshonneur, et le nom de mère-patrie doit être décerné au pays hospitalier qui a su accueillir le mérite étranger et lui rendre une éclatante justice. Outre Solon et les deux Zénon, l'île de Chypre a vu naître le naturaliste Ktésias, le médecin Apollonius, les historiographes Xénophon et Démétrius, et plusieurs saints, entre autres les saints Hilarion, Barnabas et Epaphras, deux des soixante-douze disciples du Christ, morts martyrs dans leur patrie, et saint Spiridion, dont le nom est surtout honoré dans la ville de Corfou, qui renferme son tombeau. Pendant la longue domination des Lusignans et de Venise, on ne voit surgir aucun nom plus illustre que ceux que nous venons de citer, si ce n'est celui de Bragadino, qui mourut lors de l'expulsion des Vénitiens de l'île de Chypre.

Après cet exposé succinct de l'ancienne histoire de

Chypre, nous devons reprendre notre récit et montrer comment, après l'occupation de Nikosie, de Famagosta et de l'île entière, les Turcs marchèrent sur les traces de ses premiers tyrans, et surpassèrent par leur barbarie les cruautés fabuleuses des Centaures et des Ophiogènes, et celles plus réelles des Templiers et des Sarrasins.

Sélim donna le commandement de l'expédition de Chypre à ceux qui l'avaient conseillée; Lala-Moustafa fut nommé serasker des troupes de débarquement, et Pialé-Pascha, commandant en chef de la flotte. L'ancien kapitan Mouézin Alizadé servait sous Pialé. Le serasker avait sous ses ordres Iskender-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, Hasan-Pascha et Behram-Pascha, gouverneurs de Karamanie et de Siwas, Moustafabeg, gouverneur du Soulkadr, Derwisch-Pascha, sandjak de Haleb, Moustafer-Pascha, récemment démis du gouvernement de Schehrzol, et parmi les begs de Roumilie, ceux de Tirhala, Yanina, Ilbessan, Perserin et de la Morée. La flotte était divisée en trois escadres, qui partirent successivement dans l'espace de trois mois : en mars, Mourad-Reïs fit voile pour Rhodes avec vingt-cinq galères; en avril, Pialé le suivit avec soixante-cinq galères et trente galiotes [1]; enfin, en mai, Alizadé se mit en mer

[1] Le baile Barbaro écrit sous la date du 20 avril 1570 : « Piale parti » delle sette torri con 75 galee. » Il ignorait encore si l'expédition était dirigée contre l'île de Chypre ou contre celle de Candie : « Mustafa avendo » eletto per sua galea quella dell' altro Mustafa disgraziato a Malta (par la » levée du siége) e essendone stato avertito la mulò. »

avec trente-six galères, douze fustes, huit mahones [1], quarante vaisseaux de transport pour les chevaux et quarante karamoursales ou vaisseaux de transport pour les troupes, les provisions de bouche et l'artillerie. Ces trois escadres comprenaient en tout trois cent soixante voiles [2].

Après avoir renouvelé ses provisions dans l'île d'Eubée, Pialé-Pascha débarqua à Tine, dans l'espoir de s'emparer par surprise de cette île, et peut-être dans la vue d'en ajouter la possession au duché de Jean Miguez, le juif favori de Sélim. Huit mille hommes saccagèrent l'île d'un bout à l'autre, mais pour cette fois encore le courage invincible du gouverneur, Jérôme Paruta, sauva la forteresse et préserva Tine de la domination ottomane. Pialé embarqua ses troupes et fit voile vers le golfe de Fenika (l'ancien Phoinicos), où neuf siècles auparavant la flotte arabe de Moawia avait battu celle de l'empereur Constance, et l'avait forcée de se retirer précipitamment sur Byzance [3]. Sept ans après la première conquête de Chypre par les Arabes, la réunion de cette île au territoire de l'Islamisme avait fait du golfe de Fenika un lieu de rassemblement des plus importans en-

[1] Les *palandarié* répondent aux *hippagogis*, et les *mahones* aux *onerariæ* des Romains.

[2] Contarini, f. 5 et 9, Venet. 1595. Le total donné par Contarini est de deux cent quarante-huit voiles, nombre qui, comme on le voit, diffère peu de celui de trois cent soixante donné par Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 40.

[3] Φοινικα, dans Théophanes, à la treizième année du règne de Constance, en 654.

tre les divers peuples musulmans, et dès cette époque les flottes ottomanes ne pouvaient sillonner les eaux du golfe sans désirer d'étendre leur domination sur l'île. Le premier août 1570, la flotte turque jeta l'ancre dans la rade de Limasol (autrefois le siége des Templiers), près de l'ancienne Amathus, et opéra son debarquement sans obstacle, grâce à l'incurie et à l'incapacité du provéditeur Nicolo Dandolo, qui défendit à Astor Baglioni, commandant des troupes, de s'opposer à cette descente. Malgré les dangers qu'on redoutait, telle était l'imprévoyance du provéditeur, qu'il avait tout récemment permis aux paysans enrôlés dans les corps préposés à la garde des côtes, de retourner dans leurs foyers [v]. Pour surcroît de malheur, à l'ignorance du provéditeur se joignaient celle du comte de Rocas, qui avait succédé à Baglioni, et celle du général d'artillerie Jacques de Nores, comte de Tripoli, qui jusqu'alors avait à peine vu une pièce de canon. La milice de l'île était commandée par les frères Singlitico, la cavalerie régulière (stradiotes) par André Cortese, la cavalerie irrégulière (guastadori) par Scipion Caraffa; enfin, Piétro Roncadi avait le commandement en chef des Albanais. Le fort de Leftari, dans le voisinage de Limasol, s'était rendu à la première sommation, et le serasker Moustafa avait épargné la vie et les biens des habitans, pour engager par cette feinte modération les autres villes à faire une prompte soumission. Mais les Vénitiens prévinrent la contagion de l'exemple en tirant une vengeance éclatante de la trahison de Leftari; ils surprirent la

place pendant la nuit, massacrèrent la plupart des habitans, et entraînèrent les femmes et les enfans dans les montagnes. Pendant ces premiers événemens, quatre-vingts galères avaient été détachées de la flotte, et envoyées vers les côtes de Karamanie, pour y prendre des renforts [VI]. Parmi les personnes chargées de cette dernière mission, et celles qui présidèrent au débarquement des troupes sur les côtes de Chypre, nous citerons le tschaousch Schâban, renégat styrien, connu antérieurement sous le nom de Hanaker, et Dal Mohammed, ancien secrétaire du diwan et plus tard beglerbeg de Kaffa. Ce dernier, traducteur du Mesnewi, ensuite maître des requêtes d'Osman-Pascha, le fils d'Ouzdemir, avait été fait prisonnier dans la campagne de Schirwan, et avait passé plusieurs années en captivité dans le fort d'Alamout, un des anciens repaires de l'ordre des Assassins; délivré enfin lors de la prise de Tebriz, il composa un ouvrage en prose et en vers sur la conquête du Schirwan. Dal Mohammed était l'ami de l'historien Ali, qui suivit aussi l'expédition de Chypre, en qualité de secrétaire intime de Lala-Moustafa.

Vers le milieu du mois d'août, la grosse artillerie se trouvant débarquée, le serasker convoqua un conseil de guerre, dans lequel le siége de Nikosie fut résolu conformément à l'avis de Lala-Moustafa; Pialé-Pascha au contraire avait émis l'avis de commencer les opérations par celui de Famagosta.

Nikosie, appelée autrefois Kali-Nikosia et plus anciennement Limosia, nom grec que rappelle le mot

turc actuel de Lefkosché, était la capitale de l'île, au centre de laquelle elle était située. Sa position sur une colline en faisait une place forte; mais sa circonférence, bien qu'elle eût été réduite de neuf à trois milles, en rendait la défense fort difficile. Il y avait à Nikosie presque autant d'églises que de jours dans l'année. Dans la première année du règne de Sélim, les Vénitiens avaient rasé l'ancienne citadelle, et converti toute la ville en une forteresse régulière, avec onze bastions et trois portes, en en réduisant l'enceinte à une étendue de huit mille cent quatre-vingts aunes (trois milles) [VII]. On avait alors démoli quatre-vingts églises, et le grand monastère qui renfermait les divers tombeaux des rois de Jérusalem, des Lusignans, des princes et princesses de Galilée et d'Antioche, des sénéchaux, amiraux, connétables et chambellans des rois de Jérusalem et de Chypre, des comtes, barons et autres nobles de Tibériade, Thoron, Sidon, Bérythe, Césarée, Joppé et Nicopolis, enfin les tombeaux de seize évêques, archevêques ou patriarches. Ce monastère, desservi par quatre-vingts moines, contenait des appartemens réservés pour le roi et la reine qui le visitaient de temps à autre. Les édifices pieux et les anciens murs, élevés sous les empereurs grecs et notamment sous Constantin-le-Grand, furent ainsi sacrifiés à la nécessité d'établir des fortifications nouvelles, dont les approches étaient défendues par deux cent cinquante pièces d'artillerie. Chaque bastion offrait sur les deux côtés une longueur de trente pas, et pouvait aisément contenir deux mille hommes et

quatre canons. La garnison était forte de dix mille hommes, savoir : quinze cents soldats italiens, trois mille Vénitiens de terre ferme (cernede), deux mille cinq cent miliciens libres (francomati), deux cent cinquante Albanais, et mille nobles de Nikosie.

Le 22 juillet, Moustafa-Pascha, déjà maître de tout le plat pays, parut devant les murs de Nikosie et en ouvrit aussitôt le siége. A son arrivée, il passa en revue deux mille cinq cents cavaliers, cinquante mille hommes d'infanterie régulière, parmi lesquels on comptait six mille janissaires; mais, en y comprenant les akindjis, son armée pouvait être évaluée à un total de cent mille hommes. Moustafa divisa l'infanterie régulière en sept corps d'environ sept mille hommes chacun, et leur fit prendre position en face des sept bastions de la place. Il distribua les commandemens entre les divers chefs : il s'établit lui-même à l'ouest du bastion de Costanza, dont la porte donne au sud sur les salines, et plaça Iskender-Pascha devant le bastion de Podocataro, situé à gauche de la porte des salines [1]; le bastion de Davila, sur la droite du serasker, devait être attaqué par Mousaffer-Pascha, et celui de Tripoli par Derwisch-Pascha, beglerbeg de Haleb; en face des autres bastions furent répartis les agas et kiayas des janissaires, les beglerbegs de Karamanie et du Soulkadr, Hasan et Moustafa-Pascha. Chaque corps avait une batterie de sept canons [VIII].

Pendant les sept semaines que dura le siége, Pialé

1 Foglietta, Paruta, Gratiani font de cet Iskender-Pascha le gouverneur d'Alexandrie; ils nomment encore Derwisch *Drevis*. Foglietta, p. 87.

se tint en croisière avec la flotte dans les eaux de Rhodes. Ce fut à cette époque que le beglerbeg d'Alger, le renégat calabrois Ochiali, nommé par les Turcs Ouloudj-Ali, puis Kilidj-Ali, annonça à la Porte qu'il avait chassé de Tunis le prince des Beni-Hafss, et enlevé cette ville à la domination espagnole; il mandait en outre que, sorti du port avec une escadre de corsaires, il avait rencontré quatre galères de Malte, les avait prises et était rentré avec elles à Tunis pour radouber ses vaisseaux. Les pavillons enlevés par Ochiali furent envoyés à l'armée de Chypre, et Moustafa fit arborer ces trophées sous les murs de Nikosie. Cette vue vint ajouter au découragement des assiégés; ils avaient à la vérité repoussé deux attaques avec bravoure; mais, dans un troisième assaut livré le jour de l'Assomption de la Vierge, ils avaient perdu plusieurs de leurs meilleurs officiers. Lorsque Pialé revint de sa croisière dans les eaux de Rhodes, le serasker lui enjoignit, ainsi qu'au second kapitan-pascha, de débarquer cent hommes de chaque galère, afin de livrer avec ce renfort un dernier assaut général. En exécution de cet ordre, Ali amena vingt mille matelots et soldats marins au camp du serasker; l'attaque fut fixée au jour suivant (9 septembre 1570). Les bastions de Podocataro, Costanza et Tripoli, furent emportés avant l'aube du jour; leurs garnisons se retirèrent en désordre dans l'intérieur de la place; les habitans de la ville se jetèrent en vain aux pieds des vainqueurs pour implorer la vie, ils furent impitoyablement massacrés. Cependant le provéditeur, l'archevêque et les

autres magistrats de la ville occupaient encore le palais du gouverneur; Derwisch-Pascha le fit battre en brèche avec six pièces de canon, et le serasker envoya aux assiégés un moine pour les sommer de se rendre, en leur promettant la vie sauve. Déjà ils avaient mis bas les armes, lorsqu'au retour du moine les Turcs furieux pénétrèrent dans le palais, répandant le carnage et la dévastation sur leur passage; personne ne fut épargné, et le provéditeur périt lui-même victime de son ignorance et de son incurie. Dès ce moment, commencèrent les horreurs qui ont lieu d'ordinaire dans les villes prises d'assaut par les Barbares; pour échapper à la honte dont elles étaient menacées, plusieurs femmes se précipitèrent du haut des toits ou assassinèrent leurs filles de leurs propres mains; l'une d'elles poignarda son fils en s'écriant: « Non, tu n'assouviras pas comme esclave les infâmes passions des Turcs! » Puis elle se frappa elle-même. Vingt mille hommes furent immolés à la fureur sanguinaire du vainqueur, et deux mille jeunes gens de l'un et de l'autre sexe furent emmenés en esclavage. Pendant huit jours, le meurtre et le pillage se déchaînèrent sur la malheureuse ville; mais l'action héroïque d'une femme, Vénitienne ou Grecque, vint priver le vainqueur du principal fruit de sa conquête. Mue par le désir d'une noble vengeance, elle mit le feu aux galiotes du grand-vizir Mohammed-Pascha et à deux autres navires qui, chargés du butin le plus précieux en or, argent, canons, et jeunes filles des premières familles, étaient dans le port prêts à mettre à la voile;

l'explosion des poudres fit sauter le vaisseau du grand-vizir, et le feu consuma les deux autres ; mille jeunes esclaves périrent dans les flammes, quelques matelots seulement parvinrent à se sauver à la nage [1]. La chute de Nikosie entraîna celle de Paphos et de Limasol (Amathus) [IX], ces deux sanctuaires de la déesse de Cythère; les Turcs s'emparèrent également de Touzla (Larnaca), située près des ruines de Citium, ancienne capitale de l'île qu'a rendue célèbre la mort du général athénien Cimon. Larnaca est un lieu vénéré des Musulmans par son voisinage du tombeau de la cousine du Prophète, Omm-Haram [X]. Cercine (autrefois Karkynia), célèbre dans l'histoire ancienne de Chypre comme résidence de l'un de ses neuf tyrans, et dans son histoire moderne par la défense opiniâtre de Charlotte de Lusignan, succomba aussi sous les armes des Ottomans. Le beglerbeg de Merâsch fut envoyé à Famagosta, pour sommer le gouverneur de se rendre en lui présentant, au lieu d'une lettre de Moustafa, la tête de Dandolo. Le serasker lui-même ayant assisté le 15 septembre 1570 à la prière du vendredi dans l'église de Sainte-Sophie, se rendit trois jours après devant les murs de Famagosta, en laissant à Nikosie Mousaffer-Pascha avec un corps de deux mille hommes.

Dès son arrivée à Famagosta, Moustafa fit construire une redoute, d'où l'artillerie commença le feu contre la ville et le port. Ces travaux indiquaient suffisam-

[1] L'*Histoire des guerres maritimes*, f. 41, parle de huit cents jeunes filles qui périrent par cette explosion.

ment que, malgré la saison avancée, le général ottoman était résolu à poursuivre le siége sans interruption. Cependant les kapitans Pialé et Ali ayant ramené la flotte à Constantinople, en ne laissant à Chypre que quarante galères nécessaires au service de l'armée, sous les ordres de Hamzabeg, gouverneur de Rhodes, cette circonstance et la rigueur de l'hiver forcèrent les assiégeans de ralentir leurs efforts. Moustafa se borna à cerner étroitement la place et à lui couper toutes communications, en attendant le printemps et l'arrivée des renforts. Malgré sa vigilance, douze galères vénitiennes, commandées par Marc-Antoine Quirini, parvinrent à jeter dans Famagosta un secours de seize cents hommes et des approvisionnemens (23 janvier); ces mêmes galères coulèrent bas plusieurs vaisseaux turcs, et s'emparèrent de celui qui avait apporté de Constantinople la solde des troupes Le Sultan fit expier ces malheurs au beg de Khios et à celui de Rhodes qui avaient été laissés en station devant l'île; le premier eut la tête tranchée, le second fut privé de son fanal, insigne distinctif des begs de mer. En même temps, le gouverneur de Négrepont reçut l'ordre de réunir à Khios tous les navires en station dans l'Archipel et d'y attendre l'arrivée du kapitan Ali-Pascha. Celui-ci quitta le port de Constantinople avec quarante galères, et opéra sa jonction avec les quarante bâtimens du gouverneur de Négrepont; puis ils débarquèrent tous deux dans l'île de Chypre au mois d'avril 1571. Pendant ce temps, Moustafa avait établi un service actif de karamour-

sales et de mahones pour transporter du continent d'Asie en Chypre des troupes et des munitions.

Le 16 avril, Moustafa passa une revue générale de son armée. Les travaux de siége furent poussés avec une activité surprenante : vers le milieu de mai, les tranchées, auxquelles étaient employés quarante mille akindjis, furent entièrement terminées, sans qu'il eût été possible aux assiégés d'y mettre obstacle. Dans une étendue de plus de trois milles, Moustafa avait fait pratiquer, en ayant dû souvent percer le roc, un chemin large et si profond, qu'un homme à cheval pouvait le parcourir sans être aperçu ; en arrière de ce fossé, on avait construit dix forts, à l'abri desquels les tirailleurs tenaient la garnison dans de continuelles inquiétudes. Les murs, les tours et les bastions étaient foudroyés par cinq batteries formées de soixante-quatorze canons, parmi lesquels on en remarquait quatre d'un calibre extraordinaire, tels que ceux que nous avons déjà vus figurer aux siéges de Constantinople, Scutari, Belgrade et Rhodes, et que les historiens européens appellent tantôt hélépoles, tantôt basilics. Du côté des assiégés, le feu était dirigé par le général d'artillerie Martinengo, qui promettait de soutenir en cette circonstance l'honneur d'un nom déjà illustré au siége de Rhodes. Marco-Antonio Bragadino commandait en chef la ville et la forteresse ; il avait sous ses ordres son frère Giovanni Andrea. Hector Baglioni était capitaine-général, et Giovanni-Antonio Quirini, chargé comme intendant de la comptabilité de la garnison. Pour se débarrasser des bouches inutiles, aussi nuisibles dans

une place assiégée par leurs paroles de découragement que par leur consommation onéreuse, Bragadino fit sortir huit mille habitans, que les Ottomans, plus humains que de coutume, laissèrent passer et se répandre dans les villages de l'île. Il ne resta dans la place que sept mille hommes, moitié Italiens, moitié Grecs, capables de porter les armes. Famagosta n'était défendue que par un petit nombre de fortifications en mauvais état, mais elle avait pour commandant un homme d'un caractère ferme et d'un esprit fécond en ressources : Bragadino fit réparer les murailles, organisa une fonderie, couvrit les remparts de canons, et sut par son exemple inspirer à tous une telle ardeur, que les officiers allèrent s'établir sur le terre-plein des fortifications et ne voulurent plus avoir d'autre logement.

Par une matinée de mai, on entendit tout-à-coup un grand bruit dans le camp des Ottomans ; au même instant, protégés par un feu terrible de leur artillerie, les assiégeans pénétrèrent dans les fossés, jusqu'au pied des murs déjà fort endommagés ; ce fut en vain qu'ils tentèrent de les escalader; mais ils parvinrent à se loger dans les fossés, et tous les efforts des assiégés ne purent les en chasser. Cependant les travaux souterrains se poursuivaient avec activité de part et d'autre; du haut des tours et des remparts, les assiégés pouvaient suivre les mouvemens des mineurs ottomans qui allaient, venaient et s'occupaient du transport des poudres ; on soupçonnait bien le point sous lequel était dirigée la mine, mais on n'avait pu l'éventer, et ceux qu'elle menaçait s'attendaient à sau-

ter d'un instant à l'autre. Enfin elle fit explosion, ébranlant toute la ville, et renversant une partie des murailles; aussitôt les assiégeans s'élancèrent sur les décombres, dans l'espoir d'emporter la place; mais cet assaut n'eut pas plus de succès que le précédent. Loin de ralentir le feu de son artillerie et les travaux des mineurs, Moustafa eut recours à un nouveau moyen de destruction. Pendant plusieurs jours, la place se vit menacée par les bombes d'un incendie général, mais le courage de Bragadino et celui de la garnison restèrent inébranlables. Déjà le siége avait duré deux mois et demi avec un égal acharnement de part et d'autre, et les Turcs avaient éprouvé dans plusieurs assauts des pertes considérables, lorsqu'à la vue des brèches ouvertes, le général ottoman résolut de livrer un assaut général et de le diriger en personne. La lutte fut des plus terribles; les assiégés repoussèrent l'ennemi sur tous les points, hors un seul, où il conserva l'avantage en se rendant maître d'une demi-lune qui couvrait une des portes. Cet ouvrage était miné, et, après de vains efforts pour chasser les assaillans, on mit le feu à la mine, et Turcs et chrétiens sautèrent à la fois dans les airs. Retirés derrière les retranchemens en terre que Bragadino avait fait élever au-dedans des murailles, les assiégés se montraient encore déterminés à attendre l'ennemi de pied ferme. Les Turcs furent obligés de livrer un nouvel assaut contre la porte, dont la mine avait fait sauter la demi-lune. Debout sur la brèche, Bragadino combattit l'ennemi de si près qu'il reprit de ses mains

un drapeau vénitien enlevé à Nikosie. Tous les efforts des Ottomans furent infructueux; mais la garnison eut à lutter avec un nouvel ennemi, contre lequel toute bravoure était impuissante, la famine : depuis un an que durait le siége, les approvisionnemens se trouvaient tellement épuisés, qu'il ne restait que sept tonneaux de poudre, et que les habitans étaient réduits à se nourrir de chevaux, d'ânes et de chiens; la garnison, menacée d'un septième assaut [1], dut se résigner à une capitulation devenue nécessaire. Le 1er août, le drapeau blanc fut arboré sur la forteresse; le kiaya du serasker et celui de l'aga des janissaires se présentèrent dans la ville en qualité d'otages, et les assiégés envoyèrent en échange deux nobles vénitiens dans le camp du serasker; ces derniers furent reçus par le fils de Moustafa avec de grands honneurs, revêtus d'habits d'étoffe d'or et traités dans la tente de l'aga des janissaires.

Le même jour, la capitulation fut signée sous les conditions suivantes : la garnison devait sortir avec ses armes, ses bagages, cinq pièces de canon, les trois chevaux de ses principaux chefs, et être transportée immédiatement à Candie; les habitans étaient libres de quitter la ville et d'emporter tout ce qui leur appartenait; ceux qui y resteraient ne devaient être molestés ni dans leurs biens, ni dans leurs personnes. Quatorze vaisseaux turcs, destinés au transport de la garnison, entrèrent aussitôt dans le port; les Turcs se

[1] Foglietta et Contarini donnent les détails des six assauts livrés le 21 et le 29 juin, le 9, le 14, le 20 et le 30 juillet.

retirèrent à une distance de trois milles, et témoignèrent toute leur admiration pour la généreuse défense des assiégés, en recevant, avec d'amicales démonstrations, ceux d'entre eux que la curiosité attirait dans leur camp. Au bout de trois jours la place fut évacuée et toute la garnison embarquée, à l'exception des principaux chefs. Le 5 août, Bragadino envoya au camp ottoman Henri Martinengo, neveu du général d'artillerie de ce nom, pour prévenir le serasker qu'il aurait l'honneur de lui présenter le soir même les clefs de la ville. Moustafa répondit à ce message avec toutes les apparences de la courtoisie, et fit dire à Bragadino qu'il éprouverait une vive satisfaction à faire connaissance avec les braves défenseurs de Famagosta. Trois heures avant le coucher du soleil, Bragadino se rendit au camp ottoman avec Baglioni, Louis Martinengo, Antoine Quirini, plusieurs autres officiers et une escorte de quarante hommes. Il marchait à cheval, à la tête du cortége, dans son costume de magistrat vénitien, c'est-à-dire vêtu de la robe de pourpre, et faisant porter sur sa tête un parasol rouge, qui était une des marques de sa dignité. Il fut reçu avec force civilités; le pascha s'entretint quelques instans avec lui et les personnes de sa suite des événemens du siége. Mais ces trompeuses démonstrations cessèrent presqu'aussitôt : le serasker leur demanda quelles sûretés ils pouvaient donner pour garantir le libre retour des vaisseaux chargés de transporter la garnison à Candie; et sur la réponse de Bragadino que la capitulation n'avait rien stipulé à cet égard, il exigea qu'on lui laissât

en ôtage le jeune Antoine Quirini. Bragadino se récria vivement et avec plus d'indignation que ne lui en permettait sa position; dédaignant alors de dissimuler, le serasker se répandit en imprécations contre le commandant et tous les Vénitiens, et les accusa d'avoir fait égorger cinquante pélerins musulmans, malgré leur inviolabilité, garantie par la capitulation. Bragadino, qui dut chercher à justifier ou à nier ce meurtre, n'en continua pas moins à refuser avec courage, et en paroles peu mesurées, les ôtages demandés. Moustafa passa des injures aux faits, fit garrotter Baglioni, Martinengo, Quirini et Bragadino, et ordonna de les traîner ainsi hors de sa tente; les trois premiers furent à l'instant massacrés. Bragadino, témoin de leur mort, était réservé à de plus longs tourmens; on se contenta pour ce moment de lui couper le nez et les oreilles. Ce ne fut que dix jours après, un vendredi, que fut consommé son affreux supplice: placé sur un siége, une couronne à ses pieds, il fut hissé sur la vergue de la galère du beg de Rhodes, puis plongé dans l'eau, parce que, d'après l'historien ottoman, il aurait traité de la sorte des prisonniers turcs; on lui suspendit ensuite au cou deux paniers pleins de terre, qu'il dut porter sur les deux bastions pour aider à leur reconstruction; chaque fois qu'il passait devant le serasker, il était forcé de se prosterner. Enfin, conduit sur la place, devant le palais de la Signoria, il fut attaché au poteau sur lequel les prisonniers turcs subissaient d'ordinaire la peine de la flagellation, puis couché à terre et écorché vif, « attendu, dit le général ottoman,

que celui qui a fait couler le sang musulman doit verser le sien. » Le serasker et le bourreau, s'adressant à l'héroïque patient, lui criaient à la fois : « Où donc est ton Christ ? que ne vient-il à ton secours ? » Sans laisser échapper aucune plainte, Bragadino récita le *Miserere* au milieu de ses affreuses tortures ; et en prononçant le dernier verset, *accordez-moi, Seigneur, un cœur pur*, sa grande ame exhala son dernier soupir. Trois cents chrétiens, qui se trouvaient dans le camp, furent également massacrés. Les ôtages envoyés au camp avant la signature de la capitulation auraient sans doute éprouvé le même sort, si, par commisération, ou dans le but de les réserver aux mutilations du harem, l'eunuque du serasker ne les eût dérobés aux premiers accès de sa fureur. En effet, Henri Martinengo n'échappa au fer homicide des Ottomans que pour être mutilé par l'opérateur du harem, et se voir à jamais condamné à l'esclavage et à l'impuissance. Enchérissant sur sa perfidie, Moustafa fit retirer des navires tous ceux qui y étaient déjà embarqués, et les emmena en esclavage. Non content du supplice ignominieux et horrible qu'il avait fait subir à Bragadino, il ordonna, dans sa sauvage férocité, que le corps du héros fût écartelé, ses quatre membres exposés sur les quatre grandes batteries, et que sa peau fût remplie de foin, pour être promenée dérisoirement, sur une vache, dans le camp et dans la ville. Cette noble dépouille fut ensuite pendue à la vergue d'une galère, et déposée dans une caisse, avec les quatre têtes de Bragadino, Baglioni, Martinengo et Quirini, pour être envoyées

au Sultan. A Constantinople, la peau de Bragadino fut exposée dans le bagne, à la vue des esclaves chrétiens [xi]. Plus tard, elle fut rendue à Venise, et déposée dans une urne du panthéon de l'église de *S. Giovanni e Paolo;* les ossemens de Bragadino, recueillis avec un soin religieux, furent inhumés dans l'église de S. Gregorio.

On ne saurait admettre les raisons alléguées par les historiens ottomans pour justifier la conduite féroce de Moustafa; car si des paroles d'une fermeté intempestive allumèrent la fureur du serasker, rien ne peut excuser la violation de la clause qui garantissait à la garnison la vie sauve et une libre retraite. D'ailleurs, s'il faut réellement imputer la colère de Moustafa aux réponses de Bragadino, ce dernier en aurait dû être la première et la seule victime. Mais les faits démentent ces suppositions : ce ne fut qu'après douze jours de tourmens que se consomma le supplice atroce de Bragadino, et la capitulation fut indignement violée sur tous les points. Ainsi cette conduite infâme n'était pas la suite d'une fureur momentanée, mais elle avait été longuement préméditée. Du reste, elle était digne de l'homme qui avait excité une guerre funeste entre deux frères, et poussé Souleïman à se souiller du meurtre de son fils Bayezid. Cet acte de perfidie était d'ailleurs conforme au fetwa qui avait conseillé cette campagne, en déclarant qu'on pouvait s'affranchir de la parole engagée aux infidèles, lorsqu'il y avait quelque avantage à en recueillir. Toutefois on ne saurait s'étonner de pareilles

cruautés, quand on considère non seulement la barbarie sanguinaire de l'homme qui l'ordonna, mais encore l'esprit général de cette époque : Sélim II était contemporain de Charles IX et d'Iwan-le-Terrible. Une année s'était à peine écoulée que les massacres de la Saint-Barthélemy jetèrent la terreur parmi les peuples de l'Europe, et avant même qu'une nouvelle année fût révolue, on vit, à la prise de la forteresse de Wittenstein, la garnison entière massacrée et le commandant percé d'une lance pour être rôti au feu [XII]. Si de pareils actes de cruauté se passaient en France et dans la Finlande, quelle barbarie ne pouvait-on pas attendre des Turcs? De quel acte d'ailleurs n'était pas capable l'homme dont l'élève ne craignait pas d'enfreindre publiquement les plus saintes lois de l'Islamisme, en se livrant sans frein aux vices les plus honteux? On reconnut facilement l'influence de la passion dominante de Sélim et de son précepteur dans les promotions de juges qui eurent lieu immédiatement après la prise de Nikosie. Le juge Rouhi et le moufti Ekmel, renommés comme esprits forts, et adonnés à la fois au vin et à d'infâmes débauches, ouvrirent et tinrent eux-mêmes des cabarets : il était d'usage entre eux que le juge s'enivrât le matin chez le moufti, et celui-ci le soir chez le juge. Grâce à de tels exemples, l'habitude de l'ivresse devint générale dans l'armée, et l'on vit souvent les soldats débattre entre eux la question de savoir chez lequel des deux juges se trouvait le meilleur vin. De là il arriva qu'à la prise de Famagosta, les soldats turcs ne se conduisirent pas

autrement que ceux des autres nations : ils brisèrent les portes des caves et s'enivrèrent à l'envi de vin de Chypre. De son côté, le général profana la cathédrale de St.-Nicolas; il fit ouvrir les tombeaux et disperser les cendres qu'ils renfermaient, lacéra les images des saints et souilla le sanctuaire par des horreurs inouïes. Par un raffinement de fanatisme, il avait voulu que la scène hideuse de l'exécution de Bragadino fût réservée pour un vendredi, jour choisi pour célébrer la solennelle inauguration de l'église convertie en mosquée (17 août 1571). Ce jour, consacré dans l'antiquité au culte de Vénus, et institué comme jour de repos par Mohammed, vit se renouveler le tableau des horreurs monstrueuses qui marquèrent jadis la célébration des fêtes et des mystères de Vénus et les cérémonies des sacrifices humains en l'honneur des dieux. Quelques jours après avoir donné ce triste spectacle, Moustafa quitta l'île (15 septembre 1571), et quelques semaines plus tard il fit son entrée triomphale à Constantinople, bien que sa conquête lui eût coûté près de cinquante mille hommes [1]. On affecta à l'entretien du grand-vizir les revenus de l'île, dont la destination, attribuée par les Sultans tscherkesses aux deux villes saintes, avait fourni le prétexte de la

[1] Paruta, p. 198. Contarini, f. 131, donne l'état suivant de la force numérique de l'armée devant Famagosta : quatre-vingt mille hommes soldés, quatorze mille janissaires, soixante mille hommes de troupes irrégulières. Dans la *Liste des Paschas*, Contarini écrit leurs noms avec assez d'exactitude pour les faire reconnaître, à l'exception des paschas de Schesüwar et de Merâsch qu'il nomme *il Bassa di Scivisari et Marasco*, et du sandjak de Diwrighi qu'il appelle *il Famburlan di Diverie*.

guerre, et dont le juif don Miquez avait espéré la possession à titre de roi de Chypre. Dans la suite, la plus grande partie de ces revenus fut comprise dans l'apanage de la mère du souverain régnant (walidé). Ainsi l'île de Vénus Aphrodite, offerte comme épingles par les empereurs romains aux reines d'Egypte, Arsinoé et Cléopâtre, fut donnée au même titre aux femmes du harem impérial [XIII].

Pendant le siége de Famagosta, les escadres ottomanes n'avaient cessé d'inquiéter les côtes de Dalmatie. Immédiatement après la déclaration de guerre, et avant même que les Turcs eussent opéré leur descente en Chypre, l'amiral vénitien Veniero avait surpris Sopoto en Albanie; par représailles, le kapitan-pascha Ali et le renégat calabrois Ouloudj-Ali ravagèrent les îles de Candie, de Cérigo [1], et l'ancienne Cythère vouée au culte de Vénus Aphrodite, dont les deux sanctuaires furent ainsi profanés par les Turcs. De Navarin, le kapitan-pascha jeta ses hordes dévastatrices sur les côtes des îles de Zante, de Céphalonie et de Butrinto; il envoya quarante galères contre Sopoto. De son côté, Ouloudj-Ali s'empara, à la hauteur de Corfou, des galères de Michel Barbarigo et de Piero Bertolazzi, ainsi que des navires de Leza

[1] Paruta donne la force numérique de la flotte ottomane, ainsi qu'il suit: Pertew-Pascha avec cent galères à Castel-Rosso, Ali-Pascha avec cinquante-cinq, Ouloudjali avec vingt; Hasan, fils de Barberousse, avec vingt; Ahmed également avec vingt galères, dix mahones, et cinq navires devant Chypre; en tout, deux cent cinquante voiles. Cet état est entièrement conforme à celui qui est donné par Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, p. 55.

et de Moceniga. Ali débarqua à Sopoto quinze cents janissaires et sipahis; mais, trahi par la fortune dans une attaque contre cette ville, il perdit un tiers de ses troupes et se retira en toute hâte. La place de Dulcigno, vivement pressée sur terre et sur mer par Ali et Ouloudj-Ali, fit sa soumission; la lâcheté de l'ambassadeur Alessandro Donato mit Antivari dans la nécessité de se rendre; Budna fut réduite à la même extrémité par l'incurie de son podestat Agostin Pasqualigo. Le kapitan-pascha se mit en croisière avec vingt galères devant Castel-Nuovo, tandis qu'Ouloudj-Ali et Caracosa (Karagœz) dévastèrent les environs de Lesina et de Curzola. Vers le milieu du mois d'août, les deux corsaires renégats relâchèrent à Valona, avec le riche butin qu'ils avaient fait à Lesina; parmi ces dépouilles, ils montraient surtout avec fierté le fanal du provéditeur, qu'ils avaient enlevé de l'église de la Madone à Lesina. De Valona, le kapitan-pascha Ali, après avoir détaché deux galères vers les côtes de Sicile, se rendit à Saseno, dans la résolution ne point quitter ce port avant d'avoir reçu des nouvelles positives soit de Constantinople, soit des flottes combinées des puissances chrétiennes [1].

Après la chute de Nikosie, le grand-vizir Mohammed Sokolli, craignant que l'alliance des puissances chrétiennes ne fût fatale au pavillon ottoman, ou jaloux des brillans succès de son rival Moustafa

[1] Contarini, f. 33. Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 32. Dulcigno est appelé en langue turque *Oulgoum*, Antivari *Bar*, Sopoto *Sobot*, Valona *Awlona*.

dans l'expédition de Chypre, laissa échapper quelques paroles de paix dans ses conférences avec le baile de Venise, résidant à Constantinople, et manifesta le désir de voir arriver un négociateur vénitien ; de plus, il engagea le baile à envoyer son chancelier à Venise pour sonder les dispositions du sénat. Sous l'influence des préoccupations qui le dominaient, Mohammed Sokolli renvoya de Constantinople à Paris par Venise le plénipotentiaire français Grascinan, avec des lettres de lui et du Sultan, qui exprimaient le désir de voir la paix se retablir entre la Porte et la république par l'entremise du roi de France. En conséquence, Venise envoya Jacques Ragazzoni à Constantinople, et montra pendant quelque temps un refroidissement de zèle pour la ligue dont le pape poursuivait avec ardeur la formation. C'est ainsi que, conduites dans un but opposé, les négociations de Ragazzoni à Constantinople, et celles de Colonna, légat du pape à Venise, se neutralisèrent réciproquement, et arrêtèrent la conclusion de la paix en même temps qu'elles suspendirent la formation définitive de la ligue sainte. Mais bientôt les dévastations de l'île de Candie par les flottes ottomanes et la reprise du siége de Famagosta vinrent mettre un terme à l'indécision du sénat; et, le 25 mai 1571, le pape, le roi d'Espagne et la république signèrent une ligue offensive et défensive, dont l'objet était d'abaisser la puissance de l'empire ottoman, cet éternel ennemi du nom chrétien. Les forces combinées de cette confédération devaient consister en deux cents galères, cent vaisseaux, cinquante mille hommes de

pied et quatre mille cinq cents chevaux. Le contingent des dépenses était ainsi fixé : le roi en supportait la moitié, le pape un sixième et les Vénitiens un tiers. L'armée devait être prête au mois de mai, et se réunir à Messine. Comme le pape ne possédait presque aucun vaisseau de guerre, les Vénitiens s'obligeaient à lui fournir douze galères complètement pourvues de leur artillerie et de leurs agrès. Le commandement en chef devait être déféré au généralissime espagnol. Le traité entre les puissances confédérées fut publié le 22 juillet, après la célébration d'une messe solennelle, par l'ambassadeur espagnol, dans l'église de Saint-Marc [XIV]. Ce fut en vain qu'en passant à Venise pour se rendre à Constantinople, l'ambassadeur français chercha à ébranler la résolution du sénat [1]. Depuis la fondation de l'empire ottoman, c'était la treizième ligue formée par les puissances européennes contre l'ennemi juré du Christianisme, et toutes avaient eu pour principaux moteurs le pape et la république de Venise [2]. Un siècle entier s'était écoulé depuis que le cardinal Caraffa avait formé la célèbre ligue, qui rapporta en trophée la chaîne de Satalia qu'on voit encore dans la sacristie

[1] Paruta, p. 163, désigne ainsi cet ambassadeur : *il Vescovo di Aox.*

[2] 1° Croisade sous Urbain V, prise de Smyrne, 1344; 2° Urbain V, croisade contre Mourad Ier; 3° Grégoire XI, bataille de Nicopolis, 1396; 4° Eugène IV, bataille de Warna, 1544; 5° Calixte III, Belgrade secourue par les troupes chrétiennes, 1455; 6° Pie II, 1464; 7° Sixte IV, conquête de Smyrne et de Satalia, 1472; 8° Innocent VIII, croisade contre Bayezid II; 9° Alexandre VI, croisade contre le même sultan, 1501; 10° Léon X, croisade contre Souleïman Ier, 1520; 11° Adrien VI, peu de temps avant la bataille de Mohacz, 1526; 12° Paul III, 1539.

de la cathédrale de Saint-Pierre; et trente-quatre ans s'étaient passés depuis la dernière ligue conclue entre les mêmes puissances, le pape, le roi d'Espagne et la république de Venise.

Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, dont l'esprit élevé, la valeur et la ressemblance avec son père, faisaient déjà concevoir de hautes espérances, appareilla de Messine le 25 septembre 1571, avec soixante-dix galères d'Espagne, six de Malte et trois de la Savoie. A cette flotte se joignirent douze galères du pape, sous les ordres de Marco Antonio Colonna, duc de Paliano et de Taliacozzo, cent huit galères et six galéasses ou mahones d'une dimension énorme, sous le commandement de l'amiral vénitien Sébastien Veniero. Dans un conseil convoqué sur le vaisseau-amiral, on discuta s'il convenait de faire voile pour Valona, Castel-Nuovo ou Santa-Maura; mais Veniero et Don Juan, généralissime de la flotte, opinèrent pour qu'on se dirigeàt dans les eaux de l'Archipel, et leur avis prévalut. La flotte se rendit à Gumenizze (appelée par les Turcs Houloumidj), port de Cyrus, vis-à-vis de Corfou; mais instruits du voisinage de la flotte ottomane, ils partirent pour Alessandria (l'ancienne Samos), dans l'île de Céphalonie. Une division de huit galères éclairait la marche, sous le commandement de Jean Cordona, amiral de Sicile. Venait ensuite l'avant-garde, forte de cinquante-quatre galères, sous les ordres de Jean Andrea Doria. Un demi-mille en avant du corps de bataille étaient les six galéasses des Vénitiens, que conduisait Duodo.

La première ligne de bataille était composée de soixante et une galères, et au milieu d'elles flottaient les pavillons du duc de Paliano, du généralissime et de la république; elle s'appuyait sur une seconde ligne de cinquante galères, commandées par le provéditeur Barbarigo. Enfin, Alvaro de Bazzano, marquis de Santa-Croce, amiral de Naples, fermait la marche avec trente galères. D'après le plan arrêté à l'avance, l'avant-garde et l'arrière-garde devaient se mettre en ligne sur les ailes.

La flotte ottomane, forte de deux cent quarante galères, quarante galiotes, vingt petits briks, en tout trois cents voiles, était stationnée dans le golfe de Lepanto, sous le commandement en chef du kapitan-pascha Mouezinzadé-Ali, qui avait sous ses ordres Ouloudj-Ali, beglerbeg d'Alger, Djâfer-Pascha, beglerbeg de Tripoli, Hasan-Pascha, fils de Khaïreddin-Barberousse, et quinze autres sandjaks, ayant droit comme princes de la mer à porter des fanaux sur les poupes de leurs galères [xv]. Les troupes de terre embarquées sur les navires étaient commandées par Pertew-Pascha. Pertew et Ouloudj-Pascha représentèrent inutilement que les équipages étaient trop incomplets pour tenter la fortune; le zèle irréfléchi du kapitan-pascha l'emporta sur leur prudence, et entraîna la perte totale de la flotte soumise à ses ordres.

Dans la nuit du 6 au 7 octobre 1571, la flotte chrétienne leva l'ancre, et le jour suivant, un samedi, à une heure et demie après midi, elle parut à la hauteur de cinq petites îles, appelées par les Grecs Echinæ,

c'est-à-dire *les sangsues,* soit parce que ces vers fourmillent sur les rochers qui en forment les côtes, soit parce que le devin Echinas y vit le jour. Ces îles, situées vis-à-vis l'embouchure de l'Achéloüs (aujourd'hui Aspropotamos), sur les côtes d'Albanie, sont connues sous le nom de Curzolari. Lorsque la frégate, envoyée comme éclaireur dans la direction de Lepanto, vint annoncer l'approche de l'ennemi, Don Juan fit hisser sur son mât d'artimon un pavillon vert de forme carrée, et donna ainsi l'ordre de rétablir la ligne de bataille. Jean André Doria, à la tête de cinquante-quatre galères formant l'aile droite, avait à peine dépassé deux écueils des Curzolari, qu'il découvrit la flotte ottomane. Celle-ci trompée sur la véritable force de la flotte chrétienne, dont l'aile gauche était dérobée à sa vue par les îles de Curzolari, se rangea en ordre de bataille, parallèlement à la côte de Morée. Le provéditeur Barbarigo, à la tête de l'aile gauche des chrétiens, composée de cinquante-trois galères, se porta dans la direction de l'embouchure de l'Achéloüs, et longea l'île de Petalia ou Villa-di-Marmo, en face du promontoire de Villa-di-Marmo, appelé depuis ce jour la *Mauvaise-Pointe* (*Mal Cantone*) par les Chrétiens, et la *Pointe-Sanglante* (*kanlü bouroun*) par les Ottomans. Au centre, se déployait la principale ligne de l'armée navale, disposée en forme de croissant. Cette ligne était sous les ordres du prince de Parme, amiral de Savoie, du duc d'Urbain, amiral de Gênes, de l'amiral de Naples et du commandeur de Castille. L'une de ces

galères était commandée par Caraccioli, comte de Biccari [1], qui décrivit plus tard les exploits de Don Juan d'Autriche, auxquels il avait pris lui-même une glorieuse part. Don Alvaro, marquis de Santa-Croce, conduisait l'arrière-garde. En tête de la principale ligne de bataille, s'avançaient les trois vaisseaux amiraux; au milieu celui de Don Juan, à droite celui de Marco-Antonio Colonna, amiral du pape, et à gauche, celui de Sébastien Veniero, amiral vénitien. La capitane génoise, commandée par Hector Spinola, et sur la quelle se trouvait Alessandro Farnese, duc de Parme, était placée à l'aile droite et suivait immédiatement Colonna; à gauche et tout près de Veniero, marchait la capitane de Savoie, commandée par le seigneur de Leyni, et montée par le prince d'Urbain. Au centre, immédiatement après Don Juan, venait le vaisseau du vice-amiral d'Espagne (*Patrona*), sous les ordres du grand-commandeur de Castille. A l'extrémité de l'aile droite se trouvait le vaisseau-amiral de Malte, monté par le grand-prieur de Messine; la capitane de Lomelini se trouvait à l'extrémité de l'aile gauche. Du côté des Turcs, le commandement de l'aile droite avait été confié à Ouloudj-Ali, beglerbeg d'Alger, et celui de l'aile gauche, à Mohammed-Schaoulak, beg de Négrepont. En avant de la ligne du centre et vis-à-vis les trois amiraux chrétiens, était le vaisseau-amiral du kapitan-pascha Mouezinzadé Ali, ayant à sa droite

1 « Ferrante Caraccioli conte di Biccari scrittor di questa istoria, il qual » con la sua galea andava a destra di quella del Quirino. » *I Commentari delle guerre fatte con Turchi*, p. 34.

la galère du vizir et serasker Pertew et à sa gauche celle du trésorier de l'armée.

Les deux armées navales se considérèrent quelque temps avec une mutuelle admiration : la flotte des chrétiens était forte de plus de deux cents voiles, et celle des Turcs, de trois cents. Le soleil brillait dans tout son éclat; tandis que les Turcs étaient éblouis par le reflet des casques, des cuirasses et des boucliers en acier poli des confédérés, ceux-ci admiraient les couleurs vives et variées des vaisseaux et des équipages turcs, leurs fanaux d'or, leurs drapeaux de pourpre avec des inscriptions en lettres d'or et d'argent, les pavillons des vaisseaux-amiraux turcs, représentant le glaive à double tranchant d'Ali, la lune, les étoiles et le chiffre entrelacé du Sultan [1]. Le silence fut interrompu par un coup de canon chargé à poudre, que tira le vaisseau-amiral ottoman, en signe de salut et comme invitation à l'amiral chrétien de se faire reconnaître de la même façon. Le sifflement d'un boulet de gros calibre fut la réponse de Don Juan.

L'action s'engagea vers l'aile gauche des chrétiens, et il y eut bientôt sur toute la ligne une mêlée de cinq cents vaisseaux. Vers quatre heures et demie de l'après-midi [2], pendant que Mohammed-Schaoulak et Giaour-

[1] Les noms italiens de *Capitana*, *Patrona* et *Reale* sont aussi ceux des premier, second et troisième vaisseaux-amiraux turcs qui marchent immédiatement après celui du kapitan-pascha, lequel porte le nom de *Baschtarda*. Voyez, sur les divers pavillons de la marine ottomane, *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, t. II, p. 29.

[2] Diedo, f. 19. Contarini dit à sept heures, au coucher du soleil.

Ali manœuvraient pour tourner l'aile gauche des confédérés, et que Barbarigo enveloppé de toutes parts tombait sous une nuée de flèches, blessé à mort, le kapitan-pascha, Mouezinzadé, marcha droit à la galère de Don Juan, pour se mesurer avec lui vaisseau à vaisseau et homme à homme. Mais presque aussitôt il se vit assailli à la fois par les deux vaisseaux de Don Juan et de Veniero; Pertew-Pascha s'attacha à la galère de Colonna. Les trois cents janissaires et les cent arquebusiers du vaisseau-amiral ottoman combattirent avec la plus grande valeur contre les quatre cents arquebusiers de Sardaigne, placés à bord du vaisseau de Don Juan. La lutte dura plus d'une heure; plusieurs fois déjà les alliés avaient occupé la moitié du pont de la capitane ottomane, et ils en avaient été repoussés, lorsque Mouezinzadé tomba frappé mortellement par une balle : profitant du premier moment d'hésitation des Turcs, les Espagnols sautèrent de nouveau à l'abordage, s'emparèrent de la galère et en arrachèrent le pavillon turc. Un soldat espagnol trancha la tête au kapitan qui respirait encore, et invitait les assaillans à descendre dans l'intérieur du vaisseau, où, disait-il, ils trouveraient de l'argent; le soldat porta la tête à Don Juan, qui, le repoussant avec horreur, ordonna qu'on la jetât dans la mer; néanmoins elle fut plantée sur une lance et hissée sur le grand mât. Karagœz, capitaine de Valona, et Mahmoud, sandjak de Mitylène, suivis de quatre autres navires portant fanaux, vinrent au secours de leur vaisseau-amiral, et commencèrent une lutte des plus

acharnées; le marquis de Santa-Croce, voyant le danger qui menaçait les trois chefs de la flotte alliée, accourut, avec l'arrière-garde, au secours de Don Juan. Deux capitaines vénitiens, Loredano et Malipieri, se jetèrent au milieu des ennemis, et attirant sur eux plusieurs de leurs galères, ils moururent avec la gloire d'avoir sauvé leur général et décidé du combat. Les galères de Karagœz et de Pertew furent prises à l'abordage; le premier fut tué; le second, s'étant jeté à la mer, parvint à se sauver dans une chaloupe.

La fortune avait été moins favorable à l'aile droite des alliés; Ouloudj-Ali, qui n'avait commencé à combattre que tardivement, était parvenu, à force de manœuvres, à tourner la division de Doria, et l'avait obligée à s'éloigner du corps de bataille. La marche inégale des bâtimens chrétiens les avait séparés les uns des autres, et avait amené entre eux de grands intervalles. Ouloudj-Ali, voyant quinze galères espagnoles, vénitiennes et maltaises groupées à une assez grande distance, se porta sur elles avec toutes ses forces; enveloppées par un ennemi si supérieur en nombre, elles n'en firent pas moins une vigoureuse résistance. Ouloudj-Ali s'empara de la capitane de l'ordre de Malte, et trancha de sa propre main la tête du commandeur de Messine; mais voyant que le centre de la flotte turque était en déroute, il déploya toutes ses voiles et passa au milieu des chrétiens avec quarante galères, les seules qui échappèrent au désastre de cette sanglante bataille. Les Turcs perdirent deux cent vingt-quatre vaisseaux, dont quatre-vingt-quatorze se

brisèrent sur les côtes ou furent brûlés; les autres furent partagés entre les alliés, ainsi que cent dix-sept canons de gros calibre, deux cent cinquante-six d'un calibre inférieur, et trois mille quatre cent soixante-huit prisonniers. Quinze mille esclaves chrétiens, qui se trouvaient à bord de la flotte ottomane, furent délivrés. Trente mille Turcs avaient péri dans cette bataille navale, la plus grande qui se fût livrée depuis celle qui, seize siècles auparavant et au même lieu, avait décidé entre Auguste et Antoine de l'empire du monde. Les alliés perdirent quinze galères et huit mille soldats ou matelots : de ce nombre furent Barbarigo, qui mourut de ses blessures le troisième jour après la bataille, et vingt-neuf nobles des premières familles de Venise, tels que Trissino, Cornaro, Veniero, Pasqualigo, Contarini, Loredano, Quirini, le prieur de Malte et le grand-commandeur d'Allemagne. Le nombre des blessés était bien plus considérable; parmi eux, nous citerons Cervantes, l'auteur immortel de *Don Quichotte*, qui eut le bras gauche emporté. Au nombre des prisonniers se trouvait le Florentin Bongiani Gianfigliazzi, qui fut nommé, en sortant d'esclavage, au poste d'ambassadeur de Florence auprès du sultan Mourad III. Outre le kapitan-pascha Ali, les Turcs comptaient parmi leurs morts les sandjakbegs de Tschoroum, Karahissar, Angora, Nicopolis, Lepanto, Khios, Mitylène, Sougadjic, Bigha, Alexandrie, le kiaya, inspecteur de l'arsenal [xvi], et plusieurs autres de leurs principaux chefs. Parmi les prisonniers tombés au pouvoir des chrétiens, se

trouvaient Mohammed, petit-fils du beglerbeg d'Alger, Salih-Reïs, les sandjakbegs Giaour-Ali et Djâfer, les deux fils du kapitan-pascha Ali et plusieurs autres agas [1]. Les fanaux d'or, les pavillons de pourpre, ornés d'étoiles, de croissans et d'inscriptions en lettres d'or, les queues de chevaux du serasker, furent la proie des vainqueurs. Le succès de cette bataille si mémorable doit être attribué à la bravoure de l'armée chrétienne, et surtout à la supériorité avec laquelle les galéasses vénitiennes dirigèrent le feu de leur artillerie : placées en avant comme six redoutes, elles jetèrent le désordre parmi les Ottomans, et les forcèrent à rompre leurs lignes, pour parvenir jusqu'à celles des chrétiens. Marco-Antonio Colonna fit une entrée triomphale à Rome, monta au Capitole et déposa en offrande, sur l'autel de la Vierge (*Ara in Cœlis*), une colonne d'argent sur laquelle il avait fait graver, par allusion à son nom, cette inscription tirée d'Horace : *Præsens superbos vertere funeribus triumphos : injurioso ne pede proruas stantem columnam.* Le sénat lui fit ériger une statue, et en mémoire de sa glorieuse victoire, l'église *Ara in Cœlis* fut embellie, aux frais du peuple, d'un plafond richement doré et orné de peintures, qui sont encore aujourd'hui considérées comme des chefs-d'œuvre. Ghislieri, qui régnait sous le nom de Pie V et qui avait été l'ame de la sainte ligue, accorda à son amiral, déjà ho-

[1] *Mahamut* pour Mohammed, *Caurali* pour Giaour-Ali, *Carabiugh* pour Karabatak. Cependant ce dernier n'était pas, comme le dit Diedo, sandjak de Khios; cette place était occupée par Firdews.

noré du triomphe, une récompense de soixante mille ducats, et rendit hommage au brillant courage du généralissime Don Juan d'Autriche, en lui appliquant avec bonheur ces paroles de l'Evangile : « C'était un homme envoyé de Dieu, du nom de Jean [XVII]. »

En commémoration de la sainte ligue et de la bataille de Lepanto, Venise consacra, dans l'église de S. Giovanni et Paolo, une chapelle embellie à la fois par le ciseau de Vittoria et par le pinceau de Tintoretto, et qui forme encore le plus beau monument du panthéon vénitien. La façade de l'arsenal fut ornée de sculptures représentant une entrée triomphale, et sur le faîte de cet édifice on plaça la statue de sainte Justine, dont la fête coïncidait avec le jour où fut livrée la bataille de Lepanto. Ce jour (le 7 octobre) fut dès-lors institué comme fête nationale et religieuse. Enfin, à Padoue, on éleva une église d'une architecture classique et simple sous l'invocation de sainte Justine.

Après avoir admiré le tableau de Vicentino dans le palais des Doges de Venise, les sculptures des élèves de Sansovino dans l'arsenal, les statues en bronze de Veniero et de Barbarigo [XVIII] à l'académie, les tableaux de Tintoretto et les bas-reliefs de Vittoria dans la chapelle du Rosaire, les trophées suspendus dans l'église de Ste.-Justine à Padoue, la statue de Colonna au Capitole et la coupole dorée de l'église *Ara in Cœlis* à Rome, l'historien ne peut songer sans un profond sentiment de tristesse à la nullité des résultats de cette bataille, tels qu'ils nous ont été transmis par la plupart des écrivains. En effet, par suite de la

mésintelligence et de la négligence des chefs alliés, cette victoire, si glorieuse pour les armes chrétiennes, ne fut suivie d'aucun avantage important. D'un autre côté, la défaite si désastreuse des Ottomans ne fit que mettre en évidence l'état de prospérité où se maintenait l'empire, même sous le règne d'un prince ivrogne, grâce à la persévérante activité du grand-vizir Mohammed Sokolli et du moufti Ebousououd; les pertes éprouvées par les Ottomans à Lepanto furent bientôt réparées, et, au bout de quelques mois, on vit sortir des Dardanelles une flotte presque aussi nombreuse que la précédente. Pialé avait ramené du théâtre de la bataille cent vingt galères et treize bâtimens de transport [1], et, vers la fin de décembre, Ouloudj-Ali était rentré au port de Constantinople, avec quatre-vingt-sept vaisseaux; mais dans ce nombre étaient compris les galères qu'il avait sauvées du désastre, et les navires qu'il avait emmenés des divers ports de l'Archipel, afin de dissimuler ainsi aux yeux des habitans de la capitale toute l'étendue des pertes éprouvées par les armes ottomanes [2]. En récompense du zèle qu'il avait montré, Sélim promut Oloudj-Ali à la dignité de kapitan-pascha, et voulut qu'à l'avenir son surnom d'Oloudj fût changé en celui de *Kilidj*, c'est-à-dire

1 « Gionto Piale passa con 120 galere et 13 maone. In quel arsenal erano » 282 galere, tra queste 15 innavigabili, si aumentera l'armata fin a 300 » galere e 30 maone. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 29 novembre 1572.

2 « Uluzali gionto col resto dell' armata al numero di 87 galere, rimaste » fuori 12 della guardia di Rodi, e Carazali con altre tre e fuste. »

le glaive. Le nouveau kapitan unit ses efforts à ceux du grand-vizir, pour rétablir la flotte sur un pied formidable. Les Turcs ne s'occupèrent pas, comme les Vénitiens, à orner de sculptures leur arsenal, mais à en agrandir les chantiers, en prenant sur le jardin impérial l'espace nécessaire à l'établissement de huit cales voûtées; c'est là que furent construites, pendant l'hiver qui suivit la bataille de Lepanto, cent cinquante galères et huit galéasses ou grandes mahones, c'est-à-dire plus de vaisseaux que n'en comptait la flotte confédérée. Dans l'un de ses entretiens avec le grand-vizir, Kilidj-Ali lui fit observer que l'on pourrait bien achever cent cinquante vaisseaux dans l'espace d'un hiver, mais qu'il serait peut-être impossible, en un temps aussi court, de se procurer cinq cents ancres, les agrès et tous les objets d'équipement nécessaires: « Seigneur Pascha, lui répondit le grand-vizir, la richesse et la puissance de l'empire sont telles, que s'il y avait nécessité, on ferait des ancres d'argent, des manœuvres de soie et des voiles de satin; du reste, s'il manque quelque chose à vos navires, venez me le demander. » A ces paroles, Kilidj-Ali, s'inclinant de manière à toucher la terre du revers des mains, s'écria avec enthousiasme: « Je savais bien que vous parviendriez à rétablir la flotte dans son état primitif! »

Le baile vénitien Barbaro, qui était resté à son poste à Constantinople malgré la conquête de Chypre et la défaite de Lepanto, s'étant présenté chez le grand-vizir pour sonder ses dispositions et savoir s'il inclinait à la paix ou à la guerre, celui-ci lui adressa ces

paroles : « Tu viens voir sans doute où en est notre courage, après le dernier accident qui nous est arrivé; mais il y a une grande différence entre votre perte et la nôtre. En vous arrachant un royaume, c'est un bras que nous vous avons coupé ; et vous, en battant notre flotte, vous n'avez fait que nous raser la barbe. Un bras coupé ne saurait croître de nouveau, tandis que la barbe rasée se reproduit avec plus de force qu'auparavant. » Loin d'être une vaine fanfaronnade, cette réponse était exactement vraie [XIX] ; car, dès le commencement de juin, une flotte turque de deux cent cinquante voiles se remit en mer. La flotte des chrétiens, qui s'était enfin ralliée après de longs retards apportés par le roi d'Espagne, était plus nombreuse que celle des Turcs ; mais la négligence et la mésintelligence des chefs l'empêchèrent de retirer aucun avantage de sa supériorité numérique et de l'habileté de ses équipages. Les ennemis se rencontrèrent deux fois, devant Cérigo et près du promontoire de Matapan, sans engager d'action décisive. La flotte turque se retira à Modon et à Navarin ; celle des chrétiens resta en station devant Cérigo, pour empêcher la réunion des diverses escadres ottomanes ; néanmoins cette réunion s'opéra, et le duc de Parme n'entreprit point le siége de Modon, ainsi qu'il en avait été chargé. Kilidj-Ali ramena sa flotte à Constantinople, après avoir perdu seulement quelques galères. En Dalmatie, Soranzo détruisit le fort construit par les Ottomans devant Cattaro. Convaincue qu'elle ne pouvait compter sur une active coopération de la part

de l'Espagne, Venise se vit forcée de faire à la Porte de nouvelles ouvertures de paix. L'ambassadeur vénitien fut chargé par le conseil des Dix de conclure un traité même à des conditions onéreuses; mais il trouva d'autant moins d'obstacles à surmonter, que les Turcs eux-mêmes commençaient à concevoir des inquiétudes, et qu'il fut vivement appuyé par l'ambassadeur français de Noailles, évêque d'Aix [1], qui avait été envoyé pour la seconde fois à Constantinople. Le drogman Oram et le juif Salomon, médecin du grand-vizir, furent les plénipotentiaires de la Porte dans cette négociation [xx]. Bien qu'à la suite de plusieurs conférences les clauses eussent été arrêtées de part et d'autre, le secrétaire d'Etat Feridoun changea de sa propre autorité les dispositions du document vénitien, et, pour ne pas repartir sans un résultat, l'ambassadeur fut obligé de signer cet acte ainsi modifié. Enfin, le 7 mars 1573, les plénipotentiaires Antonio Barbaro, procurateur et baile de Venise, et Aloisio Mocenigo, signèrent un traité de paix comprenant les sept articles suivans : 1° Venise devait acquitter dans l'espace de trois ans les frais de l'expédition de Chypre, évalués à trois cent mille ducats, somme égale à celle qu'elle avait payée à Souleïman après la guerre terminée par le traité de Corfou; 2° la place de Sopoto devait être restituée avec toute son artillerie; 3° le tribut de cinq cents ducats, imposé pour la possession

1 « Monsignor d'Aox, il quale ritornato pur dianzi da Constantinopoli, » havendo avuto novo ordine del suo Re di trasferirsi di nuovo a quella » Porta. » Paruta, l. III, p. 312. Flassan, t. II, p. 32.

de l'île de Zante, était porté à la somme de quinze cents ducats; 4° le sultan Sélim s'engageait à observer avec une stricte fidélité la capitulation signée par Souleïman et renouvelée par lui; 5° Venise était affranchie du tribut annuel de huit mille ducats qu'elle payait pour l'île de Chypre; 6° les limites des possessions vénitiennes et ottomanes en Albanie et en Dalmatie étaient rétablies sur l'ancien pied; 5° les négocians des deux puissances contractantes devaient être indemnisés pour les marchandises et les bâtimens confisqués à leur préjudice dans le cours de la guerre [XXI]. Barbaro se rendit lui-même en Dalmatie, pour régler la délimitation des frontières; Andrea Baduer lui succéda dans sa mission d'ambassadeur extraordinaire auprès de la Porte, et Antonio Tripoli fut accrédité comme baile résident à Constantinople. En réfléchissant aux conditions de ce traité, « il semblerait que les Turcs eussent gagné la bataille de Lepanto. »

Après la conclusion de la paix entre Venise et la Porte, Don Juan d'Autriche résolut la conquête de Tunis. Cette entreprise était d'autant plus facile, que la ville seule avait été prise par Ouloudj-Ali, à l'époque du siége de Nikosie, et que la citadelle appelée Halkolwad (la Goleta) était restée au pouvoir des Espagnols. Le 7 octobre 1572, jour anniversaire de la bataille de Lepanto, Don Juan mit à la voile à Favignana en Sicile, et se rendit avec quatre-vingt-dix galères sur la côte d'Afrique. A la nouvelle de son approche, les Turcs abandonnèrent la ville, qui tomba avec trente-trois canons au pouvoir des Espagnols.

Le fils dénaturé de Mouleï-Hasan, Hamid, qui avait arraché la vue à son père, et n'avait répondu que par l'ingratitude à la protection de l'empereur, accourut à Tunis dans l'espoir d'être rétabli sur son trône par les Espagnols; mais toutes ses instances restèrent infructueuses; il fut transporté à Naples sur deux galères avec ses femmes et ses enfans. Le marquis de Santa-Croce prit possession de la ville et du fort (Al-kassar), et conféra au frère d'Hamid le titre d'infant et de vice-roi de Tunis [1]. Don Juan fit élever entre la ville et le lac un nouveau fort avec six bastions [2], et en confia le commandement à Gabrio Zerbelloni, auquel il laissa une garnison de quatre mille Italiens sous les ordres de Pagano Doria, de quatre mille Espagnols conduits par Salazar, et de cent chevaux commandés par le capitaine Don Lopez Hurtado di Mendoza.

La conquête et les nouvelles fortifications de Tunis causèrent un vif ressentiment au Sultan, au grand-vizir et surtout au kapitan Kilidj-Ali, qui avait déjà

[1] *Relazione di Tunisi et Biserte con le osservazioni della qualità e costumi degli habitanti fatta l'anno dopo della impresa di esse per il serenissimo Signor Don Giovanni d'Austria*, 1573. *Manuscrits* de Rangon, à la Bibliothèque I. R., nº IX, f. 148-154. Le manuscrit italien donne les détails suivans : « Le jour de sa conquête, 1[er] octobre 1572, Don Juan enleva la plus belle des deux cents colonnes qui ornent la grande mosquée. Le fils du roi de Tunis parut devant lui le 22 septembre, et, le 26, les Maures de Biserta lui offrirent en présent un troupeau de moutons. Cent sept galères et trois vaisseaux, portant treize mille Italiens, neuf mille Espagnols et cinq mille Allemands, en tout, vingt-sept mille fantassins et trois mille hommes de cavalerie légère, furent employés à cette expédition. »

[2] Caraccioli donne leurs noms : Zerbelloni, Doria, S. Giacobo, S. Giovanni, Salazaro, Gabrio.

une fois enlevé cette place au pouvoir des Espagnols. Aussi, dix-huit mois après, le 23 moharrem 982 (15 mai 1574), une flotte forte de deux cent soixante-huit galères et galiotes, de quinze mahones et quinze galions, sous le commandement de Kilidj-Ali, sortit des Dardanelles et fit voile vers la côte d'Afrique. Sept mille janissaires, sept mille sipahis et un corps irrégulier de six mille soldats de Syrie, en tout quarante mille hommes, commandés par le conquérant de l'Yémen, Sinan-Pascha, opérèrent leur débarquement sur la plage de Tunis. La ville facilement prise fut livrée pendant trois jours au pillage; puis le serasker Sinan chargea les beglerbegs de Tunis et de Tripoli, Haïder et Moustafa-Pascha, d'ouvrir le siége de la Goleta (2 rebioul-akhir — 22 juillet). Ce fort fut emporté d'assaut après une vaillante défense de trente-trois jours : deux cents canons et trente-trois drapeaux tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Le commandant Don Pietro et le vice-roi de Tunis, Mohammed, furent faits prisonniers avec deux mille hommes; cinq mille avaient péri pendant le siége (6 djemazioul-ewwel—24 août). Les Turcs comptèrent parmi leurs morts deux kiayas des janissaires. Sinan fit sauter les fortifications de la Goleta, pour ôter tout espoir aux Espagnols de s'y établir de nouveau, et il commença aussitôt le siége du nouveau fort, que Hadji-Khalfa désigne sous le nom du bastion de Tunis. Pagano Doria et Giovanni Sinoghera, quoique blessés l'un et l'autre, se défendirent avec un courage héroïque. Trois assauts furieux donnés à la place sur

tous les points à la fois furent victorieusement repoussés (5, 8, 11 septembre); mais un quatrième triompha de la résistance de la garnison. Le commandant Gabrio fut conduit devant Sinan, et celui-ci, le prenant injurieusement par la barbe, lui demanda comment il avait été assez téméraire pour continuer la défense du fort après la prise de la Goleta. Il ne restait plus au pouvoir des Espagnols que la tour élevée dans l'une des îles du lac, où s'étaient retirés Pagano Doria et Sinoghera. Le kapitan-pascha et le serasker rendirent hommage à leur valeur, en leur adressant une sommation écrite et signée par eux, dans laquelle ils s'engagèrent à accorder à la garnison la vie sauve et une libre retraite. Plus confiant en la parole des indigènes qu'en celle des Turcs, Pagano se mit entre les mains de quatre Maures, auxquels il avait promis mille écus s'ils le sauvaient; mais ceux-ci lui tranchèrent la tête et la portèrent au serasker. Pour éviter un sort pareil, Sinoghera fit sa soumission, et dans l'espoir de prévenir la violation de la foi jurée par les Turcs, il offrit au serasker quinze mille ducats qu'il avait pris dans la caisse royale; mais Sinan déclara qu'il n'accordait une libre retraite qu'à ceux qui occupaient la tour avant la chute du fort, et que ceux qui s'y étaient réfugiés depuis n'avaient pas droit à cette faveur. Sur l'insistance de Sinoghera pour obtenir la liberté de toute la garnison, le serasker, lui montrant la tête de Pagano, le menaça du sort de son compagnon d'armes, et Sinoghera fut obligé de signer une capitulation, d'après laquelle il ne lui était permis de sauver

de l'esclavage que cinquante hommes sur toute la garnison. C'est ainsi qu'après la chute de ses trois forts, Tunis retomba au pouvoir des Turcs, et devint comme Alger et Tripoli un gouvernement ottoman. Ces trois villes ont été depuis les principaux repaires de cette piraterie, qui prit un si grand développement sous les renégats grec, hongrois et calabrois, Barberousse, Pialé et Kilidj-Ali, infesta pendant des siècles la Méditerranée, et porta chaque année le pillage et la dévastation sur les plus belles côtes d'Italie.

Après avoir retracé les hauts-faits de Don Juan d'Autriche, ce héros chevaleresque de la chrétienté, il nous reste à parler de l'aventurier moldave Jean Iwonia. Nous avons déjà signalé l'active surveillance que la Porte exerçait sur les relations que Bogdan, prince de Valachie, entretenait avec la Pologne. Iwonia, qui se donnait comme un fils naturel du voïévode Etienne, bien que, suivant une opinion alors fort accréditée, il fût originaire de la Mazovie dans la grande Pologne, profita de la méfiance de la Porte, pour solliciter auprès d'elle, à l'instigation de quelques boyards, son investiture comme prince de Valachie, ainsi qu'un secours de vingt mille hommes [1]. Instruit de cette démarche, le roi de Pologne s'employa en faveur de son protégé Bogdan par l'entremise de son ambassadeur Taranowsky, mais ce fut sans succès. Quelques magnats polonais prêtèrent à Bogdan un secours plus efficace, en lui envoyant plusieurs milliers d'hom-

[1] Gorecki dit mille, Lasicki deux mille.

mes sous les ordres de Mielecki. Cependant Iwonia avait reçu les troupes ottomanes qu'il avait demandées, et était entré en campagne. Stanislas Lanckoronsky et autres nobles polonais repoussèrent dans une escarmouche l'avant-garde des Turcs ; mais ils se retirèrent ensuite à Chocin, la seule place forte qui restât encore au pouvoir de Bogdan [1]. Bogdan députa le jeune Radetzki auprès de l'usurpateur, pour le déterminer à renoncer à ses prétentions; mais Iwonia envoya le parlementaire à Constantinople, où il fut enchaîné à une galère. L'ambassadeur polonais et son interprète Dziersky intercédèrent vainement en sa faveur auprès du grand-vizir, qui n'obéit dans cette circonstance qu'à la volonté expresse du Sultan, vivement irrité de l'invasion des Polonais en Moldavie. Sur ces entrefaites, le roi de Pologne Sigismond Auguste était mort, et avec lui s'était éteinte la race des Piastes (7 juillet 1572). Afin de détourner de la Pologne une irruption turque ou tatare, Iasloviecky se vit forcé de céder Chocin à Iwonia, qui jura en retour de vivre en paix avec la Pologne. Mais Iwonia fut à peine maître de Chocin, qu'il demanda en outre l'extradition de Bogdan et de son frère Pierre; le premier ne pouvait être livré, car Iwan-le-Sévère, l'ayant soupçonné de vouloir embrasser le protestanisme, l'avait fait jeter à l'eau dans un sac; le second fut remis entre les mains des Ottomans, et mourut, à ce qu'on présuma, empoisonné à Constantinople. Maître de la

1 *Joannis Lasicii historia de ingressu Polonorum in Valachiam cum Bogdano Voivoda a 1572, ad calcem Gorecii*, p. 138.

Moldavie, Iwonia désola le pays par sa tyrannie et ses cruautés : il fit enterrer vifs des évêques et des moines, pour les forcer par ces tortures à découvrir de prétendus trésors cachés. Il adressa aux États de Pologne une lettre écrite en langue turque, dans laquelle il leur conseillait au nom du Sultan d'éviter d'élire pour roi un prince de la maison d'Autriche ou de Russie ; mais en même temps son ambassadeur conjurait les magnats de n'acorder aucune confiance aux infidèles ; car Iwonia pressentait déjà l'orage que les intrigues du voïévode de la Valachie à la Porte amoncelaient sur sa tête. Quelque sincère que fût l'avertissement donné aux magnats, il dut leur paraître d'autant plus suspect, qu'Iwonia avait autrefois abjuré le christianisme pour embrasser l'islamisme, et qu'il n'était revenu que depuis peu à la foi chrétienne [1].

Les pressentimens d'Iwonia ne tardèrent pas à se réaliser. Le 21 février 1574, un tschaousch se présenta au diwan d'Yassy avec un ferman dans lequel Sélim demandait un tribut annuel de cent vingt mille ducats, au lieu des soixante mille qui avaient été payés jusqu'alors. Sur cette demande, Iwonia appela les boyards à une insurrection générale, et tous jurèrent de vivre ou de mourir avec lui. Trop faible toutefois pour lutter avec ses seules forces contre un ennemi aussi puissant, il demanda des secours à l'hetman des Cosaques Swierzewsky et au roi de Pologne nouvellement élu, Henri de Valois ; mais le sénat, pré-

[1] *Gorecii descriptio belli Joannis voivodæ Valachiæ, quod anno 1574 cum Selimo II Turcarum Imperatore gessit.* Francofurti, 1578.

voyant une nouvelle lutte avec la Russie, les lui refusa. Renforcé par l'hetman Swierzewsky, Iwonia battit les Turcs dans trois rencontres; puis il se porta à Kronstadt, et de là à Braila, à la recherche de Pierre, son compétiteur. Il demanda son extradition au commandant turc de Braila; et celui-ci lui ayant fait porter pour toute réponse dix boulets et deux flèches par quatre envoyés, Iwonia donna l'ordre de couper le nez, les oreilles et les lèvres à ces malheureux, et de les pendre par les pieds devant les murs de la place. Braila fut prise d'assaut et livrée au carnage pendant quatre jours : Tehin ou Bendr et Bielogrod ou Akkerman subirent le même sort. Cependant les Turcs avaient réuni au-delà du Danube des forces considérables avec un parc d'artillerie de cent vingt canons, et avaient acheté, au moyen de trente mille ducats, la défection du commandant moldave de Chocin. Le 9 juin 1574, l'armée moldave, forte de trente mille hommes d'infanterie, pour la plupart paysans indisciplinés et mal armés, de treize mille cavaliers, commandés par Tscharnjetzky, et de quatre-vingts canons, se trouva en présence de l'armée turque à Obloutsch en Bulgarie. Malgré la trahison de Tscharnjetzky, qui dès le commencement de l'action ordonna à ses cavaliers de baisser leurs drapeaux, d'incliner leurs têtes et d'élever leurs casques sur leurs lances, la bataille se prolongea avec une fortune diverse pendant trois journées. Les Turcs offrirent alors une capitulation que les Cosaques voulaient rejeter; mais les Moldaves, souffrans de la soif, en exigèrent

l'acceptation. Les parlementaires eurent sept entrevues, dans chacune desquelles les Turcs garantirent par serment la libre retraite pour les Cosaques, l'amnistie pour les Moldaves et une entière sûreté pour le voïévode ; en conséquence, Iwonia se rendit au kapidji-baschi. Cet officier s'entretint durant quatre heures avec son prisonnier ; puis s'emportant tout-à-coup sur une parole d'Iwonia, il lui porta deux coups de sabre, l'un à la face et l'autre dans le ventre. Au même instant, les janissaires s'élancèrent sur lui, lui tranchèrent la tête qu'ils fichèrent sur une pique, firent écarteler son corps par deux chameaux, rougirent leurs sabres de son sang et se partagèrent ses membres comme des trophées. Les Cosaques tentèrent de se frayer un passage les armes à la main à travers l'armée turque, mais tous périrent, à l'exception de seize seulement, parmi lesquels Swierzewsky. Sélim nomma voïévode de la Moldavie Pierre, fils du prince de Valachie, et le fit installer par le kapidji-baschi Djigalazadé, fils de Cicala, qui avait été fait prisonnier à la bataille de Djerbé. La tête d'Iwonia fut clouée à la porte de son palais à Yassy, pour servir d'exemple de la vengeance du Sultan contre ses vassaux révoltés [1].

Ces derniers événemens militaires et la conclusion de la paix avec Venise nous conduisent à l'exposé des relations diplomatiques que la Porte entretenait alors avec les autres puissances européennes, telles que la Pologne, la Russie, la France et l'Autriche. A son

[1] Stryikowsky la vit encore en l'année 1575. Engel, *Histoire de Moldavie*, p. 226.

arrivée dans la Dalmatie vénitienne, où il avait été envoyé pour la fixation des frontières, Aloisio Grimani apprit que les Turcs s'étaient approprié les territoires des villes de Zara, Sebenico et Spalatro, et qu'ils refusaient de les restituer. Sur sa demande, le baile Soranzo et Ferhad, pascha de Bosnie, s'étaient rendus, par ordre du Sultan, en qualité de commissaires, dans la même province. Ce ne fut qu'après de longues discussions au sujet des villages dépendans de Zara, Sebenico et Zemonic, que les Vénitiens parvinrent à obtenir la restitution de quarante villages du territoire de Zara, de trente autres de celui de Sebenico, ainsi que du contado de Possidaria. Le Polonais Taranowsky fut chargé vers cette époque de deux missions auprès de la Porte, ayant pour objet : la première, le renouvellement de la capitulation ; la seconde, la présentation des excuses du roi de Pologne pour la protection qu'il avait accordée au voïévode de la Moldavie, Bogdan[1]. Les deux ambassades con-

1 « Gionto un amdassador di Polonia, che gia due anni era stato alla » Porta, per far querela contra i Tartari. » *Rapport* de l'ambassadeur de Venise du 10 avril 1573. Taranowsky eut sa première audience le 13 mai 1570. *Rapport* de Rym. Le *Rapport* vénitien du 3 juillet 1573 dit : « Gionse » qui il Giaus ritornato da Polonia e portò la confirmazione della elezione » di Mr. d'Angiu figlio del Re Christianissimo in Re di quel regno, arrivò » in campo che già era fatta l'elezione. » Cependant la Porte s'attribua vis-à-vis de la France le mérite de cette élection, et l'ambassadeur français laissa passer cette prétention sans mot dire. Quatre mois auparavant, un tschaousch était revenu de Pologne; car, dans le *Rapport* du baile vénitien du 10 mars 1571, on lit ces mots : « E ritornato il Ciaus, che fu mandato » al mese di novembre al Re di Polonia, e dolesi della novita, che quel Re » fece contra i Tartari. »

sécutives de l'évêque d'Aix furent relatives à l'intervention de la France dans la négociation du traité de Venise et à l'installation de Henri de Valois comme roi de Pologne [1]. L'ambassadeur français n'avait apporté aucun présent de son souverain, et le grand-vizir, blessé de cet oubli, voulait d'abord lui refuser l'audience du Sultan; mais l'évêque ayant répondu que le roi de France ne s'était abstenu d'envoyer des présens que parce qu'ils étaient considérés comme un tribut par les Turcs, et nullement par un motif d'avarice, le grand-vizir n'insista pas davantage, et l'ambassadeur obtint non seulement son audience, mais encore un ferman, dans lequel le Sultan accordait aide et protection aux Français qui se rendraient en pélerinage à Jérusalem [2].

Jean-le-Terrible envoya un ambassadeur à la Porte pour élever des plaintes sur l'invasion des Tatars, qui s'étaient avancés jusque sous les murs de Moscou; mais celui-ci repartit de Constantinople fort mécontent de n'avoir pu obtenir du Sultan l'envoi d'une ambassade ottomane en retour de la sienne (15 septembre 1571) [xxi]. Un an auparavant, un autre ambassadeur

1. Flassan, t. II, p. 33. *Rapport* de Rym et d'Ungnad du mois de décembre 1573, dans les Archives I. R. L'extrait du *Rapport* de l'ambassadeur vénitien de l'année 1572 dit : « Gionta di Persaolt ambassadore di » S. M. Christiana. »

2. Le témoignage de Flassan, t. II, p. 33, est plus digne de foi que celui de Petis de La Croix, qui prétend à tort que M. de Noailles s'arracha des bras du kapidji-baschi, lorsque celui-ci voulut, suivant l'étiquette, le conduire devant le trône, et qu'il s'y rendit tout seul.

russe, porteur d'une lettre du grand-prince[1], s'était vu contraint à assister debout à l'audience du Sultan. De toutes les relations diplomatiques de la Porte, celles qu'elle avait avec l'Allemagne étaient les plus fréquentes et les plus intimes : en effet, les querelles continuelles sur les frontières, l'envoi des présens annuels et les négociations de paix sans cesse renaissantes, ne laissaient pas languir un instant les rapports entre les deux puissances. Dès l'époque de la mission de Rym, l'empereur avait envoyé au Sultan, par son secrétaire Haniwald, une lettre qui contenait des plaintes et des représentations sur divers sujets. Les Turcs avaient fait plusieurs incursions pour s'emparer du district situé entre la Theiss et la Samos, et le pascha d'Ofen ne cessait d'exciter les habitans du palatinat de Lips à se ranger sous la domination ottomane. Isa, sandjak de Neograd, avait tenté de soumettre par la force Corpona et Bakabanya, deux villes dont le Sultan lui avait assigné les revenus. D'un autre côté, Nassouf, voïévode de Szegedin, exigeait la cession en sa faveur des villages voisins du siége de son gouvernement, quoiqu'ils appartinssent à l'empereur. En outre, sur la frontière de la Croatie, les Turcs se disposaient à reconstruire les châteaux de Marczaly, Szent-Gyœrgy,

[1] Dans son *Rapport* daté de Constantinople, du 14 juillet 1570, l'agent vénitien Edouard Provisionali dit que le Tzar, dans sa lettre au Sultan, s'intitulait : *Imperatore di Russia, di Allemagna, e di tutta la Moscovia, Cane di Casan e d'Astracan.* Le porteur de cette lettre eut son audience le 3 juillet. Petschewi, f. 162, Djenabi, p. 431, qui font mention de l'invasion des Tatars jusqu'à Moscou; et, d'après eux, Cantemir, *Règne de Sélim II*, § x.

Zakany et Csurgo; déjà même ils avaient élevé un nouveau fort, celui de Segesd, d'où ils ravageaient toute la contrée; enfin, dans la Carniole, ils avaient mis au pillage plusieurs districts situés sur les rives de la Poigk.

L'année suivante (1571), Ali-Firouz, sandjak de Kanisa, détacha l'un de ses officiers, Malkodj, afin d'attirer par une fuite simulée le brave George Thury hors du château de Rajk. Celui-ci donna dans le piége; il sortit du fort avec cent cavaliers et deux cents fantassins; cerné de toutes parts, il soutint une lutte glorieuse contre les Ottomans, mais il finit par succomber sous la supériorité du nombre. Le pascha d'Ofen surprit, par suite d'une trahison, le château de Gede, près de Fülek, et le fit raser (10 juin).

Depuis son arrivée à Constantinople, l'ambassadeur Rym avait négligé de venir saluer l'empereur lorsqu'il passait les vendredis devant l'hôtel de l'ambassade pour se rendre à la mosquée; Albert de Wyss avait adopté cet usage depuis la conquête de Szigeth. En l'année 1572, l'internonce de Minkwiz se rendit pour la seconde fois en qualité d'internonce à Constantinople, porteur du présent honorifique de l'empereur[1]. Le 9 juin de la même année, mourut le renégat polonais Strozzeni, drogman de la Porte, qui avait été envoyé successivement en qualité d'ambassadeur à Francfort, à Vienne, Venise, Paris et Varsovie. Le jour suivant, Ali-Firouz offrit au diwan les trophées

[1] « Redit Minkuiz (2 juillet 1571) Consiliarius, qui cum a duobus annis » (1569) huc legatus primum venisset acceptissimus fuit. » *Rapport* de Rym.

de sa victoire, savoir : les têtes de Thury et de neuf autres chefs, quatorze prisonniers, trois drapeaux et deux tambours. Le grand-vizir, voulant honorer l'héroïsme de Thury, ordonna qu'on rendît les derniers devoirs à sa tête, tandis que celles des autres seraient exposées à la vue du peuple. Outre sa lettre de créance pour le grand-vizir, Minkwiz était porteur d'une autre lettre de l'empereur adressée au juif Jean Miquez, le puissant favori du Sultan. En apprenant cette circonstance, le grand-vizir ne put s'empêcher d'exprimer son étonnement de ce que l'empereur écrivait à un juif, qui, disait-il, n'était pas maître de Naxos, mais seulement fermier de la dîme des vins de cette île, et qui n'avait acquis quelque influence qu'en s'immisçant dans les affaires des Vénitiens, peuple de pêcheurs et de juifs.

Le Sultan ayant eu vent des négociations que Jean Zapolya avait ouvertes auprès de la cour d'Autriche au comencement de l'année 1570, ordonna au renégat hongrois Perwané de demander à Zapolya les motifs du long séjour de ses ambassadeurs à Prague. Sigismond répondit au tschaousch que son ambassade n'avait d'autre but que d'obtenir une plus stricte observation de l'armistice; cependant il conclut à la suite de ces négociations une alliance offensive et défensive avec l'empereur contre les Ottomans, sur la promesse que lui donna Maximilien de lui faire épouser une de ses nièces. Mais ce traité fut nul dans ses résultats; car Zapolya mourut dans la nuit du 13 au 14 mars de l'année suivante. Les Etats de Transylvanie élurent

pour lui succéder Bathory di Somlyo, qui s'empressa de faire parvenir le tribut au Sultan par Michel Gyulay et deux autres envoyés; satisfait de l'exactitude du nouveau prince, Sélim confirma son élection en lui faisant remettre par le tschaousch Ahmed, avec le diplôme d'investiture, le drapeau et la massue. Le commissaire ottoman revint à Constantinople, comblé des présens de Bathory et accompagné de son envoyé Sebesi. Ce dernier fut remplacé l'année suivante par Kendi, qui recommanda de nouveau le pays et le prince à la protection du Sultan. Dans le cours de cette année, l'empereur chargea Edouard Provisionali et Ungnad d'apporter à la Porte le présent d'usage, et il profita de cette circonstance pour exprimer des plaintes sur le pillage du marché de Simand. En 1572, Ungnad revint une seconde fois à Constantinople pour remplacer Rym et préparer, à l'occasion de la remise des présens, le renouvellement du traité de paix qui expirait dans deux années. Mais toute son habileté parut d'abord devoir échouer devant le ressentiment du grand-vizir, qui se plaignait vivement de l'incendie de Graniza, de la captivité des Turcs Ibrahim et Hemin, et de la construction d'un nouveau fort à Hegyfalú. Cependant, après sept semaines de négociations, Sokolli annonça aux ambassadeurs que le Sultan était prêt à signer le renouvellement de la capitulation arrêtée en 1568, à la seule exception des articles relatifs à Zapolya (3 octobre 1573). Les ambassadeurs demandèrent que le traité conclu pour huit années fût obligatoire pour les héritiers et successeurs

des deux parties; mais cette demande fut refusée, attendu, dit Sokolli, qu'il n'était pas d'usage chez les Ottomans que le père traitât au nom du fils; il ajouta qu'il était loisible à l'empereur de comprendre les archiducs dans le traité, si tel était son désir. Quant aux villages qui payaient impôt aux deux Etats, Sokolli leur fit déclarer par le tschaousch Mohammed qu'il n'entendait pas qu'il fût rien changé aux anciennes dispositions. L'année suivante, le grand-vizir retira la promesse qu'il avait faite à Ungnad de lui céder un jardin et lui défendit même de sortir à cheval, parce que le tribut n'avait pas été payé à l'époque voulue. Le présent cependant ne tarda pas à être apporté par Philippe de Bruxelles, qui arriva à Constantinople avec Ibrahim-Pascha; celui-ci avait été mis en liberté sur une lettre dans laquelle le Sultan demandait à l'empereur la délivrance d'Ibrahim, et se plaignait de l'invasion de Graniza et du rasement de Kallo. Le grand-vizir et les six autres vizirs Pertew, Pialé, Ahmed, Mohammed, Moustafa et Sinan, reçurent comme leur souverain les présens stipulés en leur faveur. Après quelques discussions, fut conclu un traité qui renouvelait la paix pour huit années; le grand-vizir y avait introduit quelques modifications, mais Ungnad obtint leur radiation; il se disposa à partir pour Vienne, accompagné du drogman de la Porte, Mohammed [xxii].

Pendant ces négociations entre la Porte et l'Autriche, le Valaque Bèkes intriguait à Constantinople et à Vienne pour obtenir en sa faveur l'investiture de

la principauté de Transylvanie. Le tschaousch Moustafa et le grec Scarlate, envoyés à Vienne par Sokolli à la recherche de Bogdan de Moldavie, se rencontrèrent dans cette ville avec Bèkes, au moment où celui-ci, négligé par l'empereur, avait résolu de tourner tous ses efforts du côté de la Porte. Le prêtre Adam Neisser et Marc Benkner, tous deux renégats transylvaniens, furent chargés par Bèkes de négocier auprès de la Porte sa nomination à la principauté de Transylvanie : dans ce but, ils promirent à Sokolli une somme de quarante mille ducats, et un anneau d'une valeur de dix mille ducats, et prirent l'engagement de payer au Sultan le double du tribut stipulé si Bèkes était nommé prince de Transylvanie. Mais Pierre Egrud, envoyé de Bathory, fit échouer ces négociations par une offre de présens considérables. Vers ce même temps, l'Arménien Christophe apporta à Constantinople une lettre du roi de Pologne, pleine des protestations les plus amicales. D'un autre côté, le Sultan écrivit, quelque temps avant sa mort (1574), au roi de France Charles IX. ainsi que Sinan, qui se préparait alors à sortir des Dardanelles. L'ambassadeur français accrédité à Constantinople était M. de Noailles, frère de l'évêque d'Aix.

Nous ferons remarquer, à l'occasion de ce rapide aperçu des relations diplomatiques, que déjà toutes les affaires extérieures étaient traitées par l'entremise des drogmans, et que ceux-ci pour la plupart étaient des renégats, comme les meilleurs généraux et les plus grands hommes d'état qui, sous les règnes de

Souleïman et de Sélim, élevèrent l'empire au plus haut point de sa prospérité. Sur dix grands-vizirs de cette époque, huit étaient renégats. Ibrahim et l'eunuque Souleïman étaient Grecs, Ayas Loutfi et Ahmed, Albanais; Ali, dit le gros, était originaire de l'Herzegovine, ainsi que Pertew-Pascha, Hersekoghli et Doukaghinoghli. Roustem et son frère Sinan, les vizirs Ferhad et Ahmed le *traître,* Daoud et le conquérant de l'Yémen, Sinan-Pascha, étaient tous d'origine croate ou albanaise. La Bosnie avait vu naître le grand-vizir Mohammed Sokolli, le vizir Moustafa-Pascha, Khosrew-Pascha, la famille des Yahyaoghlis, Yaïlak Moustafa-Pascha, Sal Mohammed-Pascha, le conquérant de Chypre Lala Moustafa-Pascha, le gouverneur d'Egypte Maktoul Mahmoud-Pascha, Baltaschi Ahmed-Pascha, Djenabi Ahmed-Pascha, Temerrüd Ali-Pascha et Sofi Ali-Pascha, gouverneur d'Egypte, mort devant Szigeth. Hasan-Pascha, gouverneur de l'Yémen, et l'eunuque Djâfer-Pascha étaient nés en Russie. Enfin, parmi les corsaires et amiraux ottomans, Salih-Pascha était d'origine grecque et né dans un village de la plaine de Troie, Pialé-Pascha était Hongrois ou Croate, Kilidj-Ali, Calabrais, et Barberousse, originaire de la Grèce. Si donc la puissance ottamane foula aux pieds tant de nations, ce résultat ne doit pas être attribué au caractère indolent et grossier des Ottomans, mais à l'esprit de ruse et de finesse qui distingue les peuples grecs et slaves, à la témérité et à la perfidie des Albanais et des Dalmates, à la persévérance et à l'opiniâ-

treté des Bosniens et des Croates, enfin à la valeur et aux talens des renégats des pays conquis.

Avant de terminer cette période, la plus mémorable de l'histoire ottomane, par le récit de la mort de Sélim, laquelle eut lieu quinze jours après la signature du traité avec l'Autriche, nous croyons devoir mentionner ici quelques événemens que les historiens ottomans ont considérés comme des présages de cette mort, et qui ne laissèrent pas de faire une profonde impression sur l'esprit superstitieux du Sultan. L'apparition d'une comète, un tremblement de terre qui renversa quatre cents maisons à Constantinople, une inondation à la Mecque qui fit trembler les habitans pour la sainte maison de la Kaaba, causèrent moins d'effroi à Sélim que le feu qui éclata dans les cuisines du seraï; car un incendie dans le palais d'Andrinople avait également précédé la mort de son aïeul Sélim I[er]. Cet accident et la mort du grand-moufti Ebousououd le plongèrent dans une profonde tristesse (septembre 1574). Il avait moins regretté, deux ans auparavant, la perte du second de ses fils qu'il ne déplora alors le trépas du grand-scheïkh de l'Islamisme, le plus puissant soutien de la législation ottomane pendant trente années; il l'avait comblé d'honneurs dès les premiers jours de son règne, et lui avait sacrifié son confident intime Djelalbeg, exilé un an auparavant à Monastir pour avoir proféré contre le moufti quelques paroles inconsidérées. Un prince adonné au vin comme Sélim devait voir dans l'incendie des cuisines un présage d'autant plus funeste que le feu avait détruit les offices

et les caves. Afin de réparer les pertes de ses provisions, il envoya en Egypte son sommellier Mesihaga. Quelque temps après, la nouvelle salle de bain (koussour hamam) étant terminée, Sélim la visita avant que les murs eussent perdu leur humidité, et, par précaution hygiénique, il vida d'un seul trait une bouteille de vin de Chypre; mais les fumées de ce vin rendant sa marche chancelante, il glissa et tomba sur les dalles de marbre mouillées par les vapeurs du bain. On le porta dans son lit, où il fut saisi par une fièvre ardente qui l'emporta onze jours après (27 schâban 982 — 12 décembre 1574) [XXIII]. Telle fut la fin de ce prince intempérant, l'un des sultans qui ont le plus souillé le trône d'Osman par de honteuses débauches [XXIV].

Sélim laissa six fils, les princes Mourad, Mohammed, Souleïman, Moustafa, Djihanghir et Abdoullah. Il avait eu un septième fils, Osman, dont la mort avait précédé la sienne de deux années. Ses trois filles furent mariées à des vizirs : Esma-Sultane était devenue la femme du grand-vizir Sokolli; Gewher Sultane avait épousé, du vivant de Souleïman, le kapitan Pialé-Pascha, à l'époque même où la nièce de Sélim, Schah Sultane, avait été donnée à Hasan, aga des janissaires; enfin, Fatima Sultane fut dans la suite mariée, par son frère le sultan Mourad III, à Siawousch Pascha avec une dot de deux cent mille ducats.

Outre la Selimiyé dont nous avons déjà parlé, Sélim fonda une mosquée à Andrinople dans le quartier de Kanbounar ; il releva les murs de cette ville,

et fit construire un château qui dominait le port de Navarin. A la Mecque, il restaura les aqueducs qui menaçaient ruine, et ordonna que le vestibule et le harem de la Kaaba fussent ornés de trois cent soixante coupoles. Enfin, peu de temps avant sa mort, il avait fait commencer la construction de deux nouvelles académies dont il voulait doter Aya-Sofia, de deux minarets, et de deux piliers destinés à consolider cette mosquée ébranlée par le dernier tremblement de terre; mais malheureusement ces piliers furent placés de manière à défigurer le monument. Sélim dut abandonner à son successeur l'achèvement de ces travaux, de même qu'en mourant Souleïman lui avait laissé le soin de terminer le grand pont de Tschekmedjé, pour la construction duquel il avait remis quatre cent mille ducats au defterdar Hasan-Tschelebi et au contrôleur de la Roumilie Khosrew-beg. Si l'achèvement du pont de Tschekmedjé, le Kanounnamé d'Ebousououd et du nischandji Mohammed sur la réorganisation du système féodal, les conquêtes d'Arabie, de l'île de Chypre, et d'autres expéditions glorieuses sur terre et sur mer, peuvent être considérés comme le couronnement des grandes œuvres du règne de Souleïman, on ne doit pas en conclure que les qualités élevées de ce souverain se fussent transmises à son fils, prince indigne d'un tel père; mais on doit en attribuer tout le mérite au grand-vizir Sokolli, que Souleïman avait élevé dans les derniers temps de son règne au premier poste de l'empire, et avait légué à son successeur. Ainsi tout

l'éclat dont nous voyons briller le règne de Sélim n'est que le reflet de celui de son prédécesseur, et les peuples ne continuèrent d'être maintenus dans l'obéissance que par la terreur que répandait encore le nom de Souleïman, le plus grand et le plus puissant des successeurs d'Osman.

FIN DU TOME SIXIÈME.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS
DU SIXIÈME VOLUME.

LIVRE XXXI.

I. — Page 10.

Ainsi que nous l'avons fait pour les campagnes de Belgrade, Rhodes, Mohacz, Vienne, Güns, la première contre la Perse, et celles de Corfou et de la Moldavie, nous eussions extrait du *Journal* de Souleïman ce qui a rapport à la seconde campagne contre la Perse, si cette partie existait dans le seul exemplaire de ce précieux ouvrage qui soit jusqu'ici connu en Europe. Heureusement il est possible de combler en quelque sorte cette lacune en consultant l'*Histoire de la Turquie*, par Lewenklau, t. III; l'auteur y donne le *Journal* exact des marches et des stations de l'armée pendant la campagne de l'année 1547.

Mois d'avril (sâfer).

La campagne de Perse fut résolue le 22 sâfer 955 (3 avril 1548); le même jour, le sandjakbeg de Bosnie, Oulama, fut nommé gouverneur d'Erzeroum. Le 25 avril, Elkass Mirza, frère du schah, se mit en marche avec deux escadrons de ghourebas. 26, départ de l'aga des janissaires. 28, Souleïman dresse son camp à Scutari; l'ambassadeur français reçoit l'ordre

de suivre le Sultan; le fils d'Yahya-Pascha, Mohammedbeg, ancien gouverneur d'Ofen, part en qualité de sandjak pour Semendra. La seconde station de Souleïman eut lieu à Maldepé. 3, Tekfour tschaïri, comme dans la première campagne de Perse (dans Lewenklau, Kischon tzupri). 4, Dil. 5, Tschinarli (dans Lewenklau, Ginarli), le château et la rivière d'Hereké (dans Lewenklau, Heregie). 6, Sitaré Kœprisi, près de Nicomédie. 7, Kasiklü. 8, Dikillütasch. 9, Panboukkœi. 10, Yenischehr. 11, Akbiik. 12, Kourtaran. 13, Bozouyouk ou Bozœni. 14, Ermeni derbend. 15, Sultanœni. 16, Eskischehr. 17, Akœren. 18, Seïd-e-Ghazi. Les deux villages suivans cités par Lewenklau ne se trouvent ni sur les cartes ni dans d'autres sources connues; ce sont : 18, Lulapa Giair (tschaïr, prairie), et 19, Baiatto. 20, Boulawadin. 21, la fontaine Selam Aleïk, citée dans Lewenklau comme formant la frontière entre la Karamanie et le Kermian. 22, Tatarkœi. 23, Akschehr. 24, Arkitschaïri. 25, Ilghoun. 26, Karazengi, probablement la petite rivière de Sengissou, qui coule le long d'une route (Menasik, p. 33). 27, le Kilepegi de Lew. est probablement Kelmikh. 28, Koniah. 29, Kirkbinar. 30, Karabinar. 31, Akdjeschehr. 32, Adabeg; on passa à côté du lac Douden. 33, Adalü, vis-à-vis d'Akdepé, non loin d'Erekli. 34, prairie Nakarezen tschaïri. 35, Nikdé. 36, Bugiet (?) (de Lewenklau). 37, Dewelü Karahissar. 38, les bords de la rivière Indjé Karassou. 39, Kaïssariyé. 40, les rives du lac d'Indjirgœli. 41, plaine de Palas (?). 42, Djouboukowa. 43, Kedükowa, sur les bords du Sarimsaklü sou. 44, Khan Ouskoktschi. 45, Latifekhan. 46 Siwas, près du pont du Kizil Irmak (Halys). 47, Rahat il; le mot *rahat* signifie jour de repos; il est donc probable que l'armée se reposa ce jour-là, d'autant plus que, suivant le *Journal* de Souleïman, l'armée, dans la campagne de Perse, en 1534, s'arrêta. 48, Kotsch hissar, comme étant la station la plus voisine. 49, Yapakkœi tschaïri. 50, Papas yaïlasi, dans le voisinage du rocher Ozkidji kaïasi. 51, Kouyoulou hissar. 52, Akschehr. 53, Souschehri. 54,

Akdepé yaïlasi. 55, Yazidjünün yaïlasi. 56, le village de Girmane (?). 57, Erzendjan. 58, Djoubouk owa. 59, sur une montagne (yaïla) dont le nom n'est pas cité. 60, Karkinkhan (?). 61, Kalaai Khobnar. 62, Peïk yaïlasi. 63, le village de Sensif. 64, dans les champs d'Erzeroum, non loin des bains chauds (Ilidjé, Elegia), devant les portes d'Erzeroum. 66, plaine de Pasinowa. 67, devant le château de Hasan (dans Lewenklau El-ezkel) (?). 68, Tschoban kœprisi. 69, à l'entrée du défilé Alagœz Derbend. 70, Iman kayasi. 71, au débouché d'un défilé, dans Lewenklau Derbend agir, pour agiz (débouché). 72, frontière de Perse; on campe dans la vallée d'Ileschgherd. 73, Siretowasi. 74, Baschsif. 75, château de Karadjé. 76, village de Tschakerbeg. 77, village d'Agehi. 78, sous les murs d'Ardjisch. 79, village de Bendmahi, dans la vallée de Karadéré. 80, Hami Alem (?). 81, à l'entrée du défilé Karaderbend deresi. 82, près du village de Sœgmenada. 83, au-delà de Sœgmenada, dans une forêt. 84, non loin de Khœi. 85, Güldepé. 86, près du Pont-Rouge (dans Lewenklau, Girdemizé) (?). 87; au pied d'une montagne (Tagh dibi). 88, Yanyedighi. 89, Sofian. 90, Seham kazan, c'est-à-dire le mausolée de Ghazankhan, devant Tebriz. 91, Tebriz.

Départ de Tebriz.

92, Saruan Cullo (?). 93, Schebester, célèbre par la naissance de plusieurs poëtes et savans, entre autres de Mahmoud Schebesteri, auteur du *Gülscheni raz* (*parterre de roses des mystères*). 94, le bourg de Tesoudj : on passe par les villages d'Almalü, Scherwan et Topaki. 95, Saztschinar. 96, bourg de Selmas. 97, Khanezor. 98, Alabagh. 99, au pied d'une montagne (Tagh dibbi). 100, en-deçà du château Mahmoudiyé. 101, au-delà de ce château. 102, plaine de Kirkbinar. 103, dans la plaine du fort d'Aounik (Κάστρον τοῦ Ἄβνικου), Petis de La Croix confond cette station avec celle de la ville de Wan. 104, Wan. 105, Maldud giagi (?). 106, Bendmahi.

107, Ardjisch. 108, Tschoban tekiyé. 109, près d'Aadiljouwaz, sur le lac de Wan. 110, près du lac. 111, Kazan yüki, près de Boulanik gœl ou lac trouble. 112, Melazkerd. 113, Kalaaï zernidj; on établit le camp sur les bords de la rivière de Gœksou. 114, Karakœpri (près du Pont-Noir). 115, Kariyeï ak ghelin. 116, Outsch Boudak, les trois bras, ainsi appelé parce que trois rivières se réunissent en cet endroit: le Mourad (Omiras) venant de la plaine de Melazkerd, le Gœksou, qui descend de celle de Sernidj, et le Wartou (?), venant de celle de Terdjan. 117, Sekawikœi (?), sur les rives du Mourad. 118, Mousch. 119, Kalaï Serghit, près de Mousch (suivant Lewenklau). 120, Aourmag (?). 121, Karieï kouschlü; on passa à côté de Bidlis. 122, l'armée passa à côté de la ville de Kefender et campa dans le village Kenek (?). 123, passage des ponts de Konakdar. 124, l'armée traversa la rivière de Bidlis, et campa près de Doukhan Kœprisi. 125, le couvent Dewedjiler kiran. 126, près de la ville d'Erzen. 127, sur les bords de la rivière Bezeri (?), probablement Beschra ou Altounsou. 128, sur les bords de la rivière Panboukdji. 129, le karavanserai d'Abarhan (?), Kara Amid ou Diarbekr.

De Diarbekr, Souleïman marcha sur Kharpout et revint en faisant les stations suivantes : 1, Dewé getschid. 2, Arghani, au-dessous du village de Maaden (les mines). 3, Kouschlüdjé. 4, près d'un lac. 5, sur la rivière de Sarü kamisch. 6, Kirieï Seïdler (village des Seïds ou descendans de Mohammed); l'armée passe le Mourad. 7, Pesneg (?). 8, Kharpout. 9, Paski (?), sur les bords d'un lac. 10, Kouschlüdjé. 11, Arghin. 12, Dewegedjid. 13, Diarbekr.

Marche de Diarbekr à Haleb.

1, Les bords de la rivière de Kagred (?). 2, Kizil depé. 3, Almalü kœi. 4, Karieï kodja. 5, Abid binar ou Aabidoun. 6, Khaziné binar. 7, Roha ou Orfa (Edessa). 8, village de

Scheïkh Moslim. 9, Beschdepé. 10, au-delà de la ville de Biredjik. 11, Karieï Nizib. 12, rivière de Segiur (Akssou?). 13, Bab (Dabik?). 14, Haleb.

II. — Page 18.

Istuanfi, l. XVI, appelle l'envoyé de Souleïman Mohammed-Tschaousch; Forgacs le nomme Mahmoud; d'après le projet de réponse de Ferdinand à Souleïman, qui se trouve dans les Archives d'Autriche, Mahmoud serait le véritable nom de cet envoyé : « Nuntium Magnitudinis Vestræ egregium » verum Mahmuth libenter visimus et audivimus tum propter » Majestatem Vestram, a qua missus erat, tum quod ipsi cum » eo lingua nostra loqui potuimus. » 19 mart. 1550.

III. — Page 21.

Hadji Khalfa, *Tables chronologiques;* Osman Efendi, *Biographies des Vizirs*. Dans ce dernier ouvrage, on lit que Sokolli s'était marié en l'année 969 (1561) avec la petite-fille du Sultan, la princesse Esmakhan (née en 951—1544), tandis que les historiens hongrois placent ce mariage à l'époque dont nous parlons. Voyez Fessler, t. VII, p. 718.

IV. — Page 25.

Istuanfi confond les deux époques fixées pour la fin des campagnes des Turcs, savoir, dans l'équinoxe d'automne le jour de *Kasim* (qu'il appelle *Cassonginum*) pour l'armée de terre, et le jour de saint Démétrius (10 nov.) pour la flotte. Les actes vénitiens déposés aux archives de la maison I. R. d'Autriche contiennent un ferman au doge, daté du mois de ramazan 937 (mars 1551), qui enjoint aux Vénitiens de ne point inquiéter la navigation des caïques que le Sultan avait fait construire à Obrowatz.

V. — Page 26.

Istuanfi l'appelle Mikhaloghli; mais Mikhalogli-Khizrbeg

était alors commandant de Szegedin; Istuanfi désigne plus tard ce commandant sous le nom de Heder.

VI. — Page 30.

Istuanfi, Forgacs. Ascanio Centorio. Petschewi, f. 92, se trompe en disant qu'Oulama périt lui-même dans cette affaire. Les autres historiens ottomans passent cette défaite sous silence.

VII. — Page 30.

Forgacs. Ascanio Centorio, qui mérite plus de foi, dit à ce sujet : « Stava appoggiato sovra una tavola ove haveva un' » orologio, un breviario alla Romana. »

VIII. — Page 30.

Istuanfi dit : « Pugione ejus jugulum, » et Ascanio : « Gli » dette una ferita sopra del petto e nella gola, » et non pas dans la nuque, comme l'assure Fessler, t. VIII, p. 139.

IX. — Page 32.

On trouve une relation détaillée de la trahison de Martinuzzi, et l'exposé des motifs qui ont déterminé Castaldo à le faire périr dans : *Instructio earum rerum, quas R. Gregorius episcopus Zagrabiensis nec non nobilis Don Didacus Lasso de Castiglio nostri consiliarii oratores et commissarii devoti fideles nobis dilecti apud beatissimum in Christo patrem et Dominum D. Julium III divina Providentia Sacrosanctæ Romanæ ac universalis Ecclesiæ summum Pontificem Dominum nostrum rvdm. nomine nostro reverenter proponere, agere, tractare et expedire debent.* Pragæ, 2 januarii 1552. Le but de cette mission n'était autre que de faire révoquer l'anathème lancé par le pape contre les meurtriers du cardinal. On remarque ce passage dans les instructions des envoyés : « Si tamen intelligeret (Castaldo) rem aliter transigi » non posse, quam quod aut manum sibi inferri pateretur,

» aut ipsi fratri Georgio tam nefaria molienti manum inferret, » tunc potius ipse eum præveniret; atque hoc quidem nos- » trum mandatum dictus bellicus Locumtenens secutus, » et après avoir développé le projet du cardinal de livrer la Transylvanie aux Turcs, la lettre continue en ces termes : « Si- » mulque supradictum mandatum in memoriam revocans tan- » dem dictum fratrem Georgium prout gravissima ejus de- » merita requirebant interfici curaverit et prædictos duos tur- » cicos Chiaussios, qui recenter ad eundem fratrem Georgium » venerunt in custodiam receperit, adeoque coram Deo et Sanc- » titate Sua et universo mundo non solum nullas pœnas cen- » suræ incurrerimus, sed potius laudem et præmium comme- » ruerimus, utpote qui vim nostris militibus per interfectum » monachum inferendam sine aliorum cæde et sanguine vi re- » pulerimus. » Les lettres apportées par les deux tschaouschs se trouvent dans les archives d'Autriche parmi les actes hongrois; elles prouvent jusqu'à l'évidence que si le général turc comptait sur les bons services et le dévouement de Martinuzzi, il craignait cependant que les tschaouschs ne fussent livrés à Ferdinand. Il est fort curieux d'entendre un pascha turc parler de Cicéron et rappeler à un cardinal les préceptes de l'Écriture. « Imperator noster semper Augustus de censu benigne accepto » nobis mandavit, ut a regno Transylvaniæ felicissimum erige- » remus exercitum et arma totaliter deponeremus, quapropter » expugnationem castri Themisvar dereliquimus et castrum » Chianad cæteraque castra deseruimus felicissimoque exercitui » licentiam dedimus ac (nos) ad castrum Peciai contulimus, » dominatio quoque vestra cum gladiis, fustibus et lanternis ad » debellationem civitatis Lippa venit committatus caterva Pha- » risæorum atque latronum et aliquantulo Turearum cuniculo » fugam arripiendo interfecto ad præfatæ civitatis castri expu- » gnationem, ubi Holamabeg cum aliquibus Cæsareis militibus » inclusus est debellare studet, quo intellecto ad Illustrissimum » Halipassa Budun Beglerbegi cum toto felicissimo exercitu » sibi comisso venit. Nos autem cum nil innovare a Cæsare per-

» missum sit, licentiam dedimus cum tale committere ultra » totius orbis terrarum leges sit; nam, ut Cicero inquit, fides » hostibus servanda est, et quæ in præteritis litteris nobis D. V. » nuntiavit, cognovimus ea fide carere. Verumtamen finis om- » nium rerum et potentia magni Imperatoris semper Augusti » ac ejus ferocitas consideranda est, hisque perspectis operari » sagacissimum est; quamobrem D. V. nobis Mahamet Ciau- » sium et Dervis famulum nostrum cum responso universali » mittere dignetur. Nam eorum retentia quid ut prodest, quod » D. V. utile sit et ne quidem tædium his meis præstem finem » do. Dat. in castro Peciai die vere primo mensis Decembris » 1551. »

Deuxième lettre.

« Principum laus et gloria in manibus eorum ministrorum » consistit, e conversoque zizania discordia et seditio in eorum » malignitate constat; Hoc ideo ne aliquid innovetur scanda- » lum cum tua erga Cæsarem fidelitas animique sinceritas e » commissis manifesta fuerit talique modo Holama dimittendo » et regium exercitum placando, cujus causa fidesque versus » Dm. Vm. inter tales et tantos principes est prævaricari » debeatur, Imperatorque noster semper Augustus bellum fa- » cere teneat, quod si firmiter ac pacifice permanebit non offi- » ceret, nam D. V. nobis missis litteris nuntiavit, quod cas- » trum Pecia et Beckerek et civitatem Lippa, neque alia cas- » tra usque ad rivum Chiris non esse in possessione sua, neque » suæ convenire jurisdictioni; nos autem omnia, quæ a D. V. » exposita fuerunt, Invictissimo Imperatori certificabimus. » Hæc ideo causa prestata et retardatio census, qui si ante mis- » sus fuisset, non talia succederent, nec hujus discordiæ bel- » lique causa fuisset; nunc vero D. V. Holama Pasciæ ordi- » navit, ut ex parte D. V. a nobis castra Pecia et Becscherech » peteret, nobisque clarum et manifestum est, nullam ex eis » suam Csm. M^{em}. utilitatem et commodum habere, nam non

» nostrum est castra accipere ac tribuere, id præter Cæsari » (neminem) decet, nos autem prædicta castra mandato Cæsareo accepimus Deo dante conservabimus, sed, si voluntas » D. V. fuerit hæc, habere castra, nuntio litterisque a Celso » Summoque Imperatore petat, tuncque cognita fidelitate et » voluntate non denegabit, benigne et gratiose concedet, nos » igitur prout posse erit nostra ad principes pacificandos » laborabimus, D. quoque Vestra castro Pecia, Becscherech » et Charagh derelicto Domino, qui Malchoych (Malkodj) » Begi nuncupatur ex consanguineis Morat Begi bene se habere dignetur. Cum itaque commissio Cæsarea illic permansit, nos autem hucusque nihil combussimus atque devastavimus, quod si voluissemus hicce cum inedictato (?) » Romaniæ exercitu regnum istud Transylvaniæ devastassemus; ideo finem omnium rerum considerare debet secundum suam prudentiam atque doctrinam religionemque, cui minime decet meos non mittere homines, itaque talis est nostra » spes, ut his visis mittere dignetur. Nos in castro Belgrado » invernari præceptum fuit; felicissimos exercitus instruere et » exstruere; facundissimis litteris nos participes reddere dignerit, ipsosque fideles mittere bene potest, ut in dies nostra bene » convalescat amicitia, et amor, qui omnibus totius orbis terrarum hominibus palam sit, et semper amoris vinculis pulillamina, amicitiæque accrescere nitemur. D. quoque Vestra » Revma. Illma. felix et prospere valeat. Dat in Bellogrado » Die VIII. mensis Decembris 1551. » Voici le titre : *Illmo. Revmo. Do. Fratri Georgio Archiepiscopo Varadensi nec non Regni Transylvaniæ Thesaurario Cæsareoque Locumtenenti Generali Dignissimo.* Outre les deux lettres précitées et les instructions données aux ambassadeurs dans le but d'obtenir la révocation de l'anathème (les documens les plus importans qui existent sur l'assassinat de Martinuzzi), les Archives d'Autriche renferment parmi les manuscrits historiques, sous le nº 908, un manuscrit portant le titre de *Morte di Frate Giorgio con alcune altre cose di Transylvania et Ungaria successe negli*

anni 1551 à 1552. On y lit, f. 43 : « Avvisi da Costantinopoli » come il detto frate anchor che seco fingesse di dar ciancie al » Turco per tenerlo pacifico nondimeno in effetto nascosta- » mente pratticava di riaccordarsi seco, offerendogli maggior » tributo del solito de promettendo i mandare in pertizione i » Spagnoli e Todeschi, con che lo confirmasse suo Vaivoda e » lo lasciasse governar pacificamente di che sua Maestà, per » cambio habea avvertito il Castaldo, commettendogli espres- » samente, che quando si accorgesse, che il Frate fosse per » venir a tal effetto lo prevenisse. » L'auteur met entièrement la responsabilité de ce crime sur le compte des deux secrétaires italiens Francesco degli Strepati di Milano et Alessandrino Marco Antonio Ferrari, qui, suivant lui, l'auraient commis avec Sforza et Pallavicini. On prétend que Martinuzzi, au moment où il reçut le coup de poignard, s'écria : *O Domine, quare hoc mihi?* Les tschaouschs furent arrêtés dans le château d'Alvinz, et les lettres du moine trouvées sur eux envoyées à Vienne.

X. — Page 32.

Istuanfi, l. XVII, p. 319. appelle Khizr, *Heder. Forgacsii Commentarii*, p. 42. Ascano Centorio, f. 156, change le nom de Tob Michel en *Ottomiale*, et celui d'Obernstorf en *Ourestolfo*. Voy. aussi Wolfg. Bethlen, Fessler, Engel, Djelalzadé, Solakzadé; Ali, XLVIIe récit, Abdoulaziz et Petschewi. Le dernier donne les détails comme les tenant de la bouche de Hamza-Aga, tschaouschbaschi du gouverneur d'Ofen.

XI. — Page 43.

Parmi les vases d'or qui furent trouvés en l'année 1790 dans le palatinat de Sarosch, et qui sont conservés dans le musée impérial des antiquités, se trouve une coupe avec cette inscription : ΒΟΥΤΑΟΥΛ ΖΩΑΠΑΝ. ΤΑΓΡΩΓΗ. ΗΤΖΙΓΗ. ΤΑΙΣΗ. Le Tagroges et les Jazygeses se trouvent déjà cités dans Dio Cassius, l. XXI, de Xiphilinus, où ils portent les noms de Ἰάζυγες et Δάκριγοι.

XII. — Page 44.

Si cette lettre de sommation est exactement reproduite dans son contenu (Sambuccus, *de Agriæ obsidione*), le préambule *Ego Natulai Bassa* ne l'est pas; c'est probablement une faute du traducteur, qui aurait dû lire *Bi inayetoullah*, c'est-à-dire, nous, par la grâce de Dieu, Pascha, etc.

XIII. — Page 49.

Ces noms sont écrits assez correctement dans Sambuccus (*Syndromus*, p. 89), et Istuanfi, l. XVIII. Catona, XXII, p. 359, les appelle Ambates (Ahmed), Ulamanes Dervisius, Veligianes, Arslanes, Hazan; le Persan Canber et Deriel sont difficiles à reconnaître.

XIV. — Page 51.

Istuanfi, l. XVIII, Sambuccus, l. c.; Forgacs, *Commentarii*, p. 70-90; Ascanio Centorio, *Commentarii della guerra di Transylvania*, p. 221-225, et principalement Sébastien Tinodi, qui a décrit dans une chronique rimée toutes les batailles et siéges depuis la mort de Zapolya jusqu'à celle de Martinuzzi; dans Catona, XXII, p. 231-239. Les historiens ottomans, à l'exception de Petschewi, f. 97, ne parlent que très-succinctement du siége d'Erlau.

XV. — Page 53.

Schemsi-Pascha, qui prétend descendre de Khaled, fils de Welid, un des généraux du Prophète, fut successivement beglerbeg de Syrie, d'Anatolie et de Roumilie. Très-dévoué au prince Sélim, il passa plus tard au service personnel du Sultan, qui l'honora de toute sa confiance et l'affectionna à cause de son talent poétique. Voy. les *Biographies des poëtes*, par Abdi, Latifi, Aschik-Hasanzadé et Kinalizadé.

XVI. — Page 55.

Petschewi. Solakzadé dit : « Parce que l'empereur a jugé né-
» cessaire de faire mourir le prince, la demande de la paix ne
» fut point accueillie. »

XVII. — Page 56.

Les archives du prince Czartorisky à Pulawy contiennent sur ces sept ambassades ou missions les documens suivans : 1° Une lettre datée de Constantinople du mois de juin 1551, dans laquelle Souleïman promet de défendre les droits d'Étienne à la couronne de Hongrie; 2° une autre du 15 septembre 1551, dans laquelle Souleïman demande la punition de Démétrius Wisznowiecky; 3° une lettre datée d'Andrinople de l'année 959-1552, remplie d'assurances d'amitié; 4° une réponse à la lettre de Sigismond Auguste, relative aux affaires de sa sœur Élisabeth et aux ravages exercés par les Turcs en Pologne; 5° une lettre datée de Constantinople du 3 août 1553, apportée par l'envoyé Stanislas Tenizynski; 6° une autre du mois de schâban 960 (1553) sur les affaires de Transylvanie; 7° une lettre datée de Kutahia de la même année apportée par Yazlowiecki, et contenant des protestations d'amitié; 8° au mois d'août 1554, mission de Nicolas Brzozowski; 9° moharrem 962 (novembre 1554), mission de Pierre Pilecki; 10° une lettre datée de Haleb (avril 1555), relative aux droits de pâturage entre le Dniester et le Dnieper; 11° une lettre datée de Constantinople du mois de silkidé 964 (septembre 1556) relative au pillage de Bialogrod; dans cette même lettre, Souleïman exige de nouveau la punition de Démétrius Wisznowiecky; 12° une lettre datée d'Andrinople du mois de mai 1557, contenant de nouvelles plaintes contre Démétrius et des menaces de faire marcher le khan de Crimée. Outre ces documens, dont je dois la communication au prince Adam Czartorisky, le comte Stanislas Rzewuski m'a communiqué sur des ambassades polonaises antérieures les notions suivantes : 1° Sous Casimir le Jagellon, Jean Rzeszowski,

plus tard évêque de Cracovie, et Suchodolski se rendirent en l'année 1444 à Constantinople afin de s'informer du sort du roi Ladislas; 2o en 1478, un ambassadeur turc vint à Brzesc en Lithuanie, et le roi promit d'envoyer en échange une ambassade en Turquie; 3° en 1489, Nicolas Firley conclut le premier traité avec la Pologne; 4° en 1492, Albert le Jagellon reçut en audience un ambassadeur turc, chargé de renouveler la trève existante; elle fut, en effet, signée dès l'année suivante pour trois ans; 5o le 25 janvier 1500, un ambassadeur turc vint dans le même but et fut congédié le 9 janvier 1501 de la diète de Petrikau. Pendant son séjour en Pologne, arriva Schah-Ahmed comme ambassadeur du khan des Tatars; le dernier revint en 1502 sous le règne d'Alexandre Jagellon.

XVIII. — Page 56.

Voy. le *Rapport* du baile Navagiero de l'année 1552, à la bibl. I. R. d'Autriche, Cod. DXXVII. Dans ce rapport, Navagiero, s'exprime ainsi sur la personne du Sultan : « Sul- » tano Solimano Imperatore d'anni 62 (il n'avait alors que » cinquante-huit ans) longo della persona, eccede la statura » mediocre, magro, di color fosco, ha in faccia una mira- » bile grandezza unita con dolcezza, sobrio nel mangiar, raro » e poca carne e di capreto solo che habbia la pelle rossa, » non beve vino, ma acque molto delicate. » Cependant on lui reprocha de s'être livré souvent à la boisson avec son favori Ibrahim; il souffrait d'une paralysie et paraissait menacé d'hydropisie. « Servatore della sua legge fa professione di » non mancar mai alla sua fede. » Navagiero raconte une anecdote d'après laquelle Roxelane aurait captivé les faveurs de Souleïman en raison des mauvais traitemens qu'elle essuyait de la part de sa rivale, une Circassienne, mère de Moustafa. La Circassienne, dans sa colère, appelait Roxelane *de la chair vendue* (*carne venduta*), et lui déchirait la figure avec les ongles. Lorsqu'un jour Souleïman la manda près de lui en lui envoyant le kizlaraga, Roxelane s'excusa en disant

qu'elle était indigne de paraître en présence de son maître, n'étant que de la chair vendue et ayant toute sa figure déchirée. Puis l'auteur trace une peinture fidèle du caractère des fils du Sultan. Ensuite il donne quelques notions statistiques, et dit que, d'après les livres du trésor, les revenus de l'empire montaient à cette époque à neuf millions vingt mille ducats; savoir: capitation, un ducat par tête et un aspre et demi pour chaque pièce de bétail, un million cinq cents mille ducats; taxes pour des patentes, priviléges, brevets (berat) et fermans, cent mille ducats; fortunes laissées au fisc à défaut d'héritiers légitimes, trois cent mille ducats; revenus de l'Égypte et de l'Arabie, un million huit cent mille ducats; la moitié de cette somme restait dans les provinces en question, afin de couvrir les frais d'administration et d'occupation; revenus de la Syrie, six cent mille ducats; la moitié de cette somme était absorbée par les frais d'administration; revenus de la Mésopotamie, deux cent mille ducats, dont cinquante mille restaient dans le pays; les mines rapportaient un million cinq cent mille ducats; la dîme sur le blé, huit cent mille ducats; le tribut de la Moldavie, seize mille ducats; ceux de la Valachie, douze mille; de la Transylvanie, douze mille; de Raguse, dix mille; de Chypre, huit mille. L'auteur ne nous dit pas comment étaient prélevés les trois millions de ducats qui manquent pour compléter les neuf millions susdits. Il fixe ainsi les dépenses: la solde de l'armée à six millions de ducats, et les épargnes annuelles à trois millions, ce qui, sans aucun doute, est une erreur. En Asie, quatorze beglerbegs et quatre-vingt mille cavaliers; en Europe, quarante mille; les sandjaks jouissaient d'un revenu de deux mille à quatre mille ducats; les possesseurs de timars de quatre mille à quarante mille aspres, ces derniers étant obligés de fournir en retour pour chaque quatre mille aspres un cavalier bien équipé et armé. Les soixante-dix sandjaks en Europe fournissaient une armée de quarante mille hommes; les cent cinquante sandjaks en Asie une armée de quatre-vingt mille à cent mille hommes.

« Non possono per il testamento che fece in loro profeta tener » per schiavi ne Greci, ne Judei. » Les quatre chefs des eunuques du seraï sont le kapou-aga, le kizlar-aga, le khaznedar et le kilardji-kaschi. Les gardes à cheval du Sultan, en temps de guerre, forment six escadrons (boulouk), composés de sipahis, silihdars, ouloufedjis de l'aile gauche et de l'aile droite, et ghourebas de l'aile gauche et de l'aile droite. La flotte comptait trois cents reïs ou capitaines, dont chacun était maître de son navire; chaque galère portait un canon avec cinquante à quatre-vingts boulets et quatre fusils avec vingt balles pour chacun. Les mahones étaient des bâtimens de transport pour les munitions. Les chefs des galères que Navagiero appelle *scapoli* recevaient un traitement de neuf cents aspres et cent quarante drachmes de biscuit; les padroni dix à quatorze aspres, et les officiers subalternes quatre à huit aspres par jour.

XIX. — Page 57.

Djelalzadé, f. 306; Solakzadé, f. 118; Petschewi, f. 109; Ali, XLVIIIe récit, f. 262; le rhéteur de Brousa, f. 22; Kinalizadé et Ahdi, dans la *Biographie des poëtes*, sous Sultan-Moustafa. Le *Raouzatoul-ebrar;* Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*.

XX. — Page 58.

Thuan, XII; *Mémoires* de Ribier, II, 447; *Mauroceni historia,* l. VII; Ascanio et Knolles font de Moustafa le gouverneur d'Amassia, et Robertson l'appelle même gouverneur de Diarbekr. Ce dernier se trompe encore lorsqu'il dit que le grand-vizir Ahmed n'avait gardé sa place que pendant quelques mois; la vérité est qu'il l'occupa pendant deux ans. Istuanfi commet la même erreur. Enfin, Robertson cite à tort, comme source, la quatrième lettre de Busbek au lieu de la première. La source principale des historiens postérieurs était l'ouvrage intitulé : *Soltani Solimani horrendum facinus in proprium filium natu*

maximum Soltanum Mustapham parricidio a. D. 1553 *patratum autore Nicolao a Moffan Burgundo.* L'auteur prétend que Souleïman, poussé par le repentir, avait offert des sacrifices à Jérusalem ! — Le voyageur allemand Dernschwamb ou Thurnschwam, qui se trouvait mêlé à la suite de Verantius et Zay lors de leur voyage à Amassia, donne également quelques détails sur la mort des princes Moustafa et Djihanghir. Cet ouvrage, jusqu'alors inconnu, se trouve au Musée national à Prague. La bibliothèque I. R. d'Autriche possède, sous le n° CCCCXC. *Hist. prof.*, un rapport manuscrit en langue italienne sur la guerre de Perse en 1553, dont le contenu s'accorde avec le XI° livre de Bizari.

XXI. — Page 59.

Ahdi, *Biographies* de Kinalizadé; Solakzadé, Ali et Petschewi.

XXII. — Page 59.

Ali, f. 262, cite de cette élégie trois vers dont voici la traduction : « Roustem nous a fait le chagrin de voir encore Sou-» leïman assis sur le trône; le scheïtan (satan) est-il destiné à » vivre encore long-temps? »

XXIII. — Page 60.

Yahyabeg était d'origine albanaise, et avait été enlevé dans sa jeunesse pour être enrôlé dans le corps des janissaires. Il fut successivement administrateur des mosquées de Mourad et d'Ourkhan à Brousa, et de celle de Bayezid II à Constantinople. A la mort de Roustem, il reçut à titre de pension un fief du revenu de vingt-sept mille aspres. Outre deux poëmes romantiques, le *Schah et le mendiant* et *Yousouf et Souleïka*, Yahyabeg a composé un *Oussoulnamé* ou livre de morale. Dans son ouvrage intitulé *Schehrengiz* (*révolte de ville*); il décrit les beautés de Constantinople. Voy. *Const. et le Bosph.*, I, p. 6.

XXIV. — Page 61.

Les historiens ottomans racontent sans déguisement l'exécution de Moustafa; ils n'avaient donc aucun motif de cacher le suicide de Djihanghir, s'il était vrai, comme l'affirment les historiens européens, que celui-ci se fût poignardé en présence de son père, après lui avoir énergiquement reproché le meurtre de son frère. Les historiens ottomans disent unanimement qu'il était tombé malade, et que tous les soins de la médecine n'avaient pu le sauver.

XXV. — Page 66.

Ces lettres se trouvent dans Petschewi, f. 106 et 107, et dans le *Journal de Souleïman*, n° XXXIX. Aucun historien ottoman n'a donné les lettres des Persans. *Gendülerün namesi netidjesi boundan maaloum olour*, c'est-à-dire, « le contenu de leurs lettres est connu par cela (par la réponse). »

XXVI. — Page 67.

La formule la plus usitée des fermans du Sultan : *Schoïlé bilesiz* (vous devez l'entendre ainsi), et l'autre, empruntée aux Arabes et employée envers les princes infidèles ou hérétiques : *Es-selam ala men ittebaa el-houda* (bénédiction sur celui qui suit la véritable direction), ont subi, dans cette circonstance, une légère modification. La première, *Ahwalünüzi siz bilürsiz;* la seconde, *Es-selam ala men ittebaa el-kelam. Kelam* (la parole) signifie le plus généralement le Koran.

XXVII. — Page 69.

Cette lettre se trouve dans Petschewi, f. 110-112, et dans le *Journal* de Souleïman, n° XLII. Ce dernier contient en outre, n° XLI, une sommation adressée aux begs persans Massoum-Khan Safewi, Schahkouli Khalifé, Bedrkhan et Soundik-Kouroudji-Baschi, de rendre le fort d'Altoun; dans cette lettre,

on leur promet non-seulement sécurité pour leurs biens et leurs personnes, mais aussi des pensions.

XXVIII. — Page 70.

Mouradjea d'Ohsson, t. VII, p. 482, donne la traduction des titres du schah et du Sultan. Les mots *ratification de la paix signée à Constantinople le 29 mai* 1555 contiennent une erreur, en ce que le traité fut signé à Amassia et non à Constantinople où le Sultan n'arriva qu'au mois de juin. Mouradjea est tombé ici dans la même erreur que Flassan, en prétendant que le premier traité de la France avec Souleïman en l'année 1535 avait été signé à Constantinople.

XXIX. — Page 71.

« Dice (Roustem) che il Sgr. non ha mai molestato Orator » di alcuno impero, quello che S. Altezza ha fatto hora a me, » che l'ha fatto non come Oratore ma come fidejussore della » Maesta Vostra. » *Rapport* de Malvezzi, dans les Archives I. R., daté du 14 octobre 1551. La lettre du Sultan, qui n'existe que traduite en latin par le drogman Ibrahim, successeur d'Younisbeg, est signée par ce dernier : « Ibrahimbei interpres major » Majestatis suæ invictissimæ Imperatoris Turcarum. »

XXX. — Page 77.

Le *Djihannuma*, p. 590, remarque : Ce château (Sahiun) était la place d'armes principale des Fedawies (Assassins), si redoutés pour leur valeur du temps du sultan égyptien Tahir Bibar. Chacun d'eux avait un château, et le plus grand nombre de ces châteaux était situé entre Tripoli et Saïdé, Haleb et la Méditerranée. Le chef de tous ces châteaux était alors Ben-Hamza, connu parmi eux sous le nom de Scheïkh (le vieux). Les contes que plusieurs auteurs ont écrits sur ses stratagèmes n'ont aucun fondement; mais comme ces Assassins étaient un peuple d'un grand courage, ces mensonges ont été rassemblés dans un ouvrage qui porte le titre de *Hamzanamé* ou le *livre de Hamza*.

XXXI. — Page 78.

Castaldo, dans son rapport à Ferdinand daté du 9 mai 1552, dit de ces fermans, qui se trouvent au nombre de plus de vingt dans les Archives I. R., tous revêtus du sceau et du chiffre du vizir Ahmed : « Unde autem emanent hæ litteræ Turcales » et Valachæ jam prius compertum habeo, aut enim est illa- » rum Ciaus ille, qui penes Transalpinum Voivodam manet. » Comp. Pray, an. V, p. 481, et Catona, XXII, p. 189.

XXXII. — Page 78.

Des ducats hongrois, dont la valeur était à cette époque celle d'un écu de six livres. Comp. Busbek, ep. I, et Verantius, dans Catona, XXII, p. 557.

XXXIII. — Page 80.

La traduction latine signée par Ibrahim ; l'original daté du mois de redjeb 962 (1555) s'étend longuement sur la cession de la Transylvanie à Sigismond Zapolya.

XXXIV. — Page 82.

Hadji Khalfa et le *Raouzatoul-ebrar* placent sa mort en l'année 960 (1553), et non pas en 1551, comme le font Deguignes et l'auteur de l'*Hist. du royaume de la Chersonèse taurique*. Pétersbourg, 1824, p. 371. Les mots *l'empereur Sélim envoya son grand-vizir le déposséder* (1551) contiennent une double erreur, d'abord parce que c'était Souleïman et non Sélim qui régnait ; ensuite parce que le grand-vizir était alors en Hongrie et non pas dans la Crimée.

XXXV. — Page 82.

Le titre de *czar* ou *tzar* est généralement considéré comme dérivant de *Cæsar ;* mais c'est un titre bien ancien des souverains asiatiques. On en trouve la preuve dans le titre *le Schar,*

souverain de Gurdjistan (Voy. *Mines d'Orient*, I, p. 326, et *Siebienmeer*, III, p. 200) et dans celui de la tzarine (Ζαριτη) des Scythes.

—

LIVRE XXXII.

I. — Page 85.

Min baadé azl etmem dejü jemin etmischler fil waki kail etdiler. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques,* dans la liste des grands-vizirs, p. 176. Il faut remarquer à ce sujet qu'on trouve dans ces tables la date de 972 au lieu de 962, et que s'il est dit dans la ligne précédente : « Lorsque la place de Roustem fut offerte à son frère Ahmed, » ce mot de frère ne désigne pas la parenté du sang, mais simplemeut la qualité de collègue dans les fonctions du vizirat, car Ahmed n'était pas frère de Roustem, le premier étant Albanais d'origine, l'autre Croate. Osman-Efendi, *Biographies des grands-vizirs,* et Ali.

II. — Page 86.

L'Histoire de l'ancienne et de la nouvelle Égypte, par Souheïli, imprimée à Constantinople, tome I, p. 55, confond les trois Ali qui se succédèrent dans le gouvernement de l'Égypte, savoir : Semiz Ali ou Ali *le gros ;* Sofi Ali ou Ali *le sage*, et Khadim-Ali ou Ali *l'eunuque*. Lorsque Souleïman-Pascha fut envoyé pour commander en chef l'armée d'expédition de l'Inde en mai 1538, Daoud-Pascha lui succéda, et mourut au mois d'avril 1549 ; il fut remplacé par Ali-le-Gros, qui mourut, selon Souheïli, en 960 (1553) ; mais c'est à cette époque et après la chute de Roustem qu'il se rendit à Constantinople. Il n'administra l'Égypte que quatre ans, et non pas onze, comme l'assure Verantius (Catona, XII, p. 755). Il eut pour

successeur Doukaghin-Mohammed (Ali, Hadji Khalfa, l. c., et dans la liste des gouverneurs d'Égypte, p. 219), et non pas, ainsi que le prétend Souheïli, Sofi-Ali, qui ne vint que plus tard; Souheïli se trompe donc en faisant mourir Ali-le-Gros en 960 et en plaçant Sofi-Ali entre Ali-le-Gros et Doukaghin. Hadji Khalfa et l'*Almanah er-rahmaniyet* donnent la liste exacte de ces gouverneurs.

III. — Page 88.

Ali, dans la *Biographie* d'Ahmed, et Resmi Ahmed-Efendi, dans les *Biographies* des reïs-efendis. Lorsque Lalesar Mohammed était premier defterdar, Sünbül Memi, second defterdar, Memi Tschelebi, remplissait les fonctions de reïs-efendi.

IV. — Page 90.

Djelalzadé, f. 316. D'après Almosnino, p. 146, ces quatre statues avaient été apportées du Caire; elles étaient de granit que cet auteur appelle *Marmor fino del Cairo*.

V. — Page 91.

Ces inscriptions consistent dans le 36e verset de la XXIVe soura : « Dieu est la lumière du ciel et de la terre. Sa lumière est comme la fenêtre ouverte dans le mur, où brille une lampe recouverte de verre. Le verre brille comme l'étoile; la lampe est allumée avec de l'huile d'un arbre béni; ce n'est pas de l'huile qui vient de l'est ou de l'ouest; elle ne brûle que pour qui elle veut. » On lit au-dessus du *mihrab :* « Aussi souvent que Zacharie monta les degrés du maître-autel. » Vis-à-vis du *mihrab,* et au-dessus de la porte de la *Kibla :* « J'ai tourné ma face vers celui qui a créé le ciel et la terre. » Au-dessus de la fenêtre pratiquée à droite du *minber :* « Les lieux réservés à la prière appartiennent à Dieu : que nul n'ose s'y mesurer avec lui. » Sur les deux portes latérales : « Salut à vous qui avez été patiens, car plus tard le royaume des cieux

s'ouvrira pour vous; salut à vous, entrez-y pour y rester toute l'éternité. »

VI. — Page 92.

Djelalzadé, dont la précieuse histoire se termine par la description de la Souleïmaniyé, donne encore celle du Harem, de la Mesdjid, de l'École et de l'Açadémie, des salles où se faisaient les cours sur la tradition et le Koran, de la cuisine des pauvres, de l'hôpital et des bains (f. 266 à 371). L'exemplaire de son ouvrage, où nous avons puisé ces notions, fut écrit à Szolnok en l'année 993 (1575), par Ibrahim, fils d'Ali, vingt ans par conséquent après l'époque où s'arrête l'histoire de Djelalzadé.

VII. — Page 93.

La mère de Sélim et non pas de Moustafa, comme je l'ai dit par erreur dans mon ouvrage *Constantinople et le Bosphore*. On lit dans Mouradjea d'Ohsson, t. II, p. 452 : « Élevée par la validé Khourrem-Sultane, mère de Sélim; » mais il écrit Sélim Ier au lieu de Sélim II.

VIII. — Page 98.

Ali Kinalizadé est l'auteur d'un des ouvrages d'éthique les plus estimés; il porte le titre d'*Aklaki Alayi*, c'est-à-dire la *morale d'Alayi*, dans lequel sont fondus l'*Aklaki Djelali* de Djelaleddin Mohammed Eddewani et l'*Aklaki Nassiri* de Nassireddin Tousi. On doit aussi à Ali Kinalizadé des gloses marginales au *Telwih*, au *Tedjrid*, au *Mewakif* et à l'*Hedayet;* il a publié, en outre, deux traités en arabe sur *la plume* et sur *le glaive* (*Kalemiyé* et *Seïfiyé*). Hasan Kinalizadé, biographe des poëtes, donne, outre l'histoire de son père Ali, celles de son aïeul paternel Miri, et de son aïeul maternel Kadiri, de ses oncles paternels Kerami, Moslimi, Nihali, et de ses oncles maternels Maleki, Inayetoullah et Kadri; de ses frères Fehmi et

Feïzi, de son cousin Waffi, de son fils Kerami, de son neveu Abdi, fils de Feïzi. L'historien Ali raille Hasan Kinalizadé d'avoir fait de tous ses parens autant de poëtes.

IX. — Page 99.

L'anecdote suivante, rapportée par l'ambassadeur vénitien Bragadino (Marini Sanuto, XLI), est un exemple curieux de la jalousie de Roxelane. « Al Sgr. fo donà doe donzelle di Rossia » bellissime, una alla madre del esso Sgr. e la altra a lui, e » zonte in Seraio, la seconda moier qual tiene al presente, » haveva gravissimo dolor, e si buttò col viso in terra pian- » gendosi, che la madre la qual havea donà la soa al Sgr. si » accorse e la ritolse, e la mandò a uno Sangiaco per moier, e » il Sgr. convenne etiam lui mandar la sua a un altro San- » giaco, perche soa moier saria morta da dolor, se queste don- » zelle o pur una di quelle fosse restà nel Seraio. » D'après Niger, Wallich et Wagner, Roxelane serait fille de Nani Marsigli de Sienne, et aurait été enlevée en 1525 à Castello Collechio par des pirates; mais, dès l'année 1524, Roxelane était mère de Sélim.

X. — Page 100.

Le professeur Senkowsky, dans son ouvrage d'ailleurs fort estimé *Supplément à l'histoire générale des Turcs et des Mogols*, a encore ajouté à cette confusion, en ce qu'il a donné aux détails contenus dans le rapport de l'ambassadeur russe envoyé à Boukhara, détails qu'il avait tirés de l'histoire de Boukhara, par le Persan Mohammed Yousouf de Kazwin, et qui sont aussi incomplets qu'infidèles, la préférence sur les notions que donnent Herbelot et Deguignes, d'après le *Loubboul-tewarikh*.

XI. — Page 101.

Dans sa *Table généalogique*, Senkowsky ne donne que deux

fils à Eboul-Khaïr, Koutschkoundji et Schahboudak; mais il en avait eu trois autres. Il ne sait pas non plus que ces enfans descendaient de deux mères, dont l'une était arrière-petite-fille de Timour.

XII. — Page 102.

Senkowsky dit qu'immédiatement après la bataille de Merw, Obeïdoullah monta sur le trône, parce que l'histoire dont il s'est servi ne fait point mention de Koutschkoundji et de son fils Ebouseïd.

XIII. — Page 103.

Dans la réponse de Souleïman à Borrakhan, on lit ces mots: « Vous avez envoyé de votre cour Koutlouk Fouladi; nous étions de tous temps avec vos ancêtres Obeïdoullah et Abdoul-aziz, actuellement au paradis, dans le plus parfait accord. »

XIV. — Page 104.

On lit dans la lettre de Borrakhan à Souleïman (*Journal*, n° 45) : « Et à la même occasion, lorsque les ambassadeurs arrivèrent, et que les trois cents janissaires amenèrent de grands et de petits canons. » On peut induire de ce passage combien était mal instruit l'historien persan qui a servi de source à Senkowsky, quand il place sous le règne de Mourad III la première ambassade des sultans aux Ouzbegs : « L'ambassade venue du temps de Soub Chan-quoli fut, selon lui, la première que la cour de Constantinople ait envoyée dans la Boukharie, p. 114.

XV. — Page 105.

C'est le titre de ce prince, appelé Bourhan dans le manuscrit de Senkowsky. Ce même manuscrit place par erreur en l'année 950 (1543) l'avènement de Borrakhan, tandis qu'Ab-

doullatif ne mourut qu'en 961 (1554), peu de temps après l'arrivée des janissaires de Souleïman. En outre, Borrakhan ne mourut pas en 972, mais en 967; il ne régna donc que cinq ans, et non pas quatorze. Enfin il eut pour successeurs immédiats, d'abord Timour-Khan, qui régna un an; ensuite Pir Mohammed-Khan, fils de Djanibeg, qui régna dix ans, et non pas son frère Iskender; celui-là ne monta sur le trône qu'après les deux autres.

XVI. — Page 106.

Les lettres qui se rapportent à cette circonstance se trouvent dans les Archives imp. roy. d'Autriche. Les représentations d'Ungnad à l'empereur, datées de Pettau du 5 août 1554, ont pour objet le manque d'hommes et d'argent. « Denn ich an » Pferden nur 826, an Fussvolk hie Niemanden hab — also dass » ich vom bemelten landt Steyer so das meiste Geld reicht, » kheinen Kriegsrat habe. » David Ungnad, baron de Sonegg, signa ses rapports : « Lanshaubtmann in Steyer, Haubtmann » und Vizedom zu Zilli, Oberster Spann der Grafschaft Wa- » rasdin, Obrister Feldhaubtman der dreyen Landt Steyer, » Cherndt, und Krein auch Crobaten und des windisch Lands » Grenizen. »

XVII. — Page 106.

Le sceau de Thouighoun contient cette devise : *Nakschi mühüri Thouighoun bendeï Schahi roubi meskoun*. C'est une imitation du sceau du grand-vizir Ibrahim.

XVIII. — Page 114.

« Fuit discessus collegarum meorum sub finem Augusti anno » supra millesimum quinquagesimum septimo. »

XIX. — Page 115.

Dans les archives de la maison imp. roy. d'Autriche : « Lit-

» teræ de induciis observandis dd. 14. Febr. 1558 expeditæ per » Maximilianum nomine Cæs. Ferdinandi ad arces Agria, Ziget, » Giulai, Palota, Comorn, Tata, Cheznek, Tijhan, Lewa, » Olahwyna, Swran, Chorgo, Berzenche, Mwran, Zenthgyor- » gia, Segbed, Wyzwar, Papa, Korjona, Dewcher. » Outre cette liste des places frontières de Hongrie, voici celle des châteaux-forts qui furent pris par les Turcs pendant la durée de l'armistice : « Gyarmath, Zeihen, Dreghel, Saagh, Chyc- » war, Zentgyergo, Waiz, Tata, Sambo, Krethe, Wessprim, » Vilanic, Bherleo, Zeksard, Hegyzentmartho, Zenthjacob, » Babeche, Korothna, Kaposwyawar, Vardan, Petek, Hol- » lokœ, Fylek ; en Croatie : Costaniza, Novigrad ; en Esclavo- » nie ; Thasma, Wiercupe. »

XX. — Page 117.

En arabe le mot *talbe* signifie *le tulipier.*

XXI. — Page 120.

Nadiretoul-Maharib, c'est-à-dire *la plus rare des batailles,* en prose et en vers. Ali a reproduit cet ouvrage presque en entier dans son histoire. Petschewi, f. 165, dit qu'Ali, secrétaire de Moustafa, pendant que ce dernier fut grand-maître de la cour, et plus tard maître des requêtes de Sélim II, vit toutes les lettres échangées entre Bayezid et Sélim.

XXII. — Page 122.

On voit par le rapport de l'ambassadeur vénitien du 7 novembre 1558, que Bayezid désirait le gouvernement de Syrie. « Bajezid, doppo la morte della madre avendo perduto la spe- » ranza di ottener la Soria, spera di conseguire sua intentione » colle arme. »

XXIII. — Page 124.

Busbek, *Épist.* III : « Vidi Constantinopoli excedente

» anno LIX die quinto junii. » Petschewi donne la date du 28 schâban. Ce n'était pas le cavalier Chuirtus, que Busbek dit avoir eu toute la confiance de Bayezid, qui était d'origine kurde; mais bien Kodos Ferhad, dont parle Petschewi, f. 27, et qu'il ne faut pas confondre avec Ferhad, cinquième vizir, ni avec Ferhad Solak, qui, dans la bataille de Koniah, perdit la main droite en combattant aux côtés de Sélim.

XXIV. — Page 127.

C'est tout ce que les historiens ottomans rapportent sur le dessein qu'aurait formé Bayezid de s'emparer du trône de Perse. Solakzadé regarde cette supposition comme n'ayant aucun fondement. « Il est évident pour tous les hommes doués de quelque jugement, que cette pensée n'avait pu venir à Bayezid, car tous les Persans ennemis nés des Sunnis se seraient soulevés de toutes parts, et pas un des Ottomans n'eût échappé. » Ce que raconte Busbek des bruits qui couraient alors ne mérite pas grande confiance, non plus que ce qu'il dit sur les causes du ressentiment du Sultan contre son fils Bayezid. Selon cet ambassadeur, Bayezid aurait introduit sur la scène le Pseudo-Moustafa, et son intrigue une fois découverte, ce prince n'aurait dû la vie qu'à l'intercession de sa mère auprès de Souleïman. Les historiens ottomans qui racontent la révolte du Pseudo-Moustafa ne font pas mention de ces circonstances.

XXV. — Page 129.

Petschewi donne sur cette mission des détails qu'il prétend tenir de deux témoins oculaires, Sinan-Aga, possesseur d'un fief en Syrmie, et qui avait été élevé au service de Tourak-Tschelebi, et de Kara-Piri-Efendi, confident de Mohammed-Pascha, fils de Sinan-Pascha, et qui, dans la guerre de Perse sous Mourad III, devint sous-secrétaire (kiatib-schagirdi) du kiaya de l'aga des janissaires. Il peut y avoir quelque chose de vrai dans ce que Petschewi raconte, sur la foi de ces auteurs,

de la demande faite par l'ambassadeur Tübet, mais la lettre qu'il attribue au schah Tahmasp nous paraît apocryphe; car elle est écrite en turc et non en persan.

XXVI. — Page 133.

Le manuscrit de Senkowsky ne fait pas mention de ce Pir-Mohammed, souverain des Ouzbegs au-delà de l'Oxus, ni de son prédécesseur Timour, qui régna pendant un an, après la mort de Borrakhan.

XXVII. — Page 139.

Solakzadé, f. 125 et 126 : *Abdallarün zakhmnak we sinetschak oldoughi hafta eyamindé idi.* « C'était dans la semaine où les Abdals (santons) se meurtrissent et se déchirent la poitrine. » Cette fête commence le 1er moharrem, et se prolonge pendant dix jours. Voy. Morier, *Second journey through Pers.*, p. 175.

XXVIII. — Page 140.

Solakzadé, dans son ouvrage, cite deux ghazèles du prince Bayezid, écrites en langues turque et persane.

LIVRE XXXIII.

I. — Page 147.

Ces douze sciences ne sont citées qu'à cause du nombre pair deux fois six; car le nombre réel des sciences professées dans les académies n'est que de dix, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

II. — Page 147.

Le mot *galimatias* dérive du mot arabe *ghalalat*, c'est-à-dire confusion, fatras.

III. — PAGE 150.

L'original turc de ce traité ne se trouve pas dans les archives de la maison d'Autriche; mais Istuanfi, et d'après lui Catona, t. XXIII, p. 599, et Bethlen, liv. V, p. 26, en donnent la traduction littérale, due à l'interprète de la cour, Gaultier Spiegel. L'appendice au *Journal* de Souleïman contient la capitulation de 1547, avec cette remarque, que ladite capitulation fut renouvelée en l'année 1561. Busbek donne la traduction de ce traité en latin : *Exempla sive copia litterarum creditoriarum eidem Legato in causa induciarum octennalium ad Romanum Imperium a Turcarum Imperatore datarum.* Dans les archives de S. M. Imp. Roy. d'Autriche se trouvent : *Litteræ Cæsaris ad Sultanum* ddo. 8. Dec. 1562 *responsoriæ item ad Ali Pascham,* par l'ambassadeur d'Ibrahim.

IV. — PAGE 156.

Istuanfi, lib. XXI, et Forgacs, lib. XII ; Siglerus et Verantius, dans Catona XXIII, p. 567 et 618. La lettre de Verantius du 26 septembre 1562, datée d'Ofen, est adressée à Roustem-Pascha. Istuanfi se trompe donc, lorsqu'il fait mourir de la peste le sandjak d'Ofen Ibrahim, immédiatement après la levée du siége de Szathmar. On trouve dans la maison imp. roy. d'Autriche, sur la captivité de Bebek : *Littere captivorum Bebeki.* Voy. aussi les rapports de l'agent de Ferdinand, et de son ambassadeur Albert de Wyss, du 14 juillet 1562. (Arch. de la maison imp. roy. d'Autriche).

V. — PAGE 160.

La bibliothèque du prince Czartorisky à Pulawy contient sur les ambassades polonaises de cette époque les documens suivans, traduits du turc en polonais : 1° lettre de Souleïman datée d'Andrinople du mois de mai 1557, où il se plaint de Démétrius; 2° une autre lettre datée d'Amassia du mois de

moharrem 969 (septembre 1561) contenant des protestations d'amitié, et portée par le staroste de Lemberg à Sigismond; 3o une lettre datée de l'année 971 (1563) relative à l'extradition d'Étienne, voïévode de la Valachie; 4o une autre lettre datée du mois de silkidé 971 (juillet 1563) sur les brigandages exercés dans le pays de Bielogrod; 5o une lettre sur le même sujet, datée du mois de rebioul-akhir 971 (novembre 1563); 6o une autre lettre du mois de juin 1563, contenant la demande d'un sauf-conduit pour un négociant qui devait se rendre à Moscou; 7o un document du mois de safer 972 (septembre 1564) contenant la relation de la mission de Yazlowiecky, qui avait pour objet les affaires de la Valachie et le réglement des droits de pâturage; 8o une lettre datée du mois de rebioul-ewwel 972 (octobre 1564), dans laquelle le Sultan invite le roi à secourir Alexandre, hospodar de la Valachie; 9o rapport du mois de moharrem 973 (août 1565) sur la mission de Nicolas Brzesky.

VI. — Page 168.

Selaniki : *Idjoghlanlerinden bir Korbouzi arkasinė aloub massandraya tschikarmak ilé khalass eledi.* Le mot *korbouz* est synonyme de *touwana*, c'est-à-dire *fort* ou *trapu :* il vient peut-être du mot latin *corpus ; massandra* est la soupente pratiquée dans la plupart des maisons des Turcs, et à laquelle on arrive par un escalier étroit, ou par une échelle. C'est là que couchent les domestiques et les enfans, et que les femmes vont se placer pour regarder les ombres chinoises, les danses et autres divertissemens.

VII. — Page 169.

Histoire de Selaniki, f. 13. L'*Itinerario di M. Antonio Pigafetta*, Londra 1563, p. 103 : « 150 somme (yük) d'aspri » che vengono ad esser 300,000 ducati Soltanini. » D'après Almosnino, p. 160, les frais de cette construction se seraient élevés à cinq cent cinquante *yüks*, somme qui équivaut, d'après

le cours de la monnaie à cette époque, à un million cent mille ducats.

VIII. — Page 175.

Mouradjea d'Ohsson écrit correctement le nom de Mehdi; il donne, p. 268 de son *Tableau de l'Empire ottoman,* d'après quelques ouvrages persans, le portrait de ce personnage, attendu au jour du dernier jugement.

IX. — Page 180.

Comparez outre les passages déjà cités à l'occasion du siége de Constantinople, Dio Cassius, l. L. Hanoviæ 1606, p. 426.

X. — Page 182.

Castiglioni place la fondation de cette dynastie en l'année 724, d'après Hadji Khalfa; mais il paraît qu'il n'a consulté que la traduction faite de ses ouvrages par Carli, et dans laquelle ce dernier écrit *Omar* au lieu d'*Ammar.* Dans la *Liste des Dynasties*, p. 167, Hadji Khalfa fixe en l'année 724 l'établissement de la dynastie des Beni-Ammar, et son extinction en l'année 802. Elle se compose de seize souverains, qui régnèrent pendant soixante-dix-huit années lunaires. Ammar désigne l'homme policé, qui sait vivre, et dérive du mot *Amara,* qui signifie *il a véeu, il a cultivé.* Les Arabes attachent à cette expression l'idée d'un homme qui remplit fidèlement tous ses devoirs religieux, se montre toujours affable avec les autres, a de l'aptitude pour les affaires et aime à respirer l'encens.

XI. — Page 184.

Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 32; dans l'ouvrage intitulé *Appendix Chronici Turcici Drecksleri*, par Rosinus, Dragut (Torghoud) figure dès l'année 1551, immédiatement après la conquête de Tripoli, comme gouverneur de

cette province. Voy. en outre le discours publié par Rosini : *Agricola* (*de bello adversus Turcum*), et Rosarii : *De victoria Christiana ad Echinadas;* enfin deux épîtres de Sturm. Lipsiæ, 1594.

XII. — Page 184.

Hadji Khalfa, dans son *Histoire des guerres maritimes*, f. 30, donne son épitaphe par le poëte Sahari (vent du matin); le dernier vers de l'inscription turque reproduit la date de sa mort, en 961 (1554).

XIII. — Page 186.

Cet ouvrage précieux se trouve à la bibliothèque royale de Berlin. Diez en a donné le sommaire dans ses *Mémoires sur l'Asie*, t. I, p. 33. Il en existe des exemplaires dans la bibliothèque royale de Dresde, dans celle du Vatican et dans celle de Bologne. J'en possède moi-même un exemplaire.

XIV. — Page 187.

Miretoul Memalik, traduit en partie par Diez dans le vol. II de ses *Mémoires sur l'Asie.* On en trouve encore un extrait dans le premier vol. des *Transactions of the Asiatic society of Bombay*. Katibi est l'*Olearius* turc.

XV. — Page 187.

Le *Mouhit* est très-rare; je ne l'ai trouvé dans aucune des bibliothèques de Constantinople, et en Europe, je n'en ai vu qu'un seul exemplaire au musée Borbonico à Naples.

XVI. — Page 188.

L'*Histoire des guerres maritimes* d'Hadji Khalfa contient un ordre apocryphe de Souleïman à Pialé et Torghoud; on ne peut pas comprendre qu'un compilateur aussi éclairé qu'Hadji Khalfa ait donné place à ce document; il est daté du camp de

Terdjan, mais Souleïman n'y était pas revenu depuis sa campagne de 1535. Ibrahim-Pascha, mort depuis l'année 1536, y est désigné comme grand-vizir. Du reste, il n'était pas encore question, à l'époque dont nous parlons, de Pialé ni de Torghoud.

XVII. — Page 188.

On peut encore reconnaître dans le mot turc *Ridjé* le nom défiguré de la ville de Reggio; mais il serait plus difficile de deviner quels châteaux Petschewi a voulu désigner (f. 117) sous les noms de *Sandaldjiko*, *Paoulié*, *Kharoul;* il en est de même des châteaux situés aux alentours de Naples, *Casata, Kit*, *Elina*, *Castellia* (peut-être Castellamare?) et *Kilia*. Petschewi rapporte que Pialé avait donné Kilia au roi de France au nom et de la part du Sultan. Je ne saurais pas davantage reconnaître le véritable nom des villes et forteresses qu'Aramont dans un rapport au Sultan, lors de son séjour à Amassia, aurait dit avoir été conquises par le roi de France sur Charles-Quint. Djelalzadé, Ali, et d'après eux Petschewi, f. 115, les appellent *Moïca*, *Murinus*, *Sepes*, *Maranour* et *Sentil*, et ils désignent l'ambassadeur lui-même sous le nom de *Montes*.

XVIII. — Page 192.

Les historiens ottomans et européens sont à peu près d'accord sur l'évaluation des pertes éprouvées par l'ennemi. Ulloa compte dix-neuf galères; Hadji Khalfa vingt; Rosinus, dans la continuation de la *Chronique de Drechsler*, dit: « Triremes » amissæ 27, naves onerariæ 14 » (peut-être pour vingt-quatre); car Hadji Khalfa, dans son *Histoire des guerres maritimes*, porte à vingt-six le nombre des barques.

XIX. — Page 193.

On trouve à la bibliothèque I. R. d'Autriche, parmi les manuscrits, *Histoire prof.*, nº DCCCCLXXXIV, un document

qui présente de nouveaux détails sur la conquête de Djerbé. L'auteur de ce rapport, Thomas Holzhaimer de Barklut en Franconie, faisait partie de la garnison allemande de Djerbé qu'il appelle Schelues, et il tomba entre les mains des Turcs après la reddition de la place. Ce rapport est accompagné d'un dessin représentant le fort de Djerbé, et les divers bastions que les Espagnols construisirent sous les noms de Serda, Gonzaga, San Zuan et Andrea Doria. Il contient la liste des colonels et des capitaines des régimens et compagnies d'Espagnols, Italiens, Maltais et Allemands; la garnison se composait de dix-huit bannières espagnoles représentant ensemble douze cents hommes; de neuf bannières italiennes, avec un effectif de huit cents hommes; et d'une bannière allemande, c'est-à-dire deux cents hommes. Ce rapport donne aussi la liste détaillée des divers navires de la flotte et des capitaines qui les commandaient. La flotte se composait de trente-six vaisseaux, de quarante-sept galères et quatre galiotes; onze vaisseaux, vingt-huit galères et une galiote coulèrent bas; dix-neuf galères et une galiote furent prises et dirigées vers Constantinople. Enfin, on trouve dans ce rapport, resté jusqu'à présent inconnu, une description de l'île de Djerbé; *La Hertha* en contient une qui se rapporte à une époque plus récente. Les Espagnols avaient construit les bastions avec des troncs d'oliviers et de dattiers; ils avaient des vivres en abondance, et l'on distribuait chaque jour à la garnison sept mille rations; mais ils manquaient d'eau potable. Ils forcèrent, dans le principe, les habitans à boire l'eau des sources salées, et lorsque celles-ci furent taries ou infectées par les cadavres d'animaux que les Turcs y jetèrent, les habitans passèrent tous du côté de l'ennemi. Les janissaires se servaient d'arquebuses dont le canon avait sept palmes de longueur, et qui lançaient des balles pesant plusieurs onces.

XX. — Page 198.

Selaniki, p. 16; ce n'était donc pas le kizlaraga, comme

l'assurent Vertot et autres. Mais on trouve, dans l'*Histoire des guerres maritimes* d'Hadji Khalfa, une faute plus grossière qu'il faut sans doute attribuer au copiste ou à l'imprimeur, et de laquelle il résulterait que le siége de Malte aurait eu lieu en l'année 968 (1562) au lieu de 972 (1565).

XXI. — Page 199.

Ali, LVI° récit. Il ajoute que, pendant ce siége, Moustafa-Pascha ordonna un jour aux canonniers de cesser le feu, afin de pouvoir dormir.

XXII. — Page 200.

Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, en fixe le nombre à trois cents. Il faut ajouter plus de foi aux ouvrages des historiens européens qui traitent de ce siége, savoir : 1° *Comitis Secundi Curionis de bello Melitensi*. Francofurti ; 2° *Hieronymi Comitis Alexandrini Commentarii de acerrimo bello in insulam Melitam gesto*. Venez. 1566 ; 3° *Alfonso Ulloa terza parte delle storie, il successo della potentissima armata mandata dal Turco sopra l'isola di Malta l'anno* 1565. Venez. 1566 ; 4° *Impressa di Malta di Pier Gentile di Vandomo* dans *Sansovino*, I, p. 418 ; 5° Bosius ; 6° Vertot ; 7° *Commentaire* du comte Jérôme, traduit en allemand par Jérôme Cœber de Scheuberg. Outre ces ouvrages imprimés, on trouve à la bibliothèque I. R. d'Autriche un manuscrit intitulé : *Antonii Gryphii de expeditione Turcicæ classis et Melitæ obsidione commentarius*. L'auteur énumère ainsi les forces de l'armée turque : sept mille sipahis ; quinze mille hommes de Karamanie ; deux mille deux cents du Péloponèse ; cinq cents de l'île de Lesbos ; deux mille trois cents janissaires ; treize mille hommes d'autres troupes soldées ; trois mille cinq cents volontaires. Pour la flotte, sortie du port de Modon, il compte cent quarante galères, huit mahones (bâtimens de transport), onze vaisseaux de guerre, dont un monté par deux cents sipahis portait à

bord quatre mille tonneaux de poudre. Suivant le même auteur, le fils du beglerbeg d'Alger avait amené douze galères avec un équipage de quinze cents hommes; Torghoud treize galères avec seize cents hommes. Il y avait encore six galères et six cents hommes envoyés d'Alexandrie; seize galères et huit cents hommes de Tripoli; six trirèmes, vingt-deux birèmes et deux mille deux cents hommes d'Alger; deux birèmes et cent quatre-vingts hommes de Piñon de Velez; en tout, deux cent trente-six bâtimens et trente-six mille hommes.

XXIII. — Page 200.

Marsa Scirocco est nommé, dans l'*Histoire des guerres maritimes*, Marsa Schoulok, et l'auteur n'a point reconnu dans le mot *Marsa* la racine arabe *Mersi* (port), d'où vient aussi le nom de *Marseille*. Ant. Gryphius, manuscrit de la bibliothèque I. R. d'Autriche, appelle ce port *Haloque*.

XXIV. — Page 204.

Alfonso Ulloa dit à ce sujet : « Pium est credere et che sieno » stati S. Gio. Battista e S. Paolo. » Ulloa parle encore de l'apparition d'un pigeon qui vint se percher sur le clocher de l'église de Sainte-Marie à Liebeinsiedel, et rapproche cette apparition de celle de l'apôtre Jacques, qui apparut aux chrétiens, monté sur un cheval blanc, pendant la bataille livrée par Alphonse IX en 1212 à *Miramolin* (Mohammed-le-Mowahide), et de celle de ce même apôtre et de la madone, qui décida en l'année 1519 la victoire remportée par les chrétiens, sous les ordres de Fernand Cortez, sur les Américains de Potosi.

XXV. — Page 206.

Il existe à la bibliothèque I. R. d'Autriche une relation de cette ambassade par Jacques de Betzeck, intitulée : *Verzaichniss etlicher meiner und der vürnembsten Reisen so ich zu beyder k. k. ap. M. Ferdinandi und Maximiliani II Dinnsten ausser und*

inner dem ræmisschen Reich mit Schickungen zum æfftern Mahl in Tyrggey, in Dennermarkh und Schweden auch sonst im ræmischen Reich hin und wieder mitt all Geschicklichkeit meines Leibs und Lebens hab unterthenigst Vleiss gebrauchen lassen. Les journaux que Betzeck a laissés sur les voyages qu'il fit en qualité de courrier sont au nombre de dix. Parmi les manuscrits historiques de la bibliothèque I. R. d'Autriche, se trouve une lettre apocryphe de Souleïman à Maximilien II. Les titres qu'il s'y donne de *grand appui des dieux*, de *prince dont la domination s'étend de l'Arbre sec au mont Achaya,* et la date singulière qui figure en tête de cette lettre, *première année de notre règne*, *vingt-deuxième de notre âge*, suffisent pour démontrer clairement qu'elle ne doit pas être attribuée à Souleïman, car l'année 1564 était la quarante-quatrième de son règne et la soixante-dixième de sa vie.

XXVI. — Page 206.

Et non pas quatre-vingt-dix mille pour les trois années, comme l'affirme Istuanfi. Selaniki dit que les vingt-cinq mille piastres stipulées n'avaient pas été payées l'année précédente. Ces vingt-cinq mille piastres, qui représentaient la valeur de trente mille ducats, indiquent le cours du ducat à cette époque; il équivalait à une piastre un sixième. Selaniki est le premier des auteurs ottomans qui ait parlé de piastres; mais il se trompe certainement lorsqu'il donne à une piastre la valeur de cent vingt aspres; car, suivant le cours de la monnaie à cette époque, cinquante aspres faisaient un ducat; par conséquent, une piastre aurait presque valu deux ducats et demi, d'après l'évaluation de Selaniki.

XXVII. — Page 207.

Voy. rapports d'Albert de Wyss et des internonces, et leurs instructions datées du 27 octobre 1564. La ratification du traité de paix par l'empereur porte la même date. Voy. encore les

lettres de Maximilien et la réponse de Souleïman datée du mois de rebioul-ewwel 972 (octobre 1564) dans laquelle ce dernier témoigne de ses bonnes dispositions à renouveler le traité de paix; une autre lettre de Maximilien, ayant pour objet l'élargissement des deux nobles génois Cicala, père et fils; enfin, la lettre de congé délivrée aux trois internonces, datée du 4 février 1565 (redjeb 972).

XXVIII. — Page 209.

D'après le rapport adressé à l'empereur Maximilien par la conférence, sur l'opportunité de la paix ou de la guerre. La majorité des suffrages était pour la guerre; l'archiduc Charles, gouverneur de la Styrie, l'archiduc Ferdinand, gouverneur de l'Autriche, les Etats de Silésie et l'électeur de Bavière, avaient opiné pour la paix. Les avis des archiducs furent mis sous les yeux d'une commission dont les membres appartenaient tous aux Etats de Bohême, de Silésie, d'Autriche, de Styrie et de Hongrie.

XXIX. — Page 209.

Biographie de Moustafa Sokolli, écrite par un anonyme, et dédiée au juge d'Ofen, Ahmid, en l'année 1566, à l'époque où Moustafa succéda à Arslan dans le gouvernement d'Ofen. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur exalte en vers et en prose les hautes qualités de Moustafa, est intitulé : *Gendjineï Akhlak*, c'est-à-dire *Trésor des qualités*.

XXX. — Page 209.

Selaniki perdit son père pendant que l'armée était en marche vers Sofia; il aurait dû retourner alors à Selaniki, sa ville natale, mais il ne put se séparer de la société de beaux esprits qui accompagnaient le beglerbeg. Selaniki appelle le defterdar des timars Kaïtaszadé Ahmed Efendi; celui des saïms, Omarbeg, fils de Khialibeg; le juge, Ischreti Efendi; et le se-

crétaire, Khoudayï Efendi. La biographie du beglerbeg Ahmed-Pascha Soulkadroghli se trouve dans *les Biographies des Poëtes*, et notamment dans celle qu'a laissée Kinalizadé. Admis à la cour de Sélim II et de Mourad III, grâce à sa joyeuse humeur, il ne jouissait pas, comme le fait remarquer Ali dans sa notice sur les vizirs de Souleïman, d'une grande considération. Il mourut en 987 (1575); son nom de poëte était Schemsi.

XXXI. — Page 216.

Selaniki. d'après Ali et Petschewi, ce fut le 9; mais Ali se trompe quant au jour de la semaine et même quant à l'année. Le 9 schewal, c'est-à-dire le 29 avril de l'année 1566, correspondait à un lundi et non pas à un jeudi; et le départ du Sultan eut lieu en 973, et non pas en 963 de l'hégire. Istuanfi se trompe également lorsqu'il fait partir Souleïman au commencement du mois de juin.

XXXII. — Page 224.

Les historiens hongrois ignorent la construction du pont de Vukovar, et les historiens ottomans ne font pas mention de l'envoi que, suivant Istuanfi et Budina, Souleïman aurait fait à Hamzabeg d'un drap noir, l'avertissant ainsi qu'il serait mis à mort dans le cas où le pont d'Essek ne s'achèverait pas dans le délai prescrit. La vérité est qu'Hamzabeg n'était pas chargé de la construction de ce pont.

XXXIII. — Page 231.

Le passage de l'histoire de Bizari, relatif à cet assaut, et que presque tous les historiens postérieurs ont copié, a donné lieu à cette erreur généralement accréditée, que la prise de Rhodes, la bataille de Tschaldiran et de Haleb, ainsi que celle de Mohacz seraient tombées le même jour, 29 août; mais Rhodes fut conquise le 23 décembre, la bataille de Tschaldiran livrée le 22 août, et celle de Haleb le 24 août.

XXXIV. — Page 234.

Cette circonstance, inconnue aux historiens hongrois, ou qu'ils ont passée sous silence, de la mort de Zriny, est attestée par Selaniki, témoin oculaire. *Kodjian topi Kondaghi üzeriné yüzi koyoun kibi koyoub,* c'est-à-dire « plaçant sa tête sur l'affût du canon de Katzianer comme un mouton (qu'on tue). »

XXXV. — Page 235.

D'après Bizari et Budina, le 9 septembre. Les historiens ottomans désignent, les uns le 7, les autres le 8; Selaniki et Petschewi se trompent sur la date de la mort de Souleïman (samedi 6 septembre, 20 sâfer); ils commettent une double erreur, tant par rapport à la date du mois que par rapport au jour de la semaine. Outre Alf. Ulloa, qui a écrit une relation sur la campagne de Hongrie de 1566, il existe encore une relation italienne sur le siége de Szigeth : *Impresa di Zigeth fatta da Solimano* (dans Sansovino, vol. I, p. 451) *da incerto autore.* Cette relation est extraite de Budina. Voyez aussi manuscrit CVI, hist. prof. de la Bibliothèque I. R. d'Autriche, feuille soixante-seize à quatre-vingt : *Relation und extrait von Aussagen und besundteren Kundtschaften der Türggen erobrung von Zigeth erfolgt auf den 7 september* 1566.

XXXVI. — Page 236.

De ce nombre étaient le trésorier Sinan, à Szigeth; le defterdar Mohammedbeg de Fünfkirchen; le beglerbeg de Bassra, Derwisch Ali-Pascha (Selaniki, p. 51); le kapou-aga Yakoub. Outre les sources déjà mentionnées, on peut encore consulter, sur le siége de Szigeth, Ali, Petschewi, Selaniki, Solakzadé, le *Raouzatoul-ebrar,* le *Djamioul-tewarikh,* le *Nokhbetet-tewarikh,* Djenabi, Hezarfenn, Tabiizadé, Aziz Tschelebi, dans son histoire de Souleïman, Hadji Khalfa, et le poëme rimé de Merakhi.

—

LIVRE XXXIV.

I. — Page 240.

Idris parle également de ces dix qualités à l'occasion de Bayezid II. Condé, dans son *Histoire des Maures*, t. I, p. 339, les applique, avec quelque changement cependant, à Saïd Ben-Souleïman Ben Djoudi : 1° droiture; 2° courage; 3° sentimens chevaleresques; 4° grâce; 5° talent poétique; 6° éloquence; 7° force; 8° habileté à manier la lance; 9° habileté à manier le sabre; 10° habileté à manier l'arc. Idris au contraire cite les dix qualités suivantes : 1° prudence; 2° valeur; 3° sobriété; 4° force; 5° douceur; 6° fermeté; 7° dignité; 8° esprit entreprenant; 9° pudeur; 10° libéralité.

II. — Page 240.

Ali, f. 224, donne la liste de ces conquêtes, savoir : en l'année 1520, Sabacs, Semlin, Slankamen, Kulpenic, Knin, Perklas, Baridsch, Srebernik, Sokol, Belgrade; en l'année 1522; Stanco, Bodroun (Halicarnassus), Leros, Piscopia, Nisari, Symé, Telos, Limonia, Kalymné, Rhodos; en l'année 1526: Peterwardein, Illok, Essek, Rataha, Gregurovecz, Berkaszova, Mitroviz, Tokay, Soilan, Mohacz, Pest, Szegedin, Bacs, Becsé, Tittel, Parkan, Tschewek, Erdœd, Kippach (?), Ofen; en l'année 1532 : Egerszeg, Neschwar, Babocsa, Berzencze, Belovar, Kápolna, Kapornak, Kœrmandvár, Poschega, Güns; en l'année 1533 : Aadildjouwaz, Ardjisch, Akhlath, Woustan, Awnik, Ikhtiman, Ahoul, Teng, Bikar, Bagdad, Dann, Schehrbau, Harouniyé, Artouk, Kerkouk, Schehrdjil, Sedjadé, le Loristan, le Khouzistan, Dischim, Koron; en l'année 1541 : Valpo, Stuhlweissenbourg, Gran, Tata, Fünfkirchen, Siklós, Temeswar, et en Asie Wasit, Wan, Bassra; en l'année 1549, dans la campagne de Perse : Tortum, Aktsché-Kalaa, Bengerd, Berakan, Niak, Koïki, Koutschouk, Samghan, Akhou,

Nakhdjiwan; en l'année 1557, dans la campagne de Hongrie: Galad, Nagy Feluek, Eperies, Bodorlak, Zadorlak, Arad, Csanád, Illadia, Dewa, Lippa. Mais Ali omet ici tous les châteaux-forts conquis en Dalmatie et en Croatie dans l'année 1527, ainsi que les îles de l'Archipel, qui tombèrent au pouvoir du Sultan en l'année 1537.

III. — Page 244.

Djihannuma, p. 516; la dépense journalière d'une medresé était donc de quatre-vingt-quatre aspres ou de trois cent trente-six pour les quatre.

IV. — Page 248.

Dans l'*Inscha* d'Ibrahim, n° 224 de la bibl. I. R., se trouvent les documens suivans : la réponse à la lettre de félicitation de Schah Ismaïl (f. 12 et 14); diplôme d'un vizir (f. 16); diplôme pour le gouverneur de Diarbekr (f. 17); un autre pour le grand-vizir Ibrahim-Pascha (f. 18). L'*Histoire de Djelalzadé* contient le diplôme d'investiture du gouvernement d'Egypte en faveur de Souleïman-Pascha, avec 40 millions d'aspres de revenu (f. 22), daté de l'année 943 (1536); une lettre de Souleïman à Khaïrbeg, de l'année 926 (1520) (f. 24); lettre à Schah-Tahmasp, relative à Bayezid (f. 25, 26, 27 et 31); voyez encore le journal de Souleïman. Ensuite les lettres du prince Sélim et du grand-maître de sa cour au moufti de la Mecque (f. 59); diplôme de Souleïman au schérif de la Mecque de l'année 957 (1551), et plusieurs lettres de félicitations au grand-vizir Roustem, aux vizirs Ali, Ahmed et autres vizirs; lettre de condoléance à Roustem sur la mort de sa belle-mère; enfin plusieurs rapports de juges, de sandjaks et autres dignitaires. L'*Inscha* persan, que je tiens du comte de Lutzow, contient la lettre de Souleïman à Schahkouli, n° XV, et la réponse par Ferroukhzad, n° XVI, la réponse de Souleïman à la lettre précédente; la lettre de Tahmasp, n° XVII, par la-

quelle il intercède en faveur de Bayezid, manque dans le *journal* de Souleïman; n° XVIII, réponse du Sultan (dans le journal n° LX).

V. — Page 248.

Les biographies et les anthologies ne donnent que quelques distiques des quatre fils de Souleïman; aucun d'eux n'a laissé un *diwan* entier. Fouri donne un extrait du *diwan* de Souleïman sous le titre *Akhlaki Souleïmani*, c'est-à-dire, les qualités de Souleïman; cet ouvrage fut terminé six ans avant la mort du Sultan, en 979 (1560).

VI. — Page 249.

Tout ce passage, tiré de l'*Akhlaki Souleïmani* par Fouri, se trouve traduit dans la préface de la traduction allemande de Baki, p. XLV.

VII. — Page 253.

Sous le règne de Souleïman Ier moururent les poëtes suivans: 1, Edayi, un des protégés du prince Moustafa et du grand-vizir Sokolli; 2, Ishak Tschelebi, auteur du *Sélimnamé* (Histoire de Sélim Ier, en prose); 3, Iflatoun-Schirwani, secrétaire intime du prince Elkass-Mirza; 4, Ilhami, Derwisch Nakschbendi; 5, Emri-Tschelebi; 6, Oumidi; 7, Amasi; 8, Enweri; 9, Belighi; 10, Bihischti; 11, Bidari; 12, Beyani; 13, Soubouti; 14, Senagi; 15, Djami, auteur du *Seadet-namé* (*livre de la félicité*) et de l'*Histoire des Martyrs de Kerbela;* 16, Djelili, auteur des ouvrages intitulés: *Khosrew et Schirin, Leïla Medjnoun,* et *Güli Sadberg*, c'est-à-dire, *la rose centifeuille;* 17, Djenabi-Pascha; 18, Djewheri; 19, Haleti; 20, Habsi, le prisonnier, ainsi appelé pour avoir été retenu en prison pendant dix ans par le grand-vizir Ibrahim; 21, Haïreti, protégé des familles Yayapaschaoghli, Tourakhan et Mikhaloghli; 22, Sinetschak-Mewlewi, frère du précédent; 23, Ghawri; 24, Khoudayi;

25, Khialibeg; 26, Danischi; 27, Sati; 28, Rahmi; 29, Rahiki; 30, Rizayi; 31, Remzi (Piri-Pascha portait également ce nom); 32, Riyazi; 33, un autre Riyazi; 34, Seïneti; 35, Siregi, auteur du *Mir ou Mah (le soleil et la lune)*; 36, Saghiri; 37, Saki; 38, Sahati, traducteur de l'ouvrage intitulé : *Kimiaï Seadet* (*alchymie de la félicité*) de Ghazali; 39, Sahari; 40, un autre Sahari; 41, Sourouri; 42, Sifali, surnom d'Arslan-Pascha; 43, Siliki; 44, Schani; 45, Schahidi commenta le *Mesnewi* et le *Goulscheni tewhid*; 46, Schoukri, auteur d'un *Sélimnamé*; 47, Schemsi; 48, Sabiri; 49, Sani; 50, Saïfi; 51, Aarif, secrétaire d'Elkass-Mirza, auteur d'un *Schahnamé* sur Souleïman, directeur d'une académie de peinture et de belles-lettres; 52, Aarifi; 53, Abdi, 54, un autre Abdi; 55, Askeri; 56, Ischki, Derwisch-Begtaschi; 57, Ali Tschelebi Kinalizadé, auteur de l'*Akhlaki Atayi*, ouvrage d'éthique très-estimé, et traducteur de l'ouvrage intitulé : *Lamiyet* de Toghrayi; 58, Ghoubari, derwisch Nakschbendi; 59, Ghazali ou Delibürader; 60, Ferdi, probablement l'historien; 62, Fazrileng; 63, Fouzouli; 64, Fighani; 65, Fikri; 66, Feïzi; 67, Faïki; 68, Koudsi; 69, Kandi; 70, Kiasi; 71, Katibi, c'est-à-dire le capitaine Seïd-Ali; 72, un autre Katibi; 73, Keschfi; 74, Gounabi; 75, Lamii; 76, Monla Laïhi; 77, Latifi, le biographe et poëte; 78, Laali; 79, Lemii, fils de Lamii; 80, Liwayi; 81, Meali; 82, Mahremi; 83, Mahwi; 84, Mümi; 85, Merdüdami; 86, Müti; 87 Moslimi; 88, Meschrebi; 89, Moustafa-Tschelebi, auteur du *Mihr ou Wefa* (*amour et fidélité*); 90, Mouidi, auteur du Wamik et Azra; 91, Moumin, auteur du *Safernamé*; 92, Meïli; 93, Nesari; 94, Nischani, le grand-nischandji, auteur de l'*Histoire de Souleïman, Tabakatoul-Memalik* et du *Mewahiboul-Akhlak* (*présens des mœurs*); 95, Nazmi; 96, Nimeti, auteur de *Yousouf et Souleïkha*; 97, Naïmi; 98, un autre Naïmi; 99, Nikabi; 100, Nakschi; 101, Nigahi, 102, Nouhi; 103, Nouri; 104, Nihari; 105, Nihani; 106, Wahidi; 107, Wissali; 108, Hidjri; 109, Hedayi; 110, Helaki; 111, Helaki; 112, Yahya, auteur de *Yousouf et Souleïkha* et d'un

Ousoulnamé (révolte de ville). Sous Sélim II, moururent les poëtes suivans : 113, Agehi ; 114, Alehi ; 115, Amani-Tschelebi ; 116, Beyani ; 117, Traschi ; 118, Sani ; 119, Hadjbeg ; 120, Djelali, confident de Sélim II, célèbre pour sa beauté ; 121, Djemali ; 122, Djinni ; 123, Houkmi ; 124, Khatemi ; 125, Khosrew ; 126, Derouni ; 127, Derwisch-Tschelebi ; 128, Rayi ; 129, un autre Rayi ; 130, Refü leng ; 131, Rouhi ; 132, Sirri ; 133, un autre Sirri ; 134, Schani ; 135, un autre Schani ; 136, Sadik ; 137, Sadii ; 138 ; Monla-Aaschik, le biographe et poëte ; 139, Ayari ; 140, Obeïdi ; 141, Azari ; 142, Ischreti ; 143, Ilmi ; 144, Alewi ; 145, Ahdi ; 146, Tazli, auteur du *Gül ou Bülbel* (*la rose et le rossignol*) ; 147, Founouni ; 148, Fouri, auteur de l'*Akhlaki Souleïmani*, c'est-à-dire *choix caractéristique du diwan de S. Souleïman ;* 149, Medjdi, traducteur des *Biographies de Taschkœprizadé,* de l'arabe en turc, de *Quarante Traditions* et du *Schemsiyé ;* 150, Mahi ; 151, un autre Mahi, 152, Moukhtari ; 153, Merdoumi ; 154, Meschami ; 155, Maali ; 156, un autre Maali ; 157, Nigari ; 158, Nihani ; 159, Woussouli ; 160, Yetim. — Dans l'une et l'autre de ces listes manquent les deux grands poëtes Abdoulbaki, mort sous le règne de Mourad III, et Rewani, mort au commencement du règne de Souleïman Ier. Ali les nomme dans sa liste des poëtes du règne de Sélim Ier.

VIII. — Page 253.

Le grand-nischandji Djelalzadé, le defterdar Eboulfalz, les poëtes Ghazali, Baki, Fouri, Fethallah, Aarif, Ramazanzadé et Ishak-Tschelebi, étaient également versés dans la jurisprudence.

IX. — Page 253.

Ses autres ouvrages sont : des gloses marginales au *Kouschaf* et au *Tedjrid ;* des commentaires sur le Miftah, le *Fewaïdoul inayet fi ilm il maani* (rhétorique), sur le *Djezeriyet* (explication du Koran) et sur l'*Awamil* (syntaxe). Il traduisit

en outre les *biographies* d'Ibn-Khallikan ; le *Tarikh Shahabé* (Histoire des Compagnons du Prophète); *l'Histoire des Philosophes*, et plusieurs traités dont Attayi donne les titres.

X. — PAGE 253.

Il écrivit encore un commentaire sur la métaphysique de Nassireddin-Tousi (*Tedjrid*) sous le titre : *El-mouhakemat et tedjridiyet;* un traité intitulé : *Maarikoul-Kouttab* (les échelles des écrivains), et enfin l'ouvrage *Es sabaat es-seyaret* (les sept planètes). Il mourut en 957 (1550). Attayi et Ali, f. 300.

XI. — PAGE 254.

Il laissa un commentaire sur les quarante traditions, un autre sur le *Feraïz* de Seradjeddin, sur le *Mottawel*, le *Kafiyet*, le *Tehziboul-mantik, le Tezkeret fi ilm il 'heyet*, des gloses marginales aux ouvrages suivans : le *Mewakif*, le *Tefsir de* Kasikhan, le *Schemaïl*, biographie du Prophète, le *Taalikat* et le *Hedayet.* Il mourut en 997 (1571). Attayi.

XII. — PAGE 255.

Dans Ali : Hekim, Sinan, Isa, Osman, Ishak, Ahmed-Tschelebi et Mohammed Alkaïssoum. Le fait de l'existence de ce dernier, sous le règne de Sélim, réfute suffisamment cette assertion émise par Istuanfi, Bizari, Budina et Forgacs, que pour assurer le secret le médecin du Sultan avait été empoisonné.

XII *bis* [1]. — PAGE 255.

1, Akhteri, mort en 968 (1560), est l'auteur du *Dictionnaire persan-turc*, imprimé à Constantinople en 1827; 2, Schebesteri, auteur d'une kasside persane sur le règne de Souleïman, de gloses marginales au *Tedjrid* et au commentaire de Djor-

[1] Cette note a été omise par erreur; elle se rapporte aux mots *de quelque importance* (p. 255, l. 8).

djani, le *Tawalü;* Schakaïk, f. 136; 3, Schireddin d'Erdebil, traducteur des *Biographies* d'Ibn Khallikan, assassiné avec son protecteur Khaïn Ahmed-Pascha. Ali, f. 300; 4, Djemalizadé mort en 968 (1560), auteur d'une histoire ottomane que Gautier Spiegel a traduite en allemand par ordre de l'empereur Ferdinand. Cet ouvrage se trouve à la bibliothèque royale de Berlin, parmi les manuscrits de Diez, n° 32. Ali, Attayi et Aziz Karatschelebizadé, f. 179; 5, *Abdoulkerim Sülfnigar*, mort en 964 (1556), auteur de gloses marginales au *Tedjrid* à l'*Hedayet* sur l'affranchissement, et d'un commentaire sur le *Miftah*, Attayi, f. 7; 6, Abdoulewwel de Kazwin, mort en 966 (1558), auteur d'un commentaire à l'Εἰσαγώγη, de gloses marginales au Partage de Seïd Djordjani; il traduisit en outre en turc l'*Histoire de Hanbalizadé*. Attayi, f. 8; 7, Gharik Arabzadé, connu aussi sous le nom de poëte Koudsi; il se noya dans son trajet de Rhodes à Alexandrie en 969 (1561), auteur de gloses marginales à l'exégèse du Koran de Beïdhawi, à l'*Hedayet*, l'*Inayet*, le *Sadresch-scheriat*, le *Miftah*. Attayi, f. 17; 9, *Mimarzadé* (Moustafa Ben Mohammed), auteur de gloses marginales au *Dourrer ou Ghourrer*, à l'*Hedayet*, le *Mewakif*, le *Miftah*, et au commentaire de Djami sur le *Kafiyé*, mort en 985 (1577); 10, Assam Ahmed Tschelebi, mort en 971 (1563); il écrivit le *Latifnamé* (*livre des agrémens*); 11, Hanbalizadé de Haleb, mort en 929 (1563), auteur d'un commentaire sur l'ouvrage mystique d'Atallah d'Alexandrie, d'une *Histoire de Haleb* (*Eszübd wez-zareb*), d'une *Histoire de la Littérature* (*Dürroul-djebb*), d'un *Traité sur les Enigmes*, de gloses marginales au *Sadresch-scheriat*, au *Feraïz* de Seïd Djordjani, d'un commentaire sur le *Minar* sous le titre : *Enwaroul-mülk*, c'est-à-dire *lumières de l'empire*, d'un *Traité d'Arithmétique*, intitulé *Iddetoul-hasib we oumdetoul mouhasib;* 12, Fikari, le calligraphe, écrivit des gloses marginales au *Kouschaf* et à l'exégèse de Beïdhawi, un commentaire sur le *Tedjrid*, et composa plusieurs poésies arabes et persanes; 13, Saï laissa un *Inscha*, ou collection de lettres en langues arabe, persane et turque; 14, Mohammed Al-Mogoschi

écrivit des commentaires sur le *Tawalii* d'Isfahani, le *Mewakif* d'Al-Idji, le *Matalii* de Razi et le *Moukhtassar* du juge d'Adhadeddin; 15, Schah Kasim, le Persan, conduit à Constantinople lors de la prise de Tebriz; il mourut en 948 (1541), avant d'avoir terminé son *Histoire de l'empire ottoman;* 16, Mohammed Al-Karamani laissa des gloses marginales au *Kouschaf*, à l'*exégèse* de Beïdhawi, au *Telwih* de Teftazani, et écrivit un commentaire sur l'*Isbatoul-wadjib* de Dewani; des gloses marginales au commentaire du *Wikayet*, *Sadreschscheriat*, enfin un ouvrage intitulé : *Djalibous-sourour* (attraits de la joie); 17, Obeïdoullah B. Al-Fenari, laissa le meilleur commentaire sur la *Barda*, et une bibliothèque de 10,000 volumes; 18 Mohammed B. Scheïkh Mahmoud Almaghlotaï, mort en 940 (1533); il écrivit un commentaire sur le *Kafiyé*, des gloses au commentaire de l'*Hidayetoul-hikmet* de Mewlanazadé, qu'il ne faut pas confondre avec l'*Hedayet* de Bourhaneddin de Maragha; il écrivit en outre des notes aux gloses de Djordjani sur le *Tedjrid* et un commentaire sur la quatre-vingt-treizième soura du Koran; 19, Mouhiyeddin Abdoul-ewwel laissa une collection d'écrits turcs, arabes et persans, et autres petits traités; 20, Hosameddin Houseïn Talisch, mort en 964 (1556), laissa un commentaire sur la *Borda* et un *Traité de morale* (*Ebad*); 22, Baldürzadé, auteur d'une biographie des savans de Brousa; 23, Molla Satschlou Enweri de Tebriz, auteur d'un Inscha à l'instar de ceux de Saï, Fikari et Abdoul-ewwel; 24, Yousouf Bali, fils de Schemseddin Fenari, écrivit des gloses à l'*Hedayet* et un commentaire au *Miftah*, mort en 954 (1547); 25, Kara Tschelebi, auteur de notices sur plusieurs oulémas turcs. Wakiati Kara Tschelebi, dans l'histoire de son fils, f. 570; 26, Kinalizadé (Ali), père du célèbre auteur des *Biographies des poëtes turcs*, et auteur d'un *Kalemiyé*, d'un *Seïfiyé* et de l'*Akhlaki Alayi* (*morale d'Alayi*); 27, Sirekzadé, mort en 175 (1566), auteur de gloses marginales à l'*Hedayet* et au *Miftah*, fils du précepteur de Souleïman, Sirek Mouhiyeddin; 28, Mohammed d'Ibn en-nedjar, mort en

977; il ecrivit des gloses au *Commentaire du Koran* d'Ebousououd, et des notes aux gloses d'Hasan-Tschelebi sur le *Telwih* de Teftazani, et au *Dourrer ou Ghourrer* de Monla-Khosrew; 29, Moustafa Bostan, mort en 977 (1569), il a écrit des gloses marginales au commentaire de Seïd Djordjani sur le *Miftah*, et à une *Histoire arabe des Seldjoukides;* il est encore auteur des deux poëmes : le *Schah et le mendiant,* et *Khosrew et Schirin;* 30, Fouri, mort en 978 (1570), auteur de gloses marginales au *Dourrer ou Ghourrer* et de l'*Akhlaki Souleïmani;* 31, Molla Atallah de Birghé dans la province d'Aïdin, auteur de gloses marginales à l'exégèse du Koran et au *Miftah;* 32, Bihitschi écrivit des gloses marginales au commentaire de l'*Akaïd* (dogmes) par Khiali, au commentaire de l'*Edabi bahs,* par Mesoud Efendi, au *Miftah* et à la syntaxe de Djami; 33, Oumm Welidzadé, mort en 980 (1572), auteur de plusieurs traités sur le *Kalemiyé*, le *Seïfiyé* et le *Schemiyé;* 34, Akhizadé Yousouf Tschelebi, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre médecin de Sélim I[er], commenta quelques passages du *Miftah;* 35, Scheïkh Gharseddin B. Ibrahim, mort en 961 (1553), écrivit un traité d'arithmétique, un autre sur le partage, un commentaire sur le *Mewakif,* des gloses au *Felekiat* (astrologie), au *Moudjiz* (médecine), au commentaire de Djami sur le *Kafiyet*, un ouvrage cabalistique, et une explication de la kasside *Mimiyé* d'Ebousououd; 36, Pirizadé Djemali, soupçonné d'avoir empoisonné son père le grand-vizir; 37 à 40, les mouftis Saadi-Efendi, Tschiwizadé, Kadiri-Efendi, Mouhiyeddin Alfenari, ont déjà été cités dans le cours de cette histoire; 41, à 50, les dix grands légistes cités dans le texte, savoir : Kemalpaschazadé, Ebousououd, Ibrahim de Haleb, Sourouri, Taschkœprizadé, Hafiz Adjem, Isalih Djelalzadé, Lari, Birgheli, Molla Khaïreddin.

XIII. — PAGE 260.

Hezarfenn; voy. *Administration et constitution de l'Empire ottoman*, II, p. 182. D'après Chalcondyle, les revenus de Mo-

hammed II s'élevaient à quatre cents myriades de pièces d'or (quatre millions de ducats); d'après Mouradjea d'Ohsson, les revenus de l'empire s'élevaient sous Mohammed à dix millions de piastres, douze cent millions d'aspres ou vingt-quatre millions de ducats; et sous Souleïman, à vingt-six millions de piastres, trois mille cent vingt millions d'aspres ou soixante-deux millions quatre cent mille ducats. Le rapport de Piétro Bragadino (Mar. Sanuto XLI) s'accorde à cet égard avec les sources ottomanes : « L'entrada di 12 millioni ducati. Il Conto » delle Intrade per i Defterdari spesa fatta nel anno 800 mille » ducati; item ha il Sgr. del Cairo a l'anno ducati 200 mille e » dalla Soria Ducati 200 mille. » Mais le tribut de l'Égypte montait à lui seul à huit cent mille ducats.

XIV. — Page 260.

D'après le *Rapport* du baile Barbaro (Cod. n° 746 des manuscrits de Schwandtner, f. 395), la cavalerie feudataire était forte de cent trente mille chevaux, dont quatre-vingt mille en Europe et cinquante mille en Asie : « Questi Timari sono compartiti in tal maniera, che a quello, ch'è obbligato comparire » con un sol cavallo, li vienne assignato un luogo estimato » 3000 aspri — 60 ducati d'oro, ma quelli che li suoi Timari ascendono a maggior somma sono obligati da 5000 » aspri in su, condurre tanti cavalli, quanti 5000 aspri hanno » di rendita. » Il y avait, en outre, quinze mille sipahis réguliers avec une solde de douze à quinze aspres par jour (la gratification en temps de guerre était de vingt ducats par tête); et douze mille janissaires avec une solde de quatre à neuf aspres. L'arsenal contenait trois cents galères, parmi lesquelles quatorze mahones, et un nombre déterminé de vaisseaux de transport pour les chevaux (palanderies). La construction d'une galère ne coûtait que mille ducats; chaque galère était montée par vingt azabs « li quali servono per timonier, maestranza, padroni, » comiti. La comune oppinione, che quel Signore habbia » 8 millioni d'oro d'intrata, e che 6 solamente si spendino, e

» che duoi ne vadin sempre avanzando. » Barbara doute de ce dernier fait; il calcule ainsi : « carazzi (kharadj) 2 millioni, » dazzi 1 ¹/₂ millione, miniere ¹/₂ millione, dei scritti ¹/₂ mil- » lione, di beni caduchi 100,000, tributi di principi 170,000, » in tutto millioni 7 ed 670,000 (Bl. 405). »

XV. — Page 269.

Comp. *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, t. I; et t. VIII, p. 60 des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, sous le titre : *Troisième et dernier mémoire sur la nature et les révolutions du droit de propriété territoriale en Égypte*, par M. S. de Sacy. Il existe parmi les manuscrits de Rangon, nº X, p. 209, un ouvrage intitulé : *Relazione del Sgr. Filippo Pigafetta nobile Vicentino intorno al viaggio del Egitto, dell' Arabie, e del Mar Rosso e del Sinaï*, qui renferme ce passage curieux : « Non è persona alcuna in tutto Egitto, che habbia » per dir cosi un palmo di terreno, che sia proprio suo, e ben » pochi ed quelli piccoli poderi possedono, ma il tutto è dell' » Ottomano, il quale da ad affitto li terreni de tutto l'Egitto, » facendosi pagare tanto fromento e tanti denari, come, per » esempio, della contrada detta Faium, che nella Bibla si dice » Gossen, il Gran Signor cava, come si è detto, 10,000 ribebe » (probablement Erdeb) di fromento, ed più 40,000 Sultanini, » e cusi delle altre. Questi affittuarii si chiamono Chessif (Kas- » chif) Feddan si dice la misura del terreno, cioè una campa- » gna si compartirà in tanti Feddan, come sul Bolognese in » tornadure e in questri nostri paesi in campi; un pajo de buoi » coltivano 24 Feddan; in che è da notare, molte usanze delle » Antiche esser rimaste in Egitto fin di quelle dei Faraoni, » come questa di non haversi da nessuno privatamente terreno, » che sia suo proprio, et quest' altro del pagare del terreno » affittato il quinto d'ogni cosa, le quale due leggi, come si » vede nell' Esodo, furono institute da Giosef Ebreo. » Le passage suivant (f. 25) donne des détails sur la valeur de la monnaie égyptienne d'alors : « Valendo il Sultanino, quanto il

» ducato zecchino Veneziano, cioè 41 Maedini, et il Mardino » il grosso, cioè soldi 4, la borsa vale 621 Soltanini. » Il y avait vingt-quatre sandjaks. Pigafetta, en parlant de l'aqueduc du Caire, dit : « Il Soldano nominato Campsone Gauro » (Kansou Ghawri), il quale fu amazzato da Selim, edificò di » pietra un aquedotto alto e bello con assai vole per condurre » l'acqua del Nilo nel castello, lungo forse 3 miglie pigliando » la piu corta linea dal fiume al castello. » Enfin il donne la traduction de trois vers arabes, qu'il prétend avoir été inscrits sur le Sphinx :

Passò quel tempo et quella gente,
E venuto questo tempo con la scure,
Et ognuno che dice il vero, gli vien rotto il capo.

XVI. — Page 270.

Ce Kanounnamé date de l'année 939 (1532).

XVII. — Page 271.

Digeon, t. I, p. 86, altère au point de les rendre méconnaissables les noms de ces sept milices, et commet une grave erreur en disant qu'Ebousououd s'était refusé à composer une élégie sur la mort de Souleïman. Elle se trouve en entier dans l'*Almanah er-rahmaniyet*. Il est facile de rectifier l'erreur de Digeon relativement aux gouverneurs turcs en Egypte; Hadji Khalfa, dans ses *Tables chronologiques*, p. 219, les place dans cet ordre : Khosrew, l'eunuque Souleïman (pour la seconde fois), Daoud, Ali l'eunuque, Ali Lala Schahin Moustafa, Ali Sofi, Mahmoud.

XXIII. — Page 271.

1° Roumilie; 2° l'Archipel; 3° Alger; 4° Tripoli dans la Barbarie; 5° Ofen; 6° Temeswar; 7° Anatolie; 8° Karamanie; 9° Roum ou Siwas et Amassia; 10° Soulkadr; 11° Trabezoun; 12° Diarbekr; 13° Wan; 14° Haleb; 15° Damas; 16° l'Egypte;

17° la Mecque et Médine (l'Arabie Pétrée); 18° l'Yémen et Aden (l'Arabie heureuse); 19° Bagdad; 20° Mossoul; 21° Bassra. Voy. *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, II, p. 437-457.

—

LIVRE XXXV.

I. — Page 290.

Il est incroyable combien il règne de confusion, même chez les meilleurs historiens ottomans, par rapport à la date de la mort de Souleïman. Ainsi que nous l'avons déjà noté à la fin du livre précédent, Ali seul a donné la date exacte de la prise de Szigeth (le 22 sâfer — 8 septembre), tandis que Petschewi s'est trompé sur la date de la mort du Sultan (22), et sur le jour de la semaine (jeudi), et Selaniki sur le jour de la semaine (samedi au lieu de vendredi); il donne cependant la date véritable de la mort du Sultan (20 sâfer — 6 septembre). La lettre envoyée à Sélim est datée du 7 septembre, veille de la prise de Szigeth. Le tschaousch qui, huit jours après, la remit au prince à Kutahia, ne put arriver dans cette ville un vendredi, comme le disent Selaniki et Solakzadé, parce qu'il ne partit qu'après l'occupation de Szigeth. Le 14 rebioul-ewwel (29 septembre) que ces deux auteurs fixent comme le jour de l'entrée de Sélim II à Constantinople n'est pas une date plus exacte, car le 14 rebioul-ewwel n'était pas un lundi, mais un dimanche; en outre, Sélim repartit de Constantinople dès le 26 septembre, comme le prouvent les rapports des ambassadeurs de Venise et d'Autriche.

II. — Page 294.

Selaniki, au contraire, cite ces paroles : *Ya malikoul-memalik nedjana min el mehalik inté el ebedi el-baki we külloun scheïyoun halik*, c'est-à-dire : *O possesseur des Empires! sauve-*

nous de la perdition; tu es l'Éternel, celui à qui rien ne résiste, tandis que toute chose doit périr, et celles-ci : *Ya ilahi we ya samédi min andek mededi we aleïké moutemedi*, c'est-à-dire : *O Dieu! ô Éternel! c'est auprès de toi que je me réfugie, c'est toi qui es mon unique appui.*

III. — Page 299.

Selaniki, p. 71; Solakzadé, le *Raouzatoul-ebrar*, f. 301, et, d'accord avec ce dernier ouvrage, les rapports d'Albert de Wyss. L'ivrognerie de Sélim était une des principales causes de la disgrâce que ce prince éprouva dans les derniers temps du règne de Souleïman. Les historiens ottomans lui donnent généralement le surnom de *Mest* (ivrogne); Ali, secrétaire intime de Lala-Moustafa, s'exprime avec franchise à cet égard. Plus de vingt poëtes et beaux esprits admis dans l'intimité de Sélim, tels que Fazli, Schani, Alewi, Rayi, Kisimi, Firaki, Makali, Merdümi, Nigari, le préfet de son palais Bali-Tschelebi, et son compagnon intime Djelalbeg, partagèrent ses plaisirs. Un jour Sélim demanda à ce dernier : « Que dit le monde de moi? » Djelalbeg lui répondit : « L'armée veut ton frère Moustafa pour successeur; ton frère Sultan-Bayezid est aimé de son père et de sa mère, mais on ne parle nullement de toi, parce qu'on ne voit chez toi aucune aptitude? » Sélim lui répliqua : « Que l'armée désire comme empereur Moustafa, que mon père et ma mère comblent de leur affection Bayezid, l'empire restera à Sélim, si le seigneur des mendians le veut ainsi. »

IV. — Page 300.

La pompe funèbre de Souleïman-le-Grand fut, comme celle de Louis XIV, peu digne de la gloire dont il avait rempli le monde : *E stato Soliman sepelito miserabilmente, levato solamente per i Aga. Rapport* d'Albert de Wyss daté de Constantinople fin décembre. Comp. Almosnino, p. 51-53.

V. — Page 304.

Selaniki, p. 79. Cet historien rapporte (f. 58), comme un mauvais présage qui par la suite aurait été justifié, que Sélim, immédiatement après la nouvelle de la mort de son père, avait mis en pièces une supplique des officiers de sa cour, relative à leur avancement, en disant que le temps de s'en occuper n'était pas encore arrivé, et que cette lacération, telle que lui, Selaniki, l'avait vue de ses propres yeux, avait retranché les noms de Ferhad et d'Omeraga. Ce fait se passa pendant le voyage de ce prince de Kutahia à Constantinople; Sélim, en se rendant à Belgrade, déchira également les suppliques que les habitans lui présentèrent, à son passage, contre les exactions des vizirs, en leur disant que, pour y faire droit, il fallait que la partie adverse fût présente.

VI. — Page 316.

Fessler dit en treize interrogatoires (v. t. vii, p. 91). Mais il se trompe, car d'après le journal de Wranczy, dans Kovachich *Script. rer. ung. min.* I, p. 149, ils eurent quatorze audiences, dont deux chez le sultan.

VII. — Page 324.

Voy. sur ce traité le rapport daté d'Andrinople, du 20 mars 1568, parmi les 119 pièces diplomatiques qui se trouvent rassemblées dans la bibliothèque du primat de Hongrie; ces *rapports* ont été rédigés par les ambassadeurs impériaux Verantius, Zay, Teufenbach, Busbek et de Wyss.

VIII. — Page 334.

Albert de Wyss et l'extrait des rapports des ambassadeurs vénitiens. On ne trouve aucune trace de ces deux missions dans Flassan, qui ignorait également la capitulation française renouvelée par Sélim II, et la mission de l'ambassadeur fran-

çais Campagnes, que Verantius (dans Catona, XXV, p. 18), appelle *Gran Campio*, et son secrétaire *Guillaume de Gran Rie.*

IX. — Page 334.

Ali, f. 556, X^e récit, dit que c'était l'incendie le plus épouvantable qu'il eût jamais vu, mais il commet un anachronisme en faisant coïncider cet événement avec le retour de Sinan de l'Yémen; car celui-ci n'arriva à Constantinople qu'en l'année 1571. Ali, f. 357, donne la description de cet incendie dans une lettre adressée à Kinalizadé, et qui peut servir de modèle du style ottoman.

X. — Page 335.

Selaniki, p. 100, et Albert de Wyss : *Supremus stabuli magister natione Ungarus Sultano carissimus, ita ut illi filiam dare et in Veziratum exaltare cogitet.* D'après Asmanzadé Efendi, *Biographies des Vizirs*, il était Croate ainsi que Pialé.

XI. — Page 335.

Les secrétaires Anselme Stœckl et George Saurer, et les interprètes Mathia de Faro et Theodoric de Berrich, rapportent ce qui suit au sujet de la mort de cet ambassadeur : « Corpus » ex Constantinopoli ad Porotenses transtulimus in fano S. Be- » nedicti ad Franciscanos — vir a Turcis tum propter vitae » sanctimoniam, morum suavitatem et actionum probitatem » valde amatus, tum ob prudentiam solertiamque etiam nunc » laudatus, cujus obitum viri hujus Portæ spectabiles, Mufti, » Passae, Veziri condolent, imprimis Mohammetes. » Voici son épitaphe : « Hic iacet Illustrissimus Dominus Albertus » de Wyss, Sacratissimorum Principum ac Dominorum Diui » primum Ferdinandi Augustæ Memoriæ, ac deinde D. Maxi- » miliani Secundi Romanorum Imperatorum etc. dum uiueret » Consiliarius, et in Curia Ottomanica complures Annos Ora- » tor, Qui obijt XXI. octobris Anno Domini M. D. LXIX. »

XII. — Page 336.

La lettre du grand-vizir, qui contient à côté des louanges accordées à de Wyss, l'improbation des actes d'hostilité commis par le sandjak de Bosnie contre le banneret de Sluin, est datée du 1er nov. 1569. Celle dans laquelle le Sultan demande à l'empereur la mise en liberté de Hamzabeg est datée de djemazioul-akhir 977 (30 nov. 1569). Dans la réponse de Maximilien à cette lettre du Sultan, on remarque ce passage : « Quantum enim nos tam rari viri ac fidissimi ministri, qui » nobis adeo longo tempore in arduis maximique momenti » rebus post positis quibuscumque difficultatibus atque peri- » culis eximia fide integritate et constantia præclare admodum » inservivit, quin et totius Christianæ Reipublicæ insignia ac » imprimis utilia præstitit officia, jacturam fecerimus, id sane » nemo rectius quam nos æstimare poterit.

XIII. — Page 336.

Rapport de Rym dans les archives Imp. Roy. Peu de temps après son arrivée à Constantinople, Rym insistait dans un rapport sur la nécessité de choisir des jeunes gens indigènes pour les instruire et les former au service d'interprètes : « Posthac Majestatis Vestræ turcicis negotiis tractandis maxime » successu temporis proderit si Venetorum more cum singu- » lis novis oratoribus certo termino avocandis et aliis sub- » stituendis duos aut tres bonæ indolis et ingenuosæ doci- » litatis juvenes, unum Germanum et alterum Croatam, ex » duabus quippe nationibus fidelioribus et sinecrioribus geni- » tos, mittat, quos oratores novi in Turcarum lingua institui » curent, ut ubi hanc illi calluerint M. Va: his interpretibus » utatur, nec opus habeat, ut Principis Turcharum Vasallos » aut alterius territorii homines huic operi adhibeat, unde » multa incommoda et difficultates nascuntur, quæ quales sint » inde colligi potest, quod nequaquam tutum sit exteriorum » ministerio uti imprimis eorum, qui referundant hos, apud

» quos res gerendæ sunt, tamquam subditi, aut cogitent ali» quo modo gratificari illis, quorum in ditione nati sunt, » semper homines aliorum, sui sanguinis hominum rebus ad» juvandis sunt fidiores et studiosiores, et quisque erga suum » Principem et nationem sincerius affectus est et consultius illi » vult. »

XIV. — Page 344.

La campagne de Doumetol-Djendel eut lieu en l'année 5 de l'hégire (626), et le congrès de Doumetol-Djendel, en l'année 37 de l'hég. (657).

XV. — Page 352.

Surnommé *Samssam*, le glaive. *Djihannuma*, p. 546. Le poëte arabe Libid a laissé sur lui ce vers fameux : *Laou inné haïyen moudrikoul-felahi edrekouhou moulaïbour-remmahi*, c'est-à-dire « si le monde était désigné pour séjour aux hommes les plus dignes, le joueur de lance y serait resté. »

XVI. — Page 357.

Koutbeddin, dans le *Barkol-Yemani*, ch. IV, nomme parmi les savans protégés du S. Aamir, Allaeddin Mohammed Nakschbendi, auteur d'un ouvrage sur l'interprétation des songes; l'astronome Ali Kouschdji et le scheïkh Abdourrahman Ben Rebii, qui écrivit l'histoire spéciale de Sebid, *el Mezid fittarikhi Sebid*.

XVII. — Page 360.

Koutbeddin raconte une anecdote de Mesoudi, relativement à la destruction des tombeaux des Ommiades : « A cette occasion, Mesoudi l'historien accompagna Abdoullah B. Ali. Ils fouillèrent les tombeaux de Hischam et de Souleïman Abdoulmelek à Dabik et Kanesrin, celui de Welid Ben Abdoulmelek

et de son père Yezid B. Moawia à Damas, brisèrent leurs os et les livrèrent aux flammes. » Koutbeddin ajoute : « C'est ainsi que fut vengé le crime commis par Hischam et Welid sur le cadavre de l'imam Seïd. » Enfin il remarque que Schah Ismaïl s'était rendu coupable du même crime en fouillant les tombeaux d'un grand nombre d'hommes savans et pieux.

XVIII. — Page 360.

Le baron Silv. de Sacy dit, p. 441 des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. IV : « L'Historien entre ici dans un grand détail sur l'origine des sectes hérétiques. Ces détails concernent non seulement l'hérésie des Seïdiyés, mais toutes les hérésies en général. » Voyez sur les sept raisons qu'Iblis (Lucifer) fit valoir pour déterminer les anges à désobéir à Dieu, les extraits d'un commentaire arabe sur l'Evangile et le Pentateuque, par le baron S. de Sacy, l. c. Si lord Byron, qui portait sur lui une amulette turque contre les séductions de Satan, avait connu ces sept raisons, il en aurait sans doute tiré profit dans son poëme de Caïn ou dans une autre de ses productions. La description de cette amulette, que possède maintenant le prince de Metternich, se trouve dans la Gazette générale d'Augsbourg de 1825 et dans le Bulletin universel de l'année 1827. Le *Djihannuma* qui parle, p. 533, de la secte seïdiyé, remarque qu'un grand nombre de statuts de l'Islamisme avaient été observés par les anciens Arabes, et que le Prophète n'avait fait que les confirmer; de ce nombre étaient les statuts sur les ablutions, la circoncision, la taille des ongles, la coiffure avec le turban, etc. Le *Djihannuma* donne ensuite l'énumération des dix idoles des anciens Arabes, et les noms des tribus qui les vénéraient : 1o Assaf, sur le mont Safa. 2o Naïlé, sur le mont *Merwé* près de la Mecque. 3o Deké à Doumetol-djendel, adoré par les Beni-Koleïb. 4o Siwaa, adoré par les Beni-Houdeïl. 5o Yagous, adoré par les Beni-Modledj. 6o Nesou, par les Beni Elkilaa. 7o Yagouk, adoré par les Beni-Hamadan.

8o Lat, adoré par les Beni-Nazif. 9° Ghaïri, adoré par les Beni-Kénané. 10° Hobal, adoré par les Beni-Aouf et Ghafredj. Les deux ouvrages de l'imam Scherefeddin sur sa secte portent le titre : *El-bahrol zakhar fi mezhebes-seïdiyet*, c'est-à-dire la mer bouillonnante sur la secte seïdiyet, et *El-Ahkam fi oussoulez-seïdiyet*, c'est-à-dire les bases fondamentales des dogmes des Seïdis. Le *Djihannuma* ne fait de ces deux ouvrages qu'un seul.

XIX. — Page 364.

Koutbeddin dit que le ducat du Sultan (du poids d'un dirhem et deux carats), et qui vaut, dans la Roumilie, soixante aspres, dans l'Egypte quatre-vingts, avait dans l'Yémen une valeur de trois cents jusqu'à deux mille aspres de mauvais alliage, et il ajoute que ceux qui recevaient par mois un traitement de trois mille aspres, n'avaient dans le fait qu'un ducat et demi, somme à peine suffisante pour acheter leur café.

XX. — Page 371.

Cette lettre se trouve dans l'histoire d'Ali; son témoignage est d'autant moins suspect, qu'il dépose contre son ancien maître, Lala-Moustafa, des faits relatifs à la guerre civile entre Bayezid et Sélim, et qui démontrent clairement la fausseté de l'accusation de Sinan-Pascha; Ali, qui assistait à cette fête dans le palais du sultan Ghawri, assure que cet empoisonnement n'est qu'une pure invention, et que Sinan seul feignit d'y ajouter foi en crachant le sorbet dont il avait goûté. Il ajoute que Lala-Moustafa prit de sa main la tasse que celui-ci avait mise de côté et qu'il la vida en sa présence.

XXI. — Page 373.

Koutbeddin, dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. IV, p. 437. L'auteur, comme pané-

gyriste de Sinan, justifie la destitution d'Osman-Pascha en disant que les querelles de ces deux chefs auraient pu amener d'aussi fâcheux résultats que la mésintelligence entre Moustafa-Pascha et Pialé en avait amené au siége de Malte.

XXII — Page 373.

Ali, f. 350, parle avec une égale impartialité des grands-vizirs Sokolli et Sinan-Pascha. Il est dit du premier : « Les infidèles et les Musulmans rendaient pleine justice à la modération d'Osman-Pascha; tous blâmaient au contraire la haine du stupide grand-vizir, et s'étonnaient de la négligence du Padischah, dont ils éprouvaient cependant une joie maligne. » Quant à Sinan, il s'exprime ainsi (f. 352) : « Sinan-Pascha, un de ces Albanais entêtés, qui ne reviennent jamais de leur opiniâtreté, était ennemi de tous les hommes éprouvés dans les affaires, des poëtes et des savans, et poussait son inimitié à l'extrême, en se livrant contre eux à toutes sortes d'injures : sa haine était clairement écrite dans les sombres rides de son front. »

XXIII — Page 379.

Koutbeddin, dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. IV, p. 496 ; Ali, f. 354. La Bibliothèque des Médicis, à Florence, n° CXXVIII, possède l'ouvrage intitulé : *Deliles salik fi khaïril-mesalik* (échelle du voyageur sur la meilleure des routes), par Kaït-El-Davidi; l'auteur, qui avait fait vingt-deux fois le voyage de la Mecque, donne toutes les stations. Schemseddin-Mohammed, B. Mohammed, B. Ahmed, auteur d'une relation écrite en 941 (1534) sur ce même sujet, se trouvait au service des gouverneurs égyptiens, Daoud-Pascha et Souleïman, et conduisait la troupe que Daoud envoya au-devant des pélerins ; il fit aussi à la suite de Sinan-Pascha la campagne d'Arabie (976—1569), et cite dans l'appendice de son ouvrage les stations suivantes : Melkan,

manque d'eau; Idam, eau très-bonne; Saadiyet; Al-hadhab; El-leïs; Sewkan, manque d'eau; Er-roubath, de l'eau à quelque distance de ce lieu; Sewké, beaucoup d'eau; Alahsa, de même; Kanfada; et de là à la Mecque, où l'on s'arrêta pendant onze jours du mois de ramazan; Yeba; Halli, beaucoup d'eau; Schifkat, point d'eau; Elberek *idem;* Sehban, sources abondantes; Hamdha, puits profond; El-maghaïr, beaucoup d'eau; Ghadir-silaa, source abondante; Eschschakik; Atoud, puits profond; Bisch, sans eau; Sabia, *idem*; camp dans une vallée près d'Abou-Aarisch; Abou-Aarisch, sans eau, fête du Baïram; El-aaliyet, puits d'une profondeur de quatre-vingts brasses; El-khadhaïra, puits profond de soixante-dix brasses; Haïran, peu d'eau; Kathiet *idem;* Mour *idem;* Beïtol-Fakih (la maison du légiste, endroit fort connu); Ed-dhaha, puits; El-ghanemiyet, puits d'une profondeur de cinquante brasses; Wadii-remi; nous arrivâmes dans cet endroit le 15 schewal et le 16 à Sebid; 22 Teriyetol-halifi; Hobaïs (Houbaïsch?), endroit fort connu; Haïtsemar le 24 schewal; Teriyet beni Sebid et Elkeden, endroits connus; Mewzaa (Maousaa) 26 schewal; Mokha le 28; le 3 silkidé nous arrivâmes à El-Aakama. El-Kaschibet; Reesol-hassb; Wilayedol-hadjriyet; Hobab près de Schedret-Yakout; Taaz le 8 silkidé; de là nous partîmes le 27 pour Khoban. El-kaïdet le 28; Wadiol-amid; Nedjd seda, Kaaol-djerbé; Wadii Inan; Kaaol-Medjid, situé dans une plaine; Si Souwad Wadi Heïnem (Heïtem) Si hadad; Nedjdol-aïzeri près de Djobla; El-schebeket près d'Ab; ville d'Ab; Nassiret, appelé aussi Souhoul; El-mahfid; bas Nakil Semaret, haut Nakil Semaret; Al-hakal; Berim; Si-djezb; Damar; Beyaz-damar; Mahdjar Damar; Hedjr Menkada; Siradje;Siraol-keld, fondrière souterraine; Ef-zeïlet; Seïyaret; Rimet; Senhan; Sanaa; Yemens; Silaa; Mankab le 7 rebioul-ewwel; le 9 Schibam; Ed-daaret, entre Schibam et Tola; mont Kewkeban le 28 djemazioul-ewwel; Abou Aarisch, puits profond de soixante brasses; Beïtol-Fakih, puits de soixante-dix brasses; Ez-zeïdiyet, puits de soixante brasses.

L'ouvrage de Schemseddin-Mohammed est divisé en quatre chapitres; dans le premier, l'auteur décrit la route du Caire à Akba; dans le second, celle d'Akba à Islam; dans le troisième, celle d'Islam à Yeubouou; et dans le quatrième, celle de Yeubouou à Mekké. On compte, du Caire à la Mecque, cent quarante-un bürids; le bürid a quatre parasanges, donc cinq cent soixante-quatre parasanges; la parasange a trois milles; le mille a mille toises (koladj); la toise a trois pas; la mesure géométrique de chaque mille est calculée à quatre mille aunes; l'aune a 24 pouces; le pouce a la longueur de six grains de blé, et chaque grain de blé représente la longueur de six grains de poivre. D'après ce calcul, le voyage à la Mecque est de quatre cent cinquante-trois lieues, le retour, de cinq cent vingt-sept lieues, et le voyage entier demande soixante-six journées de marche.

XXIV. — Page 381.

Koutbeddin, f. 203, cite à cette occasion les vers de la *Borda*. Voyez *Constantinople et le Bosphore*, t. I, p. 65.

LIVRE XXXVI.

I. — Page 384.

Istoria di M. Uberto Foglietta della sacra lega contra Selim e di alcune altre imprese di suoi tempi. Genova 1598, p. 5. Anton. Marco Gratiani *de bello Cypro juxta exemplar Romæ impressum* L. I. p. 24. *Historia dellecose successe dal principio della guerra mossa da Selim Ottomano ai Venetiani*, da M. Gio. Pietro Contarini. Venezia 164, p. 2. Étienne Gerlach l'aîné, *Tagebuch von H. David Ungnad's Gesandtschaft.* Francfort, 1674, S. 59, 279, 303, 426 (*Journal de l'ambassade de David Ungnad*). *Extrait du Rapport de l'ambassadeur venitien*

dans les archives I. R. daté des mois d'octobre, novembre et décembre 1566.

II. — Page 385.

Pialé avait été destitué de ses fonctions d'amiral, surtout pour avoir employé à son profit le butin remporté de l'île de Khios. *Rapport* d'Albert de Wyss du mois de mai 1568. Les discours que Foglietta met dans la bouche du grand-vizir et des deux vizirs Pialé et Moustafa sont de pure invention.

III. — Page 390.

Comp. sur l'*Histoire de l'île de Chypre,* l'excellent traité de Meursius, la *Chronographia et breve historia universale dell' isola di Cipro* du dominicain Étienne Lusignan; Dapper, *Description exacte des îles de l'Archipel;* Jauna, *Histoire de Chypre,* et celle de Reinhard, publiée à Erlangen en 1766.

IV. — Page 396.

Le IIe vol. du *Lib. dei patti*, f. 97, contient le premier acte qui confère aux Vénitiens despriviléges dans l'île de Chypre; il est daté du 3 juin 1306 : *Actum in insula Cypri in Civitate Nicosiæ in palatio infrascripti Domini Gubernatoris,* et le traité signé par Hugo IV le 4 septembre 1320 : « Pactum inter Serenissi- » mum Principem Dominum Hugonem Dei Gratia Jerusalem » et Cypri Regem illustrem et tractatores per eundem Regem » deputatos — et Joannem Veierio Syndicum et procuratorem » inclyti et magnifici Domini Joannis Superantio Ducis Vene- » tiarum, etc. » Le doge demanda : « Petit franchisiam per » totum regnum et insulam Cypri : nullus Venetus ullam da- » tionem (taxe) vel tholonium dirictum (droits) padagrium » vel commercium (péage) emendo, vendendo, ponderando, » mensurando solvat aliquo modo intrando, exeundo, mo- » rando; petit, quod habere debeant in Nicosia, Limesso, » Famagosta, Bafo ecclesiam, domum pro Bailo et plateam

» conventientem non clausam suis ubi morari possit Bailus » sive officiales communis Venetiarum et alii Veneti possint » emere domos salvo quod si de dictis locis habitationum » deberet solvi sensiva vel affictus (loyer) Regi quod prop- » terea Bajulus et Veneti non teneantur aliquid solvere.—Item » quod dicti Veneti sive eorum officiales possint habere bas- » tonem et portare per totum regnum et facere poni pannum » seu gridam (appel et convocation de l'arrière-ban) in omni- » bus terris regni. » De son côté, le doge s'oblige : « Dux of- » fert amicitiam — item quod Veneti non habeant societatem » contra præfatum Regem Cypri; — item quod omnes Veneti » erunt pro defensione locorum in quibus se reperuerint — » Rex possit extrahere de civitate Venetiæ equos et arma — » Bajulus nullum affrancabit pro Veneto nisi Venetum — item » offert Domino Regi finem remissionem et pactum de non pe- » tendo nec ulterius inquietando de omnibus et singulis juris- » dictionibus et possessionibus, quas Veneti et commune Ve- » netorum solebant et ascerebant habere in insula Cypri. » Ce traité fut renouvelé le 16 août 1360, entre Pierre, roi de Chypre, et le doge Jean Delfin (t. III, *Lib. dei patti*) : « Confirma- » tio pactorum inter Serenissimum Principem Dominum Pe- » trum Dei gratia Jerusalem et Cypri Regem et inclytum Domi- » num Ducem Delphyn, eadem gratia Ducem Venetiarum, etc., » ex tractatu egregiorum virorum Dominorum Joannis Dan- » dulo et Pantaleonis, Barbo Ambaxatorum et Syndicorum » dicti Domini Ducis Venetiarum. » On y trouve encore, f. 60, sous la date du 10 août 1360, une convention avec la France sur l'exercice de la juridiction pénale et maritime; enfin, f. 62, la lettre de récréance pour les ambassadeurs, porteurs de ces documens, et datée de Nikosie, 20 septembre 1360.

V. — Page 400.

Gratiani de bello cyprio, l. II, p. 117 : « Militibus ex liber- » tino genere ; » ces *libertini* sont les *francomati* de Lusignan et de Calepio; peut-être aussi c'étaient des fils naturels de *li-*

bertins, comme les quatre mille bâtards nés du commerce des soldats romains avec des femmes espagnoles, et que le sénat envoya en colonie à Carteia (Tite-Live, XLIII, 3). A ces *libertini* et *francomati* correspondent dans l'armée turque les ghourrebas et les mouteferrikas, comme les *cernede* (les élus) des Italiens correspondent aux janissaires, les stradiotes aux sipahis et les guastadori aux akindjis.

VI. — Page 401.

« Discordia Hectoris Boleonis et Collateralis Comitis Bo-
» canii, qui nullus alteri cedere volebat, est factum, ut classi
» non occuretur, itaque copiis ad Tusla (Larnaca) expositis
» recte Nicosiam ductore Mustafapassa contendere, quo 25 Ju-
» lii pervenere — Summa rerum erat apud Comitem Jacobum
» de Tripoli præfectum tormentorum, qui vix unquam antea
» tormenta viderat; Comes Rocani Magister arabiorum rei mi-
» litaris valde ignarus. Colonellus Bonchon Gubernatorem ci-
» vit, inter quos male conventum fuit. — Præfecto Fama-
» gostæ provisoris Nicosiæ Danduli caput abscissum missum. »
Rapport de Rym du mois de juillet 1570.

VII — Page 402.

Foglietta, p. 81. Paruta, p. 79. Lusignan. p. 16. Les noms de ces onze bastions étaient : Podocataro, Costanza, Davila, Tripoli, Roccas, Mula, Querino, Barbaro, Loredano, Abra, Caraffa. L'historien turc Sirek (f. 11), au lieu de ces onze bastions, en compte douze.

VIII. — Page 403.

Ali, f. 359, joue ici avec les mots *sebaa* (sept) et *sibaa* (bête, farouche), et compare les commandans de ces sept bastions à des lions furieux.

IX. — Page 406.

L'auteur de cette Histoire a eu le bonheur de retrouver les

ruines du temple de Paphos et d'Amathus. Voy. *Topographische Ansichten auf einer Reise in die Levante*, et *Petrestini Papiri greco-egizj*, p. 70.

X. — Page 406.

Oumm Haram Bintol-mahan qui y mourut lors de l'expédition de Moawia en l'année de l'hégire 27 (647). Son tombeau est encore de nos jours un lieu de promenade hors des murs de Larnaka. Le *Raouzatoul-ebrar* dit, f. 304, que l'île de Chypre avait rapporté aux Mamlouks une somme annuelle de six mille ducats.

XI. — Page 415.

Le dominicain Calipio, emprisonné dans le bagne comme espion du pape, essaya en vain de voler cette peau. Voy. Lusignan, f. 130.

XII. — Page 416.

Histoire de la Russie, par Ch. Levesque. Paris, 1812, t. II, p. 89, d'après Puffendorf. L'abbé Maschini, à Venise, possède un manuscrit latin du siége de Famagosta, par un professeur de Padoue, Antonio Riccoboni, *Cicogna iscrizioni venete*, fascicolo III, p. 262.

XIII. — Page 418.

Consultez encore sur la guerre de Chypre, outre les ouvrages dont nous avons déjà fait mention : 1o Paruta, 2o Foglietta, 3o Gratiani, 4o Contarini, 5o Calepio, 6o Lusignan, 7o Bizari Petri, *Cyprium bellum inter Venetos et Selimum;* 8o Antonii Guarneri *de bello cyprio libri tres;* 9o Cristoforo Silvestrani *vita e fatti del Capitano Bagliani con la guerra di Cipro*, Verona 1591. 10o Gas. Gianotti Parere, *sopra il ristretto delle rivoluzioni di Cipro*. Francof. 1633. 11o *Impresa di Selim del regno di Cipro d'incerto autore* (dans Sansovino).

12° *Brevis ac vere narratio belli cyprii inter Venetos et Turcas gesti. a.* 1570 *et* 1571. 13° *Arrighi de bello Cyprio. Patavii* 1764. 14° *Conti le istorie dei suoi tempi, tradotte da Gian Carlo Saraceni sopra l'originale latino accresciuto dall' autore prima della morte. Venez.* 1589. *II.* 15° *L'assedio et presa di Famagosta, dove s'intende minutissimamente tutte le scaramuccie et batterie, mine ed assalti dati ad essa fortezza et ancora i nomi dei capitani, et numero delle genti, morte, cosi de Christiani, come de Turchi, et medesimamente di quelli che sono restati pregionieri. Venezia* 1572. *Relazione di tutto il successo di Famagosta, da Martinengo. Venez.* 1572. *und Brescia* 1572. 18° *Narrazione della guerra di Nicosia fatta nel regno di Cipro da Turchi l'anno* 1570. *Bologna* 1571. 19° *Il ragguaglio della perdita di Nicosia da Giovanni Sosemeno* 1570. 20° Rapport précité de Martinengo, imprimé à Bologne, Brescia et Venise, et traduit en allemand sous le titre : *Wahrhaftige Relation und Bericht was massen die gewaltige Stadt und Befestigung Famagusta in Cipro so von mænniklich für ganz ungewünnlich gehalten, von den Türken im August des* 1571. *Jars mit unerhœrten Gewalt erobert und eingenommen worden. Beschrieben durch den wohlgebornen Graven und Herrn Nestor Martinengo, so mit seinen untergebenen Knechten selbst inne der Besatzung vom Anfang bis zum End, bey allen Dingen mit und dabey gewesen; mænniklichen zu einer Gewarnung durch ein gutherziger aus welscher sprach in teutsch transferirt in guter Vollendung in Druck geben.* 24° *Wahrhaftige und umstendliche Beschreibung wie die Türken anfenglich das treffliche Kœnigreich und Insel Cypern mit grosser Macht überfallen, und darinnen die Hauptstadt Nikosia mit Gewalt erobert, auch folgent solches ausser der eynigen statt und Port Famagusta unter ihren Gewalt gebracht; Erstlicht beschrieben in italienischer Sprach durch Philippum Nembre grossen Tollmetsch in türkischer und arabischer Sprach zu Nikosia und

jetzt in Teutsch verfertigt sambt einer kurzen Vored und sumarische Beschreibung der Insel Cypern sehr nützlich zu lesen 1571. 25° enfin l'opuscule imprimé à Vienne : *Newe Zeitung, wie der Türk die Stadt Nicosiam in Cypern dieses verlaufene* 1571 *Jar eingenommen, auch wie viel tausent Christen er gefangen, etliche tausent gesebelt, was von gemeinem Kriegsvolk gewesen ist, was aber Junker und ansehnliche Leute waren, hat er gen Constantinopel und Alexandria geschicht, etliche Tausent haben sich und Weib und Kindt, dass sie den Türken nit in die Hande kamsn jemmerlich erstochen und umbbracht* 1571. 26° Petri Contarini, *De bello super Venetiis à Selimo II Turcarum Imper. illato*. Basileæ 1573. 27° Ali. 28° Petschewi. 29° Selaniki. 30° Hasanbegzadé. 31° *Tarikhi fethi Kibris* (*Histoire de la conquête de Chypre*), par Sirek, mort en 1574. 31° Un autre ouvrage sous le même titre, par Ahmed, mort en 1746, et 33° Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*.

XIV. — Page 421.

Paruta, f. 162. Cette alliance se trouve dans Foglietta, f. 215.

XV. — Page 423.

Hadji Khalfa, f. 42, compte dix galères de Florence, quatre de la Calabre, douze de Sicile, quatre du Portugal; en tout, deux cent douze navires chrétiens, tandis qu'il ne fixe qu'à cent quatre-vingts voiles les forces ottomanes. Contarini, f. 44, donne la liste complète des navires des deux flottes, mais il paraît se tromper en évaluant le nombre des galères turques portant fanaux à quarante au lieu de vingt.

XVI. — Page 429.

Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 43, donne leurs noms; il est donc facile de rectifier les erreurs de Diedo,

p. 27 et de Contarini, f. 44-47, où il faut lire *Schoulak* au lieu de Siroco; *Salih* au lieu de Sala; Khizr au lieu de Saïder; Schâban au lieu de Sieban.

XVII. — Page 431.

Sur aucun événement du seizième siècle il n'existe autant de rapports que sur la bataille de Lepanto. Consultez, outre les sources déjà citées, Paruta, Foglietta, Contarini et Gratiani : 1° *Commentarii delle guerre fatte coi Turchi da D. Giovanni d'Austria doppo che venne in Italia, scritti da Ferrante Caracciolo Conte di Biccari. Fiorenza* 1581. 2° *Lettera del Clarissimo S. Girolamo Diedo nobile Venetiano all' Illmo. Sgr. Marc. Antonio Barbaro, Venesia* 1588. 3° *Giornata navale de' Venetiani col Turco* (dans Sansovino). 4° *Relacion dela guerra de Cipre y sucesso de la batalla de Lepanto por Fernando de Herrera, Sevilla* 1572. 5° *Wahrhaftige Beschreibung des glücklichem freidenreichen wassersigs, so die Christenheit erlangt hat an den türkischen Erbfeind* 27. *Oct* 1571 *Augsbourg.* 6° *Zeytung und Bericht, von der ganz herrlichen und ser gewaltigen Obsigung und Viktoria der Christlichen wider die türkische Armade dergleichen hiervor niemahls vorgangen ist, beschechen* 40 *welscher Meil oberhalb Lepanto, Sonntags den* 7. *Tag Oktobris dieses* 1571 *Jars ged. Augsburg.* 7° *Vollkommene wahrhafte und gründtliche Beschreibung der christlichen Armada aussfart erlangten herrlichen viktorie wider den Erbfeind christlichen Nammens alles das nœchst verschinenen* 71 *Jars verloffen. in welcher kürzlick zu finden alle particulariteten und was zu vollkommener historischer wahrhaften Beschreibung zu wissen, dergleichen hievon niemals in Druck ausgangen. Alles von ansehnlichen Befehlsleuten, die selbsten mit und dabey gewest, beschrieben und aus italienischer in teutsche Sprachen veadollmetscht, mit R. K. M. Freyheit. Dillingen* 1572. 8° *Ordentliche und mehr dann hier und zuvor noch niemals ausgegangene eigentliche Beschreibung : mit was* (*von Gott dem Allmachtigen verliehenen*) *grossen Sieg und wunder-*

barlichen Glück etliche der Christeinheit hohe Potentaten und Bundesverwandte dess allgemeinen türkischen Erbfeindes gantze Armade erobert und auff dem Mer geschlagen auch bis auffs Haupt erlegt haben. Wie solches nit allein der fürnembsten Haubtleut ob der christlichen Armade gethane schrifiliche Urkunden, sondern auch etlicher nahmahften und gen Venedig gebrachter gefangener Türken selbs eigene Aussag erweissen, sambt angehenkter hernacher gefolgter Confirmation und Bestetigung aus italienischer sprach in unsere hoch deutsche Gebracht 1571.

XVIII. — Page 431.

A l'Académie des Beaux-Arts, à Venise.

XIX. — Page 434.

L'entretien qui eut lieu une année auparavant entre Barbaro et Koubad est un digne pendant de celui que le premier eut avec Sokolli; le rapport du baile vénit., daté du 12 novembre 1570, dit: « Venuto ieri Cubat mi disse: ti riferisco quel » tanto che mi ha ordinato il Bassa che ti dica e communi- » chi: Tu dicesti giù che come pescatori che siete, sapeste » coglier il pesce nella rete; ora sua magnificenza ti addi- » manda ciò, che havete fatto e dove è la vostra armata; il » vostro capitano è andato in Candia e pôi si è fuggito, il Donà » si è partito in dispiacer col vostro Generale, perche poteste » conoscer, che niuna amicizia e miglior di quella di questo » Signore. » Consultez sur cette paix les deux manuscrits suivans: *Difesa dei Signori Veneziani per l'imputatione datagli a tempo della guerra e pace fatta col Turco*, fol. 406-467, et *Riposte alle giustificationi della Serenissima Signoria di Venezia per la pace fatta col Turco,* fol. 469-492. (*Manuscrit de Rangon*, nº XVII, à la Bibliothèque I. R.)

XX. — Page 435.

Laugier et Daru fixent la date au 15 mars; Flassan au

13 avril; Caraccioli seul indique le 7 mars. Le rapport de l'ambassadeur vénitien du 25 mars s'exprime ainsi : « Con il » nome dell' Omnipotente Iddio mando la capitulazione della » pace, che io conclusi tra Lei e questo Sermo. Signor, et nel » formar detta capitulazione ho atteso a due cose principali, » l'una che la sia formata con parole onorevoli, et l'altra ch'ella » comprendi solamente quelli capi, che mi ha commesso, fug- » gendo di entrar in trattazione dei altri, sopra i quali po- » teva nascer qualche difficoltà, ne sono formate due con le » medesime conditioni, l'una nella solita forma di capitula- » zioni altre volte fattevi, e l'altra è come scrittura fatta da » me per la conclusione delle cose trattate tra noi con la mia » sottoscrizione. — Ho fatto far l'interpretazion da Orembeg » Dragomano grande, Msgr. d'Aox mi ha detto ch'aspetta qui » Mr. de Montagnac suo nipote. »

XXI. — Page 436.

Rapport de Barbaro : « Per osservazione delle quale tutte » cose S. M. Imperiale ne darà suo nobil commendamento » con il suo giuramento e promissione per la confirmazione di » detti capitoli. » Caraccioli, III, p. 104, donne plus de détails; d'après lui, Sélim conserve les villes conquises en Dalmatie, telles que Dulcigno, Antivari et Budua ; les Vénitiens restituent Sopoto, Margarito et Marino, et réparent à leurs frais les dégâts commis dans ce dernier port. Les Vénitiens s'obligent à n'entretenir sur mer que soixante galères. On trouve dans les *Scritture turchesche* les reçus du tribut pour l'île de Zante, des années 1490, 1502, 1519, 1525, 1536, 1538, 1540, 1542, 1544, 1547, 1550, 1552, 1555, 1557, 1559, 1562, 1566, 1567, 1573, 1577, 1579 et 1583.

XXI *bis*. — Page 446.

Il arriva le 15 septembre, car Barbaro rapporte sous la date du 18 : « Gionse il terzo giorno un ambassador moscovita.

» L'ambassador moscovita non aveva portato altro che querele » contro i Tartari. » *Rapport* de l'ambassadeur venit., du 9 octobre 1571. L'envoyé russe, porteur d'une lettre de son souverain, qui était arrivé à Constantinople le 12 mai 1570, eut son audience le 16, trois jours avant celle de l'ambassadeur polonais. *Rapport* de Rym.

XXII. — Page 451.

C'est le même Mohammed qui avant la guerre avait été envoyé à Venise, et qui pendant toute sa durée avait été retenu à Vérone.

XXIII. — Page 455.

Ali se trompe en fixant sa mort au lundi 18 schâban, au lieu du 27, dans la nuit du dimanche au lundi.

XXIV. — Page 455.

Les rapports des ambassadeurs témoignent de l'ivrognerie habituelle de Sélim. Nous ne citerons qu'un seul passage : « Quod tertius indigne ferens, cum Cicadæ, nobilis istius Pyratæ Siculi hic in carcere mortui, filio, summa apud Selimum in gratia constituto, altercari et sibi prætendere cœpit; » altercans irato ictu illum pugione petit in præsentia duorum » Eunuchorum (le khaznedar et le khassodabaschi) Selimus illi » femur sagitta trajecit, dein foras elato cervicem per carnificem præcidi jussit; dein pœnitentia motus exstincto juveni » magnificum monumentum erigi jussit. Selimum vino æstuasse, juvenem concubitui ultimæ noctis fretum contra » suam prærogativam sese opposuisse. » *Rapport* de Stœckel de l'année 1570 : « Selimus bellua vitiis monstruosa, gulæ, » crapulæ, venerique (proh scelus!) masculæ indulget. Ibid. »

FIN DES NOTES DU TOME SIXIÈME.

ERRATA

DU TOME SIXIÈME.

Page 67, ligne 12, lisez *le ferman finissait par ces mots : salut et protection à celui qui suit la parole*, au lieu de *leur salut était à ce prix.*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SIXIÈME.

LIVRE XXXIV.

LIVRE XXXV.

LIVRE XXXVI.

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

